REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XXXII

1914



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.

VADUZ

1964

Printed in Germany

LES ŒUVRES ATTRIBUÉES A MENDOZA

Je me suis proposé de dresser ici la liste de toutes les œuvres qui ont été ou sont encore attribuées à D. Diego Hurtado de Mendoza, l'ambassadeur de Charles-Quint, d'en énumérer les éditions et les manuscrits et de citer les études qui leur ont été consacrées.

La correspondance, diplomatique ou privée, de Mendoza, et quelques documents politiques ou biographiques restent en dehors des limites du présent travail : ils feront l'objet d'une publication prochaine.

I. ŒUVRES EN PROSE

SOMMAIRE

17. Glosas al Sermon de Aljubarrota.
18. Carta de Marco Aurelio a Feliciano de Silva.
19. Genealogia del Necio de quatro esquinas.
20. Cartas de las mugeres embozadas.
21. Traduction de Syrus.

1. Paraphrase d'Aristote.

Cette œuvre est indiquée par Gesner [1], puis par Nicolas Antonio dans les termes suivants :

Paraphrasis in totum Aristotelem (quod opus ei *Gesnerianæ epitomes* auctor attribuit) Hispanica forsan ; videntur enim quodammodo id indicare Paulli Manutii verba hæc quæ sequuntur ex præfatione jam laudata : *Aliam tu ornandæ atque amplificandæ patriæ tuæ rationem inivisti. Profers enim, quantum in te est, Hispanicæ linguæ terminos, et ut ea non solum verbis et nominibus, sed etiam rebus et scientiis per te locupletata, ab exteris nationibus appetatur ingenio doctrinaque consequeris.* Hæc ille. Cujus quidem paraphrasis aliqua portio est :
La Mechanica de Aristoteles traducida... etc...

Le manuscrit autographe, encore inédit, de cette *Paraphrase*, écrite en latin, se trouve à la bibliothèque de l'Escurial (f. II. 6).

2. Mechanica de Aristotiles.

La *Mécanique* d'Aristote fut traduite par Mendoza, à Trente, en 1545. J'ai publié cette traduction en 1898 dans le tome V de la *Revue Hispanique*, pp. 365-405, d'après un ms. de l'Escurial (f. iii. 15) qui a de très nombreuses corrections de la main de Mendoza. La même bibliothèque a deux autres manuscrits de ce texte : une copie du précédent (f. iii. 27) et un fragment du chapitre premier (k. iij. 8).

1. Conrad Gesner, *Bibliotheca universalis*. Tiruci, 1545, f. 205 vo.

3. De Tunetana expeditione.

C'est en 1545 que cette œuvre est signalée par Gesner[1] : « Et nuper ex Arnoldi Arlenij nostri literis cognoui... de Tunetana expeditione historiam Latine scripsisse : cui ipse non solum interfuit, sed etiam bona ex parte cum fratribus præfuit. » Il s'agit de l'expédition de juillet 1535.

Nous ne savons si cette œuvre existe encore dans quelque bibliothèque. En tout cas, il faut se garder de la confondre avec un *Discurso de D. Diego de Mendoza sobre la perdida de la Goleta* (1574), lettre ou mémoire adressé à Philippe II, que Modesto Lafuente a publié (éd. de Barcelone, 1888, t. X, pp. 88-89 note) d'après un ms. de l'Académie de l'Histoire et dont il existe plusieurs copies manuscrites (*Incipit* : Entre los menores vasallos de V. M...).

4. Guerra de Granada.

Éditions.

1. — 1627. Lisboa, Giraldo de la Viña.
2. — 1674. Madrid, Imprenta Real.
3. — [1730]. Valencia, Vicente Cabrera.
4. — 1766. Valencia, Salvador Faulì.
5. — 1776. Valencia, Benito Monfort (édition avec accents graves).
6. — 1776. Valencia, Benito Monfort (édition avec accents aigus).
7. — 1830. Valencia, Mallén y Berard, Impreso por Benito Monfort.
8. — 1840. Paris, Baudry.

1. Conrad Gesner, *Bibliotheca universalis*. Tiruci, 1545, f. 205 v°.

9. — 1841. Paris, Carlos Hingray.
10. — 1842. Barcelona, Juan Oliveres.
11. — 1852. Madrid, M. Rivadeneyra.
12. — 1854. Madrid; Barcelona, Imprenta de Luis Tasso.
13. — 1864. Granada, Imprenta de El Porvenir.
14. — 1881. Madrid, Luis Navarro.

Traductions.

Allemande, par R. O. Spazier. Stuttgart und Tubingen, Cotta, 1831.

Italienne, par Ottavio C. Vallecchi. Firenze, Successori Le Monnier, 1873.

Manuscrits.

Madrid, Biblioteca Nacional. G 95 — G 99 (deux mss. reliés ensemble) — G 106 — G 128 — G 208 (deux mss. reliés ensemble) — Mm 332 — T 216 — V 8 — V 229.

Madrid, Biblioteca Real. 2-F-5 — 2-K-5 — 2-M-9.

Madrid, Real Academia Española. Trois mss.

Madrid, Real Academia de la Historia. F. 148; 11-4-2 — G. 22; 12-3-4 — Sala 12, 11-3-58. — Salazar 14-4-8 — Salazar 15-3-96.

Escurial. Un ms.

Barcelone, Biblioteca de la Universidad. 17-2-27.

Salamanque, Biblioteca de la Universidad. 3-4-16.

Murcie, Biblioteca Provincial. Un ms.

Paris, Bibliothèque Nationale. Esp. 95 — Esp. 334.

Cheltenham. 3038 — 4507 — 8258.

Petrograd, Bibliothèque Impériale Publique. F-11-16.

Quatre mss. m'appartiennent.

Au total : trente-six mss.

A CONSULTER.

R. Foulché-Delbosc. Étude sur la *Guerra de Granada* de don Diego Hurtado de Mendoza, *dans* Revue Hispanique, I (1894), pp. 101-165 et 338.

Lucas de Torre y Franco-Romero. Don Diego Hurtado de Mendoza no fué el autor de « La guerra de Granada », *dans* Boletín de la Real Academia de la Historia, LXIV (1914), pp. 461-501, 557-596; LXV (1914), pp. 28-47, 273-302, 369-415.

A. Morel-Fatio. Quelques remarques sur la Guerre de Grenade de D. Diego Hurtado de Mendoza, *dans* École pratique des Hautes Études. Annuaire 1914-1915. Paris, Imprimerie Nationale, MDCCCCXIV, pp. 5-50.

R. Foulché-Delbosc. L'authenticité de la *Guerra de Granada*, *dans* Revue Hispanique, XXXII (1914).

5. Conseils à Don Juan d'Autriche.

Incipit : Yo quisiera mucho poder escusarme de hazer esto que V. A. me ha mandado... — *Explicit* : ...pero con haver hecho lo que V. A. manda, parezeme que no puedo en ello haber errado.

Publié par R. Foulché-Delbosc dans Revue Hispanique, VIII (1901), pp. 60-82, d'après deux mss. de la Biblioteca Nacional de Madrid (X 53 et Cc 59).

C'est pendant les cinq premiers mois de l'année 1571 que furent écrits ces « Conseils ».

Un catalogue manuscrit de la Biblioteca Nacional de Madrid attribue ce texte à Mendoza ; mais l'auteur dit lui-même qu'il est Milanais.

6. La Batalla naval.

Après avoir énuméré les œuvres de Mendoza, Nicolas Antonio dit qu'il écrivit « Forte et : *La Batalla naval, escrita al fin de la Guerra de Granada por D. Diego de Mendoza*. Nam hujus inscriptionis liber in catalogo apparet Olivariensis bibliothecæ, quem Romæ in Barberina vidimus. »

Il s'agit d'une relation de la bataille de Lépante, dont la bibliothèque Olivares possédait quatre copies: C 79 — C 29 — C 39 — Caj. 13, núms. 20, 21. Les trois premières étaient reliées chacune avec une copie de la *Guerra de Granada*. Le catalogue de la bibliothèque Olivares n'attribue nullement *La Batalla naval* à Mendoza ; il spécifie même, à propos du C 39 : « La misma batalla, por un incierto, en prosa, al fin de la Historia de Granada, por D. Diego de Mendoza. Ms. en 4°. »

L'attribution — formulée dubitativement par Nicolas Antonio — ne repose que sur une mention de catalogue mal interprétée. Et il est à peine besoin de faire remarquer combien il est invraisemblable que Mendoza ait écrit une relation de la bataille de Lépante.

7. Commentaires politiques.

Parmi les œuvres attribuées par Nicolas Antonio à Mendoza figurent : « *Commentarii Politici* : quos MSS. esse apud Lucam Torrium amicum suum docet in *Bibliotheca Ecclesiastica* de nostro loquens Aubertus Miræus. »

Nous ne savons rien de plus au sujet de ces *Commentaires*.

8. Mémoire sur les ecclésiastiques.

Papel que se atribuye a Don Diego de Mendoza sobre que

se deue tomar forma para disminuir el numero delos eclessiasticos.

Incipit : La experienzia muestra quan importante cosa sea para qualquiera Reyno y Monarquia. . — *Explicit* :... pero al comun del Reyno le esta bien segun su estado presente, y al seruicio de Dios no le esta peor.

Ms. du XVIIIe siècle, 34 ff., in-fol., m'appartenant.

Œuvre indiquée pour la première fois.

Je considère l'attribution comme erronée.

9. Sur le mode de délibérer dans les conseils.

Incipit : Cosa natural es la emulacion y competencia de los entendimientos... — *Explicit*... para que goviernen en sus consejos en satisfacion de los suyos y en temor y respeto de los estraños.

Manuscrit. Attribué à Diego Hurtado de Mendoça.

Paris, Bibliothèque Nationale, Esp. 143, ff. 73-82 v°.

10. Dialogo entre Caronte y el anima de Pedro Luis Farnesio.

EDITIONS.

A. — Dans *Curiosidades bibliográficas* : por Adolfo de Castro. Madrid, M. Rivadeneyra, 1855 (Biblioteca de autores españoles, XXXVI), pp. 1-7.

Castro en avait publié un extrait aux pp. 65-67 de *El Buscapié de Cervantes*. Cadiz, Imprenta de la Revista Médica, 1848.

B. — Dans *Obras de D. Diego Hurtado de Mendoza*, coleccionadas por D. Nicolás del Paso y Delgado. Tomo primero. Granada, Imprenta de El Porvenir, 1864 (Biblioteca de escritores granadinos), pp. 297-315.

C. — Dans *Obras en prosa de D. Diego Hurtado de Mendoza.*

Madrid, Luis Navarro, 1881 (Biblioteca clásica, XLI), pp. 399-423.

MANUSCRITS.

Madrid, Biblioteca Nacional. C 141, ff. 110-128 — Cc 180, ff. 191-217 — R 5, ff. 57-64 — X 53, ff. 22-40.

Paris, Bibliothèque Nationale. Esp. 354, ff. 184-195.

Petrograd, Bibliothèque Impériale Publique (cf. Revista de Archivos, VI, 1876, p. 360).

Le ms. X 53 (Madrid) se termine ainsi : « ... no te valdrà tu padre aqui, quia in inferno nulla est redemptio. Rome apud Parrochium in foro Bulgensi anno 1549. Pauli iij quintodecimo sub correctione sanctæ Matris ecclesiæ. »

11. Dialogo de Mercurio y Caron et Dialogo de las cosas acaecidas en Roma

EDITIONS.

A. — Dialogo de Mercvrio y Caron : en qve allende de mucas (*sic*) cosas graciosas y de buena doctrina cuenta lo que ha acaescido en la guerra desdel año de mill y Quinientos y veynte y vno hasta los desafios de los Reyes de Francia et Ynglaterra hechos al Emperador en el año de M.D.xxiij. *s.l.n.d.*, *in-8*, *80 ff.n.ch. dont le dernier blanc*, *sign.* A-K. *Suivi de* Dialogo : en que particularmente se tratan: las cosas acaecidas en Roma : el año de M. D. XXVII. A gloria de Dios y bien vniuersal de la Republica Christiana. *36 ff. n. ch. sign.* A-E.

B. — id... id..., *s.l.n.d.*, *in-8*, *94 et 43 ff.*

C. — Dve dialoghi l'vno di Mercvrio et Caronte... Di Spagnuolo in Italiano con molta accuratezza et tradotti, et reuisti. In Vinegia, *s.d.*, *in-8*, *148 ff.*

Ces indications sont empruntées à Salvá (*Catálogo*, 2918 et 2919) qui dit ce qui suit :

« Algunos, y entre ellos D. Juan de Iriarte en carta que conservo autógrafa escrita á su sobrino D. Bernardo en 19 de abril de 1761, han querido atribuirlos [los Diálogos] á D. Diego Hurtado de Mendoza; pero como segun D. Adolfo de Castro, en las notas al *Buscapié*, el tratadito del autor de la *Guerra de Granada*, se intitula: *Dialogo entre Caronte y el anima de Pedro Luis Farnesio hijo del Papa Paulo III.*; y en el que yo tengo no hallo mencion del tal Luis Farnesio, siendo sus interlocutores Mercurio y Caron, y las ánimas de algunos obispos, cardenales, etcétera; deduzco que nada hai de comun entre ambas obras... »

Il s'agit évidemment d'une confusion entre les deux opuscules, commise par D. Juan de Iriarte ou par d'autres.

12. Carta del Bachiller de Arcadia. Respuesta del Capitan Salazar.

EDITIONS.

A. — (Carta) dans *Semanario erudito* de Antonio Valladares de Sotomayor. Tomo XXIV. Madrid, Blas Roman, 1789. pp. 205-217.

B. — (Carta) dans *Curiosidades bibiográficas...* por don Adolfo de Castro. Madrid, M. Rivadeneyra, 1855 (Biblioteca de autores españoles, XXXVI), pp. 547-550.

C. — (Carta) dans *Obras de D. Diego Hurtado de Mendoza*, coleccionadas por D. Nicolás del Paso y Delgado. Tomo primero. Granada, Imprenta de El Porvenir, 1864 (Biblioteca de escritores granadinos). pp. 317-327.

D. — (Respuesta) dans *Uber eine spanische Handschrift der Wiener Hofbibliothek* von Adolf Mussafia... Wien, 1867 (Aus dem Maihefte des Jahrganges 1867 der Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften [LVI. Bd. S. 83]. pp. 110-124.

E. — (Carta) dans *Obras en prosa de D. Diego Hurtado de Men-*

doza. Madrid, Luis Navarro, 1881 (Biblioteca clásica, 41). pp. 425-438.

F. — (Respuesta) dans *D. Diego Hurtado de Mendoza. Apuntes biográfico-críticos* por Eloy Señan y Alonso. Jerez, Imprenta de « El Guadalete », 1886. pp. 73-83.

G. — (Carta, Respuesta) dans *Diálogos de la vida del soldado* de Diego Núñez Alba, Reimpresos... con un prólogo de Antonio Maria Fabié. Madrid, Fernando Fé, 1890 (Libros de antaño, XIII). pp. 302-332.

H. — (Carta, Respuesta) dans *Sales españolas, ó Agudezas del ingenio nacional*, recogidas por A. Paz y Mélia. Primera serie. Madrid, Imprenta de M. Tello, 1890 (Colección de escritores castellanos, LXXX). pp. 63-99.

J. — (Carta, Respuesta) publ. p. Lucas de Torre dans Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, XXVIII (1913), pp. 291-319 et 352-363.

Manuscrits.

Biblioteca de Salvá (*Catálogo*, n° 4052).

Madrid, Biblioteca Nacional. Cc 94 — Ff 72 — G 139 — Jj supl. 80 — M 223 — P. V. 4° C 15, n° 79 — P. V., f° C 5, n° 62 — X 203.

Vienne, Hofbibliotek, 5941.

Paris, Bibliothèque Nationale. Esp. 258, ff. 233-249 v. (Sur ce ms., voir Alfred Morel-Fatio, art. cité ci-après).

Granada, Biblioteca del Duque de Gor, 61 — 43.

British Museum.

Florence, Biblioteca Nazionale. VII, 9, 354.

Un ms. cité dans *Memorias de la Real Academia Española*, X, p. 152.

A CONSULTER.

Nicolas Antonio. *Bibliotheca hispana*. Roma, 1672, tome II, p. 189, col 2. Art. Petrus de Salazar.

Coronica del Emperador Carlos V... Hispali 1552. fol. Italicéque Neapoli etiam in folio. Circumfertur tamen manu dumtaxat scripta librum hunc & ipsius authorem festivè ac satyricè coarguens *Epistola Bachalauri Arcadis* nomine ; sub quo latere voluit, ut fama est, summus ille nuper à me laudatus Didacus a Mendoza, qui & vicem ut suppleret civis sui, reposuit aliâ epistolâ excusatoriâ, sive apologeticâ, qua non minùs quàm priore illâ noster irridetur. (Ce passage a été reproduit sans changement dans la seconde édition : *Bibliotheca hispana nova*, t. II, p. 235, col. 1 (Madrid 1788).

Lopez de Ayala. *Vida de Don Diego Hurtado de Mendoza*, en tête des deux éditions de la *Guerra de Granada*. Valencia 1776.

Joseph Antonio Alvarez y Baena. *Hijos de Madrid*... Tomo quarto. Madrid, 1791, p. 177.

Juan Antonio Pellicer. Édition de *Don Quixote*. Madrid, 1797, tome I, pp. XII-XIII et pp. 4-5, note.

Diego Clemencin. Édition de *Don Quijote*. Madrid, 1833, tome I, p. 5, note, et tome V, p. 380.

Eugenio de Ochoa. *Catálogo razonado de los manuscritos españoles existentes en la Biblioteca Real de Paris*. Paris, 1844, pp. 100-102.

Pascual de Gayangos et Enrique de Vedia. Notes à la traduction espagnole de Ticknor, tome II (1851), pp. 504-505.

Catálogo de la Biblioteca de Salvá, n°s 3167 et 4052. Voir aussi n°s 962 et 1210.

Alfred Morel-Fatio. *Les lettres satiriques de Diego Hurtado de Mendoza*, dans Romania, III (1874), pp. 298-302.

Gallardo, *Ensayo*... tome IV, col. 325.

Paul Groussac. *Le commentateur du Laberinto*, dans Revue Hispanique, VI (1904), pp. 174-178.

La lettre du « Bachiller de Arcadia » est la critique, spirituelle mais mordante, d'un récit de la bataille de Mühlberg (24 avril 1547) qui aurait été écrit par le « Capitan Salazar. »

Nicolas Antonio a vu dans ce capitaine l'écrivain Pedro de Salazar, auteur d'une œuvre publiée à Naples seize mois après la bataille et réimprimée à Séville en 1552 :

Historia y primera parte : de la Guerra : que don Carlos: Quinto : Emperador de los Romanos : Rey de España : y Alemania : mouio : contra los Principes : y Ciudades rebeldes del Reyno de Alemania : y sucessos que tuuo. (*à la fin :*)... Impressa en... Napoles : en la emprenta d' Juan Pablo Suganappo : Año del Señor de mil y quinientos y quarenta y ocho años. A cinco dias del mes de Setiembre. *in-fol., 4 ff. n. ch.-lxxxxvi ff. à 2 col.*

Coronica de nuestro inuictissimo emperador dõ carlos quinto deste nõbre : emperador de los romanos : rey de españa y de alemania. ꝛc. En la qual se tracta la justissima guerra q̃ su Magestad mouio cõtra los luteranos y rebeldes del Imperio : y los sucessos que tuuo. A la qual va agora nueuamente añadido el fin que las dichas guerras tuuieron. Año. M.D.L. ij. (*à la fin :*) Fue impressa la presente obra en la muy noble y muy leal ciudad de Seuilla. En casa de Dominico de Robertis : que sancta gloria aya. Acabose a tres dias del mes de Setiembre : de mil y quinientos y cinquenta y dos Años. *in-fol., cxviij ff. à 2 col.*

Cette identification due à Nicolas Antonio a été acceptée par presque tous ceux qui ont parlé de la *Carta del Bachiller de Arcadia* ou de la *Respuesta*. Il est pourtant manifeste qu'elle est erronée, car le moindre rapprochement des deux lettres et du livre de Pedro de Salazar permet de constater :

que le récit du «Capitan Salazar» est dédié « quando menos a la ilustrissima señora Duquesa de Alba », tandis que l'œuvre de Pedro de Salazar est dédiée, aussi bien dans la seconde que dans la première édition, « al Serenisimo señor don Felipe, Principe de España » ;

et que le récit critiqué par le « Bachelier » est un récit de « la victoria habida contra los sajones » c'est-à-dire de la bataille de Mühlberg, alors que le livre de Pedro de Salazar raconte les événements qui ont précédé la bataille mais ne dit pas un mot de la bataille elle-même. C'est seulement dans l'édition de Séville 1552 que se trouve une Segunda parte promise à l'avant-dernier feuillet de l'édition de Naples 1548 et dans laquelle on voit « el fin que las dichas guerras tuuieron. » Cette Segunda parte est dédiée à Francisco de Guzman, señor de la villa del Algaua : le récit de la bataille de Mühlberg se termine au verso du f. ciii.

L'œuvre du « Capitan Salazar » est encore à trouver.

L'auteur nous est tout aussi inconnu que le livre. Quelques passages, un peu vagues, des deux lettres paraissent donner à entendre que le « Capitan Salazar » aurait été de Grenade. Pedro de Salazar se dit, dans la dédicace de son œuvre, « vezino de la villa de Madrid », et il ne semble pas avoir été capitaine. En tous cas, nous avons vu que l'œuvre imprimée en 1548 et en 1552 n'est pas celle dont se moque le Bachelier.

Faut-il voir dans l'auteur un Diego de Salazar « capitan y despues ermitaño » qui transposa en espagnol les vers de l'*Arcadia* de Sannazar [1] et ceux des *Treze questiones del Philocolo* de Boccace [2]

1. La Arcadia de Jacobo Sanazaro gẽtil hombre Napolitano : traduzida nueuamente en nuestra Castellana lengua Hespañola en prosa y metro como ella estaua en su primera lengua Toscana. Toledo, Juan de Ayala, 1547, in-4. — Réimprimée : Toledo, Juan de Ayala, 1549. in-4.

2. Treze questiones muy graciosas sacadas del Philoculo del famoso Juan Bocacio traduzidas de lengua Toscana en nuestro Romance Castellano con mucha elegancia y primor. Toledo, Juan de Ayala, 1549. in-4.

Dans l'introduction de ce livre, Blasco de Garay dit, entre autres choses : « Vna cosa se me declaro luego por muy cierta, los summarios de las preguntas que yuan en metro (o copulas por hablar mas Castellano) auerlas compuesto Diego de salazar que primero fue capitan y al fin hermitaño varon en verdad el mas sufficiente en aquella arte assi de improuiso como de pensado que jamas tuuo nuestra España. De lo qual me encomence a alegrar por ver cosa de hombre que no solo me tenia por amigo mas avn muchas vezes hablando entre otros de mi me llamaua su compañero... »

après avoir écrit un *Tratado de re militari*[1] et traduit Appien d'Alexandrie[2] ? Mais c'est le 20 octobre 1547 que Juan de Ayala achève à Tolède l'impression de l'*Arcadia*, et c'est précisément dans le Prologue de ce volume que Blasco de Garay nous apprend que Diego de Salazar fut « capitan y despues ermitaño » ; comme il ajoute qu'il a quelque peu retouché les vers de Salazar, il n'est peut-être pas téméraire de supposer que Salazar était mort. S'il n'était pas mort, il était ermite et il y aurait quelque imprudence à admettre que six mois plus tôt il était encore capitaine. Ce n'est sûrement pas ce Salazar-là qui écrivit une relation de la bataille de Mühlberg.

Ce qui importe, plus que la réalité du thème sur lequel l'auteur des deux lettres exerça sa causticité, c'est la personnalité de l'écrivain qui se dissimule sous ce masque de « Bachiller de Arcadia ». Les deux lettres sont-elles sorties de la même plume ?

Il y a une réimpression de ces *Treze questiones* à la suite de la *Question de amor de dos enamorados...* Venetia, Gabriel Giolito de Ferrariis, 1553-1554 (Salvá, *Catálogo*, nº 1210).

A la fin de l'Introduction, Blasco de Garay dit : « Y esperad tras este el Arcadia del famoso Sanazaro traduzida en prosa y en metro como esta en su Toscano por la misma buena junta de ingenios que agora va traduzido este. » Ou bien il faut voir là une annonce de la seconde édition de *La Arcadia*, dont Juan de Ayala acheva l'impression le 4 novembre 1549, ou bien les *Treze questiones* de 1549 sont la réimpression d'une édition antérieure à *La Arcadia* de 1547.

1. Tratado de Re Militari. Tratado de caualleria hecho a manera de dialogo q̃ passo entre los illustrissimos señores Don Gonzalo Fernandez de Cordoua llamado Gran capitan Duq̃ d' Sessa. zc y Don Pedro Mãriq̃ de Lara duq̃ de Naxara : en el qual se cõtienen muchos exẽplos de grãdes principes y señores y excellẽtes auisos y figuras de guerra muy prouechoso para caualleros capitanes y soldados... Alcalá de Henares, Miguel de Eguia, 1536, in-fol. — Réimprimé : Brvsselas, Roger Velpius, 1590. in-4.

2. Appiano Alexandrino. Historia de todas las guerras ciuiles que vuo entre los romanos : segũ que lo escriuio el muy eloquẽte historiador Appiano Alexandrino : agora nueuamẽte traduzida de latin en nr̃o vulgar castellano... Alcalá de Henares, Miguel de Eguia, 1536. in-fol.

Menéndez y Pelayo considérait comme fondée l'attribution de la première à Mendoza : il jugeait invraisemblable que Mendoza ait pu écrire, même en plaisantant, les dures moqueries à l'égard de Boscan qui se trouvent dans la réponse du Capitaine (*Antología*, XIII, pp. 144-145 et 149). Il est, en effet, difficile de ne pas reconnaître la justesse de la remarque. Resterait la lettre du Bachelier. M. Lucas de Torre (*op. cit.*, pp. 13-14), interprétant peut-être un peu trop littéralement quelques expressions qui dénoteraient chez leur auteur un manque de courage et de dignité, écrit : « Tales expresiones es dudoso que, ni aun en tono de burla, pudiera decirlas el noble caballero D. Diego Hurtado de Mendoza. » L'argument n'est pas d'une grande valeur, étant donné le genre de la lettre. S'appuyant sur un autre passage, M. de Torre verrait plutôt dans le Bachelier un ecclésiastique besogneux à l'affût de quelque prébende. Je ne crois pas que l'on puisse arriver ainsi à une certitude. Mais il faut bien reconnaître que l'attribution à Mendoza ne repose jusqu'ici que sur des impressions personnelles, et que ces sortes de bases sont d'une dangereuse fragilité.

13. Carta contra *El Laberinto*.

Dans son *Historia crítica de la literatura española* (t. VI, p. 105, n. 3), José Amador de los Rios a écrit : « El clásico don Diego Hurtado de Mendoza... escribió contra el *Labyrintho* y su autor una *Carta satírico-burlesca*, en que mostró ménos razon que ingenio. » Ainsi que l'a observé M. A. Paz y Mélia (*Sales españolas*, t. I, pp. XXII-XXIII), cette allégation est erronée : il y a sur ce thème non pas une lettre, mais quelques lignes de la réponse du « Capitan Salazar » au « Bachiller de Arcadia ».

14. La vida de Lazarillo de Tormes.

Les trois plus anciennes éditions actuellement connues sont celles de Burgos 1554, Anvers 1554, Alcalá de Henares 1554; aucune d'elles n'est l'édition princeps. (Cf. mes *Remarques sur Lazarille de Tormes,* Revue Hispanique, VII, 1900, pp. 81-97). La bibliographie de ce livre reste à faire. Le rapprochement des trois textes de 1554 m'a permis de tenter une restitution de la première édition du *Lazarillo* (Bibliotheca Hispanica, III, 1900).

Le *Lazarillo* est attribué à Fray Juan de Ortega par le P. Ioseph de Siguença [1].

Il est attribué à Mendoza par Valère André [2], par André Schott [3], par Thomas Tamayo de Vargas [4] et enfin par Nicolas Antonio [5]. L'attribution du *Lazarillo* à Mendoza ne supporte pas un long examen, tant l'absurdité en est flagrante : elle a été combattue par Gregorio Mayans en 1731 [6], par un traducteur français anonyme en 1781 [7], et un siècle plus tard par M. Morel-Fatio [8].

L'attribution à Sebastian de Horozco, proposée, sous toutes réserves, par José María Asensio [9], a été soutenue récemment par M. Julio Cejador y Frauca [10].

1. *Tercera Parte de la Historia de la Orden de San Geronimo.* Madrid, Imprenta Real, 1605, p. 183.

2. *Catalogus clarorum Hispaniæ scriptorum.* Mayence, 1607, p. 44.

3. *Hispaniæ Bibliotheca.* Francfort, 1608, p. 543.

4. *Junta de libros, la mayor que España ha visto hasta el año 1622.* Manuscrit de la Biblioteca Nacional de Madrid, Ff 23, pp. 136-137.

5. *Bibliotheca Hispana.* Rome, 1672, tome I, p. 224.

6. Lettre à Miguel Egual, dans *Gregorii Maiansii... epistolarum libri sex...* Leipzig, 1737, p. 310.

7. *Bibliothèque universelle des romans.* Aoust 1781, pp. 7-9.

8. Traduction de *Lazarillo.* Paris, 1886, pp. xiv-xv. — *Études sur l'Espagne.* Première série. Paris, 1888, pp. 141-170; 2e éd. Paris, 1895, pp. 137-166.

9. *Cancionero de Sebastian de Horozco.* Sevilla, 1874, p. 158 (Sociedad de Bibliófilos andaluces).

10. Dans l'introduction de son édition de *Lazarillo*, 1914 (*Clásicos castellanos,* 25).

15. Carta de los catarriberas.

ÉDITIONS.

A. — Dans *Semanario erudito* de Antonio Valladares de Sotomayor. Tomo XVIII. Madrid, Blas Roman, 1789, pp. 238-249.

B. — Dans *El Criticon* [de Bartolomé José Gallardo], Núm. 3 [Madrid, Imprenta de I. Sancha, 1835], pp. 14-41.

C. — Dans *Cartas de Eugenio de Salazar* [publiées par Pascual de Gayangos]. Madrid, Imprenta de M. Rivadeneyra, 1866 (Sociedad de Bibliófilos españoles, I), pp. 59-79.

D. — Dans *Epistolario español*. Coleccion... recogida... por don Eugenio de Ochoa. Tomo segundo. Madrid, M. Rivadeneyra, 1870 (Biblioteca de autores españoles, LXII), pp. 297-303.

MANUSCRITS.

Madrid, Real Academia de la Historia. C 56 (ms., en partie autographe, d'Eugenio de Salazar). Voir description et extraits de ce ms. dans Gallardo, *Ensayo*... Tomo cuarto. Madrid, 1889, col. 325-395.

Madrid, Biblioteca Nacional. Jj. supl. 80 — M. 199 — M. 223.

Paris, Bibliothèque Nationale. Port. 35, ff. 302 v°-306 v° — Esp. 258, ff. 263 v°-278 v° — Esp. 421, ff. 229-236.

Vienne, Hofbibliotek, 5941.

A CONSULTER.

Adolf Mussafia. *Uber eine spanische Handschrift der Wiener Hofbibliothek*. Wien, 1867 (Aus dem Maihefte des Jahrganges 1867

der Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften [LVI. Bd. S. 83] p. 102.

Valladares publia ce texte sous le titre *Papel de los catarriberas. Escrito por Don Diego de Mendoza*. Gallardo le restitua à son véritable auteur, Eugenio de Salazar y Alarcon, qui l'avait placé dans sa *Silva de Poesia* dont le ms., en partie autographe, nous est parvenu. Cette lettre est adressée à D. Juan Hurtado de Mendoza, seigneur de Fresno de Torote, et datée de Tolède, 15 avril 1560.

16. Carta de los Catarriberas a las damas.

Incipit : Muy Illustres señoras : Los catarriueras generacion mas escusada que la de las dueñas... — *Explicit* : ... y Dios las consuele que arto lo han menester y nosotros sauer que han reçibido esta comedia o olla podrida.

Publié dans *D. Diego Hurtado de Mendoza. Apuntes biográfico-críticos* por Eloy Señán y Alonso. Jerez, 1886, pp. 59-70, d'après le ms. 43 (ff. 259 v° et suiv.) de la bibliothèque du duc de Gor. Ce ms. contient principalement des poésies de Mendoza ; ce qui a engagé M. Señán y Alonso à attribuer cette *Carta de los Catarriveras* à Mendoza, c'est « la circunstancia de hallarse en este volumen, compuesto de obras de Mendoza, y la semejanza del tono y estilo de este trabajo, por su desparpajo y gracejo, con los empleados por nuestro autor en otras composiciones de análoga índole... » (p. 29).

Une autre version de ce texte, sensiblement différente, se trouve dans le ms. Esp. 373 (ff. 149 v°-160 v°) de la Bibliothèque Nationale de Paris. Elle contient, entre autres, cette poésie et sa *respuesta* :

A LA S[a] D[a] GIOMAR DE MELO
D. DIEGO DE MENDOZA

No es fortuna la que daña,
mas daña quien le pareze,

porque siempre està en mudança
contra quien nunca se muda
de estado tan peligroso;
donde el quexar es consuelo
tomo el llorar por remedio,
porque el callar no se escrive.

Dª GIOMAR DE MELO

Mayor peligro seria
contentarse con callar
quien tambien save dezir
todo quanto se le antoja.

17. Glosas al Sermon de Aljubarrota.

Sermon de Aljubarrota, con las glosas de D. Diego Hurtado de Mendoza. Publié dans *Sales españolas, ó Agudezas del ingenio nacional*, recogidas por A. Paz y Mélia. Primera serie. Madrid, 1890 (Colección de escritores castellanos, LXXX), pp. 101-225, d'après le ms. T. 10 « y otros códices » de la Biblioteca Nacional de Madrid.

MANUSCRITS.

Madrid, Biblioteca Nacional. Bb. 221 — Cc 73 — Ff 72 — Q 229 — T 10.

L'attribution à Mendoza est difficilement soutenable. Menéndez y Pelayo fait remarquer (*Orígenes de la Novela*, II, p. LXII) que le sermon critiqué aurait été prononcé à Lisbonne en 1545, et que cette année-là Mendoza se trouvait au Concile de Trente. Plus probant est le fait que l'auteur des *Glosas* se dit Italien, car rien ne permet de suspecter la sincérité de cette déclaration.

18. Carta de Marco Aurelio a Feliciano de Silva.

Publiée dans *Sales españolas, ó Agudezas del ingenio nacional*, recogidas por A. Paz y Mélia. Primera serie. Madrid, 1890 (Colección de escritores castellanos, LXXX), pp. 227-234, d'après le ms. M. 199 de la Biblioteca Nacional de Madrid. Ce texte se trouve aussi dans le ms. M. 223 de la même Bibliothèque.

Je ne crois pas que Mendoza soit l'auteur de cette *Carta*.

19. Genealogia del Necio de quatro esquinas.

Incipit : Notorio es a todos los sabios que el *Tiempo perdido* fue casado con la *Ignorancia*... — *Explicit* : ... y dè su gracia y despues su gloria per infinita secula seculorum. Amen.

« Por Dn Diego de Mendoza », dit le manuscrit m'appartenant. L'attribution me semble erronée.

20. Cartas de las mugeres embozadas.

Carta contra mugeres embozadas. Al Illustmo Sr. Dn Diego de Cordova, por Diego de Aguiar. — *Incipit* : Haia N° Sr trahido a su Magd y a V. Sa Illusma con tanta salud y contento... — *Explicit* :... con el augmento de estados, salud, y descanso que los vassallos de su Magd le suplicamos, y los servidores de V. Sa deseamos. De Salamanca y abril sabado de Pasqua de 86.

Respuesta en favor de las mugeres embozadas por Don Diego de Mendoza. — *Incipit* : Pocos dias ha que llegò a mis manos vna carta que vino de Salamanca para V. M. de vn estudiante... — *Explicit* : ... no debaxo de la agua ni en los occultos minerales de la tierra sino debaxo de los mantos de las damas.

Manuscrit m'appartenant.

La date de la première lettre est bien 1586 ; Mendoza est

donc étranger à ces textes fort curieux que je compte publier prochainement.

21. Traduction de Syrus.

Œuvre indiquée pour la première fois ; le texte original nous est seul connu, et c'est la traduction qui nous importerait : elle est encore à trouver.

Syrus est une comédie latine en cinq actes de Domenico Crispo Ramnusio [1] : elle est dédiée « Clarissimo Principi Enneico comiti de Mendosa oratori regis Hispanie », c'est-à-dire à Iñigo de Mendoza, ambassadeur à Rome et père du futur ambassadeur de Charles-Quint.

Au dernier feuillet du manuscrit (sur vélin) de cette comédie qui est à Madrid (Biblioteca Real, 2-E-5) on lit cette note, d'une écriture différente de celle du texte, mais du XVIᵉ siècle: « Comediam hanc vulgari traduxit lingua Didacus Hurtado Mendozia huius Comitis Filius. »

Voici l'*Argumentum* de la comédie (ms., f. 2):

Mercator patauinus diues ex uxore substulit sibi natum unicum. Postea in Asiam nauigat Geminosque mercatur seruos. Inde domum rediens mortuam uxorem repperit : et corruptum filium. Hunc cum altero Gemino Rhodum in militiam fugere compulit. Inde moritur, Gemino altero tutore relicto. Compulsus hic Romam ad litigandum uenit : et amans factus quinquaginta absumit minas. Interim ex Asia redijt filius cum altero seruo gemino, Romaque transiens Meretricem, Parassitum et Senem fallit, Turbasque injicit maximas. Tandem se noscunt ueniamque petit alter : castrensique argento rem componunt omnem.

---

1. Au f. 2 : Dominici Crispi Rannvsii pistorieñ Comici. Sirvs... Je ne sais rien de ce Ramnusio : il ne figure pas dans la *Biografia pistoiese* de Vittorio Capponi (Pistoia, 1878).

*
* *

En résumé, Mendoza a écrit en latin la *Paraphrase* d'Aristote et traduit en espagnol la *Mécanique* d'Aristote, cela est hors de discussion.

Je considère comme certain qu'il a écrit la *Guerra de Granada*, comme très probable qu'il a écrit *De Tunetana expeditione* et traduit le *Syrus* de Ramnusio.

Ces cinq ouvrages mis à part, il est prouvé que certaines des œuvres en prose auxquelles on a voulu attacher son nom ne sont pas de lui ; je doute qu'on démontre jamais qu'il est l'auteur d'aucune des autres.

II. POÉSIES

A. — Obras del insigne cavallero Don Diego de Mendoza, embaxador del Emperador Carlos Qvinto en Roma. Recopiladas por Frey Ivan Diaz Hidalgo, del Habito de San Iuan, Capellan, y Musico de Camara de su Magestad. Dirigidas a Don Iñigo Lopez de Mendoza, Marques de Mondejar, Conde de Tendilla, Señor de la Prouincia de Almoguera. Año 1610. Con Priuilegios de Castilla, y Portugal. En Madrid, Por Iuan de la Cuesta. Vendese en casa de Francisco de Robles, librero del Rey nuestro señor. *in-4, 8 ff. n. ch.-155 ff.-1 f. n. ch.*

Contient quatre-vingt-seize pièces. Hidalgo explique comme suit l'exclusion de certaines œuvres : « En sus obras de burlas (que por dignos respectos aqui no se ponen) mostró tener agudeza y donayre, siendo satirico sin infamia agena, mezclando lo dulce con lo prouechoso. La azanahoria, cana, pulga, y otras cosas burlescas, que por su gusto, o por el de sus amigos compuso, por no contrauenir á la grauedad de tan insigne Poeta, no se dan á la estampa : y por esto, que ya por no ser tan comunes, seran mas estimadas de quien las tenga, y las conozca. » Quant aux poésies qui constituent son édition, Hidalgo fait cet honnête aveu : « Yo he cogido estas flores de partes diferentes, y á lo que

entiendo, no con aquel verdor y sazon, que en sus principios tuuieron : siendo impossible, que flores que han passado por tantas manos, dexen de estar algo marchitas. »

B. — [Poesias de] Don Diego Hurtado de Mendoza, *dans* Parnaso español. Coleccion de poesías escogidas de los mas célebres poetas castellanos. Tomo IV. Madrid : Por D. Antonio de Sancha, Año de M.DCC.LXXVI. *in-8, pp. 1-22.* — Tomo VIII, *pp. 97-120.*

Quatorze pièces.

C. — Poesías de don Diego Hurtado de Mendoza, *dans* Poetas líricos de los siglos XVI y XVII, coleccion ordenada por don Adolfo de Castro. Tomo primero. Madrid, M. Rivadeneyra, 1854. *gr. in-8* (Biblioteca de autores españoles, XXXII) *pp. 51-103.*

Simple réimpression de l'édition de Hidalgo (A) moins deux pièces ; Castro ajoute quatre poésies déjà publiées, mais d'une authenticité fort douteuse.

D. — Poésies burlesques et satiriques inédites de Diego Hurtado de Mendoza [publiées par A. Morel-Fatio] *dans* Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur, Neue Folge, II. Band (1875), *pp. 63-80 et 186-209.*

Seize pièces, publiées d'après le ms. Esp. 258 de la Bibliothèque Nationale de Paris, ms. très défectueux. Une de ces pièces est de D. Diego de Leyva, une autre était déjà publiée, comme de Cetina, dans l'*Ensayo* de Gallardo ; l'authenticité de quelques autres est sujette à discussion.

E. — Poesías satíricas y burlescas de D. Diego Hurtado de Mendoza. Madrid, Imprenta de Miguel Ginesta, 1876. *in-8, 75 pp.*

Vingt-cinq pièces. Ce petit volume, qui n'a ni préface ni notes, est un simple extrait de l'édition suivante, et la composition typographique est la même. Bien que portant la date 1876, il dut paraître à peu près en même temps que l'édition « complète » de 1877.

F. — Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza. Primera edicion completa. Madrid, Imprenta de Miguel Ginesta, 1877, *in-8*, XXXI-*520 pp*. (Coleccion de libros españoles, raros ó curiosos, XI).

Édition publiée par William I. Knapp, qui à la fin du Prologue s'exprime ainsi : « Resta hablar de nuestro trabajo, que sin faltar á las justas leyes de la modestia puede llamarse la primera edicion de las *Poesías completas* de don Diego Hurtado de Mendoza. Contiene 170 composiciones, casi el doble de las de la edicion de Hidalgo, la mayor parte inéditas ó impresas aisladamente. Todos los códices conocidos de España han sido cuidadosamente examinados y cotejados, y dos de París que no hemos podido ver personalmente fueron extractados, en cuanto á su materia inédita, por... » Cette édition est, en effet, la plus volumineuse, mais d'une part elle contient des pièces qui ne sont pas de Mendoza, d'autre part elle est très loin d'être satisfaisante quant à l'établissement des textes.

G. — Quelques poésies attribuées à Mendoza.

Appendice à la présente étude.

Autogr. — Cette abréviation se réfère au manuscrit Esp. 311 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Ce ms. contient trente-neuf pièces : à divers endroits le texte a été corrigé de la main de Mendoza. Cette particularité a été signalée par Eugenio de Ochoa (*Catálogo de los manuscritos españoles existentes en la Biblioteca Real de Paris*... Paris, 1844, p. 533), par Ticknor d'après Ochoa, par Ludwig Lemcke (*Handbuch der spanischen Litteratur*, II Band. Leipzig, 1855, p. 262), et par M. Alfred Morel-Fatio (*Bibliothèque Nationale. Département des Manuscrits. Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais*, 1892, p. 204).

Si l'on retranche la pièce commençant par « Pues Dido ya mortal y congoxosa » (Muerte de Dido), en marge de laquelle Mendoza a écrit « No es mia ni mala », on peut supposer que les trente-huit poésies du manuscrit qui ont passé sous les yeux du poète et dont quelques-unes ont reçu ses corrections sont effectivement de lui. Je dois portant faire remarquer qu'un son-

net du manuscrit, « Amor me dixo en mi primera edad », publié pour la première fois, comme de Mendoza, dans le *Cancionero general de obras nueuas* de 1554, figure parmi les œuvres de Hernando de Acuña, publiées en 1591 par la veuve de ce poète, d'après un manuscrit autographe (« el dicho vuestro marido al tiempo de su muerte dexò dos cuerpos de libros *hechos de su mano* », dit le privilège). Mendoza et Acuña se connaissaient : je ne me hasarderais pas, actuellement, à désigner l'auteur du sonnet. Mais les réserves que comporte ce fait une fois exprimées, il est hors de doute que ce manuscrit doive servir de point de départ pour l'édition des œuvres poétiques de Mendoza qui nous fait encore défaut.

*
* *

La table suivante est un index général de toutes les poésies qui sont ou ont été attribuées à Mendoza, classées alphabétiquement d'après le premier vers. Les lettres ABCDEF désignent les éditions décrites ci-dessus, et les chiffres qui suivent ces lettres indiquent le feuillet ou la page où se trouve la poésie citée. La lettre G est suivie du numéro placé en tête de chaque pièce dans l'appendice de la présente étude. La mention Autogr. signifie que la pièce se trouve dans le manuscrit Esp. 311 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

A Dios juras, hermoso Catalina. *Octavas*. A 147 *v.*, C 99, F 230.

A la ribera de la mar sentada. *Soneto*. A 95, C 83, F 11. Autogr. Traduzido de griego, dit le ms. Autogr.

A Marfira Damon salud envia. *Tercetos*. A 7 *v.*, B 17, C 54, F 101. Autogr.

A vos, la cazadora gorda y flaca. *Soneto*. D 205, E 12, F 440.

Adonde sufriré mi desventura. *Soneto*. F 24.

Ahi va el señor don Juan. *Quintilla*. A doña Magdalena de

Bovadilla. Publié dans Revue Hispanique, VIII (1901), p. 51 ; et dans *Memorias de la Real Academia Española*, X (1910), p. 212.

Al tiempo que el Cielo quiso. *Quintillas*. A 146 *v*.; C 99, F 414.

Alcé (ou : Alzo) los ojos de llorar cansados. *Soneto*. A 95 *v*., C 83, F 12. Autogr.

Amor, amor me ha vn habito vestido. *Soneto*. F 479, qui le donne comme « de dudosa autenticidad ». Publié (Amor, amor, vn abito vesti), comme de Garcilaso, dans *Las obras de Boscan y algvnas de Garcilasso dela Vega*. Barcelona, Carles Amoros, 1543, f. CLXXI v°. Publié (Amor, amor, vn abito he vestido), comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas*... Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554. Francisco Sanchez de las Brozas (*Obras del Excelente Poeta Garci Lasso de la Vega*. Salamanca, Pedro Lasso, 1574) donne un texte dont les vers 1, 4, 5 et 8 sont paroxytons, comme dans le *Cancionero* de 1554. Fernando de Herrera (*Obras de Garcilasso de la Vega*. Sevilla, Alonso de la Barrera, 1580) reproduit le texte de 1543. M. Morel-Fatio (*L'Espagne au XVI*e *et au XVII*e *siècle*. Heilbronn, 1878, p. 602) croit « que la version Amor, amor, un habito vesti n'est pas de Garcilaso [à cause des quatre vers oxytons]; l'autre [celle du *Cancionero* de 1554] n'est qu'un remaniement en *endecasílabos* pleins : l'une et l'autre version peuvent être de Mendoza, à moins que la première ne soit de Boscan et la seconde un rifacimento de son ami D. Diego. » La première conjecture ne saurait se soutenir : la version Amor, amor, vn abito vesti se trouve dans l'édition de 1543, et cette édition, publiée par la veuve de Boscan, avait été préparée par Boscan, que l'on ne voit pas intercalant une de ses poésies parmi celles de Garcilaso. La seconde conjecture me semble inadmissible : je ne me représente pas Mendoza refaisant les deux quatrains d'un sonnet et substituant quatre

vers paroxytons à quatre vers agudos. M. Morel-Fatio dit que les quatre vers agudos rendent très douteuse l'attribution du sonnet à Garcilaso ; il ajoute : « Garcilaso, on le sait, s'est toujours abstenu de tronquer l'*endecasílabo* et Juan de la Cueba (ce qui est important à remarquer) ne lui reproche d'autres *agudos* que ceux du sonnet en question :

> Y Garcilaso dijo, y no advirtio :
> *Amor, amor, un habito vesti ;*
> Y Don Diego en mil versos lo usó.

(*Egemplar poético...*) ». « Il est cependant à remarquer, dit M. E. Walberg (*Juan de la Cueva et son « Exemplar poético »*. Lund, 1904, p. 92) que dans la *Cancion* II de Garcilasso on trouve en réalité des vers tronqués dans les strophes 1, 2 et 3. » « Nada tiene de particular, dit Menéndez y Pelayo (*Antología de poetas líricos castellanos*, tomo XIII (1908), p. 221, note), que [Garcilaso] los emplease imitando unos versos de Ausías, puesto que el original catalán los tiene también. »

Sanchez dit : « Este soneto es traduzido de Ausias March... ». Herrera précise : « Este pensamiento es de Ausias, i parecio tambien a don Diego de Mendoça, que lo traduzio ; pero con tan poca felicidad como G. L. porque cierto no tratò este con la hermosura i pureza i suavidad, que los otros. » Herrera ne fait nullement allusion à un sonnet de Mendoza : il dit que la pensée d'Auzias March a été traduite par Mendoza avec le même insuccès que par Garcilaso, dont ce sonnet ne vaut pas les autres. Quant à la traduction de Mendoza, Herrera la cite :

> como una vestidura
> ancha i dulce al vestir, i a la salida
> estrecha i dessabrida ;
> assi es amor...

Ces vers se trouvent vers la fin de la pièce En la ribera del dorado Tajo. Ils correspondent à la *tornada* d'une poésie d'Auzias March (No pot mostrar lo mon menys pietat) :

> Amor, amor, un habit m' he tallat
> de vostre drap vestintme l'esperit :
> en lo vestir ample molt l' he sentit
> e fort estret quant sobre mi 's estat.

Sur le sonnet de Garcilaso et ses variantes, voir Gallardo, *Ensayo*, IV, col. 1279 ; Francisco Rodríguez Marín, *Luis Barahona de Soto*. Madrid, 1903, p. 416 ; E. Walberg, *op. cit.*, pp. 91-92.

Amor, amor, que consientes. *Redondillas*. A 65, C 73, F 261.

Amor, amor, quien de tus glorias cura. *Octavas*. A 145 *v.*, C 99, F 226.

Amor, cuerpo de Dios, con quien os hizo. *Soneto*. G 2.

Amor es de condicion. *V.* Carillo, quieres bien a Juana ?

Amor, lazo en arena solapado. *Soneto*. F 23.

Amor me dixo en mi primera edad. *Soneto*. A 94, C 83, F 8. Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas*... Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554. — Publié (Amor me dixo en la mi edad primera), comme d'Acuña, dans *Varias poesias*, compuestas por don Hernando de Acuña. Madrid, P. Madrigal, 1591, f. 113 v°.

Amor me manda escribir. *Redondillas*. A 139 *v.*, C 97, F 315.

Angelica mas hermosa. *Quintillas*. F 343.

Aora en la dulce ciencia embeuecido. *Soneto*. A 99, C 84, F 19. Autogr. *Voir* En dulce mocedad embeuecido.

Aqueste es puro tiempo de emplearse. *Soneto*. G 6.

Aquestos vientos asperos y helados (*et non* claros). *Soneto*. A 99, C 85, F 20. Serait de Luis Barahona de Soto, d'après un ms. cité dans l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*... de Bartolomé José Gallardo. Tomo segundo. Madrid, 1866, col. 24, et d'après M. Francisco Rodríguez

Marín (*Luis Barahona de Soto*, Madrid, 1903, p. 234, note 3), qui le réimprime (*op. cit.*, p. 686).

Aqui cantaua Siluano. *Redondillas*. A 88, C 81, F 367.

Ay soledad amarga. *Cancion*. Dans *Carta de los catarriberas a las damas*. Voir ci-dessus Œuvres en prose, 16.

Belisa a su Menandro por quien viene. *Tercetos*. F 195.

Biue leda si podras. *Quintillas*. Dans *Carta de los catarriberas a las damas*. Voir ci-dessus Œuvres en prose, 16.

Buelue el cielo, y el tiempo huye y calla. *Soneto*. A 92, C 82, F 3. Autogr.

Carillo, quieres (ou : quies) bien a Juana ? *Villancico y glosa*. A 118 *v.*, C 91, F 408.

Como cantarè yo en tierra extraña. *V.* Como podrè cantar...

Como diestro cosmographo, que raya. *Tercetos*. La Vida del Picaro, compuesta por gallardo estilo en tercia rima, por el dichosissimo y bienafortunado Capitan Longares de Angulo, Regidor perpetuo de la hermandad picaril en la ciudad de Mira, de la Prouincia del Ocio : sacada a luz por el mesmo Autor, a peticion de los cortesanos de dicha ciudad. Van al fin las Ordenanzas picariles por el mesmo Autor. Valencia, junto al molino de la Rouella, 1601 (*Catálogo de la Biblioteca de Salvá*, II, pp. 154-155). — Réimprimé par Joaquin Maria de Ferrer, à la fin (pp. 149-165) de son édition de *Lazarillo de Tormes* (París, Imprenta de Gaultier-Laguionie, 1827). Ferrer, pour qui le *Lazarillo* est de Mendoza, dit que *La vida del picaro* « se atribuye por los inteligentes á Don Diego Hurtado de Mendoza, por la mucha analogía que tiene con el gusto y estilo de este célebre escritor. » — Réimprimé à la fin (pp. 135-149) de l'édition de *Lazarillo de Tormes*. Madrid, Abril de 1831. — Publié, comme de Liñan de Riaza, aux pp. 39-53 de *Rimas de Pedro Liñan de Riaza*. Zaragoza, 1876 (Biblioteca de escritores aragoneses). — Publié par M. Adolfo Bonilla y San Martín dans Revue Hispanique, IX (1902), pp. 295-330. Cette dernière édition est la seule qui ait une valeur critique.

Como quando el alma parte. *Cancion* de don Diego de Mendoça, dans le *Cancionero general de Hernando del Castillo* (éd. des Bibliófilos españoles, I, p. 498) ; elle se trouve dans l'éd. de 1535 et Ticknor dit que c'est la plus ancienne poésie de Mendoza qu'il ait vue imprimée : mais, selon toute vraisemblance, ce Diego de Mendoça n'est pas le nôtre.

Como el hombre que huelga de soñar. *Soneto*, A 92 v., C 82, F 5. Autogr.

Como el triste que a muerte es condenado. *Soneto.* A 91 *v.*, C 82, F 2 ; Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas*... Çaragoça, Estevan de Nagera, 1554. Ce recueil contient deux autres sonnets, sans nom d'auteur, qui peuvent être rapprochés partiellement de celui de Mendoza : Como el questà a muerte sentenciado, et : Como aquel que a la muerte es condenado.

Como podrè cantar (ou : Como cantarè yo) en tierra estraña. *Cancion.* A 5 *v.*, C 53, F 83. Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas*... Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554.

Con estilo inmortal voy escribiendo. *Soneto.* F 22.

Cortada sea la mano que te diere. *Soneto.* E 5, F 433.

Creciendo va el dolor y mi tormento. *Soneto.* F 25.

Cuydados, gran priesa os dais. *Redondillas.* F 364. — La première *redondilla* se trouve, un peu modifiée, sans nom d'auteur, dans le *Cancionero general* de 1557 (Anvers, Martin Nucio) et dans celui de 1573 (Anvers, Philippo Nucio), où elle est suivie d'une strophe de neuf vers. Voir l'édition des Bibliófilos españoles, II, p. 614, n° 307.

Cuydados, no me acabeys. *Redondillas.* A 83, C 79, F 363.

Cuydados, pues que teneys. *Redondillas.* A 79, C 78, F 356.

Cuydados, que me traeys. *Redondillas.* A 80, C 78, F 357.

Dama de gran perfecion. *Quintillas.* A 77, C 77, F 379.

Dar cana a quien tantas tiene. *Quintillas.* (Sobre una cana.) D 201, E 47, F 475.

De los tormentos de amor. *Quintillas*. A 107, B 116, C 88, F 385.

De otra arte me parecias. *Redondillas*. A 154 *v.*, C 103, F 431.

Debaxo de su lanza. *Cancion*. F 45.

Democrates, deleytate y bebamos. *Soneto*. D 204, E 9, F 437.

Dentro de un santo templo un hombre honrado. *Soneto*. B 120, C 103. E 13, F 441. Même sonnet que En vn muy santo templo...

Desde agora me despido. *Redondillas*. D 196, F 332. De don Diego de Leyva. C'est la pièce à laquelle répond celle de Mendoza : Vnas coplas me han mostrado.

Desdichas, si me acabays. *Redondillas y quintillas*. A 83 *v.*, C 79, F 392.

Dexa ya de mirarte en la agua clara. *Soneto*. Publié par Ramón Menéndez Pidal dans Boletín de la Real Academia Española, I (1914), p. 46.

Dexame estar, Ergasto, que ni creo. *Tercetos*. E 66, F 217. Sur les 169 vers de ce fragment aucun n'est oxyton, et l'élision a parfois lieu devant *h* provenant de *f* latine (Al fin, para hacer dueñas gran persona ; et : Salio el decreto haciendo maravillas). La pièce n'est probablement pas de Mendoza.

Dezid, alto pensamiento. *Redondillas*. A 106 *v.*, C 87, F 369.

Dias cansados, duras horas tristes. *Soneto*. A 91 *v.*, C 82, F 2. Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas*... Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554. — Publié, sans nom d'auteur, dans *237 Sonnets*. Revue Hispanique. XVIII (1908), p. 514. Cf. Carolina Michaëlis de Vasconcellos. *Investigações sobre sonetos e sonetistas portugueses e castelhanos*. Revue Hispanique, XXII (1910), pp. 524-525.

Dido, muger de Sicheo. *Redondillas*. A 158, F 432. Publié (Pves este nombre perdi, | Dido, muger de Sicheo...), comme de Garcilaso, dans *Anotaciones y declaraciones, sobre las obras del Excellente Poeta Garci Lasso de la Vega*. Por el Maestro

Francisco Sanchez... Salamanca, Lucas de Iunta, 1581, f. 86; dans *Garci-Lasso de la Vega natvral de Toledo Principe de los Poetas Castellanos*. De Don Thomas Tamaio de Vargas. Madrid, Luis Sanchez, 1622, f. 109; dans *Obras de Garci Lasso de la Vega Principe de los Poetas Castellanos*... por Luis Brizeño de Cordova. Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1626, p. 130 (facsimile by Archer M. Huntington, New York, 1903); dans *Obras de Garcilaso de la Vega, ilustradas con notas* (de José Nicolas de Azara). Madrid, Imprenta Real de la Gaceta, 1765 (plusieurs réimpressions). — Traduction d'une épigramme d'Ovide.

Dierasme, Isabelilla, mucho gusto. *Cancion*. G 10.

Dizen que dixo vn sabio muy prudente. *Soneto*. E 8, F 436.

Domado ya el Oriente Saladino. *Soneto*. A 96, C 83, F 13. Autogr.

Don Marte capitan y crespa Aurora. *Soneto*. E 7, F 435.

Doña Guiomar Enriquez sea loada. *Tercetos*. (A don Simon Silveira). A 33 *v.*, B 97 (fragment), C 63, F 154.

El Asia y la Europa encierra. *Redondillas*. A 155, C 103, F 431. Autogr. — Traduction d'une épigramme de Martial.

El bombodombon. *Cuarteta y glosa*. F 424.

El escudo de Aquiles que bañado. *Soneto*. A 95 *v.*, C 83, F 12. Autogr.

El hombre que doliente està de muerte. *Soneto*. A 94 *v.*, C 83, F 9. Autogr.

El no marauillarse hombre de nada. *Tercetos*. (A Boscan). A 9 *v.* B 1, C 55, F 106. Publié, comme de Mendoza, dans *Las obras de Boscan y algvnas de Garcilasso dela Vega*, Barcelona, Carles Amoros, 1543, et dans toutes les autres éditions de Boscan. La première partie est imitée d'Horace (Nil admirari...) ainsi que l'a remarqué Ticknor.

El pobre peregrino quando viene. *Tercetos* (A Maria de la Peña). A 26, C 60, F 139. Autogr.

El que es tuyo, si el perdido. *Redondillas*. A 121 *v.*, C 91, F 284.

El que fue con tu licencia. *Quintilla y sextilla.* F 426.
El tiempo es breue, señora. *Quintillas.* F 345.
El tierno pecho de cruel herida. *Octavas.* A 48 *v.*, C 68, F 233. Autogr. — Publié, sans nom d'auteur, dans *Las obras de Boscan y algunas de Garcilasso dela Vega*, Venetia, Gabriel Gilito de Ferrariis, 1553 (Fabula de Adonis, la qual nueuamente se ha añadido a este libro). — Dédié à doña Marina de Aragon (1er vers de la 2e strophe).
Empreñose Ginebra la mañana. *Octava.* E 45, F 473.
En cierto hospedaje do posaba. *Soneto.* F 26.
En dulce mocedad embeuecido. *Soneto.* A 98 *v.*, F 480. Sauf le premier vers et quelques variantes, même sonnet que Aora en la dulce ciencia embeuecido.
En la fuente mas clara y apartada. *Soneto.* (A doña Marina de Aragon). A 92, C 82, F 4. Autogr.
En la guerra y tornar a la posada. *Octava.* G 7.
En la pared de cierto templo viejo. *Soneto.* F 27.
En la ribera del dorado Tajo. *Egloga.* A 1, C 52, F 57. Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas*... Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554.
En las secretas ondas de Neptuno. *Octavas* (El cangrejo). D 188, E 41, F 469. L'attribution à Mendoza me semble erronée.
En vn muy santo templo vn hombre honrado. *Soneto.* Publié, comme anonyme, dans *La silva cvriosa*, de Ivlian de Medrano [*i. e.* Julio Iñiguez de Medrano], Paris, Nicolas Chesneav, 1583, pp. 120-121; Paris, Marc Orry, 1608, p. 77; Madrid, Imp. de A. Gomez Fuentenebro, 1878, pp. 96-97 (*El Refranero general español*... por José Maria Sbarbi, tome X). Voir : Dentro de un santo templo...
En vna selua al parecer del dia. *Soneto.* Publié, comme d'Acuña, dans *Varias poesias, compvestas por don Hernando de Acuña.* Madrid, P. Madrigal, 1591, f. 118. — Publié, sans nom d'auteur, dans *237 Sonnets.* Revue Hispanique, XVIII (1908),

p. 517. — Un ms., cité par Faria e Sousa, l'attribue à Mendoza : cf. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, *Investigações sobre sonetos e sonetistas portugueses e castelhanos*. Revue Hispanique, XXII (1910), pp. 525-527.

Escribe, pues que puedes, me dijiste. *Tercetos*. B 97. Fragment de Doña Guiomar Enriquez sea loada.

Esfuerça y sirue, Pasqual. *Redondillas*. A 85 *v.*, C 80, F 373.

Esta es la justicia. *Letrilla*. A 117, B 106, C 90, F 405. Dans le ms. de Cheltenham cette pièce est précédée des initiales A. D. G. D. P.

Esta piedra puñal derramaseso. *Soneto*. D 204, E 10, F 438.

Este es el propio tiempo de emplearse. *Soneto*. D 204, E 10, F 438.

Estoy en vna prision. *Sextillas de pie quebrado*. A 114, C 89, F 395.

Excelso monte do el romano estrago. *Soneto*. F 481. De dudosa autenticidad, dit F, qui, à la p. 506, mentionne d'autres attributions. — Publié, comme de Cetina, dans *Obras de Garcilasso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera*. Sevilla, Alonso de la Barrera. 1580, p. 216; dans *Poetas líricos de los siglos XVI y XVII*... por Adolfo de Castro, Madrid, M. Rivadeneyra, 1854 (Bibl. de Aut. Esp.), t. I, p. 46; dans Revista de ciencias, literatura y artes, t. IV (Sevilla, 1858), p. 761; dans *Obras de Gutierre de Cetina* (ed. Joaquín Hazañas y la Rua), Sevilla, 1895, t. I, p. 96. — Publié, sans nom d'auteur, dans *Memorias del cautivo en la Goleta de Túnez* (Bibliófilos españoles, XIII), Madrid, 1875, p. 117. — Attribué par des manuscrits à Fray Luis de Leon, à Lupercio Leonardo de Argensola. — C'est la traduction d'un sonnet anonyme italien publié dans les *Rime di diversi nobili hvomini et eccellenti poeti nella lingua Thoscana*. Libro secondo. Venezia, 1547, f. 137. Cf. R. Foulché-Delbosc, *Notes sur le sonnet Superbi colli*, dans Revue Hispanique, XI (1904), pp. 225-243, et Carolina Michaëlis de

Vasconcellos, *Investigações sobre sonetos e sonetistas portugueses e castelhanos*, dans Revue Hispanique, XXII (1910), pp. 585-587.

Fue maestro de esgrima Campuçano. *Soneto*. G 3.

Ganado mio, que ya de la pastura. *Tercetos*. F 484. « De dudosa autenticidad ». Un des deux mss. (M 34) qui donnent cette pièce a, en marge, l'annotation : « No parece suya ». Sur les 73 vers, aucun n'est oxyton. L'élision a lieu parfois devant *h* provenant de *f* latine (De aqueste hermoso valle mas contento).

Gasto en males la vida y amor crece. *Soneto*. A 92 *v.*, C 82, F 4. Autogr.

Gesto de crueça, vieja desabrida. *Soneto*. Publié par Ramón Menéndez Pidal dans Boletín de la Real Academia Española, I (1914), p. 45.

Gloria y descanso perdido. *Redondillas*. A 126, C 93, F 292.

Gracias te pide (ou : Gracia te pido,) amor, no las (ou : la) merece. *Soneto*. A 97, C 84, F 16.

Gran apetito de mayor demanda. *Octava*. G 8.

Hame traydo amor à tal partido. *Soneto*. A 96 *v.*, C 84, F 15.

Hay una, quien quisiere saber della. *Tercetos*. (A vna alcahueta). D 65, E 14, F 442. Imitation d'Ovide (*Amorum*, I, 8). Sur les 235 vers de cette pièce, il n'y en a pas un seul oxyton ; ce fait, l'élision devant *h* provenant de *f* latine et l'allure générale me font estimer que l'attribution à Mendoza est erronée.

Hechos gloriosos, pues el alto cielo. *Soneto*. (A los soldados que murieron en Castilnovo). F 22. — Cité (Heroes gloriosos...), comme de Cetina, dans *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*... de Bartolomé José Gallardo. Tomo segundo. Madrid, 1866, col. 413. Publié, comme de Cetina, dans *Obras de Gutierre de Cetina* (ed. Joaquín Hazañas y la Rua). Sevilla, 1895, t. I, p. 100.

Hermosa Dafne, tu que convertida. *Octava*. F 228. Autogr.

Hermosas nimphas que quedais metidas. *Soneto.* Dans *Carta de los catarriberas a las damas.* Voir ci-dessus, Œuvres en prose, 16.

Heroes gloriosos... *V.* Hechos gloriosos...

Hijo mio, no te engañes, seme exento: *Silva.* E 45, F 473.

Hoy al salir de Palacio. *Décimas.* G 17.

Hoy dexa todo el bien vn desdichado. *Soneto.* A 98, C 84, F 18.

Ilustre capitan (y) vitorioso. *Tercetos.* (A don Bernardino de Mendoça). A 31, C 62, F 149.

Jorge que fui ladron hasta vna paxa. *Soneto:* D 203, E 8, F 436.

Jugauan al mas certero. *Redondilla y glossa.* A 148, C 99, F 416.

La animosa Agripina ya en reposo. *Octava.* F 229.

La Asia y la Europa encierra. *V.* El Asia...

La muy sobrada razon. *Novenas.* G 16.

Lais, que ya fui hermosa: *Redondillas.* A 154 *v.*, C 103, F 430. Autogr. — Traduction d'une épigramme d'Ausone.

Lenguas extrañas y diuersa gente. *Soneto.* A 93, C 82, F 6. Autogr. — Adressé à doña Maria de Mendoza, d'après une note d'un ms. de la Biblioteca Real de Madrid (Ms. R de Knapp).

Libro, pues que vas ante quien puede. *Soneto.* F 1. Autogr.

Loaron la virtud y el ser entero. *Tercetos.* (La zanahoria). D 186, E 36, F 464. Cette pièce est une de celles que mentionne Hidalgo, mais qu'il ne publie pas. Trois vers en sont cités, et la pièce est attribuée à Mendoza, dans *Garci-Lasso de la Vega natvral de Toledo Principe de los Poetas Castellanos.* De Don Thomas Tamaio de Vargas. Madrid, Luis Sanchez, 1622, ff. 11 v°-12 du Commentaire. — Dédié Al Duque de Sesa ? Mais un ms., ainsi que le remarque F, a señora au lieu de señor, et il semble bien que le poète s'adresse à une femme.

Lleuame tras si vn deseo. *Redondillas.* F 366.

Lloremos, ojos cansados. *Redondillas.* A 116, C 90, F 371. Alonso Gerónimo de Salas Barbadillo s'en déclare l'auteur

dans *El svbtil cordoves Pedro de Vrdemalas,* Madrid, 1620, f. 24.

Maestro fue de esgrima Campuzano. *Soneto.* G 3.

Marfira, que te partes y me dexas. *Tercetos.* F 66. Autogr.

Mi pluma se leuante. *Himno.* (En loor del Cardenal Don Diego de Espinosa). A 143, B 13, C 98, F 427.

Mil vezes callo, que mouer desseo. *Soneto.* A 98 *v.*, F 20.

Muy mas ilustres señoras. *Redondillas.* D 192, F 347. Menéndez y Pelayo (*Antología,* XIII, p. 390) ne croit pas que cette pièce soit de Mendoza.

Nadie fie en alegria. *Redondillas.* A 90 *v.*, C 82, F 368.

No acostumbro, hermana mia. *Octavillas.* G 14. Publié, incomplètement, comme de Mendoza, dans *El bufon de la Corte.* Por Joseph de Serna. Madrid, 1767, pp. 29-32.

No es fortuna la que daña. *Mote.* Voir ci-dessus, Œuvres en prose, 16.

No hay cosa mas gastada ni rayda. *Soneto.* G 4.

No parece inconueniente. *Redondilla y octavillas.* F 420. (Contient Viendome de vos ausente).

No quiero bien que no tura. *Mote.* F 419.

No te detengas, que es muy corto el dia. *Octava.* (A la sepultura de la princesa doña Juana). F 231.

Noche turbia y escura. *V.* O noche...

O carnero muy manso! o buey hermoso! *Soneto.* F 26.

O noche turbia y escura! *Redondillas.* A 154 *v.*, C 101, F 326.

O Venus, alcahueta y hechicera! *Soneto.* D 205, E 11, F 439.

Oluida Blas à Costança. *Villancico y glosa.* A 89 *v.*, C 81, F 487. Dans la *Silva de Poesía,* compuesta por Eugenio de Salazar, vecino y natural de Madrid, manuscrit décrit par Gallardo (Ensayo, IV, col. 326-395) se trouve (ff. 196-198) ce même *Villancico,* suivi d'une *glosa* différente (publiée col. 391-393), et précédé de cette note : « Esta cabeza de cancion, hizo Burgueño ».

Ora en la dulce ciencia embeuecido. *V.* Aora...

Oy... *V.* Hoy...

Pastora, si alguno (ou : si mal me) quieres. *Villancico.* A 84 *v.*, C 79, F 404.

Pedis, reyna, vn soneto, y ya le hago. *Soneto.* B 22, C 85, F 480. Publié comme de « Diego de Mendoza » (c'est-à-dire du capitaine Diego de Mendoza de Barros) dans *Primera parte de las Flores de Poetas ilustres de España...* ordenada por Pedro Espinosa. Valladolid, Luys Sanchez, 1605. Voir la réimpression de ce recueil par Juan Quirós de los Ríos et Francisco Rodríguez Marín, Sevilla 1896, p. 104, et notes, pp. 367-369.

Pensamiento mio. *Cuartetas.* A 109, B 117, C 88, F 398.

Pensamientos, donde vays. *Redondilla y octavillas.* F 421. La *copla* se retrouve, légèrement modifiée (Pensamiento, donde vais ? | catad que os despeñareis : | pues ventura no teneis | para que os aventurais ?) dans les *Varias Rimas* de Diego Bernardes : elle y est suivie d'une *glosa* en strophes de neuf vers, où le poète dissuade le roi D. Sébastien de Portugal de l'expédition où il mourut.

Pesares, gran priesa os days. *Redondillas.* A 82 *v.*, C 79, F 362.

Pesares, no me mateys (ou : apreteys). *Redondillas.* A 78 *v.*, B 21, C 78, F 355.

Pesares, si me acabays. *Redondillas.* A 80 *v.*, C 78, F 358.

Planta enemiga al mundo y aun al cielo. *Soneto.* A 95, C 83, F 10. Autogr.

Por tan dificil parte me han lleuado. *Soneto.* A 97 *v.*, C 84, F 16.

Porque duermes, Penelope, señera ? *Octavas.* F 227.

Preciauase vna dama de parlera. *Soneto.* D 205, E 12, F 440.

Pues Dido ya mortal y congojosa. *Elegía.* (Muerte de Dido.) F 95. Imitation d'un épisode de l'*Enéide* (lib. IV). Mendoza, en marge du texte de cette pièce, dans le ms. corrigé par lui (Autogr.), a écrit : « No es mia ni mala ».

Pues en el golfo grande de la cola. *Tercetos.* (La cola). Publié,

comme de Cetina, dans *Ensayo de una biblioteca españòla de libros raros y curiosos*... de Bartolomé José Gallardo. Tomo segundo. Madrid, 1866, col. 440-445; et dans *Obras de Gutierre de Cetina* (ed. Joaquín Hazañas y la Rua), Sevilla, 1895, t. II, pp. 68-79. — Menéndez y Pelayo (*Horacio en España*, ed. de 1885, t. I, p. 11, mentionne « los elogios de la cola, de la pulga y de la zanahoria » et dit (note 1) : « Atribúyense por algunos á Gutierre de Cetina; pero es más creíble que pertenezcan á Mendoza, cuyo nombre llevan en muchos códices. » M. Hazañas y la Rua avoue qu'il ignore quels sont ces manuscrits et où ils se trouvent. Il y a là, je crois — mais je n'en suis nullement certain — un lapsus de Menéndez y Pelayo, qui, parlant de la pièce Ya comiença el inuierno riguroso (traduction d'une ode d'Horace) publiée en 1605 par Espinosa, dit : « Hidalgo debió conocerla... y debió insertarla, porque no era escabrosa ni para omitida, como los elogios de la cola, de la pulga y de la zahanoria, que juzgó conveniente dejar inéditos por respeto á la pública honestidad. » Or Hidalgo, dans son avis Al Lector, a écrit ce qui suit : « La azanahoria, cana, pulga, y otras cosas burlescas, que por su gusto, o por el de sus amigos compuso, por no contrauenir a la grauedad de tan insigne Poeta, no se dan à la estampa : y por esto, que ya por no ser tan comunes, seran mas estimadas de quien las tenga, y las conozca. » Hidalgo, on le voit, ne parle pas de la *cola*, mais de la *cana*, et il fait sans doute allusion à la pièce Dar cana a quien tantas tiene; il laisse aussi entendre qu'il existe des copies de toutes ces pièces burlesques, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à l'expression « muchos códices » employée par Menéndez y Pelayo, laquelle se rapporte, d'ailleurs, aussi bien aux poésies sur la *pulga* et la *zanahoria* qu'à celle sur la *cola*. Quoi qu'il en soit, je connais un manuscrit d'œuvres de Mendoza où l'Epistola en alabanza de la cola lui est attribuée : c'est le manuscrit de Florence indiqué ci-après; elle se trouve aux ff. 164-174.

En ce qui concerne l'attribution, M. Hazañas dit (*ed. cit.*, I, pp. LXXVI-LXXVII) :

« La epístola 8ª, *En alabanza de la cola ó rabo*, que como de nuestro poeta se contiene en los códices de la Biblioteca Arzobispal de Sevilla y del Museo Británico, ha sido atribuída por algunos á D. Diego Hurtado de Mendoza ; pero basta leer la *Paradoja* de Cetina, para ver que ambas obras son indudablemente de un mismo ingenio. En las dos se sigue el mismo orden, examinando el Cielo, el Olimpo, el Infierno, la región del aire, el mar, y la tierra, para mostrar con cola ó con cuernos á los más de los seres que los pueblan. En la epístola se dice :

Cola tiene Cervero, y no hay harpía
Que no tenga su cola aguda y luenga ;
Mas sin cola un demonio, ¿ qué sería ?

y en la *Paradoja* se lee : *bajemos al* (reino) *de Plutón y su infierno y hallaremos todos sus vasallos y gente con cuernos, tanto, que si alguno pintase hoy diablo, no pensaría haberlo sacado al natural si no le pusiese cuernos.*

Epístola y *Paradoja* están salpicadas de chistosísimos cuentos y presentan grandes semejanzas en muchos otros pasajes. »

Pues este nombre perdi. *V.* Dido, muger de Sicheo.

Pues no me vale seruir. *Villancico y redondillas.* A 121, C 91, F 410.

Pues que mi lengua en efeto. *Décimas.* G 11.

Pues que tanta priesa os days. *Redondillas.* A 79 *v.*, C 78, F 357.

Qual pequeñuela naue combatida. *Cancion.* F 41.

Qual simple mariposa vuelvo al fuego. *Soneto.* G 5.

Qual suele de Meandro en la ribera. *Tercetos.* F 185. Publié dans *Varias poesias, compvestas por don Hernando de Acuña*, Madrid, P. Madrigal, 1591, ff. 79 v.-85, comme de ce poète. — Publié, comme de Cetina, dans *Obras de Gutierre de Cetina*

(ed. Joaquín Hazañas y la Rua) Sevilla, 1895, tome II, pp. 15-30. — Imitation d'Ovide, *Héroide* VII.

Quando al hombre sin abrigo. *Redondillas.* A 134, C 95, F 306.

Quando fuiste, señora, retraida. *Octava.* F 229. Autogr.

Quando las gentes van todas buscando. *Soneto.* F 28. — Publié par J. Massó Torrents, *Manuscritos catalanes de la Biblioteca de S. M.* Barcelona, Alvaro Verdaguer, 1888, p. 33, d'après un texte se trouvant dans le ms. 2. F. 5. — Réimprimé, comme « Sonet castellà d'Ausias March » (!) dans *Les obres del valeros cavaller y elegantissim poeta Ausias March...* [ed. p. Mossèn Jaume Barrera]. Barcelona, Biblioteca Clàssica Catalana, 1908-1909, p. 367. — Paraphrase de la première strophe d'une pièce d'Auzias March : Colguen les gents ab alegria festes (éd. Amadeu Pagès, tome I, p. 224).

Quando mi madre, cuitada. *Quintillas.* E 49, F 477.

Quantos hay, don Luis, que sobre nada. *Tercetos.* (A don Luis de Avila). A 14 *v.*, C 56, F 116. Autogr.

Que cuerpo yaze en esta sepultura ? *Soneto.* A 96, C 84, F 14. Autogr.

Que haze el gran señor de los romanos ? *Tercetos.* (A don Luis de Avila). A 18 *v.*, C 58, F 124. Autogr.

Que hazeys ? señora. — Mirome al espejo. *Soneto.* Publié, comme de « Don Diego de Mendoza, ò Brahojos », dans *El bufon de la Corte.* Por Joseph de Serna. Madrid, 1767, pp. 15-16. — Publié dans *136 sonnets anonymes.* Revue Hispanique, VI (1899), p. 338, d'après deux mss., dont l'un attribue le sonnet à Brahojos.

Quer[r]ia contar mi vida. *Redondillas.* A 149 *v.*, C 100, F 318.

Quien de tantos burdeles ha (ou : se ha) escapado. *Soneto.* E 6. F 434. Publié, comme de Mendoza, dans *El bufon de la Corte,* Por Joseph de Serna. Madrid, 1767, p. 12.

Quien entenderà. *Cuartetas.* A 110 *v.*, C 88, F 400.

Quiero lo que no ha de ser. *Mote y glosa.* F 419.

Recogiendo del cielo las estrellas. *Cancion.* F 48. Un ms. attribue

cette pièce à Agustin de Guedexa y Quiroga. Voir F, p. 496.

Riberas del Danubio, a medio dia. *Soneto*. Publié, sans nom d'auteur, dans *237 Sonnets*. Revue Hispanique, XVIII (1908), p. 500. Un ms., cité par Faria e Sousa, l'attribue à Mendoza : cf. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, *Investigações sobre sonetos e sonetistas portugueses e castelhanos*. Revue Hispanique, XXII (1910), pp. 519-521.

Sabeys que me pareze, don Gonçalo. *Tercetos*. E 39, F 467. Au Secrétaire Gonzalo Perez, d'après Knapp ; au duc de Sesa (Gonçalo Fernandez de Cordova), conjecture M. Lucas de Torre.

Salga, pues amor lo quiere. *Quintillas*. A 105 *v*., C 87, F 384.

Salid, lagrimas mias ya cansadas. *Soneto*. A 98, C 84, F 18. Publié, sans nom d'auteur, dans *237 Sonnets*. Revue Hispanique, XVIII (1908), p. 509.

Salud, señora mia, os enviara. *Tercetos*. F 180. Je doute que cette pièce soit de Mendoza. Accessoirement je noterai que ses cent trente vers sont tous paroxytons.

Señor compadre, el vulgo de invidioso. *Tercetos*. (La pulga). D 70, E 22, F 450. Réimprimé, comme de Mendoza, dans l'*Antología de poetas líricos italianos, traducidos en verso castellano*, de Juan Luis Estelrich, Palma de Mallorca, 1889. — Publié, comme de Cetina, dans *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*... de Bartolomé José Gallardo. Tomo segundo. Madrid, 1866, col. 437-440, et dans *Obras de Gutierre de Cetina* (ed. Joaquín Hazañas y la Rua) Sevilla, 1895, t. II, pp. 89-97. « Cuestión harto difícil de resolver es la relativa á la paternidad de esta poesía, dit M. Hazañas (I, p. LXXVII) : su carácter está en perfecta consonancia con obras de ambos poetas ; pero su perfección técnica es tal, que más nos parece del poeta sevillano que del granadino, no obstante ser ambos excelentes versificadores. » — Imitation du *Capitolo del Pulice* du poète vénitien Ludovico Dolce.

Señora, la del arco y las saetas. *Soneto.* E 6, F 434.

Ser vieja y arrebolarse. *Letra y glossa.* A 149, B 16, C 100, F 418.

Si alguna vanagloria. *Cancion.* A 101 *v.*, C 86, F 34. Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas...* Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554.

Si aquel dolor que da a sentir la muerte. *Tercetos.* Publié, comme de Cetina, dans *Obras de Gutierre de Cetina* (ed. Joaquín Hazañas y la Rua), Sevilla, 1895, t. II, pp. 145-152. Semble être une refonte de Si el dolor de morir es tan crecido — ou inversement.

Si del mirar nace. *Cuarteta y octavillas.* F 422.

Si el dolor de morir (ou : de la muerte) es tan crecido. *Tercetos.* F 482. Publié dans *Varias poesias, compvestas por don Hernando de Acuña,* Madrid, P. Madrigal, 1591, ff. 55-56 v°, comme de ce poète. — Le ms. M. 223 de Madrid contient deux fois cette pièce : elle y est attribuée une fois à Mendoza, l'autre fois à Cetina. — Voir Si aquel dolor que da a sentir la muerte.

Si fuese muerto ya mi pensamiento. *Soneto.* A 94, C 83, F 8. Autogr.

Si no me engaño, aqui cerca era. *Tercetos.* F 71.

Si no puede razon o (ou : ni) entendimiento. *Tercetos.* (En la muerte de doña Marina de Aragon). A 44, C 66, F 87.

Si preguntas mi nombre, fue Maria. *Octava.* (Epitaphio de doña Maria Pacheco). F 231. Autogr. — Publiée par Eugenio de Ochoa, *Catálogo razonado de los manuscritos españoles existentes en la Biblioteca Real de Paris.* Paris, 1844, p. 533.

Si tuviere la voz y la elocuencia. *Tercetos.* (Al cuerno). D 76, E 29, F 457.

Sientome a las riberas destos rios. *Tercetos.* F 175.

Son los zelos vna guerra. *Redondillas.* G 12. — Publié, comme de El conde de Salinas dans *Primera parte de las Flores de Poetas ilustres de España...* ordenada por Pedro Espinosa. Va-

lladolid, Luys Sanchez, 1605. Voir la réimpression de ce recueil par Juan Quirós de los Ríos et Francisco Rodríguez Marín, Sevilla, 1896, pp. 200-201, et notes, p. 446. — Publié, comme de Baltasar del Alcazar, dans l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*... de Bartolomé José Gallardo. Tomo primero. Madrid, 1863, col. 89-90, et dans *Poesías de Baltasar de Alcazar*, Sevilla 1878 (Bibliófilos andaluces), pp. 70-72.

Tal edad hay del tiempo endurecida. *Tercetos*. (A don Diego Lasso de Castilla). A 38 *v.*, C 65, F 164.

Ten ya de mi compasion. *Villancico*. (A doña Leonor de Toledo). A 144 *v.*; B 11, C 98, F 411.

Teneys, señora Aldonza, tres treynta años. *Soneto*. G 1.

Tibio en amores no sea yo jamas. *Soneto*. A 94 *v.*, C 83, F 10. Autogr.

Tiempo bien empleado. *Cancion*. A 99, B 108, C 85, F 29.

Tiempo turbado y perdido. *Quintillas*. A 120, C 91, F 340.

Tiempo vi yo que amor puso vn deseo. *Soneto*. A 93, C 82, F 6. Autogr.

Tieneme el agua de los ojos ciego. *Soneto*. F 24. Publié dans *Obras de Garcilasso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera*, Sevilla, Alonso de la Barrera, 1580, pp. 376-377 : « ...soneto cuyo autor piensan algunos que es Francisco de Figueroa », mais dans les *Ierros* placés au début du volume Herrera corrige et dit : Francisco de [las] Cuevas. Le sonnet, dit Herrera, est imité de deux épigrammes latines de Sannazaro, qu'il reproduit. — Publié d'après un ms. de Florence, comme de Fr. Luis de Leon, dans *Obras del M. Fr. Luis de Leon*... por el P. M. Fr. Antonio Merino. Tomo VI. Madrid, Ibarra, 1816, p. 129. — Publié comme de Vergara, puis comme anonyme, d'après deux mss. de la Biblioteca Nacional de Madrid, par R. Foulché-Delbosc, dans Revue Hispanique, XVIII (1908), pp. 558-559.

Tomame en esta tierra vna dolencia. *Tercetos*. (A Maria de la Peña). A 21 *v.*, C 59, F 130. Autogr.

Traeme amor de pensamientos vanos. *Soneto.* A 93 *v.*, C 83, F 7. Autogr.

Triste y aspera fortuna. *Redondillas.* A 72 *v.*, C 75, F 275.

Tu carta recevi, que no debiera. *Tercetos.* G 9.

Tu gracia, tu valor, tu hermosura. *Soneto.* A 96 *v.*, C 84, F 14. Autogr.

Vn claro ingenio, vn viuo entendimiento. *Soneto.* (A Luis Barahona de Soto). C 85, F 21. Publié, comme de Mendoza, dans *Las obras del famoso poeta Gregorio Sylvestre*, Granada, Sebastian de Mena, 1599, f. 333 v°, probablement aussi dans les éditions antérieures de Sylvestre : Granada, Fernando de Aguilar, 1582. — Granada, 1588 — Lisboa, Manuel de Lyra, 1592.

Vn pobre desesperado. *Redondillas y quintillas.* F 394.

Vnas coplas me han mostrado. *Redondillas.* D 199, F 336. Réponse à la pièce de D. Diego de Leyva : Desde agora me despido.

Va y viene mi pensamiento. *Redondilla y glossa.* A 88 *v.*, C 81, F 413.

Venturosa peña dura. *Quintillas.* F 391.

Venus, madre del Amor. *Redondillas.* G 15.

Venus se vistio vna vez. *Redondillas.* A 158, C 102, F 430.

Veo tener a mi enemiga. *Quintillas.* G 13.

Veo, señor, qual paxaro, a la liga. *Tercetos.* (Sátira contra las damas). E 51, F 202. — Traduction d'une satire de Luigi Alamanni (Poscia che andar collo invescato piede). — Ainsi que l'a remarqué M. Morel-Fatio (Romania, 1894, p. 228), il n'y a pas dans cette pièce un seul vers masculin et l'*h* provenant d'une *f* latine n'empêche pas l'élision, ce qui est contraire à l'usage du poète. Menéndez y Pelayo (*Antología*, XIII, pp. 143, n. 2 et 390) croit, lui aussi, l'attribution erronée.

Viendome de vos ausente. *Redondillas.* A 142, C 98, F 420 (où la pièce est précédée de douze vers commençant par No parece inconveniente.

Viuo en tierras apartadas. *Redondillas.* A 131 *v.*, C 95, F 302.

Ya comiença el inuierno riguroso. *Octavas.* C 103. Publié comme de « Diego de Mendoza » (c'est-à-dire du capitaine Diego de Mendoza de Barros) dans *Primera parte de las Flores de Poetas ilustres de España...* ordenada por Pedro Espinosa, Valladolid, Luys Sanchez, 1605. Voir la réimpression de ce recueil par Juan Quirós de los Ríos et Francisco Rodriguez Marín, Sevilla, 1896, pp. 123-124, et notes, pp. 375-376. — Publié comme de Fr. Luis de Leon dans *Obras propias y tradvcciones latinas, griegas, y italianas...* Avtor el doctissimo y reuerendissimo Padre fray Luis de Leon... Dalas a la impression don Francisco de Quebedo Villegas. Madrid, Imprenta del Reyno, 1631; dans la réimpression faite la même année à Milan, Phelippe Guisolfi (pp. 136-137); dans quelques autres éditions de Fr. Luis, notamment : *Obras de M. Fr. Luis de Leon...* por el P. M. Fr. Antonio Merino. Tomo VI. Madrid, Ibarra, 1816, pp. 235-237. — C'est une traduction d'Horace (livre I, ode IV). Cf. Menéndez y Pelayo, *Horacio en España.* (Traductores castellanos de Horacio, II).

Ya el sol rebuelue con dorado freno. *Cancion.* A 104, B 113, C 86, F 38. Autogr. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas...* Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554.

Ya no mas casos pasados. *Quintillas.* A 113, C 89, F 387.

Yo parto y muero en partirme. *Quintillas.* A 141, C 97, F 388. Publié, comme de Mendoza, dans *Cancionero general de obras nueuas...* Çaragoça, Esteuan de Nagera, 1554.

Yo soy, cruel amor, el que has traydo. *Soneto.* A 97 *v.*, C 84, F 17. Publié, sans nom d'auteur, dans *237 Sonnets.* Revue Hispanique, XVIII (1908), p. 508.

Enfin, Mendoza aurait composé une poésie intitulée *El llanto de San Pedro,* que nous ne connaissons pas. Elle est citée à la

p. 127 de *Las Seyscientas Apotegmas* de Iuan Rufo... (En Toledo, por Pedro Rodriguez, 1596) : « Habiendo oido leer el llanto de San Pedro, compuesto en verso por D. Diego de Mendoza : y luego otra sobre el mismo sujeto, hecha por vn poeta de los que siruen a los consonantes, y pidiendole su parecer acerca de aquellos papeles, dixo que el segundo parecia a la negacion, y el primero al arrepentimiento. » Ces deux pièces sont très probablement des traductions ou des adaptations de *Le lagrime di San Pietro* de Luigi Tansillo.

MANUSCRITS
CONTENANT DES POÉSIES ATTRIBUÉES A MENDOZA

Paris, Bibliothèque Nationale. Esp. 311 (Autogr.) — Esp. 258 — Esp. 307 — Esp. 371 — Esp. 372 — Esp. 373.

Madrid, Biblioteca Nacional. Jj 224 — Jj supl. 80 — M 4 — M 34 — M 82 — M 84 — M 115 — M 199 — M 210 — M 223 — M 258 — M 268 — M 381 — Pp 67, 12 — Q 21 — Q 289.

Madrid, Biblioteca Real. 2-F-3 — 2-B-10.

Cheltenham, Bibliothèque de Sir Thomas Phillips, 2459.

Florence, Biblioteca Nazionale. VII-9-354.

R. Foulché-Delbosc.

APPENDICE

QUELQUES POÉSIES ATTRIBUÉES A MENDOZA

1

SONETO DE D. DIEGO DE MENDOZA.
A VNA VIEJA QUE SE TENIA POR HERMOSA.

Teneys, señora Aldonza, tres treynta años,
tres cabellos no mas, y vn solo [1] diente,
los pechos de zigarra propriamente,
en que ay telas de arañas y de araños.
En vuestras sayas, tocas, y otros paños
no ay tantas rugas como en vuestra frente;
la boca es desgarrada y tan valiente,
que dos [2] puertos de mar no son tamaños.
En cantar pareceys mosquito, o rana,
la zanca es de boñiga [3], o de finado,
la cresta [4] es de lechuza a la mañana.
Oleys como a pescado remojado [5],
de cabra es vuestra espalda, tan galana
como de pato flaco bien [6] pelado.
Este es vuestro traslado;
de todo quanto oys no os falta cosa :
dezid que os falta para ser hermosa [7].

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 381, f. 143.)

Variantes de M. 152, f. 127 v° : 1. y solo un — 2. los — 3. ormiga — 4. la vista — 5. Oleis un cierto olor a desposado — 6. y bien — 7. que os falta pues deci para hermosa.

2

DE DIEGO DE MENDOÇA.

SONETO.

Amor, cuerpo de Dios con quien os hizo !
en que ley allais vos que estè obligado
andar continuamente aperreado
tras vos, rapaz vellaco, antojadizo ?
Es porque dais por pago vn romadizo,
vn andar siempre flaco y desuelado,
vn estar cada noche enrodelado
sufriendo el viento, el agua, y el granizo ?
Hi de puta traydor, quien se estubiese
toda la vida en este desatino
muriendo por sufrir vuestros estremos !
Si de vos no se saca otro interesse,
cagaos en vuestras flechas de oro fino,
que en fin acà sin vos vivir sabremos.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 82 [3796], f. 345 v°.)

3

DE D. DIEGO DE MENDOÇA EL EMBAXADOR.

SONETO.

Fue maestro de esgrima Campuçano,
de espada y capa diestro a marauilla :
reuanaua nariçes en Castilla,
y siempre le quedaba el braço sano.
Quiso embarcarse a Yndias vn verano :
riñò con dos rufianes en Seuilla,
coxo quedò de vn pie de la rencilla,

tuerto de vn ojo y manco de vna mano.
Solo y pobre, se vino [a] aquesta hermita
con vn palo en la mano y vn rosario,
y vna vallesta de matar pardales,
y la su Madalena que le quita
mil canas, y està hecho vn Santilario :
ved como vienen bienes de los males !

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 82 [3796], f. 346 vo.)

Un autre texte de ce sonnet se trouve dans le ms. M. 2 (f. 25) de l Biblioteca Nacional de Madrid, sans nom d'auteur :

Maestro era de esgrima Campuzano,
de espada y daga diestro à marauilla :
rabanaua narizes en Castilla,
y siempre le quedaua el brazo sano.
Quiso pasarsse a Indias vn verano,
y riñò con Montalbo el de Seuilla :
cojo quedò de vn pie de la renzilla,
tuerto de vn ojo y manco de vna mano.
Vinose a recoger a aquesta hermita
con su palo en la mano y su rosario
y su ballesta de matar pardales;
y con su Madalena que le quita
mil canas, està hecho vn San Hilario :
ved como nacen bienes de los males !

4

SONETO DE D. DIEGO DE MENDOZA.

A VNA DE MALA VIDA.

No ay cosa mas gastada ni rayda
que la saya de Ines, y el pobre manto;
vn cerrojo de carcel no lo es tanto,

nila playa del mar siempre batida.
No les da hora de huelga la perdida,
ni pascua, ni domingo, ni en disancto,
mas tanto los acossa que me espanto
como no dan al traste con tal vida.
La rueda de Exion que no sossiega,
y su pena infernal que no reposa,
respeto deste manto està parada.
Pero la mesma Ines tiene otra cosa :
que su persona, y ella no lo niega,
està muy mas trayda, y mas gastada.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 381, f. 143 vº.)

5

SONETO.

Qual simple maripossa buelbo al fuego
de buestra hermosura do me abrasso,
y quando siento el daño y huyo el passo,
amor me torna alli por fuerça luego.
No bastan a alibiarme fuerça o ruego,
y si es que alguna uez (que) me escapo acasso,
hallo que amor me està aguardando al passo,
y torname, qual fugitiuo, al fuego.
Yo uiendo ya que con uiuir no puedo
huir de mi destino y fiera suerte,
desseosso en tanto mal de algun sosiego,
perdido a mi tormento todo el miedo,
buscando como fenix bida en muerte,
qual simple maripossa buelbo al fuego.

(Florence, Biblioteca Nazionale, VII-9-354, ff. 31 vº -32.)

6

SONETO.

Aqueste es puro tiempo de emplearsse,
quando el padre hebrero nos enseña,
ora mostrando cara alagueña,
ora mostrando al çielo de enojarsse.
Cada uno procure de mudarsse,
si no està satisfecho de su dueña,
que estar en un propossito es de peña
y del hombre prudente mejorarsse.
Natura nos formò con mejor tino
de gusto, de elecçion, de quien, de quando,
y nosotros estamonos atados.
El hombre tomò exemplo en su uezino,
pues uemos a los gatos mahullando
por uodegas, desuanes, y tejados.

(Florence, Biblioteca Nazionale, VII-9-354, f. 39 v°.)

7

EPIGRAMA.

En la guerra y tornar a la posada
Vlises hizo veinte años de ausencia :
Penelope seguida y rodeada
diz que tubo otros tantos de paciencia ;
la jente, furiosa y desmandada,
no pudiendo sufrir tanta abstinencia,
como se defendia la señora,
dieron tras Melantonio y Polidora.

(Madrid, Biblioteca Nacional, Pp-67-12.)

8

EPIGRAMA.

Gran apetito de maior demanda,
gran esperanza de vna ausencia larga,
donde tanto la gente se desmanda
como sufre Penelope la carga :
no tiene la señora por vianda
al texer a su gusto mui amarga,
si estaua todo el tiempo que podia
tejiendo y destexiendo noche y dia.

(Madrid, Biblioteca Nacional, Pp-67-12.)

9

RESPUESTA.

Tu carta receui, que no debiera,
que quando de leer la ube acabado,
quisiera yo acabar si Dios quisiera,
y ubiera de piedad conmigo usado,
porque segun la letra està sangrienta
de oi mas e de uibir desesperado.
No se que te responda ni que sienta,
y de ber tal no entiendo lo que a sido,
pues siempre di de mi muy buena cuenta.
Alguna mala lengua te a mouido
que te agas de blanda cruel y dura,
que solo esto de ti tengo entendido ;
y tal debe [de] ser se me figura
quien tanto mal me a hecho, que me temo
que (no) terna fin aqui mi desbentura.
En muchos fuego siento que me quemo,

y no puedo alcançar de donde a sido,
segun es tu pasion por tan extremo.
Tan mal de poco aca te a parescido,
que me aias de tratar con berso airado
de alebe, de inconstante, y fementido.
Pintasme al natural, como pribado
contigo, y esto escripto con mil quexas,
que estoi de cada vna lastimado.
Escribesme que corro las parejas
con otra dama, como truxe contigo,
en ello renobando llagas biejas.
Al fin dizes que e sido tu enemigo
y que siempre mi fin fue de engañarte,
lo qual ser al contrario es Dios testigo.
Muy poco as menester para enojarte:
con poco aire te buelbes, yo lo beo,
y desto con razon puedo culparte;
que claro està, señora, que aunque creo
de tal cossa me allaras como escribes,
que sobra tu castigo, y aun es feo.
Da buelta sobre ti: beras que bibes
en una tal sospecha, ques locura
pensar que tu de mi tal la recibes;
que quien tiene en ti puesta su fe pura,
no puede dar la buelta, aunque le tiente
balor, rriqueža, gala, o ermosura;
que aunque qualquier(a) Belisa amor consiente,
no tal como olbidar un bien comprado
con lagrimas de sangre chara miente.
Bien puede ser que alguno aia acertado
a berme ablar alguna vez, mas cierto
que nunca te ofendi ni lo e pensado.
Durmiendo estoi, y asi como despierto
tu balor en mi pecho està esculpido,

y en el te allaran despues de muerto.
El mesmo soi que siempre te [he] escribido,
y aun mas firme que nunca te prometo
que amor mudança en mi no a consentido.
Y pues tienes juizio tan discreto,
con ojos de piedad mis ojos mira :
no temas que ocasion haga en mi efecto.
Amansa esa passion y esa tu hira,
que en berte en vn momento tan trocada
el alma grabemente se madura ;
y si por dicha estas de mi enojada
de que a que no te escribo muchos dias,
deste agrabio quieres ser pagada,
si de mi fe y palabra algo confias,
de irte luego a· ber yo te empeño :
sabras de mi el engano en que bibias.
Suplicote no te alle yo con zeño,
y por la fe que tengo en ti te juro
que a nadie sino a ti tenga por dueño.
Jamas te tube amor que fuese impuro,
que no es posible en mi ser diuidido
y desto quanto puedo te aseguro.
De ti sea puesto yo luego en oluido,
con el tomando en mi cruel bengança,
si yo por algun arte te [he] ofendido ;
quel bien mayor que mi aficion alcança,
es pensar que la tengo en ti de suerte
que no podra jamas hazer mudança.
El tiempo al fin dira si mi quererte
pudo se... nascer mas estremado,
pues esto a de durar asta la muerte.
Mil vez[es] te prometo que [he] dubdado
si sientes lo que dizes en tu pecho,
conque no poco mal a mi as hecho.

Y si es asi, yo tomo por partido
que aias intentado de probarme,
asi sabras si mi amor es fingido.
Y pues que ya procuras olbidarme
y buscas ocasion, no se que diga,
que a esto poco haze el abonarme.
Incierto estoi qual cossa destas siga,
y al fin e de aguardar si perseueras,
que a esto la razon y amor me obliga.
Y si siento cruel que muy de beras
es tu pasion, y en ella no ai blandura,
aqui veras mis penas lastimeras.
La pluma en el papel tengo escribiendo
los conceptos de mi alma enamorada,
y de la tu respuesta estoi temiendo.
Bien se que as de mandarme apresurada
que baia a verte, si me atrebo a ello,
y aun es cosa de mi bien deseada.
Mas que digo, que està mi ser en ello,
y que aga yo otra cosa es escusado,
qual fin me as de dar(?) por el cabello.
Y entonces, si tu enojo no es pasado,
de mi podras tomar aquel castigo
que bieres que meresce mi pecado.
Y si acasso sintieres que conmigo
recibes aquel gusto que solias,
prometote, señora, que contigo
desquite lo perdido de otros dias.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 4, ff. 31-32.)

10

DE DON DIEGO DE MENDOÇA
A UNA DAMA QUE PEDIA SEYS ESCUDOS
PARA PAGAR EL TERCIO DE LA CASA.

CANCION.

Dierasme, Isabelilla, mucho gusto,
y aun te fuera ganançia
si en el pedir te fueras poco a poco,
que exceder de lo justo
adonde no ay substancia
es para que se vuelva un hombre loco.
Mira que no te entiendes,
pues me yelas pensando que me enciendes.
Tu piensas que soy bobo,
pretendes le quitar la carne al lobo.

Piensas que no es mas llano que la palma:
a que fin se endereça
aquel ceño y copete de tu madre ?
engañaste, mi alma,
porque las has con pieça
que se sabra criar sin madre y padre.
Mira que no soy Fucar
ni espero las armadas de San Lucar.
Moderate en el precio,
que tengo mas de lo otro que de necio.

Darte de quando en quando algun regalo
de camuessas o nueces,
vna gallina, vn pavo, vnos çarçales,
no me parece malo

si fuesse pocas veces,
y no passasse de diez o doce reales;
mas puedes a los mudos
pedilles para cassa seys escudos,
que si no es de paciençia,
yo no tengo otro escudo ni otra herencia.

I si acaso te enfadan las palabras
que tu misma me oyste,
reniega del amor si no ay dinare (?);
que obejas, o que cabras,
o que caudal me viste?
para que tus miserias te repare.
Mira soy como viejo,
que en lugar de dineros doy consejo,
y si esto te da pena
toma el atillo y vete norabuena.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 269 [2883], ff. 126 v°-127.)

11

EPISTOLA.

Pues que mi lengua, en efeto,
no haze officio de lengua,
no es bien tener mas secreto
de a la pluma su concepto
para que salga de mengua;
y pues que no sabe hablar
ni en cosa que quiere acierta
no mas que si fuesse muerta,
haga su officio en callar,
y la mano estè despierta.
Administrele el sentido

vna parte del dolor
que por querer ha suffrido,
y escriua del dolorido
la culpa del desamor.
Si vieres algun borron
en esta triste escriptura,
traslado es de mi ventura
lagrimas del coraçon,
dechado de mi venturà.

Pluguiera a Dios que me vieras
qual estoy quando esta embio :
los ojos hechos un rio,
que aunque de diamante fueras
te ablandara el dolor mio ;
el coraçon sospirando,
tantos tormentos sintiendo,
y con la mano escriuiendo
que me estoy adeuinando
al punto en que estoy muriendo.

Bien se que aunque te forçaras
a ser la que hasta aqui,
tuuieras dolor de mi,
y aunque tarde, te doblaras
a ser contraria de ti.
Di, señora, que aprouecha
ser de hermosura estremada ?
que aprouecha ser notada
por la cosa mejor hecha
que en el mundo es hoy formada ?

Si sobre tu hermosura,
y tu estraña perfection,
y sobre tal compostura,
eres mas que piedra dura,
y mas braua que vn leon.

Plug(u)iera á Dios que la hora,
señora, que pude verte,
y no pude merecerte,
ni he pedido hasta agora,
fuera la hora de mi muerte.
Que desde entonces senti
lo que antes no hauia sentido,
por los ojos encendi
el coraçon do cogi
la estampa que me ha perdido.
Desde entonces comencè
a perder de mi color,
y cobrè tan gran pauor,
que nunca cosa intentè
que no fuesse con temor.
Desde entonces no he comido
sino poco y muy forçado,
desde entonces he quedado
tan ageno de sentido
quanto lleno de cuydado.
Pensar de poder dormir,
es vn trabajo escusado :
la noche estoy desuelado,
y si el dia veo venir,
le querria ver passado.
Sin que el cuerpo aya dolor,
no hago sino quexarme ;
procuro siempre oluidarme,
y si busco en mi fauor
no hallo de que acordarme.
Por donde quiera que voy
ando siempre enagenado,
de mi mismo assi oluidado,
que se que no soy quien soy,

ni soy por quien me he trocado.
  Ando de la compañia
huyendo por fatigarme,
y quanto puedo apartarme
jamas sale de la mia
quien me mata por dexarme.
Quando acaso no te veo
muero, señora, por verte,
pero soy tan poco fuerte
que, cumpliendo mi desseo,
hallo luego alli la muerte.
  Que ya puedes tu pensar,
que vida puede viuir
quien nunca pudo cumplir
el desseo de te hablar,
y le conuiene morir.
No se ya mas que te diga
deste mi dolor insano,
pues es mayor mi fatiga,
que la pena està en mi mano
y el remedio en mi enemiga.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 381, ff. 112 v°-113 v°.)

12

DEFINIZION DE LOS ÇELOS DE D. DIEGO DE MENDOZA.

  Son los zelos vna guerra
que aflije, asombra, i quebranta,
de quien el zielo se espanta,
y de quien tienbla la tierra.
  Nunca dejan sosegar
el coraçon que maltratan ;
en solo un momento matan,

tardando mucho en matar.
Son parasismo cruel
que desconpone y suspende,
son rayo quel pecho hiende
y se queda dentro del.
Son perros que estan ladrando
y hazen velar el sentido,
sueño que le trae dormido
por momentos despertando.
Son vna larga querella,
son fuerça y son voluntad,
enemigos de verdad
por ser tan amigos della.
Son vn honrroso respecto
que el alma noble destruye,
son vn planeta que ynfluye
siempre con maligno aspecto.
Son para el entendimiento
sombras de espanto y dolor,
que las lebanta el temor
en muestras de atreuimiento.
Son vna çiega malizia
y vn tributo de cuidado,
que despues que se a pagado
se deue con mas justizia.
Son juezes tan esquivos
que lo porvenir castigan,
y a dar livertad se obligan,
y hazen los libres cautibos.
Son vn verdugo feroz,
a injustas obras sujeto,
y un pregonero secreto
que habla sin lengua ni voz.
Son vn vasilisco fiero
que no mata con la vista,

si aquel a quien da conquista
los açierta a ber primero.
  Son mar de tormenta y calma
donde nadie nos defiende,
yerua que en el alma prende,
y se·arranca con el alma.
  Ponen la paz en destierro,
y son dura piedra yman,
que continuamente estan
trayendo por fuerça al hierro.
  Caminan hazia el oluido,
mas no paran quando llegan ;
en lo por venir se ziegan,
y ven lo que no a venido.
  No condenan a quien gusta
del daño a que se resuelben,
y al que condemnan absuelben
por la causa menos justa.
  Todo quanto ay acometen
en casos propios y agenos,
quanto mas crezen son menos
porque mas verdad prometen.
  Tienen la ynbidia por madre
y de amor ban proçediendo,
mas buelben luego en naçiendo,
a enjendrar su propio padre.
  O enrredo largo y prolijo,
donde tal milagro se haze,
que el hijo del padre naze,
y el padre naze del hijo!
  Quien me librara de ty,
pues ya con dolor eterno,
viuo en perdurable ynfierno,
o viue el ynfierno en my.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 84 [3890], ff. 38 vº-39.)

13

Veo tener a mi enemiga
muy gran plaçer de mi pena,
ni quiere que se la diga,
ni huelga que yo la siga,
ni me afloxa la cadena.
Y lo que hallo peor,
es que el falso del amor
que me mata a mi por ella,
no puede poner en ella
mançilla de mi dolor.
O si Dios a mi me diera
saber con que la loara,
mil ojos con que la viera,
sin mil vidas que perdiera,
mientras mi pena durara!
O si tal bien me viniese,
que al fin quando ella me viese,
vbiese dello placer,
o si verme no quisiese
que se me dexase ver!
Aunque nunca pueda verla,
es por fuerza el desearla,
que pues supe conoçerla,
ni en mi mano fue el quererla,
ni en mi poder oluidarla.
Por fuerza sufre contento
el dolor de mi tormento,
con sus graçias infinitas
que estan con mi sangre escritas
dentro de mi pensamiento.
Asi que estoy enlazado,

mi enemiga suelta està,
muero yo desesperado
y ella viue sin cuidado
de la pena que me da.
Mas la ley que reçiui
me cumple guardar asi
que muera por su deseo,
quanto mas en ella veo
menos memoria de mi.
Ya no mas casos pasados,
descubrase el pensamiento,
seruiçios bien empleados
çesen como mas culpados
con mi maior perdimiento.
Mentiras, falsos engaños,
exemplos nueuos, estraños,
escarmientos cada hora,
quien los sufrira, señora,
con muchos ni pocos años?
O fuerzas bien empleadas
de belleza y discreçion,
contra mi fuistes criadas,
dende tiernas ensaiadas
para mi condenaçion.
Con el daño que aueis hecho
contentad el fiero pecho,
que huir, aunque sea tarde,
de escarmentado y cobarde
serà ya honrra y prouecho.
Todo mal se hace mas blando
con publicallo y deçillo,
mas yo solo suspirando,
mas quiero morir callando
que viuiendo descubrillo.

Quexase vno de vn dolor,
otro que mil no le dexan,
otro que el suio es maior,
mas al fin como es de amor,
señora, todos se quexan.
Pues lo quiso ansi mi suerte,
callara mi fe sufrida,
hasta el fin de mas no verte,
y publicara la muerte
lo que callaua la vida.
Y si de mi poco aliento
no me lo sufre mi fee,
quejense todos al viento,
que aunque pase el sufrimiento,
yo callando morire.

(Florence, Biblioteca Nazionale, VII-9-354, ff. 79-80 v°.

14

EPISTOLA A MANERA DE MATRACA [1].

No acostumbro, hermana mia,
gastar el papel en vano,
como haze el vulgo insano,
dexando gran cortesia.
Lo qual, con sospecha vana,
temo que ha de ser juzgado
por muy mas que mal criado,
si escriuo en toda la plana.
Los titulos y altiuezas

1. De ces vingt *octavillas*, dix ont été publiées en 1767 dans *El bufon de la Corte*, sous le titre « Carta de D. Diego de Mendoza á una Tronga de las muchas que tiene el mundo ». Les variantes sont nombreuses.

tampoco, hermana, los quiero,
pues el amor verdadero
consiste en puras llanezas;
quanto mas que ya he buscado
que titulo te conuenga,
y no hallo cosa que venga
a medida de tu estado.
  Porque si te llamo illustre,
diras que soy lisongero,
pues con el amor primero
perdiste el honor y lustre.
Pues magnifica llamarte,
no es razon, ni lo querras,
porque tu misma veras
que en ello no tienes parte.
  Porque el cuerpo no lo es,
y el alma lo es mucho menos,
no es razon que entre los buenos
se diga lo que no es.
Porque si mi carta va
a parar en cas de ruynes,
diran que quise mezclar
magnificat con maytines.
  Pues los dos no te han quadrado,
no tienes mas que esperar,
que no te podré llamar
noble, sin que sea notado.
Que no solo no ay nobleza
en essa pobre possada,
mas está acompañada
de ruyndad y de vileza.
  Llamarate virtuosa,
mas no querras aceptar
cosa que te ha de costar

el dexar de ser viciosa.
Al fin titulo postizo
no te puede bien quadrar;
vno auremos de buscar
a tu medida hechizo.
A la mas que perniciosa,
infame, vil, detestable,
baja, suzia, y asquerosa,
horrenda y abominable,
astuta, sagaz, artera,
fraudolenta, embustidora,
desleal, engañadora,
impia, celeste, hechizera.
Otra Circe encantadora,
cruel, porfiada, adeuina,
vicaria de Celestina,
exorcista, engañadora.
Aqui será bien parar,
que cierto tu merecer
cien leguas ha menester
y aun no se podrá explicar.
Que cierto si hazer quisiere
de tus vicios aranzel,
no auria tinta ni papel,
ni pluma que lo escriuiere.
Aqui Tullio, y su eloquencia,
Demosthenes y Platon,
se vieran en confusion,
quedando corta su ciencia.
Su dezir tan concertado,
sus razones ordenadas,
y sus sentencias doradas
en poco fuera estimado.
Pero quien ha de bastar,

que fuerça, ingenio, y arte,
quien ay que pueda ser parte
a tanto mal explicar ?
  Vn mare magnum de vicios,
es vn infierno espantoso,
es vn monstruo temeroso
de maldades, maleficios.
Aquel maginar trayciones,
aquel nunca estar contenta,
aquel ser libre y essenta
en rendirte tus passiones.
  Que tragedias tan donosas,
que entremeses tan graciosos,
y que passos tan gustosos
se veen en todas tus cosas !
Ya te vendes por honesta,
ya formas que has de ser casta,
y dizes que nada basta
para que seas deshonesta.
  Hazes de la melindrosa :
Jesus, yo hauia de hazer esso,
si me guarda Dios mi seso,
no pienso hazer tal cosa.
Si assi me piensa tratar,
no me hable mas por su vida ;
no quiero del ser querida,
si tanto me ha de costar.
  Luego hazes de la yracunda,
luego hazes de la agrauiada,
muestraste luego enojada,
feroz, braua, furibunda.
O hi de puta fregona !
como hazes de la ventera !
mal año para frutera

que sea mejor regatona.
Como sabes bien venderte
como sabes estimarte,
como sabes ensalzarte,
y quan bien encarecerte!
Como hazes de la couarde,
como hazes de la medrosa,
hazes de la desdeñosa,
pero Dios de ti me guarde!
Querrias dissimularte
tus vicios, y tu maldad,
pero tanta iniquidad
mal se puede disfrazar.
Que si se quiere mirar
del semblante, y del meneo,
se entiende que tu desseo
no dize con el hablar.
Y ansi vienes a ablandar
poco a poco y a torcer,
y comienças a perder
los brios y forzejar;
y muestraste desembuelta
en tu deshonestidad,
sigues la ciuilidad
a furia y a rienda suelta.
Preciaste que en el officio
apenas se podrá hallar
quien se te pueda igualar
en letras y en exercicio.
Y que tu tienes hallados,
por tu rara abilidad,
cosas que en la antiguedad
han estado sepultadas.
Secretos nunca pensados,

primores nunca entendidos,
y puntos nunca sabidos
jamas de muger gustados,
y en lo que toca al fornicio
rassamente ossas dezir,
que atreues a competir
con Sodoma en este officio.
Mofas de la gran Lucrecia,
dizes que, a tu pareçer,
no ha hauido ni aurá muger
menos puta, ni mas necia.
No se ha nadie de admirar
de parecer tan injusto,
que a tan estragado gusto
lo dulce le ha de amargar.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M 381, ff. 114 vº-116.)

15

A LAS DAMAS DE PALACIO.

Venus, madre del Amor,
que de hauer sido hermosa
aun os queda de golosa
en los dientes el sabor,
vos que en arte de plazeres
sacastes tantas maestras,
que de solas cosas vuestras
se sustentan hoy mugeres,
vuestro fue el entonamiento,
vos las distes el espejo,
animal pessado y viejo
que jamas las dio contento.
Traça vuestra fue el primor

de en tantas formas mudarse
inuenciones de tocarse,
cintura y apretador.
El sombrero de Seuilla,
el chapin de media vara,
el blanquillo de la cara,
la color de la mexilla,
el melindre en el hablar,
la verguença en atreuerse,
con las manos defenderse
y con los ojos rogar,
la dulzura de Toledo,
garbo de Valladolid,
los ojuelos de Madrid,
y de Medina el denuedo.
De vos salio el enrruuiarse,
y el encrespar el cabello,
las tablas de alzar el cuello,
y el manto con que taparse.
Y con arte tan malina
por dalla de vuestro espacio,
os hezistes de palacio
siendo toda de cozina.
Y enseñays a essas señoras
porque os dan tributo y parias,
exercicio de cossarias,
y ciencias de engañadoras.
Sabed que està por acà
el mundo desengañado
de vn amor imaginado
que los paristes allà.
Y pues parida os hizistes
sin tener de quien parir,
no dexeys de desurdir

la trama en que las metistes.
Que el verdadero Cupido
està haziendo penitencia
de la anchura de conciencia
con que en la tierra ha viuido;
y viendo que por el mundo
no tenia que hazer,
deuio el pobre de temer
destierro de vagamundo.
Y antes que al yermo se fuesse,
dexò escritos de su mano
estos consejos de hermano
que en su nombre les dixesse
el como quien conocia
de veras su condicion,
y a mi que con su passion
las verdades les diria.
Mas estan tan encerradas
para escuchar dessengaños,
y a vos por ser de mas años
tan sin melindre obligadas,
que gustarè que seays
mi medianera en dezillo,
yo procurarè seruillo
en lo que mas desseays.
Y si algunas recibieren
esta ley que se professa,
yo os harè luego abadessa
de las que se arrepintieren.
Dezildas que no han de ser
aues de todos miradas,
ni vnas estatuas labradas
para solo parecer.
Ni seran toda la vida

damicas de casamientos,
que suele lleuar el viento
la esperança mas valida.
 Y el cabello singular
que en essas calles se mueue,
viene a vezes vna nieue
que le suele blanquear.
 Y essos ojos naturales
mitigaran su viueza,
como pierden la belleza
las mas olorosas flores.
 Y essa nariz cristalina
que a la de aguila semeja,
en haziendose vna vieja
se torna de golondrina.
 Y essas frentes espaciosas
suelen hazerse sarmientos,
y bolsillos de auarientos
las mexillas mas hermosas.
 Y essas bocas de coral,
llenas de perlas por dientes,
pareceran a mil gentes
sepoltura de hospital.
 Y esse brio y loçania
que las haze matachines,
vn trasdoble de chapines
da con el en Berberia.
 De que sirue la prudencia
de verse no tan hermosas,
que traygan gentes golosas
en rencilla y competencia ?
 y que por vna nonada
de recibo de presente,
muera por ellas mas gente

que en la guerra de Granada ?
  Dalas essa fantasia
el ser damas de palacio,
el hablar por cartapacio
toda la noche y el dia.
  Con solo esto han inuentado
el arte de aborrecer,
disfrazada en bien querer
con renta impia y estado ;
  y hazen milagros mayores
que el de mas fuerça y poder,
que es el comprar y vender
que acà llamamos amores.
  Descubrieron alcahuetes,
recaudos, motes, y arreos,
libreas, justas, torneos,
papagayos, y villetes.
  Sacaron a luz las dueñas
del bien comun enemigas,
y dieronlas como amigas
los ojos por contraseñas.
  Con esto saben hazer
lo que no saben pensar,
y hazen enamorar
a los que han de aborrecer.
  Danles con desden y oluido
a aquellos que han de querer,
para que nunca muger
tenga a nadie agradecido.
  Estas tramas, mis señoras,
no pueden durar mil años,
que vienen los desengaños
a la cuenta de las horas ;
  y mil hombres que en terrero

tienen agora pasmados,
los veran yr desterrados
por faltalles el dinero;
  y otros destos sin segundo
que son mas seguras prendas,
viene vn viento de encomiendas
y esparzelos por el mundo.
  Pues sin estos ya veran
que risa serà de ver
el hablar y responder
por Garcilasso y Boscan.
  Los melindres de Diana
los celicos de Sireno,
y el llorar y tiempo bueno
de la noche a la mañana;
  y las cartas de atauxia
que lleuaua Felismena,
la sabia Felicia llena
de dixes y argenteria.
  El querer ser Orianas,
y gustar de los galanes,
y en seruirse de señores
hazensenos soberanas:
  el duque mi requebrado,
y el marques mi antojadizo,
don Rodrigo mi Narciso,
el conde mi enamorado.
  Dezir muy segura y leda:
don Juan es mi fauorido,
que en andando mas valido
valdrà menos su moneda.
  El contar por celemines
cosa vieja los picados,
y el tener amartelados

del huello de los chapines.
  Dezir quel señor don Juan
tambien dio de sus amores,
y que tres grandes señores
le sacaron del affan.
  Hacerse señora y braua
contra tantos enemigos,
que si se vsaran Rodrigos,
sin duda fuera la Caua.
  Celestina y cortesanos,
horicas de la princesa,
y soñandose condesa
dezir que no es sueño en vano.
  Gustan de casos estraños
por ellas acaecidos,
y que aya mil hombres perdidos
que se quexen de sus daños.
  Que se compongan canciones
a sus nombres dirigidas,
y por ellas no aya vidas
ni rastro de coraçones.
  Que se encuentren los deseos
con los pobres pensamientos,
y que baylen los tormentos
al son de los deuaneos.
  Ver enriquezer criadas
y regalar a meninos,
y que buelen dessatinos
de palacio a las possadas.
  Suspirico en la capilla,
fauores de romadizo,
fingir vn antojadizo
de regalos de Seuilla.
  Ya no mas, señoras mias,

que el mundo està de manera,
que de la primer tixera
lleua en flor las niñerias.
Ya aquel buen tiempo es passado
quando se andaua Cupido
por los campos sin vestido,
con solo vn arco abrigado;
y aquellas nimphillas duendas
que en los rios se mettian,
quando los satyros vian
se han quitado de contiendas.
El talle y cabello vfano
por las frescas alamedas
se estan de lastima quedas
al mas rustico villano;
y las pastoras estrañas,
diosas en Montemayor,
se arrojan tras vn pastor
por los riscos y montañas;
y por aca en las ciudades,
donde se vsa mas clemencia,
no ay mas dilacion de audiencia
que al dezir de dos verdades.
A manadas las moçuelas,
a media noche despiertas,
a las ventanas y puertas
andan hechas centinelas;
y otras que, por no esperar,
descuelgan por los tejados,
por tres sospiros contados
con que las suelen llamar;
y estas señoras en grueso
que no son tan requestadas,
con dos viejas bien habladas

las hareys perder el seso.
En fin no vereys muger
tan arisca y mal criada,
que de vna razon dorada
no se pueda enternecer.
Pues hauiendo tal barato
en las damas por acà,
para que quieren allà
que ande vn hombre hecho gato ?
que en entender su lenguaje
se le va la media vida,
y la de por bien perdida
por vna seña y visaje.
Ya no estoy para suffrillas,
que me tienen de tal arte,
que no ay en mi cuerpo parte
que pueda sentir cosquillas.
Recojanse a buen viuir
o traten de otra manera,
y con essa primavera
sepanse holgar y reyr.
Que en mudandose la suerte,
las dexarà su Cupido
hechas exemplo de oluido
y memorias de la muerte.
No se esten vuestras mercedes
con tanta gracia y donayre,
las lindas bocas al ayre,
las caras a las paredes;
que al fin, de verse perdidas,
auran purgado el ser falsas,
en meterse en las descalças
y aun en las arrepentidas,
y auran dado que dezir·

al mundo de su esperar,
a galanes que llorar,
y a poetas que escreuir.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 381, ff. 130-132.)

16

GLOSSA DE: QUIEN NO TUUIERE EN PRESENCIA, ETC.

La muy sobrada razon
que tengo de estar quexoso,
me haze ser malicioso
sin ser de mi condicion;
y si merezco por ello
por ser merito hazello
merced delante de Dios,
dense las gracias a vos
que haueys sido causa dello.
Si algun fauor alcançamos
de la dama a quien seruimos,
muy seguros nos partimos
mas muy peligrosos vamos;
porque todas en ausencia
son de tan ancha conciencia
que està seguro a lo menos
de llorar duelos agenos
quien no estuuiere en presencia.
Y aunque assi va declarado
por perdido el que se va,
no por esso el que se està
se ha de contar por ganado;
mas tenga tal ordenanza
qualquiera que seso alcanza:
si està ausente desespere,

y si presente estuuiere,
no tengase en confianza.
Porque ansi Dios las crio
sujetas a liuiandad,
que no ay mas seguridad
con su si que con su no;
y en su mudable mudanza,
los principios dan holganza
mientras el daño no està claro,
mas los fines cuestan caro,
que son oluido y mudança.
Oluido de lo seruido,
mudança de lo alcanzado,
engaño de lo esperado,
falta de lo prometido.
Nueuo enojo y differencia,
sobre cuernos penitencia,
estas y otras cosas son
puestas ya por conclusion
las condiciones de ausencia.
Pues con todos estos males,
aunque son causa de pena,
vna cosa tienen buena,
que no son interesales:
gentil hombre enamorado,
muy galan y bien hablado,
meritos son muy liuianos,
que ha de ser largo de manos
quien quisiere ser amado.
No que el dar haga mas sana
la intencion de la muger,
que lo que se la dio ayer
ya es olvidado mañana:
mas que luego incontinente

que algo les da nueuamente
el que con ello ha seruido,
antes que venga en oluido
trabaje por ser presente.
Porque viuen sin temor
del que vn poco se desuia,
y no tienen cortesia
con quien no tienen amor.
La mas verdadera miente;
el que de burlas se siente
de ser burlado se guarde,
que no lo serà mas tarde
de qúan presto fuere ausente.
Y es burlar entre amadores
fundarse en cosa passada,
porque no tienen en nada
quanto hazen por amores.
Y ansi oluidan lo passado,
y aunque sea auer llegado
al fin del mayor estrecho,
tan presto como fue hecho
tan presto serà oluidado.
Y lo que es mas de reyr,
ay muchas que piden celos,
por quitar nuestros recelos
de su burlar y mentir.
Pero de hauer buena andanza
quien haya luenga tardanza,
ni de hauer firme fauor,
desconfie el amador
y pierda toda esperanza.
No que afficion les fallezca,
porque muchas quieren bien
mientras no se offrece quien

mas las dèo mejor parezca.
Mas hauiendo competencia,
tienen tan ancha conciencia,
en mudarse, y en burlar,
que las ha de perdonar
quien no estuuiere en presencia.
No nos niegan por bondad
la merced que las pedimos,
sino porque no cupimos
en suerte a su voluntad.
Y aunque junta la libranza
nos hagan dello fianza,
querellas mas no creellas,
sus obras aborrecellas,
que son oluido y mudança.
Ser verdad que no ay amigos
al muerto y al que se va,
harto bien prouado està
con tan mudables testigos.
Que en vestirse de paciencia
pone luego diligencia
la que mayor pena siente,
por guardar con el ausente
los condiciones de ausencia.
Veys aqui va la verdad
sin que della vn punto salga,
y ella, señora, me valga
como no va la mitad.
Y si a algunas he offendido
por auerme assi atreuido,
de vos deuen ser quexosas
de quien todas estas cosas
a mi costa he deprendido.

(Madrid, Biblioteca Nacional, M. 381, ff. 132vº-133vº.)

17

OTRAS COPLAS AL MISMO DESPEDIMIENTO [1]

Oy al salir de Palacio,
encontrè un catarribera
en un rocin flaco y lacio,
leyendo muy de su espacio
vna troba muy grosera.
Y creyendo que era scripto
que se daua de consejo,
segun su costumbre y rito,
alçò luego el sobrecejo
y diome un papel maldito,
do vi tantas vanidades,
tan gran copia de mentiras,
guisadas como verdades,
y vi tantas necedades,
que mouieran cien mil yras.
Era de vn gran cauallero,
la troba ceuil y astrosa,
que de pessado y grosero
nunca jamas hizo cossa
que no fuesse descudero.
Sobre muy vano cimiento,
hizo de si tal indicio
que, a qualquier soplo de viento,
se cayra del fundamento
hasta el suelo el edificio.
« Decid, señor, que locura

1. Dans le manuscrit, cette poésie suit immédiatement celle qui commence par « Unas coplas me an mostrado », laquelle a pour titre : Coplas en respuesta de un despedimiento que hizo un cauallero de cassa de la Princessa.

era darnos a entender
que os vistes vos en altura,
do quisistes descender
husando seso y cordura?
  Porque si nunca huuistes,
ni a la boca os leuantastes,
dezid de que presumistes?
si nunca admitido fuistes,
de que gloria os apartastes?
Que presumir de galan
sobre pobre, es desatino
de que todos se reyran;
pero el necio que es mal sino,
que coma a secas su pan.
  Los motes, juegos, y danças,
y las fiestas e ynuenciones,
las fundadas esperanças,
el sufrir gloria y mudanças,
y acechar por los rincones;
el tratar con el priuado,
y el saber a qualquier ora
del paje mas regalado
lo que haze su señora,
y si de vos se a acordado;
  procurar puerta y entrada
y alcanzar otro fauor,
es cossa desatinada.
— Pues nunca medrareys nada.
— Pretenderla vos, señor.
Otros haurà que pretendan
lo que vos no alcançareys,
pues antes que os lo defiendan
serà bien que lo dejeis
tratar a los que lo entiendan.

Y vos, procurad comer
lo mejor, y sustentaros,
y tomad mi parezer,
entended en remediaros
vuestra cuyta y menester.
Antes que essos humos vanos
. . . . y libianos,
señor, os pongan de suerte,
que por pan tragueis la muerte
tomada por vuestras manos.

Este consejo a salido
a pocas cozes de mi,
de las muchas que sufri,
quando en rabia conuertido
os boluistes contra mi.
Y no penseys hazeys poco,
que de las coplas que toco
vos soys causa, pues me distes
con las vuestras que hizistes
licencia para ser loco. »

(Madrid, Biblioteca Nacional, Jj. suplemento 80, f. 217 vº.)

CANTARES POPULARES DE CASTILLA

Los cantares que forman la presente colección han sido recogidos principalmente en las provincias de Valladolid, Burgos, Palencia y Santander. En ellas, como en las demás de España, es incalculable el número de cantares que corre en boca del pueblo, hasta el punto de que quien los recoja con ánimo de publicarlos, se verá un día precisado á fijar límite á su tarea, que de otro modo no terminaría nunca. El caudal es inagotable, como lo echará de ver quien recuerde las colecciones publicadas hasta ahora, y en especial la del ilustre Rodríguez Marín, benemérito de las letras españolas [1].

El labriego castellano entona estos cantares en todos los momentos de su vida. Ellos le acompañan en las rudas faenas del campo, en sus escarceos amorosos, en sus fiestas y diversiones [2]. Hay, sin embargo, dos ocasiones en que de modo expreso ensarta cantares con incansable afán : las rondas y los bailes de pandereta.

Mientras han desaparecido otros usos tradicionales, en toda Castilla se conserva el de las *rondas*, siquiera en muchos pueblos no se practique con la asiduidad y entusiasmo de pasados tiempos, y haya perdido en otros su verdadero carácter. En la noche

---

1. Entre las colecciones publicadas figuran las de Zamácola (*Don Preciso*), Segarra, Lafuente, Carrión, Machado (*Demófilo*), Peñaranda, Caballero (Ricardo y Ramón), Doporto, Sancho Izquierdo, Calvo, Calleja, Ledesma, Olmeda, Hergueta, Hurtado, Villar, Fernández Nuñez, Puyol, Vergara, etc. No faltan notables colecciones en América, y son numerosas las de cantares catalanes y gallegos.

2. Con detrimento de la poesía popular, hoy llegan á los pueblos los números musicales de la *zarzuela chica* y de las *cupletistas*, tan adulterados que á veces no hay manera de conocerlos.

de los días festivos, los mozos recorren las calles del pueblo, deteniéndose ante la casa de las muchachas y entonando coplas alusivas [1]. El día del sorteo de quintas, los mozos sorteados hacen también su ronda, á modo de despedida.

Los bailes acompañados de pandereta y canto son frecuentes todavía. Mientras una cantadora — turnando las que poseen esta habilidad, — toca la pandereta y deja oir copla tras copla, las parejas bailan á compás. Innecesario parece decir que, según es mayor la facilidad para obtener otro acompañamiento al baile, aquella costumbre es menos intensa.

Los cantares de Castilla — *cantas* los llaman en algunos puntos, — están casi siempre compuestos en la forma usual de cuatro versos octosílabos. Frecuente es también la *seguidilla*, sin estribillo en la mayor parte de los casos; pero las coplas de tres y cinco versos, corrientes en Andalucía, se encuentran aquí raras veces, y aun deben creerse exóticas muchas de ellas.

El asunto de estos cantares es variadísimo: el pueblo expresa en ellos los sentimientos más opuestos, desde la tristeza y los celos, hasta la alegría y el desprecio, y los expresa con una eficacia singular. Nada he de decir sobre este punto, porque cuanto pudiera decirse está ya dicho por García Gutiérrez, Lafuente, *Demófilo*, Rodríguez Marín, Cortiguera, Doporto y otros meritísimos escritores que han estudiado este género de poesía popular. He de advertir que, aunque aquí van clasificados por sus asuntos, el pueblo los canta con caprichosa variedad, y mezcla los serios con los jocosos, y tras una reflexión sentenciosa deja oir una solemne chuscada. En el baile, por ejemplo, mézclanse los de asunto variado, y muchos de los *amorosos* son también cantares de ronda.

Existen cantares reservados á ciertas épocas y á determinadas operaciones agrícolas, como las *mayas* y las *marzas*, los cantados

1. El encuentro de dos rondas opuestas daba origen á frecuentes colisiones, que en algunos pueblos trataron de evitarse por medio de reglamentos.

en la recolección, en la siega, en las bodas, etc. La costumbre se ha olvidado en gran parte de Castilla; pero aún quedan vestigios de ella.

En algunos pueblos de Santander y Burgos, por ejemplo, aún se conserva el uso de las *marzas*, que los mozos cantan de casa en casa, obteniendo propinas que luego gastan alegremente:

A los de esta casa
Dios les dé victoria,
y en la tierra gracia
y en el cielo gloria.
A los de esta casa
sólo les deseo
que sarna perruna
les roa los huesos [1].

En Reyes suele hacerse esto mismo por otros lugares de Castilla, pidiendo los *aguinaldos* con cantares alusivos á la festividad, que terminan así:

Echamos la redecilla
por encima de San Bernardo;
que salga la chica roja
á darnos el aguinaldo.
El aguinaldo pedimos, señora,
para el niño que está en Belén;
chorizos y longanizas
y otras cosas que comer.

El día de San Antón es costumbre en algunos pueblos *matar el gallo*, entonando algunos cantares sobradamente rústicos, como estos:

¡ Oh, glorioso San Antón,
á diez y siete de Enero!
Fuí á dar agua al caballo,
se me cayó en el reguero.
¡ Gallo pinto, gallo pinto!

1. Esto último, cuando no alcanzan ninguna dádiva.

Has comido trigo y cebada;
ahora vas á morir
con la punta de mi espada.

En cambio, la típica costumbre de *las mayas* ha quedado considerablemente reducida, y casi nunca va acompañada de cantos. Los mozos, sencillamente, cortan un árbol alto y recto, colócanle, en la noche del 30 de Abril, en la plaza mayor, engalanado á veces con cintas y otros adornos, y allí le dejan durante todo el mes de Mayo. Al llegar el último día, échanle al suelo, y en algunos puntos, como remate, le venden al mejor postor é invierten el producto en una noche de jolgorio [1].

Los *villancicos* de Navidad perduran en toda Castilla. No han desaparecido en absoluto ciertos cantares propios de la Cuaresma [2]; pero alguno de ellos — como el de los *sacramentos de amor*, — se ha incorporado por lo general á los cantares de ronda:

Los sacramentos de amor,
niña, te vengo á contar.
Incorpórate en la cama
si los quieres escuchar.
El primero es el bautismo;
ya sé que estás bautizada,
que te ha bautizado el cura
para ser buena cristiana.
Segundo, confirmación;
ya sé que estás confirmada,
que te confirmó el obispo

1. Llámase también maya — ó *maña* en algunos puntos, — á cierto pelele adornado que los agosteros colocan en el último carro de mies que conducen á la era, ó bien, en otros pueblos, al que llevan los vendimiadores el día postrero de la vendimia. Como las cosechas de uva son hoy escasísimas en Castilla, apenas hay ocasión ni gusto para esto último.

2. Con ellos, por lo general, piden los mozos propina por las casas. Quedan también determinadas costumbres, como la del llamado en algunos pueblos *día de la vieja*. A mediados de Cuaresma, niños y niñas forman un ejército, y con gorros de papel y palos á manera de escopetas, van en busca de los más viejos del lugar, y, dirigiéndoles cantares, los incitan á una batalla.

para ser mi enamorada.
El tercero penitencia;
ésa me la echan á mí.
El hablar contigo á solas
no lo puedo conseguir.
El cuarto la comunión;
recibelá con anhelo;
si con gusto la recibes,
irás derechita al cielo.
El quinto la extremaunción;
de extremo á extremo te quiero;
ni de noche ni de dia
el pensar en ti no duermo.
El sexto es el de la orden;
que yo cura no he de ser;
con los libros del amor
toda mi vida estudié.
El sétimo matrimonio;
es lo que vengo á buscar.
Aunque tus padres no quieran
contigo me he de casar.

Cantares hay alusivos á la siega, la arada, la sementera, trilla, etc. Sirvan de ejemplo éstos:

A la raya del monte
de Palomares
aran cuatro gañanes
con cuatro pares.

Esquilones de plata,
bueyes rumbones:
esas son buenas señas
de labradores.

Moreno pintan á Cristo,
morena á la Magdalena,
morena tiene que ser
la tierra para ser buena,
para sembrar y coger
trigo, cebada y avena.

Cada vez que voy á arar
y tiro de los ramales,
me acuerdo de aquella chica
que está por los arrabales.

Pero, salvo en rarísimos casos, estos cantares no se reservan para las respectivas operaciones agrícolas, cantándose, por el contrario, en cualquier ocasión y momento. Entre los que aún guardan su carácter, hállase el de *la polvorera*, que en la provincia de Valladolid cantan los guañanes el día que hacen el entrojamiento de los granos :

Qué polvorera, madre,
se ha levantado,
que hasta los arbolitos
se deshojaron.
Qué polvorera, madre,
qué polvorera,
qué cintita en el pelo
mi morena lleva.
Y además de la cinta
lleva un pañuelo,
y un letrero que dice :
« Viva mi dueño. »
Y además del pañuelo
¡ qué condiciones
tiene la mi morena
en ocasiones !

La vendimia, tan decaída hoy por las malas cosechas, en no lejanos tiempos se hacía en algunos pueblos con animación extraordinaria. Los vendimiadores, en su caminata de ida y vuelta á la finca, marchaban en cuadrillas cantando y tocando panderetas, y enderezando pullas como la siguiente á cuantos hallaban al paso :

Anda, pobre caminante,
Dios te dé lo que te falte,
una mujer sandunguera,
en tu cama una gotera
y una vedija de lana

para limpiarte los ojos
por la mañana.

De las famosas verbenas de San Juan y San Pedro, aún quedan restos. Los mozos, en la noche de la víspera, enraman las ventanas y cantan en ronda animada. El famoso cantar del *trébole* se ha extendido por toda Castilla, y raro será el pueblo donde al llegar aquella noche no se escuche alguna copla como esta:

A coger la verbena
madruga un tuerto,
madruga un tuerto,
madruga un tuerto,
con un ojo cerrado
y el otro abierto,
y el otro abierto,
y el otro abierto.

A coger el trébole, el trébole, el trébole,
á coger el trébole la noche de San Juan,
á coger el trébole, el trébole, el trébole,
á coger el trébole los mis amores van.

Hay algunos cantares de boda [1]; los hay destinados al acom-

1. Llámanlos en gran parte de Castilla *los pajaritos*, por comenzar siempre por el verso *Cantaban los pajaritos*, y se entonan después de la comida de boda. Véase una muestra:

Cantaban los pajaritos
á la orilla de una noria,
y en su cántico decían:
¡ viva la señora novia !
Yo la vi subir,
yo la vi bajar,
yo la vi subir
por el arenal.
Yo la vi bajar,
yo la vi subir,
yo la vi bajar
por aquel jardín.

pañamiento de determinados bailes; hay otros de elogio ó alabanza. Estos cantares, los de la *rueda* ó el *corro* y cuantos manifiestamente forman un grupo aparte de las coplas sueltas, se colocarán después de éstas en la presente colección, bajo el título de *Canciones especiales*. Exceptúase el caso de que, como suele ocurrir, estén ya por el pueblo identificadas con aquéllas y hayan perdido su carácter.

Volviendo á las mencionadas coplas sueltas — las generalmente compuestas en cuartetas ó seguidillas, — he de advertir que, aunque recogidas en las provincias de Valladolid, Burgos, Palencia y Santander, no han de creerse exclusivas de tales provincias. Es pueril suponer que este género de cantares esté localizado. Tal difusión alcanza la poesía popular, que apenas aparecido un cantar llega á los puntos más apartados de su origen, y así se explica que en las llanuras castellanas se canten coplas alusivas á cosas de Andalucía, de Valencia, de Aragón, de Asturias, de Vizcaya. ¿ Quién podría creer en exclusivismos, cuando á los aldeanos de la Argentina (v. *Romancerillo del Plata*, de D. Ciro Bayo), han llegado coplas como éstas, popularísimas en Castilla ?

Yo quiero á las morenas
desde que supe

Modificando en debida forma el segundo verso de la primera cuarteta, para buscar el asonante, en el cuarto dan sucesivamente vivas al novio, al padrino, á la madrina, etc., etc., para terminar siempre con el mismo estribillo.

En Santander comienzan antes los cantares de boda, menudeando más desde que sale la comitiva del templo. Las mozas, al compás de las panderetas, cantan entonces cantares como éste :

Los padrinos de esta boda
son padrinos muy honrados ;
por donde quiera que han ido
siempre han sido venerados.

Por estilo los cantan á la madrina, novios, padres y convidados, á quienes suelen pedir propina. Si alguno de ellos se resiste á darla, cántanle una copla alusiva, lo cual se llama « echar la niebla ».

que es morena la Virgen
de Guadalupe.

Las estrellas del cielo
son mil y doce;
con las dos de tu cara
mil y catorce.

A la puerta de un sordo
cantaba un mudo,
y un ciego le miraba
con disimulo.

¿ Cómo quiere que una vela
alumbre dos aposentos ?
¿ Cómo quiere que yo quiera
dos corazones á un tiempo ?

Una estrella se ha perdido
y en el cielo no parece,
en tu cuarto se ha metido
y en tu cara resplandece.

Mi mujer y mi caballo
se me murieron á un tiempo.
¡ Qué mujer ni qué demonio !
¡ Mi caballo es lo que siento !

Puede, sin embargo, afirmarse que gran parte de estos cantares ha nacido en Castilla. El pueblo castellano tiene especiales aptitudes de poeta, y es de ver con qué facilidad improvisa un labriego cantares de circunstancias, ó cómo un mozo enamorado urde coplas al pie de una ventana, prolongando indefinidamente las *despedidas,* ó cómo una desenvuelta aldeana las *saca de su cabeza* al compás de la pandereta.

La música — respecto á la cual me remito á los trabajos de D. Rafael Calleja, D. Federico Olmeda, D. Dámaso Ledesma, D. Rogelio del Villar, D. Manuel Fernández Núñez, P. Villalba y P. Otaño — se transmite con la misma facilidad. La *tonada* ó el *són,* como suelen decir en Castilla, divúlgase rápidamente, y aun los mismos cantares *montañeses* con sabor de tales — porque

también los hay en Santander que son comunes á otras provincias, — suelen trasponer los límites de aquel suelo. En estos últimos años oí cantar en Santanter la siguiente copla:

Nº 1

Calle de Cal- za- das al- tas Calle de Cua-
tro pare des don- de se ma- tan los hombres por
culpa de las mu- jeres Ay Sole-
dad pren- da ado- rada por estar pes-
cando an- guilas me ha llevado la ri- a- da

Poco tiempo después, oíala también en Valladolid. Lo mismo ocurrió con la siguiente, que, sin embargo, no llegó á extenderse tanto en la tierra llana:

Nº 2

Allá arri- ba allá arri- ba vi- ve mi sue- gra
por no te- ner zapa- tos no voy á ver- la O
le O le ra- mito de lau- rel

Cantares y estribillos como los siguientes — popularísimos en estos últimos años, — se oyen cantar indistintamente en todas las provincias castellanas:

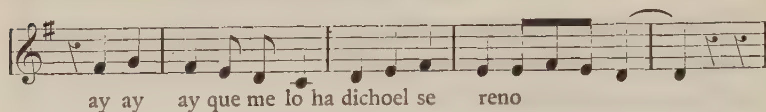
Nº 3

Donde vas á da- ragua mozo de mu- las
bue- yes
desde la cama siento las herradu- ras
los cascabe- les
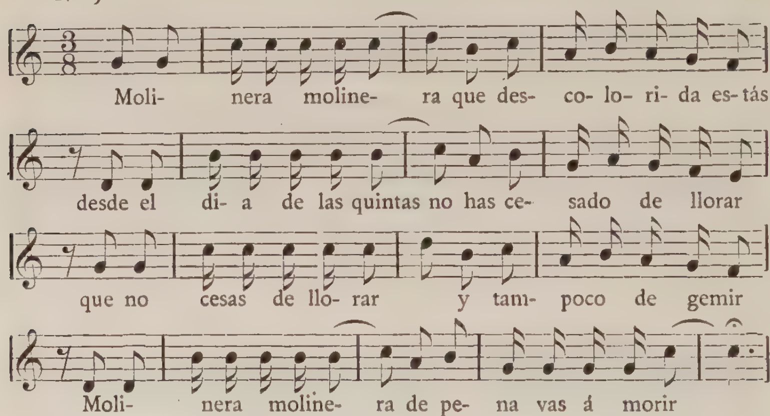
Nº 4

Alleg.

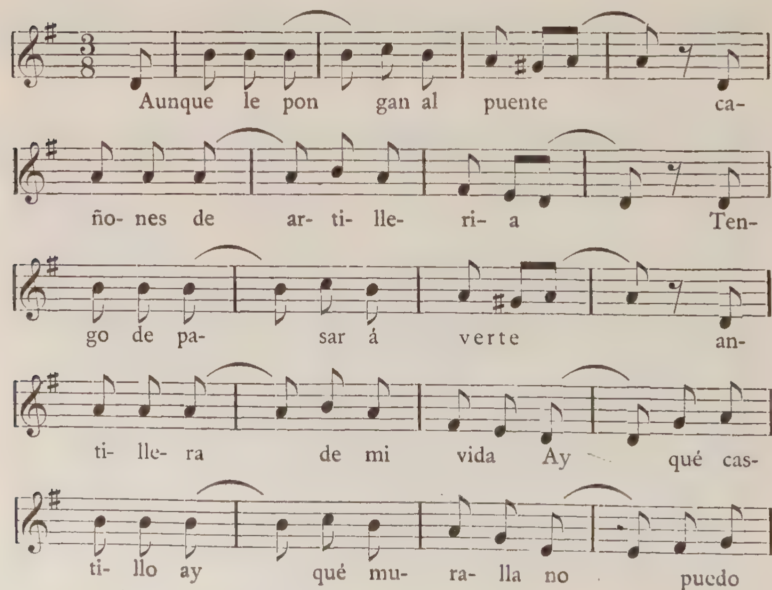
El se-re-no de mi calle ay ay
ay tiene la voz muy bo- ni- ta
que cuando can- ta las doce ay ay
ay pare-ce u- na se- ño- ri- ta
Al tu- ru- rú, duerme, ni- ña tran- qui- la
Al tury- rú, duerme, no tengas miedo
Al tu- ru- rú, que son las once y media

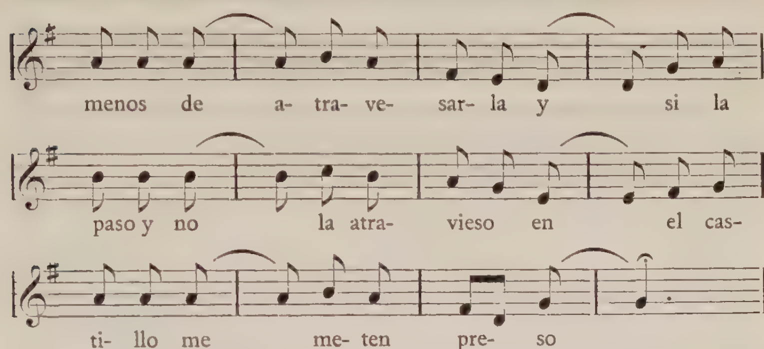

ay ay ay que me lo ha dichoel se reno

Nº 5

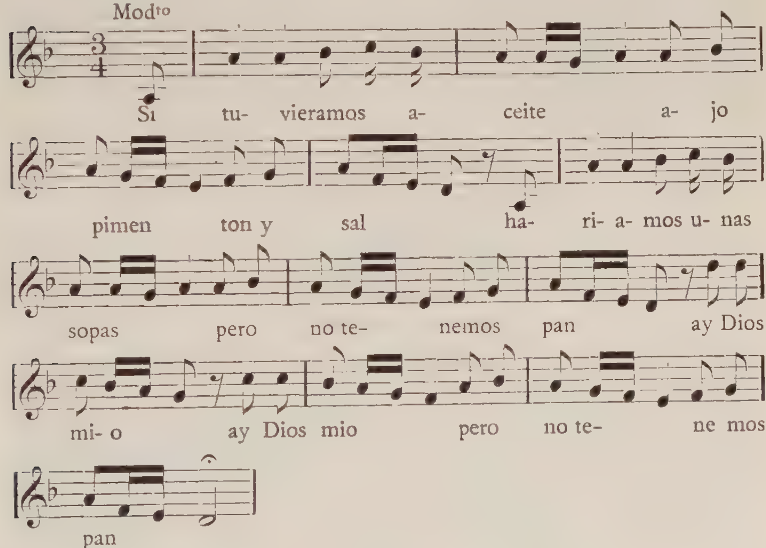

Moli- nera moline- ra que des- co- lo- ri- da es- tás
desde el di- a de las quintas no has ce- sado de llorar
que no cesas de llo- rar y tam- poco de gemir
Moli- nera moline- ra de pe- na vas á morir

Nº 6

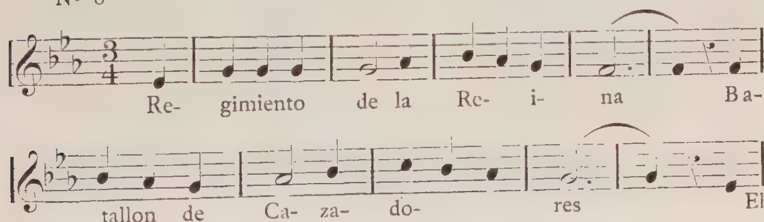

Aunque le pon gan al puente ca-
ño- nes de ar- ti- lle- ri- a Ten-
go de pa- sar á verte an-
ti- lle- ra de mi vida Ay qué cas-
ti- llo ay qué mu- ra- lla no puedo

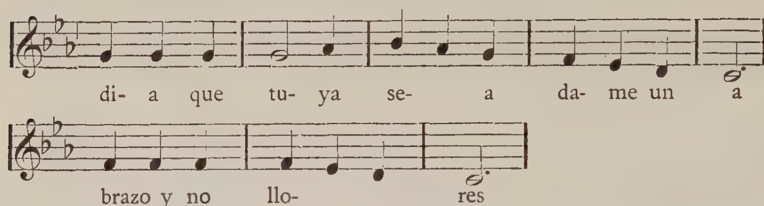

menos de a- tra- ve- sar- la y si la
paso y no la atra- vieso en el cas-
ti- llo me me- ten pre- so

Nº 7


Modto
Si tu- vieramos a- ceite a- jo
pimen ton y sal ha- ri- a- mos u- nas
sopas pero no te- nemos pan ay Dios
mi- o ay Dios mio pero no te- ne mos
pan

Nº 8


Re- gimiento de la Re- i- na Ba-
tallon de Ca- za- do- res El



Algunos cantares *resucitan*. Después de estar en el olvido durante un tiempo más ó menos largo — á veces muchos años — reaparecen cuando menos se piensa. El caso de la canción á la muerte de la reina Mercedes (*Dónde vas, Alfonso XII, — dónde vas, triste de ti*), que no es sino una forma modernizada del romance viejo de *La aparición*, se repite más de una vez. Hará cosa de quince años comenzó á cantarse, y todavía se canta, el siguiente estribillo :

No hay en el mundo
puente colgante
más elegante
que el de Bilbao,
porque le han hecho
los bilbaínos
que son muy finos
y muy *salaos*.

Ese estribillo reaparecía después de largo tiempo. Cantóse por primera vez hacia 1827, cuando se inauguró en Bilbao el primer puente colgante construído en España[1].

Repito que, no aspirando aquí á más papel que el de *recopilador*, omito las muchas consideraciones á que los cantares pueden dar origen con sus variados asuntos, en cuanto reflejan los sentimientos é ideas del pueblo. Debe observarse, no obstante, que si ese reflejo es fiel y exacto — como ciertamente lo es, — se equi-

1. Véase, en el *Semanario Pintoresco Español* de 6 Marzo 1856, un artículo de D. L. F. de Moñiz titulado *San Francisco de Bilbao*.

voca de medio á medio la opinión, principalmente extendida al extranjero, que considera al pueblo español dominado por dos pasiones: el fanatismo religioso y la torería. Las coplas religiosas, no muy abundantes, que circulan por Castilla, revelan más una fe y una devoción serenas que la inconsciencia idolátrica atribuída siempre á los españoles por quienes no los conocen. Coplas toreriles ó chulescas, por excepción se encontrarán; que ni viste ni piensa *á lo bolero* el pueblo castellano, ni, si tiene algo de típico, es eso precisamente.

Por la misma razón que arriba indico, no he intentado hacer tampoco una labor de folklorismo comparado, cosa, por otra parte, punto menos que imposible, dada la enorme producción á que hoy ha llegado la literatura folklórica, y lo extensa que es la colección presente. Recojamos unos, y cuídense otros de sacar todo el provecho posible de los materiales acopiados.

Como estos cantares se cantan indistintamente en las cuatro provincias castellanas donde se han recogido — hay algunos, pocos, de Soria y Zamora, — publícanse mezclados y sin separación los de todas ellas. Solamente cuando tienen algo de característico, se pone al pie la letra inicial de la correspondiente provincia [1].

Empleo la transcripción fonética solamente en los casos en que es necesaria para que se advierta alguna particularidad, pero no en aquellos donde pudiera parecer superflua. Huelga, por ejemplo, escribir *b* en todas las palabras que ortográficamente requieren *v* (el pueblo castellano da á estas dos letras el sonido labial-explosivo de la primera), así como poner *y* en vez de *ll* cuando el cantar se oyó en boca de individuos — relativamente escasos en Castilla — que así lo pronunciaban [2]. Más lógico parece consig-

1. Al decir *Castilla la Vieja*, hoy se entienden incluidas también en ella las provincias que forman el antiguo reino de León.

2. Alguna otra particularidad hay en los cantares pertenecientes á cierta parte de la provincia de Santander: el cambio de la *e* y la *o* terminales en *i* y *u*, res-

nar el hecho con aplicación general, que dejar á los efectos de la casualidad, según la persona que circunstancialmente hubiera cantado la copla, la pronunciación correspondiente, ó que verse obligado á resolver arbitrariamente cuando un mismo cantar, en boca de dos personas, ofreciera en ese punto diferencias [1].

---

pectivamente (*tieni, carru*). Consérvolo en la grafía en ciertos cantares típicos donde esa particularidad es manifiesta.

1. El apóstrofo por duplicación de una vocal es general en castelano, yl se deduce de la medida misma del verso, sin necesidad de notación gráfica. Sería ocioso, por ejemplo, indicar que en el siguiente verso se elide una *e*:

Alzáte esa gorra, majo

Entre vocales distintas, no siempre el pueblo castellano hace la contracción lo indicaré, pues, cuando así suceda, como en el siguiente cantar:

Hasta 'l barco fuí con ella,
en el muelle la dejé;
allí fueron los momentos
cuando de ella me aparté.

Otro caso es el de la forma del pronombre de tercera persona, en el acusativo de plural, que el pueblo castellano, con una variabilidad realmente anárquica, dice indistintamente *los* y *les*. He conservado la forma original, aunque sería inútil querer sacar consecuencias: individuo que en el primer verso de un cantar ha dicho *los*, en el segundo pronuncia *les*.

El dativo singular femenino del mismo pronombre, es siempre *la* para la mayoría de los castellanos. *Anda, ve y dile á tu madre*, dicen, sin embargo, en algunos cantares, sin duda porque estos cantares no nacieron en Castilla y ellos lo aprendieron así y lo repiten maquinalmente.

Los cantadores castellanos procuran esmerarse en el lenguaje. Se da el caso de que siendo general en España, aun entre personas cultas, convertir en *ao* la terminación *ado* del participio pasivo masculino (*amao, estropeao*), los poetas populares conservan casi siempre la forma gramatical:

Anoche estuve á tu puerta,
di tres golpes al candado.
Para estar enamorada
tienes el sueño pesado.

He procurado dar tan sólo cabida á los cantares netamente populares, y para ello no he vacilado en eliminar, hasta un número considerable, los que tenían el más leve sabor á eruditos. No es fácil impedir, sin embargo, que se deslice alguno de este género, máxime si se tiene en cuenta la circunstancia de publicarse muchos de ellos en *hojas de calendario,* que fácilmente puede hacerlos pasar á boca del pueblo. Recuérdese, aparte de otros casos análogos que pudieran citarse, lo sucedido cuando D. Emilio Lafuente Alcántara incluyó en su *Cancionero* dos cantares de Ruiz Aguilera, quien se dió por muy ofendido, considerando como desestimación la singular honra de verse confundido con la musa popular.

Los *estribillos* se ponen unidos á la copla con que ocasionalmente se oyeron cantar; pero claro es que el pueblo los junta también á otras muchas.

En cuanto á la clasificación, he tratado de simplificar todo lo posible, no con ánimo de enmendar ó mejorar otras anteriores, apoyadas en sólida base psicológica, sino por la necesidad de reducir los indispensables apartes de una colección como ésta, de suyo heterogénea y complicada. Los cantares, pues, quedarán divididos en esta forma :

1. De amor, celos y desprecios.
2. De ronda, baile y otros análogos.
3. De consejos, sentencias y moral práctica.
4. Jocosos.
5. Religiosos.
6. De amor filial.
7. De pena y desesperación.
8. Profesionales (de estudiantes, soldados, marineros, carreteros, etc.)
9. De presos, matones y perdidos.

10. Patrióticos, locales y geográficos.
11. Varios.

Narciso Alonso Cortés.

I. — DE AMOR, CELOS Y DESPRECIOS

1 A esos ojillos negros
echalés llave,
que me matas con ellos
cuando los abres.

2 A Juan quiero y á Juan amo
y á Juan tengo en la memoria.
Cada vez que mentan *Juan*,
para mí mientan la gloria.

3 A Juan quiero y á Juan amo
y á Juan tengo en la memoria,
y con Juan he de dormir
la primer noche de novia.

4 A Juan quiero y á Juan amo
y á Juan tengo en la memoria,
y con Juan me he de casar
si alguno no me lo estorba.

5 A la Cruz verde me fuí
y me senté en la peana,
me puse á considerar
el amor de mi serrana.

6 A la cueva más profunda
que tiene el mar en su centro,
me tengo, niña, de ir
para darte un sentimiento.

7 A la escuela del amor
de la mano me *llevastes*,
y en la primera lección
el corazón me *robastes*.

8 A la fuente voy por agua,
á la taberna por vino,
á la tienda por jabón,
sólo por hablar contigo.

9 A la luna de Enero
la falta un diente,
y á mí me falta un año
para quererte.

10 A la luna de Enero
te he comparado,
que es la luna más clara
de todo el año.

11 A la mar, por ser honda,
se van los ríos,
y detrás de tus ojos
se van los míos.

12 A la mar te pareces
en enojarte,
porque la mar se enoja
solo del aire.

13 A la mar tengo de irme
á llorar mi sentimiento,
porque puse mi querer
en un molino de viento.

14 A la orilla del mar fuí
á llorar como una alondra,
á los peces les conté
que tu querer me abandona.

15 A la orilla del río
lo tengo todo;
tengo suegra, cuñada
y el bien que adoro.

16 A la orillita del mar
suspiraba una ballena,
y en los suspiros decía:
Quien tiene amor, tiene penas.

17 A la orillita del río
me puse á considerar
si tirarme á la corriente
ó si dejarte de amar.

18 A la prenda que yo adoro
se la ha antojado una estrella:
tengo de subir al cielo
aunque me quede sin ella.

19 A la puerta la María
tiran agua y salen rosas.
Pasa por allí su novio
y escoge la más hermosa.

20 A la puerta de tu casa
tengo escrito con mi sangre:
« No hay plazo que no se cum-
[pla
ni deuda que no se pague. »

21 A la salida de Asturias
y al entrar en la Montaña,
tres veces me retentó
el amor de una asturiana.

22 A la una, y á las dos,
y á las tres, que se remata.
¿ Quién me compra, que yo
[vendo
el corazón de una ingrata?

23 A la Virgen del Carmelo
te tengo comparadita:
delgadita de cintura,
y ojos negros, morenita.

24 A la Virgen del Pilar
la he pedido que me quieras.
Ya que no lo hagas por mí,
haslo por ella siquiera.

25 A la Virgen Soberana
viéndote mala pedí,
que se nos lleve juntitos
ó te deje junto á mí.

26 A la vuelta de una esquina
te vi por primera vez,
y desde entonces te veo
aunque no te quiera ver.

27 A las dos de la mañana
se levantó un vento frío.
Levántate tú, serrana,
que son los suspiros míos.

28 A las niñas de mis ojos
las tengo que echar candado,
para que no se enamoren
de ningún hombre casado.

29 A las niñas de tus ojos
las tengo que ir á pedir
que me entierren en su fondo,
que ya no puedo vivir.

30 A las prisiones de Orán
me llevan porque te olvide.
Así me lleven á Ceuta,
olvidarte es imposible.

31 A las puertas de la iglesiá
que te vayas á casar,
no pierdo las esperanzas.
¡ Mira que es temeridad !

32 A los ojos de mi cara
los tengo de castigar,
porque miran con cariño
á quien mal pago les da.

33 A los pájaros envidio
porque cantan en tu reja,
y yo canto solo y triste
dando á los vientos mi queja.

34 A media noche, tus ojos
estaban en el balcón ;
así que cantó el sereno :
¡ Es media noche y hay sol !

35 A mi compañera *fuistes*
y ella te dió calabazas.
Ahora te vienes á mí.
Mira á ver dónde las plantas

36 A mi corazón le digo
que se divierta y no llore,
que si tú no le has querido,
no faltará quien le adore.

37 A mi corazón prendieron
y á la carcel le llevaron,
y sin delito ninguno
á muerte le sentenciaron.

38 A mi madre, en una sala
el respeto la perdí
con palabras y razones,
sólo por quererte á ti.

39 A mi madre la perdí
el respeto y el cariño,
sólo por querer hablar
dos palabritas contigo.

40 A mí me gusta el merengue
porque tiene dulce dentro ;
á mí me gustan las chicas,
á mí me gusta tu cuerpo.

41 A mí no me mata el toro
ni tampoco los toreros,
pero me mata una niña
que tiene los ojos negros.

42 A mi novio le aconsejan
que no se case conmigo,
que soy pobre, y él contesta :
La quiero por eso mismo.

43 A mi padre y á mi madre
les quiero como es debido,
pero en llegando á mi amante
pierdo los cinco sentidos.

44 A ninguno en este mundo
he querido como á ti,
y que tú no lo comprendas
es lo que me mata á mí.

45 A orillas del mar nací ;
una concha fué mi cuna.

Si no me caso con Concha
no me caso con ninguna.

46 ¿ A qué vienes á mi casa,
tranca de mi gallinero,
espejo de mi corral,
si sabes que no te quiero?

47 A rey muerto, rey puesto,
dice mi madre;
no pases, hija mia,
penas por nadie.

48 A San Antonio he pedido
sardinas en abundancia,
y un novio marinerito,
porque me hace mucha falta.

49 A todas horas del dia
le estoy pidiendo á Jesús
que por su pasión y muerte
me lleve donde estás tú.

50 A todos los ojos negros
les *afusilan* mañana;
los tuyos, por compasión,
les quedan *pa* otra semana.

51 A todos los ojos negros
los aprisionan mañana,
y tú, niña, que los tienes,
date por aprisionada.

52 A todos los ojos negros
los van á apresar mañana.
Morena, tú que los tienes
échate un velo á la cara.

53 A todos los ojos negros
les van á apresar mañana,
y tú que negros los tienes,
tírate por la ventana.

54 A todos los que usan armas
quieren los guardias prender.
Cierra los ojos, morena,
que te prenden si te ven.

55 A tomillo me huele
tu pecho, Manuel,
á tomillo, retama
y hojas de laurel.

56 — A tomillo y romero
me hueles, niña.
— Como vengo del campo
no es maravilla.

57 A tu madre se lo dije;
á tu padre no me atrevo.
Diseló, corazón mio,
que por tus amores muero.

58 A tu madre se lo he dicho
y á tu madre no me atrevo.
Diseló tú por los dos,
que yo soy el que te quiero.

59 A tu padre se lo dije
y á tu padre no me atrevo,
que en *supiéndolo* tu madre
tu padre lo sabrá luego.

60 A tu puerta, dama hermosa,
tres arbolitos planté:
un olivo y un cerezo
y la rama de laurel.

61 A tu puerta estuve anoche
hasta que salió la luna;
no me *quisistes* abrir,
corazón de piedra dura.

62 A tu puerta he de llamar
por ver si tú me respondes,
por ver si puedo aliviar
penas que tú no conoces.

63 A tu puerta llaman puerta,
á tu ventana, ventana,
á tu madre, clavelina,
y á ti, rosita temprana.

64 A tu puerta me senté
á comer una lechuga,
y en el cogollo encontré
las rayas de tu hermosura.

65 A tu puerta me senté
á llorar mi sentimiento,
y el querer me respondió :
— Mueres pasando tormentos.

66 A tu puerta planté un guindo
y á tu ventana un cerezo.
Por cada guinda un abrazo,
por cada cereza un beso.

67 A tu puerta planté un guindo
y á tu ventana un manzano,
sólo por verte coger
manzanitas con la mano.

68 A tu puerta planté un pino
¡ ojalá no le plantara !
porque el pobre se ha secado
al calor de tus miradas.

69 A tu puerta planté un pino
y á tu ventana un peral,
pa que me des una pera
la noche de Navidad.

70 A tu puerta planté un pino
y á tu ventana un guindal,
para cuando te levantes
comas guindas con el pan.

71 A tu puerta, sol dorado,
me dió sueño y me dormí.
Me despertaron los gallos
cantando el quiquiriquí.

72 A tu puerta, vida mia,
tres arbolitos planté.
Permita el cielo divino
que te florezcan los tres.
El primero es un manzano,
el segundo es un olivo,
el tercero es un sarmiento,
y atiende lo que te digo.
El manzano, que te amo,
el olivo, que te olvido,
el sarmiento, que me pesa
lo mucho que te he querido.

73 A tu ventana asomé
y á tu cabecera vi
un letrero que decía :
« No me peino para ti. »

74 A un valle me fuí á llorar
al pie de la flor duquesa,
y la flor me respondió :
« No llores por quien te deja. »

75 A una niña que me quiere
no puedo quererla yo,
y una mujer que yo quiero
se ríe de mi pasión.

76 A una niña vi llorar
á la puerta un camposanto,
y sus lágrimas decían :
« Por mi amante estoy lloran-
[do. »

77 A unos ojos me asomé
y en unos labios caí.
Si el corazón no me saca,
no sé qué será de mí.

78 Abreme la puerta, cielo,
que no te vengo á reñir,
que si me quieres te quiero
y eso te vengo á decir.

79 *Acuerdaté*, dueño mio,
de aquel tiempo, cuando en-
[tonces
bajabas descalza á verme
y ahora ya no me conoces.

80 *Acuerdaté*, picarona,
cuando salías de noche
descalza, por no hacer ruido,
y ahora ya no me conoces.

81 Adiós, adiós, que me voy,
adiós, que me quiero ir;
dame un abrazo, morena,
que me quiero despedir.

82 Adiós, adorada prenda,
que me vengo á despedir,
y el alma se me quebranta
al separarme de ti.

83 Adiós, casa de cuatro aguas,
ventana de cuatro esquinas;
para mí ya se acabaron
las entradas y salidas.

84 Adiós, conchita de nácar,
adiós, perla del oriente,
adiós, jardín de las flores,
adiós, causa de mi muerte.

85 Adiós, hoja de panizo,
adiós, hasta la mañana.
Tú te quedas al *rocido*
y yo me voy á la cama.

86 Adiós, que me voy del mundo
porque la muerte me llama,
y en el testamento dejo
que me entierren en tu sala.

87 Adiós, que me voy sin verte,
mi corazón sin hablarte,
mis labios sin darte un beso,
mi brazo sin abrazarte.

88 Adiós, que ya me despido
de tus ventanas y rejas,
y de ti no me despido,
que el corazón no me deja.

89 Adiós y vete con Dios;
vete con Dios, amor mio;
mira que no bebas agua
de la fuente del olvido.

90 Agua menudita llueve.
¡ Cómo escurren los canales
Abreme la puerta, cielo,
que soy aquel que tú sabes.

91 Aguila imperial pareces
con el cetro y la corona.
Envidia le tengo al hombre
que te ha de gozar, paloma.

92 Aguila que vas volando
y en el pico llevas hilo:
dameló para coser
mi corazón que está herido.

93 Aguila que vas volando

y en el pico llevas hilo:
damelé para coser
su corazón con el mio.

94 Ahora te vengo á ver,
que de mañana ya es tarde,
de noche no puede ser,
que lo prohibe el alcalde.

95 Al alto cielo subí
á confesar con un santo;
de penitencia me echó
que no te quisiera tanto.

96 Al alto cielo subí
á preguntar por tu nombre
y me dijo un serafín
que te llamabas Dolores.

97 Al árbol del amor
dos flores le cogí;
una fué *pa* mi amor
y otra fué para mí.

98 Al borde de tu saya
me enamoré yo,
de la que la llevaba,
de la saya no.

99 Al cabo de tanto tiempo
que mi corazón te amó,
has tenido atrevimiento
para decirme que no.

100 Al canario has enseñado
en tu boquita á comer,
y á mí me estás enseñando
á que tenga celos de él.

101 Al Cristo de la Agonía
le conté tu falta yo,
y me contestó diciendo:
« No la perdonará Dios. »

102 Al Cristo la Soledad
le pido de noche y dia
que te deje de querer:
el quererte es mi agonía.

103 Al final del camposanto
quiero un letrero poner
que diga: « Aquí le ha traído
el amor de una mujer. »

104 Al león, con ser león,
dicen que le rinde el sueño.
Yo, con ser persona humana,
en pensar en ti no duermo.

105 Al morir, con un pañuelo
la cara yo la tapé
porque la tierra no toque
boquita que yo besé.

106 Al otro lado del rio
suspiraba una ballena,
y en el suspiro decía:
Quien tiene amor, tiene pena.

107 Al pasar por tu jardín
me puse á cortar un ramo.
Al acordarme de ti,
se me cayó de la mano.

108 Al pie de la sepultura
fui para echarme ó no echarme,
y no ha podido la muerte
de tu querer separarme.

109 Al pie del rosal dormí;
la rosa tuve por cama.

Rosa, si no te cogí,
fué porque no tuve gana.

110 Al que mata, le castigan
con justicia ó sin razón,
mas para ti no hay castigo
por matar mi corazón.

111 Al salir de confesarme
te encontré junto á la puerta
y allí mismo se acabaron
mis propósitos de enmienda.

112 Al sereno de mi barrio
pregunté qué hora sería;
te asomaste y exclamó :
Las doce del mediodía.

113 Al sol le digo : Detente,
detente en la oscuridad,
donde no me vea nadie
por esa mujer llorar.

114 Al subir las escaleras
y al bajarlas hacia abajo,
te dieron las calabazas
y te tienes por muy majo.

115 Al tiempo de darla tierra
el pañuelito la eché
pa que no comiera tierra
boquita que yo besé.

116 Al toque de la oración
y al amanecer el dia,
eres en comparación
como el pan de cada dia.

117 Alegría para mí
siempre ha sido contrabando.
Desde que te conocí
llevo la vida penando.

118 Algo tienen de la Salve
nuestros amores, serrana.
Con vida y dulzura empiezan,
gimiendo y llorando acaban.

119 Algún dia, algún dia,
pero no ahora
era yo de tus males
remediadora.

120 Algún dia dije yo
que jamás te olvidaría.
Aquel tiempo ya pasó
y éste es otro, vida mía.

121 Algún dia dije yo
que olvidarte era mi muerte,
y ahora lo mismo me da
olvidarte que quererte.

122 Algún dia fué tu calle
carretera para mí,
y ahora es una cuestecita
que no la puedo subir.

123 Algún dia ignoraba
lo que ahora veo.
¡ Qué vueltas que da el mundo,
válgame el cielo !

124 Algún dia ignoraba
lo que ahora veo.
Si algún dia te quise,
ya no te quiero.

125 Algún dia la tu calle
alegre la paseaba,

y ahora la paseo triste
sin esperanza de nada.

126 Algún dia lo era yo
de tu plato rica sopa,
y ahora soy un veneno
maldecido por tu boca.

127 Algún dia los mis ojos
fueron hechos á tu idea;
ahora que ya tienes otros,
de los mios no te acuerdas.

128 Algún dia me verás
cuando no tenga remedio;
me verás y te veré,
pero no nos hablaremos.

129 Algún dia por verte
daba mil vueltas,
y ahora por no mirarte
doy mil quinientas.

130 Algún dia por verte
suspiros daba,
y ahora por no verte
vuelvo la cara.
Que vengo de lavar,
de lavar del rio,
el pañuelo de seda
de un amigo mio;
que vengo de lavar,
de lavar del rio.

131 Algún dia quise ser
de tu plato rica sopa,
y ahora soy el veneno
de los labios de tu boca.

132 Algún dia tú caerás
y querrás que te levante.
Si yo la mano te diera,
que la salvación me falte.

133 Alza, niña, la chaqueta
y *miramé* en el costado
una puñalada fiera
que por quererte me han dado.

134 *Alzaté* esa gorra, majo,
que no se te ven los ojos,
esos labios de coral
y ese moreno gracioso.

135 Allá arriba, en aquel alto,
me *enseñastes* á querer.
No me enseñes á olvidar,
que yo no quiero aprender.

136 Amante mio del alma,
donde ha habido, siempre habrá.
Tus ojos quieren mirarme;
dejalós con libertad.

137 Amante mio del alma,
dueño de mi voluntad:
tú eres el que no me dejas
tener con otro amistad.

138 Amante mio del alma,
qué descuidadito vives!
¡No habrá papel en tu tierra
que una carta no me escribes!

139 Amante mio del alma,
¿qué me distes á beber,
que á todos he olvidado
y á ti no ha podido ser?

140 Amante mio del alma,
regalo de mi querer.

¡ quién te pudiera dar agua
cuando la vas á beber !

141 Amante mio del alma,
siempre contigo me acuesto.
Aunque no duermo contigo,
te tengo en el pensamiento.
Luego me quedo dormida
y á la mañana despierto.
Tú eres la primer palabra
que en mi corazón encuentro.
Y después que me levanto
para empezar mi tarea,
no cojo labor en mano
sin que primero te vea.

142 Amante mio del alma
y del alma amante mio :
no pierdas las esperanzas,
que yo no las he perdido.

143 Amante mio del alma,
ya no me has de conocer,
que tengo distinto genio
y otro modo de querer.

144 Amante por amante,
dueño por dueño,
no hay amor en el mundo
como el primero.

145 Amor mio, amor mio,
no vengas tarde.
— Ni tarde ni temprano ;
no hay que esperarme.

146 Amor mio, come y bebe,
que mi mal no será nada,
que si estoy descolorida,
ya me pondré colorada.

147 Amor mio, come y bebe
y *echaté* á dormir la siesta,
que me tienes tan segura
como el agua en una cesta.

148 Amor mio, no comas
las aceitunas,
que me han dicho que tienen
veneno algunas.

149 Amor mio, no pierdas
las esperanzas,
que en el pozo más hondo
la soga alcanza.

150 Amor mio, por otro
vas á la guerra.
¡ Quién tuviera un hermano
que por ti fuera !

151 Amor mio, *quieremé*,
mira que no soy de bronce,
que las piedras se quebrantan
á fuerza de darlas golpes.

152 Amor mio, si te vas
asegura bien tu vida,
mira que vas embarcado
en una lancha podrida.

153 Amor mio, si te vas
dejamé una prenda tuya.
Dejamé la tu navaja
para picar la verdura.

154 Amor mio, si te vas
escríbeme en el camino,
y si no tienes papel,
las alas de un golondrino.

155 Amor mio, si te vas,

vente á despedir de mí,
que yo cerraré los ojos
y diré que no te vi.

156 Amor mio, te olvidé;
á los hechos no hay remedio.
Arrepentida no estoy;
busca quien te dé consuelo.

157 Amor mio, ven temprano,
no me vengas á deshora:
que en la calle que yo vivo
viven las murmuradoras.
Que con esa morena
me tengo yo de casar,
aunque sus padres no quieran
que la lleve á la ciudad.

158 Amor, no pongas amor
donde no hay correspondencia,
mira que te quedarás
á la luna de Valencia.

159 Amor tuyo y amor mio,
amor de los dos iguales;
por una palabra sola
perdimos las amistades.

160 Amores de largo tiempo
malitos de olvidar son,
que van criando raíces
al lado del corazón.

161 Amores disimulados
esos me gustan á mí,
que se encuentran y no se hablan
y siempre dicen que sí.

162 Amores en el lugar
ni les tengo ni les quiero,
que el que á mí me ha de llevar
ha de ser un forastero.

163 Amores sí que los tengo,
pero no los tengo aquí.
Si la vista no me engaña,
no hace mucho que los vi.

164 Amores tenía trece
y se murieron los doce,
y el uno que me ha quedado
dice que no me conoce.

165 Anda á la m..., buen mozo,
que me c... en tus pañuelos,
que mejores que los tuyos
me los dan y no los quiero.

166 Anda, da gusto á tu padre
y á tus hermanos también,
que como no tienes madre
les tienes que obedecer.

167 Anda diciendo tu madre
la tonta y la zalamera,
que para un hijo que tiene
del cielo baje la nuera.

168 Anda diciendo tu madre
que la reina *pa* ti es poco,
y yo, como no soy reina,
te dejo y me voy con otro.

169 Anda diciendo tu madre
que me quieres y me adoras,
y en saliéndote á la calle
de cualquiera te enamoras.

170 Anda diciendo tu madre

qué no me quiere por nuera.
Tu madre que sople el caldo,
que esta sopa no la quema.

171 Anda diciendo tu madre
que no me quiere por nuera,
y en la suela del zapato
tengo yo más honra que ella.

172 Anda diciendo tu madre
que no me quiere por nuera.
Yo tampoco quiero á su hijo,
tronco de mala madera.

173 Anda diciendo tu madre
que no me quieres á mí.
La dicha fuera la suya
si yo te quisiera á ti.

174 Anda diciendo tu madre
que somos burros los hombres.
Ojalá fuera yo burro
para arrearla dos coces.

175 Anda diciendo tu madre
que tienes un olivar,
y el olivar que tú tienes
es que te quieres casar.

176 Anda diciendo tu madre
que tienes y que tenías
olivares en la Habana,
tierras en Andalucía.

177 Anda diciendo tu madre
que tú la reina mereces.
Vete por ella á Madrid,
pero á mí no me desprecies.

178 Anda diciendo tu madre
que tú la reina mereces,
y como yo no soy reina,
para mí no perteneces.

179 Anda diciendo tu madre
que tú la reina mereces,
y como yo no soy reina,
te aconsejo que me dejes.

180 Anda diciendo tu madre
que tú la reina mereces,
y yo, como no soy reina,
no quiero que me desprecies.

181 Anda diciendo tn madre
que yo contigo no igualo.
Eso será en el parné,
porque en la sangre te gano.

182 Anda diciendo tu madre
que yo para ti soy poco.
Iremos á la alameda
y cortaremos un chopo.

183 Anda diciendo tu madre,
tu madre la *quisió* quién...
Anda revolviendo el agua,
la que tiene que beber.

184 Anda diciendo tu madre
y tu hermana la orgullosa
que yo para ti soy poco,
que mereces otra cosa.

185 Anda, que ya no te quiero
porque no me da la gana,
porque me han dicho que tienes
amores con otra dama.

186 Anda, sí que te quiero,
sí que te quiero,

con el alma y la vida,
  que más no puedo.

187 Anda, sí que te quiero,
  sí que te quiero;
poquito, por si acaso
  me olvidas luego.

188 Anda, sí que te quiero,
  sí que te quiero.
¡ Pudiera no quererte,
  siendo mi dueño!

189 Anda, ve y díle á tu madre
que no te vigile tanto,
porque si los dos queremos,
cualquier dia nos casamos.

190 Anda, ve y díle á tu madre
que te meta en un nichito,
que te ponga cuatro velas,
que yo no te necesito.

191 Anda, vete, anda, vete
  con tu marido,
y si no te quisiera
  vente conmigo.

192 Anda, vete con la otra,
que es más bonita que yo.
Más bonita, lo será,
pero más honrada, no.

193 Anda, vete, que no quiero
verte, ni oirte, ni hablarte,
que me han dicho que hay in-
[fierno
y no quiero condenarme.

194 Anda y díla á tu madre
  que te empapele,
que á las empapeladas
  nadie las quiere.

195 Anda y díle á tu madre
  que te empapele,
que te meta en un arca,
  con llave cierre.

196 Anda y *señalamé* un sitio
donde yo me pueda ir
á llorar todas mis penas
cuando me aparte de ti.

197 Anda y vete con la otra
ya que tú te lo has querido,
que yo sembraré mi huerto
con sarmiento del olvido.

198 Anda y vete, chulo triste,
á ver si con otra ganas
lo que conmigo *perdistes*.

199 Anda y vete por el mundo,
que el mundo te dará el pago,
que también el mundo arregla
lo que anda desarreglado.

200 Andas haciendo conmigo
una buena y otra mala;
yo tengo que hacer contigo
una que sea sonada.

201 Angeles y querubines,
ayudarme á despedir
con trompetas y clarines.
¡ Adiós, bello serafín!

202 Anoche á la media noche
la media luna cayó,
y en un ramito de flores
mi amante la recogió.

203 Anoche á la tu ventana
cantando me dió la una;
no me *quisistes* abrir,
corazón de peña dura.

204 Anoche estuve á tu puerta,
dí tres golpes al candado.
Para estar enamorada
tienes el sueño pesado.

205 Anoche me lo dijeron
acabando de cenar,
que tú ya no me querías
y que me ibas á matar.

206 Anoche me lo dijeron
acabando de cenar.
Si tienes amores nuevos,
Dios te los deje gozar.

207 Anoche soñaba yo
que los moros me mataban,
y eran tus hermosos ojos
que enojados me miraban.

208 Anoche soñé yo un sueño,
y en aquel sueño soñé
que me habías olvidado.
¡Si vieras cuánto lloré!

209 Anoche y antesdeanoche
he dormido á la serena,
en una cama de flores
al lado de mi morena.

210 Antes mirarás la playa
toda cubierta de estrellas
y de arenas todo el cielo,
que ver menguar mi firmeza.

211 Antes que mujer de otro
quisiera verte morir,
ó el cura que á ti te case
sea el que me entierre á mí.

212 Antes que yo te olvidara,
prenda de mi corazón,
ha de amanecer la luna,
ha de anochecer el sol.

213 Antes se estiló decir:
« ¡ Ojos negros, quién te au-
[ñara ! »
Ahora se estila decir:
« ¡ Vaya usted con Dios, sa-
[lada ! »

214 Apenas por la mañana
sale el sol por el oriente,
me has echado la cadena
de los rizos de tu frente.

215 Aposté que me querías
y resultó lo contrario.
No sentí las calabazas,
sino el dinero apostado.

216 Aquel pajarito, madre,
que canta en aquel romero,
dígale usted que no cante,
que está mi amante durmiendo.

217 Aquel que me diga á mí
que te olvide ó que te deje,
será mi mayor contrario
cada vez que le tropiece.

218 Aquel que me diga á mí
que te olvide, prenda mia,
aquel será mi contrario
mientras en el mundo viva.

219 Aquel que quiera saber
quién reina en mi pensamiento,
ha de escribir en el agua,
ha de anotar en el viento.

220 Aquel que tuvo la culpa
de nuestra separación,
ojalá se le cayeran
las alas del corazón.

221 Arbolito, te secaste
teniendo la fuente al pie,
en el tronco la firmeza
y en la ramita el querer.

222 Arriba, sal de Jesús,
que te quiero ver las ligas,
que te quiero retratar
para cuando seas mía.

223 Arrodíllate, majo,
y *has* una ese.
Has de ser mi cuñado
aunque te pese.

224 Así como corre el agua
por debajo de la adelfa,
así corre por tu cara
la gracia de Dios, morena.

225 Asoméme á la ventana
por ver qué estabas haciendo,
y ví que estabas llorando.
Dime si la culpa tengo.

226 Aunque de noche no salgan
las estrellas en el cielo,
me alumbra por donde voy
la luz de tus ojos negros.

227 Aunque deje de mirarte
¡qué importa ver ó no ver!
Los gustos que son del alma
también un ciego los ve.

228 *Anque* el rio lleve palmas
y se lleve los palmeros,
como no te lleve á ti,
que se lleve al mundo entero.

229 Aunque estoy lejos de ti
no te he de olvidar por eso;
la ausencia no causa olvido
si el cariño es verdadero.

230 Aunque le pongan al puente
cañones de artillería,
tengo de venir á verte
todas las horas del dia.

231 *Anque* me digan de ti
lo que dicen del demonio,
yo te tengo de querer
como Dios á San Antonio.

232 Aunque me digan que eres
mujer de mala conducta
y de malos procederes,
te quiero porque me gustas,
porque es mi gusto quererte.

233 Aunque me digas que no,
á tu casa he de volver,
por ver si tu corazón
me puede favorecer.
Que vale más el sol
que la luna brillante,
vale más la mi morena
que la luna de Alicante.

234 *Anque* me digas que no,
á tu casa he de volver,

porque tienes corazón,
niña, de favorecer.

235 Aunque me digas que no,
yo á tu casa siempre acudo,
que por fin saca limosna
el pobre que es importuno.

236 *Anque* me veas cadáver
á la puerta de una ermita,
no te alabes, no te alabes,
que los muertos resucitan.

237 Aunque me veas con dos,
no te pongas colorada,
que muchos van á la feria
por ver y no comprar nada.

238 Aunque me veas con otra
á la puerta de la iglesia,
no pierdas las esperanzas,
que el mundo da muchas vuel-
[tas.

239 *Aunque* me veas con otro
al pie del altar mayor,
no pierdas las esperanzas,
que quien te quiere soy yo.

240 Aunque me veas hablar
con el lucero del alba,
niña, no te dé cuidado,
que mi palabra es palabra.

241 Aunque me ves amarilla
mis labios no comen cera.
La cadena del amor
me tiene de esa manera.

242 *Anque* me ves de luto
toda cubierta,
no se me ha muerto nadie,
que es por tu ausencia.

243 Aunque no quiera tu madre
ni tu hermana la casada,
por encima de las dos
dame la mano, serrana.

244 Aunque no quiera tu madre
ni tu hermana la soltera,
por encima de las dos
dame la mano, morena.

245 Aunque para mi no seas,
siempre te he de querer bien,
porque para mi has tenido
partidas de hombre de bien.

246 Aunque para mi no seas,
siempre te tendré afición ;
hasta que hayamos tenido
á ratos conversación.

247 Aunque soy morenita
mi amor me quiere,
como si fuera blanca
como la nieve.

248 Aunque supiera ganar
la gloria y después el cielo,
no me casaba contigo,
porque eres un embustero.

249 Aunque te encuentre y no te
[hable
no te debes esconder.
Es que no tengo palabras
para explicar mi querer.

250 Aunque te llame morena,
niña, no te dé cuidado,

que la Virgen del Pilar
es morena y la adoramos.

251 Aunque te llamen pecosa,
niña, no te dé cuidado,
que el cielo con sus estrellas
está muy bien adornado.

252 *Anque* te subas al cielo
y te escondas en las nubes,
te tengo de conocer
por el amor que te tuve.

253 Aunque te subas al cielo
y te sientes junto á Dios,
no te han de querer los santos
como te he querido yo.

254 *Anque* te vuelvas anguila
y te tires á la mar
y te ocultes en la arena,
mis ojos te han de buscar.

255 Aunque te vuelvas culebra
y te bañes en el rio,
no se ha de quitar la mancha
que conmigo te ha caído.

256 Aunque tengas más amores
que flores tiene un almendro,
ninguno te ha de querer
como yo te estoy queriendo.

257 Aunque tu padre me dé
el carro y la mula blanca,
no me he de casar contigo
porque eres estrecha de ancas.

258 *Anque* tu padre me dé
el corral lleno de vacas,
no me he de casar contigo,
que tienes cortas las patas.

259 *Anque* tu padre me diera
el corral con la vacada,
no me casaba contigo,
cara de sartén quemada.

260 Aunque tu padre me mande
la carreta y el buey cojo,
no me he de casar contigo
porque eres tuerta de un ojo.

261 Aunque tu padre me ponga
cañones de artilleria,
tengo de rondar tu calle
todas las horas del dia.
Con la luna, madre,
con la luna iré,
con el sol no puedo,
que me quemaré.

262 Aunque tu padre no quiera
nos casaremos los dos;
mucho puede la obediencia
pero más puede el amor.

263 Aunque tus padres me pongan
el patio lleno de lanzas,
yo me he de casar contigo,
no pierdas las esperanzas.

264 Aunque tus padres no quieran,
como queramos los dos,
tú te coges la mantilla
yo la capa y...... *vamonós.*

265 Aunque tus padres no quieran
ni tu hermano el orgulloso,
yo he de ser el heredero
de ese cuerpecito airoso.

266 Aunque tus padres no quieran
ni tu tia la envidiosa,
tengo de ser heredero
de tu cuerpecito, hermosa.

267 Aunque tus padres no quieran
y á tu madre a hagas falta,
yo te tengo de sacar
por la ventana más alta.

268 Aunque tus padres no quieran
y los mios digan *no*,
si tú quieres y yo quiero,
nos casaremos los dos.

269 Aunque tus padres no quieran,
yo te tengo de querer,
por ver si tu cariñito
me puede favorecer.

270 Aunque tus padres te pongan
las tapias en el corral,
tú te has de venir conmigo
por la puerta principal.

271 Aunque vayas y te metas
donde se baña el león,
no te se quita la mancha,
que conmigo te cayó.

272 Aunque vayas y te metas
en la capilla del Carmen,
no te escapas de mis uñas ;
me has hecho un agravio grande.

273 Aunque vivo junto al monte
entre las hojas metida,
no soy de las olvidadas
que tiene el bien de mi vida.

274 Ausente es el bien que adoro.
¿ Qué dicha podré tener ?
En mí no reina alegría
hasta que le vuelva á ver.

275 Ausente está el dueño mio
sin poderlo remediar.
Como no sea por carta
no nos podemos hablar.

276 Ausentillo, ausentillo,
ausente, ausente ;
contra más ausentillo,
más firme siempre.

277 Ave yo quisiera ser
para el espacio cruzar,
en busca de tus suspiros
y saber por dónde van.

278 ¡ Ay, cuándo será aquel dia
que juntaremos la ropa
toda la tuya y la mia
en un arca muy preciosa !

279 ¡ Ay de mí, que me has quitado
una rosa, siendo mia !
La veo en mano de otro
marchita y descolorida.

280 Ay de mí, que siendo niña,
dí la palabra á un barbero
y ahora que soy mayorcita
á cumplirla no me atrevo.

281 Ay de mí, que siendo niña
le dí palabra á un mancebo
sin licencia de mis padres,
y á cumplirla no me atrevo.

282 ¡ Ay, quién tuviera la pluma
de Santo Tomás de Aquino,

para escribir á su novia
una carta con cariño !

283 Ayer en misa mayor
hice un pecado mortal :
puse los ojos en ti
y les quité del altar.

284 Ayer en misa mayor
me miraste y sonreiste.
Así parecías á Dios
como á mí me pareciste.

285 Ayer estuve en la Audiencia
y le pregunté al Fiscal
si el querer á una morena
tiene causa criminal.

286 Ayer me dijiste que hoy,
hoy me dirás que mañana,
y mañana me dirás
que de lo dicho no hay nada.

287 Ayer me *dijistes* que hoy,
hoy me dirás que mañana,
y mañana me dirás :
Ya se acabó la semana.

288 Ayer me fuí á confesar
con un fraile capuchino,
y me echó de penitencia
que me casara contigo.

289 Ayer tarde, contra tarde,
¿ cómo no viniste, amor,
estando la noche clara
y el caminito andador ?

290 Ayer tarde en el paseo
por tu salud pregunté ;
me *dijon* que estabas bueno
y en el alma me alegré.

291 Ayer yo tuve carta
de quien me quiere,
y en ella me pregunta
si vivo alegre.

292 Baja, niña, al cuarto bajo
y hablaremos por la reja
dos palabritas de amor
sin que lo sepa la vieja.

293 Bajo los ojos al suelo
cuando paso por tu casa,
por temor de que el cariño
se me conozca en la cara.

294 ¡ Bastante le importa al rey
que se le enfade un vasallo !
¡ Bastante me importa á mí
que tú te hayas enfadado !

295 Bendita sea la madre
que por tí pasó dolores.
De los pies á la cabeza
eres un ramo de flores.

296 Bendita sea la madre
que te crió y te echó al mundo,
para engañar á los hombres
con ese pelito rubio.

297 Bendita sea la madre
que te puso costurera,
que si llueve no te mojas
y si hace sol no te quemas.

298 Bien me decía mi madre
que me tenía que ver

con el pañuelito roto
por una mala mujer.

299 Bien me decían á mí
que tu querer era vano;
que se desvanecería
como nube de verano.

300 Blanco visten las palomas
y el cielo viste de azul.
Azul y blanco son siempre
colores que llevas tú.

301 Buen cuidado le dá al rey
que se le muera un soldado.
Otro tanto me da á mí
que tú te hayas enfadado.

302 Buena moza, buena moza
no te lo presumas tanto,
que también las buenas mozas
se suelen quedar en blanco.

303 Buena moza y con pesetas,
no se cómo no te casas,
si estás esperando al rey,
cuatro tiene mi baraja.

304 Cada vez que considero
lo mucho que te he querido,
me asomo á la puerta y digo:
Rediez, qué burro que he sido!

305 Cada vez que considero
que tengo el amor ingrato,
me doy contra las paredes;
no se cómo no me mato.

306 Cada vez que paso y miro
por donde solía hablarte,
la vista se me oscurece
y el corazón se me parte.

307 Cada vez que paso y miro
y á la ventana no estás,
voy acortando los pasos
por ver si te asomarás.

308 Cada vez que paso y miro
y te encuentro á la ventana,
se me alegra el corazón
para toda la semana.

309 Cada vez que paso y veo
la casa donde murió,
me consuelo con la jaula,
que el pájaro ya voló.

310 Cada vez que paso y veo
los clavos de la tu puerta,
me arrodillo y les adoro
como si fueran la iglesia.

311 Cada vez que paso y veo
los sitios acostumbrados,
me arrodillo y les venero
como si fueran sagrados.

312 Cada vez que te veo
digo á tus padres
que malhaya quien quita
las voluntades.

313 Cada vez que tú te pones
la gorra de medio lado,
no pasea por el mundo
muchacho más resalado.

314 Cada vez que veo el mar
se me acrecientan mis penas,

al ver aquel hondo pozo
donde mi amante navega.

315 Cada vez que voy á arar
y tiro de los ramales,
me acuerdo de aquella niña
que anda por los arrabales.

316 Cada vez que voy al monte
y me meto en la espesura
y veo la nieve blanca,
me acuerdo de tu hermosura.

317 Cada vez que yo te miro
con toda el alma te ruego ;
cada vez que tú me miras
para mí se abren los cielos.

318 Calabazas en Marzo
¿ cuándo se han visto ?
y á mí me las han dado,
siendo tan listo.

319 Calle arriba, calle abajo,
calle de Santa Isabel,
allí están los mis amores
y no se han dejado ver.

320 Cambié la noche por dia
creyendo de mejorar
y ahora veo que he cambiado
oro fino por metal.

321 Caminito de la iglesia,
si tú supieras hablar,
¡ cuántos pañuelos de seda
habrás visto regalar !

322 Camino de Santa Eulalia
una niña se perdió.
Virgen de la Candelaria,
¡ si me la encontrara yo

323 Campanilla dibujada
de la mano de un platero,
ni eres alta, ni eres baja,
eres como yo te quiero.

324 Campanitas de la iglesia
ya podéis tocar á muerto,
que me olvidó tu cariño
y yo de pena me muero.

325 Canta, mi vida, no llores,
mira que te pones mala,
mira que se desmejora
la hermosura de tu cara.

326 Capullito, capullito,
ya te vas volviendo rosa ;
ya te va llegando el tiempo
de decirte alguna cosa.

327 Cargadita de esperanzas
entré en tu casa un verano,
pero salí por otoño
muerto por el desengaño.

328 Cariño del alma mia,
no me mates con tus dudas,
porque á todos tus martirios
responderá mi dulzura.

329 Cariño descariñado,
¿ dónde *estuvistes* ayer,
que mis ojos te buscaron
y no te pudieron ver ?

330 Carita como la tuya
ni la he visto ni veré,

porque en poquito terreno
mucha hermosura se ve.

331 Canta dichoso y recuerda
aquellos felices dias,
¡ ay ! en tanto que yo lloro
mis pasadas alegrías.

332 Carta que de mí te apartas
y á mi novia vas á ver :
dala un besito en la boca
al tiempo de irte á coger.

333 Carta sin firma te envío
porque yo no sé firmar.
Más vale carta sin firma
que firma sin voluntad.

334 Carta tengo en el correo
que me cuesta diez y veinte,
pero tengo un chico rubio
que le dice al sol : *detente.*

335 Carta tengo en el correo
que me cuesta una peseta.
Aunque me costase un duro
no la dejo en la estafeta.

336 Carta tuve de mi amante
en el correo de ayer ;
me dice que no le olvide,
que pronto me viene á ver.

337 Centinela del castillo
dejamé pasar al puente,
que voy á ver á mi novia
que está de cuerpo presente.

338 *Casaté* conmigo, Juan,
mira que soy buena moza,
mira qué zapatos llevo
y qué carita de rosa.

339 *Casaté* conmigo, Juan,
mira que soy buena moza ;
para cerner y amasar
mira que no encuentras otra.

340 Cien mil duros me ofrecieron
si olvidaba tu querer.
Falta me hacía el dinero,
pero yo le desprecié.

341 Cinco millones de leguas
dista de la tierra el sol ;
de tu casita á la mia
no dista más que un balcón.

342 Claveles y mirabeles,
clavelinas más de un ciento,
claveles y mirabeles
tiene mi amante en el huerto.

343 Clavelina colorada
nacida en el mes de Enero.
¿ Quién ha visto cortar flores
en el rigor del invierno ?

344 Colorada, colorada,
colorada de carrillos ;
á la puerta de la iglesia
¡ quién te pondrá los anillos !

345 Colorada la manzana
y amarillo el almirez.
Si tú, majo, no me quieres,
estamos de un parecer.

346 Como Cristo amó á los hom-
|bres,
lo mismo te quiero yo.

Puede que me quede corto,
¡ ya ves qué comparación !

347 Como dos árboles somos
que la suerte nos separa,
con un camino por medio,
pero se juntan las ramas.

348 Como el agua cristalina
que corre de losa en losa,
tiene mi amante la cara,
un poquito más hermosa.

349 Como el barquito en el agua
que va pegando vaivenes,
tengo yo mi corazón
cuando te llamo y no vienes.

350 Como el sol de Andalucía
no hay otro sol en el mundo ;
como el amor que te tengo
tampoco hallarás ninguno.

351 Como la guardia civil
que va por la carretera,
te tengo de camelar
aunque tus padres no quieran.

352 Como la perdiz herida
que se va á morir al soto,
así está mi corazón
cuando te veo con otro.

353 Como la sal en el agua
se deshizo tu querer ;
de la noche á la mañana
mudaste de parecer.

354 Como platillos de un peso
nuestros corazones son ;
sube el uno, baja el otro,
nunca está fiel el amor.

355 ¿ Cómo quieres que á solas
comuniquemos
si el aire de la envidia
corta los remos ?

356 ¿ Cómo quieres que á tu madre
la llame yo suegra mia
y á tus hermanas cuñadas,
si tú no quieres ser mía ?

357 ¿ Cómo quieres que el sol salga
si le tienes encerrado,
hasta que le desencierres,
rosita de Abril y Mayo ?

358 ¿ Cómo quieres que el sol salga
si le tienes en prisiones,
hasta que no te levantes
y á la ventana te asomes ?

359 ¿ Cómo quieres que el sol salga
si no le dejas salir,
si le tienes en prisiones
como me tienes á mí ?

360 ¿ Cómo quieres que en ti ponga
todita la mi afición,
si está reinando otro pájaro
dentro de mi corazón ?

361 ¿ Cómo quieres que la hiedra
en el invierno se seque ?
¿ Cómo quieres que yo olvide
á quien he querido siempre ?

362 ¿ Cómo quieres que en ti ponga
una firme voluntad

si eres como la veleta
que anda de acá para allá ?

363 ¿ Cómo quieres que la olvide
si al darla la extremaunción
alzo los ojos á Cristo
y mirándome murió ?

364 ¿ Cómo quieres que la olvide
si la he sabido querer,
si la he tenido en mis brazos
como á mi propia mujer ?

365 ¿ Cómo quieres que los aires
cruce un pájaro sin alas ?
¿ Cómo quieres que yo viva
si me quitas la esperanza ?

366 ¿ Cómo quieres que no mire
sin tristeza tu ventana,
si he dejado entre los hierros
hecha girones mi alma ?

367 ¿ Cómo quieres que te ame
si no te veo,
si el amor por los ojos
entra primero ?

368 ¿ Cómo quieres que te dé
lo que no te puedo dar,
el corazon de mi pecho
si no le puedo arrancar ?

369 ¿ Cómo quieres que te dé
lo que no te puedo dar,
la cinta de mi sombrero,
si no la puedo quitar ?

370 ¿ Cómo quieres que te dé,
lo que no te puedo dar,
una cinta para el pelo
y otra para el delantal ?

371 ¿ Cómo quieres que te dé
paño de mi pantalón,
hoy aquí, mañana en Francia
y otro dia en Aragón ?

372 ¿ Cómo quieres que te quiera
si me estás amenazando,
y el dia que tuya sea
la muerte me está aguardando ?

373 ¿ Cómo quieres que te quiera
si no me vas á buscar,
como el agua busca al rio
y el río busca á la mar ?

374 ¿ Cómo quieres que te quiera
si no te ha querido nadie ?
Tienes el pleito perdido,
quieres conmigo ganarle.

375 ¿ Cómo quieres que te quièra
si no te tengo afición,
si antes de yo conocerte
lloraba mi corazón ?

376 ¿ Cómo quieres que te quiera
si sólo gano un jornal ?
Yo no puedo mantener
salero con tanta sal.

377 ¿ Cómo quieres que te quiera
si tengo el corazón malo,
de una mala puñalada
que me ha pegado un gitano ?

378 ¿ Cómo quieres que te quiera,
si todo el mundo lo sabe ?

Tienes crédito perdido,
quieres conmigo ganarle.

379 ¿Cómo quieres que te quiera
siendo yo un pobre oficial?
¿Cómo quieres que mantenga
salero con tanta sal?

380 ¿Cómo quieres que te quiera
y ponga el amor en ti,
si eres como la veleta
tan pronto aquí como allí?

381 ¿Cómo quieres que te quiera
y que te tenga cariño,
si cuando voy á tu casa
tus padres riñen conmigo?

382 ¿Cómo quieres que tenga
buenos colores,
si me los van quitando
los tus amores?

383 ¿Cómo quieres que tenga
buenos colores,
si te vas y me dejas,
ramo de flores?

384 ¿Cómo quieres que tenga
firme esperanza,
si el cordón que me *distes*
ya no me alcanza?

385 ¿Cómo quieres que tenga
gracia para ti,
si soy desgraciadita
desde que nací?

386 ¿Cómo quieres que tenga
gusto contigo,
si estás hecha un emplasto
madurativo?

387 ¿Cómo quieres que tenga
gusto y que cante,
si á la raya de Francia
llega mi amante?

388 ¿Cómo quieres que tenga,
que tenga y traiga,
una en el pensamiento,
dos en el alma?

389 ¿Cómo quieres que un candil
alumbre á dos aposentos?
¿Cómo quieres que yo adore
dos corazones á un tiempo?

390 ¿Cómo quieres que vaya
de noche á verte,
si me has amenazado?
temo la muerte.

391 ¿Cómo quieres que yo vaya
á la ribera de Llanes,
si la ausencia del amor
no hay remedio que la sane?

392 Como se gasta una piedra
en agua de una corriente,
así se me está gastando
el corazón de quererte.

393 Como sé que de esa jaula
se escapó tu ruiseñor,
para que no pases penas
en su lugar vengo yo.

394 Como vienes del campo
vienes airosa,

vienes coloradita
como una rosa.

395 Como vives en alto
vives airosa,
por eso te has quedado
tan buena moza.

396 Como yo hubiera sabido
lo falso que era tu pecho,
yo no me hubiera metido
en corazón tan estrecho.

397 Compañerilla del alma,
de mí no tengas recelos,
que me tienes tan seguro,
como el agua en un arnero.

398 Comprendo que soy injusto
y no me puedo quejar,
me quieres tú cuanto puedes,
pero yo soñaba más.

399 Con achaque de prima
entro y te veo;
prima del alma mia,
¡ cuánto te quiero !

400 Con el alma de luto
de mis rigores,
voy siguiendo el calvario
de mis amores.

401 Con el corazón dañado
te pones á hablar conmigo,
y yo con mi sencillez,
lo que me pasa te digo.

402 Con el corazón partido,
llorando gotas de sangre,
arrastrado por el suelo
has de venir á buscarme.

403 Con el pantalón de pana
y el chaleco de lanilla
y las alpargatas verdes,
ya me puedes querer, niña.

404 Con el silencio posible
te pones á hablar conmigo,
y yo, con mi sencillez,
lo que me pasa te digo.

405 Con esa cara de Virgen
hacen pecar á los hombres.
¡ Dios me libre de los santos
que hacen tantos pecadores !

406 Con ese delantal blanco
vas publicando la guerra
y yo como artillerito
siento plaza en tu bandera.

407 Con ese sombrero gacho
me pareces un ladrón,
yo no digo de dinero,
digo de mi corazón.

408 Con esos rizos, morena,
que te cuelgan por la cara,
pareces la Soledad
cuando por el mundo andaba.

409 Con la flor te he comparado,
es buena comparación,
pues á todos enamoras
sin que tú sientas amor.

410 Con las penas que me has dado
tengo de hacer una cuerda,

para poder ir á verte
al infierno cuando mueras...

411 Con lo que has hecho conmigo
te he comparado á Moisés,
que á las flores de un desierto
lágrimas hizo verter.

412 Con los deseos de verte
se lo dije á tu vecina,
y ella dijo : Tonto, vete,
que otro la ronda la esquina.

413 Con los zapatitos bajos,
la puntera de charol,
los picos de tus enaguas,
me robas el corazón.

414 ¿ Con qué te lavas la cara,
ojitos de palomita ?
¿ Con qué te lavas la cara,
que la tienes tan bonita ?

415 — ¿ Con qué te lavas la cara,
que tan colorada estás ?
— Me lavo con agua clara
y Dios pone lo demás.

416 Con tanto ponerte lazos
no creas que estás más guapa,
que á veces quien más se arregla
suele hacerse menos gracia.

417 Con un hijo de viuda
me tengo de casar yo,
porque de la misma rama
se me ha caído una flor.

418 Contigo subí la cuesta,
y ahora que bajarla quiero
¡ qué trabajito me cuesta !

419 Contrabando es el tabaco,
la muselina y la pana,
y tú para mí, chiquilla,
has venido de la aduana.

420 — Corazón aleonado,
dime quién te aleonó.
— Un labrador en el campo
con un besito de amor.

421 — Corazón aleonado,
dime quién te aleonó.
— Una niña de quince años
que á dieciséis no llegó.

422 Corazón apasionado,
mira lo que te sucede
por haber puesto los ojos
en una que no te quiere.

423 Corazón de fino acero
que de puro fino saltas,
al fin se canta la gloria ;
no pierdas las esperanzas.

424 Corazón de leona
tienes á veces,
que aunque me ves que lloro
no te enterneces.

425 Corazón de piedra humana
de diamantes embutido,
no pierdas las esperanzas,
que yo no las he perdido.

426 Corazón en fina grana
embutido en fino acero,
¿ cómo quieres que te olvide
siendo tú mi amor primero ?

427 Corazoncito mio,

vete á una aldea;
ya que yo no te goce,
que no te vea.

428 Corazones partidos
yo no los quiero,
que cuando doy el mio
le doy entero.

429 Corre el agua de los caños
y salpica en el pilar.
A vuelta de pocos años
tú me vendrás á buscar.

430 Creen mis padres que estoy
estudiando en Salamanca,
y estoy queriendo á una niña
como la nieve de blanca.

431 Creía que era yo solo
quien á tu pecho adoraba,
pero veo que eres fuente
donde todos beben agua.

432 Cuando baja usté al jardín
tienen envidia las flores,
al ver que no tienen ellas
tan perfectos los colores.

433 Cuando cierras el balcón
y rechinas la madera,
se pone mi corazón
más amarillo que cera.

434 Cuando cortan los espinos
las hojas se queden lacias;
así se quedan los mozos
cuando les dan calabazas.

435 Cuando Dios me llame á juicio
tenemos que *dir* los dos
que *tuvistes* tú la culpa
de que me condene yo.

436 Cuando dos que bien se quieren
cuando el uno se va fuera,
¿ cuál de los dos sufre más,
el que se va ó el que se queda ?
El que se va, se divierte
entre jardines y flores,
y el que queda, suspirando,
suspirando sus amores.

437 Cuando dos quieren á una
y ella quiere á uno sólo,
anda el otro que parece,
ánima del purgatorio.

438 Cuando dos quieren á una
y los dos están presentes,
el uno cierra los ojos
y el otro aprieta los dientes.

439 Cuando dos se quieren bien,
con los ojos se saludan,
que también los ojos hablan
cuando la lengua está muda.

440 Cuando dos se quieren bien
y no se pueden hablar,
los ojos sirven de lengua,
para más disimular.

441 Cuando el mar está revuelto,
ganancia de pescadores.
Con las unas tomas bromas
con las otras los amores.

442 Cuando esté mala en la cama
no te apartes ni un momento,
y dime lo que tú sabes
y verás cómo no muero.

443 Cuando la luna se pare
y el sol deje de correr,
entonces, galán hermoso,
te dejaré de querer.

444 Cuando la paloma llora,
ausente está su dueño.
Quiere dormir y no puede;
es que el amor vence el sueño.

445 Cuando las piedras den gritos
y el sol deje de correr
y el agua del mar se acabe,
te dejaré de querer.

446 Cuando la pregunte el cura
« ¿ Quiere usted al señor fu-
[lano ? »
el sacristán en la torre
á muerto estará tocando.

447 Cuando le des cuenta á Dios
no la des solo de ti,
has de darla por los dos,
que tú me perdiste á mí.

448 Cuando llames á mi pecho
no le llames por su nombre;
llamalé con un suspiro,
verás cómo te responde.

449 Cuándo llegará aquel dia
que yo te encuentre en la calle
y te diga : « Mujer mia,
¿ dónde me quedas la llave ? »
« En casa de una vecina. »

450 Cuanto más hondo está el pozo,
más fresquita sale el agua;
cuanto más lejos de ti,
más firme está mi palabra.

451 Cuando mi amante se pone
la gorra de medio lado,
no se pasea en el corro
mocito más resalado.

452 Cuando no estás á mi lado,
no soy el que siempre soy.
Soy un corazón sin sangre,
un mediodía sin sol.

453 Cuando mi muchacha va
por las montañas á misa,
no me canso de mirarla
lo menudito que pisa.
Ay amor, ay amor, ay amante,
ay amor, que no puedo olvi-
[darte.
Ay amor, ay amor, ay con-
[suelo,
ay amor, que olvidarte no
[puedo.

454 Cuando no puedas hablarme,
me haces con los ojos señas,
que en algunas ocasiones
los ojos sirven de lengua.

455 Cuando paso por tu calle
se me alegra el corazón,
al ver esa enredadera
que tienes en el balcón.

456 Cuando por la calle voy
se me arrancan las entrañas,
al ver lo sola que voy
faltándome tu compaña.

457 Cuando paso por tu puerta
recuerdo que te he querido;
la sangre se me alborota,
mi corazón da un suspiro.

458 Cuando paso por tu puerta
siempre miro á los umbrales
y me detengo algo en ella
por si á la ventana sales.

459 Cuando paso por tu puerta
y á la ventana no estás,
voy acortando los pasos
por ver si te asomarás.

460 Cuando paso por tu puerta
y no estás en la ventana,
por más que quiero alejarme
no me alejo de tu casa.

461 Cuando paso por tu puerta
y no me dices *adiós*,
ni las ánimas benditas
pasan lo que paso yo.

462 Cuando por tu puerta paso
y te veo en la ventana,
se me alegra el corazón
para toda la semana.

463 ¿ Cuándo querrá Dios del cielo
que tú caigas y tropieces,
y que yo sea la losa
donde tú los ojos eches ?

464 ¿ Cuándo querrá Dios del cielo
y la Virgen del Pilar
que tu ropita y la mia
vayan juntas á lavar ?

465 Cuando quise no quisiste
y ahora que quieres no quiero.
Gozarás del amor triste
como yo gocé primero.

466 Cuando sales tu de casa
sale el sol, sale el aseo,
sale la belleza *el* mundo
con ese talle hechicero.

467 Cuando se muera mi amor
yo la he de guardar luto ;
dentro de mi corazón
tendré su cuerpo difunto.

468 Cuando se murió mi novia
le dije al enterrador :
Abrame usté un huequecito
pa enterrar mi corazón.

469 Cuando se quiere de veras
no se mira el qué dirán.
Quien tiene fe en su camino
no vuelve la cara atrás.

470 Cuando te encuentro en la calle
te quisiera preguntar
si te causo yo alegría
ó si te causo pesar.

471 Cuando te quiero olvidar
no lo puedo conseguir,
porque me acuerdo del beso
que en la boquita te dí.

472 Cuando te veo venir,
le digo á mi corazón :
¡ Qué bonita piedrecita
para dar un tropezón !

473 Cuando te veo venir
me convierto en alegría ;
no te salgo á recibir
porque la gente no diga.

474 Cuando te vi, sol divino,
fué de noche y con la luna ;

quedó mi cuerpo sin tino.
Advierte que no es pintura,
eres como el oro fino.

475 Cuando tú no me querías
con una mano me echabas,
con otra me recogías.

476 Cuando tus pisadas siento,
me pongo como la grana ;
y es que por verte se asoman
los colores de mi cara.

477 Cuando vayas á la iglesia
ponte un velito en la cara,
que los santos, con ser santos,
miran donde estás sentada.

478 Cuando vayas á la iglesia
y te pongas á rezar,
pide, ya que no me quieres,
que yo te pueda olvidar.

479 Cuando vuelva de la siega,
asomaté á la ventana,
que á un segador no le importa
que le dé el sol cara á cara.

480 Cuando yo era chiquitita
le di palabra á un mancebo ;
ahora que soy mayorcita
á cumplirla no me atrevo.

481 Cuando yo esté en la agonía
siéntate á mi cabecera ;
fija tu vista en la mia
y así tal vez no me muera.

482 Cuando yo fui criminal,
en los montes de abedules,
lo primero que robé
fueron tus ojos azules.

483 Cuando yo fui criminal,
lo primero que robé
fueron unos ojos negros
que llevaba una mujer.

484 Cuando yo más te quería
me *distes* un desengaño ;
ahora que yo no te quiero,
la coba me vienes dando.

485 Cuando yo te quise á ti
no estaba yo en mi sentido,
porque si lo hubiera estado
otra cosa hubiera sido.

486 Cuando yo tenga á mi amante,
le tengo de regalar
unas endrinitas verdes
que no las pueda pasar.

487 Cuanto más alto está el sol
más calor hace en el suelo ;
cuanto más hablo contigo
más en el alma te llevo.

488 Cuanto más alto va el sol,
cuanto más alto, más quema ;
cuanto más lejos de ti
más el amor me atormenta.

489 Cuanto más hondo es el pozo
más clarito sale el agua ;
cuanto más hablo contigo,
más me gustan tus palabras.

490 Cuanto más tarde en decirte
lo mucho que yo te quiero,

más durará la esperanza
en mi triste pensamiento.

491 Cuantos hallas, tantos vas,
todos te parecen bien;
todos te dejan en blanco
como pliego de papel.

492 Cuántos hay que te dirán:
Salada, por ti me muero;
y yo no te digo nada
y soy el que más te quiero.

493 Cuatro amigos la llevaron
de su casa al cementerio:
y aun sabiendo que iba muerta,
de los cuatro tuve celos.

494 Cuatro cuartos me costó
la cintita de tu pelo,
y aunque me des un doblón
la cintita no la vendo.

495 Cuida que Dios no te vea
esos ojitos tan bellos;
creerá que le has robado
dos estrellitas del cielo.

496 Cuatro velas encendidas
y un hábito franciscano
es lo que á mí me hace falta
para olvidar á quien amo.

497 Cupido va por el monte
vestido de cazador;
va diciendo: « Muera, muera,
el que no sepa mi amor. »

498 Chiquilla, yo te olvidé;
en lo hecho no hay remedio;
arrepentido no estoy,
busca quien te dé consuelo.

499 Chiquitita y regordita
como grano de pimienta,
quién te pudiera sacar
por debajo de la puerta!

500 Dama de los veinte novios
y conmigo veintiuno;
si todos son como yo,
te quedarás sin ninguno.

501 Dame de tu pelo rubio
cuerda para mi vihuela,
que se me ha roto la prima,
la segunda y la tercera.

502 Dame de tu pelo rubio
una brillante madeja,
así tendrá mi guitarra
cabellos de oro *pa* cuerdas.

503 Dame de tu pie el andar,
de tu zapato la hebilla,
de tu meneo, la sal,
y de tu media, la liga.

504 Dame la manita, iremos
al sitio donde lloraste,
y los dos recogeremos
las perlas que derramaste.

505 — Dame las llaves del cuarto.
¿ Dónde las tienes metidas ?
— Las tengo en el corazón
para quitarte la vida.
Anda que ya no te quiero
porque no me da la gana,
anda,

porque me han dicho que [tienes
los amores en la Habana,
anda.

506 Dame lo que te pido,
que no es la vida:
un beso de tu cara
descolorida.

507 — Dame un abrazo. — No quie- [ro.
— Dame un besito. — Tam- [poco.
— Dame una puñaladita,
damelá poquito á poco.

508 — Dame un besito, prima.
— No quiero, primo,
que está muy lejos Roma
para el camino.

509 Dame un beso, gitanillo,
que me voy á confesar,
y si me regaña el cura
ya te le volveré á dar.

510 Dame un diente de tu boca
de esos que tienes delante,
me le pondré á la pechera
como si fuera un diamante.

511 Dando en el reló la una
de aquella campana triste,
las dos me daban pensando
el mal pago que me *distes*.

512 De amores estoy herido,
tengo traspasada el alma,
que en las batallas de amor
hay ojos que son espadas.

513 De conchas, perlas y alhajas,
tengo de hacer un sombrío,
desde el portal de tu casa
hasta la orilla del rio.

514 De chiquitita en la cuna
me llamaste la atención,
y ahora de mayorcita,
me robas el corazón.

515 De dia y de noche pienso,
vuelvo otra vez á dudar,
si eres como yo te quiero
ó eres como los demás.

516 De domingo á domingo
veo tu cara.
¡ Cuándo será domingo,
Virgen sagrada !

517 De Domingo en Domingo
veo tu cara,
no veo clavelina
más encarnada.

518 De la orilla del mar vengo
de preguntar á un doctor
si me da una medicina
pa curar el mal de amor.

519 De la rama del árbol
traigo una quima.
¡ Cuánto te quiero,
paloma mia !
Que vengo de lavar,
de lavar del rio,
el pañuelo de seda
de un primo mio.

520 De ladrón tengo la fama;
la causa yo no la sé;

el corregidor me llama.
¡ Si será porque robé
el corazón á una dama!

521 De las rocas sale el agua
y del olivo el aceite,
y de mi corazón sale
cariño para quererte.

522 De los caños sale el agua,
de los álamos el viento;
de tu pechito, morena,
memoria y entendimiento.

523 De manera muy distinta
las dos serranas me quieren;
una, celosa, me mata,
la otra de amores se muere.

524 De pequeñita en la cuna
me llamaste la atención,
y ahora que soy mayorcita
me robas el corazón.

525 De pequeñita lloraba
y ahora que soy grande lloro;
de pequeñita, por teta,
y ahora por el bien que adoro.

526 De que dos enamorados
se encuentran en el camino,
se les muda la color
con la fuerza del cariño.

527 ¿ De qué le sirve á tu padre
echar llave en el corral,
si te has de venir conmigo
por la puerta principal?

528 ¿ De qué me sirve tener
los ojos como una mora,
si no puedo ver con ellos
al que me estima y me adora?

529 De que te quiero, mis padres
me castigan con rigor.
Mucho vence la obediencia,
pero más vence el amor.

530 De que te quiero, mis padres
me quieren desheredar:
vale más lo que te quiero
que lo que me puedan dar.

531 De que te vi tan dormida
me quedaste el alma muerta.
Si estando dormida matas,
¿ qué será estando despierta?

532 De que ven que nos queremos
me critican en el barrio.
Es la envidia que nos tienen
en el pueblo más de cuatro.

533 De rodillas fuí á Roma
á confesar mi pecado,
que el tiempo que te he querido
he vivido condenado.

534 De salada que es usted
la sal se la va cayendo.
Quién fuera detrás de usted
para irla recogiendo!

535 De San José quiero el ramo,
de San Francisco el cordón,
de la Virgen la corona,
de mi amante el corazón.

536 De San Juan á San Pedro
van cinco dias,

y cinco son las penas
tuyas y mias.

537 De tu casa á la mia
no hay más que un rio ;
cuando quiero le paso,
me voy contigo.

538 De tu ventana á la mia
hay una larga cadena,
toda llena de suspiros,
toda de suspiros llena.

539 De tu ventana á la mia
me tirastes un limón.
¡ El limón ha conocido
que nos queremos los dos !

540 De tu ventana á la mia
me tirastes un limón.
El limón me dió en el pecho
y el agrio en el corazón.

541 De tus ojitos negros
no tengo queja ;
ellos quieren mirarme
tú no me dejas.

542 Debajo de los laureles,
de los laureles debajo,
tengo yo la sepultura
si contigo no me caso.
Si contigo no me caso,
resalada prenda mia,
tú te vas á Buenos Aires
yo me voy á Morería.

543 Debajo de tu balcón
tengo el puñal escondido,
para matar á tus padres
si no te casas conmigo.

544 Debajo de tu ventana
hay un charco y no ha llovido.
Son lágrimas de mi amante
que anoche le he despedido.

545 Debajo de tu ventana
hay un pozo y no ha llovido.
Estas son mis lagrimitas
porque tú no me has querido.

546 Debajo de tu ventana
hay un puchero de miel.
No se lo digas á nadie,
que nos le hemos de comer.

547 Debajo de tu ventana
me entro un sueño y me dormí ;
me despertaron los gallos
cantando el quiquiriquí.

548 Debajo de tu ventana
me puse á atar una cinta.
Quien bien ata, bien desata,
quien bien quiere, tarde olvida.

549 Debajo de tu ventana
tengo el corazón clavado ;
si tanta afición le tienes
baja abajo y saca el clavo.

550 Debajo de tu ventana
tengo el puñal escondido
para matarte con él
si no te casas conmigo.

551 Debajo de tu ventana
tiene la perdiz el nido,
y yo, como perdigacho,
al reclamo me he venido.

552 Deja los rios correr,

niña, no te desesperes,
que el que para ti ha de ser
ni se casa ni se muere.

553 Debajo de tu ventana
tres olivitos planté:
Un « te quiero », un « te amo »,
y un « jamás te olvidaré ».

554 Deja que ruede la bola,
que corriendo se divierte.
Así me divierto yo
cuando voy, morena, á verte.
Cuando voy, morena, á verte
siempre soy con alegría,
que vivo con esperanzas
de ser tuyo y tú ser mia.
De ser tuyo y tú ser mia,
aunque tus padres no quieren.
La palabrita de amor
á ninguno se le niega.

555 Deja que la gente diga,
deja que la gente hable:
mientras los dos nos queramos
¿ qué se nos importa nadie ?

556 *Dejarme*, potencias mias,
no me estéis atormentando ;
si la quise ó no la quise
no me lo estéis acordando.

557 Del jardín de tu hermosura
era pordiosero yo ;
me dejé la puerta abierta
y otro pordiosero entró.

558 Del otro lado del mar
han hecho una cárcel nueva,
para los enamorados
que dan palabra y la niegan.

559 Del pino sale la piña
y de la piña el piñón,
y de mi morena sale
cariño para los dos.

560 Del tamaño de un guisante
guardo una caja de plata.
En ella pienso encerrar
el corazón que me mata.

561 Del tamaño de un guisante
tengo una caja de plata,
y en ella pienso guardar
el corazón de una ingrata.

562 Dentro de mi pecho tengo
un cofrecito con llave :
muchos han querido entrar,
pero tú solito cabes.

563 Dentro de mi pecho tengo
dos escaleras de vidrio ;
por una sube el amor,
por la otra baja el olvido.

564 Dentro de mi pecho tengo
un crucifijo de plata[1],
y un poquito más adentro
un firme amor que me mata.

565 Dentro de mi pecho tengo
un entierre bien formado ;
mi corazón es el muerto,
que mi querer le ha matado.

1. « un San Antonio de Plata », dicen otros.

566 Dentro de mi pecho tengo
una mesa de cristal,
donde juegan á los dados
mi amor y tu falsedad.

567 Dentro de mi pecho tengo
y al lado del corazón,
un letrerito que dice:
Morir y olvidarte no.

568 Descolorida la quiero,
no la quiero con color,
porque las descoloridas
tienen más firme el amor.

569 Desde aquí estoy viendo yo
ojos que me están mirando;
no te puedes figurar
la envidia que me están dando.

570 Desde aquí estoy viendo yo
ojos que me mirarán;
á los mios llaman pillos
pero no los pillarán.

571 Desde aquí te estoy mirando
cara á cara, frente á frente,
y no te puedo decir
lo que mi corazón siente.

572 Desde aquí te estoy mirando
y tu mirándome estás,
con ojos de pillo á pillo
pero no me pillarás.

573 Desde aquí veo, madre,
la morería,
pero no veo el moro
que me cautiva.

574 Desde que nació en botón
estoy queriendo á un clavel;
me dice mi corazón:
Te vas á perder sin él.

575 Desde que te fuiste, Pepe,
la huerta no se ha regado,
la yerba buena no nace
y el peregil se ha secado.

576 Desde que te quiero á ti
aborrezco al mundo entero;
á los hombres por ser hombres
á las mujeres, por celos.

577 Desde que te vi con pena
en mí no reina alegría,
que como lo siento tanto
tengo la tuya y la mia.

578 Desde que te vi te amé,
perdona si ha sido tarde,
yo quisiera, dueño mio,
apenas nací adorarte.

579 Desde que te vi te amé
y en mi corazón te tengo;
yo no te puedo olvidar
tan sólo por un momento.

580 Desde que te vi te amé;
perdona si ha sido tarde.
Ojalá te hubiera amado
desde el vientre de mi madre.

581 Desde que te vi te amé,
y yo, inocente, creí
que también los hombres aman
como yo te quiero á ti.

582 Despedida y no partida
tuve anoche con mi amor;

despedida y no partida,
pero no de corazón.

583 *Despideté*, dama hermosa,
de la casa de tus padres,
que esta es la postrera vez
que de solterilla sales.

584 Después de cien años muerto,
la tierra me preguntó
que si la había olvidado,
y yo la dije que no.

585 Después de seis años muerto
y de gusanos roído,
encontrarán en mi cuerpo
señal de haberte querido.

586 Dicen algunos autores
que la ausencia causa olvido :
eso lo dirán los necios
que amores no hayan tenido.

587 Dicen, niña, que los ojos
son las ventanas del alma ;
pues la mia no hace más
que hablarte por la ventana.

588 Dicen algunos autores
que la ausencia causa olvido ;
yo digo que no es verdad,
que de lejos te he querido.

589 Dicen, niña, que los ojos
son del alma los espejos.
¿ De qué color es la tuya
siendo tus ojos tan negros ?

590 Dicen que á rio revuelto
ganancia de pescadores :
conmigo gastas las chanzas
y con otros los amores.

591 Dicen que adorando cruces
que se gana el jubileo.
Yo también te adoraré
esa que llevas al cuello.

592 Dicen que dicen que dices ;
nada tienes que decir.
El árbol que no da fruta
no le pueden sacudir.

593 Dicen que dice el mundo
que nos miramos,
y en el mirar conocen
que nos amamos.
Disimulemos,
y cuando no nos miren
nos miraremos.

594 Dicen que dice tu madre
que no me quiere por nuera.
¿ En qué libro habrá leído
que yo la quiero por suegra ?

595 Dicen que el amor ausente
con facilidad se olvida ;
ausente le tengo yo,
no le olvidaré en mi vida.

596 Dicen que eres devota
de San Antonio.
No me admiro lo seas :
no tienes novio.

597 Dicen que el sol es mi novio
y la luna mi cuñada ;
las estrellas son sobrinas.
¡ Qué familia tan honrada

598 Dicen que larga ausencia
pronto se olvida.
Poco sabe de amores
quien lo decia.

599 Dicen que el sol de los soles
ya se ha fundado otro sol.
Ya sabes que te prohibo
que te asomes al balcón.

600 Dicen que la mar es grande
y caben muchos navíos.
En el pecho de mi dama
no cabe un secreto mio.

601 Dicen que ha dicho tu madre
que no me quiere por nuera.
Que eche á su hijo en escabeche
y se meta escabechera.

602 Dicen que ha dicho tu madre
que la reina es para ti.
Anda, ve y dile á tu madre
que la reina está en Madrid.

603 Dicen que ha dicho tu madre
que tú eres mejor que yo.
¿En qué libro lo ha leído
ó en qué noche lo soñó?

604 Dicen que la Habana es
sepultura de españoles.
Por Dios le pido á la Habana
que no mate á mis amores.

605 Dicen que la Magdalena
guía á los enamorados.
Ella será santa y buena,
pero á mí no me ha guiado.

606 Dicen que lo azul es celo,
lo colorado alegría,
vístete, niña, de verde,
serás esperanza mia.

607 Dicen que lo azul es celo
y tú me celas á mí.
Al tiempo doy por testigo
si á otro quiero más que á ti.

608 Dicen que madruga el sol
más que los enamorados.
¿Quien ha visto andar al sol
de noche por los tejados?

609 Dicen que me han de matar
si me ven hablar contigo.
Ya la pueden preparar
á la escopeta el gatillo.

610 Dicen que me has olvidado.
No me da pena maldita,
que la mancha de la mora
con otra verde se quita.

611 Dicen que me has olvidado:
señal de haberme querido;
y yo, como no te quise,
ni me acuerdo ni te olvido.

612 Dicen que me vas á dar
una buena y otra mala;
yo te voy á dar á ti
una que sea sonada.
Qué guapa eres,
qué bien te está
la saya blanca
y la colorá.

613 Dicen que me vas á dar
solimán para que muera,
y luego te he de pesar

el que me coma la tierra.
Porque ya es de dia,
porque ya se ve,
porque ya es la hora
del amanecer.

614 Dicen que me vas á dar
una puñalada fiera
en medio del corazón
donde remedio no queda.

615 Dicen que no me has querido;
me has hecho mucho favor.
Pa querer á una marrana,
me voy por ella á León.

616 Dicen que no me has querido
porque no tengo y tú tienes.
Las haciendas Dios las da
y las quita cuando quiere.

617 Dicen que no me quieres;
dejaló y vete,
pues donde tú te *fuistes*
vinieron siete.

618 Dicen que no me quieres
por pequeñita.
Búscala tú más grande,
¿quién te lo quita?

619 Dicen que no me quieres
por una duda.
Colorada es mi sangre
como la tuya.

620 Dicen que no me quieres
porque no tengo
la nariz afilada
y el pelo negro.

621 Dicen que no me quieres
porque no tengo
nada que se me moje
y está lloviendo.

622 Dicen que no me quieres
porque soy pobre:
más pobre es la cigüeña
que está en la torre.

623 Dicen que no me quieres.
Que no me quieras.
Yo no voy á rogarte,
que tú me ruegas.

624 Dicen que no me quieres
tú ni tu madre.
Si una puerta se cierra
ciento se abren.

625 Dicen que no me quieres;
yo á ti tampoco;
nos vamos olvidando
poquito á poco.

626 Dicen que no nos queremos
porque no nos ven hablar:
á tu corazón y al mio
se lo pueden preguntar.

627 Dicen que no nos queremos
porque no nos visitamos:
es la envidia que nos tienen
en el barrio más de cuatro.

628 Dicen que no nos queremos
porque no nos visitamos:
las visitas son de noche
para los enamorados.

629 Dicen que si te quiero

pierdo la vida.
La pierdo por mi gusto,
va bien perdida.

630 Dicen que somos muy niños ;
no es grande el impedimento.
Bien *quieremé* y no me olvides,
lo demás, aguarda el tiempo.

631 Dicen que te casas. ¿ Cuándo?
El cuándo quiero saber,
el cómo, con quién y cuándo,
el cuándo, cómo y con quién.

632 Dicen que te has alabado,
en el molino moliendo,
que te has de casar conmigo ;
eso será si yo quiero.

633 Dicen que te has alabado
porque tienes dos mil reales.
Si los tienes, *guardalós*,
que tú, bien poquito vales.

634 Dicen que te has alabado
que le tienes artillero.
Yo le tengo cazador,
que rompe el fuego primero.

635 Dicen que te has alabado
que te he pretendido yo,
pero no te alabarás
que tú quieres y yo no.

636 Dicen que te has alabado
que te quiere un herrador ;
ya tomarás que te quiera
un pastor con su zurrón.

637 Dicen que te has alabado
que mi padre tiene, tiene ;
mi padre tiene tres hijas
y á ti ninguna te quiere.

638 Dicen que te vas á ir
á vivir á un ventorrillo.
Llevamé donde tú quieras,
que tu gusto será el mio.

639 Dicen que te vas mañana ;
en el corazón lo siento.
Camina, que no vas sola :
allá va mi pensamiento.

640 Dicen que te vas mañana,
yo me voy al otro dia.
Si te quieres esperar,
iremos en compañía.

641 Dicen que te vas, te vas ;
si te fueras á galeras,
dejaras la casa en paz
y á mí libre de quimeras.

642 Dicen que tú no me quieres
porque mi padre es pastor.
Si mi padre guarda vacas
tambien Cristo las guardó.

643 Dicen que tú no me quieres
porque soy algo morena.
Pues morenito es el sol,
morena la gente buena.

644 Dicen que tú no me quieres
porque soy bajita y pobre.
Para poderte querer
soy más alta que una torre.

645 Dicen que tus manos pican ;
para mí son amorosas.

También los rosales pican
y de ellos salen las rosas.

646 Dicen que ya no me quieres;
tú me vendrás á buscar,
como el agua busca al rio
y el rio busca á la mar.

647 Dices que me quieres mucho:
es mentira, que me engañas.
En un corazón tan chico
no pueden caber dos almas.

648 Dices que no la quieres
ni vas á verla,
pero la veredita
no cría yerba.

649 Dices que no me has querido,
galán pulido, por dama;
yo soy la que no ha querido,
majo de las avellanas.

650 Dices que no me quieres
porque no tengo
la camisa cosida
con hilo negro.

651 Dices que no me quieres;
ya me has querido.
Vayasé lo pasado
por lo perdido.

652 Dices que ya no me quieres
porque nací la primera.
La flor que primero nace
primero el viento la lleva.

653 Dices que ya no me quieres
porque no tengo qué dar.
Casaté con el reló
que á todas las horas da.

654 Dices que ya no me quieres,
porque te casas con otro.
Te compadezco, chiquilla:
pagarás los vidrios rotos.

655 Díme la verdad, chiquilla,
díme la verdad, por Dios,
si no te camela nadie
para camelarte yo.

656 Dime lo que has inventado
para olvidar mi querer,
que quiero saberlo pronto
para olvidarte también.

657 Díme, niña, si me quieres,
descubre luego tu pecho,
que no quisiera en el mundo,
pasar tiempo sin provecho.

658 Díme otra vez que me quieres,
que no me cansa el oirlo;
el canto del ruiseñor
siempre gusta y es el mismo.

659 Díme si esos ojos tienen
algún tornillo por dentro,
porque todo el dia están
en continuo movimiento.

660 Díme si vas á la fuente,
díme si vas al molino,
díme si vas á la fuente;
resalada, voy contigo.

661 Dios ha dado á mi morena
además de mucha sal,

pimienta, clavo y canela ;
por eso es tan especial.

662 *Diviertetė* con quien quieras,
que yo llorando descanso,
que puede ser que algún dia
tus risas se vuelvan llantos
y mis llantos alegrías.

663 Dónde no hay ojitos negros
dicen que no hay hermosura,
y yo por unos azules
me voy á la sepultura.

664 Dos besos tengo en el alma
que no se apartan de mí :
el último de mi madre
y el primero que te dí.

665 Dos claveles tengo en agua
y á los dos tengo afición;
el uno llevo en el alma
y el otro en el corazón.

666 Dos corazones leales
no pueden guardar rencor ;
olvidarse para siempre
no puede ser, no señor.

667 Dos cosas conozco yo
que son alhajas de mérito :
la catedral de Sevilla
y tus dos ojillos negros.

668 Dos enamoraditos,
qué bien parecen !
como en los arbolitos
las hojas verdes.

669 Dos estrellas se han perdido
y las buscan en la tierra.
Como tus ojos se abran
parecerán las estrellas.

670 Dos estrellas y un lucero
se encontraron una tarde.
¡ Cuándo me encontraré yo
con mi morena en la calle !

671 Dueño de mi corazón,
deja que la gente diga ;
que queriéndonos los dos,
pase la gente fatiga.

672 Dueño mio, tus clamores
me penetran el sentido.
Te suplico que no llores,
que yo siempre te he querido.

673 Dulces eran tus sonrisas,
dulces eran tus amores ;
entre tantos dulces, niña,
hay amargos sinsabores.

674 Durmiendo estoy en la cama,
majito, y no has comprendido
este querer que te tengo,
que aun durmiendo no te olvido.

675 Echa esa gorra *pa* arriba,
no la metas por los ojos,
dejamé mirar á gusto
ese moreno gracioso.

676 *Echamé* otra penitencia
que yo la pueda cumplir,
porque llegar á olvidarte
ya no depende de mí.

677 Eché leña en tu corral
por ver si tú me querías,

y veo que no me quieres ;
dáme la leña, que es mia.

678 Eché un limón á rodar,
en tu puerta se paró.
Hasta los limones saben
que nos queremos los dos.

679 El alma que tengo es tuya
y es una conformidad.
Presente, te quiero mucho,
y ausente te quiero más.

680 El amor pintan ciego;
no hay quien lo dude.
Cuando yo á ti te quise,
bien ciego estuve.

681 El amor que en ti logré,
no se lo cuentes á nadie,
que es el amor que se cuenta
pluma que se arroja al aire.

682 El amor que por ti siento
no se cómo puede ser,
que él es mi mayor tormento
y él es mi mayor placer.

683 El amor que me concedes
no es el que yo te pedí.
Una limosna no quiero,
y más viniendo de ti.

684 El amor que puse en ti
tan firme y tan verdadero,
si lo hubiera puesto en Dios,
hubiera ganado el cielo.

685 El amor que te tengo
y el que me tienes,
puestos en la balanza
ni van ni vienen.

686 El amor que te tenía
era poco y se acabó;
era un castillo de plumas,
vino el aire y le llevó.

687 El amor que te tuve
fue de bayeta;
se le ha caído el pelo,
ya no calienta.

688 El amor y el interés
salieron al campo un dia.
Pudo más el interés
que el amor que te tenía.

689 El anillo que me *distes*
puesto le tengo en un dedo,
á ti te tengo en el alma
y á la sortija no puedo.

690 El anillo que me *distes*
tiene candadito y llave.
Los secretos de mi pecho
sólo mi amante los sabe.

691 El anillo que me diste
yendo por agua á la fuente,
como era palabra de agua
se lo llevó la corriente.

692 El árbol de mis amores
no tiene más que una rama;
subiéndose dos á un tiempo,
al momento se desgaja.

693 El arco de tu ventana
está rodeado de estrellas;

en asomándote tú,
sale el sol y se van ellas.

694 El castillo de Belmonte
es de piedra y durará.
También dura la palabra
que el amor, niña, te da.

695 El cielo lleno de espadas
primero tengo de ver,
y yo muerto á puñaladas,
que dejarte de querer.

696 El cielo lleno de estrellas,
en tus ojos dos tan sólo.
A las estrellas del cielo
prefiero las de tus ojos.

697 El clavel que tú me *distes*
el dia de la Ascensión,
no fué clavel, que fué clavo
que me clavó el corazón.
Dónde le pondré,
el clavel que tú me diste
dónde le pondré;
agua le echaré
para que no se marchite,
¡ olé ! ¡ olé ! ¡ olé ! ¡ olé !

698 El corazón de mi amante
le ponen en la almoneda.
Alza la voz, pregonero,
quiero saber quién le lleva.

699 El corazón de mi amada
le van á sacramentar,
y el mio se está muriendo
de la misma enfermedad.

700 El corazón me robaste,
bien me lo puedes volver,
que sin corazón no vivo,
bien lo puedes comprender.

701 El corazón me *robastes*;
eres ladrón atractivo,
que robas los corazones
estando el cuerpo dormido.
Y al quererme levantar
me caí sobre aquel lado,
porque me faltó el aliento
y el corazón del costado.
Me caí sobre aquel lado
porque me faltó el aliento,
que al robarme el corazón
el costado quedó abierto.

702 El corazón me *robastes*;
ladrón te puedo llamar,
y el alma me la *dejastes*
con muy poca libertad.

703 El corazón me *robastes*
y le arrojaste á la calle;
todo el que pasa le mira
y no le recoje nadie.

704 El corazón me *robastes*
y me hiciste mal partido,
que si quiero respirar
tengo que contar contigo.

705 El corazón te daré,
las entrañas y la vida.
El alma no te la doy
porque esta prenda no es mia.

706 El corazón te daré,
tambien te daré la vida.
El alma no te la doy
porque no es tuya ni es mia.

707 El corazón te daré,
que tengo dos corazones,
el uno que vaya y venga
y el otro queda en prisiones.

708 El corazón tengo herido
con heridas penetrantes,
que me le has herido tú
en ocasiones bastantes.

709 El corazón tengo herido
con heridas que me duelen;
no está muy lejos de aquí
el que curármelas puede.

710 El corazón tengo herido
por ciento cincuenta partes,
que me le has herido tú
el dia que me *olvidastes*.

711 El corazón tengo herido
por ciento cincuenta partes,
que me le has herido tú
en ocasiones bastantes.

712 El cordón que me *distes*
le eché á la lumbre;
no cogí la ceniza
de pesadumbre.

713 El decirme que te olvide
es predicar en desierto,
machacar en hierro frio
y platicar con un muerto.

714 El dia de San Manuel
me llevó el pañuelo el viento;
por eso, Manuel del alma,
te tengo en el pensamiento.

715 El dia que á ti y á mí
nos echen la bendición,
hasta los ángeles creo
que van á tener función.

716 El dia que me *dejastes*,
pensaron que me moría
porque me vieron llorar,
y lloraba de alegría.

717 El dia que me *olvidastes*
estaba junto á una adelfa.
Desde entonces llevo en mí
el amargo de su esencia.

718 El dia que no te veo,
amarillo sale el sol,
considerando la pena
que tiene mi corazón.

719 El dia que no te veo,
cariño mio; tres veces,
las horas se me hacen años
y los cuartos de hora meses.

720 El dia que seas mia,
te tengo de regalar
una medallita de oro
y una Virgen del Pilar.

721 El dia que tú me mates,
que no me den sepultura,
que entre tus brazos, majito,
tengo labrada mi tumba.

722 El dia que tú *nacistes*
nacieron tres flores bellas;
nació la luna y el sol
y nacieron las estrellas.

723 El dia que tú naciste
nacieron todas las flores,

y, en la pila del bautismo
cantaban los ruiseñores.

724 El dia que tú naciste,
qué triste que estuvo el sol,
al ver que otro sol salía
cun mucho más resplandor!

725 El dia que tú te cases,
Dios quiera que no parezca
ni el cura, ni el sacristán,
ni las llaves de la iglesia.

726 El dia que yo me muera
y me lleven á enterrar,
ven á mi sepulturita,
que te quiero ver llorar.

727 El encarnado clavel
anda publicando agravios,
porque no le han hecho á él
tan bello como tus labios.

728 El hueco de mi guitarra
me sirva de calabozo,
y las cuerdas de cadenas,
si tú te casas con otro.

729 El hueco de mi guitarra
me sirva de sepultura
si no me caso contigo,
¡ válgame la Virgen pura!

730 El marco de tu ventana
está sembrado de estrellas;
en asomándote tú,
sale el sol y se van ellas.

731 El otro dia en Granada
contigo subí la cuesta,
pero bajarla yo sólo,
¡ qué trabajito me cuesta!

732 El pañuelo que me *distes*
le cogí y le eché en el pozo,
porque no quiero gastar
pañuelo de alabanciosos.

733 El pañuelo que me *distes*
le tengo por estrenar,
para si acaso me olvidas,
para volvértele á dar.

734 El pañuelo que me *distes*
le traigo de banda á banda,
metido en el pensamiento,
y á ti te traigo en el alma.

735 El pañuelo que me *distes*
se le dí á una hermana mia,
para que ella, con sus penas,
no me diera más fatiga.

736 El pañuelo que me *distes*
todos los dias le lavo
con lágrimas de mis ojos,
pensando me has olvidado.

737 El pañuelo que me *distes*
todos los dias le lavo
con lágrimas de mis ojos,
viendo que te vas soldado.

738 El pasar por mi calle
no te lo estorbo,
pero entrar en mi casa,
ni tú, ni el polvo.

739 El perejil en el huerto
sale verde y menudito.

Así tengo yo á mi amante
con el corazón escrito.

740 El primer amor que tuve
se llevó mi corazón.
No hay amor como el primero
que se lleva lo mejor.

741 El que á mí me ha de quitar
los amores que yo tengo,
tiene que quitarme el nombre
que en el bautismo me dieron.

742 El querer es cuesta arriba,
el olvidar cuesta abajo;
cuesta arriba he de subir
aunque me cueste trabajo.

743 El querer que me tenías
en una fuente quedó;
vino un fuerte remolino,
rama y tronco se llevó.

744 El querer que puse en ti
un cuervo se lo llevó,
y en medio de aquellos mares
abrió el pico y lo soltó.

745 El querer que te tengo
es como el pobre,
que le dan pan y pide
para que sobre.

746 El quererte fué un antojo,
el amarte, bobería.
Si eres tonta, abre los ojos,
yo logré lo que quería.

747 El quitarme á mí de hablar
con quien yo tengo cariño,
es quitarle á San José
de entre los brazos el niño.

748 El sentimiento es muy grande
cuando es profundo el querer.
Ya te acordarás mañana
de tu desprecio de ayer.

749 El tonto cree que le quiero
porque me rio hacia él.
No pienses que me enamoro
tan pronto de un cascabel.

750 El verte me da la muerte,
el no verte me da vida;
más quiero morir y verte,
que no verte y tener vida.

751 En casa de mi cariño
ponen nido en el portal,
que las golondrinas vienen
y las golondrinas van.

752 En duro bronce forrado
tenía yo el corazón,
y tú le has vuelto de cera
y en él has escrito *amor*.

753 En el alto de Alicante
tengo puesta mi farola,
para alumbrar á mi amante
que viene de Barcelona.

754 En el campo hay una flor
que la llaman el quebranto.
No te pongas tantos moños,
que no te he querido tanto.

755 En el cielo no hay más que una
mujer con quien compararte;

eres el sol y la luna
y eres el carro triunfante.

756 En el fuego que me abraza
te quisiera ver arder,
para que sepas, ingrata,
lo que cuesta un buen querer.

757 En el hoyo de tu barba
puse una confitería;
los angelitos del cielo
por caramelos venían.

758 En el jardín del amor
cinco claveles cogí,
y son los cinco sentidos
que tengo puestos en ti.

759 En el jardín del amor
he vivido muchos años;
he sembrado pensamientos
y he cogido desengaños.

760 En el jardín del amor
tiene mi nena la cama;
tiene colgado el candil
en las más altitas ramas.

761 En el lavadero
te quisiera ver
para retratarte,
no ha podido ser.
En el lavadero
te he visto lavar
y me has parecido
sirena de mar.

762 En el mar hay un pescado
que le llaman el bonito,
y tú me quieres negar
lo que mis ojos han visto.

763 En Enero no hay claveles,
porque los marchita el hielo.
En tu cara les hay siempre,
porque lo permite el cielo.

764 En el medio del camino,
yo me he *encontrao* un duro
con un letrero que dice:
« Ya tengo el amor seguro. »

765 En el mirar te conozco
que me quieres olvidar,
y en el « padrenuestro » digo:
« hágase tu voluntad. »

766 En el muelle de la Habana
se pasea mi querer,
me dice que me divierta,
que luego me viene á ver.
Ya flor del romero
la van á cortar,
si la cortan, que la corten
que á mí lo mismo me da.

767 En el patíbulo estaba
con la sentencia leída;
si olvidaba tu querer
me perdonaban la vida.

768 En el portal de tu casa
quiero plantar un jardín,
para que todas las flores
tengan envidia de ti.

769 En el puente de Alicante
el sol y la luna vi,
y una estrella relumbrante,
que se parecía á ti.

770 En el puente de Palencia
me puse á echar un cigarro;

me acordé de mi morena,
se me cayó de la mano.

771 En el rincón más oscuro
que tiene mi corazón,
se ha de hacer mi sepultura,
cuando se muera mi amor.

772 En el rio de la Arena
donde mi morena lava;
mírala por dónde viene,
mírala qué resalada.
Mírala por donde viene;
quién la pudiera esconder
entre rosas y claveles!

773 En la cama de la ausencia
cayó mi esperanza mala:
no te aflijas, dueño mio,
que el tiempo todo lo alcanza.

774 En la cárcel de tus ojos
quedé prisionero ayer,
y si pronto no me sacas
de tristeza moriré.

775 En la cárcel de tu pecho
tengo un entierro formado;
mi corazón es el muerto,
tu querer me le ha matado.

776 En la carta que te escribo
dos borroncitos cayeron;
no me eches á mi la culpa
que mis dos lágrimas fueron.

777 En la corteza de un árbol
tu nombre escribió mi amor.
Como era el árbol tan tierno,
al momento se murió.

778 En la corteza que cubre
el tronco de aquel ciprés,
he grabado con mis besos
el nombre de mi querer.

779 En la cuna de tus labios
pensé quedarme dormido,
por ver si me despertaba
de tu boquita un suspiro.

780 En la escuela de Cupido
tengo de tomar lección,
por ver si encuentro en el [mundo
quien te quiera más que yo.

781 En la feria del cariño,
madre, yo compré mi amor.
¡Qué bonito era el juguete
y qué caro me costó!

782 En la jaula de mi pecho
cantaba risueña un ave;
tú entraste en él, y acabaron
al momento sus cantares.

783 En la lápida del nicho
tengo de poner renglones,
para cuando yo me muera,
las golondrinas la lloren.

784 En la playa hay mucha arena,
en el cielo mucho azul,
en el jardín muchas flores,
y en tus ojos mucha luz.

785 En la tierra hay minas de oro,
en el mar muchos corales,
pero entre el mar y la tierra
no valen lo que tú vales.

786 En la tierra nacen flores,
en el cielo nacen nubes,
en mi corazón amores
y en el tuyo ingratitudes.

787 En la tierra nacen lirios,
en el mar nacen corales,
en mi corazón, amores,
en tu boca falsedades.

788 En la ventana eres dama,
en el corredor señora,
en la mesa, cortesana
y en el campo labradora.

789 En las niñas de tus ojos
tienes formada una i,
pero te falta la s,
para decirme que sí.

790 En lo más alto del cielo
tengo de depositar
el corazón de mi amante
que me le quieren robar.

791 En lo más alto del cielo
hay una estrella al caer
con un letrero que dice :
« Viva quien sabe querer. »
Viva quien sabe querer,
prenda de mi corazón,
yo contigo me enseñé
y ahora puedo dar lección.

792 En lo más alto del cielo
tengo de poner dos letras,
para que veas, bien mio,
lo que tu querer me cuesta.

793 En los caños de la fuente
tengo yo mi habitación,
para hablar á mi morena
cuando se asoma al balcón.

794 En medio el cuerpo la iglesia
hay un lindo garrofal.
Mis ojos pegan en tí,
las guindas en el altar.

795 En medio del mar salado
tengo que sacar arena,
tintero, papel y pluma,
para escribirte, morena.

796 En pensar en ti no como
cuando me siento á la mesa ;
tus ojos me dan socorro,
tus palabras me alimentan.

797 En ti tengo el pensamiento
todas las horas del dia ;
yo no te puedo olvidar,
resalada prenda mia.

798 En ti tengo el pensamiento,
yo no te puedo olvidar ;
todas las horas del dia
de ti me tengo acordar.

799 En todos los tribunales
he de decir que te quiero,
pero casarme contigo,
limpiaté, que estás de huevo.

800 En tu puerta planté un guindo,
en tu ventana un peral,
para que comieras peras
la noche de Navidad.

801 En tu puerta planté un pino,
y en tu ventana un clavel,

y en tu boquita una abeja
fabricó un panal de miel.

802 En tus ojos el cariño,
en tus labios el desdén;
tus labios me dicen, vete,
tus ojos me dicen, ven.

803 En un campo solitario
me puse á atar una liga.
Quien bien ata, bien desata,
quien bien quiere, tarde olvida.

804 En un camposanto entré
dando voces como un loco,
y me respondió la muerte
que estaba queriendo á otro.

805 En un castillo me vi;
ni sol ni luna me daba.
Acordándome de ti,
las penas se me quitaban.

806 En un hospital la ví;
allí fueron mis quebrantos
apenas la conocí.
¡ Mujer que yo quise tanto
y que tenga tan mal fin !

807 En un jardín delicioso
me quisiera ver contigo,
sólo para preguntar
á ver en que te he ofendido.

808 En una concha de nácar
te quisiera retratar,
para verte á todas horas
ya que no te puedo hablar.

809 En una tierra de abrojos,
sabrás que me atrevo á entrar,
aunque sea sin zapatos
por volver á tu amistad.

810 Enamoradito estoy
y no me lo sabe nadie;
tengo el amor forastero
y no me ronda la calle.

811 Encima de tu tejado
está la luna parada;
no la deja navegar
la hermosura de tu cara.

812 Encima de tu tejado
tengo de poner un coche,
con ruedecillas de plata,
para rondarte á la noche.

813 Enfrente del sol saliente
tiene mi niña el balcón;
sale el sol, sale mi dama,
sale mi dama y el sol.

814 Entra en mi pecho y registra
hasta el último rincón,
y verás cómo te tengo
al lado del corazón.

815 Entra la luna en tu cuarto
y con ella te diviertes;
en ella te estás mirando,
anillo, cruz y pendientes.

816 Entre claveles y rosas
te vi asomada á la reja,
lo mismo que está la Virgen
en el altar de la iglesia.

817 Entre cuatro tribunales
tengo el corazón metido;
que le sentencian de muerte

si me ven hablar contigo.
Si me ven hablar contigo
tengo sentencia de muerte;
vete con Dios, dueño mio,
que yo pasaré sin verte.
Que yo pasaré sin verte
pero sin hablarte no,
que es muy larga la cadena
que arrastra mi corazón.

818 Entre dos cortinas negras
dos niñas me vuelven loco;
las cortinas tus pestañas,
las niñas las de tus ojos.

819 Entre Sevilla y Triana
hay un rio caudaloso.
Entre dos que bien se quieren
no hay nada dificultoso.

820 Entré en tu cuarto descalzo
y vi que estabas soñando;
te dí un besito en la boca
porque me estabas mentando.

821 Eres alta y delgada,
cenceña y fina,
eres como la vara
de la justicia.

822 Eres alta y delgada
como tu madre,
bendita sea la rama
que al tronco sale.

823 Eres como Dios te hizo,
ni eres alta, ni eres baja,
eres un ramo de flores
metidito en una caja.

824 Eres como el sol hermosa,
como la luna brillante,
que la luna crece y mengua
y en tu cara no hay menguante.

825 Eres como la nieve
que cae á copos,
y por eso te quieren
tanto mis ojos.

826 Eres como la perdiz
que se va á morir al soto,
así está tu corazón
si me ves hablar con otro.

827 Eres como la rosa
de Alejandria,
colorada de noche,
blanca de dia.

828 Eres como la verbena
que en el campo verde nace,
eres como el caramelo
que en la boca se deshace.

829 Eres como yo te quiero,
ni eres alta ni eres baja,
eres un grano de oro
metidito en una caja.

830 Eres como yo te quiero,
ramillete de hermosura,
ni eres alta ni eres baja,
eres de linda estatura.

831 Eres conchita de nacar,
eres aura del Oriente,
eres rosa de rosales,
eres causa de mi muerte.

832 Eres chiquita y bonita
como grano de pimienta.

¡ Quién te pudiera sacar
por el quicio de una puerta!

833 Eres chiquita y bonita,
de cuerpecito eres baja ;
echa el trigo buena espiga
más que tenga poca paja.

834 Eres chiquita y bonita,
eres como yo te quiero,
eres cadena de amor,
que me tienes prisionero.

835 Eres chiquita y bonita,
eres como yo te quiero,
eres como la naranja
que tiene mi naranjero.

836 Eres el oro molido
y la plata sin labrar,
el caracol de las Indias
y la conchita del mar.

837 Eres el sol de Navarra
y la luna de Aragón;
entre todas las mujeres
no tienes comparación.

838 Eres el sol que idolatro,
la luna que yo venero,
eres cadena de amor
que me tienes prisionero.

839 Eres hermosa en el dar,
cariñosa en el pedir,
para todo tienes sal
hasta en el mismo dormir.

840 Eres hermosa en estremo,
no tengo á quien compararte,
que la luna crece y mengua,
y en ti, niña, no hay men-
[guante.

841 Eres hermosa en estremo,
eres una criatura ;
parece que Dios ha puesto
en ti toda la hermosura.

842 Eres hija de David,
sobrina del dios Apolo,
nieta de San Agustín,
y por eso yo te adoro.

843 Eres la flor de las flores,
eres rosa entre las rosas,
eres la que estimo y amo,
eres tú la más hermosa.

844 Eres la perla del mar
y la reina de Turquía ;
tú eres la que puedes dar
al mundo sabiduría.

845 Eres majo y no lo sabes,
te lo vengo á decir yo;
eres como la azucena
que en mi jardín floreció.

846 Eres más hermosa dama
que la luna en el desierto,
que la rosa en el rosal,
que el peregil en el huerto.

847 Eres más rubia que el sol
cuando del Oriente sale,
y más blanca que la nieve
cuando no la pisa nadie.

848 Eres molino de viento
y tu madre mucho más;

palabra de casamiento
á todo el mundo le das.

849 Eres morena, y robas
los corazones.
Dónde pondré yo el mio,
no me le robes.

850 Eres morena y robas
los corazones.
No me robes el mio,
no me le robes.

851 Eres morenita poco,
pareces hermana mia;
también lo moreno agrada
no siendo con demasía.

852 Eres rosa y olorosa
y te acompaña un clavel;
como vas tan buena moza
todos te vienen á ver.

853 Eres rosita en capullo
sin acabar de salir.
Si todavía no amas
amamé el primero á mí.

854 Eres tú la que quitaste
á la manzana el color,
á la nieve la blancura
y al lucero el resplandor.

855 Eres un ramo de flores;
desde lejos resplandeces:
cuanto más estoy mirando
más bonita me pareces.

856 Eres una espiga de oro
cogida grano par grano
la doncellita más bella
que mis ojos han mirado.

857 Eres una ladrona,
te lo haré bueno,
que has robado los ojos
á mi moreno.

858 Eres una ladrona
que me has robado
todo el entendimiento
que Dios me ha dado.

859 Es mi amante alto y buen mozo
no es por alabanza mia,
que cuando va por la calle
toda la gente le mira.

860 Es mi amante chiquitín:
por eso le quiero yo,
porque el árbol chiquitín
da mucha fruta y mejor.

861 Es mi amante pequeñito
pero así le quiero yo,
que el árbol de poca altura
echa fruta y hoja no.

862 Es mi marido un celoso
que á puros celos me mata;
cela si me voy á misa,
cela si me quedo en casa.

863 Es mi novio tan moreno
que me parece gitano,
pero derrama más sal
que todo el género humano.

864 Es tanta la pasioncita
que mi corazón te tiene,

que ando de esquina en esquina
por ver si el aire te ofende.

865 Es tanto lo que te quiero
que no te puedo olvidar;
es tanto, que ya no puedo
tener con otro amistad.
Tener con otro amistad
no puedo más que contigo,
que tú me tienes robados
entendimiento y sentido.
Entendimiento y sentido
todos me los robas juntos;
no te dejaré de amar,
aprecialós como tuyos.
Aprecialós como tuyos
que te quiero muy de veras;
no te dejaré de amar
hasta después que me muera.

866 Es tanto lo que te quiero,
que te quisiera llevar
en el bolso del chaleco
como papel de fumar.

867 Es tanto lo que te quiero
que te quisiera llevar
en el ojal del chaleco
como Virgen del Pilar.

868 Es tanto lo que te quiero
y lo que te quiero es tanto,
que por ti duermo en el suelo
y por cabecera un canto.

869 Es tu boca chiquita,
rosada y fresca,
y tus ojos más negros
que mi conciencia.

870 Es tu calle el cementerio,
es tu reja el panteón
donde se encontraron juntos
mi querer y tu traición.

871 Es tu cintura un anillo
de oro fino y plateado;
en ese fuerte castillo
me tienes aprisionado.

872 Es verdad que te he querido,
que te he querido es verdad,
pero casarme contigo,
eso no, que huele mal.

873 Esa linda enredadera
que cuelga por tu balcón,
cada vez que paso y miro
se me enreda el corazón.

874 Esa tu boquita
es un cuartelito
y tus dientes blancos
son los soldaditos.

875 Esa tu boquita
es un picaporte
que cuando se cierra
yo recibo el golpe.

876 Ese cuerpo y ese talle
y esa con ese pañuelo,
no me deja á mí meter
en la religión que quiero.

877 Esos tus rubios cabellos
que te *escuelgan* por atrás,
ellos rubios y tú rubia,
ellos rubios y tú más.

878 Esos ricitos, morena,
que te cuelgan en la frente,

son campanillitas de oro
que van llamando á la gente.

879 Espejo de cristal fino
que de fino te *quebrastes*,
donde me miraba yo:
al mejor tiempo *faltastes*.

880 Esta mañana fuí al huerto,
cinco claveles cogí,
que son los cinco sentidos
que tengo puestos en tí.
El primero, que es el ver,
la prenda que más deseo,
estoy durmiendo en la cama
y sueño de que te veo.
El segundo, que es oir,
prenda de mi corazón,
yo no sé por qué motivo
te tengo tanta afición.
El tercero que es gustar.
¡qué gusto podré tener!
Ausente de ti, bien vivo,
¡qué haré sino padecer!
El cuarto que es el oler
entre rosas y jardines:
así te digo, bien mio,
que soy tuya, no lo dudes (*sic*).
El quinto, que es el tocar,
cosa que siempre lo usé,
por lo mismo te suplico
que no me niegues la fé.

881 Esta mañana fuí al huerto
y le pregunté á un clavel
qué remedio me daría
para olvidar un querer.

882 Esta noche con la luna
y mañana con el sol,
tengo de ir á cortar flores
á la huerta de mi amor.

883 Esta noche tengo de ir
al molino que no muela,
por ver á una niña rubia
que en el molino se hospeda.

884 Estaban mis ojos hechos
todos los días á verte,
y ahora se me van pasando
días, semanas y meses.

885 Estando cortando piñas
en el pinar del amor,
salió una espina muy larga
y me clavó el corazón.

886 Estando en la mar pescando
se me rompieron los remos,
y me sacaron del agua,
serrana, los tus cabellos.

887 Estando en misa mayor
hice un pecado mortal:
puse los ojos en ti
y los quité del altar.

888 Estando en misa mayor
me miraste y te miré;
tú en mi corazón quedaste,
yo en el tuyo no lo sé.

889 Estando en misa mayor
me miraste y te reíste,
tal le parezcas á Dios
como á mí me pareciste.

890 Estando en misa mayor
me pegaste con el codo.

Amante mio del alma,
no puedo atender á todo.

891 Estando en misa mayor
me puse á rezar el Credo :
por decir : « Creo en Dios [padre »
dije : « Creo en ti, lucero. »

892 Estando solita y triste
me abrió las puertas el aire,
y creí que era mi amor
que venia á consolarme.

893 Estando yo en la agonía
una maldición te eché :
que te se secara el agua
cuando fueras á beber.

894 Estando yo malita
me recetaron
que me echases el humo
de cigarro.

895 Estás poniendo con maña,
chinita sobre chinita
para que tropiece y caiga.

896 Estoy adorando, madre,
á una rubia panadera,
y con el calor del horno
se está volviendo morena.

897 Estoy enamorada
de lo moreno;
lo blanco me parece
terreno ajeno.

898 Estoy *pedricando* en ti
como un padre misionero,
y no te puedo hacer ir
al camino verdadero.

899 Estoy queriendo á una niña
como la nieve de blanca.
Como sabe que la quiero,
con sus desprecios me mata.

900 Estrella del firmamento,
lucero de la mañana,
por ti perderé el aliento,
el corazón, vida y alma,
memoria y entendimiento.

901 Estrella guiadora
¿ cómo no guías,
á mi amante de noche
y á mi de dia ?

902 Estrella resplandeciente,
prima carnal de la luna,
eres el carro triunfante,
la rueda de la fortuna.

903 Estrellita reluciente,
echamé tu claridad
para seguirle los pasos
á mi amante que se vá.

904 Estrellitas y luceros,
salid á favorecerme,
que la novia que tenía
dice que ya no me quiere.

905 Falso, refalso y refalso,
falso te vuelvo á decir;
el dia que me vendiste
¿ cuánto te dieron por mí ?

906 Firma tú y firmaré yo
y se juntarán dos firmas,

veremos cuál de las dos
con más firmeza camina.

907 Firmo, confirmo y afirmo,
firmo, confirmo mi fe,
firmo que yo seré firme,
firmo que firme seré.

908 Forman tus cejas dos arcos
con un entrecejo en medio,
que parece Abril y Mayo
cuando de flor están llenos.

909 Forastera tengo el alma,
forastero el corazón,
forasterito es mi amante,
forasterita soy yo.

910 *Fuistes* mi primer amor
que me enseñaste á querer;
no me enseñes á olvidar,
que yo no quiero aprender.

911 Fuente de los veinte-años,
donde tanto se murmura:
¿ has oido si me quiere
la sobrinica del cura?

912 Gitanilla, dame un beso,
que me voy á confesar,
y si el cura me regaña
ya te le volveré á dar.

913 Gràcias á Dios que he llegado
á la luz de este farol,
para sacar una espina,
que tengo en el corazón.

914 Gracias á Dios que he llegado
al portal de la hermosura,
en donde se han criado
el sol, la estrella y la luna.

915 *Hagamé* usté unas botinas
que levanten, que levanten,
que soy muy niña y no llego
á los brazos de mi amante.

916 Has de saber, dueño mio,
que tengo dos corazones,
uno para los leales
y otro para los traidores.

917 Has de saber que te tengo
como el oro en la balanza;
hasta que no seas mia
mi corazón no descansa.

918 Has de saber que vivo
con el deseo
de tenerte á mi lado,
pero no puedo.

919 ¿ Hasta cuándo han de durar,
vida mia, tus enojos?
Volvamos á la amistad,
no seamos rencorosos.

920 Hasta'l barco fuí con ella,
en el muelle la dejé:
allí fueron los momentos
cuando de ella me aparté.

921 Hasta el reló de la Audiencia
tiene pendencia conmigo,
pues me cuenta los minutos,
serrana, que estoy contigo.

922 Hasta la sepulturita
te tengo de acompañar,

porque eres hija de viuda
y me gusta tu llorar.

923 Hasta los árboles sienten
si se les cae una hoja;
así lo siente mi pecho
cuando mi amante se enoja.

924 Hasta los árboles sienten
que se les cae una hoja;
tambien mi corazón siente
que tú te vayas con otra.

925 Hasta los caracolillos
que navegan por la mar,
me dicen que si te quiero;
yo digo: cada vez más.

926 Hasta los mismos caminos
me mandan aborrecerte;
una rueda de cuchillos
no me privan de quererte.

927 Hasta que no estás borracho
no vienes en busca mia.
¡Quiera Dios que estés borracho
todas las horas del dia!

928 Hay una chica gitana
que me tiene medio loco,
por la gracia de su boca
y los guiños de sus ojos.

929 He corrido medio mundo,
Cataluña y Aragón,
en busca de ojos morenos:
salada, los tuyos son.

930 He de hacer un juramento
y firmarle con mi sangre,
de no olvidarte en mi vida
hasta que Dios me lo mande.

931 He de mandar que me entierren
sentado, cuando me muera,
para que puedas decir:
Se murió, pero me espera.

932 He de quererte y amarte
y hablarte con disimulo,
y hasta que te dé la mano
no ha de saberlo ninguno.

933 He de quererte y amarte
y nadie lo ha de saber;
he de hablar con todo el mundo
y á ti solo he de querer.

934 He echado á la lotería;
me ha tocado tu persona,
que era lo que yo quería.

935 He estado en el purgatorio
y he visto todas las penas,
y he visto que por querer
ningún alma se condena.

936 He visto una malvaloca
en un campito andaluz,
tan bonita y tan gallarda
que me pareciste tú.

937 He visto unos ojos negros
en una cara morena,
y si no son para mí
me voy á morir de pena.

938 Hermanita, no más pena,
mira que no soy de bronce,
que una piedra se quebranta
á fuerza de tanto golpe.

939 Hermosa clavelinera,
¿ dónde *estuvistes* ayer,
que mis ojos te buscaron
y no te pudieron ver ?

940 Hermosa clavelinera,
echa riego á tus claveles
y verás por la mañana
qué floriditos los tienes.

941 Hermosas las podré ver,
pero como tú ninguna :
de tu cara sale el sol,
de tu delantal la luna.

942 Hermosa, no te lo llamo
porque sé que no lo eres,
pero resalada, sí,
que es mucha la sal que tienes.

943 Hermosa, te ví durmiendo,
me dejaste el alma muerta.
Si eres hermosa durmiendo
¿ qué será estando despierta ?

944 Hermosísimo lucero,
yo no te puedo olvidar ;
por el dia en la memoria,
por la noche en el soñar.

945 Hoy aquí, mañana allí
y otro dia en otra parte.
Como se cambian los tiempos
se cambian las voluntades.

946 Hombre malo, por quererte
á la tierra aborrecí,
ahora me encuentro en el mundo
sin Dios, sin gloria y sin ti.

947 Isabelita bonita,
dame un alfiler de amor,
para quitarme una espina
que tengo en el corazón.

948 Juré no volver á verte ;
mira tú qué juramento,
cuando te llevo en el alma
y en el mismo pensamiento.

949 La alcoba donde tú duermes
parece un confesionario ;
la cama el altar mayor,
tú la Virgen del Rosario.

950 La caja de mi guitarra
me sirva de sepultura,
si á otra sirvo más que á ti
después de la Virgen pura.

951 La calle está regada ;
dicen que ha sido
lágrimas de un amante
que han despedido.

952 La calle está regada
y no ha llovido ;
son lágrimas de un novio
que yo he tenido.

953 La causa de mi cariño
pronto van á sentenciar.
El corazón me defiende,
los celos me acusarán.

954 La flor de la calabaza
dicen que no ha florecido.
Florezca que no florezca,
para ti no se ha perdido.

955 La flor de la calabaza
es una bonita flor,

que se la daré á mi amante
cuando salga la ocasión.

956 La flor que ayer te entregué
en vaso de oro hoy está:
era tu cabecita rubia,
me hubiera gustado más.

957 La fruta que más me gusta
en invierno y en verano
es hacerte una visita
por la mañana temprano.

958 La hermosura de los cielos
cuando Dios la repartió,
no andarías tú muy lejos
cuando tanto te tocó.

959 La luna cuando va llena
no lleva tanto rigor
como lleva mi morena
cuando va á misa mayor.

960 La luna fue tan curiosa
que entre nubes se asomó
para escuchar las promesas
que tú me hacías de amor.

961 La luna llena era,
mi amor va dentro,
no puede abrir los ojos
de sentimiento.

962 La luna que es mi contraria
siempre me encuentro con ella,
y no me puedo encontrar
con mi resalada prenda.

963 La luna sobre la torre
es un punto en una i.
Yo tambien soy otro punto,
pero adorándote á ti.

964 La luna va para Francia
y el aire la bambolea.
Más te quiero á ti desnudo
que á otro vestido de seda.

965 La morena me da pena
la rubia me da dolor.
¡Ay, morena de mi vida,
rubia de mi corazón!

966 La naranja nació verde,
el tiempo la maduró;
mi corazón nació libre
y el tuyo le cautivó.

967 La niña que yo quiero
tiene estas señas:
negros son sus cabellos,
negras sus cejas,
con unos ojos
que hacen pasar las penas
del purgatorio.

968 La otra mañana la ví
á la puerta con su madre.
Aquella rosa en capullo,
¡cómo la menea el aire!

969 La palabra que te dí
á los caños de la fuente,
como era palabra de agua
se la llevó la corriente!

970 La penita de no verte
me tiene sobre la arena.
Cuando no me he muerto yo,
nadie se muere de pena

971 La pimienta es chica y pica
y sazona los guisados,
y tú, como pequeñita,
hasta el alma me has robado.

972 La primer vez que te ví
me *echastes* una cadena,
sentadita en esa silla
con esa cara morena.

973 La primer vez que te ví
me parecías un ángel,
la segunda, un serafín
y la tercera, una imagen.

974 La primer vez que te ví
no me acuerdo dónde fué,
pero tente por seguro
que jamás te olvidaré.

975 La rubia de mis desvelos
reside en Andalucía,
y si aquel cielo es alegre
ella le da la alegría.

976 La reina doña Isabel
puso los ojos en Francia,
y yo los he puesto en ti
porque me has caido en gracia.

977 La sortija de mi dedo
ya pasó la venta nueva.
No siento yo la sortija,
siento el galán que la lleva.

978 La sortija que me diste
con las tres piedras azules,
tres dias la tuve puesta :
sábado, domingo y lunes.

979 La sortija que me *distes*
era de plata y rompióse ;
el amor que te tenía
era poco y acabóse.

980 La tarde ya se acaba
mi amor no viene;
alguna picarona
me le entretiene.

981 La vez que contigo voy
soy de mis padres reñida ;
me dicen que si te quiero,
les digo : Más que á mi vida.

982 La Virgen de la Esperanza,
aquella que está en San Gil,
aquella señora sabe
lo que yo te quiero á ti.

983 Las abejas buscan miel
y se posan en tus labios ;
como parecen claveles,
que se engañen no es extraño.

984 La Virgen va á castigarme
y tiene mucha razón,
al ver que pensando en ti
me olvido de ella y de Dios.

985 Las aldabas de tu puerta
se menean cuando paso ;
dilas que no se meneen,
que contigo no me caso.

986 Las barandillas del puente
se menean cuando paso.
A tí solita te quiero,
de las demás no hago caso.

987 Las calabazas este año
se han sembrado y no han nacido.

Para ti no han de faltar,
escucha lo que te digo.

988 Las calles se me tapiaron,
y el cielo se me nubló
el dia que me dijiste :
Ya nuestro amor se acabó.

989 Las campanas repicaron
al decir que me querías ;
esas campanas doblaron
cuando tú me aborrecías.

990 Las cartas van y vienen
en el correo.
¿ Para qué quiero cartas,
si no la veo ?

991 Las cortinas de tu alcoba
se menean cuando paso.
Mira si te quiero bien,
las penas que por ti paso.

992 Las cortinas de tu alcoba
son de hilo de algodón :
entre cortina y cortina
tu cara parece un sol.

993 Las cortinas de tu alcoba
son de terciopelo negro :
entre cortina y cortina
tus ojos parecen cielos.

994 Las cuerdas de mi guitarra
no saben más que llorar ;
olvidaron la alegría
para no verte jamás.

995 Las estrellas del cielo
son ciento y doce,
con las dos de tu cara
ciento catorce.

996 Las estrellas en el cielo
se visten de colorado,
y yo me visto de negro
porque tú me has olvidado.

997 Las estrellas en el cielo
están venerando á Dios ;
tú, como no eres estrella,
te estoy venerando yo.

998 Las estrellas en el cielo
una á una, dos á dos,
no tienen tanta firmeza
como tenemos los dos.

999 Las estrellas he contado
y la del Norte dejé ;
como era la mas bonita,
contigo la comparé.
Ahí la tienes
á la ventana
ahí la tienes
hermosa y lozana.

1000 Las estrellas pequeñitas
no se apartan de la luna.
Tampoco se han apartado
mis palabras de las tuyas.

1001 Las estrellas voy mirando
y ellas me dan á entender,
primero que yo te olvide
el cielo se ha de caer.

1002 Las estrellas y luceros
que salen por el Oriente,
las tengo comparaditas
con los rizos de tu frente.

1003 Las estrellitas del cielo
andan siempre á la pelea,
porque dicen que tus ojos
valen más que todas ellas.

1004 Las estrellitas del cielo
las cuento y no están cabales :
faltan la tuya y la mia
que son las más principales.

1005 Las estrellitas del cielo
las cuento y no están cabales:
faltan las dos de tus ojos,
que son las más principales.

1006 Las estrellitas del cielo
las cuento y no están exactas,
que faltan tus dos luceros,
morena mia del alma.

1007 Las estrellitas del cielo
me puse anoche á contar,
pero no conté tu cara
y salió la cuenta mal.

1008 Las estrellitas del cielo
van á caer á millares :
si es para que yo te olvide,
creo que no lo ve nadie.

1009 Las golondrinas que anidan
en el hierro de tu reja,
en cuanto llega el invierno
sólo por verte se quedan.

1010 Las grosellas de tus labios
están diciendo « comedme »,
y las moras de tus ojos
« cuidadito, que están verdes ».

1011 Las penillas que me das,
serrana, quién lo dijera,
me ponen el pelo blanco
y el alma negra, muy negra.

1012 Las sábanas de mi cama
todas las noches las lavo
con lágrimas de mis ojos
pensando me has olvidado.

1013 Las sábanas de mi cama
todas las noches las leo
un letrerito que dice :
morirás con el deseo.

1014 Levanté una fortaleza
para guardarme á mí mismo:
con el aire de tus flores
al suelo toda se vino.

1015 Limosna pedí por ti
en tu larga enfermedad,
y ahora que me ves morir,
no eres tú para llorar
lo que yo pasé por ti.

1016 Lo más hermoso del mundo
se ostenta, morena, en ti :
en tus mejillas dos rosas,
y en tus labios el rubí.

1017 Lo miro mucho y remiro,
lo miro y no lo comprendo,
que tus ojos me den vida
cuando por ellos me muero.

1018 Lo que me pasa contigo
no lo puedo comprender,
pues yo me veo en tus ojos
y tú no me puedes ver.

1019 Los amantes de Teruel

murieron de sentimiento;
yo tambien me moriré
si no logro lo que intento.

1020 Los amores de algún dia
pronto los olvidaré,
pero los que tengo ahora
primero me moriré.

1021 Los amores de Paco
me vuelven loca;
yo me muero por Paco,
Paco por otra.

1022 Los árboles de Aranjuez
juntos con los del Retiro,
no tienen tanta firmeza
como yo tengo contigo.

1023 Los árboles de Aranjuez
unidos de siete en siete,
no tienen tanta firmeza
como yo para quererte.

1024 Los cabellos de una rubia
dicen que tienen veneno:
aunque tengan solimán,
cabellos de rubia quiero.

1025 Los cantitos de tu calle
granos se vuelvan de sal,
y que la salud me falte,
si yo te vuelvo á mirar.

1026 Los civiles me prendieron
por robarte á ti una flor
y á ti te dejaron libre
robándome el corazón.

1027 Los confesores me mandan
que te olvide y no lo haré.
¿ Qué saben los confesores
lo que cuesta el bien querer ?

1028 Los cuatro elementos juntos,
agua, tierra, viento y fuego,
no pueden hacer que olvide
lo mucho que yo te quiero.

1029 Los dientes de tu boquita
campanillas de oro son,
que cada vez que los mueves
me robas el corazón.

1030 Los dientes de tu boquita
me tienen cautivo y preso:
en mi vida he visto yo
hacer cadenas de hueso.

1031 Los labios tengo amarillos
y no es porque como peras;
las cadenas del amor
me tienen de esta manera.

1032 Los ojitos se me salen
de mirar hacia el camino
por donde debe pasar
el espejo en que me miro.

1033 Los ojos con que le miro
te ofrezco, Virgen María,
porque no miren á otra
los ojos con que me mira.

1034 Los ojos con que me miras
no son los acostumbrados,
que en el mirar te conozco
que están los tiempos cambiados.

1035 Los ojos de aquella garza
me tienen robado el sueño.

Duerme, galán, y descansa,
que la garza tiene dueño.

1036 Los ojos de mi morena
ni son chicos ni son grandes;
son como á real de á dos,
como á real de á dos reales.

1037 Los ojos de mi morena
ni son chicos, ni son grandes,
que son moneditas de oro
de las de cuarenta reales.
En el rio, en el rio lavando,
en el rio me dijo un soldado
que si quería ponerme
á las ancas del caballo.
Y yo le dije: Ni quiero ni puedo
que soy pequeñita y me caigo
[al suelo.

1038 Los ojos de mi morena
se parecen á mis males:
son negros como mis penas,
como mis desdichas grandes.

1039 Los ojos de mi morena
son dos guindos garrafales,
que todo el mundo les mira
y ellos no miran á nadie.

1040 Los ojos de mi morena,
una lima y un limón;
los ojos de mi morena
me han de llamar la atención.

1041 Los ojos de mi morena
Santa Lucía les guarde,
y si no son para mi
venga un león y los trague.

1042 Los ojos de mi morena
son más negros que la pez,
y están echando más fuego
que la máquina del tren.

1043 Los ojos que á mí me quieren
no están en este lugar,
ni los que son de mi gusto,
ni los que me han de llevar.

1044 Los ojos que tienes, niña,
como los pongas á réditos,
no faltará quien te diera
el veinticinco por ciento.

1045 Los ojos y los labios
de cierta niña,
son los depositarios
del alma mia.

1046 Los ojos tienen sus niñas,
las niñas tienen sus ojos,
y los ojos de mi niña
son las niñas de mis ojos.

1047 Los pendientes que te pones
campanillas de oro son,
que cuando repiquetean
tocan en mi corazón.

1048 Lucero de la mañana,
estrella del firmamento,
por ti perderé el aliento,
el corazón, vida y alma,
memoria y entendimiento.

1049 Los rizos que rodean,
niña, tu frente,
se parecen al rayo
del sol poniente.

1050 Luna, tú que *to* lo alumbras,

luna, tú que *to* lo ves,
díme si has visto á mi amante
en brazos de otra mujer.

1051 Llorando te la escribí,
llorando te la mandé;
lágrimas de mis ojitos
no me la dejaron ver.

1052 Madre, cuando voy á misa,
voy mirando á lo ladero,
por ver si veo venir
la sal de algún jornalero.

1053 Madre, cuando voy á misa,
el Señor me lo perdone,
siempre me voy á parar
donde mi amante se pone.

1054 Madre, cuando voy á misa,
y paso por el cuartel,
me dicen: Esa es la novia
del teniente coronel.

1055 Madre, *llevemé* usté al huerto,
madre, *llevemé* usté al huerto,
que he visto una serranita
que resucita á los muertos.

1056 Madre mia, que me matan
y no me puedo valer;
son dos ojos asesinos
los ojos de una mujer.

1057 Madre, vístete de luto,
que repican las campanas,
que se ha muerto mi cariño
y me lo entierran mañana.

1058 Madrecita, no me duele
la herida de aquel puñal;
las heridas de sus ojos
son las que me duelen más.

1059 Malhaya el amor, malhaya,
y quien del amor se fia,
que puse yo mi querer
en quien no lo merecía.

1060 Malhaya la ropa negra
y el sastre que la cortó,
que mi novia está de luto
sin haberme muerto yo.

1061 Malhaya quien discurrió
la moda de los sombreros,
que no deja ver la cara
á la prenda que yo quiero.

1062 Manojito de alfileres
se parecen tus pestañas,
que cada vez que me miras,
me los clavas en el alma.

1063 Manojo de alfileres
son tus pestañas:
no me mires atento,
que me los clavas.

1064 Manzanita colorada
¿cómo no te caes al suelo?
¡Cuántas veces he andado
por alcanzarte y no puedo!

1065 Manzanita colorada,
con rocío te cogí;
si no estás enamorada
enamórate de mí.

1066 Mañana á la misma hora
pásese usté por aquí,

que me da mucha vergüenza
decir tan pronto que sí.

1067 Mañana por la mañana
se embarca el bien de mi vida.
Malhaya la embarcación
y el capitán que la guía.

1068 Mañana por la mañana
te levantas la primera;
la sortijita de plata
en la cerradura queda.

1069 Maquinista, no te envidio
la maquinita del tren,
que tengo yo una morena
que echa chispillas también.

1070 María, como eres rosa
y te acompaña el clavel,
como no es tiempo de flores
todos te salen á ver.

1071 María, cuando te pones
á las orillas del rio,
el agua se para al verte
y no muelen los molinos.

1072 María, cuando te pones
á regar las azucenas
no me canso de mirarte
al ver tu cara morena.

1073 María, cuando te pones
con tus padres á la mesa,
tus padres parecen reyes
y tú, niña, la princesa.

1074 María, cuerpo gitano,
corazón de avellanera (?);
anoche soñaba yo
que estaba á tu cabecera.

1075 María de las Nieves,
tu calle rondo;
no me des calabazas,
que no las como.

1076 María de los Dolores,
de los Dolores María,
María de los Dolores
se llama la prenda mia.

1077 María de los Dolores
se llama la prenda mia;
María de los Dolores
me mata de noche y dia.

1078 María la colorada,
dame un vaso de color,
para sacarme una espina
que tengo en el corazón.

1079 María, paloma mía,
las palomas son del rey;
yo soy tuyo, tú eres mía,
así lo manda la ley.

1080 María, que á todos das
agua del cántaro nuevo
y á mí me dices que espere
hasta que caiga del cielo.

1081 María sé que te llamas,
por apellido lucero;
vale más tu sobrenombre
que las estrellas del cielo,

1082 María sé que te llamas,
el apellido no digo.

Linda cara, lindos ojos;
no te faltará marido.

1083 María sé que te llamas;
el apellido no sé.
Cuando pase por tu puerta
María te llamaré.

1084 María sé que te llamas,
el apellido no sé.
Mañana veré á tu padre
y se lo preguntaré.

1085 María sé que te llamas
y por sobrenombre luna.
Vale más tu sobrenombre
que Aragón y Cataluña.

1086 María sé que te llamas
y por sobrenombre Rosa.
Vale más tu sobrenombre
que el Pilar de Zaragoza.

1087 María, si á lavar vas
al rio de Manzanares,
¿ para qué quieres jabón,
siendo tus manos cristales ?

1088 María, si bien me quieres,
no se lo digas á nadie;
mete la mano en el pecho,
dile al corazón que calle.

1089 María, si fueras rosa
te llevara en el sombrero,
pero como eres María
en el corazón te llevo.

1090 Marianito, cuerpo de ángel,
tu presencia me enamora:
tu eres el espino verde
y yo soy la zarzamora.

1091 Marianito de mi vida
y de los cielos retrato,
si hay alguno que te ofenda
saco un puñal y le mato.

1092 Mariposita del campo
que me rozas con tus alas,
los suspiros que te doy
llevalós á mi serrana.

1093 Mariquita, Marusa,
la de mi barrio,
hasta el agua bendita
toma con *gargo*.

1094 Más que á mi madre te quiero,
que me ciega la pasión.
Si me quieres por dinero,
yo me meteré ladrón.

1095 Más de cuatro se han metido
á estorbar nuestro querer;
han hecho lo que han podido,
pero eso no lo han de ver.

1096 Más quiero comer puñales
y beber puntas de acero,
que no casarme contigo
por interés del dinero.

1097 Más quisiera haber nacido
árbol silvestre del campo
que no haberte conocido
para hacerme sufrir tanto.

1098 Más quisiera verte, niña,
embarcadita en el Ebro,

que no verte á esa ventana
con ese pañuelo negro.

1099 Más quisiera verte, niña,
embarcadita en la mar,
que no pasar por tu puerta
y verte con otro hablar.

1100 Me aconsejan que te olvide,
¡ Jesús, qué barbaridad !
Eso á mí me lo aconsejan
los que no saben amar.
Los que no saben amar,
es una suma desgracia
que tenga que olvidar yo
el que me ha caido en gracia.
El que me ha caido en gracia
yo jamás le olvidaré ;
aunque para mí no sea,
siempre afición le tendré.
Siempre afición te tendré
á ti, ramito de flores,
que las niñas de tus ojos
han sido los mis amores.
Han sido los mis amores,
viéndoles de tarde en tarde ;
más tarde ha de ser ahora
si tú tratas de olvidarme.
Si tú tratas de olvidarme,
dulcísima prenda mia,
haces lo que te parezca,
que yo he de ser quien solía.
Que yo he de ser quien solía
y quien solía he de ser ;
olvidarte es imposible
porque no sé aborrecer.

1101 Me aconsejan que te olvide
y es aconsejar en vano ;
es como decir á un moro:
Moro, vuélvete cristiano.

1102 Me acuerdo de ti más veces
que hojitas tiene un manzano,
que arenitas lleva el mar,
papeles un escribano.

1103 Me andas quitando la honra,
la honra y no sé por qué ;
andas enturbiando el agua,
el agua que has de beber.

1104 Me asomé á la tu ventana
y á su cabecera vi
un letrero que decía:
No me peino para ti.

1105 Me despedí de mi amante
á las tres de la mañana ;
no pude decirle adiós,
que se me arrancaba el alma.

1106 Me *despreciastes* por pobre
y yo por rica me tengo :
tengo salud y honradez,
¿ para qué quiero el dinero ?

1107 Me dicen los confesores
que te olvide y no lo haré.
¿ Qué saben los confesores
lo que cuesta un buen querer ?

1108 Me dicen que no te quiera,
que eres pequeño y mal mozo.
De las estrellas *pa* abajo
para mis ojos no hay otro.

1109 Me dicen que si te quiero,
y yo digo que ni verte.
Es menester simularlo
por el hablar de la gente.

1110 Me dicen que si te quiero

y yo digo que ni verte.
Te quiero más que á mi vida
y así se engaña la gente.

1111 Me dicen que si te quiero
y yo, por disimular,
digo que no te conozco
y no te puedo olvidar.

1112 Me dices que no me quieres;
me importa tres caracoles.
Un poquito más abajo
me están queriendo á montones.

1113 Me *distes* las avellanas,
los confites amargosos,
el pañuelo no era tuyo.
¿De qué te alabas, baboso?

1114 Me *distes* las calabazas,
me las comí con arroz.
Más quiero las calabazas
que no tu conversación.

1115 Me *distes* las calabazas,
me las comí con pan tierno.
Más quiero las calabazas
que de tu madre ser yerno.

1116 Me diste las calabazas,
me las comí con pan tierno.
Más quiero las calabazas
que una mujer sin gobierno.

1117 Me *distes* las calabazas,
me las comí con tocino.
Más quiero las calabazas
que no casarme contigo.

1118 Me diste las calabazas,
me las comí con vinagre.
Los besos y los abrazos
que te los quite tu madre.

1119 Me *escribistes* una carta
con la letra menudita.
Has de saber que yo soy
más pícara que bonita.

1120 Me *escribistes* en la arena
y *forniastes* en la mar;
iba la carta sin sello
y no pude contestar.

1121 Me *escribistes* una carta
con una cintita azul.
No quiero carta ni cinta,
que quiero que vengas tú.

1122 Me *escribistes* una carta;
en ella me pones celos.
No soy tuya y ya me celas,
mejor me celaras luego.

1123 Me *escribistes* una carta
con una cintita verde.
No quiero carta ni cinta,
quiero que vengas á verme.

1124 Me *escribistes* una carta
por ver si yo te quería.
Te agradezco la intención,
pero estoy comprometida.

1125 Me *escribistes* una carta
y en ella me mandas celos.
No soy tuya y me amenazas;
buenos principios tenemos.

1126 Me *escribistes* una carta
y en ella flores pajizas.

Si sabes que no te quiero,
¿ para qué te mortificas?

1127 Me *escribistes* una carta
y en ella pusistes celos.
¿ Para qué te has de celar
si sabes que no te quiero?

1128 Me *escribistes* una carta
y en ella un anillo de oro
con un letrero que dice
que no tome amor con otro.

1129 Me *escribistes* una carta
y *forniastes* en la mar;
el viento fué tu testigo.
¡ Vaya una seguridad !

1130 Me gustan los ojos negros
del color del azabache.
¿ Cómo no me han de gustar
si los tiene así mi amante ?

1131 Me han dicho que estás malita
y que te van á sangrar.
¡ Qué lástima que te rompan
esas venas de cristal !

1132 Me han dicho que no me quie-
[res
porque no tengo colores.
Ven á mi casa y verás
la Virgen de los Dolores.

1133 Me *llamastes* pobre y fea;
en el alma lo sentí.
Si fuera rica y bonita
no me peinara *pa* ti.

1134 Me *mandastes* á decir
por carta que me olvidabas.
Cuando el parte llegó á mí,
yo de ti no me acordaba.

1135 Me *mandastes* á decir
que te amara con firmeza:
yo te contesté diciendo
que mandaras con franqueza.

1136 Me matas cuando me dices
que no te tengo pasión.
Por Dios, no me martirices,
que tienes mi corazón
todo lleno de raíces.

1137 Me *mirastes*, te miré,
ni una palabra cruzamos,
y ¡ qué cosa nos dijimos
solamente con mirarnos !

1138 Me moriré sin remedio
el dia que á mi me falte
el querer de mi morena
y el cariño de mi madre.

1139 Me *pusistes* el ramo
con guindos verdes;
dejalás que maduren,
que aquí me tienes.

1140 Me preguntas si te quiero,
como si no lo supieras.
Díselo á mi corazón
y él te dará la respuesta.

1141 Me quisistes, me *dejastes*,
me *volvistes* á querer.
Amores que dan desaires
no vuelven á mi poder.

1142 Me *quisistes*, me *olvidastes*
por la ambición del dinero;

con las lágrinas regabas
los trajes de terciopelo.

1143 Me *quisistes*, me *olvidastes*,
me *volvistes* á querer.
No creas que soy escoba
que conmigo has de barrer.

1144 Me *quisistes*, me *olvidastes*,
me *volvistes* á querer.
Zapato que yo desecho
no me le vuelvo á poner.

1145 Me *quisistes*, yo te quise,
me *olvidastes*, te olvidé;
tú te has tenido la culpa,
tú primero y yo después.

1146 Me quitan el que te quiera,
también el hablar contigo,
pero no me han de quitar
los ojos con que te miro.

1147 Me *tirastes* un limón,
me *distes* en la cara:
todo lo puede el amor,
morena resalada.

1148 Me *tirastes* un limón,
me *distes* en el pecho:
todo lo puede el amor;
morenita ¿ qué has hecho ?

1149 Me *tirastes* un limón,
me *distes* en los ojos:
todo lo puede el amor,
moreno saleroso.

1150 Mi amante cuando se fué
me dijo que no llorara;
que echara penas á un lado,
pero que no le olvidara.

1151 Mi amante es alto y buen mozo
y no gasta corbatín:
tampoco le necesita
para enamorarme á mí.

1152 Mi amante es muy pequeñito,
pero así le quiero yo,
que el árbol de poca altura
echa fruto y hojas no.

1153 Mi amante es un pino de oro
y una mata de romero.
La pena que á mí me mata,
que le tengo forastero.

1154 Mi amante me cartea;
yo no le escribo.
Si él me lleva en el alma,
yo no le olvido.

1155 Mi amante me dijo anoche
que estaba descolorida;
yo le dije: Amante mio,
por tu ausencia estoy perdida.

1156 Mi amante me dijo un dia:
¡ Qué descolorida estás!
Yo le dije: Amante mio,
son penas que tú me das.

1157 Mi amante me dió los dedos;
les hice un entretejido.
El me dijo y yo le dije:
¡ Vaya un amor más querido !

1158 Mi amante me dió, me dió,
y si me dió que me diera,

para principio de amor
un terroncito de tierra.

1159 Mi amante me llamó fea
á la salida del puerto;
yo le dije : Amante mio,
la cara me guarda el cuerpo.

1160 Mi amante me regaló
un pañuelo con tres rosas,
con un letrero que dice:
« Principio quieren las cosas. »

1161 Mi amante me tiene dicho
que donde le encuentre le hable:
si es en la iglesia, en la iglesia,
si es en la calle, en la calle.

1162 Mi amante tiene un rizo,
le cae al ojo;
mi amante es un hechizo,
el rizo otro.

1163 Mi amante vendrá y dirá :
— Parece que estás llorosa;
y yo le contestaré:
— Contigo ninguna cosa.

1164 Mi cariño se ha enojado
porque no le dije adiós.
Adiós, cariñito mio,
adiós, cariñito, adiós.

1165 Mi corazón á quererte
es un bosque de espesura;
cuanti más leña le cortan
queda la red más segura.

1166 Mi corazón dió un suspiro
y el alma le preguntó :
— Corazón, ¿ por qué estás [triste ?
— Alma, me muero de amor.

1167 Mi corazón es de plata
porque no admite metales,
no le mueven intereses
ni le mueven voluntades.

1168 Mi corazón sabe amar
y también sabe querer.
En llegando la ocasión
también sabe aborrecer.

1169 Mi corazón te daré,
también te daré la vida;
el alma no te la doy
porque no es tuya ni es mia.

1170 Mi madre me da de palos
por querer á un confitero,
y al son de los palos digo :
¡ Confites y caramelos !

1171 Mi madre me da de palos
porque quiero á un hortanero,
y al son de los palos digo:
Viva el podón y el montero.

1172 Mi madre me dice á solas:
Hija, no me des un yerno.
Yo la digo: Madre mia,
eso sí que no hay remedio.

1173 Mi morena me ayudó
á subir los escalones.
¡ Cuánto vale una morena
en algunas ocasiones!

1174 Mi novia, cuando va á misa,
va delante de su madre ;

parece clavellinita,
que la bambalea el aire.

1175 Mi padre, con ser mi padre
y con el poder que tiene,
no me ha de quitar á mí
lo que tú quitarme quieres.

1176 Mi padre me da de palos
por querer á un granadero,
y al son de los palos digo :
¡ Vivan las gorras de pelo !

1177 Mi padre me da de palos
por querer á un marinero,
y al son de los palos digo :
¡ Vivan la lancha y los remos !

1178 Mi padre me pega palos
y mi madre me pellizca,
y yo digo : Padre mio,
sarna con gusto no pica.

1179 Mi padre quiere casarme
con un rico de chistera,
pero mi cuerpo se cria
para un mozo de la huerta.

1180 Mi padre y mi madre lloran
porque me voy á casar.
No lloren, padre ni madre,
que no me van á matar.

1181 Mi padre y mi madre son
dueños de lo que yo gano,
pero en tocando á quererte
mi corazón es el amo.

1182 Milagritos hace Dios,
milagros hace la Virgen,
y un milagro hicistes tú
el dia que me quisistes.

1183 ¡ Mira que cuerpecito !
¡ Mira qué talle !
¿ Cómo quieres que un hombre
se meta á fraile ?

1184 Mira que estoy á tu vera
como aquel que tiene sed,
que está á la vera del rio
y no se atreve á beber.

1185 Mira si mi amor es firme
que no se me da cuidado
el ir contigo á la iglesia
y arrodillarme á tu lado.

1186 Mira tú cómo sería
la acción que has hecho con-
[migo,
que desde entonces no creo
ni en mujeres ni en amigos.

1187 Mira tú qué diferentes
somos los dos en sentir :
yo gozo en verte contenta
y tú en hacerme sufrir.

1188 Mira tú si es cosa grande :
la conocí el otro dia,
la quiero más que á mi madr

1189 *Mirald* por dónde va
á Santo Domingo á misa.
No me canso de mirarla
lo menudito que pisa.

1190 *Mirald* por donde viene
la que ha de ser mi cuñada

si se casa con mi hermano,
y sino, no será nada.

1191 *Miralá* por donde viene
la que tiene que ser mia,
la que tiene que juntar
su carita con la mia.

1192 *Miralé* por donde viene
aquel que el alma me roba.
Viene mordido de amores.
¡ Quién para saludadora !

1193 *Miramé* como te miro,
ponte donde yo te vea,
dales gusto á mis ojillos
ya que otra cosa no sea.

1194 Mis ojos lloran por verte ;
tú redoblas mis martirios.
Mira si es grande mi suerte,
que te quiero con delirio
y no puedo aborrecerte.

1195 Mis ojos requieren ojos,
mi corazón, corazón ;
los picos de mis enaguas
requieren tu pantalón.

1196 Mis ojos requieren ojos,
mi corazón, corazones,
mis labios, buenas virtudes,
tu pecho, nuevos amores.

1197 Mis penas y desventuras
muchas y grandes han sido,
pero la mayor de todas
es haberte conocido.

1198 Morena del alma mia,
¡ qué pena da de pensar
que esa hermosura del cuerpo
se tenga de marchitar !

1199 Morena del alma mia,
tus pasos me traen aquí ;
aunque vengo cuesta arriba
todo es llano para mí.

1200 Morena, tú á mí me matas
y me robas la paciencia,
y yo me muero por ti
sin reparar consecuencias.

1201 Morenas he visto yo,
pero como tú ninguna ;
de tu cara sale el sol,
de tu garganta la luna.

1202 Morenita, morenita,
bien te puedes alegrar,
que el dia que tú naciste
nació la flor del lugar.

1203 Morenita, morenita,
malhaya tu morenura,
que haces morir á los hombres
sin frio ni calentura.

1204 Morenito, morenito,
bien te lo decía yo
que tú habrás de olvidarme
y tú decias que no.

1205 Moreno pintan á Cristo,
morena á la Magdalena,
moreno es el bien que adoro.
¡ Viva la gente morena !

1206 Mucho me gusta el mandil
que lleva aquella aldeana ;

mucho me gusta el mandil,
mucho más me gusta el ama.

1207 Mucho te quiero, María,
pero más quiero á tu hermana:
ella ha de ser mi mujer,
tú has de ser la mi cuñada.

1208 Mucho tengo que decirte,
pero me llamo silencio;
bastante digo callando
si tienes conocimiento.

1209 Muy bajito te lo digo
porque el dicho es algo grave:
yo te adoro con el alma,
no se lo digas á nadie.

1210 Nace la flor en el campo,
la perla viene del mar,
y tú naciste, bien mio,
para hacerme á mí penar.

1211 Ni el sol ni cincuenta soles
ni la luna de la Habana
se igualan á tus colores
cuando sales de la cama.

1212 Ni contigo ni sin ti
tienen mis penas remedio;
contigo porque me matas
y sin ti porque me muero.

1213 Ni tu padre ni tu madre
ni San Antonio bendito
me pueden quitar á mí
el quererte á ti un poquito.

1214 Niña, si tú me quieres,
he de comprarte
una lancha con remos
para llevarte.

1215 Niño, no seas esquivo,
porque el corazón me dice
que yo nací para ti
y tú para mí *nacistes*.

1216 No acabas de atormentarme,
pero yo te lo perdono.
Mañana será otro dia;
el tiempo lo cura todo.

1217 No creas que por tu enojo
tengo de echar á llorar,
porque tus ingratitudes
se me han de representar.

1218 No creas que por tu enojo
voy á ponerme á llorar.
Calla, pobrecito tonto,
que otro ocupa tu lugar.

1219 No digas que me has dejado
porque te diré que mientes.
Quien te ha dejado soy yo,
que no es mi gusto el quererte.

1220 No eres alta ni eres baja,
eres de buena estatura;
eres como yo te quiero,
ramillete de hermosura.

1221 No eres alta ni eres baja,
eres como yo te quiero;
pareces campanillita
hecha á mano de platero.

1222 No es la nieve de la tierra
tan blanca como tú eres,

que á todo el mundo enamoras
y envidias á las mujeres.

1223 No es tan bello el alhelí
ni la hermosa violeta
como eres tú para mí,
que eres mi dicha completa.

1224 No esperes de mí perdón ;
no he de mirarte á la cara.
Si no te quisiera tanto,
puede que te perdonara.

1225 No hay amor como el primero,
que los demás son fingidos :
el primer amor que tuve
se llevó el corazón mío.

1226 No hay cara como tu cara
ni ojos como tus ojos,
ni moza que como tú
pueda amar á tantos mozos.

1227 No hay mujer que gaste moños
en donde te pones tú,
que tienes toda la gracia
que hay en el cielo andaluz.

1228 No llores, ángel humano,
aunque veas que me muero,
porque si me ven llorar
pensarán que me condeno.

1229 No llores ni tengas penas,
que á la corta que á la larga
has de ser mi compañera.

1230 No llores porque se sequen
las flores de tu jardín,
que eres tú la flor más bella
que ha florecido en Abril.

1231 No me abandona la pena
ni á ti, niña, la alegría.
Yo me parezco á la noche,
tú te pareces al dia.

1232 No me han de faltar alientos
para querer á mi amante,
porque siempre he sido yo
en querer firme y constante.

1233 No me divierte Valencia
ni tampoco sus jardines,
que me divierte tu cara ;
dime, niña, dónde vives.

1234 No me mates con cuchillo,
mira que me moriré ;
matamé con un suspiro,
que yo te perdonaré.

1235 No me mates con cuchillo
ni navaja valenciana ;
matamé con tu cariño
como firme enamorada.

1236 No me mates con cuchillo,
que el acero es enconoso,
matamé con un suspiro
de tu pecho cariñoso.

1237 No me mates con cuchillo
que tiene el acero fuerte ;
matamé con un suspiro
que te perdono la muerte.

1238 No me mates, no me mates
con pistola ni puñal ;
matamé con un besito
de tus labios de coral.

1239 No me mires airoso,

miramé airado,
miramé con ojitos
de enamorado.

1240 No me mires de ese modo
que yo no puedo mirarte.
Ya saben *tos* del pueblo
que *tiés* ganas de casarte.

1241 No me mires de ladc
ni de ladillo;
miramé cara á cara
como te miro.

1242 No me mires de lado,
que es de traidores;
miramé cara á cara,
que es de señores.

1243 No me mires de reojo,
que es mirada de traidor;
mírame así, cara á cara,
que es miradita de amor.

1244 No me mires, que dicen
que nos miramos;
es preciso, amor mio,
nos contengamos.
Nos contenamos, niña;
nos contendremos;
cuando nadie nos mire
nos miraremos.

1245 No me mires, que me ilustras (*sic*)
y vendrá mi amor á verme,
y si me encuentra ilustrada,
á pique de aborrecerme.

1246 No me mires, que me matas
con ese mirar tan triste,
porque se me representa
el mal pago que me diste.

1247 No me mires, que me matas
con esos ojos de amor.
No me mires, que me matas;
no los cierres, *abrelós*.

1248 No me mires, que me matas
con esos ojos de amor,
pues son balas que traspasan
todito mi corazón.

1249 No me pondré ningún luto
porque de quererme dejas.
Me pondré vestido nuevo
y repicará la iglesia.

1250 No me tires chinitas
á la ventana,
que mis padres me qu tan
de allí la cama.

1251 No me tirés de la cinta
del mandil aunque se caiga.
Aunque me ves solterita
no he querido ser càsada.

1252 No mires con esos ojos,
morena del alma mia,
que me parecen puñales
qne me matarán un dia.

1253 No porque de mí te aparten
he de dejar de quererte,
que yo vivo para ti
viéndote igual que sin verte.

1254 No porque seas buen mozo
á las mozas eches faltas,

que también los buenos mozos
suelen llevar calabazas.

1255 No porque seas buen mozo
me enamoro de repente.
Primero tengo que ver
la conducta de tu gente.

1256 No porque seas buen mozo
me mires atravesado,
que otros mejores que tú
cara á cara me miraron.

1257 No porque seas buen mozo
y abandones mi querer
te creas que soy escoba
que conmigo has de barrer.

1258 No puedo pasar sin verte
ni mirarte sin reirme.
Tus ojos me dan la muerte;
mi gusto será el morirme.

1259 No quiero más pan tostado,
que me amarga la corteza,
y conversación contigo
la que he tenido me pesa.

1260 No quiero más tu navaja,
que con ella me corté,
ni tampoco tus amores,
que sin ellos pasaré.

1261 No quiero pensar en ti
y cada vez pienso más.
Yo no sé lo que me has dado
que no te puedo olvidar.

1262 No quiero que á misa vayas
ni á la ventana te asomes,
ni tomes agua bendita
de la mano de los hombres.

1263 No quiero que me des gloria,
que no la habré merecido;
quiero que tengas memoria
del tiempo que te he querido.

1264 No quiero que me quieras
ni ser querida;
quiero ser de los hombres
aborrecida.

1265 No quiero que te vayas
ni que te quedes,
ni que me dejes sola
ni que me lleves.

1266 No quiero terrón de azúcar
ni flor de cañaverales,
que lo que quiero es un beso
de tus labios de corales.

1267 No quiero tus avellanas,
tampoco tus alhelíes,
porque me salieron vanas
las palabras que me diste.

1268 No quisiera más fortuna
ni más delicia tener
que de tu cara á la mia
no cupiera un alfiler.

1269 No sé cómo demostrarte
el cariño que te tengo,
pues nada vale que diga
que muchísimo te quiero.

1270 No sé cómo no florece
la escalera de tu casa,

subiéndola quien la sube,
bajándola quien la baja.

1271 No sé qué tienen tus ojos
que cuando me están mirando
una dulce simpatía
de mí se está apoderando.

1272 No seré yo el primer hombre
ni tú la primer mujer
que se quieran y se olviden
y se vuelvan á querer.

1273 No supe lo que era amor
hasta que te quise á ti,
ni hasta que tú me olvidaste
supe lo que era sufrir.

1274 No te pongas tan alto,
que no eres luna,
que no mata ni espanta
la tu hermosura.

1275 No te quiero, mozo loco,
no te quiero por amante,
que *nacistes* con la luna
y estás en cuarto menguante.

1276 No te quiero por el oro
ni tampoco por la plata,
te quiero por los adornos
que llevas en la corbata.

1277 No te salgas á la calle,
no te rices tanto el pelo,
porque hasta de la criada
tengo celos, tengo celos.

1278 No te subas á la sierra,
carita de serafín;
no le des palabra á nadie,
que me la debes cumplir.

1279 No te subas tan arriba
ni tampoco tan abajo,
que tu padre no es tan rico
ni tú tan valiente, majo.

1280 No te subas tan arriba,
que no eres tan alta pera,
que para alcanzarte á ti
no me hace falta escalera.

1281 Nunca me digas *adiós*;
es una palabra triste.
Corazones que se aman
nunca deben despedirse.

1282 Nuestros cuerpos están lejos,
nuestras almas están cerca;
nuestros labios no se hablan,
pero de lejos se besan.

1283 Nunca preguntes por mí,
que tengo un amor en dudas,
que me representas tú
en apariencias de Judas.

1284 ¡ Oh, qué rosa tan bonita,
qué clavel tan encarnado,
que se parece á los ojos
de mi dulce enamorado !

1285 ¡ Oh, qué ventana tan alta !
¡ Oh, qué clavel tan dorado !
¡ Oh, qué chica tan bonita !
¿ Quién será su enamorado ?

1286 Oiga usted, dama bonita,
cuerpecito retrechero,

cachito de gloria pura
que se ha caido del cielo.

1287 Oiga usted, señor platero:
¿cuánta plata es menester
para engarzar un besito
que me ha dado una mujer?

1288 Ojos azules tenía
la mujer que me engañó;
ojos de color de cielo.
¡Mire usted si fué traición!

1289 Ojos de color de cielo
tiene aquella labradora.
Ojos de color de cielo
son los que á mí me enamoran.

1290 Ojos garzos me engañaron,
ojos muy negros también
y ahora unos ojos azules
mi perdición han de ser.

1291 Ojos negros, cara blanca,
cabello de oro tendido;
lucero de la mañana,
mira que por ti lo digo.

1292 Ojos negros, cara blanca,
delgadita de cintura;
hasta la raya de Francia
se publica tu hermosura.

1293 Ojos negros, zalameros;
azules, engañadores.
No se lo digas á nadie
que aquí tengo los amores.

1294 Ojos que te vieron ir
por esos mares afuera,
¿cuándo te verán volver
para alivio de mis penas?

1295 Orillas del mar nací;
una concha fué mi cuna.
Si no me caso con Concha
no me caso con ninguna.

1296 Pajarillo que conoces
todas las yerbas del campo,
buscamé la del olvido,
que el amor me está matando.

1297 Pajarito que volando
en el pico llevas hilo:
dameló para coser
su corazón con el mio.

1298 Pajarito, si le ves,
dile que yo no le amo,
pero no le digas, no,
las lágrimas que derramo.

1299 Pájaro quisiera ver
que, remontando mi vuelo,
pudiera pasar á verte
y contarte mis tormentos.

1300 Paloma desmemoriada,
recorre tu pensamiento;
yo soy aquél que adorabas,
que adorabas en un tiempo.

1301 Paloma que por el aire
vas diciendo *nieve*, *nieve*,
y yo te digo: Bien mio,
desengañamé si quieres.

1302 Papelito, papelito,
quién fuera en medio de ti

para dar dos mil abrazos
al ángel que te va á abrir.

1303 Para colores, la rosa,
para brillar, las estrellas,
para blancura, la nieve,
para firme, mi firmeza.

1304 Para olvidar tu querer
he de ver yo dos señales:
que se caigan las estrellas
y que se sequen los mares.

1305 Para placeres, tu amor,
para dichas, tu presencia,
para tormento, mis celos,
y para muerte, tu ausencia.

1306 ¿Para qué andas preguntando
si mi padre tiene bienes?
Mi padre tiene tres hijas
y á ti ninguna te quiere.

1307 ¿Para qué dices, ingrato,
que me quieres y me adoras,
si en saliendo tú á la calle
de cualquiera te enamoras?

1308 ¿Para qué mandas tocar
las campanas del olvido,
si no se puede apagar
el fuego que has encendido?

1309 ¿Para qué me acariciabas,
falsa, si no me querías,
si tenías en tu pecho
otro que á mí me ofendía?

1310 ¿Para qué me das pañuelo
con puntas para llorar,
si sabes que yo te quiero
y no te puedo olvidar?

1311 ¿Para qué me preguntas
que si te quiero,
si mis ojos declaran
lo que yo niego?

1312 ¿Para qué quieres el pelo
si no le sabes peinar?
¿Para qué quieres amores
si no los sabes amar?

1313 ¿Para qué te llamas Laura
si no eres de los laureles,
si los laureles son firmes
y tú para mí no lo eres?

1314 Para que yo te olvidara
era menester que hubiera
otra tierra y otro cielo
y otro Dios que dispusiera.

1315 ¿Para qué vas preguntando
cómo se quiere de veras
si el querer está en el alma
y tú has nacido sin ella?

1316 Para rey nació David,
para sabio Salomón,
para llorar Jerémías
y para quererte yo.

1317 Para todos en el mundo
sale el sol por la mañana;
para mi tan sólo sale
cuando contemplo tu cara.

1318 Parece que te hallo fría,
prenda mia, en el querer.

Si te hallas arrepentida,
dimeló y no volveré.

1319 Parece tu cuerpecito
estopa de dar unciones,
que cuando vas por la calle
vas robando corazones.

1320 Pasé el puerto de Pajares,
le pasé con mucha pena,
y no he podido encontrar
los ojos de mi morena.

1321 Paso rios, paso fuentes,
siempre te encuentro lavando:
tú eres el cariño mio
que me estás enamorando.

1322 Penosita de los rizos,
yo te tengo al ojo echado:
si no me caso contigo
nunca me verás casado.

1323 Pensamiento mio loco,
no quieras á esa mujer:
esa mujer quiere á otro
y á ti no te puede ver.

1324 Pensamiento que vuelas
como las aves,
llevamé este suspiro
donde tú sabes.

1325 Pensando en ti me dormí,
retrato del mismo cielo;
despierto y me hallo sin ti:
para mí ¡ qué desconsuelo !

1326 Pensará que yo la quiero
porque la miro á la cara.
Cuántos irán á la feria
á ver y no compran nada.

1327 Pensarás que me derrito
al verte con otra hablar,
pero á mí me importa un pito
que me lo quieras negar.

1328 Pepito me dió una rosa;
de su pecho la sacó.
Más quería yo á Pepito
que la rosa que me dió.

1329 Pequeñita, pequeñita
como grano de cebada;
lo que tienes de pequeña
lo tienes de resalada.

1330 Permita Dios que te siga
un novillo imaginario,
que tropieces en mis ojos
y que caigas en mis brazos.

1331 Pimpolla repimpollada,
á usted la digo salada.
Los colores que usted tiene
son de estar enamorada.

1332 Piedra de molino soy
en torno de tu cariño,
que siempre está dando vueltas
y queda en el mismo sitio.

1333 Piensa el bobo que le quiero
de que le miro y me rio.
Son mis ojos tan guasones
y él no me lo ha comprendido.

1334 Piensa el galán que le quiero
porque le miro y me rio.

Son mis ojos dos traidores
que miran á quien no estimo.

1335 Piensa el ladrón en el robo,
el asesino en la muerte,
el preso en la libertad,
y yo, serrana, en quererte.

1336 Piensa el tonto que le quiero
porque le miro y me rio.
Soy un poco zalamera
y él no me lo ha conocido.

1337 Piensa el tonto que le quiero
porque le pongo la silla.
También el torero al toro
le pone las banderillas.

1338 Pienso que ya no me quieres,
pienso que me has olvidado,
pero que quieras á otro
eso no puedo pensarlo.

1339 Pimpollito, pimpollito,
ya te vas volviendo rosa,
ya se va llegando el tiempo
de decirte alguna cosa.

1340 Pobre de mí, que me quejo
de un amor que me engañó,
como quien mira la piedra
después de que tropezó.

1341 Por corales y por perlas
no bajes, niña, á la mar.
De tus dientes y tus labios
se puede hacer un collar.

1342 Por culpa de una sortija
llevo un aguijón clavado,
pues si la sortija es buena
tu amor tiene que ser falso.

1343 Por donquequiera que vas,
vas diciendo que soy tuya.
¿ Qué cadena me has echado
que me tienes tan segura ?

1344 Por dondequiera que voy
me parece que te veo ;
vuelvo la vista hacia atrás
y es la sombra del deseo.

1345 Por dondequiera que voy
parece que te voy viendo,
y es la sombra del amor
que me viene persiguiendo.

1346 Por el sol te mando cartas,
por la luna memoriales,
por el lucero del alba
que te quiero bien lo sabes.

1347 Por la mar abajo va
una naranja en un vaso ;
cuanto más al hondo va,
más te voy *quisiendo*, majo.

1348 Por las estrellas del norte
se guían los marineros ;
yo me guío por tus ojos
que son dos claros luceros.

1349 Por lo bien que te he querido
quisiera que te emplearas
en otra mejor que yo
y de mí no te acordaras.

1350 Por los domingos en misa
nunca estoy con devoción ;

siempre estoy pensando en ti
pa darte mi corazón.

1351 Por más que la gente diga,
por más que la gente hable,
de ti ya no me separa
ni Dios, ni el mundo, ni nadie.

1352 Por mi corazón conozco
cuando estás cerca de mí,
porque golpea en el pecho
y se me quiere salir.

1353 Por mí no te pongas luto
si me muero y no lo sientes,
que no está bien que la ropa
vaya diciendo que mientes.

1354 Por muy alto que sea el árbol
yo á la copa subiré;
por jovencito mi amante
tres años le esperaré.

1355 Por querer á un serafín,
olvidé á un hermoso cielo.
Dos glorias no puede haber;
volvamos á lo primero.

1356 Por querer á una rubí
que rubio tenía el pelo,
desprecié á una morení
que valía un mundo entero.

1357 Por quererte, mala hembra,
eché mi cuerpo á perder.
El que mala tierra siembra,
mal fruto puede coger.

1358 Por quererte, mi madre
ya me ha reñido,
cómo si tú no fueras
para querido.

1359 Por quererte olvidé á Dios,
mira que gloria perdí,
y ahora yo me voy quedando
sin Dios, sin gloria y sin ti.

1360 Por ser chiquita te quejas
¡ Jesús, que barbaridad !
Pequeñitas son las perlas
y son lo mejor del mar.

1361 Por tu amor me han pregun-
[tado
las flores de mi jardín,
y yo no quise decirlas
que eres mala para mí.

1362 Por un beso que me dieras
todo te lo perdonaba,
que es un cariño tan bueno
cuando es cariño del alma.

1363 Por una ingrata mujer
que me llamaba de tú,
me encuentro desesperado,
sin dinero y sin salud.

1364 Por una María muero,
por María moriré,
y en las ansias de mi muerte
á María llamaré.

1365 Por una Pepita muero,
Pepita y no de melón,
Pepita de carne humana
que me roba el corazón.

1366 Por una puñaladita
me tienen preso en la cárcel;

me has partido el corazón
y andas suelta por la calle.

1367 Por una que está en el baile,
prima mia y no lo niego,
quien la pudiera poner
la corona sobre el pelo.

1368 Por una vez que te dije
que no vengas á mi casa,
tan á pecho lo tomaste
que ni por mi calle pasas.

1369 Porque soy pobre, tu madre
te dice que no me quieras.
La muerte á mí me darías,
si á tu madre caso hicieras.

1370 Porque te quiero, me dan
el hambre por alimento,
y yo no puedo apartarme
de tu cariño un momento.

1371 Porque te quiero, mis padres
me castigan con rigor.
Mucho puede la obediencia,
pero más puede el amor.

1372 Porque te quiero tanto
tu madre llora.
Ya quisiera tu madre
ser mi señora.

1373 Porque te quiero te celo,
que sino no te celara,
y sino, no te quisiera,
aunque el diablo te llevara.

1374 Porque te quiero y te adoro
tiene el mundo que contar :
diga el mundo lo que quiera,
contigo me he de casar.

1375 Porque te quité un pañuelo
me metieron en la cárcel,
y tú me quitas la vida
y te dejan en la calle.

1376 Porque te ve tan bonita
no quiere matarte Dios:
porque si subes al cielo
se arma la revolución.

1377 Porque una vez te engañé
me dices que me aborreces
mi madre siempre me amó
y la engañé muchas veces.

1378 Porque yo te quiero tanto
me llevan á otro lugar.
¡ Cómo si la ausencia fuera
motivos para olvidar !

1379 Preguntaste á una gitana
y dijo que no te quiero.
¿ No te ordena la doctrina
que no creas en agüeros ?

1380 Preso en la cárcel estoy,
amarrado con cordeles,
por decir á una morena :
¡ Qué ojos más hermosos tienes !

1381 Preso en la cárcel estoy
entre grillos y cadenas,
metido en un calabozo,
por querer á una morena.

1382 Preso voy, preso me llevan,
preso me lleva el alcalde,

por querer á una hija suya.
¡ Vaya un delito tan grande !

1383 Preso me llevan tus ojos,
yo la libertad no quiero,
hasta beso tus cadenas
donde tú te encuentras preso.

1384 *Prestamé*, niña, morena,
de tu cara los colores,
que les quiero presentar
en la exposición de flores.

1385 Prima, si no fueras prima
fuera yo el mayor ladrón !
entrara por tu ventana,
te robara el corazón.

1386 Prima, si no fueras prima,
prima, si no fueras nada,
prima, si no fueras prima,
yo contigo me casara.

1387 Primero que yo te olvide
¡ vaya una comparación !
te ha de calentar la luna,
y te refrescará el sol.

1388 Primero tengo de ver
el cielo roto de un tiro,
que olvidarte, prenda mia,
espejo donde me miro.

1389 Puse el amor en un peso
y se corrió la balanza.
Quien bien quiere tarde olvida,
quien porfia mucho alcanza.

1390 ¿ Qué adelanto con quererte
y vivir por ti penando,
si tú no eres para mí
como Dios no haga un milagro ?

1391 Qué bien te decía yo
que me habías de olvidar,
y tú decías que no.

1392 ¡ Qué bonita está mi niña !
¡ qué bonita está mi moza,
con su pañuelo de talle
y con su faldita corta !

1393 Qué bonitos son tus ojos,
que cantarina tu boca,
tu cuerpo tan rebonito,
tu cabecita qué loca.

1394 ¿ Qué corazón te daré,
que tengo dos corazones,
uno para los leales,
otro para los traidores ?

1395 Qué cuesta más penosita
que al subirla me reviento,
pero tengo una morena
que me ayuda con su aliento.

1396 Qué cuidado le dá al rey
que un soldado se le muera !
lo mismo se me da á mí
que te vayas y no vuelvas.

1397 Qué cuidado me da á mí
que tú pases y no me hables,
si yo no como ni bebo
con buenos dias de nadie.

1398 ¡ Qué descolorida estás,
amarilla y con ojeras !
¡ Voy á volver á quererte,
que no quiero que te mueras.

1399 Qué era, niña, padecer,
me preguntaran á mi,
y dije que era querer
como yo te quiero á ti.

1400 ¿ Qué es aquello que reluce
en los montes de Aragón ?
Los ojos de mi morena,
que resaladitos son.

1401 ¿ Qué es aquello que relumbra
entre los carabineros ?
Son los ojos de una niña
que parecen dos luceros.

1402 ¿ Qué es aquello que reluce
entre dos cañaverales ?
Los ojos de mi morena
que parecen dos cristales.

1403 ¿ Qué haces ahi que no me des
una puñalada fiera
al lado del corazón
dónde remedio no tenga ?

1404 ¿ Qué haces ahí que no me das
una puñalada leve,
al lado del corazón
dónde remedio no tiene ?

1405 ¿ Qué importa que la calandria
el ruiseñor y el jilguero
canten para consolarme,
si yo de amores me muero ?

1406 ¿ Qué importa que me aban- [dones
por una parte ó por otra ?
Cómo no me arrime al fuego,
no se me quema la ropa.

1407 ¿ Qué importa que seas tú,
quebradita de color,
si para mí tienes tú
toda la gracia de Dios ?

1408 ¡ Qué lástima de ojos negros,
qué lástima de color,
qué pena quien los posee,
que no tiene corazón !

1409 Que nadie llegue á tu pecho
á robarme mi tesoro ;
tiene pena de la vida
el que cometa ese robo.

1410 Que no te volvía á hablar
delante una cruz juré.
Te encontré sóla en la calle
y de la cruz me olvidé.

1411 ¡ Qué ojos más hermosos tienes,
qué pestañas y qué cejas !
cuanto más estoy mirando,
más encantado me dejas.

1412 ¡ Qué ojos más risueños tienes ;
qué cara tan peregrina ;
qué mirada tan salada ;
qué carnes tendrás tan finas !

1413 ¡ Qué resalada es usted !
la sal se la va cayendo,
y yo, como voy detrás,
toda la voy recogiendo.

1414 ¡ Qué sereno te miraba!
qué tranquilo que venías !
Ahora bájame los ojos,
al recordar aquel dia.

1415 Que soy pobre ya lo sé,

que soy fea ya lo sabes ;
el consuelo que me queda
que somos los dos iguales.

1416 ¿ Qué te pasaba ayer tarde
que estabas triste y llorosa,
el pelo desmelenado,
tu cara como una rosa ?
¿ Qué te pasaba ayer tarde
que estabas triste y llorosa,
un poco descolorida,
siendo tu cara una rosa ?

1417 Que te quise bien lo sabes,
que te olvidé no lo ignores.
Tú que te tienes la culpa,
¿ qué se me dá á mí que llores ?

1418 Que te quise no es mentiras,
eso sí que es cosa cierta,
y ahora que tú me has dejado
lo digo *pa* que se sepa.

1419 Que te vayas, que te estés,
de la capa no te tiro :
el sentimiento que tengo
es de haberte conocido.

1420 ¿ Qué tienes con San Antonio
que tanto te acuerdas de él ?
San Antonio está muy alto
y no te puede valer.

1421 ¿ Qué tienes en esa calle
que tanto miras *pa* arriba ?
Una morena graciosa
que algún dia será mia.

1422 Qué tristes están las flores,
las flores de mi jardín,
y cuando el viento las besa,
todas suspiran por tí.

1423 Que venías y no vienes.
Acabo de comprender
el poco amor que me tienes.

1424 ¿ Quién me compra, que yo [vendo
los amores de algún dia,
porque los que tengo ahora
los quiero más que á mi vida ?

1425 ¿ Quién perdió, que yo encon- [tré,
un pañuelo casi nuevo,
en cada pico un suspiro
y en medio un « ay, que me [muero » ?

1426 ¡ Quién tuviera un cordón de oro
tan largo como esta calle,
para sacar á una niña
del dominio de sus padres !

1427 Quiero, niña, que me quieras
como me quiso mi madre,
como sangre de tus venas,
como carne de tu carne.

1428 Quise beber de una fuente
con los caños de hojalata,
y he dejado secar otra
que les tenía de plata.

1429 Quisiera abrir en tu pecho
una pequeña ventana,
para ver tu corazón
con quién comunica y trata.

1430 Quisiera morirme pronto

y ángel del cielo volverme,
para serlo de tu guarda
y andar á tu lado siempre.

1431 Quisiera por una hora
ser verdugo de tu cuerpo,
porque me has hecho penar,
mucho mal en poco tiempo.

1432 Quisiera que me quisieras
lo mismo que yo te quiero,
para hacerte que bebieras
la misma hiel que yo bebo.

1433 Quisiera ser boticario
y que estuvieras enferma,
y darte una medicina
y que te pusieses buena.

1434 Quisiera ser el sepulcro
donde á ti te han de enterrar,
para tenerte en mis brazos
por toda la eternidad.

1435 Quisiera subirme al cielo
y estampar tu nombre allí,
para que al alzar los ojos,
pensaran todos en tí.

1436 Quisiera tener ingenio
y mantenerte en el aire;
ya que yo no te gozare,
que no te gozara nadie.

1437 Quisiera tomar venganza
de lo que me haces sufrir,
más si te llevo en el alma
¿cómo vengarme de ti?

1438 Quisiera verte, bien mio,
treinta dias cada mes,
seis veces á la semana,
cada minuto una vez.

1439 Quisiera verte en la calle
para darte mi sentir,
pero tienes una madre
que no te deja salir
á la puerta de la calle.

1440 Quisiera verte y no verte,
quisiera hablarte y no hablarte,
quisiera pegarte un tiro
y no quisiera matarte.

1441 *Quitaté* del sol, que quema,
y de la luna, que abraza,
y de las conversaciones,
que ya sabes lo que pasa.

1442 *Quitaté*, niña, ese luto
que me da penita el verte;
no me le traigas en vida,
dejaló para la muerte.

1443 Recogí un papel del suelo
y esto leí en el papel:
« Quien quiere y no tiene [celos,
no sabe lo que es querer. »

1444 Registra en mis pensamientos
hasta el último rincón
y verás como tú sola
reinas en mi corazón.

1445 Rosa, si no te cogí
fué porque no tuve gana.
Al pié del rosal dormí,
la rosa tuve por cama.

1446 ¿Sabes á quien te pareces?

¿ Sabes á quién te das aire ?
Al sol cuando está más alto
y á la luna cuando sale.

1447 Sale el sol por la mañana
y relumbra en las paredes ;
así relumbra tu cara
entre todas las mujeres.

1448 Sale el sol y no sale,
llueve y no llueve.
Asi está mi morena,
quiere y no quiere.

1449 Salero, por tu salero
á la mar me arrojaría,
pero por otro salero,
en mi casa me estaría.

1450 Salga el sol si salir quiere
y sino que nunca salga,
que para alumbrarme á mí
la luz de tus ojos basta.

1451 San Antonio guarde á Antonio
y Antonio me guarde á mí,
que aunque no me llame An-
[tonia
para un Antonio nací.

1452 San Antonio, que me muero,
Virgen del Carmen bendita,
al lado del corazón
tengo una puñaladita.

1453 Se ha perdido una morena
y están haciendo el pregón.
¡ Con qué amor la guardaría
si me la encontrara yo !

1454 Santa Teresa en la cueva
de cilicios se vistió ;
yo también me voy vistiendo
con los cilicios de amor.

1455 Santa Teresita tiene
la paloma en el oído,
y yo quisiera tener
de tu boquita un suspiro.

1456 Se lo dije á tu madre,
dijo « Veremos ».
La respuesta no es mala ;
boda tenemos.

1457 Sequito llegué á tu puerta
y me *distes* de beber ;
aquel favor que me hiciste
¿ cuándo te lo pagaré ?

1458 Señorita de lo verde,
¿ quiere usté ser mi pastora ?
Que el ganado que yo guardo
de lo verde se enamora.

1459 Serrana, por tu querer
ni comía ni bebía,
y ahora me lo vas pagando
con una mala partida.

1460 Serrana, tú eres la lima
y tu padre es el limón,
y tu madre la naranja.
La lima la quiero yo.

1461 Serranilla, allá en tu tierra
no tiene precio la plata.
No se cuenta en hora y media
lo que traes en tu garganta.

1462 Si algún día te quise
fué por el pelo;

ahora que estás pelona
ya no te quiero.

1463 Si con el mirar te ofendo
me lo mandas á decir :
yo me sacaré los ojos
pa no darte que sentir.

1464 Si con hambre castigas
á quien te ama,
advierta que el desmayo
quita la gana.

1465 Si el espino no me espina,
y la zarra no me enreda,
yo me he de casar contigo
aunque tus padres no quieran.

1466 Si el papel tuviese lágrimas
esta carta lloraría,
al ver lo que yo padezco
lejos de mi serranilla.

1467 Si después que yo me muera
tu me habías de llorar,
por una lágrima tuya
me dejara yo matar.

1468 Si el amor que puse en ti
le hubiera puesto en un chopo,
él me lo hubiera pagado
en hojitas poco á poco.

1469 Si el cariño se pagara
¡ cuánto me estabas debiendo !
pero como no se paga,
ni me debes ni te debo.

1470 Si el querer que puse en ti
le hubiera puesto en un fraile,
él me lo hubiera pagado
en responsos, aunque tarde.

1471 Si el querer que puse en ti
tan firme y tan verdadero
le hubiera yo puesto en Dios,
habría ganado el cielo.

1472 Si en la agonía me vieras
y á mi cama te acercaras,
buenos días que me dieras,
no te agradecía nada.

1473 Si en tu casa no te quieren
á mí tampoco en la mía,
nos iremos á un desierto,
como Santa Rosalia.

1474 Si estás á la puerta, cierras ;
si estás al balcón, te escondes.
¿ Qué te ha hecho mi corazón
que tan mal le correspondes ?

1475 Si este mundo fuese mio
y cien mundos como este,
todo lo renunciaría,
majita, para quererte.

1476 Si fuera águila y volara,
me parara en tu pechito,
y con las alas tapara
lo que tapa el pañuelito.

1477 Si la mar fuese de tinta
y los peces escribientes,
yo escribiría una carta
á mi amante que está ausente.

178 Si la sangre se ven diera
tú fueras rica y yo pobre,

te daría de tus venas
lo que á mí me corresponde.

1479 Si la zarza no me enzarza
y el espino no me enreda,
no me han de enredar tus ojos
por enredosos que sean.

1480 Si los besitos de anoche
lunares se te volvieran,
iba á parecer tu cara
un cielo lleno de estrellas.

1481 Si me desprecias por pobre
digo que tienes razón :
muchos ricos se desprecian
por pobres de corazón.

1482 Si me llevan, que me lleven,
no me llevan por ladrón :
me llevan porque he robado
á una niña el corazón.

1483 Si me miras, me matas,
sino, me muero.
Miramé, vida mia,
que morir quiero.

1484 Si me quieres á mí sola
no se lo digas á nadie;
mete la mano en el pecho
y di al corazón que calle.

1485 Si me quieres á mí sola
seré una muralla firme,
pero si quieres á otra,
seré un rayo al despedirme.

1486 Si me quieres ¡ ay qué gusto !
si me olvidas ¡ qué dolor !
¿ Como no me lo decías
al principio de mi amor ?
Que no la llames,
que ya no viene ;
está pelando la pava
con otro novio que tiene.

1487 Si me quieres de balde,
toda soy tuya;
pero por el dinero
cosa ninguna.

1488 Si me quieres, *dimeló*,
no me tengas engañado,
que por adorarte á ti
pierdo el tiempo en otro lado.

1489 Si me quieres, *dimeló*,
y sino dame veneno,
que no es la primera dama
que ha dado muerte á su due-
[ño.

1490 Si me quieres, *dimeló*,
y sino dí que me vaya
no me tengas al sereño,
que no soy cántaro de agua.

1491 Si me quieres escribir
yo te diré dónde vivo :
en la calle la firmeza,
donde tú nunca has vivido.

1492 Si me quieres, sal á verme,
si no me quieres, no salgas ;
si sales, me das la vida
y si no sales, me matas.

1493 Si me quieres, te quiero,
si me amas, te amo,
si me olvidas, te olvido,
yo á todo pago.

Y en el jardín
de la hierbabuena,
y en el jardín
de las azucenas.

1494 Si me quieres ver morir,
dame un vaso de veneno,
y sal á la puerta y dí:
Ya murió mi compañero,
con veneno que le dí.

1495 Si me quieres ver morir
y á mi corazón penar,
no tienes más que decir
que me quieres olvidar.

1496 Si me quieres ver morir,
olvidamé, prenda mia,
que no hay acero más fino,
para quitarme la vida.

1497 Si piensas que pienso en ti,
ni pienso ni lo imagino,
que están mis ojitos puestos
en otro paño más fino.

1498 Si piensas que por ti muero
como la tierra por agua,
la tierra por agua muere,
yo de ti no me acordaba.

1499 Si piensas que por ti son
los cantares que yo canto,
no son por ti ni por otro,
que es gusto que á mi me he
[dado.

1500 Si piensas que por ti son
los colores que me salen,
no son por ti ni por otro,
que son mios naturales.

1501 Si piensas que te he querido,
era por entretenerme:
mientras venía mi novio
me has servido de juguete.

1502 Si por beber de una fuente
has dejado secar otra,
olvidar para querer
es una ignorancia loca.

1503 Si por querer á otro, quieres
que yo la muerte reciba,
hagasé tu voluntad,
muero yo porque otro viva.

1504 Si pudiera yo abriría
en los cielos una grieta,
para ver si la de un ángel
igualaba á tu belleza.

1505 Si quieres darme la muerte
tira donde más te agrade,
pero no en el corazón,
porque en él llevo tu imagen.

1506 Si quieres que arda Bayona,
prendelé fuego al castillo,
verás como se combate
tu corazón con el mio.

1507 Si quieres que corra el agua,
quita el canto de la presa.
Olvidar, ya te olvidé,
pero pesar, no me pesa.

1508 Si quieres que sea tuya,
has de enladrillar el Ebro,
y después de enladrillado
tuya seré si yo quiero.

1509 Si quieres que te declare

el firme amor que te tengo,
sácame de estas prisiones,
ya verás cómo te quiero.

1510 Si quieres que te lo diga
te lo diré en dos razones :
conmigo tienes la fama
y con otra los amores.

1511 Si quieres que te lo diga,
ven acá, te lo diré:
mete la mano en el pecho
y di al corazón quién es.

1512 Si quieres que te lo diga,
ven acá y te lo diré :
el corazón tengo triste,
contigo le alegraré.

1513 Si quieres que te quiera,
dama bonita,
has de ser como pila
de agua bendita.

1514 Si quieres que vaya al mar
y de la parte más honda
te coja los peces vivos
y en la mano te les ponga.

1515 Si quieres que vaya al moro
y le quite la corona
y la ponga en tu cabeza,
hermosísima paloma.

1516 Si quieres que yo te quiera,
ha de ser con condición
que en haciéndote la seña
has de salir al balcón.

1517 Si quieres que yo te quiera,
has de olvidar á quien amas,
mira que á mi corazón
no le engañas con palabras.

1518 Si quieres que yo te quiera,
has de olvidar á quien amas,
que las sopas añadidas
las tomo de mala gana.

1519 Si quisiera bien podía,
si quiero bien puede ser,
olvidar á quien quería,
querer á quien nunca amé.

1520 Si repican las campanas
no preguntes quién murió,
que estando ausente de ti
¿ quien ha de ser sino yo ?

1521 Si San Antonio bajara
y la vida me pidiera,
al santo se la negara
y á ti te la concediera.

1522 Si se encuentran en la calle
personas que se han querido,
ó se les muda el color
ó se cambian de camino.

1523 Si supiera, dueño mio,
á dónde estabas llorando,
iría á recoger perlas
de las que vas derramando.

1524 Si supiera ó entendiera
que para ti me peinaba,
me arrancaba los cabellos
y en la lumbre los echaba.

1525 Si supiera que en el mundo
se vendían corazones,

había de comprar uno,
porque el mio está en prisiones.

1526 Si supiera que era yo
la causa de tu tristeza,
olvidara padre y madre
y te amara con firmeza.

1527 Si supiera que eras diosa
y que estabas endiosada,
en un altar te pusiera
y como á Dios te adorara.

1528 Si supiera que eras firme,
como el sol en el verano,
te entregaría las llaves
de mi pecho soberano.

1529 Si supiera, vida mia,
que estabas del otro lado,
no tendría inconveniente
de pasar el rio á nado.

1530 Si supiera las piedritas
que mi amor pisa en la calle,
las volviera del revés
que no las pisara nadie.

1531 Si te casas, yo me caso,
si te estás moza, yo mozo,
si te metes religiosa
yo me meto religioso.

1532 Si te digo que te quiero
ya lo sabes demasiado,
y si te digo que no
me dirás que te he olvidado.

1533 Si te lo tienes creído,
si te lo tienes pensado,
yo no te tengo la culpa
que tú vivas engañado.

1534 Si te mueres esta noche,
cuando le des cuenta á Dios,
dile que me lleve á mí,
que sin ti no vivo yo.

1535 Si te mueres, yo me muero,
si tú vives, vivo yo,
porque tu vida es mi vida
y tuyo mi corazón.

1536 Si tu abanico se pierde,
daremos con el ladrón,
ya verás cómo le guarda
encima del corazón.

1537 Si tu casa fuera cárcel
y tu cuarto calabozo
y tus brazos las prisiones,
yo prisionero gustoso.

1538 Si tu casa fuera cárcel
y tú, niña, carcelera,
San Pedro me lleve el alma
si de la cárcel saliera.

1539 Si tu madre no me quiere
la echaré una maldición:
que se la pierda la hija
y que me la encuentre yo.

1540 Si tú me quisieras bien
y me mostraras cariño,
tú salieras á buscarme
como el agua busca el rio.

1541 Si tu querer me le dieras
en una copa de agua,

por mucha sal que tuviera
á la calle le arrojara.

1542 Si tuviera pluma de oro
comprara papel de plata,
pusiera cinco sentidos
para escribirte una carta.

1543 Si tuviera una naranja
contigo la partiría,
pero como no la tengo,
no te la doy, vida mia.

1544 Si tuviera una naranja
te daría un cuarterón,
pero como no la tengo,
ahí te va mi corazón.

1545 Si tuvieras olivares
como tienes fantasía,
el rio de Manzanares
por tu puerta pasaría.

1546 Si tuvieras pluma de oro,
yo tengo papel de plata;
con la sangre de mis venas
te escribiría una carta.

1547 Si tus padres no te dejan
salir á la puerta á hablar,
diles que tengan paciencia,
que ya por muy poco va.

1548 Si tus padres te castigan
por causa de mi querer,
diles que ya no me quieres,
con eso quedarás bien.

1549 Si usted me quisiera á mí
como yo le quiero á usted,
fundaríamos los dos
la fundación del querer.

1550 Si vienes, bien te recibo,
y sino, no me haces falta;
puedes tener entendido
que no gusto templar gaitas.

1551 Si yo lo hubiera sabido
con la falsedad que hablabas,
no te hubiera respondido
á lo que me preguntabas.

1552 Si yo lo hubiera sabido
lo falso que era tu pecho,
no me hubiera yo metido
en callejón tan estrecho.

1553 Si yo supiera escribir
y á mi amante contestar,
le escribiría una carta
que le diera que pensar.

1554 Si yo tuviera un amante
que se llamara Mariano,
toda la noche estaría:
Mariano, dame la mano.

1555 Si yo tuviese un jardín,
sólo tendría una flor:
la cara de mi morena,
que es más hermosa que el sol.

1556 Siempre he sido perseguida
del hombre de más valor,
y he vivido rescatada
por no perder el amor.

1557 Siempre me estará pesando
el haberte conocido,

porque los hombres ingratos
sólo merecen olvido.

1558 Siempre que te vas me dices:
Adios, hasta la primera.
Nunca me dices *pa* cuándo;
siempre con pena me quedas.

1559 Siempre que toquen á muerto
piensa, serranilla, en mí,
que me muero poco á poco
queriéndote tanto á ti.

1560 Siento yo la mi morena,
la de los ojos azules.
De la tierra no se escapa
si á los cielos no se sube.

1561 Sin ti, sin mí, sin Dios vivo.
Sin Dios, porque le ofendí,
sin ti, porque estás ausente,
sin mí, porque estoy en ti.

1562 Siete meses lloraré
por la falta que me haces,
y después me alegraré,
que todo lo nuevo place.

1563 Soledad de soledades,
soledad del alma mia,
á verte vengo de noche
porque no puedo de dia.

1564 Son tus cabellos dorados,
tus ojos piedras turquís
que á mi me matas con ellos
cuando los fijas en mí.

1565 Sombra le pedí á una fuente,
agua le pedí á un olivo.
Tal me ha puesto tu querer
que no sé lo que me pido.

1566 Son tus labios dos cortinas
de color de carmesí,
y entre cortina y cortina
estoy esperando el sí.

1567 Son tus ojos dos cañones
cargados de munición,
y tus palabras son balas
que pasan mi corazón.

1568 Son tus ojitos dos soles
y en ellos me miro yo.
No los cierres, que me matas,
no los cierres, *abrelós*.

1569 Son tus ojos dos ladrones
que salen á los caminos
á robar los corazones
y á mí me han robado el mio.

1570 Son tus ojos dos luceros
que tiran flechas al sol,
que roban los corazones,
que matan sin compasión.

1571 Son tus ojos dos tinteros,
tu nariz pluma afilada,
tus dientes letra menuda,
tu boca carta sellada.

1572 Son tus ojos, niña,
son tus ojos, son,
luceros que alumbran
á mi corazón.

1573 Soñé anoche que robaba
para ti miles de estrellas,

deprisita, deprisita,
antes de que el sol saliera.

1574 Soñé que el fuego se helaba,
soñé que la nieve ardía.
Mira qué cosas soñé
que hasta soñé que eras mia.

1575 Soñé que el fuego se helaba;
soñé que la nieve ardía;
soñé cosas imposibles;
soñé que tú me querías.

1576 Soy castillo formidable
que ninguno me ha vencido;
todos tiran á *ribarme*,
pero no lo han conseguido
de tu querer apartarme.

1577 Soy más firme en el quererte
que las horas del reló;
las horas del reló pasan,
pero mi cariño no.

1578 Subí á la sala del crimen
y le pregunté al fiscal
si por querer á una niña
tengo pena capital.
El fiscal me contestó
que sólo tenía pena
el que dejaba una rubia
por querer á una morena.

1579 Subo la cuesta contigo
y no me canso, morena;
después solito la bajo
y me fatiga la cuesta.

1580 Subo la cuesta penosa;
cansada y rendida vengo.
No puedo quitar los ojos
de *onde* el pensamiento tengo.

1581 Sueño tengo, dormir quiero;
arbolito, dame sombra,
no seas como el amor,
que se fué y me dejó sola.

1582 Suspiro tras de suspiro
salen de mi pecho triste,
y se meten en el tuyo
como granitos de alpiste.

1583 Suspiros del corazón
salen de mi pecho ardiendo,
y se van á descansar
donde los amores tengo.

1584 Tan pequeñita y de luto:
dime quien te se murió.
Si te se ha muerto tu amante,
no llores, que aquí estoy yo.

1585 Tantas penas y fatigas
como mi corazón siente,
la culpa la tengo yo
por amarte firmemente.

1586 Tanto como me querías,
tanto como me adorabas,
tanto como antes valía
y ahora ya no valgo nada.

1587 Tanto pienso en ti despierto
y tanto sueño contigo,
que yo no me sé explicar
si estoy despierto ó dormido.

1588 ¿Te acuerdas cuando me dabas
caramelos en tu labio,

y yo, como te quería,
los tomaba sin reparo ?

1589 Te adoro como se adora
á una santa del altar.
Si peco, Dios me perdone ;
no lo puedo remediar.

1590 Te empeñas en hablar mal
de quien tanto te quería.
No tires piedras al alto,
porque te caerán encima.

1591 Te estás portando muy mal ;
me estás haciendo creer
cosas que no son verdad.

1592 Te estoy queriendo yo á ti
con la misma violencia
que lleva el ferrocarril.

1593 Te pones á las esquinas ;
con el pañuelo me llamas.
Con el corazón te digo
que me dejes y te vayas.

1594 Te quería, te quería
más que á la luz de mis ojos ;
ahora no te puedo ver,
que son mis amores otros.

1595 Te quiero más que á mi madre,
más que á la tierra y al cielo,
te quiero más que á mí mismo,
quererte más ya no puedo.

1596 « Te quiero más que á mi ma-
[dre, »
muchas veces me decías.
¡ Nunca pude figurarme
lo poco que la querías !

1597 Te quiero más que á mi vida,
más que á mi alma te quiero,
más que á mi padre y mi ma-
[dre,
más que á la reina del cielo.

1598 Te quiero más que á mi vida,
más que á mi padre y mi ma-
[dre,
y si no fuera pecado,
más que á la Virgen del Cár-
[men.

1599 Te quiero más que á mi vida
y más que á mi corazón,
más que á mi padre y mi ma-
[dre.
¡ Mira si te tengo amor !

1600 Te quiero más que á mi vida
y más que á mi corazón,
y si no fuera pecado,
más que á la madre de Dios.

1601 Te quiero más que á mis ojos,
más que á mis ojos te quiero,
pero más quiero á mis ojos
porque mis ojos te vieron.

1602 Te quiero más que me quieres,
en eso no tengas duda,
que una mujer arrestada
hace dos mil travesuras.

1603 Te quiero, pero quiero
que tú no quieras
á quien te quiere y quiere
que no me quieras.

1604 Te quiero más que me quieres,
mis obras te lo dirán.

Al tiempo doy por testigo,
ya te desengañará.

1605 Te quiero porque te quiero,
te quiero á más no poder,
te quiero más que yo quiero
cuando yo quiero querer.

1606 Te quiero porque te quiero
y á mí no hay quien me lo [quite,
porque un hombre apasionado
es un barco echado á pique.

1607 Te quiero porque te quiero
y en mi querer nadie manda;
te quiero porque me sale
de los redaños del alma.

1608 Te quise yo por el tiempo
de las castañas cocidas;
se acabaron las castañas,
relaciones concluidas.

1609 Te quiero y no lo conoces;
en ti tengo el amor puesto.
¡ Válgame Dios, y qué frágil
eres de conocimiento !

1610 Te quisiera ver arder
en el fuego en que me abraso,
para que vieras, cruel,
las penas que por ti paso.

1611 Te suplico que me avises
cuando vayas á olvidarme,
que me va á matar la pena
y antes quiero confesarme.

1612 Te tengo comparadita
á la Virgen del Rosario :
estrechita de cintura,
coloradita de labios.

1613 Te tengo comparadita
á las pesas del reló.
Unas suben y otras bajan.
¡ Mira qué comparación !

1614 Te tengo de regalar,
bien merecida la tienes,
una corona imperial
para coronar tus sienes.

1615 Te tengo yo comparada
á la Virgen Carmelita :
que tienes los ojos negros
y la cara morenita.

1616 Te tengo retratadita
en un pliego de papel ;
el dia que no te veo
paso la vista por él.

1617 Te tienes por buena moza.
Buena moza no lo eres.
Te tienes por resalada.
¿Dónde está la sal que tienes ?

1618 Te tienes por buena moza
y te falta lo mejor :
los colores en la cara,
la vergüenza y el honor.

1619 Te tienes por buena moza
y tu cara no lo indica,
si no fuera por el tarro
que va y viene á la botica.

1620 Te tienes por un buen mozo
y te vas á las más altas.

La primera te dió tute,
la segunda, calabazas.

1621 Tengo arroyos en la cara
de tanto llorar por ti;
los suspiros que tú das
son tormentos para mí.

1622 Tengo carta en el correo
y me cuesta medio duro,
pero en siendo de mi amante,
aunque me costara uno.

1623 Tengo de adorar á Dios,
al cáliz y la patena.
No me queda que adorar
más que tu sangre, morena.

1624 Tengo celos de la luna
y también de las estrellas,
y de los rayos del sol
y de tu cara morena.

1625 Tengo de hacer un castillo
encima de un alfiler,
y ha de tener más firmeza
que ha tenido tu querer.

1626 Tengo de hacer una fuente
de cal y canto y arena,
para que beba mi amante
agua de la fuente nueva.

1627 Tengo de mandar hacer
un escritorio de brillo
con las llaves de cristal
para meter á mi primo.

1628 Tengo de mandar hacer
de madera un corazón,
que ni sienta ni padezca
ni sepa lo que es amor.

1629 Tengo de mandar hacer
un escritorio de *vridio*
con las llaves de cristal
para casarme contigo.

1630 Tengo de mandar hacer
un San Antonio de plata,
con su cadenita de oro,
porque un Antonio me mata.

1631 Tengo de mandar hacer
un San Antonio de plata,
y le tengo de poner:
« Antonio, tu amor me mata. »

1632 Tengo de quererte á ti
aunque otro me solicite.
Salga el tronco de la rama
aunque la flor se marchite.

1633 Tengo de subir al cielo
para decir al Señor
que me dé *pa* que me quieras
una recomendación.

1634 Tengo el corazón herido
con heridas penetrantes,
que me le has herido tú
en ocasiones bastantes.

1635 Tengo el corazón herido
con heridas que me duelen
y está muy lejos de aquí
el que curármelas puede.

1636 Tengo el corazón herido
de penita y sentimiento;

al ver que estás en el mundo
y para mí ya estás muerto.

1637 Tengo el corazón herido,
que me le ha herido una moza,
y vengo á que me le cures;
me han dicho que eres doctora.

1638 Tengo el corazón partido
en dos pedazos iguales;
en uno está tu retrato
y en otro está el de mi madre.

1639 Tengo impresos dos besos
dentro del alma,
que me los dió una virgen
que yo adoraba.

1640 Tengo la palabra dada
á un chico de la Ribera,
y la tengo de cumplir
como él viva y yo no muera.

1641 Tengo los zapatos rotos
de subir á la muralla
por ver si veo venir
á mi amante de la Habana.

1642 Tengo oro, tengo plata,
tengo calderilla y cobre;
de todo estoy abundante,
de tu querer estoy pobre.

1643 Tengo para quererte
un alma tan fina,
que ningún pensamiento
me desanima.

1644 Tengo pena si te veo
y si no te veo doble;
no tengo más alegría
que cuando mientan tu nom-
[bre.

1645 Tengo pleito con mi madre
y si no la venzo, muero,
si no me deja casar
con el galán que yo quiero.

1646 Tengo pleito con mis padres;
tú has de ser mi defensor.
Me han puesto los tribunales
dentro de mi corazón.

1647 Tengo sentencia de muerte
si me ven hablar contigo.
Ya la pueden levantar
á la escopeta el gatillo.

1648 Tengo sentimiento y callo,
tengo pena y no lo digo,
tengo sentencia de muerte
si me ven hablar contigo.

1649 Tengo un árbol en mi huerto
donde un pájaro se para
y allí canta sus amores
porque los aprenda mi alma.

1650 Tengo un dolor en el pecho
y los médicos me dicen
que no es dolor, que es amor,
que va criando raíces
al lado del corazón.

1651 Tengo un pájaro que canta
cuando te suelo nombrar.
Mira si te nombraré,
que está ronco de cantar.

1652 Tengo un pañuelo en el alma
que tiene cuatro colores:

la esperanza y la venganza,
los celos y los amores.

1653 Tengo un vestido de pena,
las mangas de sentimiento,
la delantera de luto,
que me han dicho que te has
[muerto.

1654 Tengo una cajita de oro
del tamaño de un guisante
donde tengo yo encerrado
el corazón de mi amante.

1655 Tengo una cosa en mi pecho
que á nadie se la diré;
mortificaré mi cuerpo
por darle gusto al querer.

1656 Tengo una llaga en los labios
y el corazón tengo herido
de tantas veces decir
lo mucho que te he querido.

1657 Tengo una puñaladita
que me la dió una mujer.
En mi vida he recibido
puñalada tan cruel.

1658 Tengo una puñaladita
que me la dió una serrana.
En mi vida he recibido
puñalada tan ingrata.

1659 Tengo yo mi corazón
como el de San Agustín,
vertiendo gotas de sangre
cuando me acuerdo de ti.

1660 Tengo yo mi corazón
en una profunda fragua,
que se deshace por verte
como la sal en el agua.

1661 Tengo yo mi corazón
que se me está palpitando,
y en el palpiteo dice
que tú me vas olvidando.

1662 Tengo yo para querer
la gracia particular,
porque aunque tú hables con
[otra
has de venirme á buscar.

1663 Tengo yo un cofrecillo
donde ir echando
todas las pesadumbres
que me vas dando.
Pero algún dia
se abrirá el cofrecillo
y serás mia.

1664 Tengo yo un novio gitano,
todos los dias le veo
con la varita en la mano.

1665 Tengo yo una morenita,
yo no sé á quien la compare;
la compararé al lucero,
pues la luna sale tarde.

1666 Tiene el bien de mi vida
un diente menos;
por aquella mellita
nos entendemos.

1667 Tiene mi amante unos ojos
y un mirar tan excelente,
en cada labio una rosa
y una perla en cada diente.

1668 Tienes aire de princesa,
cintura de catalana,
el andar de aragonesa
y la cara de serrana.

1669 Tienes, amante, unos ojos
que parecen un ladrón;
aunque dinero no robas,
me robas el corazón.

1670 Tienes celos de mi madre
y ella de tú tiene celos.
¡Ay, quién pudiera tener
dos corazones á un tiempo!

1671 Tienes dientes de marfil,
tienes labios de coral;
tus ojitos son luceros
que á mí matándome están.

1672 Tienes el carro á la puerta;
es señal de labradora.
¡Quién fuera mozo de mulas
para servirte, señora!

1673 Tienes el pecho abierto:
te he visto el alma,
que la tienes de luto
por otra dama.

1674 Tienes el pelo de á vara
atado con un galón;
entre el nudo y la lazada
tengo yo mi corazón.

1675 Tienes el pelo de á vara
que te llega á la cintura;
eres hija de hortelano
criada entre la verdura.

1676 Tienes el pelo rizoso
todo lleno de claveles.
Dime, morena graciosa,
para qué galán los quieres.

1677 Tienes en la cara, niña,
lo mejor de cielo y tierra:
dos rosas en tus mejillas,
en tus ojos dos estrellas.

1678 Tienes en la cara pecas;
niña, no te dé cuidado,
porque el cielo con estrellas
está muy bien adornado.

1679 Tienes en tu cara pecas
y en la garganta lunares,
y en tu pecho más virtudes
que rosas en los rosales.

1680 Tienes la cara de virgen,
la cintura de serrana,
en tu cuello dos collares,
morenita resalada.

1681 Tienes los dientes de nácar,
los labios de leche y sangre;
tienes los cabellos rubios
como la Virgen del Carmen.

1682 Tienes los ojitos grandes
como piedras de molino,
que parten los corazones
como granitos de trigo.

1683 Tienes mucha gracia andando,
eso ya lo he visto yo;
no sé cómo cuando pasas
no me tiro del balcón.

1684 Tienes ojos azules;
mala pintura.

Donde no hay ojos negros
no hay hermosura.

1685 Tienes ojos azules,
ojos de gloria,
y los mios te piden
misericordia.

1686 Tienes ojos de cristal
hechos en la platería.
En mi vida he visto yo
ojos con tanta alegría.

1687 Tienes ojos picarones
y tu sonrisa es guasona,
y eres la hermosa del pueblo
entre todas las hermosas.

1688 Tienes ojos robadores
que salen á los caminos
á robar los corazones
á los pobres peregrinos.

1689 Tienes rizadito el pelo,
de perlas claveteado.
Así me tienes á mí
el corazón traspasado.

1690 Tienes un hoyo en la barba
que le tienes tan bien hecho,
que si fuera sepultura
me había de hacer el muerto
por gozar de tu hermosura.

1691 Tienes un hoyo en la barba
que te sirve de mesón;
á todos les das posada
menos á mi corazón.

1692 Tienes un hoyo en la barba
y á mí me tienes en él,
y yo te tengo en el alma;
dime cuál es más querer.

1693 Tienes un hoyo en la barba
y le tienes tan pendiente (*sic*)
que será mi sepultura
cuando Dios me dé la muerte.

1694 Tienes una boquita
tan embustera,
que á batallas de besos
me la comiera.

1695 Tienes una cara tal
y una tal pulida frente,
en cada labio un coral
y una perla en cada diente.

1696 Tienes una cara tal
y una tal pulida frente,
que merecías llevar
una estrella en cada diente
y en cada labio un coral.

1697 Tienes una cintura
que en ella pones
la cinta robadora
de corazones.

1698 Tienes una cintura
que te la cojo
con la mano derecha
y me sobra un poco.

1699 Tienes una cintura
tan larga y lisa,
que parece la vara
de la justicia.

1700 Tienes una cinturita
que parece contrabando;

yo como contrabandista
por ella vengo penando.

1701 Tienes una garganta
tan fina y lisa,
que hasta el agua que bebes
se te divisa.

1702 Tienes una peca blanca
en medio de la nariz;
por esa pequita blanca
me has hecho pecar á mí.

1703 Tienes unos ojillos
tan rechuscones,
que con una mirada
matas á un hombre.

1704 Tienes unos ojitos
de picaporte;
cada vez que los cierras
me das un golpe.

1705 Tienes unos ojitos
que no son ojos,
que son quitapesares
de mis enojos.

1706 Tienes unos ojitos
y unas pestañas,
y una boca embustera
con que me engañas.

1707 Tienes unos ojos, niña,
como ruedas de molino,
que muelen los corazones
como las piedras al trigo.

1708 Tienes unos ojos, niña,
enseñados á vivir,
cariñosos para todos
y tiranos para mí.

1709 Tienes unos ojos, niña,
muy alegres y risueños,
que á todo el mundo enamoran
y á mí me matas con ellos.

1710 Tienes unos ojos, niña,
que con sólo mirar matan;
mírame tú de hito en hito,
aunque me muera mañana.

1711 Tienes unos ojos, niña,
que me dicen que te quiero,
pero tus ingratitudes
me dicen que te aborrezco.

1712 Tienes unos ojos, niña,
que parecen dos ladrones,
que salen á los caminos
á robar los corazones.

1713 Tienes unos ojos, niña,
que parecen dos luceros;
alumbran de noche y dia,
lo que no hacen los del cielo.

1714 Tienes unos ojos, niña,
que por ellos miro yo.
No los cierres, que me matas;
no los cierres, *abrelós*.

1715 Tienes unos ojos, niña,
que si los sacas á premio,
no faltaría quien diese
el veinticinco por ciento.

1716 Tienes unos ojos, niña,
que te les estoy mirando;

el uno dice que sí
y el otro dice que cuándo.

1717 Tienes unos ojos, niña,
tan hechos á la humildad,
que cuando vas por la calle
van diciendo « soledad ».

1718 Tienes unos ojos, niña,
tan alegres y risueños,
que á todo el mundo enamoras
y á mí me matas con ellos,

1719 Tienes unos ojos, niña,
tan negros como el carbón,
la mirada también negra,
y aún más negro el corazón.

1720 Tienes unos ojos, niña,
y un mirar tan atractivo,
que ha de volver á quererte
el que te haya aborrecido.

1721 *Tiramé* de la cuerda,
tiramé del cordón,
mira que soy tu amante,
mira que soy tu amor.

1722 Tírate, niña, al mar,
que yo te esperaré
con la punta la espada
y no te mataré.

1723 Tienes unos ojuelos
que me los clavas
en lo más escondido
de mis entrañas.

1724 Toda la vida estaría
prisionero en el castillo,
si la prenda que yo adoro
se pasase allá conmigo.

1725 Toda la vida en Argel
no me han cautivado moros;
una vez que entré en tu casa
me cautivaron tus ojos.

1726 Toda mi vida he andado
en busca de ojos morenos,
y ahora que los he encontrado,
me dicen que no son buenos.

1727 Toda mi vida pené
por un clavel encarnado,
y ahora descansaré
ya que le tengo á mi lado.

1728 Todas las horas del dia
me acuerdo del que está ausente,
toditas las de la noche,
hasta que el sueño me vence.

1729 Todas las mañanas bajo
á las orillas del mar,
á preguntar á los peces
si han visto á mi amor pasar.

1730 Todas las mañanas bajo,
á las orillas del rio,
à preguntar á los peces
si han visto al cariño mio.
No me lo niegues á mí
que te he visto yo hablando,
á las orillas del mar
con un zaragozano.
No me lo niegues á mí
que te he visto mil veces,
á las orillas del mar
con los aragoneses.
No me lo niegues á mí

que te he visto yo hablar,
con los aragoneses
á las orillas del mar.

1731 Todas las Marías son
dulces como el caramelo,
y yo, como soy goloso,
por una María muero.

1732 Todas las Marías tienen
un mirar tan resalado,
que cuando miran á un hombre
le quitan de vida un año.

1733 Todas me dicen que adoro
á un clavel de mal color.
Contra gustos no hay disputa,
para mí parece un sol.

1734 Todavía no soy tuya,
picarillo, y me amenazas :
mira que tengo en mi huerto
la flor de la calabaza.

1735 Todito me lo han privado,
todo me lo privarán,
pero tocante al quererte,
ni han podido ni podrán.

1736 Todo lo negro es feo,
pero tus ojos,
lo que tienen de negros
tienen de hermosos.

1737 Todo lo que más quiero
lo tengo ausente,
y lo que ver no puedo,
enfrente, enfrente.

1738 Todo lo que te he querido
ha sido un pasavolante,
que la luna crece y mengua
y en ti, niña, no hay menguante.

1739 Todo lo que te quiero
lo he confesado,
y el confesor me ha dicho
que no es pecado.

1740 Todos los dias de fiesta
lo tienes de devoción,
al pasar por la mi puerta
al toque de la oración.

1741 Todos los anocheceres
salgo por ver si te veo,
porque tú solito eres
el jardín de mi recreo.

1742 Todos los aragoneses
han salido de Aragón
en busca de dos ladrones :
mi niña, tus ojos son.

1743 Todos los dias de fiesta
vas á misa con tu madre.
Tu madre parece el sol
y tú la Virgen del Cármen.

1744 Todos los Juanes son santos
y los demás pecadores.
Juanito se llama el mio,
santos son los mis amores.

1745 Todos los sabios del mundo
anuncian el porvenir,
y yo también anunciaba
la poca firmeza en ti.

1746 Todos me dicen que eres
mujer de mala conducta

y de malos procederes.
Te quiero porque me gustas.

1747 Todos me dicen que tienes
ojitos de religiosa
y yo digo que los tienes
de doncella cariñosa.

1748 Todos mis cinco sentidos
entendimiento y memoria,
los tengo depositados
en una cierta persona.

1749 Todos son á decirme
que no te quiera;
mi corazón con eso
se desespera.

1750 Todos son á convertirme
como si fuese un hereje,
y todos son á decirme,
que no te quiera y te deje.

1751 Toma esta rosa encarnada,
abrelá, que está en capullo,
y verás mi corazón
abrazado con el tuyo.

1752 Tóma este puñal dorado
y ponte en las cuatro esquinas,
y dame de puñaladas
y no digas que me olvidas.

1753 Toma este ramo de flores
y *tiraté* á mis tejados;
cuando este ramo floresca,
serás tú mi enamorado.

1754 Toma estos cinco claveles
que de tu jardín cogí,
que son los cinco sentidos
que tengo puestos en tí.

1755 Toma, niña, esta manzana,
que la corté de mi huerto;
no la partas con cuchillo,
que está mi corazón dentro.
Si está tu corazón dentro
no lo hubieras tú metido,
que naranjas que yo tenga
las partiré con cuchillo.
Si las partes con cuchillo,
partelá con mil amores,
parteld en nueve pedazos,
verás nueve corazones.

1756 Toma, niña, esta naranja
y *tratald* con esmero;
no la partas con cuchillo,
que está mi corazón dentro.

1757 Toma, niña, esta sortija
que me la dió un artillero;
no la toques en la piedra,
que tiene chispa de fuego.

1758 Toma papel, toma tinta,
toma sangre de mis venas,
coge la pluma y escribe
lo que te quiero, morena.

1759 Tonta tú, tonta tu madre,
tonta tu abuela y tu tia.
Cómo quieres que te quiera,
si eres de la tontería!

1760 Tormento doy á mis ojos
llorando de noche y dia,
pues ellos tienen la culpa
de toda la pena mia.

1761 *Trátamé* como quieras,
no he de quejarme,
que es preciso me quieras
como me trates.

1762 Tres meses hablé contigo,
todo fué por pasatiempo :
si tú has creido otra cosa,
que te cambie el pensamiento.

1763 Tres veces cogí la pluma,
tres veces cogí el tintero,
tres veces se me cayó
el corazón en el suelo.

1764 Triste está mi corazón
y no sabe lo que tiene ;
está muy lejos de aquí,
el que consolarle puede.

1765 Tu cariño es como el toro
que dónde le llaman vá ;
el mío es como una piedra,
donde le ponen se está.

1766 Tu casa bien alta está,
tus haciendas poco valen.
¡ Cuándo te se acabará
esa vanidad tan grande !

1767 Tu eres el primer amor
que me enseñaste á querer ;
no me enseñes á olvidar,
que no lo quiero aprender.

1768 Tu cara es una naranja ;
mira cómo colorea ;
tu cintura un arbolillo
que sin aire se menea.

1769 Tú eres una, yo soy uno,
uno y una que son dos,
dos que debieron ser uno,
pero no lo quiso Dios.

1770 Tu madre es la que no quiere
que tu carita te vea ;
por encima de tu madre,
he de hacer una vereda,
para pasear tu calle.

1771 Tu madre es la que no quiere
y la que siempre quería.
Campana de dos metales
no las he visto en mi vida.

1772 Tú me preguntas que cuándo
llegaré á olvidarte yo.
Cuando los doctores sepan
curar los males de amor.

1773 Tú no me sabes amar,
tú no estás enamorada,
tú no sabes enviar
el alma en una mirada.

1774 Tu padre y el mio tienen
pleito porque nos queremos.
Dejalós que ellos pleiteen,
nosotros sentenciaremos.

1775 Tu querer es como el pozo
que cuesta sacarle el agua,
y el mio como una fuente,
que ella misma se derrama.

1776 Tu querer y mi querer
están puestos por semana ;
esta semana me toca
de no mirarte á la cara.

1777 Tu querer y mi querer

son como el agua del rio,
que atrás no pueden volver.

1778 Tú te vas para la Habana
y yo solita me quedo,
solita, sola,
¡ qué desconsuelo !

1779 Tus amores me han puesto
fuera de tino,
y aunque estoy de esta suerte
sin ti no vivo.

1780 Tus labios son dos claveles
que forman sólo una flor,
en cada hojita hay un lazo
y en medio mi corazón.

1781 Tus mejillas son de rosa
y tu cara de clavel
y tus ojitos de cielo,
tu dentadura de miel.

1782 Tus ojos me están llorando
camino del cementerio;
no los cierres, que me matas,
abrelés, que yo me muero.

1783 Tus ojos me han dado vida
y me están dando la muerte,
porque dicen tus miradas
lo que tu pecho no siente.

1784 Tus ojos morena
me tienen á mí,
malito en la cama,
sin poder dormir.
Sin poder dormir,
sin poder hablar,
tus ojos, morena,
me van á matar.

1785 Tus ojos, niña, me llevan
derechito al cementerio,
pues si los abres, me matas,
y si los cierras, me muero.

1786 Tus ojos requieren ojos,
tu corazón corazones,
tu cuerpecito, morena,
requieren los mis amores.

1787 Tus ojos saben reir,
tus ojos saben llorar,
y saben hacer sufrir
y no saben perdonar.

1788 Tus ojos son dos luceros
y tus labios un coral,
tu cintura, una palmera,
tus dientes, perlas de mar.

1789 Tus ojos son dos pistolas,
tus narices el cañón,
tu boca es la que dispara
balas á mi corazón.

1790 Tus ojos son dos tinteros,
tu nariz pluma delgada,
tus dientes letra menuda,
tu pecho carta cerrada.

1791 Tus ojos y los mios
se encierran en dos,
como los mandamientos
de la ley de Dios.

1792 Un amor tenía yo
que en algún tiempo decía :
Para ti lo gano yo ;
regalaté, prenda mia.

1793 Un amor tenía yo

que en el cielo está su alma.
Si aquel amor me viviese,
otro gallo me cantara.

1794 Un amor tenía yo
que era muy corto de vista,
y un día á la torre nueva
la dijo : Adios señorita.

1795 Un amor tenía yo
que se llamaba José.
¿ Cómo voy á olvidar yo
amor que tanto adoré ?

1796 Un amor tenía yo
que trataba de olvidarme,
y yo me he comido el pan
antes que viniera el hambre.

1797 Un corazón á tus pies,
traidora, y no le levantas.
¡ Pobrecito corazón,
qué rendido está á tus plantas !

1798 Un corazón de madera
tengo de mandar hacer,
que ni sienta ni padezca
ni sepa lo que es querer.

1799 Un corazón me han robado
y declararé en la causa
diciendo que los ladrones
son los ojos de tu cara.

1800 Un corazón te di anoche
y otro te di esta mañana.
Tú tienes dos corazones,
yo estoy descorazonada.

1801 Un jardín lleno de nieve
parece tu blanco rostro,
con tres flores sin cubrir,
que son tu boca y tus ojos.

1802 Un limón eché á rodar
y á tu puerta se paró.
Hasta los limones saben
que nos queremos tú y yo.

1803 Un morenito gracioso
con muchísimo salero,
me tiene robada el alma
y el corazón prisionero.

1804 Un pajarillo salió
de tu garganta graciosa,
y en tus labios se paró
creyendo que era una rosa.

1805 Un moreno me olvidó
pensando que lo sintiera ;
otro ocupa su lugar.
No hay mal que por bien no
[venga.

1806 Un pajarillo volando
lleva en el pico un letrero
con letras de oro que dice :
« De tu amor soy prisionero. »

1807 Un sabio me leyó el sino ;
al escucharle temblé.
¡ Qué cositas me diría,
que aborrecí tu querer
tanto como te quería !

1808 Un silbido y dos silbidos ;
á los tres te conocí.
Ten paciencia, dueño mío,
que no me dejan salir
á la puerta á hablar contigo.

1809 Una azucena es pureza,
un clavel es la pasión,
una rosa es la belleza
y tú mi constante amor.

1810 Una carta me *escribistes*
con sangre del corazón;
con lágrimas de mis ojos
te volví contestación.

1811 Una carta te escribí
y se me olvidó firmar.
Que firme tu corazón,
que el mio bien está.

1812 Una carta te escribiera
si por el aire volara,
pero las cartas de amor
no vuelan, que son pesadas.

1813 Una carta tuya tengo
y tu firma tiene al pie.
Dios quiera que nadie sepa
lo que dice ese papel.

1814 Una estrella se ha perdido
y en el cielo no parece;
en tu cuarto se ha metido
en tu cara resplandece.

1815 Una estrella y un lucero
se encontraron en un valle.
¡ Cuándo me encontraré yo
con mi morena en la calle !

1816 Una gotera continua
ablanda un duro peñón,
y mis suspiros no pueden
ablandar tu corazón.

1817 Una descolorida
y otra con color,
una me roba el alma
y otra el corazón.

1818 Una flor tierna y hermosa
tus manos han arrancado.
¡ Pobre flor, pronto sabrá
lo que es estar en tus manos !

1819 Una mora me enamora
que no es mora de nación,
pero es mora porque mora
dentro de mi corazón.

1820 Una mora me enamora
y una cristiana me dice:
No te cases con la mora
mientras que no se bautice.

1821 Una mujer es mi dicha,
una mujer es mi cielo,
y al final de la jornada
será una mujer mi infierno.

1822 Una mujer fué la caus
de mi perdición primera.
No hay perdición en el mundo
que por mujeres no venga.

1823 Una niña me miró
y yo me quedé cautivo.
¡ Válgame Dios, lo que puede
la cadena de Cupido !

1824 Una niña se perdió
camino de Santa Eulalia.
¡ Si me la encontrara yo,
Virgen de la Candelaria !

1825 Una noche muy oscura
á tu puerta me arrimé;

oí cantar á un jilguero,
con la voz me consolé.
Yo le dije : Jilguerito,
¿ qué remedio me has de dar ?
Estoy queriendo á una niña
que me trata de olvidar.

1826 Una noche soñé un sueño,
y en ese sueño soñé
que me habías olvidado.
¡ Si vieras cuánto lloré !

1827 Una nueva voy á darte,
aunque la culpa no es tuya :
que otro galán me pretende,
pajarillo de más pluma.

1828 Una paloma blanca
como la nieve
el corazón me roba,
no me le vuelve.

1829 Una paloma blanca
como la nieve
me ha picado en el alma.
¡ Cómo me duele !

1830 Una peseta las mando
á las ánimas benditas
porque no ronde tu casa
aquel que te solicita.

1831 Una piedra tiré á un pozo
y hasta el fondo no paró.
Siempre han mirado mis ojos
donde tienen la afición.

1832 Una rosa de cien hojas
te ha salido en el carrillo.
Para un beso que te he dado,
¡ qué pronto te ha florecido !

1833 Una planta de claveles
el primer premio se lleva,
y yo digo : ¡ Si mirasen
los ojos de mi morena !

1834 Una rosa de cien hojas
traigo para regalarte,
en cambio de los claveles
que en mi ventana dejaste.

1835 Una tengo y dos envido
y en la mano tengo un as.
Un amor he conocido,
no quiero conocer más.

1836 Una tórtola te traigo
que en el campo la cogí.
Sus hijos quedan llorando
como yo lloro por ti.

1837 Una vez que estuve mala,
el galán por mí lloró.
Ahora el galán está malo,
razón es que llore yo.

1838 Una vez que te dije
que me quisieras,
te pusiste más alto
que las estrellas.

1839 Una vez que fuí ranchero
en la raya Portugal,
me acordé de tu salero
porque me faltó la sal.

1840 Una vez que te dije
— Ya no te amo, —
veinticinco semanas
duró el enfado.

1841 Una vez que te quise

ciento me pesa.
No quiero más amores
junto á la iglesia.

1842 Una vez que te quise
¡ cuánto me pesa !
No quiero más amores
con montañesas.

1843 Unos dicen que las Juanas,
otros que las Isabeles,
yo digo que las Marías
son la flor de las mujeres.

1844 Unos leen su destino
en las estrellas del cielo.
A mí me bastan tus ojos
para saber que te quiero.

1845 Unos ojitos azules
tienen que ir á juicio oral,
á declarar una muerte
que á mi corazón le dan.

1846 Unos ojos negros vi
en una cara morena.
La vida me ha de costar
si no me caso con ella.

1847 Unos ojos negros vi;
de que los vi dije: ¡ Cielo !
¿ tanto luto para mí ?
¡ No sé cómo no me muero !

1848 Unos ojos negros vi
y dije: ¡ Válgame el cielo !
¿ tanto luto para mí ?
¡ No sé cómo no me muero !

1849 Va diciendo por la calle
que calabazas me ha *dao*,
y todo el mundo lo sabe
que lo dice de *quemao*.

1850 Vale más la mi morena
cuando viene de servir,
que todas las señoritas
que trae el ferrocarril.

1851 Vale más lo moreno
de mi morena,
que toda la blancura
de la azucena.

1852 ¡ *Valgamé* Dios, compañera,
que no me quieres te alabas !
Quien no te quiere soy yo,
tronco de malita rama.

1853 Valencia para las flores,
Sevilla para el salero,
y para amores los ojos
de la mujer que yo quiero.

1854 ¡ Válgame Dios de los cielos,
que hasta los santos se alegran
al ver que también se crían
serafines en la tierra !

1855 ¡ Válgame la cruz de *Marta*
y el Cristo del Gran Poder !
¡ tanto como me has querido
y ahora no me puedes ver !

1856 ¡ Válgame Dios, qué calor,
que á la sombra estoy sudando !
¡ Qué hará el dueño de mi vida
que está en la ribera arando !

1857 ¡ Válgame Dios, qué calor,
que á la sombra estoy sudando !

¡Qué hará mi amante en la
[güerra
con los moros peleando!

1858 *Vamonós* aquí, morena,
que nos pueden ver hablando;
se lo dirán á tu padre,
pudiendo estar evitado.
Que se lo digan, que no,
á mí no me da cuidado,
que el rato que estoy contigo
las penas las echo á un lado.

1859 Varillas de tu abanico
yo me quisiera volver,
para estar entre tus manos
prisionero como él.

1860 Ven acá, falsa, refalsa,
falsa te vuelvo á decir:
el dia que me *vendistes*
¿cuánto te dieron por mí?

1861 Ven al campo y me verás
entre las flores metida,
aborrecida de ti
y algún tiempo fuí querida.

1862 Viendo que no me querías,
á un arroyuelo bajé;
oí cantar á un jilguero,
á escucharle me paré.

1863 ¡Virgen del Cármen bendita!
Al lado del corazón
tengo una puñaladita.

1864 Viva ese garbo, morena,
viva Dios que te le ha dado;
que entre grillos y cadenas
me tienes aprisionado.

1865 Viva lo moreno, viva
lo moreno amorenado.
Lo moreno de tu cara
es lo que á mí me ha gustado.

1866 Vivan los aires morenos,
vivan los morenos aires,
vivan los de mi morena
que son como los de nadie.

1867 Vivan los cabellos rubios,
vivan los rubios, rubiales.
Vivan los de mi morena (*sic*)
que son rubios naturales.

1868 Vives en un rinconcito
y vives arrinconada.
En los jardines se crían
las rosas más encarnadas.

1869 Voy á arrancarme los ojos,
que son unos embusteros,
que no han sabido decirte
lo mucho que yo te quiero.

1870 Voy á Cádiz, voy á Cádiz;
tengo pasar la arboleda
hasta la raya de Francia
por ver á la mi morena.

1871 Voy á misa y no te veo
en el sitio acostumbrado;
le digo á mi corazón:
Mi cariñito está malo.

1872 Voy á dejar tu querer
por el decir de la gente;
pero ten por entendido
que me va á costar la muerte
el haberte conocido.

1873 Voy á poner en la torre
dos campanitas de plata
para que toquen á gloria
cuando salgas de tu casa.

1874 Ya dicen que nos queremos
porque nos ven hablar juntos.
Bien me dicen que el amor
nunca puede estar oculto.

1875 Ya está el farol encendido ;
al cielo sube la llama.
Si tienes muchos amores,
¿ porqué no me desengañas ?

1876 Ya no me enamora á mí
ni la plaza, ni los toros,
que lo que á mí me enamora,
niña, es cuando estamos solos.

1877 Ya no paso por tu puerta,
salada, como solía,
porque me han puesto tus padres
cañones de artillería.

1878 Ya sabrás que por quererte
he reñido con mis padres
por aguardarte á deshora,
porque siempre vienes tarde.

1879 Ya sé que te has alabado
de haberme *dao* calabazas.
Yo también me alabaré
de otras cosas que te callas.

1880 Ya te he dicho muchas veces
que te quiero y te querré,
pero siempre me has oido
como quien oye llover.

1881 Ya te he dicho que no vayas
á la misa que voy yo.
Ni tú rezas, ni yo rezo,
ni estamos con devoción.

1882 Ya viene la golondrina
con el lacito encarnado.
Se le ha puesto mi adorada
una mañana de mayo.

1883 Yo creí que eras castillo
con alguna fortaleza,
y veo que eres mujer
y en ti no' hallado firmeza.

1884 Yo fuí tu primer amor,
tú me enseñaste á querer.
No me enseñes á olvidar,
que no lo quiero aprender.

1885 Yo me subí á un alto pino
por ver si la divisaba.
Lo que divisé fué el polvo
del coche que la llevaba.

1886 Yo no dejo de quererte
aunque otro te solicite.
Tengo de cortar la rama
aunque la flor se marchite.

1887 Yo no quiero más pan tuyo,
que me amarga la corteza ;
y conversación contigo,
la que he tenido me pesa.

1888 Yo no quiero que me quieras
como quieres á tu madre,
porque quiero que me quieras
como no has querido á nadie.

1889 Yo no sabía querer,
prenda de mi corazón,

y contigo me enseñé
y ahora puedo dar lección.

1890 Yo no sé qué tiene, madre,
la gracia de los Manueles,
que en el cuarto donde duer-
[man
salen rosas y claveles.

1891 Yo quisiera estarte viendo
treinta días cada mes,
siete veces por semana,
cada minuto una vez.

1892 Yo soy como la manzana,
tú como el melocotón;
tú tienes adentro un hueso
y yo tengo corazón.

1893 Yo subía y tú bajabas;
me miraste, te miré;
me *dijistes*: Adiós, rosa;
yo te dije: Adiós, clavel.

1894 Yo te estoy pidiendo amor
y me brindas amistad.
Eso es como tener sed
y hallar un trozo de pan.

1895 Yo te quisiera querer,
yo te quisiera adorar,
yo te quisiera poner
de Virgen en el altar.

II. DE RONDA, BAILE Y OTROS ANALOGOS.

896 A cantar me ganarás,
pero no á saber cantares,
que tengo yo un arca llena
que tiene siete costales.

1897 A uno que canta la jota
ojalá le caiga un rayo
de naranjas y limones
y una chica de quince años.

1898 A esta casa hemos llegado
mis compañeros y yo;
los amos que están en ella,
buenas noches nos dé Dios.

1899 A la entrada de este pueblo
y á la salida las eras,
hay un letrero que dice:
¡Que vivan las forasteras!

1900 A la entrada de mi pueblo
tengo de echar una canta,
para que digan mis padres:
Ya viene lo que hace falta.

1901 A la entradita del pueblo
he de echar una tonada,
para que diga la gente:
Ya llegó lo que faltaba.

1902 A la entradita del pueblo
le digo á mi corazón
que se divierta cantando,
que ahora tiene la ocasión.

1903 A la entradita del pueblo
me alabaron tu hermosura:
ojos negros, cara blanca,
delgadita de cintura.

1904 A la puerta del molino
molinero es el que canta.
Con el polvo de la harina
tiene ronca la garganta.

1905 A la puerta estamos cuatro,
todos cuatro te queremos.
Baja, hermosa, escogerás,
los demás nos volveremos.

1906 A lo alto y á lo bajo
y á lo ligero,
y al uso de mi tierra
toco el pandero.
Lo que manda el rey
lo firma el alcalde,
y esa señorita
que baile, que baile.

1907 A ti te traigo la ronda,
novia de un amigo mio.
Si no te casas con él,
siento mucho haber venido.

1908 A tu puerta estamos cuatro;
todos cuatro te queremos.
Salga la niña y escoja,
los demás nos marcharemos.

1909 A tu puerta hemos llegado
con palabras terminantes.
Si no quieres á mi amigo,
los demonios te levanten.

1910 A tu puerta hemos llegado
cuatrocientos en cuadrilla.
Si quieres que nos sentemos,
saca cuatrocientas sillas.

1911 A tu puerta los daré
los suspiros dolorosos,
y en acabando diré:
Adios, prenda de mis ojos.

1912 A tu puerta hemos llegado
veinticinco caballeros.
Saca veinticinco sillas
si quieres que nos sentemos.

1913 A tu puerta hemos llegado
veinticinco, tres y dos,
todos rendidos de amores,
y el más rendido soy yo.

1914 Adiós, que me despido;
adiós, y vóime,
que el que no se despide
no corresponde.

1915 Ahora que vamos entrando
por tu calle barrancosa,
si tienes amores nuevos
diles que salgan ahora.

1916 Ahora sí que bailo yo
con mucha sal y salero,
porque ha salido á bailar
la prenda que yo más quiero.

1917 Adiós, adorada prenda,
que me vengo á despedir,
y el alma se me quebranta
al separarme de ti.

1918 *Ahi* te pongo este ramito
prendidito en la pared,
que hasta las hojas me dicen
que tú has de ser mi mujer.

1919 Ahora sí que canto yo
con gusto y con alegría,

porque ha salido á bailar
todo lo que yo quería.

1920 Ahora sí que sale, sale,
ahora sí que ya salió,
ahora sí que sale, sale
de lo bueno lo mejor.

1921 Ahora sí que sale, sale,
y hasta ahora no ha salido;
salió la rosa encarnada
con el clavel encendido.

1922 Ahora voy á cantar yo
una tonadita nueva,
que cuando nació mi madre
ya la cantaba mi abuela.

1923 Al entrar por esta calle,
compañeros, cantar bien;
á la entrada hay una rosa
y á la salida un clavel.

1924 Alante, cuadrilla, alante;
alante, no hay que temer.
Si nos llevan á la cárcel
nos tienen que mantener.

1925 Algún dia en esta calle
tenía yo mi querer,
y ahora ya no le tengo
por una mala mujer.

1926 Alégrate, compañero,
que ya la veo venir
con el candil en la mano
cansadita de dormir.

1927 Alégrate, corazón,
que ya la veo venir
con el candil en la mano;
la puerta nos viene á abrir.

1928 Allá arriba, en un alto
junto á Linares,
se me perdió la caja
de los cantares.

1929 Allá va la despedida
á todos los de la *riola*.
Uno por uno no puedo,
que estoy corta de memoria.

1930 Allá va la despedida
con veinticinco claveles
y una ramita de olivo
para que de mi te acuerdes.
Y al estribillo,
y al estribillo,
una chocolatera
sin molinillo.

1931 Allá va la despedida
en un raso de avellanas,
que no quiero cantar más
porque no me da la gana.

1932 Allá va la despedida
en una manzana verde,
que no maduran ahora,
que maduran en Setiembre.

1933 Allá va la despedida,
la que dieron los toreros.
Ya no me quiere la novia
por mi genio puñetero.

1934 Allá va la despedida,
la que dan los labradores,
de rodillas en la cruz
con un ramito de flores.

1935 Allá va la despedida,
la que dió Cristo á los pollos.
La que no me quiera á mí
que la lleven los demonios.

1936 Allá va la despedida,
la que dió Cristo á los trigos.
A los trigos falta el agua
y á los mocitos el vino.

1937 Allá va la despedida,
la que traje de Reinosa,
rebujada en un papel,
para ti, cara de rosa.

1938 Allá va la despedida;
no te la quisiera dar,
que se van mis compañeros,
no me quieren aguardar.

1939 Allá va la despedida,
la que dan los labradores;
surco arriba, surco abajo,
adiós, ramito de flores.

1940 Allá va la despedida
porque no me tiene cuenta,
y á los señores que bailan
les dejo á la media vuelta.

1941 Allá va la despedida
y con esta veinticinco;
ya no puedo cantar más
si no me dan vino tinto.

1942 Amor mio, no rondes
ni te desveles;
acuéstate y descansa,
que aquí me tienes.

1943 Anoche á la media noche
me cantastes un cantar.
Has de saber, caballero,
que te le quiero pagar.

1944 Apostemos dos cuartos
y una peseta
que los dejo en el corro
dando la vuelta.

1945 Aquí me pongo á cantar
como la que tiene gracia;
el cantar es de graciosas
y á mí la gracia me falta.

1946 Aquí me pongo á cantar
con alegría y sin miedo;
al que no tiene delito
no le llevan prisionero.
La quinta, la quinta
la van á llevar;
si la llevan, que la lleven,
que á mí lo mismo me da,
una ramita de romero
para mí no ha de faltar.

1947 Aquí me pongo á cantar
en esta piedra á la luna,
por ver si puedo alcanzar
de las dos hermanas una.

1948 Aquí me pongo á cantar
en este campuco verde,
á pesar de mis contrarios
y á gusto de quien me quiere.

1949 Aquí me pongo á cantar,
en medio de esta pradera,
que me han dicho que aquí est
toda la sal de esta tierra.

1950 Aquí me pongo á cantar;

licencia tengo pedida
al señor cura primero
y á la señora *sosticia.*

1951 Aquí me pongo á cantar.
Lo primerito que encargo
que no me corten la ropa,
que ya lo *traigu cortau.*

1952 Aquí me pongo á cantar
sin pedir licencia á nadie,
que me la he tomado yo,
que tengo el amor alcalde.

1953 Asómate á esa ventana,
á esa que da hacia el norte,
y verás un arbolito
que ha florecido esta noche.

1954 Aquí me pongo á rondar
en esta piedra redonda,
por ver si puedo sacar
de tres hermanas la gorda.

1955 Asómate á esa ventana,
á esa que no tiene rejas,
y hablaremos dos palabras
sin que lo sepa la vieja.

1956 Asómate á esa ventana,
cara de blanco papel.
A la luna te comparo,
mira si te quiero bien.

1957 Asómate á esa ventana,
cara de espuma la olla,
que yo me muero por ti
como gato por cebolla.

1958 Asómate á esa ventana,
cara de limón podrido,
que pareces á mi gato
cuando está descolorido.

1959 Asómate á esa ventana,
cara de limón podrido,
que pareces al demonio
que del infierno ha salido.

1960 Asómate á esa ventana,
cara de limón podrido,
y échale bendición
al que ha de ser tu marido.

1961 Asómate á esa ventana,
cara de luna brillante,
que aunque estás en el retiro
no te olvida quien tú sabes.

1962 Asómate á esa ventana,
cara de luna brillante,
que aunque yo no te pretendo
conmigo viene tu amante.

1963 Asómate á esa ventana,
cara de morcilla frita,
que cada vez que te miro
se me revuelven las tripas.

1964 Asómate á esa ventana,
cara de pastel podrido,
que después que estás borracha
dices que te amarga el vino.

1965 Asómate á esa ventana,
cara de sardina frita,
que eres capaz de asustar
á las ánimas benditas.

1966 Asómate á esa ventana,
cara de sartén roñosa,

que eres más fea que un perro
y te tienes por hermosa.

1967 Asómate á esa ventana,
que te quiero preguntar
dónde se esconde el amor,
que yo le quiero encontrar.

1968 Asómate á esa ventana
que te quiero preguntar
qué demonios has comido
que tan insensible estás.

1969 Asómate á esa ventana,
que te quiero ver el cuello,
por ver si te vienen bien
las *carrancas* de mi perro.

1970 Asómate á esa ventana,
ramillete de corales,
que aunque estás en el retiro
no te olvida quien tú sabes.

1971 Asómate á esa ventana
si á tu amante quieres ver;
la luna le da en la cara,
bien le puedes conocer.

1972 Asómate á esa ventana,
si te quieres asomar;
la cigüeña está en la torre,
si la quieres ordeñar.

1973 Asómate á esa ventana,
si te quieres asomar;
si no quieres no te asomes,
que á mí lo mismo me da.

1974 Asómate á esa ventana,
tarrito de agua de olor,
no sea que te derrames
en manos de algún traidor.

1975 Asómate á esa ventana
y echa la vista hacia el rio,
y verás qué arboledita
esta noche ha florecido.

1976 Asómate á esa ventana
y echa los brazos afuera
y déjame *arrescolgar*,
verás qué *guarrazo* pegas.

1977 Asómate á esa ventana
y *reguila* bien los ojos,
que por bien que los *reguiles*
no nos ves, que somos pocos.

1978 Asómate á esa vergüenza,
cara de poca ventana,
y dame un vaso de sed,
que me estoy muriendo de a-
[gua.

1979 Asómate á la ventana,
hermosura de la tierra,
y en el momento verás
que el sol pára su carrera.

1980 Asómate á la ventana,
cara de negro candil,
pescuezo de mula torda,
barriga de tamboril.

1981 Asómate á la ventana
si te quieres asomar,
y si no tienes ventana,
asómate al arbañal.

1982 Asómate á la ventana
y sino á la celosía,

y si no tienes ventana,
á la puerta, vida mia.

1983 Asómate á tu ventana
si te quieres asomar,
verás tu calle barrida
con la capa de un galán.

1984 Aunque canto á lo pardillo,
no soy pardalíca, no.
Un año estuve con ellos
y el cantar se me pegó.

1985 Aunque canto cantares
no soy poeta;
tengo la escribanía
frente á la puerta.

1986 Aunque canto, también rabio;
quien me escucha bien me en-
[tiende.
Tengo yo mucho dinero
por comprar á quien me vende.

1987 Aunque estoy aquí cantando,
sabe Dios mi corazón;
le tengo más amarillo
que corteza de limón.

1988 Aunque me hicieras cantar
un año con doce meses,
no te cantaría yo
una coplita dos veces.

1989 Aunque estuviera cantando
tres dias con tres semanas,
no canto un cantar dos veces
como no me dé la gana.

1990 Aunque me lleve cantando
un mes con una semana,
no canto un cantar dos veces
como no me dé la gana.

1991 Aunque me ves que canto,
tengo las tripas
que se comen las grandes
á las chiquitas.

1992 Aunque soy forasterillo
no me aturdo en el cantar,
que también los forasteros
cantan en otro lugar.

1993 ¡ Ay, qué ventana tan alta!
¡ Ay, qué copito de nieve!
¡ Ay, qué niña tan bonita,
dichoso aquel que la lleve!
El galán que se la lleve
bien puede ser caballero,
y estar vestido de pana,
de seda y de terciopelo.

1994 ¡ Ay, qué ventana tan alta
para mí que soy chiquito!
Si yo fuera carpintero
la rebajara un poquito.

1995 *Ayudamé*, compañera,
á dibujar esta rosa,
que yo solito no puedo
dibujarla tan hermosa.

1996 Bailar, muchachas, bailar
y romper muchos zapatos,
que mañana os casaréis
y os llenaréis de muchachos.

1997 Bailar, muchachas, bailar
y romper vuestros zapatos,
que después, de que casadas,
no *sos* faltarán trabajos.

1998 Bendita sea la casa
y el albañil que la hizo,
que por dentro está la gloria
y por fuera el paraíso.

1999 Bien sé que estás en la cama,
bien sé que no duermes, no,
bien sé que estarás diciendo :
Ese que canta es mi amor.

2000 Buena ha estado la leche,
mejor las natas.
San Antonio te guarde,
niña, las vacas.

2001 Cada vez que canto, rabio;
quien me escucha, bien me en-
[tiende.
Tengo yo mucho dinero
pa alumbrar á quien me vende.

2002 Callecita, callecita,
cuántas veces te he rondado,
y las que te rondaré
si no me llevan soldado.

2003 Canta, compañera, canta,
canta, que yo te daré
una cadenita de oro,
que cantando la gané.

2004 Canta, compañero, canta,
no temas á aquel que viene;
desenváinale la espada
y pregúntale qué quiere.

2005 Canta, compañero, canta,
no temas al mundo entero,
que debajo de la capa
traigo dos cuartas de acero.

2006 Canta, mi niña, canta,
que me enamoras,
que tienes una gracia
saludadora.
Ay, Margarita,
ay, Margarita,
de las niñas del barrio
la más bonita.

2007 Canta tú, cantaré yo,
cantaremos á porfía;
tú cantarás á tu novia
y yo cantaré á la mia.

2008 Cantador que tanto cantas,
canta bien y canta fuerte,
que la cama de mi novia
está en alto y no lo siente.

2009 Cantador que tanto cantas
y te tienes por cantista,
díme cuántas cruces hace
el sacerdote en la misa.
Cantador que tanto cantas,
cantando te lo diré :
el sacerdote en la misa
cruces hace treinta y tres.

2010 Cantando, cántaros hace
el pulido cantarero;
cantando, cántaros hace,
cantando gana dinero.

2011 Cantara si hubiera vino,
si hubiera vino cantara ;
cántara y media de vino,
de vino y media cantara.

2012 Cantares te cantaré,
pero enramarte no puedo,

que están las ramas muy altas
y puedo caerme al suelo.

2013 Cantares te cantaré,
pero enramarte no puedo,
que están muy lejos los ramos
y me cuestan el dinero.

2014 Carrito de cuatro ruedas
que corres por los tejados,
despierta á esa doncellita
que tiene el sueño pesado.

2015 Cómo dormirás, Manola,
cómo dormirás, querida,
cómo dormirás, Manola,
entre sábanas metida !

2016 Con mi capa á lo navarro
y un poquito de jaleo,
vengo rondando tu puerta,
morena, porque te quiero.

2017 Considero que estarás
de rodillas en la cama,
y por miedo de tus padres
no sales á la ventana.

2018 Considero que estarás
en la cama y bien caliente,
y yo estoy á tu ventana
pegando diente con diente.

2019 Considero que estarás
en la cama y no durmiendo ;
estarás considerando :
aquel que canta es mi dueño.

2020 Considero que estarás
en la cama y no durmiendo,
que estarás considerando
el firme amor que te tengo.

2021 Cuando sales á bailar
con los brazos extendidos,
pareces águila real
cuando sale de su nido.

2022 Corta la rama de un roble
y *echalá* en tu tejado ;
cuando la rama florezca,
galán, te daré la mano.

2023 Cuatro salimos de noche,
dos primos y dos hermanos ;
el que nos quiera pegar,
en medio la calle estamos.

2024 Chavalejos, á la piltra,
que yo me voy á rondar,
y á la calle que yo rondo
ningún chavalillo va.

2025 Dame la mano, paloma,
para subir á tu nido.
Me dices que duermes sola ;
dormirá un galán contigo.

2026 Date la vuelta, majo,
date la vuelta,
que te se vea el corte
de la chaqueta.

2027 Date la vuelta, majo,
que te se vea
esa faja encarnada
que te rodea.

2028 Date la vuelta, niña,
que te se vea

el refajo encarnado [1]
que te rodea.

2029 De cantares bonitos
tengo una fuente.
Cuando quiero cantares
la doy corriente.

2030 De cantares tengo un arca,
de coplas un arquetón,
de amores en sin firmeza
tengo lleno un bodegón.

2031 De cantares y coplas
sé más de ciento,
pero no se me vienen
al pensamiento.

2032 De cantares y coplas
nadie se pique,
porque no sabe nadie
por quien se dice.

2033 De cantares y coplas
tengo un botijo.
Cuando quiero cantares
le rompo el pico.

2034 De cantares y coplas
tengo un botijón.
Cuando quiero cantares
le quito el tapón.

2035 De cantas y de cantares
tengo yo llena una tina,
y cuando quiero cantar
quito la tapa de encima.

2036 De cuatro colores, dama,
te tengo poner un ramo :
colorado, azul y verde
y el otro sobredorado.

2037 De pequeñita, en la cuna
me quitaron el mamar
y por eso me ha quedado
poca gracia en el cantar.

2038 De que la guitarra se oye,
cerca llega el tocador ;
la dama que tiene amores
se la alegra el corazón.

2039 Debajo de tu ventana
tiene la perdiz el nido,
y yo como cazador
al reclamo me he venido.

2040 Desempedra la tu calle,
serrana, y échala arena ;
á la mañana verás
los pasos que doy por ella.

2041 Desempedra tu calle
y échala arena,
y verás las miradas
que doy por ella.

2042 Despierta, niña, si duermes
de ese sueño tan profundo,
que te viene á visitar
quien más te quiere en el mundo.

2043 Despierta, niña, si duermes,
que mañana dormirás,

1. « El corte del vestido », dicen otros.

que no se pagan durmiendo
los ratos que á mí me das.

2044 Despierta si estás dormida,
y si no duermes ¿ qué haces ?
Mira que te están cortando
de la parra los agraces.

2045 Dicen que rondar, rondar;
el rondar es bobería,
que se la viene á llevar
el que no la vió en su vida.

2046 Dicen que no tengo gracia,
¿ y yo qué lo voy á hacer?
La he sembrado con el trigo
y no ha querido nacer.

2047 Dos cantares he cantado
y con éste ya van tres;
si no lo pueden bailar,
al punto lo dejaré.

2048 El pandero está roto
por cuatro esquinas.
Remendarle, muchachas,
con clavelinas.

2049 El que me oyere cantar
dirá que no tengo juicio.
Ya puede considerar
que lo requiere el oficio.

2050 El que quiera cantar bien,
cante cuando tenga pena,
que la misma pena le hace
cantar bien aunque no sepa.

2051 El señor cura no baila
porque tiene la corona.
Señor cura, baile usted,
que Dios todo lo perdona.

2052 El señor obispo manda
que se acaben los cantares.
Primero se acabarán
obispos y cardenales.

2053 El vapor va por agua,
yo por arena ;
me despido llorando
de mi morena.

2054 En aquella casa hay luz;
allí se están acostando.
allí está el bien de mi vida
y yo por aquí penando.

2055 En aquella casa hay luz ;
allí se están acostando.
Allí está mi corazón
gotas de sangre llorando.

2056 En el mar hay una parra
que cría las uvas verdes,
y en este pueblo hay un chico
que á todas las chicas quiere.

2057 En el medio de esta calle
hay una hermosa laguna
donde se lavan las guapos,
porque feas no hay ninguna.

2058 En esta calle hay un hoyo,
tengo yo de hacer un puente
con las costillas de un majo
y la sangre de un valiente.

2059 En esta calle que estoy,
dicen que no hay hermosura.

Hay un morenito claro
que todo lo disimula.

2060 En este pueblo no hay mozos;
si los hay, no hay más que tres:
uno tuerto y otro cojo
y otro que anda del revés.

2061 En este pueblo no hay mozos;
sólo hay uno y ése es tuerto,
y no le quiere su madre
para espantajo del huerto.

2062 En este pueblo, señores,
hay un chico arrogantón
que le llaman *Triscahilos*,
Pantorrillas de algodón.

2063 En medio de este lugar
hay una fuente que mana
los suspiros de un galán,
las lágrimas de una dama.

2064 En medio de mi lugar
hay una Santa María
con un letrero que dice:
¡Viva la tuya y la mia!

2065 En medio de la plaza
cayó la luna,
se hizo cuatro pedazos:
tu cara es una.

2066 En la plaza se oye gente,
en la plaza hemos de entrar,
pena de la vida tiene
aquel que se vuelva atrás.

2067 En tu calle voy entrando,
cabellos de emperadora.
Si tienes los novios guapos,
diles que salgan ahora.

2068 Entre todas las flores
campa el manzano,
y entre los labradores
mi señor amo.

2069 Eres ramito de palma;
me oyes y no me ves,
que estás metida en la cama
al punto que dan las tres.

2070 Eres chiquita y bonita
como grano de pimienta.
¡Quién te pudiera sacar
por el quicio de la puerta!

2071 Esas dos perdigoncitas
que duermen en un colchón
mucho quiero á la pequeña,
pero más á la mayor.

2072 Esa señora que baila
se parece á santa Rita
y el bailador que la baila
á un gallego de Galicia.

2073 Ese cantar que has cantado
te le aprecio y te le adoro;
si le tendría que pagar
necesitaba un tesoro.

2074 Ese que me está tirando
al delantal avellanas,
parece que quiere ser
cuñado de mis hermanas.

2075 Ese de la blusa larga
y á la orillita botones,

para chavales como ésos
los tengo yo á puntillones.

2076 Esta calle abajo va
una naranja rodando.
Cuanto más abajo va,
más penita me va dando.

2077 Esta calle es un jardín,
las vecinas son las rosas,
y yo, como jardinero,
me tiro á la más hermosa.

2078 Esta calle ya no es calle,
es una fuente laguna
donde se lavan las feas,
porque guapas no hay ninguna.

2079 Esta casa está rodeada
con cien varas de galón;
en cada cantito, un lazo,
en medio, mi corazón.

2080 Esta casa sí que es casa,
casa de temor y miedo;
quiero entrar y no me dejan;
quiero salir y no puedo.

2081 Esta es la jotita, madre,
que cantan los arandinos,
con el jarrito en la mano
y bebiendo un vaso vino.

2082 Esta es la calle del aire,
del aire del remolino,
donde se remolinea
tu corazón con el mio.

2083 Esta es la Plaza Mayor,
la Plaza Mayor es ésta,
donde me paseo yo
todos los dias de fiesta.

2084 Esta casa sí que es casa
y estas sí que son paredes;
aquí está el oro y la plata
y la sal de las mujeres.

2085 Esta noche va á llover
que tiene cerco la luna,
las estrellas me lo dicen
y el cielo me lo asegura.

2086 Esta noche ha de llover
y puede que sean palos
en las costillas de algunos
que quieran alzar el gallo.

2087 Esta casa sí que es casa
y estos sí que son balcones;
aquí está el oro y la plata
y la sal de los señores.

2088 Esta noche con la luna
y mañana con el sol,
pienso pasarme cantando
por la calle de mi amor.

2089 Esta noche no ha llovido
y en esta ventana hay agua.
Son lágrimas de un galón
que le despidió su dama.

2090 Esta noche he de rondar,
haga claro ó haga oscuro,
y he de romper la guitarra
en las costillas de alguno.

2091 Este pandero que toco
me costó catorce reales;

con cintas y cascabeles
cuatro pesetas cabales.

2092 Esta noche hemos de ser
cómo reluce el acero,
que me han dicho cuatro majos
que han de romper el pandero.

2093 Esta noche rondo yo
la calle de mi morena;
esta noche rondo yo,
mañana ronda el que quiera.

2094 Que déjame subir
al carro, carretero
que déjame subir
al carro, que yo muero.

2095 Esta noche me despido
de tu cerradura y llave,
y de ti no me despido
hasta que el mundo se acabe.

2096 Esta noche tengo de ir
si la luna no me estorba,
tengo de sacar un alma
del purgatorio á la gloria.

2097 Esta noche que no hay luna
y relumbran las estrellas,
el galán que tenga dama
tenga cuidado con ella.

2098 Esta noche va á llover
y puede que sean palos
en las costillas de algunos
que quieren alzar el gallo.

2099 Estoy ronca, que si no
levantara más el eco,
por ver si me oye mi amante
aunque sé que está muy lejos.

2100 Esta noche voy de ronda
por ver la gente salir,
y mi novia es la primera
que conmigo va á salir.
Saca el jarro,
vuélvele á sacar,
que á mi novia esta noche
la voy á enborrachar.

2101 Esta noche van de ronda
las alas de mi sombrero.
El que quisiera parola
en el camino le espero.

2102 Esta noche va á salir
la ronda de la alpargata.
Si sale la del zapato,
se arma la gran zaragata.

2103 Esta casa huele á rosas.
Caramba ¿quién vive aquí?
Mi padre quiso á mi madre,
yo también te quiero á ti.

2104 Está dispuesta la luna
á llevar un trabucazo;
la noche que voy de ronda
me va siguiendo los pasos.

2105 Esta es la cuadrilla cauta,
la que con nadie se mete.
Pobrecito del que caiga
en las manos de esta gente.

2106 Este pandero que toco
tiene lengua y sabe hablar,
sólo le faltan los ojos
para ayudarme á llorar.

2107 Estoy acatarradita
y la gracia no me ayuda.
Quisiera beber el agua
de la naranja madura.

2108 Guitarra, cuando me fui
te dejé bien encordada,
y ahora que vuelvo á venir
la encuentro desbaratada.

2109 Guitarrica, guitarrica,
suena, guitarrica, suena;
parece que el corazón
con tus cantares se alegra.

2110 La calle del arrabal
ya no la rondan chavales,
que la rondan buenos mozos,
con navajas y puñales.

2111 La calle Real de este pueblo
la tengo que arreglar yo
con la yunta de mi padre
y el carro de mi señor.

2112 La calle Real de este pueblo
no merecía ser calle;
merecía ser convento
para meterme yo fraile.

2113 La casa del señor cura
nunca la vi como ahora,
ventana sobre ventana
y el corredor á la moda.

2114 La calle del señor cura
se ronda con cortesía,
porque es ministro de Dios
y de la Virgen María.

2115 La dama que tiene amores
y la ventana la llama,
despierta despavorida
dando vueltas en la cama.

2116 La despedida te doy,
aurora del alma mia,
que mañana es domingo
y hay que madrugar á misa.

2117 La calle de mi morena
ya no la pasea nadie,
que la pasea un buen mozo
con trabucos y puñales.

2118 La despedida es corta,
larga la ausencia.
Ojitos de mi alma,
tener paciencia.

2119 La despedida he dado
y no me han visto,
y ya con mis honores
yo me retiro.

2120 La despedida te doy
con un pechero de mocos,
que no te sabes vestir
y ya te rondan los mozos.

2121 La despedida te doy
con ramo de oliva y palma;
esta sí que es despedida
con el corazón y el alma.

2122 La despedida te doy
envuelta en una cereza,
que no puedo cantar más,
que me duele la cabeza.

2123 La despedida te doy,
envuelta en un hilo negro;

desenvuélvela y verás
el cariño que te tengo.

2124 La despedida te doy,
la del rey y de la reina.
El que canta bien se rie,
el que llora bien se amuela.

2125 La despedida te doy,
la que dió Cristo á sù madre
en la calle la amargura
llorando gotas de sangre.

2126 La despedida les doy
la que dan á San Miguel
con un pañolito blanco
y en cada pico un clavel.

2127 La despedida les doy,
la que dan lòs labradores
la mañana de San Juan
con un ramito de flores

2128 La despedida les doy
y á todos en general,
que mi corazón no quiere
con ninguno quedar mal.

2129 La despedida les doy
con un manojo de flores,
en cada flor un letrero :
recuerdo á los mis amores.

2130 La despedida te doy,
la que dan los hortelanos.
Adiós, rosa, adiós, clavel,
adiós, repollo murciano.

2131 La despedida te doy
á la puerta de un cerezo,
por cada rama un abrazo,
por cada cereza un beso.

2132 La despedida *sos* doy
la que dio Cristo en el alto :
gloria al Padre, gloria al Hijo,
gloria al Espíriitu Santo

2133 La despedida *sos* doy
no *sos* la quisiera dar,
que se van mis compañeros,
no me quieren aguardar.

2134 La despedida te doy
metida en un avellana,
que no quiero cantar más
porque no me da la gana.

2135 La despedida te doy
por encima la portera.
Dios quiera que los tus hijos
llamen á mi madre abuela.

2136 La despedida les doy
que me voy á mi aposento.
Al que quiera cantar más
aquí le dejo el asiento.

2137 La despedida te doy
y con esta ya van cuatro ;
ya no puedo cantar más
si no me dan vino blanco.

2138 La despedida te doy
y con esta ya van siete ;
ya no puedo cantar más
si no me dan pan reciente.

2139 La despedida te doy
y con esto ya van tres ;

ya no puedo cantar más
si no me dan de comer.

2140 La gracia para cantar
no se compra ni se hereda;
se la da Dios al que quiere
y á mí me deja sin ella.

2141 La guitarra es de marfil
y de oro cuerdas y puente;
el tocador que la toca,
serrana, tu pretendiente.

2142 La guitarra está borracha
y el que la toca también,
y los que bailan están
que no se pueden tener.

2143 La guitarra pide vino
y el guitarrillo aguardiente,
y el tocador que la toca
mocitas de quince á veinte.

2144 La jota la pongo yo
por encima de la gloria,
y á mi serrana la pongo
por encima de la jota.

2145 La luna se va á meter,
los tejados me hacen sombra;
yo me voy á recojer:
quedaté con Dios, paloma.

2146 La pandereta que toco
tiene bota y sabe hablar;
sólo la faltan los ojos
para ayudarme á llorar.

2147 La pandereta que toco
tiene venticinco sones;
veinticinco puñaladas
merecen algunos hombres.

2148 La pandereta retumba,
que ya viene el rondador;
ponte, niña, á la ventana
y escucha con atención.

2149 Las cuerdas de mi vigüela
yo te diré cuántos son:
prima, segunda, tercera,
cuarta, quinta y el bordón.

2150 La perdiz canta en el monte
y el jilguero en el espino,
y yo canto á tu ventana,
carita de cristal fino.

2151 La prima es la más sonora,
la segunda musical,
la tercera es la más triste,
la cuarta buen tono da.

2152 La vara de la justicia
la tiene quien la merece;
la tiene el señor alcalde,
que en sus manos resplandece.

2153 La ronda y la contrarronda
se encontraron en la calle,
y la contrarronda dijo:
« Por aquí no pasa nadie. »

2154 La ronda de la otra noche
dicen que no valiá nada.
Esta noche salgo yo;
ponte, niña, á la ventana.

2155 La pandereta bien toca
si la supieran tocar,

si las manos que la tocan
la supieran menear.

2156 La dama que tiene amores,
en sintiendo la guitarra
se levanta *espavorida*
dando vueltas por la cama.

2157 Las tejas de tu tejado,
las flores de tu jardín,
la hermosura de tu cara
tiene que ser para mí.

2158 Las calabazas este año
han de valer á peseta,
que los mozos que hay ahora
son ligeros de cabeza.

2159 Licencia pido al cerrojo,
licencia pido á las llaves,
licencia te pido á ti,
licencia pido á tus padres.

2160 Las estrellas corren, corren;
yo no tengo de correr;
donde me pilla la noche,
allí tengo amanecer.

2161 Las flores en los jardines
siempre están abotonando.
Los mocitos de mi pueblo
siempre alegres y cantando.

2162 Las rosas y los claveles
salen en la primavera,
y los mozas á bailar
pueden salir cuando quieren.

2163 Las tejas de tu tejado
se quieren tirar á mí.
Ven aquí, rosa de mayo,
cortada en el mes de abril.

2164 Las tejas de tu tejado,
las flores de tu jardín,
los colores de tu cara,
me hacen venir aquí.

2165 Las tejas de tu tejado
se vuelvan gotas de miel
y te caigan en la boca:
¡ mira si te quiero bien !

2166 Las tejas de tu tejado
me quieren bajar á abrir:
Baja tú, rosa temprana,
nacida en el mes de abril.

2167 Las cuerdas de mi *vigüela*
yo te diré cuáles son:
la María, la Manuela
y las hijas del mesón.

2168 Las cuerdas de mi guitarra
sienten con mi corazón,
pues ríen si yo me río
y lloran si lloro yo.

2169 Las dos hermanitas duermen
juntas en un camarín,
y de cabecera tienen
clavelinas y jazmín.

2170 *Levantaté*, dormilona,
perezosa del demonio,
que hasta las pulgas se quejan
que las quebrantas el moño.

2171 Levanta, morena mia,
si te quieres levantar,
y verás un sinvergüenza
vestido de mayoral.

2172 Me ganarás á cantar,
pero no á saber cantares,

porque tengo un arca llena
y encima dos mil costales.

2173 Levántate, morenita,
levántate, resalada,
levántate, morenita,
que ya viene la mañana.
La mañana ya ha venido;
qué dulce sueño tenemos!
Como descansa la niña
en los brazos de su dueño!

2174 Los cantares que yo canto
todos salen á picón,
porque me los ha enseñado
un hijo de labrador.

2175 Los que están en el baile
no dicen nada,
y de mi parte digo:
¡ viva quien baila!

2176 Los que sean de Aragón
nacidos en Zaragoza,
así que saben hablar
ya están cantando la jota.

2177 Los sacramentos de amor,
niña, te vengo á cantar;
incorporaté en la cama
si los quieres escuchar.
El primero es el bautismo;
ya sé que estás bautizada,
que te ha bautizado el cura
para ser buena cristiana.
El segundo confirmación;
que sé que estás confirmada,
que te confirmó el obispo
para ser mi enamorada.
El tercero penitencia;
ésa me la echan á mí;
el hablar contigo á solas
no lo puedo conseguir.
El cuarto la comunión;
recibelá con anhelo,
si con gusto la recibes
irás derechita al cielo.
El quinto la extremaunción;
de extremo á extremo te quiero:
ni de noche ni de dia
de pensar en ti no duermo.
El sexto es el de la orden;
que yo cura no he de ser;
en los libros del amor
toda mi vida estudié.
El sétimo matrimonio;
es lo que vengo á buscar.
Aunque tus padres no quieran
contigo me he de casar.

2178 Lloran los fieles oyendo
el eco de la campana,
y yo en oyendo cantar
la jota zaragozana.

2179 Me supongo que estarás
de rodillas en la cama,
y por temor de tu padre
no sales á la ventana.

2180 Mi compañerita y yo,
como no tenemos padre,
todo el mundo corta leña
de la ramita que sale.

2181 Mi compañera me dice
que estoy ronca, que no cante;
yo la digo: compañera,
quien tiene luto, que aguante.

2182 Malita estás en la cama,
la Virgen te dé salud;

no puedo subir á verte
y eso bien lo sabes tú.

2183 Mi cuadrilla es la ronda,
la que ronda y rondará;
la que ha cobrado el barato,
le cobra y le cobrará.

2184 Niña, si quieres oir
los sacramentos cantar,
incorporaté en la cama
que ahora vamos á empezar.
El primero es el bautismo ;
bien sé que estás bautizada,
te bautizó el señor cura
para ser buena cristiana.
El segundo, confirmación ;
bien sé que estás confirmada,
te confirmó el señor obispo
para ser mi enamorada
El tercero es penitencia ;
de penitencia me han dado
que hablara contigo á solas
y eso no se me ha logrado.
El cuarto es la comunión ;
esa ya nos la darán
cuando vayamos los dos
á las gradas del altar.
El quinto es la extremaun-
[ción,
la que dan á los enfermos ;
más enfermo estoy yo
que por tus amores muero.
El sexto es ordenanza;
ordenanza quise ser,
en los libros de esta dama
toda mi vida estudié.
El sétimo es matrimonio ;
es el que vengo á buscar.
Si soy de tu gusto, niña,
contigo me he de casar.

2185 No cantò porque bien canto
ni porque soy cantadora ;
canto por dar que decir
á gente murmuradora.

2186 No es que yo cante
sufriendo esta pena amarga,
pues aunque cantan mis labios,
llora en silencio mi alma.

2187 No creas que estoy alegre
por más que me oigas cantar,
que es la tortolilla el ave
que sufre y que canta más.

2188 No estaba yo muy lejos
de tu ventana,
cuando dijo tu madre :
A acostar, Juana.

2189 No canto porque bien canto
ni porque cantar bien sé ;
canto porque me lo mandan
y es preciso obedecer.

2190 No he visto rosa más bella
ni clavel más encarnado
ni muger más á mi gusto
que esta que tengo á mi lado.

2191 No sé qué cantar te cante,
todos se me han olvidado ;
sólo tengo en la memoria
que eres un cielo estrellado.

2192 No sé cómo despedirme
de esta gente tan salada ;
yo me despido cantando
y tocando la guitarra.

2193 No sé qué cantares diga

para no ofender á Dios,
que no hay cantar que no tenga
su palabrita de amor.

2194 No te levantes, paloma,
yo te diré qué hora es;
al pasar por la farola
oí que daban las diez.

2195 No nos hagas esperar
sentados en estos troncos,
que ya de tanto cantar
nos vamos poniendo roncos.

2196 No tengo la voz jilguera
ni tampoco resalada,
criadita en la ribera
al uso de la Montaña.

2197 Para empezar á cantar
licencia le pido al pueblo,
al regidor y al alcalde
y al señor cura primero.

2198 Para empezar á cantar
licencia pido á María,
á los ángeles del cielo
y al lucero que la guía.

2199 Para empezar á cantar
licencia voy á pedir,
y á los amos de esta casa,
porque yo no soy de aquí.

2200 Pajarito, tú que estás
en la cumbre del tejado,
despierta á esa doncellita
que tiene el sueño pesado.

2201 Para empezar á cantar
le digo á mi voz que vuele,
que vaya donde mi amante
por ver si viene ó no viene.

2202 Pandereta, pandereta,
yo te tengo de romper;
yo te rompo, yo te pago,
nada te quedo á deber.

2203 Para pasear tu calle
no necesito candil,
que de tu ventana sale
la luz *pa* alumbrarme á mí.

2204 Para empezar á cantar
hago una cruz en el suelo,
que también los escribanos
dicen *Jesús* lo primero.

2205 Para empezar á cantar
llamo á la Virgen del Carmen,
que es una buena señora;
poco cuesta y mucho vale.

2206 Para empezar á cantar
licencia tengo pedida,
al señor cura primero
y á la señora justicia.

2207 Para pasear tu calle
no necesito cuchillo,
porque al novio que tú tienes
me le meto en el bolsillo[1].

1. Esta copla dió origen á un crimen, en 1912, en Cervera del Río Alhama (Logroño). Apenas cantó esto un amante desdeñado, el novio le clavó su navaja.

2208 Pasea la calle, guapo,
que tú te la llevarás,
la montera á la cabeza
si te la dejan llevar.

2209 Paseando voy tu calle
entre las doce y la una,
á dar alivio á mis males
y salir de alguna duda.

2210 Paseo tu calle y barrio;
en ti veo mil mudanzas.
Me llaman el temerario
porque veo la esperanza
en la Virgen del Rosario.

2211 Por esta calle *onde* voy
me dicen que no hay salida.
Yo digo que la ha de haber
aunque me cueste la vida.

2212 Por esta calle me voy
y por la otra doy la vuelta.
La dama que me quisiere,
que tenga la puerta abierta.

2213 Por esta calle que paso
tiran agua y salen rosas;
por eso la llamo yo
la calle de las hermosas.

2214 Por estar en tu ventana
me cogió anoche el rocío,
y después á la mañana
me dicen que si ha llovido.

2215 Por la calle abajo va
una morena de plata,
y la prima va diciendo:
Una morena me mata.

2216 Por la calle abajo va
una naranja rodando.
Abremé la puerta, cielo,
que á ti te vengo buscando.

2217 Por la calle abajo voy,
repicando mi sartén;
si alguno se me atreviera,
sartenazos ha de haber.

2218 Por San Miguel sale el sol
y por San Pedro la luna;
por la calle el Sacramento
sale toda la hermosura.

2219 Por tu calle voy entrando,
preguntando qué hora es.
El reló del capataz
me dice que son las tres.

2220 Por tu calle voy entrando
y me va cubriendo un velo;
quiero entrar y no me dejas,
quiero salir y no puedo.

2221 ¡Qué bien parece la seda
arrimada á un paño fino!
Mejor parece bailar
una prima con un primo.

2222 ¡Qué contentos estarán
los padres de esa doncella,
que estando el cielo tan alto
tienen en casa una estrella!

2223 ¡Qué despedida echaremos
en la casa donde hay tres!
si bonita es la pequeña,
la del medio es un clavel.

2224 ¡Qué ventana tan bonita,

qué balcón tan elegante,
qué chiquita tan bonita
si me la dieran sus padres !

2225 *Quedaté* con Dios, morena ;
adiós, puerta y picaporte,
si no te vuelvo á ver más,
que descanses esta noche.

2226 *Quedaté* con Dios, morena,
que me voy á divertir
á los caños de otra fuente
á ver el agua salir.

2227 *Quedaté* con Dios, ventana,
y dila á la que te cierra
que si se acuerda de mí
como yo me acuerdo de ella.

2228 ¿Quién es el majo que ha di-
[cho
que ha de romper la *vigüela*?
Ahora tiene la ocasión,
que un chavalillo la lleva.

2229 ¿Quién es el majo que ha dicho
que ha de romper la *vigüela*?
Que eche dos pasos al frente
veremos quién se la lleva.

2230 Quiero cantar ahora
que tengo gana,
por si acaso me toca
llorar mañana.

2231 *Quitaté* de esa ventana,
cara de limón podrido;
te pareces á mi gato
cuando está descolorido.

2232 *Quitaté* de esa ventana,
cara de sartén roñosa,
que el dia que tú naciste
secaron todas las rosas.

2233 *Quitaté* de esa ventana,
no me seas ventanera,
que la cuba de buen vino
no necesita landera.

2234 *Quitaté* de esa ventana,
pimpollo de oro florido,
que aunque me voy no me voy,
que aunque me voy no te olvido.

2235 *Quitaté* de esa ventana,
que te cogerá el sereno.
Mira si te quiero bien
que de tu salud me acuerdo.

2236 Ronda, majo, ronda, majo,
que tú te la llevarás,
la varita de la mano
y la dama otro galán.

2237 Salid, mocitas, al baile,
salid, no tengáis vergüenza;
ayer tarde salí yo
con un chico de Valencia.

2238 *Salir*, mozas, á bailar
y *quitaros* la chaqueta,
que *vos* vais a sofocar
al son de la pandereta.

2239 Sé cantar y sé bailar
y tocar la pandereta,
que me lo enseñó mi madre
cuando mamaba la teta.

2240 Se cerró la noche en agua;
ya se acabó mi vivir.

Ya se cerraron las puertas
donde yo solía ir.

2241 Se me ha roto la guitarra
de tanto cantar mis penas;
si quieres que siga el canto
ayudamé á componerlas.

2242 Seguidillas manchegas
las trajo un fraile;
como eran tan ligeras
las llevó el aire.

2243 Seguidillas manchegas
son las que canto,
porque las de mi pueblo
no valen tanto.

2244 Seguidillas manchegas
van por tu calle;
como son seguidillas
las lleva el aire.

2245 Seguidillas y cantares
las tengo en un garrafón;
cuando me hace falta alguna
echo la mano al tapón.

2246 Señor bailador majito,
baile usté bien á esa dama;
con la puntita del pie
hágala usté una monada.

2247 Señor bailador que baila
con ese pimpollo de oro:
preguntelá si es casada,
solterita, ó tiene novio.

2248 Señores, si no me engaño,
forastero es el que canta;
con el polvo del camino
tengo ronca la garganta.

2249 Señorita de lo verde
¿quiere usté ser mi pastora?
que el ganado que yo guardo
de lo verde se enamora.

2250 Serenita está la tarde,
porque el cielo se nubló.
Si alguno tuviera pena,
que se alegre como yo.

2251 Serenita está la tarde,
serenita canto yo;
más serenita cantara
si estuviese aquí mi amor.

2252 Serenita está la noche,
serenita canto yo;
más serenita cantara
si tendría buena voz.

2253 Sereno, no tengas miedo,
sereno, no tengas miedo;
somos los chicos del barrio
que con nadie nos metemos.

2254 Si esta calle fuera rio
y yo fuera pescador,
pescaría una morena
que valiera más que yo.

2255 Si han de salir á bailar,
si han de salir, salgan luego,
que no tengo yo las cantas
en el aro del pandero.

2256 Si hay algún majo valiente
que á la cuadrilla se atreva,

salga tres pasos al frente
verá que paliza lleva.

2257 Si nos preguntas quién somos
respondemos con el dedo :
somos dos forasteritos
que á ninguno tienen miedo.

2258 Si sabría que cantando
me habías de dar el sí,
cantaría más cantares
que calles tiene Madrid.

2259 Si supiera doctrina
como cantares,
no me ganaran curas
ni sacristanes.

2260 Si supiera que cantando
daba gusto á mi morena,
toda la noche cantara
y á la mañana durmiera.

2261 Si supiera que cantando
habías de ser mi novia,
te cantara más cantares
que tejas tiene Segovia.

2262 Si supiera que cantando
te había de convertir,
te cantara más cantares
que tejas tiene Madrid.

2263 Si supiera que cantando
tú jamás te olvidarías,
cantaría más cantares
que tejas tiene Sevilla.

2264 Si te sigue la justicia,
contesta con buenos modos;
si te pide la guitarra,
dala con ella en los morros.

2265 Si te tuviera en mis brazos
como tengo á la *vigüela*,
te diera dos mil abrazos,
dos mil abrazos te diera.

2266 Si tuviese buena voz
y la garganta de gallo
y el pico de ruiseñor,
alegraría este barrio.

2267 Suspiritos de canela
salen de mi pecho ardiendo
y se van á descansar
donde está mi amor durmiendo.

2268 Tengo de vivir alegre
y olvidarme de mi pena,
porque todo en este mundo
lo tapa un palmo de tierra.

2269 Tengo de vivir cantando
aunque llorando nací,
que las penas de este mundo
no son todas para mí.

2270 Tengo de vivir cantando
y alegre tengo de estar,
porque de este mundo al otro
cantando me han de llevar.

2271 Tengo la garganta mala,
necesito lamedar;
ya me le estarán haciendo
de los labios de mi amor.

2272 Tengo la garganta mala
y la gracia no me ayuda.

Tengo de beber el agua
de la naranja madura.

2273 Tengo yo una cantarilla
de coplillas y cantares;
cuando quiero divertirme
tiro de la cuerda y salen.

2274 Tengo un arca de cantares,
de coplas un arquetón,
y de amores sin firmeza
tengo lleno un bodegón.

2275 Tienes un andar tan duelo
y una vuelta tan galana,
pues que dejas en el corro
formadita una campana.

2276 Tira una piedrecita,
tiralá fuerte;
mi amante está durmiendo,
que se despierte.

2277 Toda la noche me tienes
atravesando cantinas;
en ninguna me emborracho
más que en la del mediodía.

2278 Toda la noche me tienes
atravesando pinares,
por darle los buenos días
al divino sol que sale.

2279 Toda la vida me paso
discurriéndote un cantar,
y me estoy volviendo loco
por no poderle sacar.

2280 Todos los hombres son falsos,
lo digo y no me arrepiento.
Si alguno me está escuchando
que me diga si yo miento.

2281 Todos los que cantan bien
cantan á la tu ventana,
y yo, como canto mal,
me voy contigo á la cama.

2282 Tu padre y tu madre dicen
que no les dejo dormir;
dentro de su casa tienen
lo que no me deja á mí.

2283 *Vamonós* de aquí, que corre
peligro la vida nuestra,
que si ha caído la torre
también se caerá la iglesia.

2284 Vamos de aquí, compañeros,
que las estrellas van altas
y la luz del dia viene
descubriendo nuestras faltas.

2285 Vengo de la romería
de la gloriosa santa Ana,
y á los mocitos les traigo
cascos de las avellanas.

2286 Vengo de la romería,
no traigo más que una pera;
para tí, primo del alma,
para tí la traigo entera.

2287 Ventana alegre, ventana
que tanta dicha me diste,
tú cada vez más alegre
y yo cada vez más triste.

2288 Ventana sobre ventana
sobre ventana balcón,

sobre el balcón una niña
que me roba el corazón.

2289 Ya no me conocerás
por el tiempo que ha pasado,
y á la mañana dirás :
Un forastero ha cantado.

2290 Ya voy entrando en tu calle
y te voy llamando reina ;
traigo para coronarte
palmas, lirios y azucenas.

2291 Yo bien sé que estás malita ;
la Virgen te pondrá buena,
soy forastero y no puedo
pasar á tu cabecera.

2292 Yo no canto porque sé
ni porque soy cantadora ;
canto porque se diviertan
las lenguas murmuradoras.

2293 Yo no canto porque sé
ni porque soy cantadora ;
canto porque se divierte
la penita que me ahoga.

2294 Yo no quiero la pequeña
ni tampoco la mayor ;
la que quiero es la del medio
que me roba el corazón.

2295 Yo no sé seguidillas
ni sé cantares ;
metílas en un cofre
tiré las llaves.

2296 Yo quiero morir cantando
porque llorando nací ;
diga el mundo lo que quiera,
que yo me divierto así.

III. DE CONSEJOS, SENTENCIAS Y MORAL PRACTICA.

2297 A Cupido le pintan
chiquirritito,
porque se estila ahora
querer poquito.

2298 A la copa de un navío
me puse á considerar
qué pocos amigos tiene
el que no tiene que dar.

2299 A la luna he mirado
y he visto en ella :
« Confianza en los hombres
no hay que tenerla. »

2300 A la mar tiré un tiro
y dió en la arena.
Confianza en los hombres
no hay que tenerla.

2301 A la mujer comparo
con las sardinas,
que mientras más saladas
son más dañinas.

2302 A la mujer la comparo
con el águila real,
que en acercándose á ella,
ella se remonta más.

2303 A la mujer la comparo
lo mismo que á la gallina,
que cuando no tiene gallo
cualquier pollo se la arrima.

2304 A la mujer la comparo
lo mismo que al pan caliente,
que en cuanto se pone duro
ya no hay Dios que le hinque
[el diente.

2305 A la orilla de una tumba
recordaba á mis amigos.
Hallé muchos en los muertos
y ninguno entre los vivos.

2306 A la puerta del presidio
hay escrito con carbón :
Aquí el bueno se hace malo
y el malo se hace peor.

2307 A los amantes les pasa
igual que á los ruiseñores,
que buscan la soledad
para cantar sus amores.

2308 A los árboles altos
los mueve el viento
y á los enamorados
el pensamiento.

2309 A los hombres se les da
la mano y no la derecha,
la verdad por las espaldas
y el querer no se les muestra.

2310 A los hombres los comparo
con los platos del vasar,
que cuando alguno se rompe,
se pone otro en su lugar.

2311 A mi corazón le digo
que no llore, que es locura,
que las cosas de este mundo
que las tome con frescura.

2312 Acércate, si quieres,
al camposanto,
y verás en qué paran
los desengaños.

2313 Al hombre que roba un pan
le castiga la justicia.
No hay quien al tiempo casti-
[gue
y eso que roba la vida.

2314 Al pie de un pino verde
me puse á considerar
lo poco que vale un hombre
cuando no tiene que dar.

2315 Al mal tiempo buena cara
y á los hombres buen sem-
[blante,
porque son de cristal fino
y se rompen al instante.

2316 Al paño fino, en la tienda
una mancha le cayó,
y se vendió más barato
porque perdió su valor.

2317 Al pie de un árbol sin fruto
me puse á considerar
lo poco que vale un hombre
cuando no tiene que dar.

2318 Al pie de un árbol sin fruto
me puse á considerar
qué pocos amigos tiene
el que no tiene que dar.

2319 Alegría en un triste
entra muy tarde,
como la valentía
en un cobarde.

2320 Arbol que nace libre
crece torcido;
al que le atan de joven,
va derechito.

2321 Arboleda bien plantada
siempre parece arboleda;
una dama bien casada
siempre parece soltera.

2322 Atrevido pensamiento,
no vayas tan adelante,
que la luna, con ser luna,
de creciente va á menguante.

2323 Aunque el mar fuera de tinta
y el cielo de papel doble,
no se podría escribir
la falsedad de los hombres.

2324 Aunque quieras á un hombre
más que á tu vida,
tú no se lo demuestres
ó eres perdida.

2325 Cada vez que digo *cruz*,
me acuerdo de las casadas,
que la cruz del matrimonio
es una cruz muy pesada.

2326 Caminito del deseo
me encontré con la verdad,
pero la vi tan severa
que me hizo volver atrás.

2327 Caminito de la vida
está el puente del querer
con un letrero que dice:
« Sólo se pasa una vez. »

2328 Campana que toca á muerto
no la tengas afición,
porque hasta tocando á gloria
te ha de producir dolor.

2329 Compañero, si te casas
busca una mujer morena,
porque de blancas y rubias
de ciento sale una buena.

2330 Cásate, niña, temprano,
no seas como el dinero
que de andar de mano en ma-
[no
se le borran los letreros.

2331 Cásate por el gusto,
no por la hacienda,
que la hacienda se acaba
y el gusto queda.

2332 Castillo y muralla firme
es la mujer, si ella quiere;
si el hombre la solicita,
con palabras le entretiene.

2333 Clérigos y confesores,
obispos y cardenales,
en el tribunal de Dios
todos seremos iguales.

2334 Como la leña verde
son las mujeres:
primero se resisten,
después se prenden.

2335 Como las cañas huecas

son las mujeres ;
con sólo una mirada
locas las tienes.

2336 Como los escritorios
son las mujeres :
no se encuentran en ellas
más que papeles.

2337 ¿ Cómo quieres pecando
subir al cielo,
si te vas condenando
para el infierno ?

2338 Con los hombres de hoy en [dia
poquita conversación ;
después se van alabando
de cositas que no son.

2339 Cuando una mata se muere,
al tronco llega el dolor,
las raíces lloran sangre,
de luto viste la flor.

2340 ¿ Cuál será el dolor más fuerte
ó la pena más sensible,
si el pelear con la muerte
ó adorar un imposible ?

2341 Cuando cortan los espinos
las hojas se quedan lacias ;
así se quedan los chicos
cuando les dan calabazas.

2342 De la mar salen los rios,
paloma revoladora ;
no pongas el pie delante,
deja que corra la bola.

2343 De los ojos sale el llanto,
de los labios la sonrisa.
¡ Ay, qué cerca está en el mun- [do
el dolor y la alegría !

2344 Desde el dia que nacemos
á la muerte caminamos ;
no hay cosa que más se olvide
y que más fija tengamos.

2345 Dicen que casar, casar ;
que se casen esos necios.
Poco saben lo que cuesta
la burra y los aparejos.

2346 Dicen que casar, casar ;
yo también me casaría
si la vida de casado
fuera como el primer dia.

2347 Dicen que el dinero es dios,
que con él todo se arregla,
pero hay ricos con joroba
y jorobados se quedan.

2348 Dicen que el sol tiene manchas.
Si me calienta y me alumbra,
á mí no me importa nada.

2349 Dicen que temo á la muerte :
yo á la muerte no la temo ;
cuanto más corto es el viaje
menos padece el viajero.

2350 Dos pleitos van á la Audiencia;
uno es verdad y otro no.
La verdad salió perdiendo
porque el dinero ganó.

2351 El amante es como un niño
que se enoja y tira el pan,

y en haciéndole un cariño
se lo come y pide más.

2352 El amigo verdadero
debe ser como la sangre,
que acuda siempre á la herida
sin esperar que le llamen.

2353 El amor de las mujeres
le comparo á la pajuela:
arde mucho y dura poco,
y no alumbra, pero quema.

2354 El amor enojado
es como el niño,
que en haciéndole halago
vuelve el cariño.

2355 El amor es como el humo;
mucha furia al elevarse,
y al llegar á cierta altura
viene el aire y le deshace.

2356 El amor es como el niño
que se enfada y tira el pan,
y en haciéndole cariño
calla y lo vuelve á tomar.

2357 El amor es peligroso
lo mismo que la embriaguez;
entra con mucha dulzura,
es muy amargo después.

2358 El amor es un bichito
que por los ojos se mete,
y en llegando al corazón
da fatiguitas de muerte.

2359 El amor es un bicho
que, cuando pica,
no se encuentra remedio
ni en la botica;
y si esos males
el cura no los cura,
son incurables.

2360 El amor es un pescado
que tiene muchas escamas.
Cuida bien que no se escurra,
mira bien como le agarras.

2361 El amor es una planta
que nace en el corazón.
Muchas veces echa tallos,
pero pocas echa flor.

2362 El amor le pintan niño
con los ojitos vendados;
por eso viven á oscuras
todos los enamorados.

2363 El amor no ha de decirse
si es el amor verdadero,
que amor que es todo palabras
puede llevársele el viento.

2364 El amor que el alma siente
pueden declararle todos,
pero el hombre con la boca
y la mujer con los ojos.

2365 El árbol del bien querer
no tiene más que una rama,
y para subir á él
es preciso que otro caiga.

2366 El bocado del amor
es más dulce que la miel,
pero en ciertas ocasiones
amarga más que la hiel.

2367 El cantar es muy propio
de los alegres.
El que canta tristezas
ya las divierte.

2368 El hombre, cuando se embar- [ca,
debe rezar una vez,
cuando va á la guerra, dos,
y cuando se casa, tres.

2369 El hombre, para ser hombre,
tres cosas son las precisas :
hablar poco y hacer mucho
y no alabarse en su vida.

2370 El mundo es un carnaval
con careta de traidor;
quien no la lleva en la cara
la lleva en el corazón.

2371 El que no tiene dinero
cuatro cosas tiene abiertas :
la cárcel, el hospital,
el cementerio y la iglesia.

2372 El que quiere á una mujer
y no se lo dice pronto,
que no se queje después
si se la quitan por tonto.

2373 El querer sin ser querido
es una pena muy grande,
pero es más pena morirse
sin haber querido á nadie.

2374 El rosal cría la rosa,
la clavelina el clavel ;
la madre cría á la hija
y no sabe para quién.

2375 El suspiro dice *ansio*,
el beso dice *te quiero*,
el ay dice *sufro mucho*
y el llanto *ya no hay remedio*.

2376 El tiempo y el desengaño
son dos amigos leales
que despiertan al que duerme
y enseñan al que no sabe.

2377 El tormento más horrible
es el de sentirse enfermo
y estar viendo cómo viven
y gozan los que están buenos.

2378 El vivir muchos años
todos pretenden,
pero pasar por viejo
ninguno quiere.

2379 En el cielo manda Dios,
en el infierno quien puede,
y en este pícaro mundo
el que más dinero tiene.

2380 En el cielo no hay faroles ;
lo que alumbran son estrellas.
¡ Qué bien parece, señores,
el honor en las doncellas
y la crianza en los hombres !

2381 En el purgatorio entré
y he visto todas las penas,
y he visto que por querer
ningún alma se condena.

2382 En el *imbo* de este mundo
las mujeres son el cielo ;
para unos es la gloria,
para otros el infiermo.

2383 En este mundo, señores,
la vida es perecedera.
¡ Qué descuidadito vive
el que no lo considera !

2384 En la cárcel del cariño
todo el mundo tiene entrada.
Una puerta que se cierra,
es difícil que se abra.

2385 En la fuente del amor
nunca vayas á beber,
pues por mucha agua que bebas
siempre quedarás con sed.

2386 Entre dos que bien se quieren
no miran el qué dirán.
Quien lleva fe en su camino
no vuelve la vista atrás.

2387 Es la flor de la inocencia
una flor tan delicada
que á veces con un suspiro
basta para deshojarla.

2388 Es tanto lo que apasiona
una mujer pequeñita,
que al hombre de más valor
alma y corazón le quita.

2389 Esperar y no venir,
querer y que no le quieran,
acostarse y no dormir,
¿ cuál será la mayor pena ?

2390 Felipe V murió,
que también los reyes mueren,
y á los cetros y coronas
también la muerte se atreve.

2391 Hasta el cielo vi subir
la cigüeña palomera,
y luego la vi bajar
más sumisa que la tierra.

2392 La bondad sin el dinero
es como el pozo sin agua ;
como el candil sin aceite,
que al primer soplo se apaga.

2393 La cadena del amor
llevalá contigo un año,
y verás qué peso tiene
el que vive enamorado.

2394 La cadena del amor
tiene fuertes eslabones.
Dichoso de mí, que estoy
libre de tales prisiones.

2395 La cadena del amor
todos dicen que es muy larga :
unos lloran por cogerla
y otros lloran por dejarla.

2396 La caridad ya se ha vuelto
enfermedad sin dolor,
que nada se hace bien hecho
para el que es murmurador.

2397 La dama por ser bonita
á ningún galán desprecie,
que el cordón de oro torcido
da la vuelta y se destuerce.

2398 La dama que á dos adora,
no es boba, que es entendida.
Si una vela se la apaga
otra la queda encendida.

2399 La hermosura y la desgracia
como dos buenas amigas

agarradas de la mano
por esos campos caminan.

2400 La mujer es como el niño
que se enoja y tira el pan,
y en haciéndole un cariño
luego lo vuelve á tomar.

2401 La mujer pequeñita
es un regalo;
más vale poco y bueno
que mucho y malo.
Aunque yo digo esto,
vuelvo la hoja;
la mujer para el hombre
alta y garbosa.

2402 La mujer que olvida á un hom-
[bre
sin que se lo merezca él,
ó no es buena, ó no es cristiana,
ó no es santa, ó no es mujer.

2403 La mujer que se enamora
de la ropa y no del hombre,
es una tonta muy grande
porque la ropa se rompe.

2404 La retama en el camino
la pisan los pasajeros;
por eso es malo tener
los amores forasteros.

2405 La rosita en el rosal
siempre dice my bonita,
pero se vuelve muy fea
el dia que se marchita.
Igual pasa á la mujer,
comparación acertada;
la doncella sin honor
es una flor deshojada.

2406 La rosita en el rosal
todos los años florece;
la palabra de los hombres
á lo mejor desfallece.

2407 Las miradas amorosas
son los primeros billetes
que se mandan los amantes
para decir que se quieren.

2408 Las palabras amorosas
son las cuentas de un collar,
que en saliendo la primera
salen todas las demás.

2409 Las lucecitas que brillan
de noche en los cementerios,
están diciendo á los vivos
que se acuerden de los muertos.

2410 *Levantaté*, caviloso,
coje la pluma y escribe
y en el primer renglón pon:
« Quien cavila, poco vive. »

2411 Los árboles en el campo
nacen con separación;
unos nacen para santos
y otros para hacer carbón.

2412 Los buenos corazones
son como el yunque;
cuanto más les golpean,
mejor relucen.

2413 Los claveles y las rosas
nacen por la primavera;
las doncellitas honradas
pintan bien por donde quieran.

2414 Los hombres cuando pretenden,

siempre están muy placenteros,
y después que están casados
fríos como el mes de Enero.

2415 Los que en promesas fian
son como el gallo,
que antes de que amanezca
ya está cantando.

2416 Los que tienen esperanzas
suben las cuestas de prisa;
el que esperanzas no tiene
cuesta abajo se fatiga.

2417 Los secretos de tu pecho
no se los digas á nadie,
que ninguno te los calla
mejor que el que no los sabe.

2418 Más temo á una mala lengua
que á la mano de un verdugo,
que el verdugo mata al hombre
y la lengua mata al mundo.

2419 Morenita quiere ser
la tierra para cebada,
y la mujer para el hombre
blanca, rubia y colorada.

2420 Nace amor de la vista,
crece del trato,
se alimenta de celos,
muere de agravios.

2421 Nace la perla en el mar,
en los jardines la flor,
entre riscos el diamante
y entre amantes el amor.

2422 Nadie diga « bien estoy »,
porque yo he sabido estar
en casa de balconaje
y ahora vivo en un pajar.

2423 Nadie diga en este mundo
« De esta agua no beberé ».
Por muy turbia que la vea,
le puede apretar la sed.

2424 Nadie ponga su viña
junto al camino,
porque todo el que pasa
coje un racimo.

2425 Niña, no te enamores
de aquel que tiene
una peseta en cuartos
para que suene.

2426 No ama mucho quien lo dice,
sino aquel que se lo calla,
que el perro que menos muerde
suele ser el que más ladra.

2427 No hay amante que no olvide,
ni cariño que no pase;
Sólo un cariño no acaba,
el cariño de la madre.

2428 No hay fatigas en el mundo
que se puedan comparar
olvidar á una morena
cuando se la quiere más.

2429 No hay quien levante al caído,
no hay quien la mano le dé.
Al árbol que está caído
todos le dan con el pie.

2430 No le niegues pan al pobre
que á tu puerta llega y llama;

tal vez te enseña el camino
que has de seguir tú mañana.

2431 No preguntes por saber,
que el tiempo te lo dirá,
que no hay cosa más bonita
que el saber sin preguntar.

2432 No quiero castillo alto
ni torres en las llanadas,
ni casamiento á disgusto.
Donde no hay gusto no hay [nada.

2433 No siempre el hombre que llora
es porque tiene una pena;
yo he visto llorar á un hombre,
y le amaba una morena.

2434 No te cases por la hacienda,
no te mueva el interés;
no comas las uvas verdes,
que te amargarán después.

2435 No te enamores, mi niña,
del mocito forastero,
que en bolviendo las espaldas,
si te he visto no me acuerdo.

2436 No te envanezcas si tienes
el don de hacerte querer,
porque no siempre el cariño
suele traernos el bien.

2437 No te fíes de los hombres
aunque digan «Bien te quiero»;
al revolver de una esquina,
si te he visto no me acuerdo.

2438 No te fíes de los hombres
aunque los veas llorar,
que con las lágrimas dicen
el pago que te han de dar.

2439 No te fíes de los hombres
aunque los veas llorar,
que son como el cocodrilo
cuando quiere devorar.

2440 No te fíes de los hombres
aunque se echen á tus plantas,
que son como los pepinos
que vienen á temporadas.

2441 No te fíes de mujeres;
soy mujer y te lo digo,
que la mujer engañó
al hombre más entendido.

2442 No te fíes de ojos negros
que ojos negros son traidores;
yo me he fiado de unos
y han sido mis perdiciones.

2443 No te fíes del querer
que cuesta muchas fatigas;
mira lo que á mí me pasa
por un querer que me olvida.

2444 No te pongas tan arriba,
que llegarás á caer,
y te darás un trompazo
y luego te ha de doler.

2445 No te sientes en banco
ni en escalera,
ni te cases con viuda,
moza ó soltera.

2446 No vayas, compañerita,
á buscar agua á la fuente,

que si resbalas y caes
se enturbiará la corriente.

2447 No vivas sin ilusión
ni mueras sin esperanza,
porque es muy triste la vida
cuando esas dos cosas faltan.

2448 Nunca compres mula coja
pensando que sanará,
pues si las sanas cojean,
las cojas ¿ qué es lo que harán ?

2449 Nunca pidas, nunca debas,
nunca á nadie le hagas mal,
siempre mira, siempre calla,
y las gracias me darás.

2450 Ojos negros son traidores,
y azules son embusteros,
pero los acastañados
esos son los que prefiero.

2451 Ojos negros son traidores,
azules son lisonjeros,
ojitos acastañados
son firmes y verdaderos.

2452 Ojos negros y verdes
son los comunes;
los que me cautivaron
fueron azules.

2453 Ojos rojos son hermosos,
negros enamoradores,
los azules no me gustan
porque son ojos traidores.

2454 Ojos verdes son la mar,
ojos azules el cielo,
ojos castaños la muerte
y ojos negros el infierno.

2455 Pájaro que pretendes
hacer el nido,
antes de llevar pajas
mira el peligro.

2456 Paloma del palomar
¿ quién te ha cortado los vuelos,
que no has podido volar
desde el palomar al cielo ?

2457 Para ir de este mundo al otro
hay una larga escalera,
toda de espinas formada,
con mil vueltas y revueltas.

2458 Para pedir la justicia
tres cosas has de buscar :
tenerla, saber pedirla,
y que te la quieran dar.

2459 Para ser una dama
de todo hermosa,
ha de tener completas
las siete cosas.
Delgada de cintura,
larga de dedos,
la nariz afilada,
los ojos negros ;
la boca pequeñita
y ancha la frente,
las cejas arqueadas.
Ya están las siete.

2460 Para una planta, señores,
lo más fácil puede ser,
echando la tierra negra
no suele prevalecer.

2461 Personas que se han querido
y se encuentran en la calle
no saben lo que decirse
ni saben cómo mirarse.

2462 Piensan los enamorados,
piensan y no piensan bien,
piensan que nadie les mira
y todo el mundo les ve.

2463 Por un patrón igualito
han cortado á las mujeres:
odian á quien las adora
y aman á quien las ofende.

2464 Preguntó un novio á su novia
¿En qué consiste el amor?
y ella dijo que en tener
un alma para los dos.

2465 Que ningún hombre se alabe
que una mujer le ha querido,
que las mujeres son nueces
que suele ser más el ruido.

2466 Quien encerró la dicha,
nadie lo sabe,
mas sí que la paciencia
tiene la llave.

2467 Quien habla mal de las suegras
debe de considerar
que suegra será su madre
cuando se llegue á casar.

2468 Quien tiene pena se muere,
quien no la tiene también;
yo voy á vivir alegre,
mañana me moriré.

2469 Responde, si es que lo sabes,
cuál es más duro castigo:
si el ver morir á su amada
ó el querer sin ser querido.

2470 Rio arriba, rio arriba
nunca el agua correrá,
que en el mundo rio abajo,
rio abajo todo va.

2471 Si el casarse fuera un dia
una semanita ó dos,
yo tambien me casaría,
pero para siempre, no.

2472 Si me dieran á escoger
la honra por el dinero,
me tiraría á la honra,
que la honra es lo que quiero.

2473 Si me dieras á escoger
la honra por los caudales,
me tiraría á la honra,
que la honra es la que vale.

2474 Si me pierdo, que me busquen
en casa de una morena,
porque los blancos son falsos
y las blancas zalameras.

2475 Si quieres á una mujer,
y de ella la gente habla,
las injurias que la dicen
te resultan alabanzas.

2476 Si supiera lo que sé
y lo pasado pasado,
antes que yo me casara
había de ser soldado.

2477 Si te se apaga el cigarro
no le vuelvas á encender.

Si te despide la novia,
no la vuelvas á querer.

2478 Si ves á un hombre llorar
no le preguntes por qué:
ó se le ha muerto su madre
ó le engaña una mujer.

2479 Siempre está el amor poniendo
en peligros al honor;
siempre está el amor huyendo
los peligros del amor.

2480 Son de amor las cadenas,
segun voy viendo,
por fuera plata y oro,
por dentro hierro.

2481 Son las estrellas del cielo
ventanas que abre el cariño,
para asomarse las madres
que en el mundo tienen hijos.

2482 Son los enamorados
como las bestias,
que sólo se mantienen
de lo que piensan.

2483 Son los hombres queriendo
burros de noria,
que dan vueltas y vueltas
por ver la novia.
Y si no sale
se marchan tan tranquilos
los animales.

2484 Soy como piedra que tienen
desde la cumbre de un monte
que va rodando, rodando,
y nunca sabe hasta dónde.

2485 Soy de la opinión del cuco,
pájaro que nunca anida,
pone el huevo en nido ajeno
y otro pájaro le cria.

2486 Todo aquel que no pone
freno á la lengua,
no extrañe las desgracias
que le sucedan;
pues las palabras
no pueden recojerse
las pronunciadas.

2487 Todo el que empieza una obra
es muy justo que la acabe,
porque no digan mañana
que la dejó de cobarde.

2488 Todo lo puede el amor,
todo el dinero lo vence,
todo lo consume el tiempo,
todo lo acaba la muerte.

2489 Todo lo vence el amor,
todo lo consume el tiempo.
¿ Cuál de los dos puede más,
aquel niño ó este viejo ?

2490 Todos los enamorados
tienen la color perdida:
el sereno de la noche,
los malos ratos del dia.

2491 Un corazón sin amores
es como un árbol sin hojas,
como una fuente sin agua,
como una flor sin aroma.

2492 Un hijo le pegó á un padre;
del cielo vino el castigo:

luego aquel hijo fue padre
y le pegaron sus hijos.

2493 Una pena quita pena,
un dolor quita dolor,
un clavo saca otro clavo,
pero amor no quita amor.

2494 Una vela se consume
á fuerza de tanto arder;
igual se consume un hombre
al lado de una mujer.

2495 Vale más querer á un perro
que querer á una mujer,
porque el perro quiere al amo
la mujer al interés.

2496 Ventanas á la calle
son peligrosas
para el padre que tiene
hijas hermosas.

2497 ¿ Ves cómo se oculta el sol
por detrás de la montaña ?
Lo mismo se ocultan, niña,
las penas dentro del alma.

2498 Ya no se llaman dedos
los de la mano,
que se llaman cadenas
de enamorados.

2499 Yo he visto torres caídas
que á los cielos se elevaron;
yo he visto pobres pidiendo
á ricos que ellos formaron.

2500 Yo he visto una calavera
con una mancha en la frente.
Cuando se mancha la honra
no la limpia ni la muerte.

2501 Yo le dije á un escultor
que me hiziera un hombre bue-
[no.
y el escultor me responde :
¿ Donde voy por el modelo?

2502 Yo me fui de rico á pobre
por ver lo que el mundo daba,
y ahora veo que el que es
[pobre
nadie le mira á la cara.

2503 Yo no sé, madre, qué tienen
las flores del cementerio,
que cuando las mueve el aire
parece que están gimiendo.

2504 Yo no se qué tienen, madre,
las flores del camposanto,
que cuando las mueve el viento
parece que están llorando.

IV. JOCOSOS

2505 A coger caracoles
madrugó un tuerto,
con un ojo cerrado
y el otro abierto.

2506 ¿ A dónde vas, muchacha ?
¡ Qué guapa vienes
con las medias azules
llenas de liendres !

2507 A la calle abajo va
un ratón dando las quejas,
porque le han cortado el rabo
para hacer moños á viejas.

2508 A la cama, á la cama,
dice el buen viejo,
que si no duerme el ojo,
descansa el hueso.

2509 A la jota, á la jota,
y al estribillo,
una pulga saltando
rompió un ladrillo.

2510 A la jota, Julián,
que eres un galopín,
que por no trabajar
te has metido *aguacil*.

2511 A la mujer que la veas
con el pelo sobre cara,
no la preguntes quién es,
que ella misma lo declara.

2512 A la orilla del rio
cantaba un sapo,
y la rana decía :
¡ Ris, que te capo !

2513 A la orilla del rio
sembré patatas,
y salieron ratones
con alpargatas.

2514 A la orilla del rio
sembré puñales,
y salieron pesetas
de cinco reales.

2515 A la puerta de naide
no llame naide,
porque no sabe naide
cómo está naide.

2516 A la puerta de un ciego
llamaba un cojo :
— Si me das una pata,
te doy un ojo.

2517 A la puerta de un baile
todos son guapos ;
en llegando la quinta,
cojos y mancos.

2518 A la puerta de un sordo
cantaba un mudo,
y un ciego le miraba
con disimulo.

2519 A la puerta de un chozo
llora un cabrero,
porque se ha muerto un chivo
del mal postrero.

2520 A la puerta del cielo
venden tomates,
para los angelitos
que tienen hambre.

2521 A la puerta del cielo
venden zapatos
para los angelitos
que van delcalzos.

2522 A la puerta del molino
hay un ratón con calzones
mirando á la molinera
cómo ataca los zurrones.

2523 A la puerta del molino
hay un ratón con un diente

mirando á la molinera
cómo empina el aguardiente.

2524 A la una nací yo,
á las dos me bautizaron,
á las tres busqué una novia
y á las cuatro me casaron.

2525 A los caños de la fuente
te vi cogiendo una rosa,
y te dije « Buenos dias »,
por no decirte otra cosa.

2526 A las doce de la noche
echó un galán un requiebro,
pensando que era su dama,
y era un gato blanco y negro.

2527 A los mocitos de ahora
que yo regalarles quiero
sarna con dolor de muelas
y en cada dedo un uñero.

2528 A mí no me obliga nadie
á decir una mentira.
Bastantes digo á diario
y eso que nadie me obliga.

2529 A mi mujer la llevé
á la feria Benavente,
y no la pude vender
porque la faltaba un diente.

2530 A mi suegra la quiero
como á las uvas :
colgaditas de un palo
las asaduras.

2531 A orillas del mar me fuí
á cantar con alegría
cómo me hacía llorar
la cebolla que comía.

2532 A plomo, línea y nivel
tienes, niña, la barriga.
El galón que te la hizo,
bien te tomó la medida.

2533 A San Antonio le rezo
tres veces á la semana.
Si algún santo tiene envidia,
rezo á quien me da la gana.

2534 A todas las suegras juntas
las van á tirar al mar.
La mia, la condenada,
está aprendiendo á nadar.

2535 A tu madre la meto
y á ti te saco
las perras del bolsillo
para tabaco.

2536 A tu padre le llaman
el escobero,
á tu madre la escoba
y a ti el atadero.

2537 A tu puerta, pelona,
perdidos reales.
Pelona, repelona,
tú no los vales.

2538 A tu ventana asomé
por ver qué estabas haciendo.
Un colchón para tu cama.
Ya eres mujer de gobierno.

2539 A un boticario no quieras
porque algún dia quién sabe

si te daría veneno
en vez de darte jarabe.

2540 A vender cacharrillos
va un cacharrero
y en mitad de un barranco
se deshicieron.

2541 ¡ Agua, que se quema el rio !
y le apagaron con lumbre.
La dama que tiene un vicio
nunca pierde la costumbre.

2542 Ahora que estoy despacio
voy á cantar mil mentiras.
Por el rio van las liebres,
por el monte las anguilas.

2543 Ahora que tengo chaleco
con mi pantalón de pana,
ahora que tengo chaleco
me falta la americana.

2544 Ahora que tengo un sombrero
y un buen pantalón de pana,
ya no me quiere mi novia
porque no la da la gana.

2545 Al agua la llaman *lepis*
y á los baños *confortatis*.
No entrará en mi cuerpo *lepis*
porque cría *gusarapis*.

2546 Al año de casado
tuve tres penas :
hambre, poco dinero,
dolor de muelas.

2547 Al lucerito del alba
mis penitas le conté,
y el lucerito me dijo :
¿ A mí qué me cuenta usté ?

2548 Al pasar el rio, madre,
me enraté en una junquera.
Así me hubiera enratado
en una moza soltera.

2549 Al pasar por tu ventana
asomo el morro y escucho,
y oigo decir á tu madre
que eres puerca y duermes mu-
[cho.

2550 Al que murmura de mí
Santa Lucía le guarde
los ojos de las espaldas,
los de la cara le saque.

2551 Al saltar el arroyo
te vi los bajos.
Ya pensé que eran flecos
y eran colgajos.

2552 Al saltar el arroyo
dijo la liebre :
Ayudáime, patillas,
que el galgo viene.

2553 Al saltar el arroyo
la liebre dijo:
Ayuddime, patillas,
¡ voto va Cristo !

2554 Al subir por la escalera
una pulga me picó ;
la agarré por las orejas,
¡ ay, qué palos que llevó !

2555 Aleluya, aleluya,
padre vicario,

que se tiran las monjas
del campanario.

2556 Allá arriba en aquel alto
hay charcos y no ha llovido.
Son lágrimas de una fea
que el novio no la ha querido

2557 Allá arriba, allá arriba
vive mi suegra.
Por no tener zapatos
no voy á verla.
Olé, olé,
ramito de laurel.

2558 Allá arriba en aquel alto
hay una burra *morida*.
Vamos á ver el milagro,
que está con la boca *abrida*.

2559 Allá arriba en aquel alto
hay una paloma muerta.
El galán que la mató
allí dejó la escopeta.

2560 Allá arriba en aquel alto
se pregona no sé qué,
que se casa no sé cuándo
la hija de no sé quién.

2561 Allá arriba en el alto
vive mi suegra;
por no tener zapatos
no voy á verla.
Si zapatos tuviera,
yo los quemara,
por no ver á mi suegra
la condenada.

2562 Allá arriba, no sé dónde;
había no sé qué santo,
que rezando no sé qué
se ganaba no sé cuánto.

2563 Anda, Canuto, Canuto,
cara de bruto animal,
que á la hija del alcalde
la has querido atropellar.

2564 Anda de aquí, cachuflero,
que cuando vienes de casa,
no te acompaña ni el perro.

2565 Anda y díla á tu madre
la legañosa,
que en la botica venden
agua de rosas.

2566 Anda, vete, que no quiero
volver á tu casa más,
porque tienes un perrito
que si voy me morderá.

2567 Anda y díle á tu madre
que vuelva luego
á por un triquitraque
y un remeneo.

2568 Anoche, antesdeanoche
y esta mañana,
antes de levantarme
estaba en la cama.

2569 Anoche eché yo un requiebro
pensando que era una dama,
y era un gato negro y blanco
asomado á la ventana.

2570 Anoche soñé, chavala,
que te tenía en mis brazos,
y luego que disperté
era una cabeza de ajos.

2571 Anoche me pareciste
sol y luna en el corral;
ahora me has parecido
estropajo de fregar.

2572 Anoche soñé, soné,
y soñé una tontería :
que mi marido era sastre
y con un cuerno cosía.

2573 Aquel que está en la esquina
parece un tonto,
que me mira y se rie,
se lame el moco.

2574 Apostaba con su novio
una mozuela á correr,
pero como era tan coja
nunca le pudo cojer.

2575 Aquel hombre que se casa
con una mujer bonita,
hasta que no llega á viejo
el susto no se le quita.

2576 Aquella casada llora
la ausencia de su marido.
No llora porque se fué,
que llora porque ha venido.

2577 Arboles de la arboleda,
los de arriba y los de abajo,
donde se recibe el gusto
y al hospital van los llantos

2578 Arenal de Sevilla,
por la revuelta,
se enamoró una niña
de Patas-tuertas.

2579 Arre buey, arre vaca,
tente, romero;
yo conocí á mi padre
mozo soltero.

2580 Arrímate á mí, niña,
que soy San Roque;
por si viene la peste
que no te toque.

2581 Arriméme, arriméme,
fuíme arrimando
al puchero del cura;
bebíle el caldo.

2582 *Asomaté* á esa ventana
y me verás en la calle
con una chaqueta nueva
de otra vieja de mi padre.

2583 Aunque el río traiga palmas
y se lleve los palmeros,
en no llevándome á mí
que se lleve el mundo entero.

2584 Aunque me des treinta reales
no voy contigo al pinar,
porque tienes sabañones
y me los puedes pegar.

2585 Aunque no quiera San Pedro
con toda su religión,
dos y dos siempre son cuatro
y ocho cuatro veces dos.

2586 Aunque me diera tu madre
la mula y el buey y el huerto,
no me casaba contigo
porque te *güele* el aliento.

2587 Aunque me digas que no
yo á tu casa siempre acudo,

que por fin saca limosna
el pobre que es importuno.

2588 Aunque no soy labrador
á ninguno tengo envidia
echar un surco derecho
de las rodillas *pa* arriba.

2589 Ay de mí, que me lo han roto,
el cantarito en la fuente.
No siento yo el cantarito,
sino qué dirá la fuente.

2590 Ayer en el molino
la molinera
me dijo si quería
dormir con ella.

2591 ¡ Ay, tú eras la que tenías
á San Antonio en un poyo,
y le diste un pescózón
porque no te ha dado novio !

2592 Ayer se perdió el vapor
donde viajaba mi suegra.
Por eso los calamares
tienen la tinta tan negra.

2593 Ayer tarde en las *visperas*
yo te vi desde el *pulpito*,
que estabas en el *organo*
hablando con un *musico*.

2594 Benditas sean tus manos
y quien te enseñó á coser,
que me has hecho una camisa
con la pechera al revés.

2595 Caballo que á treinta pasos
ve la yegua y no relincha,
no le llamo yo caballo,
que es un potro sin malicia.

2596 Cada vez que te veo,
digo : Malhaya
la madre que ha parido
tanta legaña.

2597 Cada vez que te veo,
jarro sin vino
y sartén sin torrezno,
me desatino.

2598 Cada vez que te veo
la saya corta,
me pasan tentaciones
de comprarte otra.

2599 Cada vez que te veo
los enagüines,
se me ponen los ojos
como candiles.

2600 Cada vez que te veo,
me da la risa.
¡ Quién fuera botoncito
de tu camisa !

2601 Calla, si quieres callar,
cara de sardina frita.
El dia que tú naciste,
nació la casta maldita.

2602 Caminito de Madrid
le llevan preso á un gitano,
porque se encontró una capa
antes de perderla su amo.

2603 Camino de Santander
se lo pedí á una pasiega.

Yo se lo pedí de broma
y ella me lo dió de veras.

2604 Cásate con carpintero ;
no te faltarán astillas,
ni picos en las enaguas,
ni palos en las costillas.

2605 Cásate, niña, si puedes,
que te se marcha el tempero,
que tienes una cebada
que de balde yo la siego.

2606 Cásate, Pepa, con Pepe,
que es buen mozo y de buen arte,
que es herrero, carpintero,
albañil, cantero y sastre.

2607 Cásate y tendrás mujer
y vivirás lindamente ;
llegarás á coronel
sin haber sido teniente.

2608 Caséme con un viejo
por dar que decir ;
le puse la cama alta,
no pudo subir.
A la noche siguiente
puse escalera,
y el demonio del viejo
cayó con ella.

2609 Caséme con un viejo
por ver qué hacía,
y el demonio del viejo
no se movia.

2610 Casimiro á su dama
dijo afligido :
todos te están mirando;
yo casi miro.

2611 Ciento cincuenta y seis calvos
se fueron á confesar ;
salió el sacristán gritando
que en la iglesia hay melonar.

2612 Cinco cuerdas componen
una vihuela,
¡ y á cuántos descompone
sólo una cuerda !

2613 Cochina más que cochina,
marrana más que las otras :
con el agua de fregar
haces á tu padre sopas.

2614 ¡ Cómo canta la perdiz !
Canta que se vuelve loca
porque tiene la nariz
más arriba de la boca.

2615 Como eres hija de viuda
estás criada á regalo ;
eres como la lechuga
que la siega el hortelano.

2616 Como esto de los dones
cuesta tan poco,
le han puesto á mi caballo
Señor Don Potro.

2617 Como soy escribano
sé lo que pasa :
todos piden justicia,
no por su casa.

2618 Como tengo este genio
tan encogido,
si me lo dan lo tomo,
sino, lo pido.

2619 Con ese terciopelito

que llevas á la cintura,
ayer tarde en el paseo
enamorastes al cura.

2620 Con la moda que hay ahora
de los polvos en la cara,
parecen las señoritas
sardinas escabechadas.

2621 Con la cara que tienes
más negra que la pez,
ni te he querido nunca,
ni quién te va á querer.

2622 Con mi suegra me ha caido
el primer premio mayor,
y con el de mis cuñadas
tengo la aproximación.

2623 Con un carro de viejas
voy á Logroño.
Se me ha entornado el carro.
¡ Manos al moño !

2624 Cuando cantan las ranas
bailan los sapos,
tocan las castañuelas
los gusarapos.

2625 Cnando Dios crió al erizo
le crió de mala gana ;
por eso el animalito
tiene tan suave la lana.

2626 Cuando es mala una mujer
el pegarla es un engaño ;
se va á la casa de empeño,
se la empeña por diez años.

2627 Cuando me parió mi madre,
me parió en un centenar ;
cuando vino la comadre,
ya sabía yo segar.

2628 Cuando me parió mi madre
acababa de nacer,
y á los quince dias justos
ya tenía medio mes.

2629 Cuando me parió mi madre,
me parió bajo una higuera ;
cuando vino la comadre,
ya estaba comiendo brevas.

2630 Cuando me parió mi madre,
me parió en una escudilla ;
vino el gato y me llevó
creyendo que era morcilla.

2631 Cuando me vino la nueva
de que tú no me querías,
hasta el gato de mi casa
me miraba y se reía.

2632 Cuando nací, mi madre,
que fué muy charra,
me puso en las manitas
una guitarra.

2633 Cuando pases por mi puerta
ponte la capa con aire,
porque tengo una vecina
que corta mejor que un sastre.

2634 Cuando paso por tu puerta,
cojo pan y voy comiendo,
pa que no diga tu madre
que de verte me mantengo.

2635 Cuando paso por tu puerta
derecho como un cordel,

pa que no digan tus padres
que te voy á pretender.

2636 Cuando paso por tu puerta,
llevo la capa arrastrando,
porque no digan tus padres
que con la capa te engaño.

2637 Cuando paso por tu puerta
pongo la capa rastrera,
porque no diga tu padre
que llevo la *filosera*.

2638 Cuando paso por tu puerta
llevo las medias caidas,
porque no diga tu madre
que te enamoran mis ligas.

2639 Cuando paso por tu puerta
me quito las alpargatas,
pa que no diga tu madre
que hago ruido con las patas.

2640 Cuando paso por tu puerta,
paso lo que necesito,
no creas que voy por verte,
cara de hocico borrico.

2641 Cuando paso por tu puerta,
tiro coces con las patas,
tan sólo por ver si asomas
el morro por la ventana.

2642 Cuando paso por tu puerta
voy arrastrando la pata,
y digo á mi corazón :
Aquí vive quien te mata.

2643 Cuando por tu puerta pase,
ten barrida la portada,
que me pican las arenas
cuando voy de madrugada.

2644 Cuando por tu puerta paso
llevo las medias caídas,
pa que no digan tus padres
que me has dado para ligas.

2645 ¡ Cuándo querrá Dios del cielo
que el pan se ponga barato,
para que mis pobres tripas
no pasen tan malos ratos !

2646 ¡ Cuándo querrá Dios del cielo
y la Virgen soberana
que el cura nos eche el yugo
pa cascarte la badana !

2647 Cuando se muera mi suegra,
si se muere alguna vez,
si la rezan, Dios permita
que la recen en inglés.

2648 Cuando se murió mi abuela
á mí no me dejó nada,
y á mi hermano le dejó
asomado á la ventana.

2649 Cuando te veo me acuerdo,
santo de mi devoción ;
cuando te veo me acuerdo,
cuando no te veo, no.

2650 Cuando tenía dinero
me llamaban Don Tomás
y ahora que ya no le tengo
me llaman Tomás no más.

2651 Cuando vengas á verme,
ven por lo oscuro,

pa que crea mi madre
que eres el burro.

2652 Cuando yo era chiquitito
mi madre me daba teta,
y ahora que ya soy mayor
me tira con la paleta.

2653 Cuando yo era pequeñito,
mi madre me daba papas,
y ahora que voy siendo grande
ya me da con las tenazas.

2654 Cuando yo me case, madre,
con un maestro ha de ser,
porque aunque sea muy burro
sabrá escribir y leer.

2655 Cuando yo me case, madre,
ha de ser con un corneta;
por la noche, toque á diana,
por la mañana á retreta.

2656 Cuando yo me case, madre,
ha de ser con un jiboso;
cuando no tenga tocino
echaré la jiba á mojo.

2657 Cuando yo te camelaba
estaba la mar en leche,
y ahora que no te camelo,
sardinas en escabeche.

2658 Cuando yo te camelaba
estabas hecha una rosa,
y ahora que no te camelo
estás hecha una asquerosa.

2659 Cuando yo te camelaba
te peinabas á menudo,
y ahora que no te camelo
eres un perro lanudo.

2660 Cuando yo vine á este mundo
mis padres no eran nacidos,
bautizaron á mi abuelo
y á mi me hicieron padrino.

2661 Cuatro cuartos me costó
la cinta de tu mandil,
y aunque me des un doblón,
la cinta no es para ti.

2662 Cuatro cuernos de vaca,
cuatro de ciervo,
cuatro de mi marido,
son doce cuernos.

2663 Cuatro frailes franciscos,
cuatro del Carmen,
cuatro de la Victoria,
son doce frailes.

2664 Cuatro letras bien escritas
tienes en tu delantal:
un *venganós el tu reino*,
hagasé tu voluntad.

2665 Cuatro *semos*, tres *venemos*,
pero no *vinió* tu amante,
que se ha *quedao dormiendo*
al pie del carro *trunfante*.

2666 Cuatro vestidos tengo:
tres no me vienen,
porque están en el arca
de quien los tiene.

2667 Cuatrocientas mujeres,
quinientos locos,

arman una algazara
de los demonios.

2668 Chata, no tienes narices
porque Dios no te las dió.
A Roma se va por todo,
pero por narices no.

2669 Chata, *miraté* al espejo
para que te formalices,
y verás la grande falta
que tienes en las narices.

2670 Chiquillas que vais sirviendo,
no sirváis por estas tierras,
que está el vino muy caro
y el pan si alcanza ó no llega.

2671 Dame de tu parra un higo
y un racimo de tu higuera,
de tu peral una rosa,
de tu rosal una pera.

2672 *Damelá*, peregilera,
que te lo vengo á pedir ;
tengo el pez en la cazuela
y me falta el peregil.

2673 De *convenencia* lès sirve
á los hombres el sombrero ;
á unos les tapa la calva
y á otros les tapa los cuernos.

2674 De las alas de un mosquito
hice á una señora un manto,
y la salió tan bonito
que la estrenó en Viernes Santo.

2675 De las hembras, la paloma
es la que no tiene hiel.
Lo que falta á la paloma,
eso sobra á la mujer.

2676 De los cardos salen cardos,
de los jardines, jardines,
de los maragatos grandes
salen los maragatines.

2677 De mañana sale el sol,
más de mañana el lucero ;
más de mañana ha salido
de tu casa un caballero.

2678 De que te riego el tomate
me estás queriendo de veras,
hasta que un dia me enfade,
te rompa la tomatera.

2679 De que te ví *presignar*
mis ojos fueron testigos.
¡ Quién te pudiera besar
donde dices « enemigos » !

2680 Debajo de tu mandil
tienes el infierno entero :
deja que meta la mano,
aunque me abrase los dedos.

2681 Debajo de tu mandil
tienes un pozo muy hondo
donde nabega mi hermano
con las alforjas al hombro.

2682 De tu ventana á la mia
me *tirastes* un limón.
¡ Cómo *pusistes* el suelo,
niña de mi corazón !

2683 De tus promesas de amor
era testigo la luna ;

cuando ahora me fijo en ella,
me parece que se burla.

2684 Debajo del delantal
llevas un racimo de uvas.
Con licencias de tus padres
vengo á ver si están maduras.

2685 Del buche de una sardina
salió un caballo á galope,
y á la vuelta de una esquina
se puso á comer arrope.

2686 Debajo de tu balcón
me estoy cayendo de risa,
en ver que tienes enagua
y que no tienes camisa.

2687 Del tito de una aceituna
he de hacer un barquichuelo
para llevar á mi suegra
á los profundos infiernos.

2688 Desde que me has olvidado
estoy flaca como un hilo,
pero antes que me olvidaras
me sucedía lo mismo.

2689 Desde que te vi el cogote
más negro que una zalea,
no me asusto de la noche
por más oscura que sea.

2690 Desde que usted se pasea
por las calles del lugar,
está perdida la venta
de las cañas de pescar.

2691 Desde que vino la nueva
de que tú no me querías,
hasta el gato de mi casa
me miraba y se reía.

2692 Dice tu madre que tienes
medias caladas, chiquilla,
y yo la digo á tu madre
que te compre pantorrillas.

2693 Dice la Mariana
que no tiene novio;
debajo la cama
tiene un San Antonio.

2694 Dicen algunos que el rostro
es el espejo del alma.
No la tendrás tú muy limpia
cuando te lavas la cara.

2695 Dicen que dices que dicen
que malas lenguas decían.
Tanto has dado que decir,
que no digo que no digan.

2696 Dicen que es buena tu madre
y que no hará suegra mala.
También es bueno el pepino
y por las puntas amarga.

2697 Dicen que ha dicho tu madre
que yo no tengo que dar.
Casaté con el reló
que á todas las horas da.

2698 Dicen que he robado un cáliz.
¡ Jesús, qué mentira es esa !
Desde que me bautizaron
no he entrado en ninguna igle-
[sia.

2699 Dicen que la mar pasó
la golondrina de un vuelo.

Yo también la pasaría
toda la noche durmiendo.

2700 Dicen que no me quieres
por la joroba.
¡ Yo me pondré derecho,
miste qué porra !

2701 Dicen que no me quieres
por la joroba.
Yo me pondré derecho.
¡ Quiéreme ahora !

2702 Dicen que tiene gracia
la mujer fea,
mas yo no quiero gracia
que no se vea.

2703 Dices que tienes un monte
donde tu fortuna está,
y yo sé qué monte es ese.
Es el Monte de Piedad.

2704 Dijo el sabio Salomón
que el que engaña á una mujer
no tiene perdón de Dios
si no la engaña otra vez.

2705 Dime si tienes calor
y te daré un abanico;
que ya me lo cobraré
el dia que tenga frio.

2706 Donde hay soldados hay juego
donde hay mozas, alegría,
y donde hay viejas gruñonas
sermones todos los dias [1].

2707 Dos *colunas* de *alabestro*
hechas con *arquetetura*,
sostienen el *equelibrio*
de tu delgada *fegura*.

2708 Echale al toro la capa,
la capa y no tienes otra,
y luego te llamarán
el de la capita rota.

2709 *Echamé* un cigarro, primo,
que yo no tengo tabaco,
y hay un perrito que muerde
á la puerta del estanco.

2710 El ave para volar,
la liebre para correr,
el hombre para ser libre
y sujeta la mujer.

2711 El bonete del cura
va por el rio,
y el cura va diciendo :
¡ Bonete mio !

2712 El botijo de tu casa,
chiquilla, quisiera ser,

1. Es curiosa la coincidencia entre el comienzo de este cantar y el de la conocida quintilla del *Tenorio* :

Donde hay soldados hay juego,
hay pendencias y amorios...

¿Tendría Zorzilla una reminiscencia del cantar, ó será el pueblo, por el contrario, quien se *adaptó* aquel verso ?

para besarte los labios
cuando fueras á beber.

2713 El campano de la burra
de tu hermana, que esté en glo-
[ria,
le tengo *colgao* al cuello
pa tenerla en la memoria.

2714 El cuerpo de la mujer
es comparado á una huerta :
en medio tiene la noria
y el perejil á la puerta.

2715 El cura de mi lugar
tiene la sotana rota,
que se la ha roto una zarza
corriendo tras de una moza.

2716 El cura y el sacristán
andaban á bonetazos,
porque querían llevar
á la sacristana en brazos.

2717 « El demonio son los hombres »,
dicen todas las mujeres,
y luego están deseando
que el demonio se las lleve.

2718 El dia que á mi suegra
la den el olio,
¡ qué dia tan alegre
tendrá el demonio !

2719 El dia que me dijeron
que tú ya no me querías,
la cara se me quedó
lo mismo que la tenía.

2720 El dia que nací yo
nació toda la morriña,
nació el cólera y la peste,
nació la sarna y la tiña.

2721 El dia que tronó tanto
me fuí en busca de mi novia,
por si se acababa el mundo
irme arrimando á la gloria.

2722 El dia que yo me case
bien me tengo de alegrar.
Hasta al gato de mi casa
le tengo de hacer bailar.

2723 El dia que tú naciste
nació la sarna y la tiña,
y por eso te pusieron
el caldo de las morcillas.

2724 El dia que yo me case
buscaré mujer borracha,
y á mí que me busca el vino
¡ vaya un arreglo de casa !

2725 El dia que yo me case
el cura se vuelva loco
y el sacristán no parezca,
ni el caldero, ni el *guisopo*.

2726 El dia que yo me case
la tengo de revolver ;
he de poner á mi suegra
con los gatos á comer.
Que vengo de Sevilla,
que voy á Santander
á ver un novio rubio
que tengo en el cuartel.

2727 El dia que yo me case
tengo de alquilar un coche,
para llevar á mi suegra
al *cine* todas los noches.

2728 El dia que yo me case
tengo de alquilar un coche
para llevar á mi suegra
desde la iglesia al garrote.

2729 El dia que yo me muera
no harás mucho sentimiento,
que ayer se murió la liebre
y no llorastes por eso.

2730 El gato de mi madre
tiene una cosa:
debajo las narices
tiene la boca.

2731 El dia que yo te vea
hablando con un beato,
hasta el mismísimo eje
te troncho de un estacazo.

2732 El *hortolano* en la huerta
siembra puerros y cebollas,
y no ha querido sembrar
narices para las romas.

2733 El jubón que te *truji*
nunca te le ví *punio.*
¡Lástima no lo *sabiera*
y no te le *hubiá trujio*!

2734 El jueves compré un cochino;
cinco duros me costó.
Le entró el mal por las orejas,
estiró el rabo y murió.

2735 El pañuelo que te *truje*
si no te le *hubiá trujido*,
en ese moño de reta
no te le hubieras *punido* [1].

2736 El paragüero se va
y el paragüero se viene,
y el que no tenga paraguas
se mojará cuando llueve.

2737 El que corteja una fea
no tiene perdón de Dios
porque come bacalao
pudiendo comer salmón.

2738 El primer novio que tuve
le metí en un agujero,
y cuando llegó el verano
las chinches se le comieron.

2739 El que quiera ver al diablo
en figura de una cabra,
que vaya á ver á mi suegra
cuando sale de la cama.

2740 El que tiene pan, come,
y el que no ayuna,
y el que no tiene cama
duerme á la luna.

2741 El que tiene una burra
luego la vende;
el que no anda á caballo,
eso se pierde.

2742 El rey de España perdió
el Peñón de Gibraltar.
Que tu te pierdas conmigo,
eso no equivale á *na*.

2743 El quererte lo hallo fácil
y el olvidarte dudoso,
pero el casarme contigo
lo encuentro dificultoso.

2744 El señor cura, madre,
me quiere mucho,
porque le hago la cama
y duerme á su gusto.

2745 El señor cura miróme;
me dijo que era garbosa.
No te dará en el hocico
si no desatas la bolsa.

2746 El sereno de mi calle
es un pícaro embustero,
que dice que está nublado
y ha amanecido lloviendo.

2747 El sereno de mi calle
es un pícaro ladrón,
que me ha robado los tiestos
que tenía en el balcón.

2748 El sereno de mi calle
me quiere quitar la novia.
A la noche lo veremos
con la lanza y la pistola.

2749 El sereno de mi calle
tiene un hijo, tiene dos:
uno le lleva la lanza
y otro le lleva el farol.

2750 El sereno de mi calle
tiene una voz muy bonita,
que cuando canta las doce
parece una señorita.

2751 El sol la dice á la luna
que se vaya á recoger,
que eso de andar á deshora
no es de mujeres de bien.

2752 El último amor que tenga
ha de ser un señor cura.
Ya que no tenga dinero,
tendré la torta segura.

2753 En Alcalá de Henares
todas las puertas
cuando no están cerradas
están abiertas.

2754 En Cádiz tropezó un hombre,
en Sevilla se cayó,
á Madrid vino rodando
y en Francia se levantó.

2755 En camisa va mi suegra
por la orillita del rio.
¡Qué lástima de escopeta
para pegarla dos tiros!

2756 En Cartagena se suena
que te has ido y me has dejado.
Tengo de ponerme luto
de tafetán encarnado.

2757 En casa de doña Justa,
ha entrado un hombre á des-
[hora.
Si esto hace doña Justa
¿qué hará doña Pecadora?

2758 En cobrando seis reales
que estoy debiendo,
me compro una casaca
de terciopelo.

2759 En el canal de su pecho

tiene mi morena un grano.
No se le puedo curar
porque no soy cirujano.

2760 En el cementerio entré
con una navaja larga,
y les dije á los difuntos :
El que quiera algo, que salga.

2761 En el cielo no hay gobierno.
San Juan tenía una novia
y se la quitó San Pedro.

2762 En el mar hay un pescado
que le llaman el bonito.
Por la boca muere el pez;
¡ cuidado con el piquito !

2763 En el monte canta el cuco
en la peña la cigüeña.
El que quiera ser borracho
que se vaya á la taberna.

2764 En el monte canta el cuco,
en la torre la cigüena,
el pajarito en la jaula
y el borracho en la taberna.

2765 En el pino canta el cuco,
en la torre la cigüeña.
El que quiera coger gangas,
Cartagena es buena tierra.

2766 En el rio de la Baba
lavaba la chacha mia;
al verla cómo lavaba,
la baba se me caía.

2767 En el ruedo de la falda
tiene Tadea una estrella
con un letrero que dice :
¡ Viva quien baila con ella !

2768 En el viaje de la vida
van los pobres á caballo,
los caballeros á pata,
y los pobres arrastrando.

2769 En este mundo redondo
quien mal anda mal acaba,
y en casa del jabonero
el que no cae se resbala.

2770 En esto de mujeres
tengo fortuna,
que yo las quiero á todas
y á mí ninguna.

2771 En la calle no sé dónde
mataron á no sé quién.
El vivo cayó en el suelo
y el muerto se echó á correr.

2772 En la calle que vives
¡ maldita sea !
viven cuatro muchachas
á cual más fea.

2773 En la flor de la niñez
gocé de lo que tuviste.
No volverás á tener
de aquello que tú me diste.

2774 En la cárcel me metieron
por cantar muy mal la jota;
de la cárcel me escapé,
que estaba la puerta rota.

2775 En la mar hay un pescado
que se llama *come y calla*.

Por el pico muere el pez.
¡ Cuidado con lo que se habla !

2776 En los tiempos de mi abuela
no había ferrocarril ;
se acostaban los amantes
y apagaban el candil.

2777 En los profundos infiernos
hay unos grandes jaulones
adonde tienen metidos
á todos los solterones.

2778 En Madrid, con ser corte,
dice la gente
hespital y *vesita*,
hespicio y *juente*.

2779 En Madrid, con ser Madrid,
con ser la ciudad tan grande,
sale el sol por la mañana
y se pone por la tarde.

2780 En Madrid, con ser Madrid,
el que tiene harina amasa,
y el que no la tiene, no
se va por pan á su casa.

2781 En Madrid, con ser Madrid,
si un hombre se corta un dedo,
echa sangre colorada
aunque el hombre sea negro.

2782 En Madrid, con ser Madrid,
se levantan de mañana,
almuerzan si tienen qué
y comen si tienen gana.

2783 En Madrid, con ser Madrid,
venden ajos y cebollas.
Lo que no he visto vender
es narices para romas.

2784 En Mayo me dió un desmayo
en brazos de una navarra.
Ella se tuvo la culpa
de que yo me desmayara.

2785 En medio de mi lugar
hay un pozo y tiene truchas.
¡ Quién fuera buen nadador
para entrar y coger muchas !

2786 En mi cuadra, hace unos dias
hay un pesebre vacío,
te lo digo, por si acaso
quieres traer á tu tio.

2787 En mi vida he visto yo
lo que he visto esta mañana
un caracol en el rio
dando parola á una rana.

2788 En mi vida he visto yo
lo que he visto esta mañana :
un gitanito en la fuente
camelando á una gitana.

2789 En mi vida he visto yo
lo que he visto esta mañana :
un hombre con un plumero
sacudiendo una ventana.

2790 En mi vida he visto yo
lo que he visto esta mañana :
una gallina en la torre
repicando la campana.

2791 En tu casa hay un pozo
con una soga,

que extendida no alcanza
y doblada sobra.

2792 En un carro de viejas
voy á Toledo;
como no llevan dientes
no tengo miedo.

2793 En un carro de viejas
voy á Toledo,
y si el carro trastorna
¡ viejas al vuelo !

2794 Enamorado galán :
si la dama no te quiere,
ponte al sol de la mañana
como aquel que frio tiene.

2795 Enamoréme de noche :
como á muchos les sucede,
y á la sombra del candil
me dieron gato por liebre.

2796 Entre cuatro criminales
tengo mi cuerpo metido :
mi señor y mi señora,
mi cuñada y mi marido.

2797 Eres alta y buena moza.
Dime cómo no te casas.
Si estás esperando al rey,
cuatro tiene la baraja.

2798 Eres alta como un huevo,
derecha como una hoz,
blanca como chocolate.
¡ Vaya por amor de Dios !

2799 Eres alta y buena moza
y te falta lo mejor :
los colores en la cara,
la vergüenza y el honor.

2800 Eres avellana vana,
eres almendro sin flor,
eres rosa sin capullo
y eres clavel sin olor.

2801 Eres blanca como nieve,
colorada como sangre,
fresca como una lechuga
que se come con vinagre.

2802 Eres blanca como pez,
colorada como leche,
tu cintura delgadita
como un barril de escabeche.

2803 Eres blanca como un cuervo,
relumbras como una graja,
eres la albarda mi burro
que va perdiendo la paja.

2804 Eres buen mozo y galán
y las damas no te quieren.
Ponte á los rayos del sol
como aquel que frio tiene.

2805 Eres coloradita
como el tomate,
blanca como la espuma
del chocolate.

2806 Eres como el arca nueva,
que, en echándola la llave,
la cerradura es bonita,
lo que hay dentro nadie sabe.

2807 Eres como el gallo inglés
que á todos les da la cara,

y á mí no me la has de dar
porque te conozco, pava.

2808 Eres como el gallo inglés
que va á la mar y se baña,
á la orilla se sacude,
turbadita deja el agua.

2809 Eres curro en el andar
y en ponerte la montera,
pero para trabajar
tienes muy mala madera.

2810 Eres el premio mayor
y tu padre es el lotero,
y yo soy el que no juega
porque no tiene dinero.

2811 Eres, eres, eres, eres,
eres, eres y serás
entre todas las mujeres
una como las demás.

2812 Eres guapo y reguapo,
tú te lo dices ;
yo me pongo á la sombra
de tus narices.

2813 Eres guapo y reguapo,
ya lo sabemos;
con el guapo y reguapo
ya comeremos.

2814 Eres más feo que Picio,
más negro que la negrilla [1] ;
el dia que tú naciste
nació la sarna y la tiña.

2815 Eres majo más que majo,
que te miras á la sombra.
Vuelve la cara y verás
lo que de majo te sobra.

2816 Eres majo, remajo,
remacareno ;
con el majo, remajo,
ya comeremos.

2817 Eres niña y vendes huevos ;
te voy á romper la cesta
que les compras á dos reales
y les vendes á peseta.

2818 Eres salero y no salas,
eres pimienta y no picas.
Si sabes que no te quiero,
¿ para qué me mortificas ?

2819 Eres tonto de noche,
tonto de dia,
tonto por la mañana
y al mediodia.
Se me olvidaba
que también eres tonto
de madrugada.

2820 Eres tú la que andabas
vendiendo arena,
que por dos cuartos dabas
la cesta llena.

1. Otros dicen :

Eres más fea que el ole,
más negra que las morcillas.

2821 Eres tú la que decías
que en tu casa no entran frailes
y salían á bandadas
como en el campo las aves.

2822 Eres tú la que decías
que en tu casa no entran hom-
[bres
y los he visto salir
como en el campo las flores.

2823 Eres tú la que pusistes
á San Antonio en un poyo
y le distes de cachetes
porque no te daba novio.

2824 Eres una retrechera,
que cuando vas al mercado
todo te cuesta el dinero
y dices que te lo han dado.

2825 Eres una y eres dos,
eres tres y eres cuarenta;
eres iglesia mayor
donde todo el mundo entra.
Que tú eres el vino,
que yo soy el agua;
tú eres el médico nuevo
que curabas á mi hermana
las calenturillas
cuando estaba mala,
las calenturillas
con agua salada.

2826 Es amor como el pleitista
cuando dinero no tiene:
ni el escribano le escucha
ni él abogado le entiende.

2827 Es el amor un bichito
que por los ojos se mete,
y en llegando al corazón
hasta el sentido se pierde.

2828 Es mi amante buen mozo
si no tuviera
las casas en la calle
de la Gorguera.

2829 Es mi suerte tan gitana
que en el dia de mi entierro
repicarán las campanas
aunque doble el campanero.

2830 Es tu madre la diabla
de los infiernos,
que quiere con una hija
tener dos yernos.

2831 Es un mal incurable
la tontería:
aquel que tonto nace,
tonto se cria.

2832 Esa del mandil bordado,
dime qué llevas en él.
Llevo un cuerno, ¿qué te im-
[porta?
¡qué amigo eres de saber!

2833 Ese chulo está aburrido.
Echalé unas aguaderas
que vaya por agua al rio.

2834 Eso de pelar la pava
tiene mucho que entender;
unos la pelan sentados
y otros la pelan de pie.

2835 Eso sí que está bonito,
qué he reñido con un chulo
y hablo con un señorito.

2836 Esta mañana fuí al huerto
en busca de una lechuga;
me encontré con un repollo
retrato de tu hermosura.

2837 Esta mañana la he visto.
¡ Compañero, si la vieras!
estaba en paños menores
regando las azucenas.

2838 Esta mañana la he visto
que estaba regando el patio,
con una enagüilla blanca
que hacía pecar á un santo.

2839 Esta mañana la vi
que estaba barriendo el patio
con unas medias azules
que hacían pecar á un santo.

2840 Esta noche es la noche
que mi morena
echa aceite al caballo
y al candil yerba.

2841 Esta noche, esta noche,
y esta mañana,
antes de levantarme
estaba en la cama.

2842 Esta noche no hay coche
porque el cochero
ha cojido una mona,
la está durmiendo.

2843 Esta noche vendré tarde
porque el burro se perdió.
Si sientes pasos de burro,
te asomas, que seré yo.

2844 Estando en el mar pescando,
estando en el mar pesqué
un gallego con polainas,
y el sombrero á lo gaché.

2845 Este año me he de casar,
este año que no hay borona.
La que no se case conmigo,
si ha de comer, que no coma.

2846 Este año me he de casar,
que lo he puesto por empeño,
aunque tenga de vender
una gallina que tengo.

2847 Estoy loco de contento
porque me va á hacer mi madre
unos pantalones nuevos
de los viejos de mi padre.

2848 Estoy que me lleva Dios
y reviento de coraje,
al ver que soy tan guapina
y me pretende un salvaje.

2849 Estudié para ladrón,
y salí tan buen maestro
que quité el caballo al cura
que le llevaba del diestro.

2850 Francisquita mi vecina
sabe mucho presumir,
pero la pobre no sabe
un par de huevos freir.

2851 — Gitano ¿ porqué vas preso?
— Señor, por causa ninguna;
he tirado del ramal,
después se vino la mula.

2852 Han dado las doce,
las once y las diez,

las nueve y las ocho,
las siete, las seis,
las cinco, las cuatro,
las tres y las dos,
la una y la media ;
vamonós los dos.

2853 Hasta ahora no he sabido
que al que se muere le entie-
[rran ;
yo creí que le llevaban
á beber á una bodega.

2854 Hasta el fin del muelle fui
por ver si la camelaba ;
ella me camela a mí
los cuartitos que llevaba.
Que te peines el pelo,
que te laves la cara,
que te peines el pelo,
morenita resadala.

2855 He visto á un gato segar,
á un ratón cojer espigas,
á una gallina trillar ;
no lo creáis, que es mentira.

2856 He visto á un hombre llorar
á la sombra de una zarza,
que también los hombres lloran
cuando les dan calabazas.

2857 Hombres como carretas
conozco muchos,
que solamente chillan
por falta de unto.

2858 Iremos á la huerta
del tio Girulo,
á ver si los melones
están maduros.

2859 Jesucristo en el Cielo
hizo unas sopas
y San Pedro le dijo
que estaban sosas.

2860 Jornalero no le quiero
que viene del campo tarde,
con las alforjas al hombro
y la cara de vinagre.

2861 Juanillo, Juanillo, Juan,
no bebas agua de noria,
que te pones amarillo
y no te quiere la novia.

2862 La buena de mi suegra
me dió dos cuadros ;
cada vez que reñimos
los descolgamos.
Los descolgamos, niña,
de tal manera,
que siempre están rodando
por la escalera.

2863 La cabeza me duele
sobre el pescuezo,
de mirar al camino
por el almuerzo.

2864 La ciruela y la mujer
tienen la mismita falta :
si no se las corta á tiempo,
ciruela y mujer se pasan.

2865 La chaqueta tengo rota :
¿ con qué la remendaré ?
Con lenguas de zalameras
que dicen lo que no ven.

2866 La dama que es bonita
y es callejera,

á perdices la huele
la delantera.

2867 La Juana, cuando va al baile,
lleva pucheros de arrope,
para dárselo á los mozos
pa que no la llamen motes.

2868 La mujer chiquitilla
es un regalo.
Más vale poco y bueno
que mucho y malo.

2869 La molinera gasta corbata
y el molinero corbatín.
¿ De dónde sale tanto hijo
si no sale del *molín* ?

2870 La mujer del alcalde
se llama Pepa.
Por si usté no lo sabe,
pa que lo sepa.

2871 La mujer del escribano
lleva vestido de indiana.
¡ El demonio de la pluma,
cuánto dinero que gana !

2872 La mujer del herrero
jura y maldice
que la saltan las chispas
á las narices.

2873 La mujer del herrero
tiene fortuna,
que por el agujero
la entra la luna.

2874 La mujer, para ser buena,
dos cosas ha de tener :
que sea trabajadora,
pocas ganas de comer.

2875 La mujer pequeñita
tiene tres faltas :
tetuda y barriguda
y corta de patas.

2876 La mujer que á su marido
en la cama le dé coba,
está espuesta que la den
con el rabo de la escoba.

2877 La mujer que á su marido
ni le quiere ni le estima,
merece que la degüellen
lo mismo que á una gallina.

2878 La mujer que encuentra un [novio
fino, constante y leal,
lleveló por cosa rara
á la historia natural.

2879 La mujer que gasta rizos
y picos en las enaguas,
y el marido jornalero,
malagueña con chicharra.

2880 La mujer que quiere á dos
dicen que es muy precavida,
y la que quiere á cincuenta
¿ qué será, Dios de mi vida ?

2881 La mujer que sale mala,
aunque la lleven al rio
y la froten con arena
no se la quita el bravío.

2882 La mujer que sale mala
pegarla es mala receta ;

lo mejor es empeñarla
y romper la papeleta.

2883 La primer noche de novios
la cama se me cayó.
Á ninguno le sucede
lo que á mí me sucedió.

2884 La puerta de la botica
siempre la encuentro regada :
Ó se caen los botellines
ó se mea la criada.

2885 La puñetera mi suegra
me dice que no trabajo.
Que se lo pregunte á su hija
cuando la pillo debajo.

2886 La sobrina del cura,
si la conoces,
no te arrimes á ella
porque da coces.

2887 La Soledad se ha perdido,
su padre la anda buscando;
y dónde la fue á encontrar,
en una iglesia rezando.

2888 Las cosas que á mí me pasan
parecen cosas del diablo;
tengo los bolsillos rotos
y no se me caen los cuartos.

2889 Las criadas de servicio
cuando bajan á la fuente,
se están con los soldaditos
y dicen que hay mucha gente.

2890 Las criadas de servicio
ya no van á los sermones,
que se las dan las señoras
á menudo y superiores.

2891 Las estrellitas del cielo
adoran al Dios divino;
los hombres en este mundo
á las mujeres y al vino.

2892 Las maestras de este pueblo
todas tienen la costumbre :
para meterse en la cama
van á menear la lumbre.

2893 Las manolas de Madrid
cuando van á misa en coche,
lo primero que preguntan
si es bonito el sacerdote.

2894 Las mocitas de este pueblo
cuando van por agua al rio,
se dicen unas á otras :
¿ Cuándo tendremos marido ?

2895 Las mocitas de este pueblo
son como el trigo barato,
que en faltándolas el novio
maullan como los gatos.

2896 Las mocitas de este pueblo
son pocas y mal unidas,
que por un poco de novio
pelean como gallinas.

2897 Las mocitas de este pueblo
son pocas y mal unidas ,
se arriman á las paredes
como las burras heridas.

2898 Las mocitas que hay ahora
no saben fregar un plato,

no saben más que arreglarse
y ponerse muchos lazos.
Llega la hora casarse
sin saber la obligación
y á su marido no saben
ni coserle un mal botón.

2899 Las morenas hizo Dios;
las blancas hizo un platero,
las coloradas un sastre,
las negras un zapatero.

2900 Las monjas de Santa Clara
todas mean á chorrillo,
menos la madre abadesa
que mea en su canastillo.

2901 Las mujeres de este pueblo
dicen que no beben vino.
Con el vino que ellas beben
pueden moler un molino.

2902 Las mujeres de hoy en dia
son como las avellanas:
de ciento sale una buena,
las noventa y nueve vanas.

2903 Las mujeres con el diablo,
tentación de Lucifer;
se visten por la cabeza,
se desnudan por los pies.

2904 Las mujeres son la causa
de que cueste el vino caro,
porque se comen las uvas
y luego empinan el jarro.

2905 Las mujeres y los perros
son de la misma manera,
que en faltándolas el amo,
se van tras de cualesquiera.

2906 Las señoritas de ahora
la moda quieren seguir;
llevan cinturón de chapa
como la Guardia Civil.

2907 Las solteras son el oro,
las casadas son la plata
y las viudas son el cobre;
las viejas hoja de lata.

2908 Las tijeras de los sastres
van diciendo: « Rapa, rapa;
con este pedazo y otro
tenemos para otra capa. »

2909 Las uvas de los parrales
están diciendo: *comerme*;
los pajarillos me dicen:
¡Que viene el guarda, que viene!

2910 Las uvas de tu parra
son las mejores
si no tuvieran tantos
vendimiadores.

2911 Los amantes y la luna
son en todo semejantes:
entran en cuarto creciente,
salen en cuarto menguante.

2912 Los amores me han dejado
por las malas consejeras.
Trigo, trigo me dé Dios,
que no me faltarán eras.

2913 Los enemigos del alma
todos dicen que son tres,
y yo digo que son cinco
con mi suegra y mi mujer.

2914 Los enemigos del alma

todos dicen que son tres,
y yo digo que son cuatro
porque cuento á mi mujer.

2915 Los hombres pequeñitos
¿ para qué valen ?
Para tapón de cubas
cuando se salen.

2916 Los hombres son malos,
dicen las mujeres.
Dime con quién andas
te diré quién eres.

2917 — Los intereses del mundo
diera yo por darte un beso.
— *Quitaté*, picaronazo :
¿ qué adelantabas con eso ?

2918 Los matrimonios de ahora
se pasean al revés ;
él va cogido del brazo,
ella va tirando de él.

2919 Los mocitos de este pueblo
tienen mucha fantasía,
con el cigarro en la boca
y la barriga vacía.

2920 Los mocitos de este pueblo
no valen una peseta ;
ni en invierno ni en verano
no se quitan la chaqueta.

2921 Los mocitos de hoy en dia,
cuando van á pretender,
llevan la chaqueta al hombro
atada con un cordel.

2922 Los mocitos que hay ahora
no valen una peseta,
que para hablar con las chicas
necesitan papeleta.

2923 Los mocitos que hay ahora
se han echado blusa azul,
zapatitos de silencio.
¡ Dios nos libre de un gandul !

2924 Los ojos de una morena
dan á un hombre tentaciones ;
los de una rubia no dan
más que frio y sabañones.

2925 Los ojos de una viudita
van diciendo por la calle :
« Esta habitación se alquila,
pero no la quiere nadie. »

2926 — Madre mia, *casemé* ;
tengo bastante dinero.
— Hija mia ¿ cuánto tienes ?
— Tengo tres cuartos y medio.

2927 Madre, venga usté corriendo,
que he visto una cosa rara :
tres mujeres en el horno
y las tres están calladas.

2928 Majo, si vienes á verme
ponte bien las alpargatas,
que tengo yo una vecina
que á todo le pone faltas.

2929 Mañana viene mi suegra
facturada en un vagón.
El que la quiera comprar
que venga por el talón.

2930 María se ha de llamar
la que conmigo durmiera,

y después de haber dormido
llamesé como quisiera.

2931 María, si vas á casa,
del tocino parte poco,
mira que está muy caro
per Chistum Dominum nostrum.

2932 María, si vas al huerto
á cortar albaricoques,
mira, corta de los tuyos,
los mios no me los toques.

2933 María, si vas al huerto,
quitaté las zapatillas,
que con la flor del romero
te se pondrán amarillas.

2934 María, si vas al prado,
cierra bien la portillera,
que hay un torito muy bravo
y *quie* entrar en tu pradera.

2935 María si vas al prado,
cierra bien las portilleras,
que va á venir tu vecina
á lavar en las praderas.

2936 María, tú eres la quina
y yo me la iré tomando;
se me van las calenturas
sin saber cómo ni cuándo.

2937 Maridito, *mueretė*,
que ya has vivido bastante;
quedamé con algo lustre
para engañar otro amante.

2938 Mariquita, tu rodete
un fraile se lo encontró;
pensando que era un bonete,
á la manga se lo echó.

2939 Más allá del infierno
cincuenta leguas,
hay un infierno aparte
para las suegras.

2940 Más de mil suegras
van al infierno:
la mia la primera
tocándo un cuerno.

2941 Más quisiera ser higuera
y echar higos á menudo,
que no ser doncella honrada
y casarme con un viudo.

2942 Matarile fue al infierno
á pedir un poco sal;
salió el diablo con los cuernos
y no se lo quiso dar.

2943 Me *cagüen* diez y en san diez,
cómo me quiere mi suegra!
que cuando come lechuga
me da las hojas de afuera.

2944 Me *cagüen* la pena negra
y en la ronda del tabaco,
y en el candil de mi abuela
que no tiene garabato.

2945 Me casé con un herrero
por tomar cosa caliente;
todos los dias me daba
con el martillo en los dientes.

2946 Me casé con un pastor
pensando de adelantar;

se murieron las ovejas,
quedó en casa el animal.

2947 Me casé con un pastor
creyendo que era señora,
y á la mañana siguiente:
« Echa las vacas, pastora. »

2948 Me casé con un pastor
por dormir en buena cama.
Luego vino á resultar
que el colchón no tenia lana.

2949 Me casé con un viejo
por la moneda.
La moneda se acaba
y el viejo queda.

2950 Me casé con un viejo
sólo por reir;
puse la cama en alto,
no pudo subir.

2951 Me casé con una beata
por tener parte con Dios.
A ella se la llevó el diablo
y á mí poco me faltó.
Dame las llaves del cuarto
donde me tienes metida,
que quiero salir al campo
á llorar mi triste vida.

2952 Me casé con una vieja
que se meaba la cama;
la cambié por una burra
y no me volvieron nada.

2953 Me dijo una casadita:
— Solterita no te cases.
— Solterita estabas tú
y bien te gustó casarte.

2954 Me diste un millón de besos
y te devolví unos treinta.
¡ Qué ganas tengo de verte
para ajustarte las cuentas !

2955 Me dijiste que era un gato
el que entró por tu ventana.
En mi vida he visto yo
gato negro y con sotana.

2956 Me embarqué en una avellana,
me pasé á la Morería
á buscar pelos de rana,
porque en España no había.

2957 Me ha pretendido un maleta
y yo le dije que no,
que gente que no se arrima
¿ para qué la quiero yo ?

2958 Me han dicho que no me quieres
y me has hecho un gran favor.
Pa coger una marrana
me voy por ella á León.

2959 Me han dicho que te casas
con un Santiago.
Si fuera el de Galicia
no fuera malo.

2960 Me han dicho que tu madre
los ojos cierra.
¡ Ojalá los cerrara
y no los abriera !

2961 Me han pedido relaciones
dos chiquillos de la orquesta,
y mi madre ha contestado:
Son quebrantos de cabeza.

2962 Me *llamastes* atrevido

porque entré por tu ventana.
Más atrevido es aquel
que entra y no te dice nada.

2963 Me *llamastes* atrevido
porque entré por tu ventana.
Más atrevido fué el otro
que entró contigo en la cama.

2964 Me llevaron la burra,
también la albarda ;
me llevaron la cincha
y la cabezada ;
todo me lo llevaron,
no me dejaron nada.

2965 Me metí contrabandista
de tabaco y aguardiente,
y me pillaron los guardias.
¡ Ahora sí que vale fuerte !

2966 Médicos y cirujanos
no van á misa mayor
porque los difuntos dicen :
« Ese fue quien me mató. »

2967 Metí leña en tu corral
para casarme contigo,
y ahora que ya no me conoces
la leña es la que te pido.

2968 Mi abuela tiene una burra,
en la burra mando yo ;
cuando quiero digo *¡ arre !*
cuando quiero digo *¡ so !*

2969 Mi caballo me costó
ciento cincuenta doblones,
y mi mujer me costó
una misa y tres pregones.

2970 Mi carbonero, madre,
tiene una maña :
con el carbón y el cisco
hace la cama.
Vaya una gracia,
vaya un salero
que tiene, madre,
mi carbonero !

2971 Mi madre me castigaba
con el rabo de una oveja.
Enmendarme yo quería,
pero el rabo no me deja.

2972 Mi madre es una farruca,
mi padre farruco es,
y yo, como soy farruco,
farruco tengo de ser.

2973 Mi madre me dijo un dia
que á qué santo le rezaba ;
yo la dije : Madre mia,
rezo aquel que tengo gana.

2974 Mi madre me lo decía
y yo me lo figuraba,
que la mujer de mi hermano
debía ser mi cuñada.

2975 Mi madre me predica
y yo la digo :
Predicar en desierto,
sermón perdido.

2976 Mi marido en los toros
bien se divierte.
Todo el mundo se alegra
de ver su gente.

2977 Mi marido es borracho ;
yo soy tan buena,

si él bebe una cuartilla
yo bebo media.

2978 Mi marido es un buen Juan
que hago la cama y le acuesto,
y yo me voy con un fraile
á cortar flores á un huerto.

2979 Mi marido es un buen Juan;
todos los oficios sabe,
menos de fregar tinajas,
que con los cuernos no cabe.

2980 Mi marido es un santo
bajao del cielo,
coronado de espinas
del matadero.

2981 Mi marido fue á las Indias
por acrecer su caudal.
Trajo mucho que decir,
pero poco que contar.

2982 Mi maridito se ahogó
en una cuba de vino;
yo le dije: Maridito,
¡quién se ahogara contigo!

2983 Mi marido se murió
y le enterré en la cocina,
y de pena que me dió
me puse á bailar encima.

2984 Mi marido se murió
y le enterré en la mi sala;
de lástima que me dió
puse baile de guitarra.

2985 Mi marido, señores,
es el c'abrocha
las botas al infante
cuando va á Atocha.

2986 Mi mujer calza y viste,
yo como y bebo;
yo no sé dónde sale
tanto dinero.

2987 Mi mujer y mi caballo
se murieron en un dia.
¡Qué mujer ni qué demonio!
¡Caballito de mi vida!

2988 Mi padre me pega palos
el lunes por la mañana;
yo le digo: Padrè mio,
buen principio de semana.

2989 Mi padre y mi madre son
un hombre y una mujer.
Ellos hizieron su gusto,
yo también le quiero hacer.

2990 Mi prima siempre es mi prima
y mi cuñada, çuñada,
que si muere el hermano
ya no es cuñada ni es nada.

2891 Mi suegra me quiere dar
una cruz para el rosario,
y yo tengo con su hija
corona, cruz, y calvario.

2992 Mira, *casaté* temprano,
que te se seca el tempranero;
tienes una cebadita
que de balde ṭe la siego.

2993 Mira qué corro de mozos
como pinos de derechos,

y luego llegan las quintas
y ninguno *tie* provecho.

2994 *Miralá* por donde viene
la tuna de mi mujer,
con el pañuelito blanco,
cansadita de correr.

2995 *Miralé* por donde viene
el que me da la alegría ;
aunque es moreno de cara
lleva una pierna *torcía*.

2996 Mocitas, alerta, alerta,
que en los hombres no hay en-
[gaño,
que en sacudiendo la capa
sale el polvo y queda el paño.

2997 Mocitas, si queréis mozos,
hacerles de hierba buena,
que los mocitos de ahora
no salen de la taberna.

2998 Mocitas, si queréis mozos,
hacerles de papel blanco,
que los mocitos de ahora
no ganan para tabaco.

2999 Mocitas, si queréis mozos,
hacerles de peregil,
porque los mozos de ahora
no ganan *pa* presumir.

3000 Molino que estás moliendo
el trigo con tanto afán,
tú estás moliendo el harina
y otros se comen el pan.

3001 Morena, si yo te pillo
en callejón sin salida,
bien puedes decir á voces :
¡ Me tocó la lotería !

3002 Morenita de mis ojos,
de mi corazón regalo :
dame un poquito de lumbre
para encender el cigarro.

3003 Morenita de mis ojos,
el cielo de Dios te asistá ;
si se enamoran los ciegos
¿ que harán los cortos de vista ?

3004 Morenita, morenita,
véte á lavar á un pilón,
que por mucho que te laves
eres negra de nación.

3005 Muchos con la esperanza
viven alegres ;
muchos son los borricos
que comen verde.

3006 Ni al demonio se le ocurre
lo que hizo ayer mi vecina,
que echó á la gata los pollos
creyendo que era gallina.

3007 Niña, si alguien te pregunta
las horas que tiene el dia,
respondelé con salero :
A las doce es medio dia.

3008 No digo mal de los hombres
ni tampoco digo bien,
y si les viera en la horca
tiraría del cordel.

3009 No digo mal de los hombres
porque me he criado entre
[ellos.

Mala bomba les aplane,
fuego de alquitrán en ellos.

3010 No estás poco satisfecha
porque te vas á casar.
Deja que tengas dos hijos
y entonces me lo dirás.

3011 No hay animal como el piojo
que viva con más regalo;
come carne cuando quiere,
le llevamos á caballo.

3012 No hay cosa que más despierte
que dormir junto á un herrero,
acostarse sin cenar,
levantarse sin dinero.

3013 No hay hombres en este mun-
[do
que no les guste la jota,
la magra y el salchichón,
las mujeres y la bota.

3014 No hay mejor lotería
para una moza
que el encontrar á un tonto
que quiera boda.

3015 ¿No hay quien me compre una
[casa
de tres que traigo á vender?
Una hambre, otra cuchara
y otra ganas de comer.

3016 No me pegue usté, madre,
yo seré buena
cuando el agua del rio
atrás se vuelva.

3017 No me tires chinitas,
tiramé nueces;
tiramelás á pares,
cuatro en dos veces.

3018 No quiero que me des nada
más que un beso y un abrazo,
una liga de tu media
y un lazo de tu zapato.

3019 No son todos cazadores
los que por el monte van;
unos cazan las perdices
y otros las hijas de Adán.

3020 No sé cómo no florece
la escoba con que tú barres,
siendo tú tan buena moza
por la boca de tu madre.

3021 No te asomes al balcón
cuando pase por tu casa,
y si es que quieres te asomas,
que á mí no me importa nada.

3022 No te cases con herrero,
carita de serafín;
con el ruido del martillo
no te dejará dormir.

3023 No te enamores, majo,
en dia de fiesta,
que la que es más marrana
va más compuesta.

3024 No te fies de la nuestra
por fino que sea el paño;
la manzana colorada
por adentro tiene el daño.

3025 No te fies de los gatos
aunque los veas sin uñas,

porque el que de raza viene
hasta con el rabo *aruña*.

3026 No tengo vicio ninguno
sino el de fumar tabaco,
jugar á la treinta y una,
sin contar que soy borracho.

3027 Pajarito que cantando
buscas el viento ligero,
¡qué lástima de escopeta
para preparar mi almuerzo!

3028 Para alivio de mis males
me dio Dios una tontona,
que si la pego se rie
y si la acaricio llora.

3029 Para cantar y bailar
el cojo lleva la fama,
pero para trabajar
tiene la patita mala.

3030 Para cuando me case
ya tengo un gato;
ya no tiene mi padre
que darme tanto.

3031 Para no llegar á viejo
¿qué remedio me darás?
— *Meteté* á servir á un amo
y siempre mozo serás.

3032 ¿Para qué quiere el cura
perro de caza,
si la caza que busca
la tiene en casa?

3033 ¿Para qué quieres el pelo
que te llega á la cintura,
si eres hija de hortelano
criada entre la verdura?

3034 ¿Para qué vas y vienes
á la botica,
si el dolor de las muelas
no te se quita?

3035 Para un hijo que tiene
la chapucera,
quiere que de los cielos
baje la nuera.

3036 Parece mentira, niña,
lo que vamos descubriendo:
tu casa no tiene llave,
entra Juan y sale Pedro.

3037 Parece tu cuerpo un saco,
tu cintura una talega,
tu pecho dos celemines,
tu boca una cebadera.

3038 Parecen tus orejas
aventadores
y tu boca, Portillo
de Embajadores.

3039 Paternoster por mi abuela
que cayó de un perujal.
Si cayó que no cayera,
que no fuera á golosear.

3040 Peluqueros, modistas,
y mercaderes
son los tres elementos
de las mujeres.

3041 Pequeñita y redondita
como grano de pimienta.

¡ Quién te pudiera sacar
por debajo de la puerta!

3042 Permita Dios que te vea
sin camisa y sin calzones
y con un palo en la mano
espantando los ratones.

3043 Pierde el perro y pierde el pan
quien da pan á perro ajeno ;
yo á ti no te he dado pan
por no perder más que el perro.

3044 Por acostarme anoche
á lo bolero,
por echarme en la cama
me eché en el suelo.

3045 Por aquel *bujero*
relumbra un candil.
¡ Qué rica tejada
mus van á partir !

3046 Por cada lunar que tengas
te he de dar cuatro mil besos.
Dios te dé tantos lunares
como estrellas tiene el cielo.

3047 Por cantar la malagueña
á la puerta de un molino,
me dieron cincuenta reales
y me molieron el trigo.

3048 Por cojer un capullito
que lleva la petenera,
ha empeñado un señorito
el gabán y la chistera.

3049 Por decir ¡ *viva San Roque* !
me llevaron prisionero,
y ahora que estoy en la cárcel
¡ Viva San Roque y el perro !

3050 Por el canal de tu pecho
se pasea un barco inglés.
¡ Quien fuera marinerito
para pasear en él !

3051 Por el punto de tu media
yo quise subir al cielo,
y en el camino encontré
el portillo del infierno.

3052 Por el rio abajo va
un ratón dando las quejas,
porque le han quitado el rabo
para hacer moños á viejas.

3053 Por ganar cuatro perras
vas á aceitunas,
y te estás trabajando
hasta la una.

3054 Por la calle abajito
van dos ratones;
uno va haciendo media
y otro calzones.

3055 Por la calle abajo
va la mi perra,
con aguja en el rabo,
que es costurera.

3056 Por la calle abajo baja
una gallina recula ;
va tirando de pantorra,
que toda la calle es suya.

3057 Por la calle abajo va
un ratón dando las quejas,

que le han arrancado el rabo
para devanar madejas.

3058 Por la calle abajo va
un ratón dando las quejas,
que le han arrancado el rabo
para hacer moños á viejas.

3059 Por la calle abajo va
un ratón haciendo media,
con las agujas de palo
y el ovillo de madera.

3060 Por la calle abajo va
una gallina con pollos,
y la vieja va detrás
que la llevan los demonios.

3061 Por la calle de la Sierpe
cantaba una solterona :
« Maldita sea mi suerte,
nadie quiere mi persona. »

3062 Por la calle van vendiendo
la hacienda de un sacristán.
Como era larga y estrecha
nadie la quiere comprar.

3063 Por la calle van vendiendo
pañuelos de vaya, vaya.
Madre, cómpreme usted uno
antes que el hombre se vaya.

3064 Por la calle van vendiendo
una camisa sin mangas,
sin pechera, sin botones
y sin lienzo en las espaldas.

3065 Por la mañana, galvana ;
á medio dia calor,
por la tarde los mosquitos.
No quiero ser labrador.

3066 Por mucha agua que caiga
de aquella peña,
no se volverá blanca
la que es morena.

3067 Por pasar al otro lado
un real me llevó el barquero.
El amor de mi morena
siempre me cuesta dinero.

3068 Por un besito ni dos
echa penitencia el cura,
pero en llegando á los tres
la penitencia es segura.

3069 Por un besito ni dos,
ni tres, ni cuatro, ni ciento,
la mujer no pierde nada
y el hombre queda contento.

3070 Por vida del otro Dios,
que en el cielo no hay gobierno,
que San Juan tenía novia
y se la quitó San Pedro.

3071 Preso en la cárcel estoy,
preso por poco delito :
tan solo por una breva
que picó mi pajarito.

3072 Primero que vaya al cielo
el alma de un escribano,
tintero, papel y pluma
han de bailar el fandango.

3073 Qué bien canta la chicharra,
mejor canta el ruiseñor,

mejor canta la batija
cuando hace : *clo, clo, clo, clo.*

3074 Qué bien canta la guadaña,
qué bien ciega el cegador;
qué bueno es el vino tinto,
pero lo blanco es mejor.

3075 Qué bonita es una parra
con los racimos colgando.
Más bonita es una niña
de catorce á quince años.

3076 Qué desgraciada nací ;
ya no tengo quien me quiera,
que un novio que yo tenía
se murió comiendo peras.

3077 ¿ Qué haces *ahi*, mozo viejo,
que no te casas,
y te estás arrugando
como las pasas ?

3078 Qué hermoso pelo tiene
la sacristana,
que vale para soga
de la campana.

3079 Que no se apene tu madre
porque te cases conmigo,
que no te ha de faltar nada
para andar en cueros vivos.

3080 Que si de veras me quieres
pregunté anoche á la luna.
Se sonreía y callaba ;
me estaría haciendo burla.

3081 ¿ Qué tienes en ese pecho
que tanto gusto me da ?
Dos naranjas coloradas ;
mete la mano y verás.

3082 Qué trabajo es el servir,
en particular las mozas,
si los amos son alegres
y las amas son celosas.

3083 Que tu pasión es sincera
me repite sin cesar;
pues por eso no te quiero,
que *sin cera* no arderá.

3084 Quien de mujeres se fía
y de alpargatas si llueve,
ya se quedará descalzo
si otro calzado no tiene.

3085 ¿ Quién ha visto segar uvas
y un centeno vendimiar
y á una perra criar pollos
y á una gallina ladrar ?

3086 Quien mal anda mal acaba,
dice un antiguo refrán.
Mi novia, como anda coja,
tiene que acabar muy mal.

3087 Quién me compra, que yo ven- [do,
cuatro cosas por un real :
un zapatero y un sastre
y una aguja y un dedal.

3088 Quien quiera ver al demonio
en figura de una cabra,
que vaya á ver á mi suegra
cuando sale de la cama.

3089 Quiera Dios de los cielos
que en tu casa caiga un rayo,

entre por la chimenea
y te rompa los cacharros.

3090 *Quieremé*, niña, que soy
carpinterito de fino,
y una peseta que gano
la necesito *pa* vino.

3091 Quise elevarte un altar
al mirarte tan hermosa.
¡ Si lo llego á realizar
hago un pan como unas hostias !

3092 Quisiera ver á mi suegra
metida en una maleta,
para llevarla á empeñar
y romper la papeleta.

3093 *Quitaté* de la ventana,
no me seas ventanera,
que la que anda de ventanas,
de ciento una sale buena.

3094 *Quitaté* de esa ventana,
cara de sardina frita,
que cada vez que te veo
se me revuelven las tripas.

3095 *Quitaté* de esa ventana,
retrato de la herejía.
El que madrugó por verte
¡ qué poco sueño tenía !

3096 *Quitaté* de mi puerta,
barbero loco,
que no quieren mis padres
ni yo tampoco.

3097 San Antón, cuando era mozo,
á San Roque pegó un palo,
y el perrillo de San Roque
le mordió al cochino el rabo.

3098 San José era carpintero
y hacía muchas virutas,
y se gastaba el dinero
en aguardientes y en putas.

3099 San Pedro, como era calvo,
le picaban los mosquitos,
y su madre le decía :
Ponte la gorra, Perico.

3100 San Pedro del alma mía,
del alma mía San Pedro,
quiero sacar los calzones
por la cabeza y no puedo.

3101 San Pedro y la Magdalena
fueron á robar melones :
San Pedro llevaba mantos,
la Magdalena calzones.

3102 Se fue mi madre á misa ;
vino mi novio.
¡ Así fuese la misa
de San Gregorio !

3103 Señor alcalde mayor
no vaya usté á procesiones,
porque tiene usté tres hijas
que parecen tres pendones.

3104 Señor cura, señor cura,
confiese bien á mi madre,
y *echelá* de penitencia
que me deje *dir* al baile.

3105 Señor cura, yo voy fuera
y mi mujer es miedosa.

Vaya usté á dormir con ella,
no la pase alguna cosa.

3106 Señor Dios que no *dejastes*
tantas deudas que pagar,
si no pagamos á nadie
todos quedamos igual.

3107 Si alguno quiere mandar
un recado á los infiernos,
que aproveche la ocasión,
que mi suegra está muriendo.

3108 Si conforme cantas, hilas,
¡ adiós, libreta de estopa !
La madre de esta muchacha
estará como ella : loca.

3109 Si de guerras no entiendes,
vente á mi casa,
y encontrarás en ella
dos mil batallas,
nacidas todas
de que unos quieren ajos
y otros cebollas.

3110 Si el sol se volviera un queso
y las estrellas molletas
y el mar se volviera vino,
¡ qué tragos y qué zoquetes !

3111 Si en el sexto no hay perdón
ni en el séptimo rebaja,
ya puede Nuestro Señor
llenar el cielo de paja.

3112 Si fuera buzón tu boca
y tus besos fueran sellos,
¡ cuánto darías que hacer
al personal de correos !

3113 Si la luna tiene cuernos,
ella los quiere tener.
Por listo que sea un hombre
se la pega una mujer.

3114 Si la mar fuera de vino
y las montañas molletes
y la tierra fuera queso,
¡ qué tragos y que zoquetes !

3115 Si los besos de los hombres
fueran sellos y sellaran,
más de cuatro muchachitas
llevaran sello en la cara.

3116 Si los besos prendieran
como prende el perejil,
la cara de mi morena
parecería un jardín.

3117 Si me caso contigo
me da mi madre
un olivar que tiene
puesto en el aire.

3118 Si me caso y tengo suegra,
ha de ser con condición
que si vive más de un año
la retuerzo el cervigón.

3119 Si me caso y tengo suegra,
ha de ser con condición
que si al año no se muere
la tengo que matar yo.

3120 Si me caso y tengo suegra,
la tengo de regalar
un puñado andrinos verdes
por ver si la puedo ahogar.

3121 Si me das el perejil

que tienes, niña, en el huerto,
yo te daré longaniza,
que mañana mato el puerco.

3122 Si me quieres, *dimeló*,
y si no, dame aguardiente,
verás como me emborracho
como persona decente.

3123 Si me quieres, te advierto
que soy triana;
con el mejor amigo
juego á la barra.

3124 Si mi madre fuera mora
y me pariera en Orán,
gastaría yo babuchas
lo mismo que cada cual.

3125 Si mi marido se muere
no es por falta de alimento,
que á la cabecera tiene
dos tomates y un pimiento.

3126 Si quieren saber, señores,
mi nombre y el de mi hermano,
á él le llaman .. le llaman...
y yo me llamo... me llamo...

3127 Si quieres mujer bonita
te vas á Villaviciosa,
que de allí la traje yo
tuerta, jorobada y coja.

3128 Si quieres que el dinero
nunca te falte,
cuando tengas un duro
nunca le gastes.
Y sobre todo
procura, si es posible,
que no esté solo.

3129 Si quieres que las damas
tras de ti anden,
cuando vayan andando
ponte delante.

3130 Si quieres que suba, suba,
como un gato subiré,
entraré por la ventana
y contigo dormiré.

3131 Si quieres que te cante
la porrusalda,
quitaté la camisa
quedaté en falda.

3132 Si quieres que te cuente
cuántos son cinco,
subeté al campanario,
tiraté un brinco.

3133 Si quieres que te diga
lo que tú vales,
ven conmigo á la sombra
de esos nogales.

3134 Si quieres que te lo diga,
ven acá y te lo diré:
tu padre y tu madre fueron
un hombre y una mujer.

3135 Si quieres que te lo meta,
ven acá y te meteré
la media en el zapatito
y el zapatito en el pie.

3136 Si quieres que te quiera,
compra un borrico,
coloradas las patas,
verde el hocico.

3137 Si quieres que te quiera,

compra un borrico
que tenga cuatro patas
y el rabo cinco.

3138 Si quieres que te quiera,
cómprame un burro
para andar á caballo
por todo el mundo.

3139 Si quieres que te quiera,
cómprame un burro
que tenga dos orejas
detrás del culo.

3140 Si quieres que te quiera,
dame confites,
que se me han acabado
los que me *distes*.
Que toma ese ramo
que de rosas verdes,
que toma ese ramo,
¡ qué fresquito viene !

3141 Si quieres que te quiera,
dame doblones,
que es moneda que alegra
los corazones.

3142 Si quieres que te quiera,
dame dos reales,
que se han encarecido
los materiales.

3143 Si quieres que te quiera,
dímelo pronto,
mira que hay poca vida
y el tiempo es corto.

3144 Si quieres que te quiera,
me has de dar antes
gargantilla de oro,
cruz y diamantes.

3145 Si quieres que te quiera,
me has de dar antes
un pañuelo que tenga
cuatro levantes.

3146 Si quieres que te quiera,
me lo has de pagar,
por cada cariñito
me has de dar un real.

3147 Si quieres que te quiera,
me lo has de pagar,
que también mi cariño
cobra su jornal.

3148 Si quieres que te quiera,
vende una mula,
compraté unas pendientes
de media luna.

3149 Si quieres que vaya y venga,
ten empedrada tu calle
con los dientes de tu boca
y los ojos de tu madre.

3150 Si quieres que yo te quiera,
ha de ser con condición
que lo tuyo ha de ser mío
y lo mío tuyo no.

3151 Si quieres que yo te quiera,
has de enladrillar el Ebro,
y después de enladrillado
seré tuya si yo quiero.

3152 Si quieres saber mi nombre,
mi nombre es el de mi her-
[mana,

pues yo me llamo... me llamo...
y ella se llama... se llama...

3153 Si quieres saber mi nombre
y también el de mi hermana,
mi hermana se llama Pepa
y yo me llamo Atilana.

3154 Si quieres saber quién soy
y de qué linaje vengo,
levanta el faldón de atrás,
verás que *culamas* tengo.

3155 Si quieres ver al demonio
en figura de una cabra,
meteté con la mi suegra
cuando sale de la cama.

3156 Si quieres vivir alegre
casaté con un corneta;
por la mañana diana
y por la tarde retreta.

3157 Si supiera que estabas
en los melones,
fuera á que me cosieras
los pantalones.

3158 Si supiera seguidillas
como sé comer tocino,
no me ganaran á mí
las hijas de mi vecino.

3159 Si supiera que estabas
lavando sola,
fuera á que me lavaras
la camisola.

3160 Si te casas, mi vida,
casaté en Cuenca,
que allí anda muy barata
la cornamenta.

3161 Si te dan chocolate,
tomaló, boba,
que la reina de España
también lo toma.

3162 Si te encuentro en la calle
me lo tienes que dar
el tacón de tus botas
para taconear.

3163 Si tu marido es celoso
dale á comer chicharrones,
verás con la mantequita
qué suavito te se pone.

3164 Si tu padre quiere un rey,
la baraja tiene cuatro;
rey de copas, rey de espadas,
rey de oros y rey de bastos.

3165 Si tuviera dos caras
como tú tienes,
me pondría dos pares
de pelendengues.

3166 Si tuviéramos aceite
ajo, primentón á sal,
haríamos unas sopas,
pero no tenemos pan.

3167 Si vas á misa por verme,
no vayas á la mayor,
ni tampoco á la rezada,
pues á ninguna voy yo.

3168 Si yo quiero á mi amante
es porque tiene

color de chocolate
que nunca pierde.

3169 Soy emperador del hambre
y marqués de la miseria,
visitador de pajares,
comerciante en ropa vieja.

3170 Soy maestro examinado
de las cucharas de pan;
tengo el oficio parado
por falta de material.

3171 También yo quisiera ser
caracol en algún tiempo,
para yo poder llevar
la casa sobre los cuernos.

3172 Tanta peineta en el pelo,
tantos rizos y papeles,
y tu padre las abarcas
amarradas con cordeles.

3173 Tanto *reló* de oro,
tanta cadena,
luego van á su cena
y no tienen cama;
y ellos disponen
que se ponga la mesa
con tenedores.
La mesa ya está puesta
con un pañuelo,
un tenedor de palo
y un mal puchero.
El puchero está roto,
tiene una raja;
por allí se le sale
la calabaza.

3174 Tanto subir y subir,
tanto bajar y bajar,
las zapatillas romper
y otras no poder comprar.

3175 Tanto subir y subir,
tanto bajar y bajar,
tanta alpargata romper
y otro te la ha de llevar.

3176 Tanto vestido blanco,
tanta basquiña,
y los piojos bailando
la marusiña.

3177 Tanto vestido blanco,
tanto sombrero,
y en casa las agujas
echando un sueño.

3178 *Tapaté*, que te se ve
el árbol del paraíso;
tapaté, que te se ve,
porque te quiero te aviso.

3179 Te andas alabando
porque eres alta.
Pa mula de mi coche
tienes la marca.

3180 Te di un beso y luego otro
y los que me dió la gana.
Si los besos fuesen granos,
¡cómo tendrías la cara!

3181 Te has echado delantal
con puntilla alrededor.
Eso sí que es vanidad
para hija de un tejedor.

3182 Te miro yo algunas veces,
te pones muy colorada

y yo bien sé los motivos;
descuida, no diré nada.

3183 Te quiero como si fueras
cinta de mis alpargatas.
Mira si te quiero bien,
que te quiero por las patas.

3184 Te quiero como si fueras
cinta de mis zapatillas.
Mira si te quiero bien,
que te quiero por la orilla.

3185 Tenemos nuevo gobierno:
á mi lo mismo me da.
Todos son los mismos galgos
con diferente collar.

3186 Tengo á mi suegra rabiando,
que la llevan los demonios;
tiene un pelo en la cabeza
y quiere que la haga un moño.

3187 Tengo de hacer un vestido
de color de perejil,
para que las envidiosas
se acaben de consumir.

3188 Tengo de hacer un vestido
de siete varas de largo,
para que las malas lenguas
corten de él y dejen algo.

3189 Tengo de ir á Francia
montado en un mosquito,
pa que digan los franceses:
¡Qué caballo más bonito!

3190 Tengo dos calabazas
en una cesta;
mi madre me pregunta:
«¿Qué fruta es esta?»
y yo la digo:
«Un regalo que tengo
para un amigo.»

3191 Tengo ganas de comer;
de buena gana comiera
un libra de escabeche,
después á la escabechera.

3192 Tengo gana de comer
una lengua bien guisada,
de esas que andan por el mundo
quitando crédito y famas.

3193 Tengo las calabazas
puestas al humo;
al primero que llegue
se las emplumo.

3194 Tengo lo que tú no tienes:
un reló que da la hora
y un molinito que muele.

3195 Tengo oro, tengo plata,
tengo un navío en la mar,
tengo la muger bonita:
¿quién me manda trabajar?

3196 Tengo un hambre que no ves,
tengo una sed que me mata,
tengo una tuna muy grande
que me hace andar á gatas.

3197 Tengo un mandil de lunares,
que el dia que me le pongo
tengo los novios á pares.

3198 Tengo un novio señorito
con sombrero de copa alta.

Si le quieres conocer,
machacá, niña, machaca.

3199 Tengo una novia muy fea;
con ella me las compongo,
que la pego en la barriga
y la suena como un bombo.

3200 Tengo una rosa en agua
y es para Pepe,
y el agua para Paco,
pa que refresque.

3201 Tengo yo un tio cura
beneficiado,
que me dice una misa
si se la pago.

3202 Tengo yo un tio cura
que si me muero,
me enterrará de balde
por el dinero.

3203 Tiene la mi novia
unas pantorrillas
que parecen hilos
de atar morcillas.

3204 Tiene mi dama un tintero
con tan linda salvadera,
se cansa de echarla polvos
y nunca se la ve llena.

3205 Tiene mi maridillo
venas de loco,
unas veces por mucho
y otras por poco.

3206 Tienes el andar de cabra
y el hocico de ternera;
si te *hai* ofendido en algo,
perdona, patas de yegua.

3207 Tienes el andar de pava
y el meneo de paloma,
ojitos de águila real,
carita de emperadora.

3208 Tienes el andar de pava
y el meneo de perdiz,
los ojos de enganchadora;
no me has de enganchar á mí.

3209 Tienes en tu delantal
pintados cuatro leones.
Eso sí que es arte y maña
para robar corazones.

3210 Tienes en tu delantal
pintaditos dos leones.
Esta sí que es artimaña
para engañar á los hombres.

3211 Tienes mucha fantasía
y en la cabeza mucho aire,
y en los cuernos de la luna
tienen la hacienda tus padres.

3212 Tienes ojos de que sí,
carita de no negarlo.
Dame un poquito de lumbre
para encender el cigarro.

3213 Tienes ojos de que sí
carita de no negarlo.
Si te pido una limosna,
no lo tires por lo malo.

3214 Tienes un *déjame entrar*
con un *déjame salir*,

con un *tente que me caigo*,
con un *qué se me da á mí*.

3215 Tienes una boquita
como un anillo,
que te cabe una rosca
y un panecillo.

3216 Tienes una carita
de san Antonio,
y una condicioncita
como un demonio.

3217 Tienes una carita,
pero qué cara,
que de balde es carita,
de balde es cara.

3218 Tienes una cinturita
que anoche te la medí
con la cinta de la burra
y la tuve que añadir.

3219 Tienes una cinturita
que anoche te la medí
con vara y media de cinta;
catorce vueltas la di.

3220 Tienes unos *ojirris*
tan *chiquitirris*,
que me los comería
con *tomatirris*.

3221 Tienes unos ojos, niña,
que te lloran aguardiente,
pero tienes una cara
que al sol le dice *detente*.

3222 Tiré un tirito al trabajo.
¡Viva la holgazanería!
Para de juerga, la noche,
para descansar, el dia.

3223 Toda la gente me dice:
¿Cómo no te casas, Juan?
Las que quiero no me quieren,
las que no quiero me dan.

3224 Todas las feas del mundo
se juntaron una tarde,
á pedir á San Antonio
que las bonitas se acaben.

3225 Todas las mozas le piden
á San Antonio un buen novio,
y yo pido á San Perico
buena cosecha de mosto.

3226 Todas las mujeres son
zalameras *pa* comer,
y en marchándose el marido,
venga el jarro y la sartén.

3227 Todas las suegras son brujas,
que lo dice el repertorio,
que hacen pasar á las nueras
las penas del purgatorio.

3228 Todo el dia, niña hermosa,
pensando en ti me lo paso,
lo mismito que el ratón
debe pensar en el gato.

3229 Todo el dia se la vá
á tu madre en alabarte,
á ti, niña, en componerte,
y los mozos en dejarte.

3230 Todo el hombre que se casa
se parece al caracol,

que se echa la casa á cuestas
con más fatigas que Dios.

3231 Todo el que quiera tener
á su mujer bien segura,
que se la amarre á un pesebre
como si fuera una burra.

3232 Todos quieren á la rubia,
la rubia no quiere á nadie;
la rubia se va á quedar,
como la luna, en la calle.

3233 Tres cosas le pido á Dios
y el cielo me las conceda:
una tela y un telar
y una tejedora nueva.

3234 Tú eres pera, yo soy dátil,
tú eres zarza y yo me enredo,
tú eres fuente y yo soy agua,
tú eres huerta y yo te riego.

3235 Tu madre me llamó ganso.
Dila que si *quie* una pluma,
que la pluma de los gansos
son abanicos de algunas.

3236 Tu marido y el mio
van á Linares.
Van *á* por cuatro bueyes;
vendrán tres pares.

3237 Tus pies son muy ligeros
para la bulla,
y tus dedos muy torpes
para la aguja.

3238 Un albañil se cayó
de la torre de una iglesia.
No se hizo daño en los pies
porque cayó de cabeza.

3239 Un amor tengo sastre
y otro barbero
y otro más guapo tengo
chocolatero.

3240 Un aragonés se empeña
que el Ebro corre al revés;
no crea que gana el Ebro,
que gana el aragonés.

3241 Un asturiano en Asturias
vendió siete castañales,
para comprar á su hijo
gargantillas y corales.

3242 Un bárbaro de un barbero
morenita me llamó.
Yo de morenita paso,
pero el de barbero no.

3243 Un barco que naufragó
llevaba á bordo á mi suegra,
por eso los calamares
tienen la tinta tan negra.

3244 Un baturro y un gallego
se apostaron á correr;
el uno llegó primero
y el otro llegó después.

3245 Un calvo por la calle
va sin montera;
un pájaro le caga
la calavera.

3246 Un capitán retirado
cansado del real rvicio

á una niña de quince años.
la enseñaba el ejercicio.

3247 Un ciego estaba mirando
como se quema una casa,
un mudo llamaba gente
y un cojo acarreaba agua.

3248 Un cojo cojeando
cogía coles,
y otro cojo decía :
¿ Cojo, qué coges ?

3249 Un cojo cayó en un pozo,
otro cojo le sacaba,
otro cojo le decía :
Cojo, ya no vales nada.

3250 Un dia que te besé
me *distes* cuatro cachetes.
No sabes tú las ganillas
que tengo de que me pegues.

3251 Un escribano y un gato
se cayeron en un pozo :
como los dos eran gatos
se arañaban uno á otro.

3252 Un fraile comió chanfaina
y luego bebió agua fría,
y toda la noche anduvo :
« ¡ Barriga del alma mia ! »

3253 Un fraile fué á un peluquero
á que le hiciera los rizos,
y tenía la cabeza
como un melón invernizo.

3254 Un fraile pegó á otro fraile
un pellizco en la barriga ;
si le pega más abajo...
no le pega más arriba.

3255 Un fraile y una monja
y una beata :
tres personas distintas,
ninguna santa.

3256 Un gato fue *á por* sardinas
y le faltaba un ochavo,
y le dijo al sardinero :
« Si no me las das, te araño. »

3257 Un gitano se murió
y mandó en el testamento,
que le enterraran en viña
para chupar los sarmientos.

3258 Un hombre tropezó en Cádiz,
en Sevilla se cayó,
fue rodando hasta Madrid
y en Francia se levantó

3259 Un jorobado me ronda
las tapias de mi corral;
¡ si pensará el jorobado
que á mí me ha de jorobar !

3260 Un novio muy rumboso
llevó á su novia
á comer caracoles
en pepitoria.

3261 Un pastor en el campo
dijo á su cacha :
« ¡ Ojalá te volvieras
una muchacha ! »

3262 Un pastor en el monte
con grande anhelo,

baila las seguidillas
con un carnero.

3263 Un pastor en un alto
parece un burro,
con el zurrón al hombro,
la cacha al culo.

3264 Un perro con un cuerno
corre que rabia,
y un viejo con doscientos
sesmula y calla.

3265 Un ratón se confesaba
á la sombra de un limón,
y al tiempo de arrodillarse
se le rompió el pantalón.

3266 Un sabio de los muchos
que yo conozco,
ha reventado anoche
de puro tonto.

3267 Un señor de levita
se me ha perdido,
lo he puesto en los diarios
y no ha parecido.

3268 Un sombrero de tres picos
cayó por una ventana,
y la quitó los hocicos
á una recua que pasaba
de setenta y tres borricos.

3269 Un zapatero de viejo
le decía á su zapato:
Así te volvieras niña
de catorce á quince años.

3270 Un zapatero mocoso
que al cielo quiso subir,
iba manchado de pez:
no le quisieron abrir.

3271 Un zapatero y un sastre
y un oficial de barbero,
son tres personas distintas
y ninguno verdadero.

3272 Una beata y un fraile
se cayeron en un pozo,
y la beata decía:
¡ Qué fresquito tan hermoso !

3273 Una carta te escribí
el catorce del corriente:
« Si quieres venirte, estáte;
si quieres estarte, vente. »

3274 Una casada me mata,
una viuda me hace el hoyo,
una solterita, madre,
me mete en el purgatorio.

3275 Una casadita llora
que se la murió el marido,
y otra casadita dice:
¡ Cuándo se morirá el mio !

3276 Una casita en el campo,
una mujer que me quiera,
uu barril de vino añejo,
y luego que lluevan penas.

3277 Una estrella y su lucero
se perdieron en un valle.
Mira no te pierdas tú
con un galán en la calle.

3278 Una joven muy coqueta
pidió novio á san Antonio,

y el santo la contestó :
« Si bajo, te arranco el moño. »

3279 Una *lumia* me llamó
cuchillo de melonero ;
yo la dije : *Lumindera*,
¿ de cuántas plumas tintero ?

3280 Una monja fué á lavar
los calzoncillos de un fraile ;
no los supo jabonar,
se volvió á casa con aire.

3281 Una monja se cayó
de la ventana á la calle,
y la pobre se agarró
á la sotana de un fraile.

3282 Una monja soñando
cantó en voz alta :
« No hay mejor instrumento
que el de la flauta. »

3283 Una morenita, madre,
de pícaro me trató.
Yo de pícaro saldría
y ella de morena no.

3284 Una moza fregando
dijo al puchero :
Si tú te volverías
mozo soltero !

3285 Una muchacha tiró
á su padre las tenazas,
por no tener almidón
para planchar las enaguas.

3286 Una mujer alta y fea
que tenga bien el peinado
parece una casa vieja
que tenga nuevo el tejado.

3287 Una mujer bien peinada
amarilla y con ojeras,
no la preguntes qué tiene,
pero sí que ama de veras.

3288 Una novia que yo tuve
todas las efes tenía :
era flaca, floja, fea,
fregona, frágil, y fria.

3289 Una novia tuve yo
que la comparo á las brevas,
que la estuve madurando
pa que otro se la comiera.

3290 Una pata tengo aquí
y otra tengo en el tejado.
Mira si por tu querer
estoy poco esparrancado.

3291 Una pera no es regalo,
dos peras es mucho dar ;
pera y media para un majo
es bastante regalar.

3292 Una pera y un membrillo
me regalaron anoche.
La pera me la dió un majo
y el membrillo mi consorte.

3293 Una pulga me pica :
no será sola,
que una pulga no gasta
tanta parola.

3294 Una recién casada
puso la olla

con un cubo de agua
y una cebolla.

3295 Una rubia va á la fuente
porque la vean el pelo.
Dejalá que vaya y venga,
que ella caerá en el anzuelo.

3296 Una sartén y un cazo
me dió mi suegra;
cada vez que reñimos
el cazo suena.

3297 Una señora me dijo
que la limpiara el corral.
La primer labor que hize
fue taparla el *arbañal*.

3298 Una vez que fui monja
perdí el rosario.
Otra vez que lo sea
tendré cuidado.

3299 Una vez que te dije:
« *Comelá*, coco »,
veinticinco semanas
duró el enojo.

3300 Una vez que te quise
fué por el pelo,
y ahora que estás pelona
ya no te quiero.

3301 Una vez que te *quisé*
y tu madre lo *supó*,
como tiene el genio *asina*
todo lo *descompusió*.

3302 Una vez que yo te quise
y se lo dije á mi abuela,
estaba comiendo sopas
y me tiró la cazuela.
Verdi, verdi está
el tomillo en el rio,
verdi, verdi está,
peru no ha *floreciu*,
ya florecerá.

3303 Una vieja de mil años
y otra de mil y quinientos,
echaron andar á un niño
que tenia setecientos.

3304 Una vieja de ochenta años
y un viejo de ochenta y dos
arrollaban á una niña
que tenía ciento dos.

3305 Una vieja en un espejo
se miraba la barriga,
y decía suspirando:
¡ Qué fábrica más antigua!

3306 Una vieja más que vieja,
más vieja que san Hilario,
tenía las uñas negras
de *arrascarse* el calendario.

3307 Una vieja muy revieja,
de setenta navidades,
me dijo que si quería
gozar de sus mocedades.

3308 Una vieja muy vieja
dijo al pan duro:
Si te pillara en sopas
¡ yo te aseguro... !

3309 Una vieja vale un duro,
una muchacha dos cuartos,
y yo, como pobrecico,
me voy á lo más barato.

3310 Una vieja y un candil
la perdición de una casa;
la vieja, gruñe que gruñe,
y el candil, gasta que gasta.

3311 Una vieja y un viejo
junto á la lumbre,
un trago y otro trago,
cayó el azumbre.

3312 Una vieja y un viejo
van á bellotas;
cuando la vieja corre,
el viejo trota.

3313 Una viudita lloraba
la muerte de su marido,
y una casada decía:
¡Cuándo se morirá el mio!

3314 Unas medias azules
me dió mi suegra;
cada vez que reñimos
me quedo en piernas.

3315 Válgame Dios, cómo llueve!
y mi amante se me moja.
Quién le pudiera meter
de cabeza en una poza.

3316 Válgame Dios, chica roja,
lo que vamos descubriendo:
tu casa no tiene llave,
entra Juan y sale Pedro.

3317 Válgame Dios, chica roja,
qué buena moza te has hecho,
delgadita de cintura
y abultadita de pecho.

3318 — Válgame Dios, marido,
qué feo eres!
— Ya no tiene remedio,
mujer ¿qué quieres?

3319 Válgame Dios, qué dicha
si yo lo logro,
una mujer que apenas
me llega al hombro.

3320 Veinticinco pesetas
hacen cien reales,
y si falta un ochavo
no están cabales.

3321 Vendí el burro, compré paja;
¡vaya una comparación!
La camisa que tenía
la vendí para jabón.

3322 Vente conmigo, viñera,
á las viñas de mi abuelo,
y debajo de una parra
te diré lo que te quiero.

3323 Vente conmigo, niña,
vente conmigo;
no será la primera
que se ha venido.

3324 Vente conmigo, niña,
vente conmigo,
que no perderás nada
ni yo contigo.

3325 Vinieron, y me dijeron
que usté ya no me quería,
y se me quedó la cara
lo mismo que la tenía.

3326 Voy al rio por ver agua
y al molino por moler,

y á tu casa voy, serrana... ..
ya lo puedes comprender.

3327 Ya no se llaman civiles
los que van por los caminos,
que se llaman pegamangas
de los cuartillos de vino.

3328 Ya no tendrá la villa
más barrenderos,
porque en yendo de largo
todas barremos.

3329 Ya sabes que te *quisi*
y siempre te estoy *quisiendo*;
el amor que te *tuvi*
siempre te le estoy *tuviendo*.

3330 Ya se murió mi suegra
la condenada;
la pelos de escarola
¡qué guerra daba!

3331 Ya se murió mi suegra
la condenada;
la pelos de demonio
ya está enterrada.

3332 Ya te he dicho, mozo joven,
que no me rondes la puerta,
que me tienes tan segura
como el agua en una cesta.

3333 — Ya viene la noche buena —
dice el gato á la morcilla.
Qué ganas tengo que llegue
pa llenar la barriguilla.

3334 Yo á los hombres les quiero
como á las uvas,
colgadas de una parra
las asaduras.

3335 Yo he visto á un hombre llorar
y me dió tanta *lastima*,
que me he subido á la torre
por ver correr las *lagrimas*.

3336 Yo he visto á un hombre llorar
á la sombra de un espino,
que también los hombres lloran
cuando están llenos de vino.

3337 Yo me casé con un viejo
por hartarme de reir.
Le puse la cama en alto,
no se podía subir.

3338 Yo me enamoré de noche
de la hija un pellejero,
y su padre que lo supo
puso á la ventana un cuero.
Yo pasaba y repasaba
y la quitaba el sombrero,
creyendo que era la niña
y era la sombra del cuero.

3339 Yo me enamoré de noche
de una dama muy bonita,
y luego que amaneció
era tuerta la maldita.

3340 Yo me enamoré de noche
y la luna me engañó.
Otra vez que me enamore,
será de dia y con sol.

3341 Yo me enamoré del aire,
del aire de una mujer.
Como la mujer es aire
en el aire me quedé.

3342 Yo me llamo, me llamo,
y ella se llama,
yo me llamo Perico
y ella Juliana.

3343 Yo me puse monterera
por ganar algunos cuartos,
y en aquel tiempo nacían
sin cabeza los muchachos.

3344 Yo no voy á la iglesia
porque estoy cojo;
me voy á la taberna
poquito á poco.

3345 Yo pegué un tiro al trabajo
¡ viva la holgazanería !
La noche para dormir,
para descansar el dia.

3346 Yo pensé que era yo solo
el que tu jardín regaba,
y ahora veo que son muchos
de tu pozo á sacar agua.

3347 Yo salí de mi cuartel
con hambre de tres semanas,
me encontré con un ciruelo
todo lleno de manzanas.
Con el ruido de las nueces
salió el amo del peral:
Muchacho, no tires chinas,
que no es mio el melonar.

3348 Yo sé cantar y bailar
y tocar la pandereta:
el que se case conmigo
lleva música completa.

3349 Yo sembré y otro sembró
en el jardín de una niña.
Al año salió una flor.
¿ De quién de los dos sería ?

3350 Yo soy una muchacha
tan bien mandada,
que de cuanto me dicen
nunca hago nada.

3351 Yo suplico que me diga
el que lo sepa acertar,
cuándo miente una mujer
y cuándo dice la verdad.

3352 Yo te quería á ti solo
y tú querías á dos:
tú querías repicar
y andar en la procesión.

3353 Yo te quería querer
y tu madre no me deja.
¡ En todo se ha de meter
el demontre de la vieja !

3354 Yo tengo un caballo bayo
que se muere por las yeguas,
y yo, como soy el amo,
me muero por las doncellas.

3355 Yo tengo un tio cura
y un tio fraile,
y un tío boticario
que hace jarabe.

3356 Yo tenía un *Agnus Dei*
al cuello, como es costumbre;
me le quitaron diciendo
qui tollis peccata mundi.

3357 Yo tenía un corderillo
y le eché á pacer en verde:

e lcorderillo perdióse ;
todo aquel que tiene, pierde.

3358 Yo tenía una novia
que se llamaba...
arrempuja la puerta
y echa la aldaba.

3359 Yo tenía veinte duros
pa comprar una mujer;
les empleé en una burra
que tenía más que ver.

3360 Yo vivo de lo que como,
como de lo que me dan,
pero masco algunas cosas
que no las puedo tragar.

3361 Zapatito picado,
medias azules,
gasta la mi morena
todos los lunes.

3362 Zape, que zape, que zape,
zape, que el gato me araña;
madre, regañe Vd. al gato,
que se me sube á la cama.

V. RELIGIOSOS

3363 A la Virgen del Rosario
tengo ofrecido un vestido
de terciopelo encarnado,
si me da lo que la pido.

3364 Allá arriba en aquel alto
hay una piedra redonda,
donde Cristo puso el pie
para subir á la gloria.

3365 Arriméme, arriméme,
fuíme arrimando,
y la Virgen del Carmen
me dió la mano.

3366 Atraca, marinero,
falúa al muelle;
Virgen de la Barquera
embarcar quiere.

Rema, rema, marinero,
rema, rema sin cesar,
que si la Virgen se pierde
la vida te ha de costar [1].

3367 Ayer tarde subí al cielo;
he visto á la Soledad,
á Jesucristo clavado
y á los ángeles llorar.

3368 Con el *Ave María*
me desayuno,
que es el ave que vuela
por todo el mundo.

3369 Cuando paso por la iglesia,
la miro de cuadro en cuadro.
No he visto mejor imagen
que la imagen del Sagrario.

1. Cántanlo los marineros á la Virgen, en la procesión por mar que se celebra en San Vicente de la Barquera.

3370 De los árboles frutales
el olivo es el mejor,
porque de él sale el aceite
para alumbrar el Señor.

3371 Dicen que las golondrinas
tienen la pechuga blanca.
También la Virgen María
fué concebida sin mancha.

3372 Dicen que nació en Egipto
la madre del Soberano;
dicen que nació en Egipto.
¡ Mi Dios, quién fuera gitano !

3373 —¡ Dónde vas, Virgen del Car-
[men,
tan triste y tan peregrina ?
— Van á bautizar á un ángel,
voy á servir de madrina.

3374 En Belén tocan á fuego,
desde aquí se ven las llamas.
Es el hijo de María
que nace de sus entrañas.

3375 En el cielo hay un rosal
con rosas de Alejandría,
que le plantó San José
para la Virgen María.

3376 En el prado de abajo
hay una ermita,
y dentro hay un tesoro,
Virgen bendita.

3377 La Virgen tiene dos lazos,
uno verde y otro azul ;
en uno dice María,
en otro dice Jesús.

3378 Las oraciones tocan:
Señor, recemos
por las obligaciones
que allá tenemos.

3379 María lava pañales
y les tiende en el romero
y los pajaritos cantan
y el agua se va riendo.

3380 Murió Cristo ¡ qué dolor !
Resucitó ¡ qué alegría !
pero no subió á los cielos
hasta los cuarenta días.

3381 Por cima de la corona
del que la misa decía
vi volar una paloma :
era la Virgen María.

3382 Por el corazón del cielo
se pasea una doncella,
que se llama Encarnación
porque Dios encarnó en ella.

3383 ¿ Qué es aquello que reluce
debajo del campanario ?
Ni es estrella ni es lucero
que es la Virgen del Rosario.

3384 ¿ Qué es aquello que reluce
debajo el altar mayor ?
Son los ojos de María
que están alumbrando á Dios.

3385 ¿ Qué es aquello que reluce
encima del campanario ?
Son los ojos de María
que están rezando el rosario.

3386 San Antonio bendito,

ramo de flores,
á las descoloridas
dalas colores.

3387 San Antonio de Padua
tiene un niñito
que ni come ni bebe
y está gordito.

3388 San José quita la vela
y San Francisco la pone,
por eso las costureras
á San José le echan flores.

3389 Si te quieres meter monja
en convento de alegría,
serás una religiosa
de las hijas de María.

3390 Ya no hay hombre como Dios
ni mujer como María,
ni santo como San Juan,
ni luz como la del dia.

VI. DE AMOR FILIAL

3391 — A la Habana me voy, madre,
échame la bendición.
— Que te la eche Dios del cielo,
prenda de mi corazón.

3392 A mi madre, en una sala
el respeto la perdí.
¿ Cómo quieres tú, serrana,
que no te le pierda á ti ?

3393 A mi madre la ofendieron ;
la ofensa lavé con sangre,
y el juez me mandó á presidio
teniendo el juez también madre.

3394 A mi madre se lo digo
y á mi padre no me atrevo :
y en diciéndolo á mi madre,
mi padre lo sabrá luego.

3395 Al campo me fuí á robar
pa alimentar á mi madre ;
cuando estaba en la agonía
me llevaron á la cárcel.

3396 Al cementerio entré un día ;
tres gotas granas sembré.
Fueron tres gotas de sangre
que por mi madre lloré.

3397 Al toque de oraciones
murió mi madre ;
por eso lloro y rezo
todas las tardes.

3398 Aquel que no tiene madre
es pajarito sin nido,
es arbolito sin agua,
es ciego sin lazarillo.

3399 Carpintero de mi vida,
hágame usté una escalera
para que suba á la cama
la pobrecita mi abuela.

3400 Cuando mi padre espiró,
mi madre, triste, lloraba,
al ver que se le apagó
el faro que nos guiaba.

3401 Cuando se murió mi madre,
dos sepulturas halló :
en el cementerio una,
y la otra en mi corazón.

3402 Cuando se murió mi madre
y yo me encontraba ausente,
vine, levanté la losa
y la di un beso en la frente.

3403 Déjame que rece un credo
al pie de esa losa fria,
donde descansan los restos
de la pobre madre mia.

3404 Dijo un sabio en la agonía
que la pena del amor
era la pena más grande,
porque aquel sabio no vió
agonizar á su madre.

3405 Dios crió una recompensa
para el cariño más grande.
Nadie se la disputó
al cariño de una madre.

3406 Dos cosas hay en el mundo
que no pueden compararse :
el amor de las mujeres
y el cariño de las mádres.

3407 El amor más verdadero
es el amor de la madre,
y el dolor de los dolores
el dolor que no ve nadie.

3408 En el cementerio entré;
á voces llamé á mi madre.
Viendo que no me responde
llamo á la Virgen del Carmen.

3409 En el cementerio entré;
sin querer pisé una planta,
y me respondió mi madre :
Estoy muerta y me maltratas.

3410 En el cementerio entré
y pisé un hueso muy frio,
y me respondió mi madre:
No me pises, hijo mio,
que eres de mi propia sangre.

3411 En la tumba de mi madre
rosas me puse á secar.
Como las regué con llanto
no se podían secar.

3412 En la tumba de una madre
no hay una flor que se seque,
mientras que viva un buen hijo
que con lágrimas la riegue.

3413 Estando preso en la cárcel
un entierro vi pasar;
era de mi pobre madre
que la llevan á enterrar.

3414 He visto á un niño llorar
á la puerta el campo santo,
y en sus lamentos decía :
« Por mi madre estoy pe-
[nando. »

3415 La pared del cementerio
con fatiga la subí,
y en ella formé un misterio :
que á mi madre yo la vi
durmiendo en un sueño eterno.

3416 Las doce del reló daban
cuando mi madre espiró.
Mi pobre padre lloraba

al ver que se le acabó
la prenda que él más amaba."

3417 Madrecita de mi alma,
mis penas voy á contarte,
que las penas de los hijos
sólo las oyen las madres.

3418 Mi madre al partir me dijo
llorando y dándome un beso:
« No lloro porque te marchas,
que lloro porque me quedo. »

3419 Mi madre malita en cama
y yo en una reunión.
Cantando una copla estaba
cuando el entierro pasó.

3420 Mi madre malita en cama
y yo sin saber qué hacer;
pidiendo de puerta en puerta
para darla de comer.
Cuando vine estaba muerta
y de lástima lloré.

3421 Murió mi madre ¡ Ay de mí !
Mi suerte quedó cautiva.
Ningún hombre es desgraciado
en lo que su madre viva.

3422 Porque á mi madre ofendieron
la ofensa lavé con sangre
y el juez me mandó á presidio
cuando él también tiene madre.

3423 Quien tiene madre y se queja
no debe escucharle nadie,
que no hay pena sin consuelo
para aquel que tiene madre.

3424 Si mi madre me viviera
como se murió, Dios mio,
otro gallo me cantara
y otro pelo fuera el mío.

3425 Todito te lo consiento
menos faltar á mi madre,
que una madre no se encuentra
y a ti te encontré en la calle.

3426 Un centimito di á un pobre
y él me bendijo á mi madre.
¡ Qué limosna tan pequeña
pa un beneficio tan grande !

3427 Una viuda va llorando
que se la ha muerto el marido.
Yo tampoco tengo madre,
que se murió siendo niño.

3428 Ya se me murió mi madre,
¡ qué dolor de madre mia !
¿ Cuándo volveré á tener
otra como la perdida ?

3429 Ya se me murió mi madre
y cada vez que me acuerdo
el corazón se me parte.

3430 Ya se me murió mi madre,
ya quedó el mundo vacío;
por eso va el viento lleno
de los suspiritos mios.

3431 Ya te he dicho que á mi madre
la tienes que venerar
como á la Virgen del Carmen
que está puesta en el altar.

3432 Yo di un beso en una tumba
y la tumba retumbó,
y era porque estaba dentro
la madre que el sér me dió.

3433 Yo pregunté al enfermero
qué tal estaba mi padre.
Me dijo que estaba bueno,
y venían de enterrarle.

VII. DE PENA Y DESESPERACIÓN

3434 A aquella torre más alta
me tengo de ir á llorar,
para que oiga mis lamentos
el Dios que en el cielo está.

3435 A la entrada un camposanto
pisé un hueso y oí un quejido :
« No me aprietes tanto el pie,
que soy tu madre, hijo mio. »

3436 A la fuente voy y bebo,
el agua no la *menoro* ;
lo que hago es aumentarla
con lagrimitas que lloro.

3437 A la luna la digo
que me acompañe.
Cuanto más se lo digo,
más tarde sale.

3438 A la mar fuera y me echara,
pero ¡ qué dirá la gente,
que vivo desesperada
y ando buscando la muerte !

3439 A la mar fueron mis ojos
por agua para llorar,
y se vinieron por ella,
que estaba seca la mar.

3440 A la orilla de una fuente
oí á una niña cantar.
¡ Qué cosas no cantaría,
que á todos hizo llorar !

3441 A la orillita del mar
me puse á llorar mis penas,
y el agua me contestó :
No la hagas y no la temas.

3442 A la orillita del rio
lloraba una valenciana
la muerte de su marido,
la enfermedad de su hermana.

3443 A la puerta el cementerio
he visto á un niño llorar
por su madre soberana,
que no la vuelve á ver más.

3444 A las dos de la mañana
vino mi hermana á llamarme :
« Levántate, hermana mia,
que se ha muerto nuestra madre. »

3445 A los altos Pirineos
me tengo de ir á vivir,
porque dicen que se gana
la gloria antes de morir.

3446 A mal tiempo, buena cara,
¡ Virgen de la Soledad !
á mal tiempo, buena cara,
que Dios nos remediará.

3447 A orillas del mar me puse
á llorar mi desventura.
Como es amargo mi llanto
busco amarga sepultura.

3448 ¿ A quién le contaré yo
lo que por mí está pasando ?
Se lo contaré á la tierra
cuando me estén enterrando.

3449 A San Antonio le pido
que me dé conformidad,
que los bienes de este mundo
Dios los quita y Dios los da.

3450 A un santo Cristo de bronce
le conté yo mi dolor.
¡ Qué dolor sería el mio,
que el santo Cristo lloró !

3451 Adios, que me voy del mundo,
porque la muerte me llama,
que quiero morir soltera
y llevar ramo de palma.

3452 Al Cristo de la Agonía
fuí mis penas á contar,
y ¡ qué tal serían ellas
cuando le hicieron llorar !

3453 Al pie de una cruz bendita
llorando me arrodillé ;
con lágrimas de mis ojos
todita la cruz regué.

3454 Al pie de una cruz bendita
llorando me arrodillé.
Las lágrimas de mis ojos
se quejaban al caer.

3455 Al pie de una fuente clara
me puse á llorar mis penas,
y el agua me respondió :
No la hagas y no la temas.

3456 Al pie del agua bendita
me puse á llorar por ti :
¡ Cuál sería mi penita
que hasta las piedras rompí !

3457 Algún dia lo era yo
el clavel de la alegría,
la rosa más encarnada
que en los rosales había.

3458 Amargamente lloraba
la silla donde me siento ;
se la han caído los palos
de tanto pasar tormentos.

3459 Arrojé un limón al alto
por ver si coloreaba.
Subió verde y bajó verde.
Mis penas nunca se acaban.

3460 ¡ Ay, que me muero, me muero !
¡ Ay, que me voy á morir !
Campanillas de mi casa,
tocar á muerto por mí.

3461 Cada vez que considero
que me tengo que morir,
á la puerta salgo y digo :
Muerte, ¿ cuándo has de venir

3462 Cada vez que paso y miro
las flores del camposanto,
le digo á mi corazón :
Ese ha de ser tu descanso.

3463 Cargadito de penas
voy por el mundo ;

gracias á que en la espalda
no me hacen bulto.

3464 Cementerio, cementerio,
¿ dónde tienes á mi prenda?
Un cuerpo tan resalado
le está comiendo la tierra.

3465 ¿ Cómo quieres que yo vaya
al jardín de la alegría,
si se marchitan las flores
al ver la tristeza mia?

3466 Comunícame tus penas,
te contaré mi dolor,
que penas comunicadas,
penas con alivio son.

3467 Corazón mio, no llores
ni te muestres afligido,
que lo que ha sido y no es
como si no hubiera sido.

3468 Corazón, no suspires,
alma, no sientas,
pensamiento, no acuerdes
de quien te acuerdas.

3469 Corazón, ¡ qué triste estás!
¿ Cómo vives en el mundo?
Suspirando me divierto
con bastante disimulo.

3470 Corazón, ¡ qué triste estás!
¿ Cuándo tendrás alegría?
Cuando el agua del arroyo
suba lo de abajo arriba.

3471 Cuando me meto en mi alcoba
siento un ruido y no sé qué.
Son las paredes que lloran
al verme á mí padecer.

3472 ¡ Cuántos hay que á la muerte
la tienen miedo,
y yo la ando buscando
para un remedio!

3473 Cuando se murió mi novia
le dije al enterrador:
Dejamé un huequecito
pa dejar mi corazón.

3474 Cuando se murió mi novia
la boquita la tapé,
porque la tierra no toque
boquita que yo besé.

3475 Dame la llave del cuarto
donde me tienes metida,
que voy á salir al campo
á llorar toda mi vida.

3476 Dicen que al médico llame
porque peligra mi vida.
No hay médico que devuelva
las ilusiones perdidas.

3477 Dicen que sólo hay un sol
y yo digo que es mentira,
que el sol mio se extinguió
y aun hay la noche y el dia.

3478 El hombre que nunca ha visto
y no sabe lo que es ver,
nunca tiene tanta pena
como el que ha visto y no ve.

3479 El que tiene una penita
se le conoce en la cara,

y yo la tengo muy grande
y nadie me la repara.

3480 En el campo de los muertos
ayer recé por tu alma.
Cantaban los ruiseñores
y pensé que me llamabas.

3481 En el cementerio entré;
flores me puse á regar.
Como las regué con llanto,
no se han podido secar.

3482 En el cementerio entré;
sin querer pisé una malva;
de la malva salió un ¡ ay !
que se me clavó en el alma.

3483 En el cementerio entré
una noche muy oscura.
« Silencio — me respondie- [ron; —
la muerte no tiene cura. »

3484 En el cementerio entré
y dije al sepulturero
que levantara la losa
para ver á mi consuelo.

3485 En el cementerio entré;
he visto un hoyo profundo,
donde se encierra el dinero,
la vanidad y el orgullo.

3486 En el cementerio entré
y oí una voz que decía:
No te vayas sin rezarme
siquiera un Ave María.

3487 En el fondo de mi pecho
tengo penas y muy grandes;
unas las saben los hombres,
otras sólo Dios las sabe.

3488 En la casa de las penas
ya no me quieren á mí,
porque tengo yo más penas
que las que caben allí.

3489 ¡ Estoy tan hecha á vivir
en la casa de la pena !
desde el dia que nací
tomé posesión de ella.

3490 Hasta las mismas gaviotas
que cruzan mares y mares,
se admiran de ver tanta agua
como por mis ojos sale.

3491 Hice un hoyito en la arena,
enterré mi pensamiento;
por no descubrir á nadie
martirio le dí á mi cuerpo.

3492 La rosa que más quería
la arrancan de mi jardín.
¿ Qué me importan otras flores
si la más bella perdí ?

3493 La Virgen de los Dolores
es la que sabe mi mal;
en su capilla me meto
y allí me harto de llorar.

3494 La Virgen de los Peligros
y el Cristo de la Agonía
son los únicos que pueden
contener la pena mia.

3495 Lágrimas pido á mis ojos,
y no hay lágrimas en ellos.

Tanto he llorado por ti
que ya ni lágrimas tengo.

3496 Lágrimas ya no me quedan
de tanto como las lloro.
Hasta las lágrimas mismas
al que sufre dejan solo.

3497 Las almohadas de mi cama
todas las noches las riego
con lágrimas de mis ojos
hasta que me rinde el sueño.

3498 Las doce eran de la noche
cuando entré en la sepultura,
y me respondió el silencio :
« La muerte no tiene cura,
pero tiene sentimiento. »

3499 Las estrellitas del cielo,
las arenitas del mar
y las penas de mi alma,
nadie las puede contar.

3500 Las estrellitas del cielo
y las arenas del mar
se parecen á mis penas
en lo largas de contar.

3501 Las flores de mi esperanza
se deshojan una á una,
y sus hojas lleva el viento
y no las devuelve nunca.

3502 Los ojitos de mi cara
¿ quién los compra ? que los ven-
[do :
mira si soy desgraciada,
que hasta los ojitos vendo.

3503 Los pajaritos y yo
nos levantamos á un tiempo,
ellos á cantar el alba,
yo á llorar mi sentimiento.

3504 Más felices que yo son
las flores del camposanto,
pues la muerte nos separa
y ellas están á su lado.

3505 No hay quien me pegue un
[tirito
que me parta el corazón,
que estoy viviendo en el mundo
con muchísimo dolor.

3506 No hay quien se arrime á mi
[cama,
que estoy tísico de pena.
Al que muere de este mal
hasta la ropa le queman.

3507 No he conocido á mi madre,
¡ madrecita de mi alma !
Quién me dará en este mundo
el querer que á mí me falta ?

3508 No se qué pena es mayor
ni qué penilla más honda,
si las penas que se cantan
ó las penas que se lloran.

3509 No tengo padre ni madre.
¿ A quién me arrimaré yo ?
Me arrimaré á la bigornia
y al banco del herrador.

3510 No tengo padre ni madre,
no tengo ningún pariente ;
soy hijo de Adán y Eva,
bautizado en una fuente.

3511 Ojos mios, no lloréis,
lágrimas, *tener* paciencia ;
el que ha de ser desgraciado
desde pequeñito empieza.

3512 ¿ Para que subes tan alto,
pícaro de pensamiento,
para qué subes tan alto
si has de bajar al momento ?

3513 Penilla sobre penilla,
sobre penilla otra pena.
Vengan penas sobre mí,
que yo soy la madre de ellas.

3514 Penita sobre penita
todo es pena para mí.
Ayer penaba per verte
y hoy peno porque te ví.

3515 Pensamiento mio loco,
yo no te puedo seguir ;
no te metas en honduras
donde no puedas salir.

3516 Pensamiento, tú me matas,
tú me tiras áp erder,
tú me traes á la memoria
cosas que no pueden ser.

3517 Por aquella cruz bendita
que en Capuchinos está,
que no me des más penita,
que no la puedo llevar.

3518 Procura no despertarme
cuando me veas dormir,
no sea que esté soñando
y sueñe que soy feliz.

3519 Quiero dejar ya la cárcel,
quiero dejar este encierro,
quiero dejar ya la vida,
quiero estar entre los muertos.

3520 Rosa me puso mi madre
para ser más desgraciada,
que no hay rosa en el rosal,
que no sea deshojada.

3521 Salgo al campo á divertirme.
Flores, *dejarme*, *dejarme* ;
el que tiene una penita
no se la divierte nadie.

3522 Si alguno tuviera penas,
que se fastidie y que rabie,
que cuando yo las tenía
no me consolaba nadie.

3523 Si canto me llaman loca,
y callada estar no puedo,
pues sólo cantando doy
á mis penitas consuelo.

3524 Si la piedra con ser piedra
al golpe del eslabón
echa lágrinas de fuego,
¡ qué será mi corazón !

3525 Si las piedras de la calle
tuvieran conocimiento,
al verme pasar á mí
lloraran de sentimiento.

3526 Si oyes tocar las campanas
no preguntes quién ha muerto,
que me estoy muriendo yo
de penita y sentimiento.

3527 Si piensas que porque canto
me paso la vida alegre,

yo soy lo mismo que el cisne
que cuando canta se muere.

3528 Soy como el caracolito
que lleva á cuestas la casa,
pues sobre mí llevo siempre
el peso de mis desgracias.

3529 Soy más duro que un navío
cuando le están carenando;
cuántos más golpes le dan,
más duro se va quedando.

3530 Tengo pena y alegría
tengo dos males a un tiempo;
cuando la pena me mata
la alegría me da aliento.

3531 Tengo una pena en mi pecho
y un dolor que si me dura,
ya me pueden ir haciendo
la caja y la sepultura.

3532 Tengo una pena, penita,
que á nadie se la diré;
yo sola la he cometido,
yo sola la pagaré.

3533 Tengo una pena, una pena,
que así se puede decir,
que yo no tengo á la pena,
la pena me tiene á mí.

3534 Tengo una pena, una pena,
tengo un dolor, un dolor,
tengo un clavo remachado
en mitad del corazón.

3535 Tiré un limón á lo alto
por ver si coloreaba.
Subió verde y bajó verde;
mis penas nunca se acaban.

3536 Todo aquel que dice ¡ ay !
es señal que le ha dolido.
Yo que digo ¡ ay, ay, ay !
¡ triste del corazón mio !

3537 Tres veces busqué la muerte
á las orillas del mar,
tres veces busqué la muerte
y no la pude encontrar.

3538 Triste estoy porque nací
y alegre porque me muero,
que me tiene dicho un ángel
que voy derechita al cielo.

3539 Tristezas me ponen triste,
tristezas salgo á buscar,
para ver si con tristezas
tristezas puedo olvidar.

3540 Un limón tiré por alto
por ver si coloreaba;
subió verde y bajó verde,
mis penas nunca se acaban.

3541 Una noche triste, oscura,
á un arroyo bajé;
oí cantar á un gilguero,
con la voz me consolé.

3542 Una piedra tiré al pozo
y me contestó la arena.
Cuando no me he muerto yo,
nadie se muere de pena.

3543 Válgame Dios de los cielos,
¡ qué desgraciada nací,

que en la pila del bautismo
faltó la sal para mí !

3544 Válgame Dios de los cielos,
¡ qué grande es la pena mia,
que me he caído en un pozo
y no encuentro la salida !

3545 Válgame Dios de los cielos
¡ qué penosito es mi mal !
Hallo alivio suspirando
y no puedo suspirar.

3546 Válgame Dios del cielo,
dice una niña,
¡ cómo descansa mi alma
cuando suspira !

3547 Vivo solita en el mundo,
no tengo padre ni madre ;
á nadie tengo cariño
ni á mí me le tiene nadie.

3548 Ya se acabó mi esperanza,
triste desesperación.
¡ Qué bien viene un desengaño
cuando llega la ocasión !

3549 Yo creí que con el tiempo
mis penas se acabarían,
pero se van aumentando
todas las horas del dia.

3550 Yo me arrimé á un pino verde
por ver si me consolaba,
y el pino, como era verde,
al verme llorar lloraba.

3551 Yo soy como aquel ciprés
que rodea tu sepulcro,
que vivo cerca de ti
y lejos de todo el mundo.

3552 Yo soy como el árbol solo
que está al lado de un camino :
no tengo padre ni madre,
desgraciadito es mi sino.

VIII. PROFESIONALES (DE ESTUDIANTES, SOLDADOS, MARINEROS, CARRETEROS, etc.).

3553 A estos pobres estudiantes
de cuchara y aceituna,
déles usté una peseta,
que van corriendo la tuna.

3554 — A la puerta llaman ;
mira á ver quién es.
— Es un marinero, madre,
que me viene á pretender.

3555 A la raya del monte
de Palomares,
aran cuntro gañanes
con cuatro pares.

3556 A la una me embarqué,
á las dos me hice á la vela,
á las tres en Alicante
y á las cuatro en Cartagena.

3557 A los estudiantes, madre,
no les abra usted la puerta,
porque si les gusta el paño
no se marchan sin la muestra.

3558 A mí no me gusta el vino
ni aguardiente de mañana.
El dia que nos casemos,
pongo el ramo á tu ventana.
Pongo el ramo á tu ventana
de rosas y de azucenas,
con un letrero que dice:
Regimiento de la Reina.
Regimiento de la Reina,
batallón de Cazadores.
Yo me voy para Melilla,
dame un abrazo y no llores.
Yo me voy para Melilla
á pelear con los moros;
moriré gloriosamente
en el Barranco del Lobo.
Ya vengo, ya, de Melilla;
las balas no me han matado.
Vengo, niña, á que me des
la palabra que me has dado;
la palabra que me has dado
y que me diste en un dia,
debajo de los laureles,
cerca ya del mediodia.

3559 Adiós, castillo la Mota,
baterías y cañones.
Se acabaron para mí
toditas las instrucciones.

3560 Adiós, padre, y adiós, madre,
adiós, hacienda y dinero,
que voy á servir al rey
los diez años que le debo.

3561 Adiós, padre, y adiós, madre,
adiós, novia, si la tengo,
que voy á servir al rey
los tres años que le debo.

3562 Ahí viene mi barco, ahí viene,
que le conozco en la vela,
y en el palo mayor trae
recuerdos de mi morena.

3563 Anda, niña, anda, niña,
si no has andado,
una temporadilla
con un soldado.

3564 Algún dia los soldados
yo no les podía ver,
y ahora me parecen soles
porque mi amante lo es.

3565 Aquel que quiera saber
de qué color es la pena,
siente plaza de soldado
y se aleje de su tierra.

3566 Arre, buey, arre, vaca,
flor de romero;
esta es la tonadita
del carretero.

3567 —Arrea, calesero,
mira que llueve.
— No salgo de mi paso
aunque me anegue.

3568 — Arrea, calesero.
— No quiero arrear.
Cuando los gallos cantan,
cerca está el lugar.

3569 Arriba, caballo moro,
sácame de esta laguna,
que me vienen persiguiendo
los soldados en *coluna*.

3570 Arrierito es mi amante
de cinco mulas.

Tres y dos son del amo,
las demás suyas.

3571 Artillería es el oro,
caballería la plata;
cazadores y pistolos
es moneda que no pasa.

3572 Artillerito es mi amante,
artillero y no me pesa,
porque de la artillería
sale toda la nobleza.

3573 ¡ Ay, qué pena pasará
la mujer del marinero!
Delante el palo mayor
tiene pagado el entierro.

3574 ¡ Ay tu madre, y ay tu madre,
que anda cogiendo colillas
por debajo los portales !

3575 ¡Ay tu madre, y ay tu madre,
tanto como te realza,
tan poquito como sabes !

3576 Bendita sea la madre
que tiene un hijo minero,
que á la puerta de la mina
le están cantando el entierro.

3577 Caminito de Madrid
un muletero cantaba,
al son de las campanillas
que su caballo llevaba.
Arre, que te pongo
la mantilla blanca,
arre, que te pongo
la mantilla azul;
arre, que te pongo
la recolorada,
arre, que te pongo
la que quieras tú.

3578 Carpinterito es mi padre,
carpinterito es mi hermano,
carpinterito ha de ser
el que á mí me dé la mano.

3579 Carretero de Avilés
que en todo llevas la fama,
en tener buenas parejas
y en cantar bien la praviana.

3580 Carreteros burgaleses,
ya podéis colgar la tralla,
que han hecho ferrocarril
por la ribera de Aranda.

3581 ¿ Cómo quieres que te dé,
siendo yo un pobre estudiante .
¿ Quieres que venda los libros,
niña, para regalarte ?

3582 ¿ Cómo quieres que te quiera
siendo yo un pobre albañil?
¿ Quieres que venda el palustre
para mantenerte á ti ?

3583 ¿Cómo quieres que tenga
la cara blanca,
si soy carbonerita
de Salamanca?

3584 Con los estudiantillos
no partas peras,
porque tienen muy hondas
las faltriqueras.

3585 Con el ruido de mi tralla
y el ruido de mis bridones,

se asoman á las esquinas
las chicas de los mesones.

3586 Con su escapulario al cuello,
su fusil y su valor,
más que diez rifeños juntos
vale un soldado español.

3587 Cuando algún carreterito
lleva buena mula *alante*,
todo el dia se le lleva
en arreglar los tirantes.

3588 Cuando mi amante se pone
el gorro de medio lado,
no tiene Isabel Segunda
soldado más resalado.

3589 Cuando reces á la Virgen,
dila que voy á la guerra,
dila que te quiero mucho,
dila que no quiero suegra.

3590 Cuando yo era chiquitín,
mi madre me lo decía,
que había de ser soldado
de la quinta compañía.

3591 Cuando yo era pequeñito
mi madre me lo decía,
que había de ser soldado
toda la flor de mi vida.

3592 Cuatro cuartos me da el rey
y con ellos como y bebo
y pago á la lavandera,
y me quedan tres y medio.

3593 Cuatro cuartos me da el rey
y cuatro me da la reina
y cuatro mi coronel
y cuatro mi coronela.

3594 Dama que te estás peinando
en el parador del Muelle :
el capitán del navío
dice que por ti se muere.

3595 De las patillas de un moro
tengo de hacer una escoba
para que barra el cuartel
la infantería española.

3596 De ladera en ladera,
de cerro en cerro,
voy yo con mi cachava
y con mis carneros.
Y anda pastor, pastor,
pastor, *pastorbo*,
que me has *dao* un cantazo
encima un hombro.

3597 Desde aquí veo, madre,
lo que yo quiero :
las puertas del molino
y el molinero.

3598 —¿De qué regimiento eres,
que tan bien te cae la gorra?
—Soy, para servir á usté,
del regimiento Saboya.

3599 Déjame subir al carro,
carreterillo de Goya,
déjame subir al carro,
que voy á ver á mi novia.

3600 Déjame subir al carro,
carretero de Colunga,
déjame subir al carro,
que esta noche voy de rumba.

Que déjame subir al carro,
  carretero,
que déjame subir al carro,
  que me muero.

3601 Dicen los carromateros
— ¡ Huesque, huesque, Peregri-
[na ! —
y en llegando á la posada
vengan pollos y gallinas.

3602 Dicen que los labradores
llevan la vida en un hilo.
La lleven ó no la lleven,
labrar es mi querido.

3603 Dicen que los pastores
  huelen á sebo.
Pastorcillo es mi amante:
  huele á romero.

3604 — Dime qué oficio tienes,
  cara de cielo.
— Escribiente, señora.
  — ¡ Viva el tintero!

3605 — Dime qué oficio tienes,
  cara de luna.
— Escribiente, señora.
  — ¡ Viva la pluma!

3606 Dichosa de aquella madre
que tiene un hijo artillero,
que á la boca del cañón
tiene pagado el entierro.

3607 — Dime, panaderilla,
  cómo anda el trato.
— Anda la harina cara
  y el pan barato.

3608 ¿Dónde vas á dar agua,
  mozo de mulas?
Desde la cama siento
  las herraduras.
¿Dónde vas á dar agua,
  mozo de bueyes?
Desde la cama siento
  los cascabeles.

3609 El amor de un molinero
es como el terrón de azúcar,
que la niña que le prueba
hasta los dedos se chupa.

3610 El amor del estudiante
es un amor importuno;
es como la leña verde,
que llena la casa de humo.

3611 El cuartel es una iglesia;
los militares los santos;
los cabos son los faroles
que alumbran de vez en cuan-
[do.

3612 El dia que á mí me digan
que los quintos ya se van,
mis ojos serán dos fuentes,
dos arroyos correrán.

3613 En el fondo de la mar
hay una llave dorada.
La mujer del marinero
siempre vive enamorada.

3614 En el alto el Gurugú
una morita decía:
Si ganan los españoles,
reniego de Morería.

3615 En el medio de la mar

hay una Santa María
con un letrero que dice :
¡ Viva la marinería !

3616 En el puerto de Pajares
hay una fuente que mana
leche para los mineros
y agua para ti, serrana.

3617 En el rio, en el rio lavando,
en el rio me dijo un soldado :
Vente conmigo, morena,
á las ancas de un caballo.
Yo le dije : Ni quiero ni puedo,
que soy chiquitita y me caigo
[en el suelo.

3618 En las montañas de Jaca
me acordé de tu salero,
porque faltaba la sal
estando yo de ranchero.

3619 En mi vida me ha gustado
la ropa de militar.
Ahora la gasta mi novio;
cada vez me gusta más.

3620 Esquilones de plata,
bueyes rumbones ;
esas son buenas señas
de labradores.

3621 Estudiante, estudiante,
estudia, estudia ;
acaba la carrera
y seré tuya.

3622 Estudiante del alma,
estudia, estudia,
que en llegando á mayores
toda soy tuya.

3623 Estudiante quise ser ;
no lo quiso la fortuna.
Por la ventana arrojé
tintero, papel, y pluma.

3624 Estudiante quise ser,
y apenas vi tu hermosura,
á los infiernos tiré
tintero, papel y pluma.

3625 Estudiante quise ser
y compré los libros nuevos.
Después que vi tu hermosura,
anillos para los dedos.

3626 Estudiante quise ser,
y de que vi tu hermosura
me se puso en la cabeza
que no había de ser cura.

3627 Estudiante soy, señores,
estudiante y no me pesa,
porque de los estudiantes
sale toda la nobleza.

3628 La artillería es el oro,
caballería es la plata ;
ingenieros y pistolos
es moneda que no pasa.

3629 La capa del estudiante
parece un jardín de flores,
toda llena de remiendos
de diferentes colores.

3630 La dama que no ha tenido
amor con un estudiante,
no sabe lo que es canela
ni tampoco chocolate.

3631 ' La molinera tiene

lindos rodales
para moler el trigo
y á los chavales.
La molinera
dale á la rueda,
dale con aire al molino que
[muela.

3632 Los marinos en el mar
se dicen unos á otros:
Las costureras de blanco
se peinan para nosotros.

3633 Los pastores no son hombres,
que son ángeles del cielo;
en el parto de María
ellos fueron los primeros.

3634 Los pastores no son hombres,
que son brutos y animales,
que se crían en el campo
como pájaros pardales.

3635 Los quintos, cuando se van,
se dicen unos á otros:
A mí me espera la mia
mientras que no venga otro.

3636 Los soldados de á caballo
llevan la sal en la espuela,
pero los de infantería
ni la tienen ni la llevan.

3637 Madre mia, los mineros
¡ qué buenos mozos que son!
pero tienen una falta:
que mueren sin confesion.

3638 Madre, yo me voy á Cuba;
madre, deme usté un abrazo.
Yo quiero ser militar,
que á mí no me gusta el campo.

3639 Manzanita colorada,
¿ quién te quitó la color?
Un pícaro de estudiante
que vino y me la llevó.

3640 Mañana me voy á Burgos,
desde Burgos al cuartel.
Pancorbina resalada,
¡ cuándo te volveré á ver!

3641 Mañana me voy soldado
con intención de volver.
Si te encuentro casadita,
de tu sangre beberé.

3642 Marinerito es mi padre,
marinerito es mi hermano,
marinerito ha de ser,
el que á mí me dé la mano.

3643 Marinero de aguas dulces,
llevamé á la mar salada,
de la mar á Puertorico,
de Puertorico á la Habana.

3644 Marinero, sube al palo
y dile á la madre mia
si se acuerda de aquel hijo
que en la marina tenía.

3645 Mi madre me *quié* casar
con uno de la oficina,
y yo le quiero minero
que vaya y venga á las minas.

3646 Mi marido es un minero
que trabaja en una mina

y á mí me entrega los cuartos
porque es canela fina.

3647 Mucho vale una perla,
más un diamante,
pero más vale un beso
de un estudiante.

3648 Ni me peino ni me lavo
ni me pongo el manto azul,
hasta que venga mi amante
de ganar el Gurugú.

3649 Ni me peino ni me lavo
ni me pongo la mantilla
hasta que venga mi amante
de la guerra de Melilla.

3650 No le quiero molinero,
y porque le llaman el maqui-
[landero
que le quiero labrador
que unza sus *güeyes* y se vaya á
[arar
y á la media noche me venga á
[rondar.
Que suba á la montaña
con un almirez
y una pandereta
que resuene bien.
Labrador, labrador, labrador,
labrador, labrador ha de ser.
No le quiero molinero,
y porque le llaman el maquilan-
[dero,
que le quiero labrador
que unza sus *güeyes* y se vaya á
[arar
y á la media noche me venga á
[rondar.
Que suba á la braña
y corte una rama
del verde laurel
y á la mi ventana la venga á
[poner.
Labrador, labrador ha de ser
el que á mi ventana la venga á
[poner.

3651 No llores, madre, no llores
porque me voy á la guerra.
Las mujeres españolas
lloran porque no las llevan.

3652 No siento el irme á la guerra
porque una bala me mate;
siento dejar mi morena
y que otro me la maltrate.

3653 No te cases con herrero
ni con labrador mediano;
casaté con molinero
que maquila con su mano.

3654 No te cases con herrero,
que es oficio vil y bajo.
Para clavar á Jesús
ellos hicieron los clavos.

3655 No te fíes de mí, niña,
mira que he sido soldado;
he corrido mucha tierra
y con muchas he tratado.

3656 No tengo miedo á ladrones
si civiles me acompañan.
¡ Viva la Guardia civil,
porque es la gloria de España!

3657 Nominativo, señora,
genitivo, un estudiante,

dativo, dame limosna,
y acusativo, al instante.

3658 Ojos que te vieron ir
por aquel camino llano,
¿ cuándo te verán venir
con la licencia en la mano ?

3659 Ojos que te vieron ir
por esos caminos reales,
¿ cuándo te verán volver
para alivio de mis males ?
Me llevan quinto,
mi madre llora ;
la mi morena
la dejó sola.

3660 Ojos que te vieron ir
por la calle de Santiago,
¿ cuándo te verán volver
con la licencia en la mano ?

3661 Para jardines Valencia,
para mantequilla Soria,
que mi amante es *soldao* raro
en el cuartel de Segovia.

3662 Pastor, si buscas pastora,
llévame á mí de zagala,
que para saltar arroyos
yo soy muy determinada.

3663 Pastorcillo le quiero
aunque me lleve
por unas laderillas
pisando nieve.

3664 Pícaro molinero,
¿ qué la dijiste
á la molinerita
que está tan triste ?
¡ Cómo graniza
y cómo llueve,
qué serenita
que cae la nieve !

3665 Piensan mis padres que estoy
estudiando en Salamanca,
y estoy queriendo á una niña
como la nieve de blanca.

3666 Pobrecitos los mineros ;
¡ qué desgraciaditos son !
pasan la vida en la mina
y les mata una explosión.

3667 Por allí viene mi barco,
que le conozco en la vela ;
creo yo que me traerá
noticias de mi morena.

3668 Por la calle abajo va
la vihuela de los tinos.
Como no llevan dinero
no tienen miedo ninguno.

3669 ¡ Qué bien parece un buen mozo
cuando viene de la arada,
con la chaquetilla al hombro,
de la otra mano la vara !

3670 ¡ Qué bien parece un soldado
á la puerta de un cuartel,
con el fusil en la mano
esperando al coronel !

3671 — ¿ Qué haces así á la puerta
tan á deshora ?
— Aguardando al pastor,
que soy pastora.

3672 ¿ Qué navío será aquel

que viene por altos mares ?
¿ Si será la capitana
que viene de Buenos Aires ?

3673 ¿ Qué quieres que te dé yo,
si soy un pobre estudiante ?
¿ Quieres que venda los libros,
niña, para regalarte ?

3674 ¡ Quién estuviera una hora,
quién estuviera un momento
en el cuartel de Melilla
hablando con un sargento !

3675 Sastres y zapateros
y tejedores,
todos una cuadrilla
de enredadores.
También los molineros
tienen su copla,
que son de la uña larga,
no de la corta.

3676 Señor militar, ¿ quiere agua
de los caños de la fuente,
y una paja de centeno
para limpiarse los dientes ?

3677 Señorita del balcón,
no corra usted la cortina,
que la viene á visitar
una pobre estudiantina.

3678 Si pasa por tu puerta
un estudiante,
tratalé con cariño,
que ese es mi amante.

3679 Si quieres que yo te quiera,
pulidito marinero,
echa los remos al agua,
prendelós con un anzuelo.

3680 Si te llevan á Melilla,
yo me voy de cantinera,
que sepa que he de morir
en la descarga primera.

3681 Si te vas á ser soldado,
escribemé en el camino,
y si no tienes papel
en la ala de un pajarillo.

3682 Soldadito de á caballo,
¡ lástima que el Rey te lleve !
¡ Quién te pudiera tener
metidito entre paredes !

3683 Soldadito de á caballo,
¿ qué llevas en la mochila ?
Llevo las armas del Rey
y el corazón de una niña.

3684 Soldadito soy del Rey
y llevo un papel escrito
que si muero en la batalla
muero por la fe de Cristo.

3685 Soldadito veterano,
no puedo favorecerte.
Si fuera reina de España,
te daría mejor suerte.

3686 Soldado te quiero, madre,
pero no de infantería,
que la sal de los soldados
está en la caballería.

3687 Soldado soy ¡ qué dolor !
sin acabar de criarme,

pero no la dije adiós
á la triste de mi madre.

3688 Soy estudiante tunante,
ando corriendo la tuna,
engañando á las muchachas
sin casarme con ninguna.

3689 Soy tuya, marinerito,
soy tuya si tú me quieres :
si tus padres son constantes,
yo aquí traigo los papeles.

3690 *Subelá*, marinero,
subelá, sube,
la perita en el árbol
que se madure.
Subelá,
y después de madura
vuelve *á* por ella,
y verás qué bonita
la marinera.
Subelá.

3691 Tengo un estudiante en casa
que se va en la primavera.
Siempre dice : « voyme, voyme »,
y ese voyme nunca llega.

3692 Todos los civiles gastan
amarillo el correaje :
por eso á las muchachitas
las gusta tanto ese traje.

3693 Un cabo me dió una rosa,
un sargento me miró;
me puse más colorada
que la rosa que me dió.

3694 Un carreterillo, madre,
me ha robado el corazón,
en el de la mula torda
le llevaba en el bridón.

3695 Un estudiante á una niña
la gramática enseñaba,
y á eso de los nueve meses
la niña multiplicaba.

3696 Un estudiante á una niña
no sé lo que la diría,
que se puso colorada
y el picarón se reía.

3697 Un estudiante tunante
de la torre se cayó,
y la fortuna que tuvo,
que del suelo no pasó.

3698 Un estudiante tunante
me pidió la mano ayer,
y yo con ignorancia
le di la del almirez.

3699 Un estudiante tunante
se puso á pintar el sol,
y del hambre que tenía
pintó un pan de munición.

3700 Un marinerito, madre,
me tiene robada el alma ;
si no me caso con él
me doy una puñalada.

3701 Un pastor me lo ha dicho
y otro me aguarda ;
si tropiezo en el queso
caigo en la lana.

3702 Un pastor me pretende
y un hortelano.

Más quiero vender leche
que arrancar nabos.

3703 Un soldado me dió un ramo
y le puse en el vasar;
cada vez que veo el ramo
me acuerdo del militar.

3704 Un soldado me dio un ramo
y le puse en el vasar;
cuando entraba en la cocina
no hacia más que llorar.

3705 Un soldado me dió un ramo
y le puse á la ventana;
vino el viento y le llevó.
¡ Adiós, soldado del alma !

3706 Un soldado me dió un ramo
y yo le cogí con pena.
De las manos de un soldado
nunca viene cosa buena.

3707 Un zapaterito, madre,
por pobrecito que sea,
lleva su dama á paseo
con zapatito de seda.

3708 Un zapatero me quiere,
un sastre me solicita.
Un albañil ha de ser
dueño de mi personita.

3709 Una dama en el balcón
y un estudiante debajo,
se reía el picarón
que la veía el refajo.

3710 Vale más un artillero
al entrar en batería
que un capitán de pistolos
con toda su compañía.

3711 Vale más un buen arriero
con su mula del ramal
que doscientos señoritos
con su levita y su *fra*.

3712 Vale más un estudiante
que estudia filosofía,
que todos los estudiantes (?)
que están en las oficinas.

3713 Vale más un labrador
con la chaquetilla rota,
que cuatro mil estudiantes
con galán y buena ropa.

3714 Váyase usté de mi casa,
soldado de infantería,
que en las pisadas conozco
que viene caballería.

3715 Vente conmigo al molino
y serás mi molinera;
echarás trigo en la tolva
mientras yo pico la piedra.

3716 Vente conmigo y serás
capitana de mi barco,
navegaremos los dos
en aquel profundo charco.

3717 Vente conmigo y serás
capitana de mi barco.
¡ Virgen de la Soledad,
Jesucristo anda descalzo !

3718 Ya se van los quintos, madre;
¡ cuántas mozas llorarán

y en particular la mia
al ver los quintos marchar !

3719 Ya se van los quintos, madre,
porque la patria los llama :
ya no tengo quien me ponga
las flores en la ventana.

3720 Ya se van los quintos, madre,
ya se va mi corazón,
ya se va quien me ponía
la enamorada en el balcón.

3721 Ya te he dicho que no pongas
en los músicos amor,
porque siempre están pensan-
[do
en el pan de munición.

3722 Ya vengo del consistorio,
ya traigo la escarapela,
ya te puedes meter monja
de la religión que quieras.

3723 Zapatero no le quiero,
sastre no le necesito ;
se me ha puesto en la cabeza
que ha de ser un señorito.

3724 Zapatero no le quiero,
sastre no le puedo ver ;
se me ha puesto en la cabeza
que labrador ha de ser.

3725 Zapatero no le quiero,
sastre no le puedo ver;
hasta que venga un herrero,
solterita me estaré.

IX. DE PRESOS, MATONES Y PERDIDOS

3726 A la cárcel me llevaron
por hacer un San José,
y luego que me sacaron
hice un San Bartolomé.

3727 A la punta de la espada
traigo el cigarro encendido.
Si alguno quiere fumar,
salga á la calle conmigo.

3728 A la puerta de una cárcel
se acercó una palomita ;
como no podía entrar,
lloraba la pobrecita.

3729 A la reja de la cárcel
no me vengas á llorar :
tienes cara de beata
y hueles á sacristán.

3730 A la reja de la cárcel
no me vengas á llorar :
ya que no me quites penas,
no me las vengas á dar.

3731 A la reja de la cárcel
cantaba un preso inocente :
¿ Por qué no nos puso Dios
nuestra conciencia en la frente ?

3732 A los caños de la fuente
tengo mi caballo atado :
si hay algún majo valiente,
que se atreva á desatarlo.

3733 A mí me llaman el malo.
Más malo tengo de ser.
He de romper más cadenas
que un herrero puede hacer.

3734 ¿ A qué casa me han traído
que no veo más que llaves,
los grillos y las cadenas,
demandaderos y alcaides ?

3735 Adiós, calabozo y cárcel,
sepultura de hombres vivos,
donde se amansan los bravos
y se olvidan los amigos.

3736 Ahora que estoy en la cárcel,
trátame con caridad,
que yo te lo pagaré
cuando tenga libertad.

3737 Ahora sí que estamos bien,
tú presa y yo prisionero ;
tú con cadenas de amor,
yo con cadenas de hierro.

3738 Al subir la cuestecita,
mi compañerito y yo,
nos quitamos las chaquetas :
vengan cuatro para dos.

3739 Al subir la escalerilla
del último calabozo,
oí una voz que decía :
¡ Ay, qué lástima de mozo,
le van á quitar la vida !

3740 Algún dia los gitanos
calzaron medias de seda ;
hoy dia, por su desgracia,
calzan grillos y cadenas.

3741 Anoche me acosté tarde ;
el vino tuvo la culpa.
Como no me desnudé,
la ropa la encontré junta.

3742 ¡ Ay de mí ! decía un preso
en la prisión que se hallaba ;
si no me sacan de aquí,
preso me hallarán mañana.

3743 Baja, baja, fanfarrón,
á la esquina de la plaza,
y verás qué gusto tiene
el filo de mi navaja.

3744 Bendito sea Noé
el que las viñas plantó,
que si no fuese por él
ya me había muerto yo.

3745 Calabocillo de piedra,
cuánto te maldeciré,
que entré con pinta de barba,
cabuchinillo saldré.

3746 Cárcel, qué mala que eres,
qué mala sombra te cubre,
que al hombre de más vigor
con el tiempo le consumes.

3747 Carcelera de mi vida,
carcelera de mi agrado :
el dia que tú te mueras,
que me entierren á tu lado.

3748 Con mi navaja y mi manta
á nadie le tengo miedo,
porque llevo de reserva
cuatro ó cinco armas de fuego.

3749 — Contrabandista valiente,

¿ dónde vas tan de mañana ?
— A dar agua á mi caballo
y á visitar á mi dama.

3750 — Contrabandista valiente,
¿ qué tienes que tanto lloras ?
— Que se me ha muerto el [caballo ;
ya se acabaron mis glorias.

3751 Cuando paso *pa* la cárcel
siempre repito á la puerta :
aquí pasaré algún dia
si esa mujer no se enmienda.

3752 Cuando salí de la cárcel
la dije á la carcelera :
guárdeme usted la cuchara,
que luego *puá* ser que vuelva.

3753 Cuando vayas á la cárcel
fíjate en las escaleras,
que hay un letrero que dice :
« Aquí la verdad se niega. »

3754 Cuando yo estaba en prisiones,
en lo que me entretenía :
en contar los eslabones
que mi cadena tenía.

3755 De mañana me levanto
porque tarde me acosté.
La ropa no me la pongo
porque no me la quité.

3756 ¿ De qué le sirve al cautivo
tener los grillos de plata
y la cadenita de oro,
si la libertad le falta ?

3757 ¿ De qué te sirve llevar
el puñal entre la faja,
si te has dejado quitar
de la mano la navaja ?

3758 ¿ De qué te sirve llevar
el sombrero á lo gachó
y el puñal á la cintura,
si no tienes corazón ?

3759 ¿ De qué te sirve rondar
y llevar trabuco y manta,
si al revolver una esquina
hasta tu sombra te espanta ?

3760 Echa grillos, carcelera,
y remacha bien los clavos,
para que paguen los pies
los malos pasos que he dado.

3761 ¿ De qué te sirve tener
pistola y revólver nuevo,
si no tienes corazón
para darle gusto al dedo ?

3762 Echalá tú que eres majo
y tú que eres atrevido.
Más vale estar en la cárcel
que en el hospital herido.

3763 El anillo que me distes
se le di á la carcelera,
pa que me quite los grillos
y la libertad me diera.

3764 El pajarito en la jaula
se divierte con la alambre.
Así me divierto yo
con las rejas de la cárcel.

3765 El pañuelo que me *distes*
se le di á la carcelera,

pa que me quite los grillos
y me afloje las cadenas.

3766 El que no quiera morir
al fuego de mi pistola,
me deje la calle franca,
que la necesito toda.

3767 En el cielo manda Dios,
en los pueblos el alcalde,
en la iglesia el señor cura
y el que más puede en la calle.

3768 En Cádiz hice una muerte
y allí me dejé el puñal,
quede el puñal por la muerte
y á Cádiz no vuelvo más.

3769 En el cielo manda Dios,
en este pueblo el alcalde,
en la sacristía el cura,
y á mí no me manda nadie.

3770 En el patio de la cárcel
hay una fuente que mana,
donde se lavan los presos
la cara por la mañana.

3771 En el patio de la cárcel
ha nacido un arbolito
con naranjas y limones
y en medio un prisionerito.

3772 En la cárcel hay un preso
que de rabia está cantando,
que canta unas tonadillas
que no las entiende el diablo.

3773 En los caños de la fuente
tengo mi caballo atado.
¿ Quién es el majo que ha dicho
que se atreve á desatarlo ?

3774 En nuestra calle hay un guapo
que dice que ha de beber
sangre de mis propias venas.
Salga, que le quiero ver.

3775 Entre cuatro malhechores
mi compañero han herido.
Ya sabían los traidores
que allí no estaba su amigo.

3776 Los pájaros en la jaula
se divierten con *la* alambre,
y yo también me divierto
con la reja de la cárcel.

3777 Mi madre murió en presidio,
mi padre en una galera,
mis hermanitos y yo
arrastrando una cadena.

3778 No luzcas tanto el cuchillo
ni hagas alarde de guapo,
que en mirando á esa mujer
ó me matas ó te mato.

3779 No tengo miedo á la muerte
ni á trabucos ni á puñales,
ni á hombres de vara y media
ni de dos varas cabales.

3780 No tengo miedo á valientes
que valiente lo soy yo ;
tengo miedo á los traidores,
que un traidor me la jugó.

3781 No tires piedras, cobarde,
que el tirar es cobardía.

Coje tu espada en la mano
y yo cogeré la mia.

3782 ¿ *Pa* qué quieres ser buen mozo
y llevar trabuco nuevo,
si no tienes corazón
para darle gusto al dedo ?

3783 Preso en la cárcel de Burgos,
preso en la de Santander,
preso en la de Reinosa,
preso soy aquí también.

3784 Preso en la cárcel de Burgos,
preso en la de Santander,
preso en la de Villarcayo
y no me has venido á ver.

3785 Preso en la cárcel estoy ;
no tengo pena por eso.
No dejo de ser quien soy
ni tampoco el primer preso.

3786 Preso en la cárcel estoy
y no me vienes á ver.
Digo que no tienes alma
ni corazón de mujer.

3787 *Quitaté* de mi puerta
quítate, digo,
quitaté, si no quieres
morir vestido.

3788 Sali al patio de la cárcel,
miré al cielo y di un suspiro.
¿ Dónde está mi libertad
que tan pronto la he perdido ?

3789 Señor ¿ por qué va usted preso ?
No voy por causa ninguna ;
porque dicen que he robado
la rueda de la fortuna.

3790 Si el Rey de España supiera
lo que á los presos les pasa,
de cárcel en cárcel fuera
echándolos á sus casas.

3791 Tú que eres hija del juez
y vives junto á la Audiencia,
dime si viste leer
de mi causa la sentencia.

3792 Veinticinco calabozos
tiene la cárcel de Utrera ;
veinticuatro tengo andados,
falta el de la carcelera.

3793 Virgen del Pilar de Ceuta,
amparo de presidiarios :
ampárame á mí, que voy
á presidio por diez años.

3794 Ya te he dicho, carcelera,
que no me sirvas comida,
que si me muero esta noche,
no te perdono la vida.

3795 Ya te he dicho, corazón,
que no me seas cobarde,
que en llegando la ocasion
la primera es la que vale.

3796 Yo le pregunté al fiscal :
¿ En qué estado está mi causa ?
Y me respondió el ingrato :
De presidio no te escapas.

X. PATRIÓTICOS, LOCALES Y GEOGRÁFICOS

3797 A la corona de España
se la ha caído una hoja
y se la han vuelto á poner
los hijos de Zaragoza.

3798 A la imagen que más quiero
la llevo en el corazón.
Es la Virgen del Pilar,
la patrona de Aragón.

3799 A la entrada de Granada
lo primero que se ve,
la Virgen de las Angustias
y el molino de papel.

3800 A la entrada de Valencia,
calle de los Herradores,
está el Cristo la Esperanza,
la Virgen de los Dolores.

3801 A la Mancha, manchego,
que es buena tierra,
que no quiso la Virgen
estar en ella.

3802 A mí me llamas pasiega;
yo no me enfado por eso,
que si tú vendes sardinas,
yo vendo manteca y queso.

3803 A tu puerta, morena,
vi un bulto negro;
yo creí que era un hombre
y era un gallego.

3804 Adiós, Aranda, Arandilla,
adiós, Aranda de Duero.
¡Quién estuviera en Aranda
aunque durmiera en el suelo!

3805 Adiós, Benavente hermoso,
fortaleza y el Jardín;
adiós, consistorio nuevo,
donde soldado caí..

3806 Adiós, Bilbadito, adiós,
adiós, Arenal florido,
adiós, Virgen de Begoña;
aunque me voy no te olvido.

3807 Adiós, calle de la Rúa,
con ventanas y balcones,
y criadas de servir
que robáis los corazones.

3808 Adiós, Málaga la bella,
tierra donde yo nací.
Para todos fuiste madre
y madrastra para mí.

3809 Adiós, puente de Ramales,
ventanas y corredores,
que me voy para el de Soba,
porque allí los hay mejores.

3810 Adiós, puente de Tudela;
por debajo pasa el Ebro,
por encima mis amores
que van al degolladero.

3811 Adiós, puente de Tudela;
por debajo pasa el Ebro,
que va á decir á mi niña
que de penitas me muero.

3812 Adiós, Puente San Miguel,
Cerrazo y Villapresente,
Torrelavega del alma;
adiós, adiós para siempre.

3813 Adiós, Santander, adiós;
¡cuántos suspiros me debes!
¡cuántas veces he pisado
la sombra de tus paredes!

3814 Adiós, Santander, adiós.
De espalda te voy mirando.
La salida ahora es;
la entrada sabe Dios cuándo.

3815 Adiós, Santander, adiós.
Mi corazón en ti queda,
en poder de una muchacha
sobrina de una tendera.

3816 Adiós, torre; adiós, iglesia;
adiós, capitel dorado;
adiós, mozas de Teruel,
que me voy á ser soldado.

3817 Adiós, Trasmiera querida;
llevo recuerdo de ti,
pues quise á una trasmerana
y ella no me quiso á mí.

3818 Adiós, Valladolid noble,
Campo grande y las Moreras;
adiós, calle de Santiago;
ya no tienes cosa buena.

3819 Adiós, Zaragoza noble;
adiós, pulido arrabal;
adiós, Cristo de la Seo;
adiós, Virgen del Pilar.

3820 Adiós, Zaragoza noble,
con todos sus soportales;
adiós la calle del Coso,
paseo de militares.

3821 Adoro lo moreno
desde que supe
que morena es la Virgen
de Guadalupe.

3822 Aguilera tiene fama
del vino y del aguardiente,
y Gumiel de Izán la tiene
de los hombres más valientes.

3823 Agustina se llamaba
la que disparó el cañón;
Agustina se llamaba,
Agustina de Aragón.

3824 Al entrar en Zaragoza,
lo primero que se ve,
la catedral de la Seo
y el molino de papel.

3825 Al otro lado del Ebro
canta una zaragozana.
Si la quieres conocer,
Virgen del Pilar se llama.

3826 Al otro lado del Ebro
tiran fuertes cañonazos.
¡Artillero de mi vida,
ya te habrán hecho pedazos!

3827 Al otro lado del Ebro
tiran bombas y granadas,
y la Virgen del Pilar
con el manto las separa.

3828 Al sol le llaman Don Carlos,
á la luna, Margarita,

á los luceros, facciosos,
y á las estrellas, carlistas.

3829 Al pasar por Zaragoza
el sombrero me quité,
y á la Pilarica hermosa
una salve la recé.

3830 Alicante con su muelle,
Elche con sus palmerales,
Orihuela con su rio,
Murcia con sus arrabales.

3831 Aunque soy de la Mancha
no mancho á nadie.
Más de cuatro quisieran
ser de mi sangre.

3832 Aquella Vírgen del Carmen,
aquella que está en Revilla,
no la tengo de olvidar
mientras en el mundo viva.

3833 Asturianas con corizas
no me las traigas acá,
que en ponerlas y quitarlas
todo el tiempo se las va.

3834 ¡ Bárbaros aragoneses,
que habéis querido casar
al Santo Cristo la Seo
con la Virgen del Pilar !

3835 Buena tierra Sieteiglesias,
Alaejos y la Nava,
Rueda, Medina y la Seca,
Pozaldez y Rodilana.

3836 Burgalés, como te casas
con alguna pancorvina,
no te faltarán paseos
desde el cuarto á la cocina.

3837 Campana la de Toledo,
catedral la de León,
puente el de Benavente
y rollo el de Villalón [1].

3838 — Carlistona, mandilona,
¿ dónde tienes el marido ?
— Le tengo en el carrascal
entre trincheras metido.

3839 Carretera la de Llanes
cuando yo la paseaba:
toda la noche lloviendo,
pero yo ne me calaba.

3840 Carretera la de Llanes
que lleva la fuente al rio,
pero no la paso sola,
pásala, galán, conmigo.

3841 Cartagena, Cartagena,
ya te puedes alabar,
que Murcia con ser tan grande
no tiene puerto de mar.

3842 Cartagena me da pena
y Cádiz me da dolor.

1. Dejando invariables los tres restantes, varíase mucho el tercer verso de este cantar para enaltecer alguna cosa notable del lugar en que se canta, y se dice : *reloj el de Medina*, etc.

¡ Cartagena de mi vida!
¡ Çádiz de mi corazón!

3843 Castillo de Peñafiel,
si tú supieras hablar...
¡ Cuántos pañuelos de seda
habrás visto regalar!

3844 Cuando salí de Bilbao
hasta la boina lloraba,
al ver á mi cuerpecito
que de Bilbao se marchaba.
Ay, serrana, que por la ven-
[tana
me dijo tu madre
que estabas muy mala.
Ay, serrana, que por el balcón
me dijo tu madre
que estabas mejor.

3845 Celada lleva la gala,
Villaldemiro el pendón;
no hay gente más aburrada
que Iglesias y Tamarón.

3846 Cuando salí de mi tierra
volví la cara llorando,
y la dije: Tierra mia,
qué lejos te vas quedando!

3847 Cuscurrita la maldita
y Tirgo la maldición,
Casa la Reina el demonio
y Haro la condenación.

3848 De la Bandera á Pidrujo,
dende Espeluga á Bioña,
se oyen dar alegres vivas
á la duquesa Santoña.

3849 De Laredo salió el hombre
y por Santoña pasó,
en Argoños oyó misa
y en Escalante paró.

3850 De las aguas de la tierra
la más dulce es la del Ebro,
y la Virgen del Pilar
la Virgen mejor del cielo.

3851 De Madrid han venido
cuatro granujas
para robar la Virgen
de las Angustias.

3852 De Madrid han venido
cuatro pintores
á pintar á la Virgen
de los Dolores.

3853 De San Roque hemos *saliu*
antes que rayara el dia,
sólo por llegar *trempano*
á Miera, á la romería.

3854 De Santoña á Laredo
no me he peinado;
por eso tengo el pelo
desmelenado.

3855 De Toranzo no le alcanzo,
de Carriedo no le quiero;
ha de ser de mi lugar
aunque me cueste el dinero.

3856 De Villaviciosa vengo,
de recoger la manzana,
y ahora me voy para Oviedo,
aquella triste montaña.

3857 Del otro lado del Ebro
tiran bombas y granadas,

y la Virgen del Pilar
con el manto las separa.

3858 Del otro lado del Ebro
tiran fuertes cañonazos.
Artillero de mi vida,
ya te habrán hecho pedazos.

3859 Dentro de mi pecho traigo
un recuerdo que guardar:
una estampa muy bonita
de la Virgen del Pilar.

3860 Desde que á Poncio Pilatos
aquí le dieron azotes,
por castigo nos metieron
entre Comillas y Potes.

3861 Dicen que les van á dar
la gloria á los liberales,
el infierno á los carlistas
y el purgatorio á los frailes.

3862 Dicen que Napoleón
fué un emperador muy grande,
pero en España ha valido
sólo diecinueve reales.

3863 El cantar de la panoja
ya no se puede cantar,
porque riñe en Oviedo
el señor municipal.

3864 El castillo de Cervera
le están poniendo puntales,
porque no se venga abajo
por los malos temporales.

3865 El cielo de la Ribera
está cubierto de azul,
por eso los ribereños [1]
tienen la sal de Jesús.

3866 El curilla de Mayad
ya no compra más cebada,
que se le ha muerto el caballo
y ahora monta en la criada.

3867 El faro de Chipiona
le van á poner más alto,
pa que la bahía alumbre
y no se pierdan los barcos.

3868 El mil ochocientos ocho,
Agustina de Aragón,
y el dia cuatro de Mayo,
á los cielos se subió.

3869 El Papamoscas de Burgos
ha pretendido á la Flora
y el Rey moro le responde:
No es para ti esa señora.

3870 El pueblo de Villanueva
es un ramito de flores;
á la entrada hay buenas mozas
y á la salida mejores.

3871 El que haya visto una niña
y los arcos de Teruel
y la Virgen del Pilar,
ya no tiene más que ver.

3872 El Puente de Palenzuela
se está cayendo de risa,

1. Otros cantan: *El cielo de la Navarra... Por eso los navarritos.*

de ver á las peraliegas
con corbata y sin camisa.

3873 En Aragón hay jardines,
en Zaragoza un rosal;
el mejor pimpollo que hay
es la Virgen del Pilar.

3874 En Aragón sale el sol
y de Navarra los rayos,
y de la Rioja salen
los claveles encarnados.

3875 En Cádiz tengo la muerte
y en Sevilla la mortaja,
y en las islas de León
me están haciendo la caja.

3876 En el centro de una nube
bajastes á Zaragoza,
y por eso te llamamos
Virgen del Pilar hermosa.

3877 En el mar se crian peces,
á la orilla caracoles,
en el valle de Campóo
los mocitos como soles.

3878 En el valle de Campóo
dicen que no hay hermosura.
Hay un moreno gracioso
que todo lo disimula.

3879 En Francia maté á un francés,
en Italia á un italiano
y para servir á usted
soy de Rioja riojano.

3880 En la gran ciudad de Cueto
ha habido grandes estragos;
una sola vaca pinta
se ha comido dos mil nabos.

3881 En la villa de Reinosa
hay una chica muy guapa
que con sus ojitos negros
á todos los chicos mata.

3882 En la villa de Santoña
tienen agua y salen flores,
y por eso la llaman
la villa de los amores.

3883 En los pinares de Soria
tengo todo mi querer;
tengo mi padre y mi madre
y esperanza de mujer.

3884 En Oropesa está el sol
y en la Calzada la luna,
y en la Peraleda está
la flor de la Extremadura.

3885 En Palencia está la Audiencia,
en Valladolid la Sala,
y en la plaza de Paredes
hay una fuente sin agua.

3886 En Zaragoza hay un templo,
en el templo hay un altar,
y en el altar una imagen
de la Virgen del Pilar.

3887 En Zaragoza la noble
han hecho una cárcel nueva
para los enamorados
que dan palabra y la niegan.

3888 En Zaragoza te vi
dentro de una platería

y deslumbraban tus ojos
más que la plata que había.

3889 En Zaragoza los maños
adoran la Pilarica :
yo también te adoro á ti,
Virgen del Rio bendito.

3890 Encima de ti me pongo,
puentecilla segoviana,
encima de ti me pongo
por ver cómo corre el agua.

3891 Entre Tudela y Pamplona
hay una fuente muy clara
donde lloraba mis penas
cuando de ti me acordaba.

3892 Entre Villamoñico y Llano,
entre Llano y Villanueva,
está la Virgen del Carmen ;
por los pecadores ruega.

3893 Es la Virgen del Pilar
un tantico presumida ;
para mirarse en el Ebro
tiene su templo á la orilla.

3894 Es Sevilla para mí
lo mismo que un relicario,
que conserva los secretos
de mis amores pasados.

3895 Es tanta la violencia
que lleva el ferrocarril,
que en media hora se planta
de Renedo á Portolín.

3896 Eso no lo he dicho yo,
que lo ha dicho una serrana,
que ojitos como los tuyos
no los hay en la Montaña.

3897 Esta noche tengo de ir
á dormir al Astillero,
en la popa de un navio,
que es mi amante marinero.

3898 Fuentes ya no es Fuentes,
que es un pulido León.
¿ Cuándo se ha visto en Fuentes
en cada esquina un farol ?

3899 Garrido, Orense y Figueras
y el tribuno Castelar,
predican el evangelio
del partido federal.

3900 Guarnizo ya no es Guarnizo,
que es un segundo Madrid.
¿ Quién ha visto por Guarnizo
pasar el ferrocarril ?

3901 Has estado en la Rioja
y no has aprendido
á ponerte el pañuelo
más á lo vivo.

3902 Has estado en la Rioja
y no me has traído
de aquel vino tan bueno
que habrás bebido.

3903 He corrido muchas tierras
y no he parado de andar,
y no he visto romería
mejor que la del Henar.

3904 He estado en Valladolid;
mira si he corrido tierra.

He estado en el Campo Grande
y en las Puertas de Tudela.

3905 He de poner á mi niña
barretina *colorá*
con un letrero que diga :
« Esta sí que es federal. »

3906 He nacido en la Montaña
y morir en ella quiero,
que corren los aires puros
y está más cerca del cielo.

3907 He corrido toda España
hasta la última pared;
no he visto chicas más guapas
que las que hay en Santander.

3908 He subido al campanario
y me han dicho las campanas
que los mozos de Campóo
hacen la raya de España.

3909 Hemos estado en Aloños,
hemos salido á caballo,
porque las novias de allí
nos los han proporcionado.

3910 Hontanas y Castellanos,
Iglesias y Tamarón,
buenos borriquitos crian,
buenos borriquitos son.

3911 Hoy la Veracruz no es cruz,
Santo Domingo no es santo,
Puertorico no es tan rico.
¿ A qué lo ponderan tanto ?

3912 La jota nació en Navarra,
fué cantada en Aragón,
Calatayud fué su cuna
á la orilla del Jalón.

3913 La jota nació en Navarra,
la llevaron á Madrid,
de Madrid á Zaragoza,
y de Zaragoza aquí.

3914 La malagueña se fué
á Sevilla de los toros,
y en el medio del camino
la cautivaron los moros.

3915 La música de la Seca
se compone de borrachos ;
unos andan por arriba
y otros andan por abajo.

3916 La que quiera ser bonita
y tener gracia y salero,
que se vaya á Zaragoza
á beber agua del Ebro.

3917 La torre de la Antigua
tiene una cosa :
que si llueve se moja
como las otras.

3918 La torre de la Seca
se está cayendo.
Veinticinco garrapos
la están teniendo.

3919 La Virgen bajó á este mundo.
¡ Olé por la buena moza !
Del mundo la gustó España,
y de España, Zaragoza.

3920 La Virgen de Covadonga
es pequeñita y galana.

Aunque bajara del cielo
no habría quien la pintara.

3921 La Virgen de la Paloma
la dice á la del Pilar :
Si tú eres aragonesa,
yo madrileña y con sal.

3922 La virgen de las Angustias
la dice á la del Pilar :
Si tú eres aragonesa
yo campesina y con sal.

3923 La Virgen de Montesclaros
bien lejos está de aquí,
pero con el pensamiento
esta mañana la vi.

3924 La Virgen del Pilar dice
que no quiere la corona,
que se la den á los pobres
que van á pedir limosna.

3925 La Virgen del Pilar dice
que no quiere ser francesa,
que quiere ser capitana
de la tropa aragonesa.

3926 La Virgen del Pilar tiene
encima de su corona
tres anillos imperiales
del Padre Santo de Roma.

3927 La Virgen del Pilar tiene
tres bolitas en la mano,
con un letrero que dice :
« ¡ Vivan los enamorados ! »

3928 La Virgen del Pilar tiene
una bonita corona,
que se la dió de aguinaldo
el Padre Santo de Roma.

3929 La Virgen del Pilar tiene
una preciosa corona
con un letrero que dice :
« De Aragón soy la Patrona. »

3930 Laguna ya no es Laguna,
que es una media ciudad ;
han hecho camino nuevo,
ferrocarril y canal.

3931 Las campanas de Melilla
se han vuelto para cañones,
para matar á los moros
los valientes españoles.

3932 Las murallas de Navarra
tienen cadenas de hierro ;
por eso no hay quien arranque
á Navarrita sus fueros.

3933 Los palomas de Madrid
ya no crían en los llanos,
que anidan en los balcones
de los señores indianos.

3934 Lo colorado desluce,
lo blanco lo lleva el aire ;
de Reinosa para arriba
lo moreno es lo que vale.

3935 Lo mejor del mundo, Europa,
lo mejor de Europa, España,
lo mejor de España, el Norte,
y del Norte la Montaña.

3936 Lo que vale Zaragoza,
lo que Zaragoza vale,

preguntaló á los franceses,
que los franceses lo saben.

3937 Los ángeles en el cielo
tienen una guitarrita,
y á la Virgen del Pilar
la tocan una jotita.

3938 Llevan las montañesas
en el justillo
un letrero que dice :
¡ Viva Campillo !

3939 Llevan las sevillanas
en la mantilla
un letrero que dice :
¡ Viva Sevilla !

3940 Málaga lleva la fama
del vino y del aguardiente,
de las mujeres bonitas
y de los hombres valientes.

3941 Málaga se ha vuelto viña
y la vendimian de noche,
la pasean á caballo
y la acarrean en coche.

3942 Me gusta la calderilla,
también me gusta la plata ;
también me gustan á mí
las chiquillas riojanas.

3943 Me gusta Valladolid,
me gusta por lo bonito,
me gusta por la Cascada
y el cuartel de San Benito.

3944 Me han dicho que la Sultana
á Sevilla va á vivir,
porque quiere ahogar sus penas
dentro del Guadalquivir.

3945 Me tengo de ir á Murcia
á meterme limonero,
de los mejores limones
que se venden por Enero.

3946 Mejor quiero ser *andrina*
y estarme en el *andrinar*,
que no estar enamorada
con los chicos de Balbás.

3947 Mejor quiero ser higuera
cortada por la rodilla,
que no estar enamorada
con los chicos de Revilla.

3948 Mi padre me pega palos
porque soy opinionista,
y al són de los palos digo :
Soy de la opinión carlista.

3949 Montañerita salada,
no te vayas á Aragón,
porque en Aragón se paga
por la sal contribución.

3950 Mucho me gusta Treviño,
su Vicente la Barquera,
los Tánagos y Pesués ;
pero más me gusta Unquera.

3951 Napoleón subió al cielo
á pedir á Dios la España,
y le respondió San Pedro :
Mira que te rompo el alma.

3952 Navarritos son mis ojos,
navarritos han de ser ;

de la Navarra he venido
y á Navarra he de volver.

3953 Ni en la ribera de Aranda
ni en la ribera del Ebro,
no hay cara como la tuya
ni mejor trenza de pelo.

3954 Ni en Tudela ni en Navarra
ni al otro lado del Ebro,
hay cara como la tuya
ni mejor mata de pelo.

3955 No compres mula en Logroño
ni en Santo Domingo paño,
ni mujer en la Bastida
ni amigos tengas en Haro.
Te saldrá la mula falsa
y el paño te saldrá malo,
la mujer te será infiel
y los amigos contrarios.

3956 No compres mula en Orense
ni en Rioseco compres paño,
ni mujer en Villalón,
ni amigos en Villalpando.
La mula te saldrá falsa,
el paño te saldrá malo,
la mujer no será buena
y los amigos contrarios.

3957 ¡Oh, Almería, quién te viera
y quien tus calles paseara,
á Santo Domingo fuera
á ver la misa del alba!

3958 Ojitos como los tuyos
no los hay en Almazán,
ni en el Burgo ni en Berlanga,
ni en Soria con ser ciudad.

3959 Para Alpujarras, Chulama,
para higos Trebujena,
y para chicas bonitas
Sanlúcar de Barrameda.

3960 Para campana grande
la de Toledo,
que cojen siete sastres
y un zapatero,
y una lavanderita
con un talego
y toda la familia
del campanero.

3961 Para cantar y bailar
los mozos de la Ribera,
pero para trabajar
los de Valoria y la Esgueva.

3962 Para cantar y bailar
los mozos de la Ribera,
pero para trabajar
tienen muy buena madera.

3963 Para cojos en Cojeces,
para mancos en Sardón,
pa buenos mozos y mozas
Torrescárcela y Bahabón.

3964 Para morenas bonitas
y rubias de calidad,
buscalás en la Montaña
á las orillas del mar.

3965 Para naranjas Colindres
para limones el Puerto[1]

1. Santoña.

y para niñas bonitas
el lugarcito de Liendo.

3966 Para saber que en España
el valor está de sobra,
hay que mirarla los ojos
á una morena española.

3967 Pareces de la Rioja,
hija de algun riojano.
En la Rioja se cría
mucha paja y poco grano.

3968 Paredes ya no es Paredes,
que es un segundo León;
en cada calle una fuente
y en cada esquina un farol.

3969 *Ponti* en las *zapatus*
las cintas *verdis*,
y serás el más *maju*
de *Villaverdi*.

3970 Por el centro de una nube
bajastes á Zaragoza,
y por eso te pusieron
Virgen del Pilar hermosa.

3971 Por el Ebro abajo va
una lancha cañonera,
y la Virgen del Pilar
es la mejor artillera.

3972 Por en medio de la luna
bajastes á Zaragoza,
y por eso te llamaron
Virgen del Pilar hermosa.

3973 Por este caminito
voy á Laredo,
para ver á mi amante
que es jardinero.

3974 Por tirar de un cordelillo
me respondió una campana
creyendo que era la reina
y era una republicana.

3975 Primero que te olvide,
calle de Atocha,
se ha de secar la fuente
de la Alcachofa.
Fuente de la Alcachofa,
ya se ha secado,
pero, calle de Atocha,
no te he olvidado.

3976 ¡Qué bonita está la fuente
que hay en la Puerta del Sol!
Más bonito está el caballo
que hay en la Plaza mayor.

3977 ¡Qué bonitas entradas
tiene mi pueblo:
claveles en la orilla,
rosas en medio!

3978 ¡Qué bonito está Medina!
mejor esta Poraldez,
con el arbolado nuevo
para la sombra cojer.

3979 ¿Qué haces *ahí*, pobre navarro,
tiradito por el suelo?
Estoy cobrando el portazgo,
que me han hecho portazguero.

3980 ¿Qué importa que Madrid sea
de España la capital,
si en Zaragoza tenemos
á la Virgen del Pilar?

3981 Quiero vivir en Granada,
porque me gusta el oir
las campanas de la torre
cuando me voy á dormir.

3982 Quinientos Aragoneses
han salido de Aragón
en busca de ojos morenos;
salada, los tuyos son.

3983 Quisiera estar enterrado
en medio del Arenal,
para que las bilbainillas
me pisaran al pasar.

3984 Quisiera pasar el Ebro,
me lo impide la arboleda:
¡ Si me alargara la mano
una chica rabalera!

3985 Salamanca es buena tierra,
pero tiene muchos barrios.
La perdición de los hombres
la calle de los Milagros.

3986 Salamanca la blanca,
¿ quién te mantiene?
cuatro carboneritos
que van y vienen.

3987 Sale el sol por el *Aseo*
y refleja en el Pilar;
da la vuelta por el Coso
y á tu puerta va á parar.

3988 San José está en un cotarro,
la Iglesia en medio el lugar;
el Cristo el Humilladero
en medio del arenal.

3989 San Martín, siendo francés,
partió la capa con Dios:
se la hubiera dado entera
si hubiera sido español.

3990 San Miguel es en Ogario,
San Esteban en Mentera,
la Virgen de los Milagros
en este valle de Ruesga.

3991 Santander está en un alto
y Burgos en un retrete,
y el bien de mi vida está
metido en un gabinete.

3992 Santander, puerto de mar,
¡ cuántos suspiros me debes!
¡ cuántas veces he mirado
la sombra de tus paredes!

3993 Santo Cristo está en un alto,
San Antonio en una ladera,
la Virgen del Rio está
en medio de una pradera.

3994 Sevilla para el regalo,
Cádiz para la nobleza,
para trapa Barcelona,
para jardines Valencia.

3995 Si á segar vas á Saldaña
por saber lo que te dan,
almorzar, pan y cebolla,
al comer, cebolla y pan;
por la noche, como no hay olla,
golpe al pan y á la cebolla.

3996 Si el rio de Pisuerga
fuera de vino
y la torre la Antigua
fuera el cuartillo,
yo bebería

á cuartillo por hora
todos los dias.

3997 ¡ Si el rio de Sevilla
fuera de vino
y la Torre del Oro
fuera el cuartillo!

3998 Si me pierdo, que me busquen
bajo el sol de Andalucía,
donde nacen las morenas
y donde la sal se cria.

3999 Si pasas por Aragón
escucha, niña, y repara
y verás con qué primor
cantan las zaragozanas.

4000 Si quieres cantar bien
y tener la voz delgada,
tienes que beber el agua
que baja de Peñalabra.

4001 Si quieres venir, que voy
á la feria Villarcayo,
á comprar una cadena
para un perro que me han dado.

4002 Si sales de Zaragoza
¿ qué santo te hará más duelo,
si la Virgen del Pilar
ó el Santo Cristo el *Aseo* ?

4003 Si te casas en Pancorbo
con alguna pancorbina,
no te faltarán paseos
de la sala á la cocina.

4004 Soy del Hoyo, soy del Hoyo,
soy de la rica Ribera,
donde se fabrica el oro,
la azúcar y la canela.

4005 Soy del Valle, soy del Valle,
soy del Valle y no me pesa,
porque del hondo del Valle
sale toda la nobleza.

4006 Todos los aragoneses
han salido de Aragón
en busca de ojos morenos.
Serrana, los tuyos son.

4007 Todos los de Burgos dicen
que Reinosa es lo mejor
desde la calle del Puente
hasta la plaza mayor.

4008 Todos los de Madrid dicen
que en Reinosa está la flor.
Poco saben lo que existe
en el valle de Campóo.

4009 Todos los navarros, madre,
cantan la jota navarra,
y yo como aragonés
canto la zaragozana.

4010 Todos los santos son buenos;
como San Pedro ninguno,
que le sacan á danzar
el 29 de Junio.

4011 — Trasmerana, trasmerana,
¿ cuándo vas á la Trasmiera ?
— El domingo á la mañana
después de misa primera.

4012 Tres cosas hay en España
que se pueden admirar :

el rey, la reina Cristina
y la Virgen del Pilar.

4013 Tres cosas *tie* Peñafiel
que no las tiene la Habana :
el castillo y las bodegas,
las cuatro fuentes sin agua.

4014 Tres cosas tiene Granada
que no las tiene Madrid :
Zacatín y Bibarrambla
y la fuente del Genil.

4015 Tres cosas tiene Zamora
que nos las tiene Madrid :
Pedro Mato, la Gobierna
y el Paseo San Martín.

4016 Trucíos ya no es Trucíos
que es un segundo Madrid.
¿ quién ha visto por Trucíos
pasar el ferrocarril?

4017 Un navarrito pequeño
le dijo á un navarro grande :
Si no me das la navaja
te voy á beber la sangre.

4018 Un pasiego jura y vota
que me ha de llevar á Pas ;
yo le digo que no quiero
llevar el cuévano atrás.

4019 Una niña aragonesa
es capaz de conquistar
todos los hombres del mundo
tan sólo con su mirar.

4020 Unos dicen « viva el Rey »,
otros que « viva la Reina »,
yo digo que vivan todos
y que se acabe la guerra.

4021 Vale más la mi morena
del partido liberal,
que una blanca carlistona
aunque tenga mucha sal.

4022 Valladolid lleva el rumbo
de las mujeres bonitas,
y el pueblo de Castromonte
de las aguas exquisitas.

4023 Vamonos á Valdestillas
á pasar los dias buenos,
á llenarnos de merluza,
de garbanzos y rellenos.

4024 Vamos á León, niña,
vamos á León,
y alli verás pintado
la luna y el sol.

4025 Vengo de la romería
de la gloriosa santa Ana
donde se ve la alegría
de la mujer laredana.

4026 Venimos de la Albericia,
venimos de la función,
hemos comido lentejas
con orejas de lechón.

4027 Vengo del oriente,
voy para Vitoria,
y en Castro Urdiales
me eché una novia
y era tan bonita,
y era tan hermosa,
por eso la llaman
la caprichosa.

4028 Venimos de San Felices
de oir la misa mayor,
y hemos comido lentejas
con orejas de lechón.

4029 Villaverde, Villaverde,
villa bien pudiera ser
si tuviera tantas calles
como tiene Santander.

4030 Villaviciosa hermosa,
¿ qué llevas dentro ?
Llevo rosas, claveles
y pensamientos,
que esos claveles
que llevas plantados,
blancos, azules
y colorados.

4031 Virgen de Begoña,
dame otro marido,
que este que yo tengo
no duerme conmigo.
— Virgen de Begoña
digalá que miente,
que duermo con ella
y ella no me siente.

4032 Virgen de Montes Claros,
las tus campanas,
como están en el monte
retañen claras.

4033 Virgen de la Aparecida,
virgen antes y después:
¡ quién tuviera la cabeza
donde tú tienes los pies !

4034 Virgen de Montesclaros,
¿ qué haces *ahi* sola
entre peñas y riscos
llena de gloria ?

4035 Virgen de Montesclaros,
salte al camino
y alegrarás el alma
de un peregrino.

4036 Virgen del Pilar hermosa,
aragonesa salada,
á las orillas del Ebro
tienes la iglesia fundada.

4037 Virgen del Pilar hermosa,
no temas á los tiranos
mientras haya en Aragón
labradores y artesanos.

4038 Virgen del Pilar hermosa,
no tienes por qué llorar,
que en Zaragoza tenemos
quien te pueda consolar.

4039 Virgen del Pilar hermosa,
¿ qué has hecho que te has dor-
[mido,
que han entrado los franceses
por la puerta del Portillo ?

4040 Viva Asturias, viva Asturias,
viva la gente asturiana,
porque asturianito es
el que mi corazón ama.

4041 Viva Cádiz, porque tiene
las murallas á la mar,
y los cañones mirando
al peñón de Gibraltar.

4042 Viva Campos que es mi tierra,
San Mauricio mi patrón,

viva la gente morena,
que morenita soy yo.

4043 Viva Cuzcurrita y Haro,
San Vicente y la Bastida,
Cenicero y Fuenmayor.
¡ Viva la Rioja, viva !

4044 Viva el pueblo de Celada,
los galanes y las damas ;
viva el valle de Campóo,
viva la sal campurriana.

4045 Viva el valle de Campóo
con su arboleda y su rio,
y la villa de Reinosa
que es cabeza de partido.

4046 Viva la Montaña, viva,
viva el nombre montañés ;
entre todas las montañas
viva la de Santander.

4047 Viva San Miguel de Aguayo
con todas sus arboledas :
vivan los enamorados,
viva la gente morena.

4048 Viva Soba, viva Soba,
vivan todos los sobanos ;
arriba los montañeses,
abajo los carranzanos.

4049 Viva todo lo serrano,
que por lo serrano muero,
porque serranito soy
y á una serrana camelo.

4050 Vivan las montañesitas,
vivan las de la Montaña.
A orillas del mar, morena,
á orillas del mar, salada.

4051 Vivan los mozos de Aranda,
los que arrastran el capote,
los que tiran de navaja
á eso de la media noche.

4052 Ya hemos llegado á Reoyo,
arribita está la cruz.
Adoralá, caballero,
que en ella murió Jesús.

4053 Yo no sé qué tiene, madre,
Andalucía la baja,
que todos los andaluces
cantan y bailan con gracia.

4054 Yo tenía amores
con un campurriano ;
las diez y las once
me daban hablando,
y él, como era tan bonito,
de amores me iba tratando.
Yo tenia amores
con un campurriano.

4055 Zaragoza es un jardín,
Arrabalera las flores,
las niñas de Zaragoza
pasan el Ebro y las cojen.

4056 Zaragoza es un rosal
que ha nacido en Aragón,
y la Virgen del Pilar
es el capullo mejor.

4057 Zaragoza está en un llano
y la Torre Nueva en medio,
y la Virgen del Pilar
está á la orilla del Ebro.

4058 Zaragoza necesita
un hermoso panteón
para sepultar los restos
de Agustina de Aragón.

4059 Zaragoza se entregó
á las dos de la mañana:
¡ qué dia tan desgraciado
para las zaragozanas !

XI. VARIOS

4060 A la fuente voy por agua,
á la taberna por vino,
á la iglesia por rezar,
y por moler al molino.

4061 A la Habana me voy, madre,
aunque no traiga *dineru*,
para que diga la gente:
Ahí viene un *indianu nuevu*.

4062 A la mar fuí por naranjas,
cosa que la mar no tiene.
Metí la mano en el agua:
la esperanza me mantiene.

4063 A la mar fuí por naranjas,
cosa que la mar no tiene.
¡ Qué resaladitas son
las olas que van y vienen !

4064 A la orilla del rio
canta un canario.
Echale cañamones,
que cante claro.

4065 A la orilla del rio
tengo sembrado
azafrán y canela,
pimienta y clavo.

4066 A la orillita del mar
oí cantar la sirena.
¡ Válgame Dios, que bien canta
una cosa tan pequeña !

4067 A la orillita del mar
se me cayó una navaja.
Rema, marinera, rema,
antes que al fondo se vaya.

4068 A la orillita del rio
tiran piedras á millares;
á la orillita del mar
te vi llorando una tarde.
Ahí la tienes
á la ventana,
ahí la tienes
hermosa y lozana.

4069 A la Pepa, á la Pepa
y á la Dolores,
en la botica venden
agua de flores.

4070 A las americanas
me *parecistes*:
te pedí un vaso de agua,
no me le *distes*.

4071 A mi caballo le eché
hojitas de limón verde
y no las quiso comer;
mi caballito se muere.

4072 A mí me gusta la gaita.
¡ Viva la gaita ! ¡ Viva el gaitero !
A mí me gusta la gaita
que tenga el fuelle de terciopelo.

4073 A mí me gusta lo blanco
¡ Viva lo blanco ! ¡ Muera lo [negro !
que lo negro es cosa triste,
yo soy alegre, yo no lo quiero.

4074 A pasar el rio voy ;
si me mojo, que me moje ;
á cojer la clavellina
antes que otro la deshoje.

4075 A una recién casadita
la tengo de preguntar
qué tal la va de casada,
que me voy á amonestar.

4076 A unos les gustan las graves,
á otros las placenteras.
¡ Quién fuera moneda de oro
que á todos bien pareciera !

4077 Abrete, piedra constante,
tú has de ser mi sepultura.
Si no te abres para mí,
no te abras para ninguna.

4078 Al entrar en tu jardín
me quité las zapatillas,
porque con las coliflores
se me manchan las orillas.

4079 Al otro lado del rio
está llorando Manuel,
porque le ha llevado el agua
pluma, tintero y papel.

4080 Al pasar por tu jardín
me quité las zapatillas,
para no pisar las flores
que había por las orillas.

4081 Al rio por ver el agua,
al campo por ver las flores,
al templo por ver á Dios
y al baile por ver amores.

4082 Algún dia, fuente clara,
se secarán tus corrientes,
y luego vendrás llorando,
agua por Dios, á otra fuente,
que la mia se ha secado.

4083 Algún dia fuiste rosa
y clavel abotonado,
y ahora ni clavel ni rosa,
porque ya te has deshojado.

4084 Allá arriba en aquel alto
hay un lavadero de oro
donde lavan las muchachas
los pañuelos de sus novios.

4085 Allá arriba en aquel alto
hay una fuente de plata,
adonde van por la tarde
los muchachos y muchachas.

4086 Allá arriba en aquel alto
hay una piedra redonda,
donde pican el tabaco
los mozos que van de ronda.
Que no la llames,
que ya no viene,
y se ha quedado dormida
debajo de los laureles.
Que no la llames,
que ya no viene.

4087 Allá arriba en aquel alto
hay una punta de helecho.
Que no llegues á mañana,
que te mueras de *acolecho*.

4088 Allá arriba en aquel alto
hay una rica manzana.
Toditos quieren cogerla,
ninguno alcanza la rama.

4089 Allá arriba en aquel alto
tiene mi madre un linar.
Malos *chones* se le coman
si no me deja casar.

4090 Anda, dímelo andando,
dímelo andando,
que si tú llevas miedo
yo voy temblando.

4091 Antonio se llama el santo,
Antonio el predicador,
Antonia el bien de mi vida
y Antonio me llamo yo.

4092 Aquel lucerito, madre,
que va pegante á la luna,
es el que á mí me acompaña
la noche que voy de tuna.

4093 Arbolito, arbolito,
dame tu sombra,
que me ha venido un sueño
que me trastorna.

4094 Arribita, arribita
se crían flores;
cuanto más arribita,
más y mejores.

4095 Aunque me veas caída,
nunca me des con el pie,
que soy arbolito nuevo
y puedo reverdecer.

4096 Aunque soy algo feílla
tengo blanco el corazón.
También los diamantes salen
de las minas de carbón.

4097 Aunque soy de la aldea
no me acobardo.
Salgan los de la villa
si quieren algo.

4098 Aunque soy fea de cara
tengo el corazón bonito,
y otras cosas más serranas
que mi novio no me ha visto.

4099 Aunque soy forasterita
no vengo en busca de amores,
que los tengo yo en mi tierra
como ramitos de flores.

4100 Aunque soy hija de pobre
y morena de la cara,
no tengo mancha ninguna
que no me la lleve el agua.
Si te vas, morena,
ya me escribirás,
si te vas, morena,
no me olvidarás.

4101 Aunque soy morenita
dice mi padre:
« Más vale plata en casa
que oro en la calle. »

4102 Aunque soy pequeñita
puedo llevarla,
la cara descubierta
por donde vaya.

4103 Aunque vivo junto al charco
no me he caido en la laguna ;

aunque soy hija de pobre
no tengo mancha ninguna.

4104 Aunque yo soy tan feíllo,
mi cara es el espejuelo
donde fijan sus miradas
las muchachas que camelo.

4105 ¡ Ay de mí, que se oscurece !
Quién me llevará á mi casa,
que vivo junto á la iglesia,
arrimadito á la plaza.

4106 ¡ Ay de mí, que siendo niña
di la palabra á un mancebo :
ahora mis padres no quieren
y á cumplirla no me atrevo !

4107 ¡ Ay, madre, madre !
Confesión, que me muero,
llame usté á un fraile,
que no quiero morirme
sin confesarme.

4108 Ay, madre, que me lo han roto
el cantarillo en la fuente.
Yo no siento el cantarillo,
sino qué dirá la gente.

4109 Ayer tarde en el paseo
me dijo una presumida :
No quisiera ser hermosa
por no ser tan perseguida.

4110 Ayer tarde la vi yo
que de la fuente bajaba,
con un vestido
que ella llevaba,
color de rosa
que enamoraba.
Vite en el rio lavando
y en el arenal tendiendo,
y después de haber tendido
no sé qué estabas haciendo.
Con el viti, viti, viti,
si te he visto no me *alcuerdo*.

4111 Ayer tarde la vi yo,
¡ ay, galán, si tú la vieras !
asomada á la ventana
regando las azucenas.

4112 Ayer tarde vi vender
en la plazuela real
la palabrilla de un hombre ;
nadie la quiso comprar.

4113 *Ayudamé*, compañera,
á dibujar esta rosa,
que yo solita no puedo
dibujarla tan preciosa.

4114 *Ayudamé*, compañera,
por una parte y por otra ;
me ayudarás á llevar
la mi fortuna, que es poca.

4115 *Ayudamé*, compañero,
por vida del otro Dios,
que si tú no tienes alma,
yo tengo para los dos.

4116 Bien venido, Pingorillo,
rapazón del Rebollar ;
cómo vienes hombre fecho,
válgame Dios, qué rapaz !
Componiendo está el vestido,
remendando está el calzáviro,
la cinta del tululé
je
la tirana del inglés.

4117 Caballero generoso,
dénos usté una peseta,
que tenemos la barriga
como cañón de escopeta.

4118 Caballos hay con fortuna
que van á la guerra y vuelven,
y el mio, desgraciadito,
que en el camino se muere.

4119 Calle arriba, calle abajo,
á la iglesia voy á dar,
á tomar agua bendita
y á San Antonio rezar.

4120 Caminito de la iglesia
¡ cuántas ligas habrás visto !
¡ Cuántos pecados mortales
nos perdona Jesucristo !

4121 Caminito del paseo
¡ cuántas ligas habrás visto !
¡ Cuántos pecados mortales
habrán cometido á Cristo !

4122 Camino de Santander
tropecé y cayó mi potro.
Ninguno que beba vino
le llame borracho á otro.

4123 Canterito, pica, pica
y deja á la costurera,
que ella pierde de coser
y tú de picar la piedra.

4124 — Cara descolorida,
por ti no llueve.
— ¿ Qué culpa *tie* mi cara,
si Dios no quiere ?

4125 Caracoles y huevos
es mi comida,
y á una caracolada
debo la vida.

4126 Carpintero de mi vida,
traigame una silla fuerte,
porque la mia rechina
cuando me da el accidente.

4127 — Casada, dame posada,
por Dios ó por el dinero.
— No está mi marido en casa ;
yo dar posada no puedo.

4128 — Casada, dame posada,
que no lo ve tu marido.
— Que lo vea ó no lo vea,
el gusto de él es el mio.

4129 Casada, no estoy casada,
no sé si me casaré ;
la palabra tengo dada,
no sé si la cumpliré.

4130 Casada, no soy casada,
que no me quiero casar ;
monja me quiero meter,
monja de la caridad.

4131 — Casadita, casadita :
¿ cómo te va de casada ?
— Una vida pasadera,
ni muy buena ni muy mala.

4132 Casadita enamorada,
no me dejes de querer,
que te puedes quedar viuda
y volver á mi poder.

4133 Casadita por San Juan,
viuda por las Navidades.

En quitar y poner luto
se me van las mocedades.

4134 Casadita, sienta el pie,
mira que ya no eres niña.
La polla que pone huevos,
ya no es polla, que es gallina.

4135 Casadita y con hijos
te quiero yo ver,
que mocita y curiosa
cualquiera lo es.

4136 Casóme mi madre
con un pícaro pastor;
no me deja ir á misa
ni tampoco al sermón;
quié que me esté en casa
remendando el zurrón.
Y al riguñí,
al riguñá,
no se le tengo de remendar
el zurrinico *pa* llevar el pan.

4137 Castillito, date, date,
que te van á bombear;
la gente que tienes dentro
bien la puedes entregar.
Aquella morena
que va por allí,
la llamo, la llamo,
no quiere venir;
no quiere venir,
tampoco llegar,
aquella morena
que va por allá.

4138 Castillito de Aragón
que á todos les das combate,
á mí no me le darás,
castillito, date, date.

4139 Catalina, Ana y Juana,
María, y otra mujer,
iban juntas á por agua
sin que fuera menester.

4140 Cinco sentidos tenemos,
todos los necesitamos
y los cinco los perdemos
cuando nos enamoramos.
El primero que es el ver
la prenda que yo más quiero,
que estoy durmiendo en la cama
y soñando que te veo.
El segundo que es oir
suspiros del corazón;
y no sé por qué motivo
te tengo tanta afición.
El tercero que es oler
entre rosas y jazmines,
y por eso te suplico
que soy tuya y no lo dudes (*sic*).
El cuarto que es el gustar.
¿ Qué gusto podré tener ?
Ausente del bien que adoro
¿ qué haré sino padecer ?
El quinto que es el tocar;
ese oficio no lo sé,
y por eso te suplico
que no me pidas la fe.

4141 Clara soy, Clara me llamo,
siendo clara me enturbié;
por eso no diga nadie :
de esta agua no beberé.

4142 Colorada, colorada
nunca lo he querido ser,
que la guinda colorada
todos la quieren comer.

4143 Colorada es la manzana,

blanca la primer cereza,
todas las flores son blancas;
yo morena y no me pesa.

4144 Colorada es la manzana
del lado que la da el sol;
del lado que no la da,
blanca tiene la color.

4145 Colorada la guinda,
verde la hoja;
si acomoda á la niña,
métete monja.

4146 Como pájaro inocente
bajé al rio á beber agua
y me cogieron con liga.
¡ Ya está el pájaro en la jaula !

4147 ¿ Cómo quieres, castillo,
que te levante,
si te veo caído
por todas partes ?

4148 Como vives en un alto
y habitas en una aldea,
no te faltarán galanas
ni rosas de primavera.

4149 ¿ Cómo quieres, niña,
que te vaya á ver,
si vengo del campo
y al anochecer ?
Primero que ceno
y arreglo el *ganao*,
cuando vuelvo, niña,
ya te has *acostao*.

4150 ¿ Cómo quieres tú que vaya
á la Marina contigo,
si soy casada y no puedo
olvidar á mi marido ?

4151 Compañera, quita el luto,
que me da pena de verte.
No se le guardes en vida,
déjalo para la muerte.

4152 Compañera, te murmuran;
lo mismo á mí me sucede.
Echar la capita al hombro,
corte de ella quien quisiere.

4153 Con la capa el torero
maneja el bicho,
y la mujer al hombre
con su abanico.

4154 Con la luz del cigarro
voy al molino;
si se apaga el cigarro
caigo en el rio.

4155 Con la sal que derrama
una morena,
se mantiene una blanca
semana y media.

4156 — ¿ Con qué te lavas la cara
que te reluce la frente ?
— Me lavo con agua clara
de los caños de la fuente.

4157 Contrabandista
yo me metí,
vendiendo géneros
por verte á ti.
Por verte á ti,
por ver tu amor,
contrabandista
me metí yo.

4158 Cuando pasa una morena
tropieza el que va detrás,
pues va llenando la calle
de terroncitos de sal.

4159 — ¿ Con qué te lavas la cara
que te reluce la frente ?
— Me lavo con agua clara
y unas gotas de aguardiente.

4160 Cuando dos amantes riñen
y se encuentran en la calle,
se dicen adiós de paso
sin que los comprenda nadie.

4161 Con un polvo y otro polvo
se revuelve polvorera ;
con un vaso y otro vaso
se revuelve borrachera.

4162 Cuando estás á la lumbre
estás colorada ;
cuando estás en la calle
no vales nada.

4163 Cuando estás en el balcón
y luego te metes dentro,
haces pecar á los hombres
en el sexto mandamiento.

4164 Cuando los pájaros cantan
es señal que viene el dia.
Se levantan los cabreros
á ordeñar sus cabrerizas.

4165 Cuando mi madre era moza,
era la flor del tomillo,
y yo, como soy su hija,
me llevo el mismo *rombillo*.

4166 Cuando mi madre era moza,
la llamaban la pimienta,
y yo, como soy su hija,
lo que se mama se hereda.

4167 Cuando pasas por mi puerta
con el pantalón rayado,
pareces un señorito
y eres un triste criado.

4168 Cuando pasé por aquí,
castillo, te vi caído,
y ahora que vuelvo á pasar
te veo fortalecido.

4169 Cuando yo tenga marido
y él sepa corresponder,
yo he de ser la más mimosa
que en el mundo puede haber.
Ni le he de dar un disgusto,
un desaire ni un desdén,
y á todo lo que me diga
he de decir *amén*.

4170 Cuando yo tenga una suegra
la tengo que venerar
como la Virgen del Carmen
que está puesta en el altar.

4171 Cuatro esquinas tiene Cádiz,
cuatro tiene Cartagena,
cuatro esquinas tiene el catre
donde duerme mi morena.

4172 Cuatro pañuelos de seda
tiene la hija del alcalde ;
otros cuatro tengo yo
y soy hija de mi padre.

4173 Cuatro pinos tiene tu pinar
y yo te los cuido ;
cuatro majos los quieren cortar,
no se han atrevido.

4174 Dale, dale, maquinista,
dale, dale fuego al tren,
échale carbón de piedra
que no cese de correr.
Dale, dale.
Mira, mira, cómo se pasea
la guardia civil
por la carretera.
Yo también me paseo
por ver si te veo
con otra morena.

4175 Dale, dale, maquinista,
dale, dale fuego al tren,
para que corra la tropa
y el secretario también.

4176 Dale, maquinista, dale,
dale la salida al tren,
que se van los mis amores
á embarcar á Santander.

4177 Dame de fumar si quieres,
que yo no voy al estanco,
que me ha dicho la estanquera
que para mí no hay tabaco.

4178 Dame de tu pan, casada,
que me dicen que has cocido;
mañana coceré yo
y te daré de lo mio.

4179 De la mar salen los rios,
paloma revoladora.
No pongas el pie delante,
deja que ruede la bola.
Deja que ruede la bola,
que ella sola se divierte;
también me divierto yo
cuando voy, morena, á verte.

4180 De la muralla más alta
se caiga el que mal me quiera.
Si es hombre, que se reviente,
si es mujer, rabiando muera.

4181 De la naranja, la media,
de la media, el cuarterón,
de la casada, la gracia,
de la soltera, el amor.

4182 De la naranja una raja,
del limón un cuarterón,
de los mocitos de ahora
poquita conversación.

4183 De la raíz del olivo
nació mi madre serrana,
y yo, como soy su hija,
nací de la misma rama.

4184 De la romería vengo;
avellanas traigo pocas.
Pa las mozas de este pueblo
bastante son las bellotas.

4185 De la romería vengo,
de la gloriosa Santa Ana;
para los chicos del pueblo
ya traigo las avellanas.

4186 De la romería vengo
de cumplir una promesa.
Ahora que vengo santa,
dame la mano, Teresa.

4187 De lo más alto del cielo
cayeron nueve claveles:
tres Pepes y tres Antonias,
tres puliditos Manueles.

4188 De lo más alto del cielo

cayó la luna y rompió
el espejo de mi dama
donde me miraba yo.

4189 De lo más alto del cielo
te tiré media manzana.
Si cariño te tuviera,
entera te la tirara.

4190 De los árboles frutales
se han caído nueve hojas :
tres Marías, tres Josefas
y tres morenas hermosas.

4191 De Madrid he venido
y á Madrid vuelvo.
La que quiera ser buena
bien puede serlo.

4192 De que canto y me divierto
mi vecina lo murmura;
me llama la sota bastos
y ella tiene la figura.

4193 ¿ De qué te sirve tener
bastón de quiquiricaña,
si te dicen las mozuelas :
Buen mozo, pero no apaña.

4194 ¿ De qué te sirve quererla
y dar vueltas como un loco,
si tú te mueres por ella
y ella se muere por otro?

4195 ¿ De qué te sirve rondar
si la novia no te quiere ?
Ponte de carita al sol
como aquel que frío tiene.

4196 De qué te sirve rondar
y dar vueltas por la *cera*
si otro se come la fruta
y á ti te da la dentera.

4197 De que yo sea morena
la culpa tiene la nieve,
que no reparte conmigo
de la blancura que tiene.

4198 De tu ventana á la mia
se pasea un palomino;
el pico tiene de plata,
la pechuga de oro fino.

4199 De tu ventana á la mia
se pasea una culebra.
Dicen que pica, que pica;
más pican las malas lenguas.

4200 De tu ventana á la mia
tengo que pintar un tres,
una rosa catalana
y un clavel aragonés.

4201 Debajo de mis laureles
tiene mi niña la cama,
y cuando se va á acostar
cuelga el candil de una rama.

4202 Debajo de tu ventana
dicen que la van á hacer,
debajo de tu ventana
la fuente para beber.

4203 Debajo de tu ventana
quité un canto y puse dos.
En la cama que tú duermes
bien podía dormir yo.

4204 Debajo de un pino verde
tiene mi nena la cama,

y cuando se va á acostar
como una loca me llama.

4205 Debajo de una montaña
de una montaña debajo,
debajo de una montaña
mataron al Veterano.
No le mató la justicia
ni tampoco los civiles,
que le ha matado una niña
de catorce á quince abriles.
De catorce á quince abriles
con dieciseis primaveras;
si tus padres no te quieren,
vente conmigo, morena.
Vente conmigo, morena,
y á las viñas de mi abuelo,
y á la sombra de una parra
te diré lo que te quiero.

4206 Déjame pasar, que voy
al portal de la hermosura,
donde se recrea el sol,
las estrellas y la luna.

4207 Déjame pasar, que voy
por agua á la mar serena,
para lavarme la cara,
que dicen que soy morena.

4208 Del árbol del paraíso
he de cortar nueve hojas:
tres Juanas y tres Marías,
tres Isabelas hermosas.

4209 Del cielo caiga una piedra
que pese dos mil quintales,
y que peque en la cabeza
al que quita voluntades.

4210 Del cielo se está cayendo
un canastillo de flores,
para adornar á los ricos
con el sudor de los pobres.

4211 Del otro lado del mar
tiene mi padre una viña;
ni la poda, ni la cava
ni tampoco la vendimia.

4212 Del rosal sale la rosa,
de la maceta el clavel.
Un padre cría una hija
y no sabe para quién.

4213 Dentro de mi pecho tengo
dos escaleras de nieve,
dos caños de aguamanil (*sic*)
que resucita el que bebe.

4214 Desde mi casa á la iglesia
voy á poner un tablado,
para cuando vaya á misa
no se me manche el calzado.

4215 Desde mi casa á la iglesia
voy á poner una alfombra,
para cuando vaya á misa
no se me manche la cola.

4216 Desde que salió la moda
que sí, que ño, que ay
de los pañuelitos blancos,
parecen las labradoras
que sí, que no, que ay
palomitas en el campo.
Molinera, molinera,
qué descolorida estás,
desde el dia de las quintas
no has cesado de llorar.
No has cesado de llorar
ni tampoco de gemir.

Molinera, molinera,
de pena vas á morir.

4217 Desde tu casa á la mia
tengo de poner un tren,
para quitarte la maña
de mirar á cuantos ves.

4218 Desgraciada como yo
no se ha visto criatura,
siendo mi padre cerero
tener que morir á oscuras.

4219 Desgraciada en amores
eres, Teresa;
unos se meten frailes
y otros te dejan.

4220 Dia de San Juan alegre,
dia triste para mí,
que se me fué de la mano
la paloma que cogí.

4221 Dicen que el águila real
de un vuelo pasa los mares.
¡ Ay, quién pudiera volar
como las águilas reales !

4222 Dicen que me han de matar
y me han de sacar al campo.
¡ Virgen de la Soledad,
cubrirme con vuestro manto !

4223 Dicen que las Isabeles
son humildes y calladas,
y pueden las Isabeles
armar un pleito en Granada
y volver con los papeles.

4224 Dicen que no tengo sal
y tengo el salero lleno,
y le pongo á la ventana
y tengo sal y salero.

4225 Dicen que Pulga se ha muerto;
eso sí que no es verdad,
que si Pulga hubiera muerto
no estaría aquí yo ya.

4226 Dicen que te has alabado
que tenías, que tenías,
olivares en la Habana,
tierras en Andalucía.

4227 Dígame, señor platero,
cuanta plata ha menester
para hacer una cadena
de Madrid á Santander.

4228 Dos pleitos van á la audiencia,
uno verdad y otro no;
la verdad salió perdiendo
porque el dinero ganó.

4229 Dos corazones heridos
puestos en una balanza:
el uno pide justicia
y el otro pide venganza.

4230 Echa la torta, Manuela,
aunque sea de centeno.
Sólo por ser de tus manos
se volverá trigo bueno.

4231 El azúcar es muy dulce;
más dulce es una mujer,
y una mujer en azúcar
¡ qué dulce debe de ser !

4232 El andar de la madre
lleva la hija.

Por pisar menudito
va tarde á misa.

4233 El canario malherido
al campo se retiró.
Con la sangre de sus venas
á otro canario manchó.
Los dos murieron de pena.

4234 El cantar en cuaresma
dicen que es bula, (*sic*)
pues yo tengo licencia
del señor cura.

4235 El cantar quiere gracia
y el hablar *gargo*;
el hablar con los hombres
mucho cuidado.
Mucho cuidado, niña,
que son traidores,
que muchos de ellos tienen
falsos amores.

4236 El clavel cuando florece,
florece por cuatro esquinas.
Los chicos cuando pretenden,
todo se vuelve mentiras.

4237 El clavel que está en agua
es para Pepe,
y el agua para Antonio
que se refresque.

4238 El dia de San José
me llevó el pañuelo el viento,
y por eso á San José
le tengo en el pensamiento.

4239 El dia que yo nací
nacieron todas las flores
y por eso me pusieron
María de los Dolores.

4240 El hombre más infeliz
no llega á desesperarse
mientras tiene una esperanza
que alegra sus soledades.

4241 El dia que yo me case
te convidaré á la boda,
á tomar el chocolate
en casa de mi señora.

4242 El hombre que no ha tenido
amor con una morena,
se va de este mundo al otro
sin saber lo que es canela.

4243 El hombre que se apasiona
por querer á una mujer,
hasta á su padre abandona,
y luego se viene á ver
como España sin corona.

4244 El lucerito está malo
y la luna llora, llora,
y las estrellas del cielo
de luto se visten todas.

4245 El once le dijo al doce:
¿ Él trece, dónde estará ?
El catorce le responde :
El quince te lo dirá,
que el dieciséis le conoce.

4246 El padre del *chiquiu*
chun viaje á *Uvieu*
y por el mal tiempo
se *golvió mu* luego.
Al arón, que lo arrono yo.

Si el padre del *chiquiu*
no hubiera *veniu*,
t'abriera la puerta
y entraras *conmigu*.
Alarón, que lo arrono yo.

Si no *lu* has *intindiu*,
intiéndelo ahora,
que está en casa el padre
del *chiquiu* que llora.
Al arón, que lo arrono yo.

¡ Ay, *probe* de mí,
triste y *aflegía !*
El uno me canta
y el otro me silba.
Al arón, que lo arrono yo.

4247 El pájaro que tú tienes
en la mano le he tenido,
que le he dejado marchar
porque no me ha convenido.

4248 El pañuelo de mi amante
no se lava en esta tierra,
que se lava en Altamora,
se tiende en una palmera.
Con la manta al hombro, mo-
[rena,
pasastes el rio ;
si no te has mojado, salada,
fortuna has tenido.
Con la manta al hombro, mo-
[rena,
volviste á pasar ;
si no te has mojado, salada,
fortuna tendrás.

4249 El que *tie* penas se muere
y el que no las *tie* también ;
yo quiero vivir alegre,
mañana me moriré.

4250 El puente voy á pasar ;
no sé si le pasaré.
Palabrita tengo dada,
no sé si la cumpliré.

4251 El rio corre á lo largo
y un poquito á lo ladero.
No hay uvas como el albillo
ni amores como el primero.

4252 El sábado por la tarde
por tu calle me paseo
con el carro y con las mulas,
porque contigo no puedo.

4253 El se moría por ella,
ella con otro se fué
y el otro se fué con otra
y la otra se fué con él.

4254 El señor cura mayor,
cuando baja del altar,
parece un clavel dorado
acabado de cortar.

4255 En aquella casa hay luz,
no sé si es candil ó vela.
Allí están los mis amores
con los de mi compañera.

4256 En el vasar hay un vaso,
en el vaso una bebida,
en la bebida una rosa
y en la rosa una María.

4257 En el camino la fuente
me encontré un pañuelo negro
todo lleno de suspiros
con el *¡ ay, que yo me muero !*

4258 En el campo del Rivero

tengo plantada una flor;
cuando la menea el aire
aquí me viene el olor.

4259 En el campo hay una flor
que la llaman la amapola
con un letrero que dice:
No te pongas tanta cola.

4260 En el campo hay una flor
que la llaman la amapola
con un letrero que dice
que no quiere dormir sola.

4261 En el campo hay una flor
que la llaman la destreza.
¡ Qué bonito es el amor
si acabara como empieza!

4262 En el cielo hay una estrella
que está penando por ti
y te dirige el camino
por donde tienes que ir.

4263 En el fondo de la mar
hay un molino que muele
peregil y yerbabuena
para los que bien se quieren.

4264 En el mar hay una parra
que llega el cimiento al suelo,
donde se van á llorar
los que no tienen consuelo.

4265 En el mar hay una torre
y en la torre una campana
y en la campana una niña
que á los marineros llama.

4266 En el medio de la mar
ha nacido un arbolito
de naranja y y limones.
¡ Mira si será bonito!

4267 En el manto de la Virgen
tengo puesta mi *conduta*,
que me la quiere quitar
una mujer *absoluta*.

4268 En la ciudad de la Habana
marineros á montones
embarcan y desembarcan
unas niñas como soles.

4269 En el mar hay una parra
que da las uvas á pares
y allí se van á llorar,
tos los que no tienen madre.

4270 En el telar de mi amor
me puse á tejer un dia;
se me arrancaron las cuerdas:
adiós, telar de mi vida.

4271 En la mar hay un ciruelo
que da ciruelas de azúcar;
la dama que se las come
hasta los dedos se chupa.

4272 En la mar hay un espino,
en el espino un tomate,
en el tomate un espejo
donde se mira mi amante.

4273 En la mar hay una parra,
encima la parra un puente,
encima el puente una niña
que al sol le dice: detente.

4274 En la mar hay una parra
que da las uvas azules,

con un letrero que dice:
El que no sepa, que estudie.

4275 En la ventana soy dama,
en el balcón soy señora,
en la cocina criada
y en el campo labradora.

4276 En lo más hondo del mar
suspiraba una ballena,
y en los suspiros decía:
Quien dijo amor, dijo pena.

4277 En Madrid tengo una casa,
en Santander una huerta,
en Reinosa los amores
y en mi pueblo la firmeza.

4278 En Mayo me dió un desmayo,
en Mayo me desmayé,
en Mayo corté una rosa,
en Mayo la deshojé.

4279 ¿En qué tribunal se ha visto
ni en qué Sala ni en qué Au-
[diencia
quitarle la vida á un hombre
sin leerle la sentencia?

4280 En San Juan de Dios, madre,
tocan á misa.
¿Quieres que vaya, madre?
— Anda, *ves*, hija.

4281 En tu jardín primoroso
ha caído una nevada;
me he metido entre las flores
y no me he mojado nada.

4282 En Valencia fuí francés,
en Francia fuí valenciano,
en Castilla, aragonés,
en Aragón, castellano.

4283 Eres como el arca nueva,
que en echándola la llave
por fuera es tan hermosa;
lo que hay dentro nadie sabe.

4284 Eres blanca y encarnada
del color de la cereza,
y aunque quieres ser honrada
tu hermosura no te deja.

4285 Eres hermosa en extremo,
pero tienes una tacha:
en el campo hay varias flores
y tú también eres varia.

4286 Eres morena y tienes
cuatro galanes.
Guarda el entendimiento,
no le derrames.

4287 Eres una tontona
que no lo entiendes,
que declaras al novio
lo que le quieres.

4288 Esa chaquetilla, niña,
¡qué bonito tiene el corte!
Dime quién te la ha cortado
que haces mirar á los hombres.

4289 Esa mujer está loca;
quiere que la quiera yo.
Que la quiera su marido,
que tiene la obligación.

4290 Ese vestido verde
cuélgale al humo,
que de ti no se acuerda

mozo ninguno.
Tiramé de la manga,
tiramé del cordón,
quieremé, niña hermosa,
no me olvides, por Dios.

4291 Está la tarde oscura,
llueve y no llueve;
hace lo que mi amante
quiere y no quiere.

4292 Esta mañana á tu puerta:
« Cariñó, mi corazón. »
Y me contestaron dentro:
« Cerrado por defunción. »

4293 Esta mañana fuí al huerto
á preguntar al clavel
si es cosa dificultosa
el olvidar á un querer.
El clavel no estaba allí
y me contestó la rosa,
que el olvidar á un querer
es cosa dificultosa.

4294 Esta mujer está loca
ó la falta algun sentido.
Dice que la quiera yo;
que la quiera su marido.

4295 Esta noche ha llovido
mañana hay barro.
¡ Pobre carretuco,
se habrá mojado !
Quítate niña
de esos balcones,
que si no te *arretiras*,
sol de los soles,
llamaré á la justicia
que te aprisione
con la escopeta
de dos cañones.

4296 Esta tierra no es la mia
que la mia es más alegre.
De esta tierra Dios me saque
y á la mia Dios me lleve.

4297 Estando de centinela
en la garita del diablo,
vinieron á relevarme
cuatro soldados y un cabo.

4298 Estando en la mar pescando,
estando en la mar pesqué
una niña de quince años
y con ella me casé.

4299 Este mandilín que tengo
de flores de primavera,
el galán que me le dió
ya sabe que soy soltera

4300 Estoy acatarrada,
ronca perdida,
de dormir al sereno
toda mi vida.

4301 Estoy acatarradica ;
la culpa yo me la tengo,
de levantarme á deshora
y abrir la puerta á mi dueño.

4302 Estoy por decir, señores,
que si me caigo en el rio
salgo llenito de flores.

4303 Estoy tomando la quina,
estoy tomando la quina;
esta que me lleva el viento
al revolver una esquina.

4304 Estrellas del alto cielo,
¿ cómo no las dais castigo
á lenguas murmuradoras
que murmuran sin motivo ?

4305 Estrellita guiadora,
la que guía al marinero
y á eso de la media noche
guía á los mozos solteros.

4306 Estrellita reluciente,
tú que vas alta y serena,
dime si podré llegar
esta noche á Cartagena.

4307 Fuentecilla cristalina,
arroyuelo caudaloso :
para dos que bien se quieren
¿ Qué camino es el más corto ?

4308 Fuera, fuera de casa ;
fuera, que no trabaja.
Adiós, rosita y clavel,
que te vengo por ver
de mañana y tarde,
de noche no puede ser,
que me rinde el amor
y me prende el alcalde.
Fuera, fuera de casa,
fuera, que no trabaja.

4309. Gitanilla fué mi madre
y yo también soy gitana,
y yo canto porque quiero
y porque me da la gana.

4310 — Gitanilla, gitanilla,
dime la buena ventura.
— No te la puedo decir,
que no soy gitana pura.

4311 Gitanilla, gitanilla,
yo se lo diré al gitano,
que te has metido á vender
tabaco de contrabando.

4312 Gitanilla, gitanilla,
yo se lo diré al gitano,
que te vas por los cuarteles
á dormir con los soldados.

4313 Hablas muy mal de lo bueno
y Dios te ha de castigar ;
cuando hablas mal de lo bueno,
de lo malo ¿ qué será ?

4314 Hasta las once te aguardo
de pechos en la ventana,
y si á las once no vienes
cierro y me voy á la cama.

4315 He estado en una contienda
que el amor me ha regalado,
y para que usté me entienda,
yo he sido el escalabrado
y otro se puso la venda.

4316 Hombre de más corazón
en el mundo no se ve,
y lloraba como un niño
delante de una mujer.

4317 Hombre, siempre vienes tarde
y luego te vas temprano.
Has de saber que no quiero
visita de cirujano.

4318 La cadena del amor,
la cadena del querer,
la cadena del amor
es la que yo vengo á ver.

4319 La cama tengo en el río,
el agua la va llevando;
tengo de poner en ella
un ramo de contrabando.

4320 La cinta de tu pelo
tiene neguilla;
que la tengan los trigos
no es maravilla.

4321 La culebra en el camino
la pisan y abre la boca.
Las mujeres en la fuente
hablan lo que no las toca.

4322 La culebra en el espino
se enrosca y abre la boca.
También algunos galanes
hablan lo que no les toca.

4323 La flor de la calabaza
es una bonita flor
para dársela á los hombres
en la primera ocasión.

4324 La flor de la siempreviva
se ha secado y no florece;
la vergüenza de los hombres
se ha perdido y no parece.

4325 La flor del romero
me la van cortando ya.
Si la cortan, que la corten,
y á mí lo mismo me da.
La flor del romero
me la van cortando ya.

4326 La Lola gasta pañales
de lienzo fino de lo mejor
para envolver á su niño
que está en la cama con saram-
[pión.

4327 La madre que tiene una hija
y la viste á lo bolero,
no la puede pretender
ningún pobre jornalero.

4328 La mi morena
que no me *alguarde*,
que vivo lejos
y vuelvo tarde.
Vuelvo tarde, vuelvo tarde,
no puedo venir primero;
he encontrado en el camino
la prenda que adoro y quiero.
La mi morena...

4329 La mujer del comediante
tiene en el pecho una estampa.
¡Ay, pobrecita mujer,
que el corazón la quebranta!

4330 La mujer engañó á Adán,
á David y á Salomón,
á Holofernes capitán
y al valeroso Sansón.

4331 La niña que á los veinte
no tenga novio
que le haga una novena
á San Antonio;
hice yo tres novenas,
me dió tres novios.
Y ahora le digo:
cambiamé los tres novios
por un marido.

4332 La noche de San Pedro
te puse el ramo;

la de San Juan no pude,
que estuve malo.

4333 La novia de mi novio
es muy bonita;
que aunque somos contrarias,
eso no quita.

4334 La rosita en el rosal
si no la quitan se pasa;
así te pasará á ti
si tus padres no te casan.

4335 La sirena de la mar
es una linda madama
que por una maldición
está nadando en el agua.

4336 La sortija de mi dedo
tiene tres piedras azules
con un letrero que dice:
« El que no sepa que estudie. »

4337 La sortija de mi dedo
tiene tres piedras azules;
tres días de la semana,
sábado, domingo y lunes.

4338 Las cortinas de tu alcoba
son de terciopelo azul;
entre cortina y cortina
se pasea un andaluz.

4339 Las dos de la mañana
sería cuando llegó
mi corazón á tu cama,
y te dijo en alta voz:
Despierta, rosa temprana.

4340 Las estrellas del cielo
me puse á contar,
y si Dios no me ayuda
no puedo acabar.

4341 Las estrellas y el lucero
sostienen una porfía:
las estrellas que es de noche
y el lucero que es de día.

4342 Las estrellitas del cielo
no están con tanto rigor
como está una doncellita
á los pies de un confesor.

4343 Las estrellitas del cielo
son almas del paraíso.
Esa estrella tan hermosa
debe ser la de mi hijo.

4344 Las estrellitas del cielo
toditas tienen un nombre;
la pícara de la mia
la llamo y no me responde.

4345 En la Alameda
de Santander
llorando estaba
y la pregunté:
— Dime, niña, por qué lloras?
— Por qué tengo de llorar?
que ayer he visto á mi amante,
le he visto con otra hablar.

4346 Las mujeres y los gatos
dos cosas iguales son,
que en faltándolas el cobre
te arañan á lo mejor.

4347 Las rosas y los claveles
bajan á beber al río;
el clavel, como es celoso,
lleva á la rosa consigo.

4348 Las zapatillas me oprimen,
las medias me dan calor.
Tú te has quedado en el mundo
pa mi mayor perdición.

4349 Los amores de un cautivo
no pueden llegar á España,
porque está la mar por medio
y se convierten en agua.

4350 Los ojos de mi morena
tienen un mirar extraño;
cuando le miran á un hombre
le quitan la vida un año.

4351 Los presos cuentan los días,
los presidiarios los años,
y los que van á tu casa
los pasitos que van dando.

4352 *Llevamé* á la trasera
del carro, Pedro,
para así estar más cerca
del bien que dejo.

4353 Llevan los hijos de viuda
en el ala del sombrero
cuatro cuartos de sandunga,
cuatro de sal y salero.

4354 Llevas los zapatos rotos
y vas pisando la arena.
Si tu amante no te quiere,
vente conmigo, morena.

4355 Llorando mis desventuras
mis penas y sufrimientos,
aprendí pronto á reirme
de los dolores ajenos.

4356 Madre mía la del cielo,
y no la que me crió;
la que me crió no es madre,
madrastra la llamo yo.

4357 Madre, no es usté madre,
que si usté mi madre fuera
no me echara usté á la calle
para que yo me perdiera.

4358 Madre, no me riña usté
porque canto y me divierto.
Soy joven, es primavera,
los árboles no están secos.

4359 Majito, si vas al baile,
saca primero á tu hermana,
y la segunda á tu prima
y la tercera otra dama.

4360 Mañanitas azules
de Abril y Mayo,
despertar á mi niña,
no duerma tanto.

4361 Más desgraciado que yo
no ha nacido criatura.
Siendo mi padre cerero
tengo que morir á oscuras.

4362 Más quisiera ser gallina
y el raposo me comiera,
que no casarme con viudo
siendo yo moza soltera.

4363 Más quisiera verte, niña,
á los pies de mi caballo,
que no verte solterita
enamorada de un casado.

4364 Más vale una serranita
con dos vueltas de coral

que cincuenta señoritas
con todos sus *farolds.*

4365 Me dicen que soy alegre,
que la vaya á consolar.
¿ Dónde irán mis alegrías
cuándo la vea llorar ?

4366 Me *dijistes* « agua va »
y encima de mi la *echastes.*
No *tuvistes* compasión
que todito me *mojastes.*

4367 Me *dijistes* « allá bajo »
y te *fuestes* á la cama.
No *tuvistes* compasión
del pobre que te aguardaba.

4368 Me *dijistes* « sal abajo »
y te *pusistes* á la cama.
¡ Vaya unas correspondencias
que *tuvistes* tan saladas !

4369 Me *distes* las avellanas
y lo *fuistes* á parlar.
Dime cuánto te han costado,
que te las quiero pagar.

4370 Me gusta el nombre de Pepe
porque se pega á los labios.
El de Manuel no me gusta
porque no se pega tanto.

4371 Me llamaste fea y pobre,
descolorida y cobarde.
¡ Válgame Dios de los cielos,
de qué apuro me sacaste !

4372 Me llamaste feona ;
yo no me enojo,
que también las feonas
llevan buen mozo.

4373 Me *llamastes* gitana,
tuerta y mal hecha.
Las borras de mi padre
me harán derecha.

4374 Me *llamastes* la espuma
de la canela ;
la espuma es dorada,
y yo soy morena.

4375 Me *llamastes* « la niña »,
por hacer burlas.
Morenita soy, majo,
pero no tuya.

4376 Me *llamastes* morenita,
morena más que una mora.
Lo moreno de mi cara
es lo que á ti te enamora.

4377 Me *llamastes* morenita ;
por eso no pierdo amores.
Morenita es la canela
y la toman los señores.

4378 Me *llamastes* morenita,
y al espejo me miré.
Ojos de pícara tengo ;
á algún bobo engañaré.

4379 Me *llamastes* morenita
y yo te llamé ladrón.
El ser ladrón es delito
y el ser morenita no.

4380 Me *llamastes* pobre y fea.
Anda tú, cabeza de aire ;

dime cuántas torres tiene
el palacio de tus padres.

4381 Me *llamastes* pera pobre,
te llamé pera podrida.
La pera pobre se come
y la podrida se tira.

4382 Me *llamastes* pobre y fea,
descolorida y cobarde.
Dime, cara de aceituna,
¿ dé qué apuro me *sacastes* ?

4383 Me *llamastes* pobre y fea,
descolorida y cobarde.
Tienes color de aceituna,
te lo digo y no te enfades.

4384 Me *llamastes* pobre y fea,
descolorida y cobarde:
vale más mi cobardía
que la hacienda de tus padres.

4385 Me *llamastes* pobre y fea;
en el alma lo sentí.
Si fuera rica y bonita
no me peinara *pa* ti.

4386 Me *llamastes* pobre y fea
creyendo que era bajeza;
me *pusistes* un ramito
de los pies á la cabeza.

4387 Me pegó mi madre,
me pegó mi abuelo,
por hablar anoche
con el mi *pasiegu*.

4388 ¿ Me quieres ó no me quieres ?
vas preguntando á una flor.
Anda, pregúntalo al tiempo
que es quien lo sabe mejor.

4389 *Meneati*, cuerpo bueno,
que te vas aniquilando
con el frío del invierno,
la frescura del verano.

4390 Mi amante cuando se fue
me dejó una prenda suya;
me dejó la su navaja
para picar la verdura.

4391 Mi amante se fue á la Nava
y me trajo una navaja
con un letrero que dice :
« Si quieres comer, trabaja. »

4392 Mi madre cuando era moza
era la flor del romero,
y yo, como soy su hija,
no lo compro, quo lo heredo

4393 Mi madre me lo decía
y yo me lo considero,
que el que no tiene cabeza
no necesita sombrero.

4394 Mi marido es mi marido
y no es marido de nàdie;
el que quiera maridito
vaya á la guerra y le gane.

4395 Mi marido se fue á Murcia
y se metió limonero;
de naranjas y limones
él será y el heredero.
El será y el heredero
y él sera el amo de llaves
y el será y el heredero
de la hacienda de mis padres.

4396 Mi padre manda á mi madre,
mi madre me manda á mí,
y yo mando á mis hermanos;
todos mandamos aquí.

4397 Mira si habrá gente mala,
tan mala y desconfiada,
que por dar camisa á un pobre
me llaman descamisada.

4398 Mira si he corrido tierras
que he estado en Benamejí;
no he visto cara más bella
que la de este serafín.

4399 Mira si seré gitano
que te entrego nueve y medio
de diez realitos que gano.

4400 Mira si seré gitano,
que todo el día me veo
con la varita en la mano.

4401 *Miralá* por dónde viene,
miralé por dónde asoma,
miralós por dónde vienen
el pichón y la pichona.

4402 Mis padres, con ser mis padres,
teniendo el mando que tienen,
no me han podido quitar
lo que tú quitarme quieres.

4403 Morena ha de ser la tierra
si ha de dar buena cebada,
y la mujer para el hombre
alta, rubia y colorada.

4404 Moreno pintan á Cristo,
morena á la Magdalena;
morena tiene que ser
la tierra para ser buena,
para sembrar y coger
trigo, cebada y avena.

4405 Morenita es la canela
morenito es el café
moreno pintan á Cristo
y al sol moreno también.

4406 Morenita me llaman
los artilleros.
Si otra vez me lo llaman
me voy con ellos.

4407 Morenita soylo, soylo,
que al espejo me miré.
Ojos chalangueros traigo,
á algún viejo engañaré.

4408 Morenita y agradable
toda mi vida lo he sido.
Hermosura no la tengo,
que para mí no ha nacido.

4409 Morenita y no gustarle,
que se lo cuente á su abuela,
que una morena con sal
es la flor de la canela.

4410 Muchachos que tenéis novio,
cantar y *bailar* con ellos,
y al mejor tiempo dejarles
antes que *sos* dejen ellos.

4411 Mucho te quiero, prima;
más te quisiera
si el amante que tienes
se te muriera.

4412 Negros, muy negros, muy ne-
[gros,

son tus ojillos, Dolores,
pero más negras aun
son, niña, tus intenciones.

4413 Ni tengo tabaco
ni tengo papel,
ni tengo dinero
ni quien me lo dé.
Tabaco ya tengo,
papel me lo dan,
mujer en el mundo
no me ha de faltar.

4414 Niña, si vas á la fuente
ten cuidado con la herrada,
no te la llenen de arena
mientras tú pelas la pava.

4415 No creas que me enamoro
del corte del pantalón,
ni porque seas buen mozo,
si no eres trabajador.

4416 No creas que soy de aquellas
que andan por los arrabales,
con el pañuelo en la mano
llamando á los oficiales.

4417 No hay cantares en el mundo
como los que hay en mi tierra,
ni amores como los míos,
ni penas como mis penas.

4418 No he visto mayor pañuelo
que el que llevaba una moza,
paseando por las calles
del Pilar de Zaragoza.

4419 No llore usté, madre,
no llore usté, no,
que también mi tía
de moza bailó.

4420 No me divierten los bailes
ni tampoco las funciones,
que me divierten las cartas
que vienen de los vapores.

4421 No me llame usted bonita;
tengo el marido celoso,
la sangre la tengo frita.

4422 No me llame usted gitana,
porque yo no soy de Egipto,
que es mi madre una serrana
y mi padre un serranito.

4423 No me llame usté salada
que yo no vendo la sal;
la vende la sardinera
que vive en la calle Real.

4424 No me llames cuñada
hasta que no encuñe,
que las cuñas son buenas
para la lumbre.

4425 No me llores, no me llores,
que llorando me pareces
la Virgen de los Dolores.

4426 No me mires de lado
ni de ladera,
ni te cases con viudo,
moza soltera.

4427 No me tengo de casar
con lo que el rey no ha querido,
ya se acabará la guerra
y vendrán los escogidos.

4428 No me tires chinitas
al lavadero,
que aunque estoy boca abajo
yo bien te veo.

4429 No partan del dedo,
partan del pernil
si no *tienin* corte
yo *lu traigu* aquí.

4430 No quiere mi madre
que al molino vaya,
que la molinera
me rompe la saya.
No quiere mi madre
que vaya al molino,
que la molinera
me rompe el vestido.

4431 No quiero que me des nada
ni lo tengo de tomar,
que tengo por entendido
que el que recibe ha de dar.

4432 No quiero tus avellanas,
no las quiero, no las quiero,
que á mí me las dan de balde,
tú me llevas el dinero.

4433 Ne te mueras, dueño mio,
mira que te enterrarán.
Al que se muere le entierran,
ese es el pago que dan.

4434 No tengo miedo á la muerte
ni me importa el padecer,
pero en cambio me da miedo
la burla de una mujer.

4435 No *vaigas* á los Madriles
si quieres que yo te quiera,
pues *golverás* señorita
y yo te quiero pasiega.

4436 Ocho y ocho diez y seis,
y veinticuatro, cuarenta.
Niña, si quieres casarte,
yo te arreglaré las cuentas.

4437 Oiga *usté*, venga *usté* acá,
el de las medias de lana,
que te traigo campanillos
por debajo de la cama.

4438 Oiga usté, venga usté acá,
la del pañuelo amarillo:
si mi marido es borracho,
la culpa la tiene el vino.

4439 Oiga *usté*, venga *usté* acá,
la del pañuelo amarillo:
si mi marido es borracho,
lo paga con su bolsillo.

4440 Ojos de color de cielo,
azules como los míos:
no pierdas las esperanzas,
que yo no las he perdido.

4441 Ojos negros no me gustan
porque son desvergonzados;
azulitos á la moda
son los que me han educado.

4442 Ole, con ole y con ole,
ole, con ole, y haremos
una casita en el campo
y en ella nos meteremos.

4443 ¡Olé, que me corté un dedo!
¡Olé, que me salió sangre.

¡ Olé, que salió una niña
con el pañuelo á limpiarme !
Que no la llames
que ya no viene,
que no la llames
que no te quiere,
que se ha quedado dormida
debajo de los laureles.

4444 Padre santo de Roma
¿ cómo consientes
que las enamoradas
vivan ausentes ?

4445 Pájaro que á cantar vas
á los caños de la fuente,
ya te han quitado la rama
donde solías ponerte.

4446 Paloma del palomar,
¿ quién te ha cortado los vuelos,
que no has podido volar
desde el palomar al suelo ?

4447 Paloma, si vas al monte,
mira que soy cazador,
si tiro un tiro y te mato
para mí será el dolor.

4448 Para guisar esta liebre
sólo me falta la sal,
y usté de sobra la tiene.
¿ Me la quiere usté prestar ?

4449 Para melones Valencia,
para buen vino Jerez,
y para cosas de iglesia
el cura de San Ginés.

4450 Para monja no estudié,
para casarme no es tarde.
Quien quiera correr, que corra;
el que me quiera, que aguarde.

4451 Para qué me das pañuelo
con la cenefa encarnada,
si sabes que estoy de luto,
que se murió mi cuñada.

4452 Para qué me das pañuelo
con puntas para llorar,
si sabes que estoy de luto
y no le puedo gastar.

4453 ¿ Para qué quiere pelo
la sacristana ?
Para añadir la soga
de la campana.

4454 *Tráime*, majito, un peine
de esos que en Madrid venden,
colorado, amarillo,
azul y verde.

4455 Son tus ojos dos moras,
tus labios dos corales.
Si me voy á la guerra
tú no lo sabes ;
adiós, cariño mio,
adiós, quitapesares.

4456 Para subir al cielo
se necesita
una escalera grande
y otra chiquita.

4457 Pareces en el vestir
hija de algún tesorero.
Eso me parece á mí
vanidad y no dinero.

4458 Pasar el río no puedo,

que me estorba la alameda,
si no me pasa la mano
una niña lavandera.

4459 Paseándo por el monte
al pie de una fuente clara,
me encontré con un manzano
cargadito de manzanas.

4460 Paso ríos, paso fuentes,
siempre te encuentro lavando;
la hermosura de tu cara
el agua la va llevando.

4461 Paso ríos, paso fuentes,
siempre te encuentro lavando.
Lavandera de mi vida,
ya me voy enamorando.

4462 Péinate bien el cabello,
no me seas perezosa,
que el cabello bien peinado
hace á la mujer hermosa.

4463 Pensaba el tonto, pensaba,
pensaba que le quería,
y era por entretenerle
mientras el otro venía.

4464 Pequeñita me crió mi madre,
pequeñita, pero de buen aire,
pequeñita, pero sandunguera:
que viva el galán que mi calle
[pasea.

4465 — Pequeñita, redondita,
¿ dónde tienes el marido ?
— Donde está yo no lo sé,
que para mí se ha perdido.

4466 Pequeñita y con amores
y yo, como no los tengo,
me divierto con las flores.
Pequeñita y con amores.

4467 Permita Dios que te vea
en un calabozo oscuro
y que pase por mi mano
todo el alimento tuyo.

4468 Plantaré una parra,
plantaré un parral,
que caigan las uvas
por tu delantal.

4469 Pobre niña, pobre niña,
la han desterrado sus padres
por un falso testimonio
que la levantó su amante.
Y otro galan la decía:
Niña no te dé cuidado,
yo te tengo de sacar
si no me llevan soldado.

4470 Pobrecitos de la cárcel
no tendréis ningun consuelo.
Yo, pobrecita de mí,
ni les tengo ni les quiero.

4471 Pólvora, pólvora fina,
pólvora para los hombres;
para uno que á mí me toca
pólvora con perdigones.

4472 Por el río abajo va
el barco de mis amores;
no le pude ver la cara,
que va cubierto de flores.

4473 Por entrar en tu jardín
ha caído una nevada;

me he metido entre las flores
y no me he mojado nada.

4474 Por esa calle á la larga
anda un gavilán perdido
que dice que ha de llevar
la paloma de su nido.
Si la paloma es discreta
y el gavilán entendido,
no dudo que llevará
la paloma de su nido.
Eso fuera si no hubiera
ningún mozo en el lugar
que cogiera la escopeta
y matara al gavilán.

4475 Por la calle abajo va
una naranja corriendo:
mucho corre la naranja,
pero más mi pensamiento.

4476 Por la carretera,
por la carretera,
el pañuelo de mi novia
mira cómo colorea.

4477 Por la mañanita
cuando me levanto,
miro la petaca,
no tengo tabaco;
no tengo tabaco,
no tengo papel,
no tengo dinero
ni quien me lo dé.

4478 Por la mar abajo va
una linda panadera;
el cedazo lleva de oro
y de plata la masera.

4479 Por un beso y un abrazo
que en la escalera te di,
andan diciendo tus padres
que yo me muero por ti.

4480 Por un beso que me diste
al subir por la escalera,
anda diciendo tu madre
que me has dado una docena.

4481 Por un Francisco me espiro
por un Antonio no tanto,
por un Pepe me estuviera
toda la vida penando.

4482 Por un pastor diera un duro,
por un labrador cien reales
y por uno de mi gusto
diera todos mis caudales.

4483 Por un sí que dio la niña
á la puerta de la iglesia,
por un sí que dio la niña
entró libre y salió fuera.

4484 Por una montaña espesa
va una palomita triste
en busca del bien que adora;
no hay mata que no registre.

4485 Porque ando con los civiles
me llaman la civilera.
Los civiles en mi casa
no pasan de la escalera.

4486 Porque canto y me divierto
me llama la gente loca.
Pase yo mi vida alegre,
y la gente ¿qué me importa?

4487 Porque canto y me divierto
me llaman la de sin juicio.

¡Cuántas puertas se menean
y no se salen de quicio!

4488 Porque canto y me divierto
me llaman la de sin penas.
Mientras que canto no lloro
ni murmuro vida ajena.

4489 Porque canto y me divierto
mi vecina lo murmura;
me llama sota de bastos,
y ella tiene la figura.

4490 Porque canto y me divierto
tiene el mundo que decir.
Aunque digan lo que quieran
me tengo de divertir.

4491 Porque tropecé y caí
el mundo me murmuró.
¡Cuántos tropiezan y caen
y no los murmuro yo!

4492 Promesas de amor eterno,
lagrimitas y suspiros,
y me la encuentro á la vuelta
casada y con tres chiquillos.

4493 Puedes llevarme á la huerta
y darme unos paseíllos,
que me voy quedando muerta.

4494 Puñaladas á mi puerta,
cielo ¿qué será de mí?
Dos hombres se están matando,
la culpa me echan á mí.

4495 Qué bien parece un zapato
en una buena muchacha;
bien asentadito el pie,
cuántos corazones mata!

4496 Qué bien te cae lo negro,
pero mejor te caería
si fuera de terciopelo.

4497 Qué cuidado me da á mí
que la gente diga y hable,
si yo no como ni bebo
con palabritas de nadie?

4498 Que estoy manchada lo sé,
morenito, pero vaya,
todas las manchas que tengo
se me quitan con el agua.

4499 Qué guapo iba mi Juan
el dia la Concepción,
con zapatines blancos
y medias de algodón.

4500 Que me trajo la noticia un an-
[gel,
que á una monja estaba confe-
[sando,
que mi querer era muerto
y le estaban enterrando.
Labrador, labrador, ha de ser
labrador, labrador, mi que-
[rer;
que coja los bueyes y se vaya á
[arar
y á la media noche me venga á
[rondar.

4501 ¿Qué quieres que te traiga,
que voy á Madrid?
No quiero que me traigas,
que me lleves, sí.

4502 Que te peines el pelo,
que te laves la cara,
que te peines el pelo,

morenita salada.
Ni me peino ni me lavo
ni me pongo la mantilla,
hasta que mi amor no venga
de los toros de Sevilla.

4503 ¡Quién fuera el clavo dorado
donde cuelgas el candil,
para verte desnudar
y á la mañana vestir!

4504 Quien tiene pena no duerme
y yo siempre estoy *dormiendo*;
con esto quiero decirte
que yo penitas no tengo.

4505 *Quieremé*, morena mia,
quieremé y no tengas pena,
que en siendo yo coronel,
tú serás mi coronela.

4506 *Quieremé* poco á poco,
no te apresures,
que lo que á mí me gusta
es que me dure.

4507 Quieres que hable contigo;
no me acomoda.
Yo no quiero contigo
celebrar boda.

4508 Quisiera entrar en tu cuarto
y ver tu cara gallarda,
dormir contigo una noche
é ir á presidio mañana.

4509 Quisiera y no quisiera,
que son dos cosas;
quisiera estar casada
y meterme monja.

4510 *Quitaté* de mi presencia,
estampa de la herejía,
que con tus conversaciones
tengo mi fama perdida.

4511 *Quitaté* del sol, que quema,
y de la luna, que abrasa,
y de las murmuraciones,
que ya sabes lo que pasa.

4512 *Retiraté*, flor de la aldea,
retiraté, que yo no te vea,
retiraté.
Que si no te retiras,
la más hermosa
que hay desde Castrourdiales
hasta Reinosa.
Si á quererte me obliga
mi mala suerte,
ay, Petruca, Petruca,
no quiero verte.
Retiraté.
Que si no te retiras
tengo por cierto
cuando vengas mañana
me hallarás muerto.

4513 Rosa blanca, tente firme,
no te caigas desmayada,
que dirán las demás rosas:
Las blancas no valen nada.

4514 Rosas me dan á escoger,
clavelinas quiero yo,
que las rosas se deshojan
y las clavelinas no.

4515 Salga una, salgan dos,
salgan hasta la tercera.
El que quiera ver mi sangre,
que vaya á la carretera.

4516 Salga una, salgan dos,
salgan hasta una docena,
que á mí lo mismo me da
aquí que en tierra morena.

4517 ¡ Santa Bárbara bendita,
San Antonio, que me muero!
Tengo una puñaladita
que me la dió un marinero.

4518 Santa Clara la clara,
Cristo la yema;
la cáscara de huevo
la Magdalena.

4519 Santa Teresa en la cuna
de cilicios se vistió;
yo también me vestiría
con los cilicios de amor.

4520 Santa Teresita tiene
la paloma en el oído,
y yo quisiera tener
de mi amante el apellido.

4521 Sentada junto á la mar
iba diciendo sus penas,
y al preguntarla yo: ¿ Cuántas?
me señaló las arenas.

4522 Señor alcalde mayor
no prenda usté á los ladrones,
porque tiene usté una hija
que roba los corazones.

4523 Señor alcalde mayor,
ponga usté la vara tiesa,
que los mocitos de ahora
tienen muy mala cabeza.

4524 Serrana, *pegamé* un tiro
y *llevamé* al hospital,
y dila á la hospitalera
que me acabas de matar.

4525 Si á ti te quiere tu madre
á mí me quiere la mia;
si á ti te quiere de noche,
á mí me quiere de dia.
La mi morena
que no me *alguarde*,
que vivo lejos
y vengo tarde.

4526 Si canto me llaman loca,
si no canto, presumida.
¡ Cómo lo haré yo, Dios mio,
para que el mundo no diga!

4527 Si canto me llaman loca,
si lloro me llaman grave,
si bebo vino, borracha,
si bebo agua, miserable.

4528 Si el peñon de Gibraltar
fuera de tocino magro,
ya se lo hubieran comido
los soldados de á caballo.

4529 Si la luna no tuviera
en medio de ella un león (?)
alumbrara más que el dia,
calentara más que el sol.

4530 ¡ Si la luna se cayera
y se volviera cristales
y rompiera la cabeza
á quien quita voluntades!

4531 Si la mar fuera de leche
y el navío de cristal,

más de cuatro doncellitas
se quisieran embarcar.

4532 Si la mar fuera de tinta
y el cielo de papel,
no habría para escribir
lo mala que es la mujer.

4533 Si la mar fuera de tinta
y el cielo de papelones,
no se podría escribir
lo falsos que son los hombres.

4534 Si la mar fuera de tinta
y los barcos de papel,
escribiría una carta
á mi querido Manuel.

4535 Si las cubas de buen vino
no necesitan bandera,
tampoco los buenos mozos
han de ser tan calaveras.

4536 ¡ Si las estrellas del cielo
se cayeran á millares
y partieran la cabeza
al que quita voluntades!

4537 Si las piedras de la calle
tuvieran lengua y hablaran,
más de cuatro gitanitas
de sentimiento lloraran.
Al salir el sol
te quisiera ver,
para retratarte,
niña del edén.

4538 Si me das el sí, morena,
me he de meter fogonero
en el tren de mercancías
en el camino de hierro.

4539 Si me das porque te di,
yo te entenderé las mañas ;
tomaré lo que me des
y yo no te daré nada.

4540 Si me quieres dar la muerte
con cuchillo valenciano,
ahora tienes la ocasión,
que le tienes en la mano.

4541 Si me quieres dar la muerte
cuchillo te daré yo,
afilado con mi sangre
para que corte mejor.

4542 Si oyes tocar las campanas
y á unas mujeres llorar,
es un pobre torerillo
que le llevan á enterrar.

4543 Si pasa por tu puerta
una paloma,
tratalá con cariño,
que esa es mi novia.

4544 Si pasa usté por España,
diga á mi madre querida
que estoy queriendo á una [mora,
á una morita cautiva.
Dila que la quiero
y que no la olvido,
abrazarla espero
aunque estoy cautivo.

4545 Si pasas por la Ermita
de la cruz del relicario,
por Dios te pido, hermanita,
no hables con el ermitaño
siquiera una palabrita.

4546 Si pasas por la muralla
preguntas al murallero,
que estoy malito en la cama
y yo de penilla muero.

4547 Si quieres que te haga un fuerte
al lado del corazón,
mira que soy artillero
y disparo mi cañón.

4548 Si quieres que vaya á verte,
echa á tu perro cadena,
que me ladra cuando voy
á visitarte, morena.

4549 — Si quieres que vaya y venga,
ten barrida la portada.
— Bien barridita la tengo,
que la barrí esta mañana.

4550 Si quieres que vaya y venga,
ten barrida la portada,
que me pican las arenas
cuando voy de madrugada.

4551 Si quieres que yo te quiera,
dame huevos con tocino,
y buenas pesetas blancas
y muchos tragos de vino.

4552 Si quieres que yo te quiera
ha de ser con el ajuste
que has de hablar conmigo solo,
yo con todo el que me guste.

4553 Si quieres saber mi nombre,
en San Agustín habita
la virgen de la Correa,
la gloriosa Santa Rita.

4554 Si quieres que yo te quiera,
has de enladrillar el mar,
y después de enladrillado
tuya me puedes llamar.

4555 Si quieres venirte, vivo,
ya sabes que vivo sola;
la puerta tengo arrancada
con el palo de la escoba.

4556 Si quisiera bien pudiera
de tu hermosura gozar,
pero veo que hay infierno
y me puedo condenar.

4557 Si supiera que andando
se me quitara
el dolor de cabeza,
nunca parara.

4558 Si supiera que estabas
en el melonar,
melonera del alma,
te fuera á buscar.

4559 Si supiera que estabas
en la cantera,
canterita del alma,
á verte fuera.

4560 Si te duele la cabeza
arrímate á mi cintura,
que tengo una yerbabuena
que todos los males cura.

4561 Si te duele la cabeza
arrímate á mi pañuelo,
que mi pañuelito tiene
de los males el remedio.

4562 Si te duele la cabeza
arrimalé á mi pañuelo,

que mi pañuelo se llama
quita-pena y da-consuelo.

4563 Si tengo alegría, canto,
si tengo tristeza, lloro,
y si tengo dos pesetas
me las guardo y las ahorro.

4564 Si tuvieras olivares
como tienes fantasía,
el río de Manzanares
por tu puerta pasaría.

4565 Si vas á la plaza,
niña, te advierto
la merluza cerrada
y el congrio abierto.

4566 Si yo fuera cazador
compraría una escopeta;
tiraría á las perdices,
de las que gastan peineta.
Que *dejamé* las llaves del cuarto,
que donde las tienes metidas.
Las tengo en el corazón
para quitarte la vida.
Que dame las llaves del cuarto
que dónde las tienes metidas.

4567 *Sientaté* y te contaré
del amor un desengaño.
Eres niña y no lo entiendes,
tienes la leche en los labios.

4568 Socorro pide en el mar
el marinero perdido,
y yo que estoy en la tierra,
Socorro, Socorro pido.

4569 Sola soy, sola nací,
sola me crió mi madre,
sola me tengo de andar;
la Soledad me acompañe.

4570 Son tus ojos dos luceros
que me sirven de faroles
cuando voy á la montaña
en busca de caracoles.

4571 Soy hija de padres nobles
criada en la libertad;
nadie tiene que decir:
« *Miralá* por donde va. »

4572 Soy más rico, siendo pobre,
que Martínez el pañero;
tengo la muger bonita,
¿ para qué quiero dinero ?

4573 Soy pintor y dorador;
déjame entrar en tu cuarto,
verás cómo pinto y doro
de tu hermosura el retrato.

4574 Te parece que aunque callo,
toda la ignorancia es mia.
Has de saber que el que calla
tiene mucha picardía.

4575 Te pareces, te pareces,
á la torre Segoviana,
que la hicieron por la noche
y se cayó por la mañana.

4576 Te tengo, te tengo,
te tengo de dar,
un vestido blanco
que te ha de gustar,
con cuatro volantes,
y anda que te vas.

4577 Tengo contar al revés

las piedras de tu columna:
nueve, ocho, siete, seis,
cinco, cuatro, tres, dos y una.

4578 Tengo de mandar hacer
un carro con siete ruedas,
para sacar á los hombres
de los juegos y tabernas.

4579 Tengo de pasar el rio
aunque sepa de mojarme,
á cojer aquella rosa
que la bambolea el aire.

4580 Tengo de subir, subir,
hasta el alto la Montaña,
para ver á Santander
y mi querida serrana.

4581 Tengo de subir al monte
al monte que hay en las Caldas,
tengo de pisar la nieve
para ver á mi serrana,
y después de haber subido
y haber pisado la nieve
y haber corrido la tuna,
tunante, ya no me quiere.

4582 Tienes los zapatos rotos;
por debajo entra la arena.
Si tu padre no te quiere,
vente conmigo, morena.

4583 Tengo padre, tengo madre,
tengo quien me dé consuelo,
tengo quien me dé parola
todas las horas que quiero.

4584 Tengo padre, tengo madre
y también tengo un hermano,
que si me caigo en el suelo
tengo quien me dé la mano.

4585 Tengo un árbol en mi huerto
de naranjas y limones.
Muchachos que estáis solteros,
no perdáis las ocasiones.

4586 Tengo un padre que me quiere,
una madre que me ama,
un hermano que me dice:
« No te dé cuidado, hermana. »

4587 Tengo un padre que me riñe
y una madre que me mata,
y un hermano que me dice:
« Si quieres comer, trabaja. »

4588 Tengo un vestido en el arca
que tiene cuatro colores:
la humildad y la esperanza,
los celos y los amores.

4589 Tocan á fuego
y a fuego tocan,
las campanillas
de la Rioja.

4590 Toda la noche á la vela,
toda la noche al timón,
toda la noche me tienes
de codos en el balcón.
Marinero ¿por qué no has venido?
Marinera, porque no he podido.

4591 Todas las flores de Mayo
las cautiva el mes de Enero,
y en llegando el mes de Abril
salen de su cautiverio.

4592 Todas las que son morenas

se contentan con decir
que de la tierra morena
el pan blanco ha de salir.

4593 Todito lo que yo hago
se lo cuentas á mi madre,
como si mi madre fuera
cuchillo para matarme.

4594 Todo Cádiz llevo andado,
Sevilla tienda por tienda,
y no he podido encontrar
pa tu pecho una encomienda.

4595 Todo lo que quiero alcanzo
porque tengo buena estrella,
que no me pienso cosita
que no me salga con ella.

4596 Todos los enamorados
tienen pleito con el sol,
porque el sol es uno solo;
tus ojos dos soles son.

4597 Todos los enamorados
tienen pleito con la luna,
la luna por alumbrarles,
ellos por andar á oscuras.

4598 Todos los hijos de viuda
van á misa con su madre,
con un ramito de flores
que le bambolea el aire.

4599 Todos me dicen que tengo
carita de religiosa,
y yo digo que la tengo
de casada cariñosa.

4600 Toma, niña, con cariño,
toma, niña, esos dos reales,
compraté un pañuelò negro
para luto de tu madre.

4601 Tres jueves hay en el año
que relumbran más que el sol:
Jueves Santo, Corpus Christi
y el dia de la Ascensión.

4602 Tres peritas tiene,
madre, mi peral;
una es de membrillo,
otra de nogal,
otra es de azucena
para enamorar.

4603 Tú me jurabas un dia,
jurabas quererme mucho;
tú me buscabas la rosa
que entonces era capullo.

4604 Tú no me pagas la casa,
tú no me das de comer,
me vienes pidiendo celos;
¿á fundamento de qué?

4605 Un hombre llegó á la gloria
sin saber lo que era amar,
y tanto irritó á San Pedro
que no le dejó pasar.

4606 Un imposible me mata,
por un imposible muero;
imposible es alcanzar
el imposible que quiero.

4607 Un lucero se ha perdido
y la luna llora, llora,
y las estrellas del cielo
de luto se visten todas.

4608 Un pajarillo parlero

entre el ramaje cantaba
el amor de una morena
que un rapaz se le llevaba.

4609 Una á una, dos á dos
bajan las monjas al coro
y le hacen la reverencia
al divino San Antonio.

4610 Una á una, dos á dos,
todas me las van llevando
las peras de mi peral,
las hojas me van dejando.

4611 Una casita en un campo,
si no la ponen puntales
viene el aire y se la lleva
cuando hay fuertes temporales.

4612 Una descoloridilla
me ha llamado colorada.
Pasa el rio por mi puerta;
hago bien estar lavada.

4613 Una flor tierna y hermosa
tus manos han arrancado.
¡ Pobre flor ! Pronto sabrá
lo que es estar en tus manos.

4614 Una gitana de Egipto
y otra de San Salvador
se jugaron la hermosura,
y la de Egipto ganó.

4615 Una jota canté un dia
y me respondió un galán :
Esta jotita, señora,
no la vuelva usté á cantar.

4616 Una me ha dicho que sí,
otra me ha dicho que no;
la de sí quería ella,
la de no quería yo.

4617 Una morena con sal
puede salir á la plaza,
y una guapa, siendo sosa,
no puede salir de casa.

4618 Una morena con sal
puede salir á la calle,
y una blanca, siendo sosa,
donde no la vea nadie.

4619 Una morena se vende;
dicen los apreciadores
que una morena con gracia
no se paga con doblones.

4620 Una morenita, madre,
me robó mi pañizuelo,
me le sacó de colada
y le tendió en el romero.

4621 Una niña va por agua
y un galán me la entretiene;
aquí la estoy esperando
por ver si viene ó no viene.

4622 Una noche haciendo luna
en el cementerio entré,
y al levantar una losa
me encontré con mi querer.

4623 Una palabrita sola
te quisiera preguntar :
tu pantalón me enamora.
¿ Dónde le has ido á comprar?

4624 Una paloma blanca como la
[nieve
volando va,

baja al rio á beber agua
con mucho garbo y *serenidd.*
Y después de haber bebido
levanta el vuelo y vuelve á
[marchar
en busca de los pichones
que se han salido del palomar.

4625 Una palomita blanca
que ayer tarde pasó el rio,
lleva las alas doradas,
color de leche, color de lirio.
No vayas, paloma, al monte,
mira que soy cazador,
que si te tiro y te mato,
paloma mia,
para mí será el dolor.

4626 Una vez que fuí ranchero
en la raya Portugal,
me acordé de tu salero
porque me faltó la sal.

4627 Una vez que quise ser
molinero en tu molino,
me separaron la renta;
yo me fuí y otro se vino.

4628 Unos envidian un nombre,
otros envidian riquezas,
yo envidio al sepulturero
porque está donde está ella.

4629 Unos quieren las guapas,
otros las feas,
otros las pachigordas,
otros las greñas.

4630 Vale más un jornalero
con la chaquetilla rota,
que doscientos señoritos
con el sombrero de copa.

4631 Vale más una criada
arrimada á un fregadero,
que doscientas señoritas
vestidas de terciopelo.

4632 — Valenciana, valenciana,
dame de tu pecho un ramo.
— ¿ Quién te ha dicho, more-
[nito,
que valenciana me llamo ?

4633 Valencianita del alma,
de tu pecho dame un ramo,
que aunque no soy de Valencia
soy del reino valenciano.

4634 ¡ Válgame Dios ! ¡ Ay de mí !
decía un pobre barquero ;
se me ha anegado la barca,
se me ha *acabao* el dinero.

4635 Válgame Dios del cielo,
lo que ha llovido,
que hasta los naranjales
han florecido.

4636 Válgame Dios, qué luna hace,
como si fuera de dia.
Tapamé con tu capote,
que se me va la mantilla.

4637 Válgame Dios, qué luna hace
para entrar en viña ajena.
Corta, niña, los agraces,
que yo pagaré la pena.

4638 Válgame Dios, qué luna hace
para ir á la alameda.

Tapamé con tu capote,
que mi mantilla blanquea.

4639 Válgame Dios y qué pena,
qué grande es la pena mia,
tener que poner un guarda
en una viña perdida.

4640 *Vamonós* al avellano
á beber agua fresquita,
porque dicen qne allí hay
la flor de la canelita.

4641 Váyase usté de mi casa,
que han *tocao* los oraciones
y es usté un hombre casado
llenito de obligaciones.

4642 Vel' allí viene mi novio,
miralé qué serio viene;
si le habrá dicho mi madre
que por yerno no le quiere.

4643 Ven acá, cuñada mia,
hermana de mi marido;
ya que no veo á tu hermano
me consolaré contigo.

4644 Ven acá, cuñada mia,
sientaté al lado de mí;
ya que no veo á tu hermana
me consuelo verte á ti.

4645 Ven y serás panadera
de la tahona de amor,
sacarás el pan bendito
del horno del corazón.

4646 Víte en el rio lavando
y en el arenal tendiendo,
y después de haber tendido
no sé qué estabas haciendo.
Con el vite, vite, vite,
si te he visto no me *alcuerdo*.

4647 ¡ Viva Dios, que nunca muere,
y, si muere, resucita !
¡ Viva la dama que tiene
amores con un carlista !

4648 Viva Dios, que nunca muere,
y si muere resucita.
Viva la dama que tiene
amores y se les quita.

4649 Viva el sol, viva la luna,
viva la Virgen del Carmen,
viva todo aquel que tiene
el corazón agradable.

4650 Viva la Guardia civil
que es un cuerpo muy sagrado;
que persigue al malhechor
y proteje al hombre honrado.

4651 Viva lo moreno, viva;
lo moreno es elegante.
Lo digo por que me toca
de lo moreno bastante.

4652 Viva lo moreno, viva;
lo moreno es lo mejor.
Lo blanco lo lleva el aire
y lo colorado el sol.

4653 Voy al rio por ver agua
y al campo por ver las flores,
á misa por ver á Dios
y al baile por ver amores.

4654 Y al salir de Cuba
un lindo vapor,

yo me vine á España
sólo por tu amor.

4655 Ya cantan los pajarillos;
mi vida, ya amaneció;
abre, niña, los ojitos,
mira que el gallo cantó!

4656 Ya llega la noche oscura,
la capa de las maldades,
la alegría de los hijos,
la perdición de los padres.

4657 Ya me duele la cabeza
de saber que eres buen mozo;
todo el mundo me lo dice
y yo también lo conozco.

4658 Ya me duele la cabeza
del palo que me has de dar:
no me lo has dado y me duele,
¿ que será si me le das?

4659 Ya mi caballo no anda,
ya mi caballo paró:
todo para en este mundo
y también pararé yo.

4660 Ya no hay vino en la Ribera
ni pescado en Santander,
y los mocitos de ahora
ninguno sabe querer.

4661 Ya no puede un hombre pobre
tener la mujer bonita;
cuando está más descuidado
viene un rico y se la quita.

4662 Ya no va la Linda
por agua al arroyo;
ya no va la Linda,
ya no tiene novio.
Ya no va la Linda
por agua á la fuente;
ya no va la Linda,
ya no se divierte.

4663 Ya sé que has puesto dos velas
á la Virgen del Pilar
por ver si te busca novia,
pero no la encontrarás.

4664 Ya se sienten las cucharas
cuchillos y tenedores,
ya se sientan á comer
los dos ramitos de flores.

4665 Ya se va Manolo,
ya se va Manuel;
dice que me lleva,
yo me voy con él.

4666 Ya te he dicho que no vayas
á dormir á la Alameda,
que te cogerán los guardias
al subir las escaleras.

4667 Yendo por agua á la fuente
me encontré un pañuelo atado
lleno de lágrimas vivas
y en cada punta un desmayo.

4668 Yendo por agua á la fuente
me encontré un pañuelo nuevo
todo lleno de suspiros
y en medio un ¡ ay ! ¡ que me muero !

4669 Yo me asomé á una muralla
y le dije al murallero:
¿ Para qué tanta muralla

si hemos de morir diciendo
viva, viva quien me engaña?

4670 Yo me cobijé á la sombra
del árbol de la ilusión,
pero el sol del desengaño
por sus ramas penetró.

4671 Yo me quería casar
con la hija de aquel tio.
Ella no me dice nada,
yo tampoco se lo digo.

4672 Yo me quería meter
monja de la Caridad
para curar los enfermos
que están en el Hospital.

4673 Yo me tengo que comprar
un sombrero cordobés
y nada me ha de costar
por ser la primera vez.

4674 Yo no sé qué la he hecho,
madre, á la luna,
que á mi puerta se para
más que á ninguna.

4675 Yo no soy marinero,
que si lo fuera
en mi barco llevara
á mi morena.

4676 Yo soy aquel que subí
hasta el último elemento.
y puse la escribanía
en la sala del silencio.

4677 Yo soy pera, tú manzana,
tú naranja y yo limón,
y los dos en una cama
tú eres la luna, yo el sol,
yo el galán y tú la dama.

4678 Yo tengo un novio cadete
otro tengo capitán,
y otro que ronda las calles
y otro que á mi casa va.

4679 Yo tenía, yo tenía,
una cadenita de oro
y se me cayó en el mar
y de sentimiento lloro.

4680 Yo tenía, yo tenía,
yo tenía y ahora tengo,
yo tenía, yo tenía
un amante verdadero.

4681 Yo tiré una bala de oro
al castillo de Morella
y maté á una catalana
que estaba de sentinela.

4682 Yo venía de segar
y estabas á la ventana,
y me *hicistes* una seña
que estabas sola y que entrara.

4683 Zis, zas, sal, niña, y verás
cómo te pongo el pañuelo
por delante al vuelo
y ceñido atrás.
Zis, zas, sal, niña, y verás.

CANCIONES VARIAS

A continuación, como muestra de los diferentes cantares alusivos á festividades, faenas agrícolas, etc., y que para ellas se reservan, reprodúcense los siguientes:

DE BODAS.

1. Corresponde á la provincia de Burgos. Son cantares que se entonan principalmente al salir la comitiva de la iglesia y después de la comida de boda.

2. También de la provincia de Burgos.

3. De la provincia de Valladolid. Es la serie de cantares que se conoce por el nombre de *los pajaritos*. Obsérvese que el estribillo

> Esa sí que se lleva la gala,
> esa sí que se lleva la flor,
> esa sí que se lleva la gala,
> esa sí, que las otras no,

es el del famoso cantar de *la Maya*, tan popular en los siglos XVI y XVII, y que nuestros poetas glosaron frecuentemente.

4. También de la provincia de Valladolid.

5. Id., id.

6. Es el cantar que se llama de *las toledanas*, y pertenece igualmente á la provincia de Valladolid.

7. De la provincia de Santander. Después de la ceremonia religiosa las mozas acompañan con panderetas á los novios, cantando esas y otras coplas parecidas.

MARZAS.

1 al 8. De la provincia de Burgos. Las cantan los mozos por las casas del pueblo, en petición de propina.

9. De la provincia de Santander. Tienen el mismo objeto que las anteriores. Cantan los mozos la segunda de las coplas insertas cuando no obtienen ningún donativo.

DE NAVIDAD.

De estos *villancicos*, los números 1, 5, 7 y 8 se han recogido en la provincia de Valladolid; los números 2 y 3, en la de Palencia; el número 4, en la de Santander; el número 6, en la de Burgos. Todos ellos, sin embargo, se hallan extendidos en las diferentes provincias castellanas.

No solamente se cantan en Navidad, sino también en Reyes.

DE REYES.

Los números 1, 2, 3, 4, 6 y 8, de la provincia de Valladolid; el 5, de la de Santander; el 7, de la de Palencia. Todos ellos se cantan en la festividad de Reyes, con objeto de pedir los aguinaldos.

DE SAN JUAN.

Alusivos á la fiesta y verbena de San Juan, y cantados principalmente en la noche de aquel día.

DE SIEGA.

Se cantan principalmente durante la indicada operación agrícola; pero no es raro oirlos en otras épocas del año.

LA POLVORERA.

Se canta en algunos pueblos de Valladolid al encerrar el grano.

DE ESQUILEO.

Es ya muy raro que se reserven canciones especiales para el esquileo del ganado lanar. Queda alguna como la que aquí se inserta.

EL TREPELETRE.

Hay coplas que se cantan para acompañar á diferentes bailes y juegos, y pueden servir de ejemplo el *trepeletre* y la *tarara*. El primero, perteneciente á la provincia de Burgos, báilase por varios mozos, uno de los cuales queda solo, por turno. Las coplas cambian á gusto de los cantadores, pero el estribillo permanece invariable.

LA TARARA.

Un mozo se prende con un alfiler, en la parte posterior del pantalón, un trozo de papel. Comienza á moverse, más bien que bailar, al compás de *la tarara*, y los demás mozos, provistos de cerillas, intentan encender el papel; consistiendo la habilidad del bailador en evitar que aquéllos logren su propósito.

PICAYOS.

De la provincia de Santander. Cántanlos las mozas en las fiestas, al són de las panderetas, colocándose en dos grupos que cantan alternativamente.

BOMBA.

Uno de los mozos bebe á caño en un porrón, mientras los otros cantan. Al llegar á las palabras *que beba*, repítenlas diferentes veces, y aquél ha de estar bebiendo hasta que sus compañeros digan : *que ¡ tron !*

DE BODAS

1

4684 « Ave María » se dice
para llegar á esta puerta.
« Sin pecado concebida »,
no digan que no hay vergüenza.

4685 « Ave María » se dice
para empezar á cantar.
« Sin pecado concebida »,
no digan parece mal.

4686 Si ustedes no son gustosos
que á la novia la cantemos,

den una voz en el aire
que nosotros no iremos.

4687 La licencia ya tenemos,
que tu padre nos la dió.
Canta, compañera, canta,
que también cantaré yo.

4688 Tengan santísimas noches,
señores los de allá dentro,
que los deje Dios gozar
con alegría y contento.

4689 Tengan santísimas noches,
señores los de allá arriba ;
que los deje Dios gozar
con contento y alegría.

4690 Qué tristes iban los novios
anoche á examinarse,
á esplicarles la doctrina
para que el cura les case.

4691 Arrodíllate tú, niña,
en ese portal regado,
te echarán la bendición
los padres que te han criado.

4692 Arrodíllate tú, niña,
en ese portal barrido,
te echarán la bendición
los padres que te han querido.

4693 Te saliste del portal,
te fuiste para la calle ;
tus compañeras te miran
que están á las *bocascalles*.

4694 Y tú no las dices nada
porque vas considerando
lo que te pregunte el cura
cuando te vaya casando.

4695 El camino huele á rosas
y á tallitas de laurel
por donde ha pasado el novio
vestido de coronel (?)

4696 El camino huele á rosas
y á rosas huele la senda,
por donde pasa la novia
toda vestida de seda.

4697 Cuando te estaba casando
el señor cura del pueblo,
¡ cuántos suspiros tú dabas
para decir « sí te quiero »

4698 Cuando te estaba casando
el señor cura de aquí,
¡ cuántos suspiros tú dabas
para decirle que sí !

4699 Las arras y los anillos
en una taza francesa
te sirvieron de testigos
á la puerta de la iglesia.

4700 Las arras y los anillos
Jesucristo *tie* las llaves.
No os podéis descasar
hasta que Dios *sos* lo mande.

4701 El cura que *sos* casó
y *sos* ha echado la estola,
bien podía decir misa
en la capilla de Roma.

4702 El cura que *sos* casó
y la estola *sos* ha echado,

bien podía decir misa
en la iglesia de Santiago.

4703 Al tiempo entrar en la Iglesia
al tomar agua bendita,
primero la de casada,
soltera la despedida.

4704 ¡ Qué bien parecías tú
allí hincadita en la grada !.
Parecías una rosa
del rosal recién cortada.

4705 Malhaya la mantillina,
qué corta es por detrás,
la dama que la lleva
y el galán que se la da.

4706 ¡ Qué derecha ibas á misa
pisando rosas y lirios !
Más derecha ibas á casa
al lado de tu marido.

4707 ¡ Qué derecha ibas á misa
pisando rosas y flores !
Más derecha ibas á casa
al lado de tus amores.

4708 Las rosas que pisan hoy
el casado y la casada,
se vuelven á florecer,
sale la flor encarnada.

4709 Las rosas que pisan hoy
el padrino y la madrina,
se vuelven á florecer,
sale la flor amarilla.

4710 Ya se sienten los cuchillos,
cucharas y tenedores ;
ya se sientan á cenar
los dos ramitos de flores.

4711 Ya se sienten las cucharas,
tenedores y cuchillos ;
ya se sientan á cenar
los dos ramitos de olivo.

4712 ¡ Qué bien parece la mesa
con buen pan y con buen vino !
Mejor parece la novia
al lado de su marido.

4713 La jarra que hay en la mesa
tiene un pájaro pintado,
y con el cántico dice :
¡ Vivan los recién casados !

4714 De la casa de tu suegro
á la casa de tu padre
te han echado una cadena,
niña, para aprisionarte.

4715 Para aprisionarte, niña,
te han echado una cadena.
¿ Cómo te has ido á casar,
siendo tú moza soltera ?

4716 De la casa de tu suegro
ha salido un palomino ;
á la casa de tu padre
se ha marchado á hacer el nido.

4717 Antonio [1], que te la llevas
al otro lado del rio :

1. O el nombre que tenga el novio.

no la des pan de cebada
que ella lo come de trigo.

4718 Antonio, que te la llevas
al otro lado del puente:
no la des agua del rio,
que la bebe de la fuente.

4719 Antonio, que te la llevas
bien calzada y bien vestida:
tratalá como mujer,
no la tengas aburrida.

4720 Antonio, que te la llevas
bien vestida y bien calzada:
tratalá como mujer,
no la trates como esclava.

4721 La casa está rodeada
de perlas y de diamantes;
se la ha venido á llevar
Antonio la más brillante.

4722 *Tie* la señora madrina
en sus cofres dorados
sábanas de holanda fina
para los recién casados.

4723 *Tie* la señora madrina
en sus dorados cofres
sábanas de holanda fina
para los casados nobles.

4724 Madrina contentona,
con tanto tono madrina,
¿dónde está el anillo de arras
que has regalado á la niña?

4725 Ha apostado la madrina
la cenefa del pañuelo,
á que no hay moza más bella
que la que lleva el mancebo.

4726 El padrino de la boda
tiene la capa de holanda;
dice que no bebe vino,
pero bien pinga la jarra.

4727 Vuela, vuela, palomita,
vuela si quieres volar,
que esta noche te despides
de tu alegre *mozandaz*.

4728 Compañera nuestra has sido
y te vas de nuestro bando;
ponte un pañuelo á los ojos,
no te despidas llorando.

4729 La luna se va á poner,
el aire la bambolea;
yo me voy á recojer,
quédate con Dios, morena.

4730 La luna se va á poner,
los tejados hacen sombra;
yo me voy á recoger,
quédate con Dios, paloma.

4731 Ya me canso de cantar
y la tortilla no viene;
que te cante tu galán,
que buenas pantorras tiene.

4732 A los recién casaditos
Dios les dé buena fortuna;
que para otro año tengan
un niñito en la cuna.

4733 Aquí te dejo estas guindas
colgadas en el cerrojo;

baja, Casilda, por ellas,
no las coja otro goloso.

2

4734 Hay licencia ó no hay licencia
para la novia cantar;
desahoguemos nuestras voces,
y no nos sirve acobardar.

4735 La licencia ya tenemos,
que la Virgen nos la dió.
Canta, compañera, canta,
que después cantaré yo.

4736 Tengan santísimas noches,
señores los de la boda,
el padrino y la madrina,
el señor novio y la novia.

4737 Te has hincado de rodillas
en una sábana blanca,
la bendición te han echado
y para la iglesia marchas.

4738 Compañeras hemos sido,
no lo tienes que negar;
hasta la puerta la iglesia
te hemos ido á acompañar.

4739 Cuando *entrastes* en la iglesia
y tomaste agua bendita,
de casada la primera,
de soltera la ultimita.

4740 Cuando entrastes en la iglesia
con ese pelo tendido,
entre mozas sales presa
al lado de tu marido.

4741 A la puerta de la iglesia
se han acercado dos flores,
esperando al señor cura
para echar las bendiciones.

4742 Cuando el cura te pregunta
si querías á tu marido,
¡ cuántos suspiros has dado
para decirle « sí quiero » !

4743 Los cantitos, en el rio
se juntan unos á otros;
asi te juntaras tú,
compañera, con nosotros.

4744 Adiós, compañera mia,
que te vas de nuestro bando;
ponte un pañuelo á los ojos,
no te despidas llorando.

4745 Apostaba la madrina
una cadena de plata,
que no la había más linda
que era la recién casada.

4746 Quién tuviera un cordón de oro
que diera vuelta al lugar
para dárselo á la novia
delante de su galán.

4747 Tira un brinquito, paloma,
del palomar á la tierra,
que esta noche te despides
de todas tus compañeras.

4748 Tira un brinquito, paloma,
del palomar á la fuente,
que esta noche te despides
de ser moza para siempre.

4749 Qué bien parece la mesa

con buen pan y con buen vino;
mejor parece la novia
al lado de su marido.

4750 Cantaban los pajaritos
á la sombra de un pepino,
y en su lenguaje decian:
« ¡ Que cante el señor padrino ! »

4751 Esa sí que se lleva la gala,
esa sí que se lleva la flor,
esa sí que se lleva la gala,
esa sí que las otras no.

4752 Cantaban los pajarillos
á la sombra de una *alcacia*,
y en su lenguaje decían:
« Esa es una gran muchacha. »

4753 Esa sí que es novia
y no la pasada,
esa sí que es novia
que se lleva la gala.

4

4754 Estaba la pájara pinta
encima de aquel pimpollo
y en su lengua se decía:
vivan los señores novios.

4755 Yo la vi subir
y la vi bajar,
la pájara pinta
del verde olivar.

4756 Que beba vino la novia
y lo eche su camará,
que yo también lo he bebido
y no me ha salido mal.

4757 Bébelo todo, bébelo todo
y no quedes *ná*.
Toquen panderetas,
pitos y sonajas,
y á los de las mesas
les damos las gracias.

5

4758 Hoy te casas, hoy heredas,
hoy te vas de con tus padres,
mañana con tu marido
á pasar los dias grandes.

4759 Toma, niña, esa naranja
y *ruedalá* por la mesa,
amarás á tu marido
como Dios ama á la iglesia.

4760 ¡ Viva la novia y el novio,
el cura que les casó,
la madrina y el padrino,
los convidados y yo!

6

4761 Tres toledanas
vienen de Logroño,
y en su lengua dicen:
¡ Viva el señor novio !
Tres toledanas
sirven á la mesa,
tres toledanas
y una francesa.

7

4762 Cuatro rosas primorosas
con capullo florecido,

salen del templo de... (*el que* [*sea*).
y sobre todo el padrino.

Los padrinos de esta boda
son padrinos muy honrados:
por donde quiera que han ido
siempre han sido venerados.

La madrina arrastra seda,
el padrino terciopelo;
el novio gasta nobleza
como lindo caballero.

El señor... (*un invitado*)
el de la ceñida espada,
dos niñas tiene en los ojos
y una niña le faltaba.

El señor... (*un invitado*)
el del ceñido cordón,
no deja de tener novia
por no tener afición.

MARZAS [1]

1

Primera tonada.

4763 Con la licencia de Dios
y la del señor alcalde
vamos á cantar las « marzas »
en sin perjuicio de nadie.
Si las cantaramos
o las dejaramos,
que para cantarlas
licencia tenemos.

Segunda tonada.

Esta noche entraba Marzo
desde media noche abajo
y esta noche también entra
el bendito Angel de Guarda,
que nos libre y nos defienda
y nos guarde nuestras almas.
Y esta noche también entra
el bendito San Rosendo,
que nos libre y nos defienda
de las penas del infierno.
Tras de Marzo entraba Abril
con las flores relucir.
Tras de Abril entraba Mayo
con las flores relumbrando.
Tras de Mayo entraba Junio
con las hoces en el puño.
Tras de Junio entraba Julio
segando más á menudo.
Tras de Julio entraba Agosto
el que lo *arremata* todo.
Tras de Agosto entra Setiembre.
¡ Oh, qué lindo mes este,
que se coje pan y vino!
¡ Si durara para siempre!
Si para siempre durara
pan y vino no faltara;
ni la harina en los molinos
ni las rejas en las fraguas.
Mes de Mayo, mes de Mayo,

1. Del núm. 1 al 8, de la provincia de Burgos; el 9, de Santander.

cuando los grandes calores,
cuando los bueyes están gordos,
y los caballos corredores,
cuando las cebadas granan,
los linos están en flores,
cuando las buenas muchachas
andan en busca de amores,
unos regalan con rosas
y otros con rosas y flores,
otros con naranjas dulces
y otros con agrios limones,
otros con gallinas pintas
y otros con gallos capones,
otros con buenas palabras
que roban los corazones,
otros con buenos dineros
y aquellos son los mejores.
¡ Oh triste de mí, cuitado,
metido en tantas prisiones,
sin saber cuándo es de dia
ni apenas cuándo es de noche,
si no es por tres pajaritos
que me cantan mis amores.
El uno es la tortolita,
y el otro es el ruiseñor,
y el otro es un pajarito
que canta al salir el sol.
¡ Malhaya sea la escopeta,
malhaya sea el cazador !
De tres aves que tenía
me ha matado la mejor.
Si lo hacía por la carne,
no pesaba un cuarterón ;
si lo hacía por la pluma
mejor se la *hubiá dao yo.*

2

Primera tonada.

4764 Al oído, oído,
damas y doncellas,
levantaros, damas,
de esas blancas camas,
aliviéis los cofres,
nos daréis castañas,
levantaros, damas,
de esos blancos lechos,
abriréis los cofres,
nos daréis dinero,
á medio doblón
ó á doblón entero.

Segunda tonada.

Y vosotros las mujeres
que tenéis camisa buena,
nos daréis un huevecito
de la gallinita negra.
Y vosotros las mujeres
que tenéis camisa guapa,
nos daréis un huevecito
de la gallinita blanca.
Y vosotras las mujeres
que tenéis camisa limpia,
nos daréis un huevecito
de la gallinita pinta,
de la que está pinta al gallo,
de la más coloradita.

3

Primera tonada.

4765 Si nos dierais, dierais,
con el vino peras,
si nos dieseis, dieseis,
con el vino nueces.
Si nos dais morcillas,
no las deis canidas,
si nos dais chorizos
no los deis podridos.
Si nos dais torreznos

no os cortéis los dedos.
Si nos dais un huevo
no nos le deis huero.
Si nos dais dinero,
para echar un trago.

Segunda tonada.

Aquí vive y aquí mora
y aquí vive la factora.
Aquí vive un caballero,
caballero muy honrrado ;
sabemos que tiene vino,
bájenos á dar un trago.

4

4766 A los señores de esta casa
Dios les dé salud y gracia.
A los señores de este pueblo
Dios les dé salud y cielo.
A los señores de esta villa
Dios les dé salud y vida.
Y vosotras las mocitas
no lo echaréis en olvido,
que también los mozos quieren
cuatro cuartos *pa* un cuartillo.

5

4767 Esa tu cabeza,
aunque pequeñita,
en ella se forma
una palomita.
Esos tres cabellos
que son de oro fino,
donde yo me *enriedo*,
cuando en ti *magino*.
Esa la tu frente
es campo de guerra,
donde el rey guerrero
formó su bandera.
Esas las tus cejas,
que son arqueadas,
á la luna nueva
tengo comparadas.
Esos tus carrillos,
peras de Aragón,
yo me las comiera
si *estuvián* en sazón.
Esas tus orejas
con tus dos pendientes,
que adornan tu cara
con tu linda frente.
Esos tus dos ojos
son claros luceros
que de noche alumbran
á los marineros.
Esa tu nariz
es filo de espada
que á mi corazón
sin sentir le para.
Esa tu boquita
amorosa en la habla,
el diente menudo,
la lengua encarnada.
Esa tu garganta
tan clara y risueña,
el agua que bebes
todo lo clarea.
Esos tus dos brazos
son dos picaportes,
que se cierran y abren
sin sentir los golpes.
Esos tus diez dedos
con tus diez anillos,
que para mi son
cadenas y grillos.
Esos tus dos pechos
son dos fuentes claras,
donde yo bebiera
si tú me dejaras.

Esa tu cintura
tan acinturada,
es un mimbre de oro
cortado en la playa.

6

4768 De la cintura *pa* abajo
yo no puedo comprender.
¿ Cómo quieres que comprenda
lo que mis ojos no ven ?

7

4769 Eso que te tapas
con el delantal,
dos columnas fuertes
y el Palacio Real.
Esas tus dos manos
son de oro macizo,
donde se sostiene
todo el artificio.
Esas tus rodillas
son bolas de plata,
donde se sostiene
toda la artimaña.
Esos tus dos pies
que van al compás
que todos te siguen
los pasos que das.

8

4770 A la mocita garrida
ya la mandan levantar
pa poner un par de huevos
para mañana almorzar.
Esta noche un par de huevos
y mañana tres y dos,
y con esto me despido,
y con esto adiós, adiós.

9

4771 A los de esta casa
Dios les dé victoria,
y en la tierra gracia
y en el cielo gloria.
A los de esta casa
sólo les deseo
que sarna perruna
les roa los huesos.

DE NAVIDAD

1

4772 En el portal de Belén
ponen lumbre los pastores,
para calentar al niño
que ha nacido entre las flores.

4773 En el portal de Belén
hay una piedra redonda,
donde puso el pie María
para subir á la gloria.

4774 ¿ Quién será ese chiquitillo
que está vestido de verde ?
Es el hijo de María
que ha nacido en un pesebre.

4775 ¿ Quién será ese chiquitillo
que está vestido de azul ?
Es el hijo de María
que ha de morir en la Cruz.

4776 En el portal de Belén

gitanillos han entrado,
y los pañales del niño
dicen que los han llevado.

4777 Yo soy un pobre gitano
que vengo de Egipto aquí,
y al niño de Dios le traigo
un gallo quiquiriquí.

4778 Yo soy un pobre gallego
que vengo de la Galicia,
y al niño de Dios le traigo
lienzo para una camisa.

4779 Venid, pastorcitos,
venid á adorar
al rey de los cielos
que ha nacido ya.
Entrad y decid
con cariño fiel:
Santo, Santo,
la Virgen María
su madre es.

2

4780 A dónde caminan
quisiera saber
un hombre de noche
con una mujer.

4781 Si la lleva hurtada
ó *magino* mal,
y antes de las doce
á Belén llegar.

4782 Respondió la Virgen
como es tan discreta:
Este es mi marido
y estoy muy contenta.

4783 Por hombre ninguno
yo no le he de olvidar
antes de las doce
á Belén llegar.

4784 Si queréis que vuelva
vuestra compañía,
el camino es largo
y perderé la guía.

4785 Pues voy muy seguro
no he de faltar,
y antes de las doce
á Belén llegar.

4786 Alli nació un niño
en aquel pesebre,
entre paja y hierba
y sin más haberes.

4787 Que la luz del dia
nos ha de alumbrar
antes de las doce
á Belén llegar.

4788 Como rey del Cielo
y de la tierra vienes,
son tantos los reyes
que le van á ver.

4789 Hincan la rodilla
para irle á adorar
antes de las doce
á Belén llegar.

4790 Al glorioso san José
de dolor le causa pena
al ver al niño de Dios
envuelto entre un poco hierba.

3

4791 Al chas cas raschas
que dice Melchor
que se alegren los instrumenti-
[llos,
que ha nacido el hijo de Dios.

4792 Los pastores que supieron
el nacimiento de gracia
abandonan sus ganados
saliendo de sus cabañas.

4793 ¡ Arriba, arriba, zagalejos,
zagalejas y serranas,
para el portal de Belén
mas estrellas les guiaba.

4794 Y en tanto ya dispusieron
de aquel niño hacerle papa.
Echar un poco más de sebo,
para que nos satisfaga.

4795 Irse preparando todos
ir cogiendo las cucharas.
San José no la tenía
y el niño se la alargaba.

4796 Poco á poco, viejecito,
que el niño no come tantas
y su madre come menos,
que el cansancio la obligaba.

4797 Ya bajó un angel del Cielo
triunfando el Ave María.
El pregunta al Padre Eterno
qué tal queda la parida.

4798 En su celda recogida
la parida buena queda ;
á las doce puso el punto
si los gallos no se yerran.

4799 Parió la Virgen María
y en Belén quedó doncella ;
quedó más pura que el sol,
que la luna y las estrellas.

4

4800 A las doce menos cuarto
salió José á buscar leña
para calentar el niño
que de frío se hiela.

4801 Levanta San José
y enciende la luz,
y ve que ha nacido
el niño Jesús.

4802 Santo, santo, San José,
Santa María Virgen es,
Santa María Virgen es.

4803 Al niño le dieron sopas,
tin tin, yo me rebelaba y
[rebelé,
no se las quiso comer.

4804 Tin, tin, yo me rebelaba,
tin, tin, yo me rebelé ;
como estaban calentitas
se las comió San José.

4805 Este precioso niño
yo me muero por él,
sus ojitos me encantan,
su boquita también.

4806 El padre le acaricia
su madre se mira en él

y los dos estaciados
contemplan aquel sér.

4807 Vamos, pastores, vamos,
vamos á Belén,
á ver aquel Niño
en las glorias del Edén.
Es tan bonito el chiquillo
que nunca podrá ser
que su belleza copie
ni el lápiz ni el pincel.
Sólo el Eterno Padre
con su inmenso poder
hizo que el Hijo fuera
inmenso como él.

4808 Yo, pobre jitanilla,
al niño le diré
no la buenaventura
eso no puede ser.

4809 Le diré me perdone
lo mucho que pequé
y en la mansión eterna
un ladito me dé.

4810 Este hermoso niño
dicen que come
corazoncitos tiernos
de pecadores.

4811 Jesús divino,
aunque está un poco duro,
toma ya el mio,
Jesus divino.

4812 Venid, pastorcitos,
venid á adorar
al Rey de los Cielos
que está en un portal.

4813 En Belén hay un niño
que tiene frio.
El amor de su madre
le presta abrigo.

5

4814 Cuando supieron los pastores
que el niño comia sopas,
subieron de la cabaña
el zurrón y las alforjas.

4815 De la sacristia sale
un clérigo revestido
á darle la enhorabuena
al niño recién nacido.

4816 En el portal de Belén
dicen que han prendido fuego,
y es una llama de estrellas
que ha venido por el cielo.

4817 En un portalejo pobre
que hallaron desocupado,
quiso nacer el infante
entre paja reclinado.

4818 Yo soy un pobre gallego
que vengo de la Galicia
y al niño de Dios le traigo
lienzo para una camisa.

4819 Encienso y oro le ofrecen
los magos al niño Dios;
yo soy un pobre gallego
y me ofrezco de aguador.

4820 Por el punto que has nacido
de pastor señas nos das;
los pastores los primeros
que te vienen á obsequiar.

6

4821 A tu puerta llora un niño
más hermoso que el sol bello;
está temblando de frio
pues sin duda que está en cue-
[ros.

4822 Anda, dile que entre,
se calentará,
porque en este pueblo
ya no hay caridad,
ni nunca la ha habido
ni nunca la habrá.

4823 Entró el niño y se sentó
y mientras se calentaba
le preguntó la patrona
de qué tierra ó de qué patria.

4824 — Mi madre es del Cielo,
yo soy de la tierra,
mi padre desciende
de muy luengas tierras.

4825 — Hijo, si quieres cenar
te dispondrás de contado,
y te quedarás en casa
como hijo regalado.

4826 Y responde el niño :
Eso no, señora,
que tengo una madre
que el cielo la adora.

4827 Está el niño cenando,
las lágrimas se le caen.
— Dime, niño, por qué lloras.
— Por ver la cena que hay.

4828 Mi madre de pena
no podrá comer,
y aunque tenga ganas
no tendrá con qué.

4829 — Haz la cama á ese niño
en mi alcoba y con primor.
— Señora, no quiero cama,
que mi cama es un rincón.

4830 Mi cama es el suelo
desde que nací
y hasta que en cruz muera
ha de ser así.

4831 Al tiempo romper la aurora
el niño se despidió
y la dice á la patrona :
Usted se quede con Dios.

4832 Yo me voy al templo
que allí es mi casa,
y allí han de ir todos
á darme las gracias.

7

4833 Bien venido á nuestro valle,
pastorcito celestial,
que el ganado ya perdido
le pudiéramos nombrar,
pero sólo con tu vista
ya se vuelve á restaurar.

4834 Como al punto que has nacido
de pastor señas nos das,
los pastores los primeros
ya te vienen á obsequiar ;
no desprecies las ofertas
que vienen a tributar.

4835 Pastorcito que del cielo

vienes á la tierra á dar,
si á guardar ganados vienes
poco tienes que guardar,
porque todo en este mundo
muy perdido lo hallarás.

4836 Ay, qué lindo; ay, qué bello;
ay, qué hermoso, ay, ay, ay,
que el amor de tus ovejas
del cielo te hizo bajar.

8

4837 Los pastores y los Reyes
fueron juntos á por leña,
para calentar al niño
que nació en la Noche Buena.

4838 Los pastores en sus chozas
en sus cabañas metidos,
les vino una inspiración
que había nacido el niño.

4839 San José vistió de pronto
María llena de gracia:
cojen al infante niño,
le dan de mamar y fajan.

4840 En el portal de Belén
gitanitos han entrado,
y al niño recién nacido
los pañales le han quitado.

DE REYES

1

4841 Buenas noches á la una,
buenas noches á las dos,
buenas las tengan ustedes
y buenas nos las dé Dios.
Con la licencia de El
y también de estos señores
venimos, niño Manuel,
á ofrecerte los loores.
Dia de los Santos Reyes,
compañeros, alegría,
porque vamos á adorar
al que debemos la vida.

2

4842 Con licencia de Jesús,
su madre bendita tú eres,
con licencia de Jesús
vamos á cantar los Reyes.
Cuando los pastores oyen
lo que los ángeles cantan,
unos brincan de contentos
y otros de miedo se espantan.
Vn pastor fue á Belén
muy contento y fervoroso,
y le llevó al niño Dios
un pollino muy hermoso.
Todos fueron á Belén
con regocijos y fiestas,
y así que vieron al niño
tocaron las castañuelas.
De todos aquellos montes
vinieron muy diligentes
los pastores y zagales
trayendo muchos presentes.
Armaron gran alegría
con sus danzas pastoriles
y al niño Dios adoraban
al són de los tamboriles.
San José adoraba al Verbo

la Virgen le recreaba
y el recién nacido llora
que de frío tiritaba.

3

4843 Buenas noches tenga V.,
señor caballero honrado,
que si Vd. nos da licencia.
los santos Reyes cantamos.

4844 Desde el Oriente á poniente
tres Reyes Magos venían ;
no venían como Reyes,
veniân en romería :
una estrella va delante,.
á Belén hace la guía.

4845 Cuatro esquinas tiene esta mesa,
en cada esquina una flor,
y en el medio el señorito
que nos da la colación.
Si no nos la quiere dar
no nos la haga desear,
que somos muy pequeñitos
y no la podemos ganar.

4846 Echamos la redecilla
por encima de San Bernardo,
que salga la niña roja
á darnos el aguinaldo.

4847 El aguinaldo pedimos, señora,
para el niño que está en Belén :
chorizos y longanizas
y otras cosas que comer.

4

4848 Estas puertas son de pino
y aqui vive un gran vecino
que tiene mucho dinero,
saque, saque, y dénos, dénos
para comprar un carnero
con su lana y su cencerro,
su collar de cascabeles
que hoy es víspera de Reyes.
Buenos años
buenos reyes
buenas noches
tengan Ustedes.

5

4849 De casa salimos
con mucha prudencia
á los aguinaldos
si nos dan licencia.
Si atención tenéis
sabréis cosas buenas,
por que Dios las envía
del cielo á la tierra.
Lo que va de Reyes
vaya de aguinaldos,
vaya de alegría
lo que deseamos.
Por noticia saben
los tres Reyes magos
que en Belén nació
el Rey soberano.
Entre pobres pajas
y en abrigos malos ;
esta es una antorcha
que nos va guiando.
Llegan al portal
de Belén nombrado
y viendo que el niño
su Dios le ha llevado.
Y le ofrecen gozosos
tres dones muy raros :
oro, incienso, y mirra
con sus reinos varios.

Esta casa noble
vámosla adornando
más que jaquetones
siempre cortesanos.
Tus hijas, si tienes,
serán, tiempo andando,
damas muy hermosas
y de lindo garbo.

6

4850 Por ser dia de los Reyes
la primer semana del año,
te venimos á pedir
nos des, niño, el aguinaldo.
El aguinaldo que os pido
ni es hacienda ni es dinero;
os pido que me llevéis
con vuestra hermosura al Cielo.

7

4851 Caballeros, alegría:
en el portal de Belén
parió la Virgen María.
Tan descuidada parió
que ni pañales tenía;
los pañales eran de oro,
mantillas de plata fina.
Y en la lámina más alta
estaba la Virgen María
suplicando por su hijo
que en los brazos le tenía.
¿Porqué lloras, luz del alba
porqué lloras, luz del dia?
¿Si lloras por los pañales
ó lloras por las mantillas?
No lloro por los pañales,
tampoco por las mantillas;
lloro por las pecadores
que van en mi compañía.
Echaremos la *rede*
por encima del tejado;
mañana á misa mayor
venid *á por* los aguinaldos.

8

4852 El rey de las alforjillas
recibe lo que le dan;
si le dan una peseta
lo recibe mejor que un real.

DE SAN JUAN

4853 La mañana de San Juan
que bien te jaleabas,
con el zapatito bajo,
la media calada.

4854 Manañita de San Juan
cuando la zorra madruga,
el que con vino se acuesta,
con agua se desayuna.

4855 Primero viene San Juan
y luego viene San Pedro,
y luego viene Santiago,
patrón de los sombrereros.

4856 Ya viene San Juan, ya viene;
no dirás que no te aviso;
cogeremos la verbena
del árbol del paraíso.

4857 Ya viene San Juan el verde
con un ramito de flores
y detrás viene San Pedro
con muchos más y mejores.

4858 Ya viene San Juan el verde
para cojer la verbena
para que los envidiosos
echen el veneno fuera.

4859 ¡ Qué alegre está la verbena,
la verbena de San Juan !
Los ciegos pasan cantando
y todos los ven pasar.

DE SIEGA

4860 Viva la mi cuadrilla,
viva mi jente ;
viva mi señor amo
que está presente.

4861 Vamos á ver al amo,
también al ama,
vamos á beber el vino
que *tie* la jarra.

4862 Cuatro segadores
van por una avena,
vaya lo que vaya,
venga lo que venga.

4863 Vamos á ver al ama,
vamos á verla,
vamos á ver al ama
que es una fiera.

LA POLVORERA

4864 Qué polvorera, madre,
qué polvorera,
qué cintita en el pelo
mi niña lleva.
Y además de la cinta
lleva un pañuelo,
y un letrero que dice
« Viva mi dueño »
y además del pañuelo,
¡ qué condiciones
tiene la mi morena
en ocasiones !

4865 La justicia en la calle
quiso prenderme.
Dime, prenda del alma,
por qué no sales
á defenderme.
Pólvora y fuego,
perdigones y balas
por tu salero.

4866 Cómo quieres que cante
la polvorera,
si ha estrenado mi novia
enaguas nuevas.
Y enaguas con puntillas
y guarniciones,
y yo con mis hebillas
y mis zajones.

DE ESQUILEO

4867 Más de dos horas llevo esquilando
la lana espesa de esta rabona,
y ya hace rato que estoy espe-
[rando
pan, queso y algo sangre de
[mona.
¿ Cuándo vendrá
la tonta tontona ?

Ella llegará
si el ama es bobona.
Ya me canso de estar encorvado
rapa que rapa á esta ovejilla,
y ahora deseo estar sentado
comiendo algo, aunque morcilla.
¿ Cuándo llegará
la tonta, tontilla ?
Ella vendrá
si el ama es bobilla.

EL TREPELETRE

4868 Si me quieres, te quiero,
si me amas, te amo,
si me olvidas, te olvido ;
yo á todo hago.
Allá va por usté
dejármele solo
á mi perindolo,
que le quiero ver bailar,
danzar y *blincar*
y escaramujear
y andar por el aire,
esta es la tonadita
que trajo un fraile,
francisco fraile,
fraile francisco,
busca una dama
que te acompañe.

LA TARARA

4869 Tiene mi Tarara
unas enagüillas
que de arriba á abajo
todas son puntillas.
La Tarara sí,
la Tarara no,
la Tarara sí
que la bailo yo.

4870 Tiene mi Tarara
unos pantalones
que de arriba á abajo
todos son girones.
La Tarara sí, etc.

4871 Tiene mi Tarara
unos calzoncillos
que de arriba á abajo
todos son bolsillos.
La Tarara sí, etc.

4872 Y la chimenea
toda se menea ;
que se está cayendo,
que ya se cayó.
La Tarara sí, etc.

4873 Y agáchate, Pedro,
y agáchate, Juan,
que las agachadillas
tú las pagarás.

PICAYOS

4874 Gloriosa Virgen del Campo
te venimos á cantar
las Luquillas, las Charranas
y la hija de Villar.

4875 Ya sale la procesión
con el glorioso San Pedro,
con curas y feligreses
y algunos de Ayuntamiento.

BOMBA

4876 En lo que el artillero
no diga *¡ bomba va !*,
en lo que no dispare
ninguno beberá.
Que beba,
que beba,
que beba,
que ¡ tron !
Qué alegres son
los de la compañía,
qué alegres son,
que alargue usté el porrón.

FERNANDUS SERVATUS

The 'Tragicomedy' reprinted below was represented early in 1493 before an audience consisting, as the preface tells us, of the Pope, several cardinals and bishops, and other ecclesiastical dignitarie[1]. It commemorates the attempted murder of Ferdinand of Aragon towards the end of 1492 — the one dramatic incident which relieves the short and comparatively dull interval in the reign of the Catholic Kings between the fall of Granada and the expulsion of the Jews from Spain on the one hand, and the return of Columbus from his discovery of the West Indies on the other. In May, 1492, about two months after signing the decree which drove the Jews out of Spain, the Sovereigns left Granada and proceeded northwards, busying themselves with the administration of their kingdoms. By October they had reached Barcelona, where interval affairs and the negotiations for the surrender of Roussillon and Cerdagne by France were to occupy them for the winter. It was here that the attempt on Ferdinand's life was made. The incident is described by several contemporary writers, one of whom, Peter Martyr, was present in Barcelona when it happened.

In three letters[2] written close upon the events described, Peter Martyr gives an account of the wounding of the king and of his convalescence, and throws some light on the effect produced by

---

1. The popularity of such representations at the Papal Court may be gathered from the diary of Johannes Burchardus quoted below.

2. *Opus epistolarum*, nº 126-128, Alcalá de Henares, 1530.

the crime in the city. The first letter, addressed to the Count of Tendilla and the Archbishop of Granada jointly, is dated Barcelona, 8 December (sexto Idus Decembris), 1492. It opens by contrasting the fate of Alexander, Pompey and Caesar, who were murdered by respectable people for respectable reasons, with that of Ferdinand, attacked out of pure madness while in the midst of his triumphs by an obscure base-born wretch who had never seen him before. The humble instrument of this ignominy, by name Juan de Cañamares or Cañamas[1], belonged, we are told, to a village nine miles from Barcelona. He came surely to the city on hearing of Ferdinand's arrival there, and on the 7 December lay in wait in S. Mary's chapel to the right of the entrance hall in the old palace[2], where the king was administering justice. As Ferdinand was leaving about mid-day Juan de Cañamares came behind him on the steps of the palace and dealt him a severe blow on the neck with a sword. This would probably have been fatal but for the protection afforded by a golden collar which Ferdinand used to wear as a badge of kingly authority. As it was, the doctors were uncertain whether he would recover or not. The assailant forthwith received three stabs from the king's attendants, but the king himself, who remained conscious and kept his presence of mind, ordered the man's life to be spared, in order that an enquiry might be made as to who had instigated the crime.

If we are to believe another contemporary writer, Alonso Ortiz — and he was a canon of Toledo cathedral — this attack, although not fatal to Ferdinand, was nevertheless attended by considerable loss of life. According to this writer, the consternation in the city was so great that " some of the less robust

1. Peter Martyr says 'by name Cagnamares'; contemporary writers in the vernacular give the name as above.

2. Native writers call the 'regia uetus' or 'curia' of Peter Martyr the 'Casa del Juzgado'.

expired on the spot, many women fainted, others in their fright died from premature childbirth, others again perished along with their offspring" [1]. Peter Martyr was too near to notice these details. He tells us however that the queen, like the king, retained her composure. Fearing an extensive conspiracy, she ordered galleys to be brought to the shore ready to embark her young son. She then hastened to her husband, to whose aid "a wedge of physicians and surgeons" had been summoned. The letter concludes "we are hovering between hope and fear".

The second letter, addressed to the Archbishop of Granada alone, is dated Barcelona, 14 December (XIX. Kalendas Januarii), though as the day on which the letter was written is described in the text as the ninth after the attack on the king, this would seen to be a miscalculation or a misprint for 16 December (XVII Kal. Jan.). By this trail the king's assailant had been "compelled to confess" how he came to commit the crime. He declared that no one had instigated him, but that he had acted on his own initiative, hoping if the king were slain to succeed to the throne himself. Nothing further could be extracted from him by threat or by torture. Meantime the king lay languishing in the old palace. The seventh day after he had received his wound was a dismal one there : a rumour went round that the king was at the point of death and could not live till evening. The next day was more hopeful, as an improvement appeared to have set in ; but on the following day, the 16 December, when the letter was written, fears were renewed owing to the king's extreme debility and the development of alarming symptoms, though he recovered later sufficiently to take nourishment at the queen's hands.

The third letter, addressed to the Count of Tendilla, and dated Barcelona, 23 December (x kl's Januarii), takes up the story at

1. *Los tratados del doctor alonso ortiz* (Tratado dela herida del rey), Sevilla, 1493.

the point where the preceding letter left off. From the ninth day after the attack there was great anxiety, especially on the eleventh day. The next day, the 19 December, brought hopes of recovery, and from that time onwards the king improved daily. By the 23 December, the day the letter was written, he was at length free from every suspicion of danger, and had shown himself to the people from a window; but on the advice of the doctors he had not yet gone out of doors.

This is as far as Peter Martyr takes us. He tells us nothing of the fate of the would be regicide. The king and queen would have spared the life of this crazy wretch; but popular feeling demanded some reparation for outraged majesty, and he was done to death with the enthusiastic thoroughness customary on these occasions. The details are recorded fully and systematically by another contemporary writer, Andrés Bernáldez[1], who recognises the victim as a " loco imajinativo y malicioso ".

We are given fairly full information about the reception at Rome of the news of the attack on Ferdinand in the diary[2] of Johannes Burchardus, the Master of the Apostolic Ceremonies. Under the date 26 December, 1492, this pompous official tells us that the news reached Rome from Barcelona ' in ten days or thereabouts'. He gives a brief account of the crime agreeing in general with that of Peter Martyr; but he mentions that six stitches were put in Ferdinand's wound, and he states that the assailant was wounded twice (not three times) by the king's attendants. He goes on to say that a few days later came the news that the king was out of danger, and he tells us that it was the devil who, appearing to Juan de Cañamares in the form of an angel at frequent intervals over a period of twenty years,

1. See the account in his *Historia de los Reyes Católicos*, vol. I, pp. 351-355, Sevilla, 1870.

2. *Diarium siue rerum urbanarum commentarii* (1483-1506), edited by L. Thuasne, vol. II, pp. 27 ff., Paris, 1883-85.

commanded him in the name of almighty God to kill the king. In describing the fate of this devil's disciple Burchardus is the earliest writer, so far as I know, to add that by the order of Queen Isabella he was knocked on the head before the details of his sentence were carried out. Burchardus' authority was no doubt a good one, for he tells us that it was 'per litteras regias' that the news of Ferdinand's recovery was communicated to the Pope on the 27 December by the Bishops of Badajoz and Astorga, the royal orators at the Papal Count. The Pope thereupon decreed that a mass for Ferdinand's convalescence should be sung in honour of the Virgin in the chapel of S. Mary de Febribus on the 29 December, which day was set apart as a public holiday. The religious proceedings on this occassion are elaborated described by the self-satisfied Burchardus, who managed the ceremony.

As we learn from his preface to the play now reprinted, Carolus Verardus, the author of the *Historia Baetica*, worked up into a dramatic sketch the story of Ferdinand's injury and recovery, when the news became known in Rome. This sketch he handed over for versification to his nephew Marcellinus Verardus, whose "wonderful fondness for poetry" had been seen in the few pages of verses appended to his uncle's earlier play. If the uncle's part in the present play was at all considerable, he behaved generously to his nephew, for he allowed it to be headed "Marcellini Verardi Cæsenatis *Fernandus Seruatus*", as will be seen below. The printed editions give no information as to the date of composition, but from internal evidence both this and the original date of printing can be find within narrow limits. As we have seen from Peter Martyr's letters, Ferdinand was not out of danger till at any rate the 19 December. Burchardus at Rome appears to have known of the king's recovery by the 26 December, and the Pope was officially informed of it the next day. There was obviously no time for the play *Fernandus Seruatus* to be ready for the public holiday of the 29 December, which

would have been a suitable occasion for its performance. But it must have been finished early in 1493, for it can be shown that it was printed within the first three months of that year. In the preface mention is made of the presence in Rome of the "Regii Oratores Bernardinus Caruaial Paceñ. & Johannes Medina Astoriceñ. Præsules". For some years these two bishops had been playing a game of follow-my-leader in ecclesiastical preferment, and on the 27 March, 1493, Johannes Ruiz de Medina succeeded Bernardinus Carvajal as Bishop of Badajoz, on the latter's transference to the see of Cartagena [1]. If not already finished by the 27 March, therefore, the printing of the play must have been by that date too far advanced for any alteration to be made in the bishops' titles. But in the case of so small a volume we can safely say that it was printed off before the 27 March, 1493.

The earliest edition is not signed, but the type is that of Eucharius Silber, who on the 7 March, 1493, finished printing the play by the elder Verardus on the conquest of Granada. This had been represented, as its preface informs us, in the house of Cardinal Raphael Riarius, as long before as the 22 April, 1492, as we learn from the note at the end. It is therefore reasonable to suppose that the printing of the *Fernandus Seruatus* was made the occasion for having the earlier play printed too. In this case it would be natural for Silber to treat the two plays coming from the same source as a single volume [2], printing the play of the

1. See Eubel : *Hierarchia Catholica*, vol. II, pp. 110, 133, Münster, 1898-1910.

2. The type, capitals, page-measurements and general appearance are the same in both plays. Tiraboschi (*Storia della letteratura italiana*, vol. VI, pt. 3, p. 1310, Milano, 1822-26) tells us that he was informed of the first edition of *Fernandus Seruatus* by Ireneo Affò, who had met it bound up with the *Historia Baetica*, in what order is not stated. Three other instances of the two plays being bound up together are mentioned by Audiffredi (*Catalogus historico-criticus Romanorum editionum saeculi XV*, p. 319, Rome, 1783). As an example of the opposite, it may be mentioned that the British Museum acquired the *Historia Baetica* itself in two parts — one consisting of the play itself, the other of the additional matter.

moment first and reserving the colophon till he came to the end of the second play. This theory would limit the date of printing of the *Fernandus Seruatus* to say, the first week in March, 1493, but we may perhaps rest satisfied with the knowledge that it was printed in the first three months of that year.

It is not necessary to discuss at any length a play for which no particular literary merit can be claimed. The point of view of the authors is that of the current versions of the story such as the one given above; the models, hinted at in the preface, are obvious enough in the play itself, and the grafting of medieval christianity on to pagan classicism is usually interesting and amusing. In the preface we are told that the crime was due to devils, those enemies of the human race, whose envy ever rages against the just rather than the unjust, and who urged a certain madman to attempt to slay Ferdinand — Deo permittente — in order that he might be confirmed in his kingly virtues. This is the burden of the first of the three scenes — the first eight pages — of the play, conveyed through the medium of Pluto and the furies Alecto, Megaera and Tisiphone. The second scene, of six pages, shows us Ruffus, the correctly named villain of the piece, goaded into action by Tisiphone. The last scene, occupying seven pages, is more dramatic, though the actual crime is assumed to have been committed. The queen laments with the classical nurse, soliloquises, and is then consoled by the medieval S. James, before she meets her husband. As he is obviously safe and apparently sound, she displays eager curiosity as to the motives and whereabouts of the criminal, on which points she is enlightened by the contemporary Petrus de Mendoza, the cardinal-archbishop of Toledo, to whom the play is dedicated. Mendoza, in informing the queen that the assailant is a madman (ratione caret), gives a vivid description of his symptoms. A chorus brings the play to a conclusion.

The recognition of the criminal as insane made no difference in the eyes of his contemporaries either as to his guilt or as to

the punishment he deserved, the queen being an exception according to some accounts. So Marcellinus Verardus pursues the poor wretch with an invective, the conclusion of which displays a desire to make the punishment fit the crime —

Sed tamen tu facias : at perfidus ille furensque
Det pœnam : qualem commeruisse uides —

which as the context shows is not dictated by feelings of humanity.

The verses of Marcellinus Verardus, whether hexameters or elegiacs, are always clear and fluent, and like most Italians of the Renaissance he has caught the spirit of Latin verse to a degree usually denied to the scholars of other nations. This may have been the reason why the play of *Fernandus Seruatus*, credited to Marcellinus alone, was thought worthy of reprinting as an appendix to Platinus Platus's *De Carcere* at Strassburg in 1513, long after the subject matter can have provided much attraction.

H. Thomas.

CAROLI VERARDI CÆSENATIS PONTIFICII CUBICULARII IN FERNANDUM SERUATUM AD. R. P. PETRUM MENDOZAM ARCHIEPISCOPUM TOLETANUM HISPANIARUM PRIMATEM : AC. S.R.E. CARDINALEM PRÆFATIO.

Cum accepissem Præsul optime Fernandum inuictissimum Hispaniarum Regem : dum Barcinone conuentus ageret : ac jura populis daret : a uesano nescio quo ferro petitum uitæ discrimen adiisse : tam atroci nuntio percussus : cœpi non sine admiratione mecum ipse cogitare : quo nam modo : diuina prouidentia cuncta gubernante : fieri potuisset : ut uir tantæ uirtutis ac probitatis in tam dirum luctuosumque casum incideret. Ac me multa cum animo meo agitantem ratio ipsa in hanc potis-

simum sententiam duxit: ut existimarem humani generis hostes: deo permittente: nefarium illud facinus esse molitos. Legeram namque sæpe in sacris litteris dæmonum inuidiam potius in uiros probos quam facinorosos sæuire: suasque nocendi artes exercere consueuisse. Quippe quod hos iam pro suis satellitibus ac ministris habeat: illos uero sui (ut ita dixerim) tartarei regni acerrimos infestissimosque hostes experiatur. Itaque cum Fernandus nihil ageret: nihil moliretur: nihil postremo dies noctesque cogitaret: nisi quæ ad ueræ fidei amplificationem & summi dei cultum pertinerent: mihi non modo uero simillimum: sed et certissimum uisum est: dæmonum consilio & instigatione factum esse: ut uesanus ille Regem ferro necare conatus sit. Quippe cum mens eius nullis artibus aut dolis: non illecebris uoluptatum: non terrore: non minis: non denique ullis laboribus aut capitis periculis a recto cursa ac sancto instituto deflecti posset: ea una diabolicæ fraudi ad sua regna tuenda restabat uia: ut scilicet de medio tolleretur: & sua nece alios Principes: qui fortasse eius uestigia inposterum essent imitaturi: deterreret. Diuina uero prouidentia iccirco id fuisse permissum existimari debet: ut Regis uirtus enitesceret: & inter aduersa illustrior fieret. Siquidem ut a sacris doctoribus traditum est: Virtus in infirmitate perficitur: sine hoste marcescit. Et prospera etiam sapientum animos nonnunquam transuersos agunt a recto: aduersa uiros explorant: atque ad usum uirtutis exercent. Et propterea solitus est eleganter dicere Demetrius philosophus: Nihil sibi infœlicius uideri eo: cui nihil unquam euenisset aduersi. Non tamen dæmonum impietas ad necem usque sæuire permissa est. Eorum enim potestatem constat dei uoluntate quodammodo ligatam esse: neque illis licere pro animi libidine in bonos uiros suas nocendi artes exercere: sed eatenus duntaxat: quatenus eorum crudelitas insidiæ sint ad exercitia & corroboramenta uirtutis: non ad eius interitum. Indignum etiam diuinæ clementiæ uisum est: ut uir tam sanctus: Rex tam iustus: tam pius: tam bene de omni religione Christiana meritus: inhonesto mortis genere inter-

iret : & propterea eum ad magnas & præclaras res gerendas reseruans cœlesti ope ab impiis manibus liberauit. Hæc igitur mihi mente agitanti uisa est sane digna materia : in qua præclara quæque ingenia desudarent. Itaque ut ipse quaque quoad uires meæ ferrent : Regiæ gloriæ non deessem : sumpto calamo totam eam digessi : & personis uariis : quas induxi loquentes : distinxi : quo res non solum lecta : sed etiam oculis : quorum sensus in nobis acerrimus est : spectata : plus haberet & uoluptatis & gratiæ. Cumque iam mihi : ut Nasonis uerbis utar siquis erat dicendi carminis usus deficiat : sitque minor factus inerte situ : fungarque hoc tempore : Horatiano more : uice cotis : acutum reddere quæ ferrum ualet : exors ipsa secandi : materiam ipsam Marcellino nepoti & alumno meo : qui Poesi mirifice delectatur : uersu describendam : poeticisque coloribus salua rerum dignitate ac ueritate pingendam exornandamque tradidi. Quod is plane assecutus uidetur. Nam ita res inter utrumque temperata est : ut cum ueritate ac religione maximopere consentiret : & a Poesi : cuius auctore Lactantio : officium est : ut ea : quæ uere gesta sunt in alias species obliquis figurationibus cum decore aliquo conversa traducat : non penitus abhorreret. Cum autem hic adessent Regii Oratores Berardinus Caruaial Pacensis. & Iohannes Medina Astoricensis. Præsules : quorum uterque cum summa bonitate ac prudentia : singularem in omni scientiarum genere doctrinam coniunxit : eorum acerrimo iudicio opusculum ipsum iam ad calcem perductum subiiciendum putaui : quibus argumentum & carmen laudantibus : hortantibusque ut pro honore & gloria inclyti Regis res in lucem deduceretur : eam ut Comœdiæ seu tragœdiæ solent : iisdem suffragantibus agi recenserique curaui. potest enim hæc nostra : ut Amphitruonem suum Plautus appellat : Tragicocomœdia nuncupari : quod personarum dignitas & Regiæ maiestatis impia illa uiolatio ad Tragœdiam : iucundus uero exitus rerum ad Comœdiam pertinere uideantur. Tanto autem fauore & attentione ab ipso Pontifice Maximo pluribusque Cardinalibus ac

præsulibus (ut inferiores taceam) spectata est : ut facile appareret : eos omnes uel sola fama uirtutum Fernandi Regis illectos omnia : quæ ad eius laudem dicerentur : aut fierent : studiose audire & cernere : atque ut acerbo eius casu ingemuissent : ita sanitate reddita plurima uoluptate lætitiaque affici. Hoc igitur opusculum : quod : Fernandi Seruati : titulo prænotaui : ut Regio nomine insigni tum gratius in studiosorum manus deueniret : cui potissimum dicarem : nullus te Venerande Pontifex magis idoneus occurrebat. Siquidem hæc quæ ad laudem ueramque gloriam istorum Christianissimorum Principum : quos tu summa fide & obseruantia colis : spectant : & in quibus : is tibi locus : qui & dignitatem : & qua apud illos uales : gratiam decebat : assignatus est : iucundo nimirum animo lætoque uultu excipies : & tua auctoritate : qua polles plurimum : facile ab inuidorum morsibus tueri poteris. Quod ut facias Reueren. Pater te etiam atque etiam rogo.

Marcellini Verardi Cæsenatis Fernandus Seruatus Ad Pont. Max. Prologus.

O pater : o pastor : mundi fidissime custos :
Qui portas summi reseras & claudis olympi :
Ne pigeat nobis aures præstare benignas :
Et placidos uultus : ut libera corda timore
Fernandi eximium nomen laudesque loquantur.
Infera quem ferro dum turba necare pararet :
Seruauit superi clementia summa Tonantis.
Eius ut auspiciis : rerum te sceptra tenente :
Immensum Christi uolitent uexilla per orbem.

PLVTO AD FVRIAS.

O Spes tartareæ sedis regnique profundi
Eumenides : quondam (nemini) mecum ipse querebar

Et subitus tumidas concœpi sæpius iras
Concutiens caput horrendum: quod sæpe uiderem
Nescio quos: nostris popularibus indere mentem:
Vt nos desererent: iactantes ditia & ampla
Dona piis tribui: sceleratis infera regna.
Sed tamen ista leui fuerant hortamina damno:
Vix quota pars præstare fidem nam uocibus horum
Nouerat: assuetis pergens confidere rebus.
At nunc res agitur maior: nam tota laborant
Regna: nisi audaces uestra succurritis arte.
Hesperiæ Rex ille potens (nam uera fatebor
Sit licet hostis atrox: nobisque inimica retractet
Strenuus arma diu) properat confinia nostra
Imperio domitare suo: nostrosque clientes
Infequitur ueteri denudans arua colono:
Non aliter quam si uictor foret iste secundus
Amphitryoniades: cui nunc Stheneleia proles
Imperet hæc duro monitu Iunonis iniquæ.
Quid memorem: quotiens nostra de gente triumphos
Rettulerit? quotiens spoliis remearit honustus
Innumera iuuenum comitatus utrinque caterua?
Quis nescit: quotiens hostili sanguini campos
Sparserit? atque amnes mutare coegerit undas:
Et se mirari solito non ire colore.
Nec contentus adhuc nuper Magmede repulso
Sede sua: ueteres proscindens undique leges:
Baudelique meo fœdissima sub iuga misso:
Granatam domuit: uictorque intrauit in urbem
Improbus: & populum dictis parere coegit.
Optima nonne mihi dudum pars cesserat orbis?
Africa nonne mei fuerat latissima iuris?
Nonne Asiam nostris dederam parere ministris:
Europæque bonam partem? lateque uagabar:
Et totum nostro molibar subdere mundum

Seruitio: uestra confisus fraude dolisque.
At nunc Fernando contraria signa ferente
(Pro dolor) Europa iandudum cessimus omni.
Nec dubium quin hic Nabatheum subiuget orbem :
Eoasque domos: proprio nisi forte labore
Nunc mihi fertis opem: qua uobis bella mouere:
Innumerasque datur gentis ad proelia ferre:
Et pacem turbare: grauisque ciere tumultus.
Este precor memores o summa potentia Ditis
Pacificas quotiens urbes ad bella uocatis:
Concordesque domos. quotiens discerpere mater
Lymphata per uos properat sua pignora mente.
Ergo agite o nigri spes & tutela Baratri :
Per stygias undas stagna intemerata rogamus :
Artibus innumeris fœcundum uertite pectus :
Nostracque: quæ pereunt : defendite regna sorores.
Consilio parili uos hic decernite quæso
Qua Regis furor hic possit ratione teneri.
Sic nos securo repetemus pectore sedes
Tartareas: cæcasque domos: noctemque profundam.

ALECTO.

Dux Herebi uenerande pater : cui turba silentum
Tristis : & immensi famulantur regna Baratri :
Quanquam sollicita non uanos mente timores
Concipis: & merito tantum compescere Regem
Moliris nostro minitantem uincula regno :
At desiste tamen grauibus tua pectora curis
Sollicitare : metu tristi molimine nostro
Liber eris. Nihil est gemitu quod pectora lasses.
Concutiam diro fœcundam crimine mentem :
Qua ualeo mortale genus confundere & orbem.
Mutato faciam soli tibi seruiat ille

Consilio : solique manus tibi tradat & arma.
Ergo age securus per me ad tua tartara migra :
Teque sinu caræ mœstum solare maritæ.

MEGERA.

O soror Alecto grauibus redimita colubris :
Reddere sollicitam mentem cui fata dederunt :
Et stimulis homines deflectere tramite recto :
Horrisona tu uoce quidem nunc multa Tyranno
Tartareæ sedis promittis & impia facta.
Sed quæ certa tuæ tandem sententia menti
Sederit : expedias breuiter : paucisque resolue.
Nam nos ambiguo sensu uarioque tenemur :
Quo pacto liceat tantum subuertere Regem :
Qui stabili ratione pedes defixerit ambos.

ALECTO.

O sociæ num uos quid nam mea pectora possint :
Horrida quid ualeant lambentes membra Cerastæ
Præterit ? an nostrum penitus torpere putatis
Pectus? An oblitæ quot pestes : quotque minaces
Mente geram furias? cur me nox atra sinistro
Fuderit in tenebras partu ! rabiemque cruentam
Ipse parens Herebus dederit : mentemque malignam ?
Num totiens dabitur nostro subuertere gentis
Concordes fremitu insano ? Regesque superbos
Arte mea potero crudelia ad arma uocare :
Nec fas unius fuerit mihi uertere mentem ?
Sed uos Germanæ mihi credite. Numina testor
Inferni patris : magni Phlegetontis & undas :
Iam faciem pateat quid nam mea pectora & hydræ:
Verbera quid ualeant : rabiesque infusa per omne
Corpus : & undantes spumis furialibus iræ.

Huic ego confundam mentem caligine cæca:
Et uariis tentabo modis : animumque labantem
Armata impellam dextra serpentibus atris.
Desistat subito faciam melioribus actis :
Deserat & superi sublimia signa Tonantis.
Hinc nostram cupiet præcedere feruidus agmen :
Viribus & nostris inuadere castra suorum.
Restituet nostro Plutoni quicquid ademit :
Christicolumque omnis late populabitur agros
Instaurans ueteres leges monimenta uerendi
Uagmedis : quæ nunc misere prostrata uidemus.
Denique quicquid habet numerosa potentia mundi :
Hoc duce (nec fallor) stygia ditione premetur.

MEGERA.

Non equidem inficior multum Germana colubras
Posse tuas : scimusque etiam te crine uenena
Fundere concusso : scimus tibi pectora late
Innumeris perfusa odiis : quibus undique sæua
Bella mouere potes : subitosque ciere tumultus :
Per te Pirithous fugisset Thesea : per te
Dilectum fratrem uitasset Castora Pollux :
Et Piladem infidum quondam uocitasset Orestes.
Denique sola tenes scelerum tu quicquid ubique est.
Sed tamen heu frustra soror hæc molimina dira
Mente tibi concepta reor. Sunt irrita crede
Consilia. O quotiens comitatu instructa profano :
Multiplicique dolo : circumque nocentibus hydris
Hunc hominem uolui peruertere ab ordine recto :
Nec ualui : quanquam multos ad talia facta
Impuleram prius arte mea : multosque coegi
In proprios sæuire patres : uetuique parentes
Parcere pignoribus. Quotiens mihi nata Parentis

Coniugium infandum petiit ? quotiensque furentis
Gestare in superos crudelia tela coegi ?
Et tamen hunc precibus : blandaue libidine nunquam :
Non precio : dirisque minis : nulloque periclo :
Non solitis stimulis : tacita non fraude mouere :
Non trepidante metu potui : non artibus ullis.
Sed ne te nimium longo sermone moremur :
Crede mihi citius rapidissima flumina cursum
Sistere cernemus : Solemque micare tenebris :
Et Phœben splendere die non ordine recto :
Quam quis consilio ualeat uel fraude profana
Hunc hominem a superis conuertere ad impia facta.
Quare age Tisiphone si quid tibi mente resedit :
Quo nobis firmare queas fluitantia corda :
Anguibus in tergum solito de more reiectis
Prome tuam rabidis tumefactam uocibus iram.

TISIPHONE.

Non ego tartareo credar concepta Baratro :
Ni scierint quodcunque nefas committere nostra
Pectora : ni scierit caput hoc confundere cœlum :
Si iubeant dominus Phlegetontis & infera turba.
Nunc opus aggredior maius quam uertere mentem :
Postquam nil fraudes prosunt : nil dira uenena :
Nil stimuli : tristesque minæ : nil blanda uoluptas :
Non opus est uerbis uideo : sed sanguine & armis.
Ue uocat iste labor. nihil est quod uerbera nostra
Non ualeant agitare : mihi est immanius hydris
Ingenium : & rapidis fluuiorum incertius undis :
Acrius harpyis : multo uiolentius haustris.
Hoc onus ergo mihi : totamque relinquite curam.
Iam scio quid furias deceat : quid pectora nostra.
Per me nunc Orbis gemitu reboabit & axis

Hesperius : per me Regalia tecta madebunt
Sanguine : nunc referam tanto de Rege triumphum
Vulnere inaudito capite & ceruice recisa.

ALECTO.

O soror : o nostri suprema potentia Regis
Funereas Germana manus nunc porrige nobis :
Oscula iunge precor. Picei per numina Ditis
Pallida iuramus : nihil est : quo regna tueri
Nostra queas melius. sic sic Rex iste proteruus
Non alia ratione potest : aut arte domari.
Per te nunc (fateor) solam Germana repertum est
Ars mea quod nunquam potuit : nec torua Megera.
Ergo uale : & solers iamdudum perfice cœptum.

TISIPHONE SOLA.

Concute Tisiphone fœcundum concute pectus :
Anguiferum commisce caput : reminiscere quantum
Sæua pares facinus tendens in Fata Deosque
Spicula : conuduens furiali cuncta paratu.
Non opus ignauo nunc est : nec inerte ministro :
Sed quo non usquam fuerit crudelior alter :
Qui sit & humano consuetus sanguine fœdas
Semper habere manus : qui gestet pectora plena
Criminibus diris : qui blando fallere risu
Norit : & illecebris occultam intexere fraudem.
Obuius ergo mihi : dum sic furibunda pererro :
Quis dabitur ? quis nam ? cui nunc serpentibus atris
Pectora confundam : stimulemque furore profano :
Et quem Regalem deducam ad Principis Aulam :
Sanguinis ut cupidus flagransque cupidine regni
Regem obtruncatum solio deturbet ab alto.

EADEM RVFFVM CONSPICATA.

Sed quem tam dirum uideo liuentibus ire
Huc oculis : uariisque genis & sponte furentem :
Sanguineaque acie properantem ? an Ruffus iniquæ
Progenies uesana stygos ? Iam uerba tenebo :
Vt bene percipiam quo mentem dirigat omnem.

RVFFVS SECVM.

Siccine tranquillam mentem : uitamque quietam
Esse mihi patiar ? Cur dudum a sanguine fuso
Cessauere manus ? non hæc clementia nobis
Conuenit : ha nimium marcescunt membra quiete.
Ocia nunc abeant. Agito crudelia mente :
Veh quibus occurram. satiabo sanguine ferrum :
Mortibus innumeris ditabo Tartara nigra.
Si scelus hic deerit : tentabo sidera cœli :
Aut uiolabo diem : superis uel bella mouebo
Impiger : & ditis furibundus iura tuebor.
Hæc me facta decent : non uitam ducere inertem.
Nam mihi cur rabiem dederit uiolenta Megera ?
Cur me Tissiphone nutriuerit ubere diro ?
Tertia monstrarit cognatum haurire cruorem ?
Cur proprios letho manus hæc robusta parentes :
Cur natos dederit ? cur fratres ? cur ue sorores :
Si pia facta iuuant recto deducta tenore ?
Cur tamen heu nobis cur non se tanta facultas
Obiicit ? ut ualeam mores ostendere nostros.
Dispereo misere : solitum nisi dextra cruorem
Hauriat : & uirus conceptum pectore fundam.

TISIPHONE SECVM.

Aptior haud nobis poterat se offerre minister.
Hic (fateor) longe superat me nempe magistram :

Possidet hic quicquid scelerum possedimus omnes:
Ibo igitur propius : cœptumque augebo furorem.

EADEM AD RVFFVM.

O decus armipotens : o spes: o dulcis alumne
Dic mihi dic agedum : quid te turpissima dudum
Ocia Ruffe tenent? cur sic inglorius annos
Exigis? & florem uitæ consumis inertem ?
Heu tandem cognosce precor : quid teque tuamque
Nunc deceat rabiem. ne spernas uerba rogamus :
Si te prima meo tenerum de matre cadentem
Sedula suscepi gremio : si membra refoui
Sæpe sinu rigido: quom fletibus ora rigares:
Si tibi materna porreximus ubera uoce:
Per me si ferrum nosti satiare cruore
Vndanti: & populis crudele intendere lethum.
Heu nescis nescis : quid nam tua Fata pararint :
Quid fortuna tibi : quid sidera : quidque Deorum
Numina : si in melius rabidam conuertere mentem :
Nec tibi segnitie libeat corrumpere uitam.
Hesperiæ (mihi crede) plagæ dominabere toti :
Si parere uelis : solitasque resumere uires.

RVFFVS.

O quæ ceruleos gestas pro crinibus angues :
Per te: perque tuum caput inuiolabile : nunquam
Desistam genetrix longe ueneranda rogare :
Vt mihi nunc monstrare uelis : quid fata pararint :
Quid fortuna mihi. Doceas ubi præmia tanta:
Fare age cara parens. Monstra dum pectora feruent :
Dum manus in promptu: dumque impius ardor inhæret.
Eia age iam precibus cari flectaris alumni:
Sic tibi perpetuo liceat per regna silentum
Tartaream in turbam rigido sæuire flagello.

TISIPHONE.

Postquam magnanimum pectus tibi Ruffe paratum :
Effrenesque animos tantis assurgere prompte
Conspicio rebus : dabitur mihi crede minister
Optime : quod summis precibus contendis habere.
Nunc monstrabo uiam : qua teque tuumque furorem
Augusto liceat iamiam satiare cruore.
Quod decus inde feres ? quantamque merebere laudem ?
Quippe mihi uideor clarum Diadema uidere
Temporibus radiare tuis. sed uiribus uti
Nunc opus : & ualidæ nequaquam parcere dextræ.

RVFFVS.

Iam me iam nimium longo sermone moraris
Expedias tandem : quæ sit quæ tanta facultas :
Quo pacto ualeam facinus committere tantum.
Crede mihi genetrix : nihil est tam turpe : quod ardens
Dextra reformidet cultro munita furenti :
Dum modo me possim solio trabeaque superbum
Reddere : & augusta caput hoc ornare corona.

TISIPHONE.

Aduertas igitur. paucis te Ruffe docebo.
Iam scio nouisti Fernandum Martis alumnum :
Qui communis amor lati nunc dicitur orbis
(Pro dolor) & nostras totiens qui fundere gentis
Approperans : semper remeat uictricibus armis
Clara triumphali redimitus tempora lauro :
Quem supplex oriens audito nomine tantum :
Occiduusque dies posita feritate ueretur :
Hic est : qui regnum certa tibi sorte dicatum

Possidet : & magna munitus utrinque caterua
Præradiat solio : fruiturque quod ipsa pararant
Prouida fata tibi. sed te quid Ruffe quid ultra
Detinet imbellem ? cur non in Regia tecta
Sponte furis ? cur non recipis uiolenter adempta ?
Si uir es en tempus nunc est : quo uota sequaris
Expectata diu. Trepidis nunc iura superbus
Dat populis : tantæ securus fraudis & astus.
Ipse per insidias tacita sub ueste latentem
Illuc fer gladium : quem tergo Regis adhæsus
Exere : & audaci iandudum perfice dextra
Horrida terrifico maculentur rostra cruore.
Ipsa frequens adero. nunquam te Ruffe relinquam :
Hæc erit illa manus : quæ certum dirigat ictum.
Nunc curare tuum est : tanto ne dextera cœpto :
Neue animus titubet. fac altum uulnus ad ossa :
Si qua potes : penetret. studiis popularibus ipsa
Sis gratus faciam : magnumque sequare fauorem.
Omnibus immittam uiridi serpente furorem :
Peruertamque hominum mentis caligine cæca :
Tota salutabit subitum te Hispania Regem.
Ergo age tolle moras. dum se tibi commoda præbent
Tempora : dum faciles uenti : tu carbasa pande.

RVFFVS.

Non opus est uerbis : nec tanto diua rogatu :
Nanque ego ni longe superem documenta Mageræ :
Ni capiti imponam madidum diadema cruore :
Sisyphium facito subeat mea uita laborem.

TISIPHONE SOLA.

Quas mihi debebunt laudes : qualesque triumphos
Tartara ? si tantum Regem prostrarit alumnus

Noster : & intrepidus hostilia colla secarit
Hesperio sellam denudans Rege Curulem :
Qui solus nostros popularis impete magno
Perdere tentabat : totumque fugare per orbem :
Nec superum fulcire fidem : propriumque cruorem
Fundere cessabat : semperque resurgere maior
Squallida consuerat longi post uulnera belli.
At nunc quis tantos Proceres : tantasque Phalanges
Pro superis ductare uolet per aperta pericla ?
Haud ducibus cunctis sedet hæc sententia cordi :
Bella sibi nunc quisque gerit : solumque laborat
Imperium proferre suum : cessatque tueri
Quod commune uidet. Marcescunt pectora turpi
Segnitie potius quam quis succurrat amicis.
Nunc sola ambitio regnat : calcatur honestum
Sub pedibus : cumulantur opes discrimine nullo.
Nusquam Fabritius : nusquam mens sancta Camilli.
Hic solus (fateor) communia bella gerebat
Non sibi sed fidei : clypeo munitus & hasta
Semper : & assuetis nunquam defessus in armis.
Quare hic si nostri percussus uulnere Ruffi
Sanguineam pulsabit humum : quis deinde uetabit
Auspice me totum Plutoni tradier orbem ?
Magmedisque mei late monimenta uagari ?
Quis digna me laude feret ? quæ sola sororum
Nunc fuerim commenta uiam : qua nostra iuuentus
Imperia : heu tantam iandudum passa procellam.
¶ Vlterius sed certa uetant me Fata morari
Iam uideo : prohibentque frui Regione serena.
Hinc Acherontæas descendere cogor ad umbras :
Tartareique Iouis tenebrosa reuisere Regna.

REGINA AVDITO REGIS VVLNERE EXANIMATA EGREDITVR CVM NVTRICE.

Me miseram pauidas quam tristis perculit aures
Nuntius. heu pereo quotiens audita recordor
Pro superi subito potius mihi terra dehiscat :
Vel me perpetuas demittat fulmen ad umbras :
Quam quisquam nostri uiolarit corpora Regis.

NVTRIX.

Parce precor lachrimis : & fletibus ora rigare.
Qui scis an uerus fuerit de uulnere Regis
Nuntius ? an potius mendaci uenerit ore ?
Vix equidem credo quenquam Regina fuisse
Tam dirum : & tota penitus ratione carentem :
Vt uiolare tuum tentauerit ense maritum.
Qui placidus semper tractabat cuncta benigno
Imperio : qui tantus erat moderator honesti
Iustitiæque simul : per quem iam sæcla redibant
Aurea : qui tanta populos in pace regebat.
Præmia digna bonis qui solus reddere norat :
Et fræno cohibere malos : quo Principe tandem
Tuta uidebatur nimium sibi machina mundi.

REGINA.

Heu mirum hoc minime Nutrix mihi cara uidetur :
Tempore præcipue nostro : quo regnat erymnis
Infera : quo nusquam Maiestas Regia tuta est.
Hæc animum tamen afflictæ spes unica reddit :
Quod perhibent uulnus diuina sorte retentum :
Ne penitus cari resecaret colla mariti.

EIVSDEM ORATIO PRO SALVTE REGIS

O pater omnipotens : o summi rector Olympi.
Cuius opus mortale genus : cœlumque profundum :

Planitiesque immensa maris : spatiosaque tellus :
Hoc caput o libeat mundo seruare cadenti
Quod fuerat totiens alienæ causa salutis.
Profuerit proprii capitis totaperta pericla :
Tot sumptus : diuine Pater : uariosque labores
Pro sancta subiisse fide : tot milia uinclis
Exoluisse hominum diro famulantia Regi.
Impia profuerit Maurorum castra fugasse :
Insignesque sacris templis posuisse triumphos
Et Maginedæas totiens fudisse cohortes.
Tu quoque : quo fœlix patrono Hispania fertur :
Huc ades : & meritum Regem diuine Iacobe
Aethereo committe patri : releuetur acerbum
Vulnus : & ignauo reddatur pœna nocenti.
Nec liceat regnare malis uirtute iacente
Sub pedibus diris. Quis enim fas esse putarit
Vexarique pios : contraque uigere nocentis ?

EADEM VISO DIVO IACOBO.

Sed quis tam subitus percussit lumina fulgor :
Humanam superans aciem ? sint omnia fausta :
Sit fœlix quodcunque paras Pater optime diuum.

DIVI IACOBI AD REGINAM CONSOLATIO

Desine iam lachrimis castissima femina : tristes
Commaculare oculos. Cessent iam uota precesque
Sollicitare deum. deponas corde timorem.
Vox tua iandudum placidas peruenit ad aures
Aetherei patris. Qui cum spectaret ab alto
Horrendum facinus : quod barbara dextra parabat :
Huc me festinum supero demisit Olympo :
Qui cæleste manu lænirem uulnera Regis :
Immeritaque uirum prohiberem morte perire.

Duxerat indignum cœli pater ille supernus :
Si Regem : tanto superum qui flagrat amore :
Cui fidei commissus apex : qui regna Tonantis
Assidue proferre studet per mille pericla :
Proditor unus iners ignaua morte necaret.
Non tamen hæc Regem credas mala talia passum
Criminis ob pœnas : aut læsi Numinis iram.
Sed pater omnipotens uoluit sic Principis huius
Explorare animum. Nam uirtus inclyta sese
Rebus in aduersis melius probat : inque periclis.
Corrumpunt mentem sapientum : animosque fatigant
Prospera : nutritur generoso uita labore.
Pace diuturna marcescunt fortia corda :
Sordescuntque situ : nisi portas cuspide pulset
Miles : & hostili minitetur uulnera ferro.
Gaude igitur matrona dei dignissima donis :
Imperioque Asiæ. Veniet iam sub iuga supplex
Africa. & immensus diuinis legibus orbis
Sub uestro imperio discet parere subactus.

REGINA SOLA

Quas tibi nunc grates referam : quæ munera tandem :
Coniuge pro incolumi : pro toto denique regno
Maiestas ueneranda dei ? Quæ lumine recto
Cuncta uidens subiecta polo mortalia facta
Præmia digna bonis : pœnamque nocentibus addis.
Sed quid lenta moror ? cur non adolentur odores
Ignibus accensis : cur non in templa facesso
Tot rea uotorum ? saluo quæ multa marito
Debemus. sed quid crepuerunt ostia Regis ?

EADEM CONSPECTO REGE.

O decus : o caræ spes & generosa uoluptas
Coniugis : o uitæ requies : o dulce leuamen :

Pectore quis rabido coniunx : quis mente profana :
Quis penitus ratione carens : tibi fata pararat
Impia ? Num Scyron fuit hic : num Sparthacus atrox ?

REX.

Dic rogo dic coniunx nunquid de uulnere nostro
Auribus hausisti ? Scin quantum colla periclum
Vitarint nuper superum seruata fauore ?
Scin quanto clypeo pro me diuina Iacobi
Numina nunc steterint ? scin uulnera sana repente
Ipsius auxilio minimum mouisse dolorem ?

REGINA.

Ordine nunc recto mihi cuncta relata fuerunt.
Verum age dic Coniunx num debita quæso nocentem
Pœna manet ? patiturque ferox adamantina uincla ?
An sibi consuluit pedibusque fugaque rapaci ?

REX.

Seruatur uinctus tenebroso carcere & atro :
Impia iam grauibus premitur religata catenis
Dextera : Iamque pedes plectuntur compede grandi.

REGINA.

Iure quidem. At quo nam monitu : qua mente : nefandum
Crimen id insano concepit pectore ? scistin ?

REX.

Nescio. Nam uulnus lecto me affixerat altum.
Sed Mendoza : mei requies non parua doloris :
Quem non ista latent : poterit tibi cuncta referre.

PETRVS MENDOZA CARDINALIS

Quid nisi mira nimis referam : credendaque tarde ?
Nam quotiens Proceres uestri scitantur ab illo :
Quæ nam causa foret sceleris : tantique paratus :
Respondet tanquam penitus ratione careret.
Nec dubium : ratione caret : prenditque catenas
Mordicus : & populo spectanti triste minatur.
Res monstrosa quidem. Capiti stant lumina tetra.
Terribilis facies premitur pallore nefando :
Intuiturque solum semper non lumine recto.
Lingua uenena gerit. liuent rubigine dentes.
Deformis macies apparet corpore toto.
Nusquam risus adest. suspiria semper abundant.
Horrendumque caput redimitur crinibus atris.
Inficit aspectu quicquid conspexit acerbo.

REX.

Quid nisi suppetias nobis diuina tulissent
Numina : quam facile cecidissent colla recisa
Vulnere terribili ? quanta est (en cerne) cicatrix.
Nunc igitur uere patuit quam mutua cura
Sit nostri superis. Nunc sunt nunc magna gerenda :
Ne tanti immemores meriti donique uocemur.
Iam ducibus nobis totum ueneranda per orbem
Aetherei patris uolitabunt signa per Afros :
Perque Asiæ campos. imponam gentibus illis
Diuinas leges. ibis Regina per urbes
Innumeras : gentisque truces documenta docebis
Mitia. Magnanimos quotiens mirabere Reges
Imperio parere tuo feritate subacta ?
Hæc sunt quæ dudum flagranti mente reuoluo :
Nunc peragenda magis. dum non præsentia desint

Numina : constitui nullos uitare labores.
Tu uero interea dum nos pia tela paramus :
Magnanimasque acies : animosaque classica Martis :
In tua tecta redi : conceptaque soluere uota
Cura sit : atque aris meritos imponere honores.
Mente dein grata Pario de marmore surgant
Fac seruatori sublimia templa Iacobo :
Qui me teque simul seruauit corpore in uno.

CHORVS.

Exuperat solidum uirtus interrita ferrum :
Non timet insanos hominum bene tuta furores.
Non Siculos ignes. rapidi non fulminis iram.
Et uiget in duris : gaudetque per aspera ferri.
Pectore magnanimo contemnit inertia facta.
Sæpe quidem aduersis agitatur casibus : atque
Fluctuat : at nunquam didicit succumbere uicta.
Nil fraudes : nil uincla nocent : nil dira uenena :
Nil Pelagus : nil scylla rapax : nil sæua charybdis.
Nullus in hanc (moneo) crudelia tela mouere
Audeat : amittet uires & robora dextræ.
Huic omnis debetur honos : hæc denique sola
Immortale decus meruit : nomenque perenne.
Hæc nos conciliat superis : hæc scandere cœlum
Aethereasque docet sedes. super astra uolare
Nos facit : & nunquam sentit communia fata.
Discite nunc igitur Reges æterna mereri
Nomina : & excelso contingere uertice cœlum :
Fernando monstrante uiam cum coniuge clara :
Perque omnis resonet fœlix Hispania terras.

Fernandi Seruati finis.

Eiusdem in Ruffum Regiæ Maiestatis uiola-
torem Inuectiua.

Qvis tantum infœlix dederat tibi Ruffe furorem ?
  Armaratque truces ense furente manus ?
Quis cæcam indiderat mentem ? quis talia monstra
  Suaserat ? O stygii dira propago lacus.
Quod tibi conferri possit facinusque scelusque ?
  Quod maius monstrum Phœbus in orbe notet ?
Tu Schyrona grauem superas : & Bebryca dirum :
  Busiris minor est impietate tua.
Huic sceleri cedunt uiolenti facta Procustis :
  Et Schinis Istmiacis pœna timenda uiris.
Bistonii ingenium superasti inmane Tyranni :
  Carnibus humanis qui satiabat equos.
Iam tibi Tandalidæ uincuntur perfide fratres :
  Turbarunt nitidos qui dape Solis equos :
Spartacus & Chrisus seruilia signa ferentes :
  Dicentur mites Enomausque simul.
Non Marius : non Sulla ferox : nec Cinna cruentus
  Conferri poterunt impie Ruffe tibi.
O scelus indignum : quod nulla piacula soluant :
  Quodque patet supero displicuisse Patri :
Oblitus recti : commiscens sacra profanis :
  Oblitus quidnam fasque piumque petant :
Tu ne caput sacrum gladio resecare parabas ?
  Quod uitam innumeris præbuit ante uiris.
Tu ne ducem tantum uiolare insane putaras ?
  Qui gerit assidue Martia bella Deo.
Qui ueneranda ferens uictricia signa Tonantis
  Impia Barbarici contudit arma ducis.
Qui Mauro Hesperia fœlici Marte fugato :
  Inde domum uictor clara trophœa tulit.
Quique suos cupiens purgatos reddere fines
  Iudaicum Hispano reppulit axe genus.
O caput insanum quod nulla cucurbita purget :
  O cui uipereo pectora felle uirent :

Soluere tun demens Adamantina uincla furebas ?
  Queis superi Hispanos implicuere Duces.
Quos stabili iunxit diuina potentia Çesto :
  Haud furor hos hominis dissociare potest.
Ergo in Fernandum non hæc : sed in ætheris alti
  Numina : direxti tela nefanda miser.
Hæc genus humanum crudelis dextra petebat :
  Orbis in hoc quoniam statque caditque salus.
Sed superi qui cuncta uident mortalia iusto
  Lumine : Quique regunt ordine quæque suo
Vocibus Helisabes flexi precibusque pudicis
  E manibus diris eripuere Ducem :
Diuinumque caput seruant ingentibus actis :
  Teque graui dedunt uipera sæua cruci.
Si sapis ergo tuo gratare Hispania Regi ;
  Turicremos spargens flore & odore focos.
Sancta sacerdotes exornent templa Corollis :
  Maxima sanguineam uictima plangat humum.
Omnibus & superis concordi uoce rogatis :
  Sit tibi Rex tantus læta precare diu.
Sed tamen heu facias : ut perfidus ille furensque
  Det pœnam : qualem commeruisse uides.
Crede mihi nulla est nulla inclementia. Fas sit
  Innocuo Regi non timuisse malos.

FINIS.

CAMPAGNE
ET
SOUVENIRS D'ESPAGNE[1]
1823.

AVERTISSEMENT.

Tout dans le tableau succinct, soit de l'expédition française en Espagne pendant l'année 1823, soit des renseignements recueillis dans le pays, se ressent de la précipitation. C'est sous l'impression du moment que mes notes ont été prises, et je les ai laissées telles que je les avais rédigées, avec leurs incorrections et répétitions. Si je n'ai pu donner qu'un des côtés des faits, ce côté au moins était celui où l'on était le mieux placé pour voir et pour apprécier. De plus mûres réflexions m'ont guéri de l'enthousiasme qu'une première campagne devait inspirer, à moi aussi bien qu'à tout autre. J'en ai reconnu depuis l'inopportunité et la stérilité. L'admirable discipline de nos soldats, quelques souvenirs, c'est aujourd'hui tout ce qui en reste.

---

1. Le récit qui est imprimé ici pour la première fois a été copié sur un manuscrit conservé dans une bibliothèque particulière. Ce manuscrit est d'une merveilleuse exécution calligraphique : il comprend 331 pages encadrée d'un double filet rouge et précédées d'un frontispice en or et en couleurs. Le volume est revêtu d'une riche reliure en maroquin vert signée Bauzonnet. Les initiales P. G. de B. placées sur chacune des pages qui précèdent les divisions du volume (Première partie, nº 1. — Première partie nº 2. — Seconde partie) se retrouvent sous la forme P. G. de B. au verso de la page qui précède la Première partie, nº 2. Elles désignent l'auteur, qui se nommait, je crois le savoir, P. G. de Bussy et était alors sous-intendant militaire. La rédaction de ces *Souvenirs*, tout au moins leur rédaction définitive, doit dater de 1839, à en juger par les dernières lignes de la relation. — A. Lebrun.

PREMIÈRE PARTIE. N° 1.

CAMPAGNE D'ESPAGNE EN 1823.

6 mars. — Départ de Paris pour Bayonne 4 heures du soir. Il y avait dans la diligence M. de Ville-d'Avray, lieutenant d'état-major; M. de Barives, lieutenant de la gendarmerie des chasses; M. de Barrey, capitaine d'état-major; M. Ferraud, employé dans l'administration de l'armée ; un négociant de Bordeaux ; je faisais le sixième. M. de Barrey, l'un des collaborateurs du journal *l'Apollon*, égaye le voyage par le récit de quelques jolis vers; M. Ferraud en fait autant par une instruction aussi variée qu'agréable. Je débite, à mon tour, certains morceaux qui ne déplaisent pas. Nous voilà en pleine connaissance, tous six avec les mêmes opinions politiques. Notre voyage se ressent de cet accord.

7 mars. — Arrivée à Orléans le matin; on y séjourne une heure. Visite à la statue de la Pucelle.

A 9 heures du soir à Blois. De mauvais chemins et des retards nous font trouver le soupé excellent. Départ de Blois à 10 heures. Rives de la Loire pendant la nuit, tempêtes, dangers. En vrais Français et pour faire diversion, nous entonnons tous un chant de guerre de la composition de M. de Barrey.

8 mars. — Arrivée à 2 heures du matin à Tours; impossibilité de parcourir la ville. Je juge de sa beauté par l'aspect de la magnifique rue dans laquelle nous descendons. Dîné à Angoulême. Un de nos camarades de voyage qui ne payait jamais ses repas et s'esquivait toujours le premier, est enfin découvert et traité comme il le méritait. C'était un des employés de l'administration de l'armée. Comme tant d'autres, on l'avait probablement improvisé.

9 mars. — Une partie du jour est consacrée à attendre à Saint-André de Cubzac le passage de la Dordogne que deux

régiments de dragons avaient effectué avant nous. Premier tableau d'une armée en marche. Ouragan pendant le trajet d'une rive à l'autre. Rencontre de M. Pozzo di Borgo, colonel d'état-major, attaché au 2e corps. Promesse qu'il me fait de m'emmener de Bordeaux à Bayonne avec lui, sur la demande du capitaine d'état-major de Barrey. La Dordogne, grossie par des pluies continuelles, était dangereuse, et vraiment, il y avait bien des raisons de craindre ; car la veille encore la violence du vent avait fait chavirer deux barques, et quelques soldats, plusieurs chevaux et deux étrangers avaient péri.

10 mars. — Nous n'entrons à Bordeaux qu'à une heure du matin par suite des lenteurs de toute nature que nous avions éprouvées. Nous descendons à l'hôtel des Asturies, MM. de Barrey, de Barives, de Ville-d'Avray, Ferraud et moi. Première nuit de repos après de premières fatigues qui sont ordinairement les plus vives. J'avais eu tant de frayeur de verser durant mon voyage que comme Sosie je me tâtais de la tête aux pieds pour voir si c'était bien moi.

11 mars. — Pont de Bordeaux : mon admiration à la vue de cet imposant et hardi monument de l'architecture moderne. Bordeaux me paraît après Londres la plus belle des villes. Visite au Château Trompette. Le soir au théâtre : à l'extérieur, la salle est grandiose ; l'intérieur n'y répond point. Rencontre du capitaine Novion, de Sergent, du colonel Pozzo di Borgo. Le lendemain course au port. Spectacle d'une des cités les plus commerçantes.

12 mars. — Départ de Bordeaux à 11 heures du matin avec le colonel Pozzo di Borgo. Les fenêtres de la ville étaient déjà pavoisées, la garde nationale rassemblée : on avait fait enfin tous les préparatifs d'une fête de famille, semblable à celle du 12 mars 1814, jour de la rentrée de Mgr le duc d'Angoulême sur la terre natale. Nouvelle rencontre de Sergent voyageant avec

M. le sous-intendant militaire Lacombe. Nous suivons ensemble une route de traverse que les inondations nous forcent de prendre jusqu'à Langon. Il nous faut après traverser un bras de rivière. On démonte nos voitures pour les embarquer. Inquiétudes et dangers pendant le passage. Obscurité de la nuit ; chemins qui n'avaient jamais vu traces de voitures. Nous arrivons à 10 heures du soir à Langon, où nous soupons tous les quatre.

13 mars. — Nous couchons à Langon. Charmante fille. Aspect des Landes. Sombres et vastes déserts à droite et à gauche. Dîné à Mont-de-Marsan. Grande conversation avec le colonel sur les salons de Paris, les femmes et les derniers ministères ; le colonel est ultra. Nous faisons le projet de nous dérober pour dix ans au monde, et de nous ensevelir dans les Landes.

14 mars. — Arrivée à Bayonne à midi. Je me rends sur la place d'armes chez le major-général comte Guilleminot. Logé sur la place Notre-Dame, chez M. Corrège ; chambre noire, désagréable. Bonté, affection et soins obligeants de mes hôtes ; j'arrivais chez eux souffrant, fatigué, et ils eurent pour moi mille attentions. Qu'ils soient heureux et que Dieu les récompense de l'hospitalité qu'ils m'ont si généreusement donnée !

15 mars. — Premier jour de travail, mais mêlé d'ennui. Premier dîné chez le général Guilleminot. M. de Lostende, son aide-de-camp, nous invite de sa part, et à dater de ce jour, nous mangeons avec lui, mon collègue Guerrier de Dumast et moi. Le général, à mon arrivée, m'avait reçu froidement ; M. Favier avait été un peu plus démonstratif, mais un pressentiment nous disait que bientôt, et sous tous les rapports, nous aurions à nous plaindre de lui. Cette crainte ne fut point trompée.

16 mars. — Au bureau de très bonne heure. Je ne le quitte qu'à 10 heures du soir. Connaissance plus intime avec Dumast :

plaisir que je ressents à l'avoir pour collaborateur. Conversation littéraire chez M. Corrège. Rhume affreux. Soins empressés de Dumast, de mes hôtes, etc., etc.

Première idée du mouvement d'une armée.

Ma tristesse augmente. Je souffrais moralement et physiquement ; ma position était difficile.

17 mars. — Je retrouve déjà la physionomie espagnole sur la plupart des figures bayonnaises. Charrettes attelées de bœufs ; paysans qui semblent rappeler les vieux Sabins avec leurs manteaux, leurs aiguillons, leurs bonnets, leurs sandales.

Ma tristesse continuait : au lieu de chercher à étudier les beautés de la ville, j'étais inquiet de l'avenir ; je me croyais déjà l'exilé de 20 ans ; et à peine sorti de Paris je le redemandais à grands cris. J'étais incapable de penser, d'observer, de m'instruire. Et pourtant, avant de quitter mes foyers, j'avais tant de désir de voir ! Ainsi est la vie. On demande à jouir : le plaisir arrive-t-il ? Le dégoût le suit.

18 mars. — Mon travail me met dans l'impossibilité de faire quelques excursions. Dernière nuit chez M. Corrège. Première visite à M. de Lapeyrière, inspecteur des douanes, à qui j'étais recommandé par M. Cardon de Saudrans. Je retrouve là les manières de la bonne compagnie de Paris. On m'engage à y aller passer la soirée du lendemain.

Première impression d'un monde nouveau. Mme de Lapeyrière et sa sœur causaient avec grâce, et l'agrément de leur conversation révélait qu'elles avaient dû longtemps habiter Paris. J'en acquis depuis la preuve.

19 mars. — Logé chez M. Lannes, négociant, à la porte d'Espagne, et à qui j'étais recommandé par son parent, M. l'ex-chirurgien-major Paumier, ami de Pasquier. Jolie chambre, vue sur un jardin. Plaisir de revoir le jour. Servante basquaise. Soins affectueux de nos hôtes. Nous déjeunons avec eux.

Soirée passée chez M. de Lapeyrière.

Avec la santé, la gaîté renaît ; de jour en jour des amis, des camarades arrivent à Bayonne et leur présence vient m'apporter des consolations.

20 mars. — Conversation avec M. le colonel Trézel, officier d'une grande distinction. Je retrouve M. Baugé, directeur en chef des vivres, logé rue Bourg-Neuf, n° 15. Premier désagrément avec M. Favier ; il me fait gronder par le général Guilleminot à l'occasion d'une lettre que j'écrivais à mon père, au lieu de m'occuper des travaux du bureau. Projets de vengeance, aussitôt abandonnés que conçus.

21 mars. — Nous causons avec un des commandants en chef de corps d'armée, le lieutenant-général comte Molitor. Le comte Molitor réunissait à de grands talents militaire la tournure et les manières les plus distinguées. Depuis, les événements ont bien augmenté encore la bonne opinion que je m'en étais formée sur le champ. La précision de ses opérations, l'excellente tenue de ses troupes, ses talents administratifs, sa correspondance, tout me prouva que le choix du prince avait été parfaitement dirigé.

Dîné chez M. Baugé avec M. de Barives.

22 mars. — Première promenade aux allées marines. Premier coup d'œil sur la population féminine de Bayonne. Comme partout, une jolie femme sur dix. Je suis de garde la nuit au bureau. Cette nuit où je dormis comme dans mon lit, fit cependant une grande impression sur moi. C'était la première fois que je me croyais réellement utile ; j'avais craint d'être réveillé pour écrire des dépêches, et mon sommeil ne fut pas plus troublé qu'à Paris.

23 mars. — A la messe avec l'état-major, le lieutenant-général comte d'Autichamp, etc., etc.

Messe militaire. Je me crois aux Invalides. Église vaste, mais triste et sombre comme les églises de province.

Dans la journée, travail au bureau, nouveaux désagréments. Voilà donc ce que j'avais échangé contre l'aisance et surtout contre la liberté. Mon cœur était serré ; j'étais près de pleurer. Je sentais que des larmes m'auraient soulagé. En face des dégoûts dont je me croyais menacé, que deviendrait cette campagne que j'avais si ardemment sollicitée ? J'étais soigné, nourri, bien payé, et je me plaignais, et j'oubliais cette première consolation des malheureux : religion et résignation.

24 mars. — Promenade à la dérobée le long du port. Sauts des marsouins. Silence des allées marines. Réflexions, rêveries. Folie d'avoir quitté tant de plaisirs et de liens qui m'attachaient à la France, mes parents, mes amis, mes amies, toi surtout, Joséphine ! Combien mes souvenirs se reportaient sur les longs instants de bonheur que j'avais goûtés près de toi ! Hélas ! A tout ce côté si riant de la vie, avaient succédé de pénibles et désagréables occupations. Les charmes de l'étude, le goût de la littérature avaient même disparu pour moi.

25 mars. — La population de Bayonne a peu de ressemblance avec celle des autres villes de France. A l'exception de quelques maisons d'armateurs, la ville ne compte que très peu de riches marchands. L'industrie des habitants est nulle et les ressources que l'on y trouve viennent ou de Paris ou de Bordeaux. En général, on y est aussi indolent que désintéressé, et nulle part je n'avais vu autant d'apathie.

26 mars. — Première promenade en cacolet avec Dumast : notre cheval nommé Bijou, nous conduit jusqu'à l'océan à Biaritz. Bonheur de revoir les bords de cette vaste mer dont je n'avais encore eu l'idée qu'à Dieppe, à Brighton, au Hâvre.

BIARITZ.

Biaritz est célèbre dans la contrée par l'histoire de deux amants, à l'union desquels leurs parents s'étaient opposés. On leur avait défendu de se voir ; mais l'amour est entreprenant, et ce ne fut point en vain qu'ils l'appelèrent à leur secours. Sur la rive de l'océan qui baignait le village, un rocher leur servait d'asile ; tous les jours ils s'y rencontraient, et là, ils oubliaient les tribulations de leur vie en contemplant les flots d'une mer agitée. Leurs rendez-vous durèrent longtems, et longtems soustraits à tous les regards, ils goûtèrent des plaisirs d'autant plus vifs qu'ils étaient ignorés. Obstacles, menaces, séparation, avenir, tout s'effaçait devant eux, et l'aveu tant de fois renouvelé d'une tendresse toujours croissante, compensait leurs inquiétudes. Mais, ô fragilité du bonheur! Un jour, ils devinrent criminels ; ils s'endormirent; une tempête s'éleva, les flots les engloutirent, et on ne retrouva sur la plage que deux corps inanimés.

Cette tradition remplie d'un intérêt si touchant s'est fidèlement conservée, et c'est d'elle que Biaritz tire son nom, qui signifie village d'amour.

Biaritz est aussi le premier village des Basques.

Nous revenons à pied au bureau. Nous apprenons dans la journée la nouvelle de l'arrestation d'un des aides-de-camp du général Guilleminot, M. le capitaine d'état-major de Lostende.

27 mars. — Tristes réflexions sur l'événement de la veille. Bruits de ville. Malveillance à l'égard du général Guilleminot. On le soupçonne de trahison. Ses œuvres sont devant moi : je prononce avec ma conscience, et elle me dit que ni M. de Lostende ni lui ne peuvent être coupables.

28 mars. — Le *Moniteur* arrivé le soir à Bayonne et expédié par M. Laffitte à l'un de ses correspondants, contenait une ordonnance du 23 mars 1823 portant nomination du maréchal duc

de Bellune comme major-général. Surprise de l'armée. Commentaires sans nombre. C'est le colonel Salaignac qui apporte le premier cette nouvelle au bureau. Belle et noble résignation du général Guilleminot. Par la même ordonnance le portefeuille de la guerre est confié au lieutenant-général vicomte Digeon. Bassesse de bien des gens.

29 mars. — Journée d'angoisses et d'inquiétudes ! Quelle sera notre nouvelle position ? J'écris à Paris. Arrivée du duc de Guiche ; il dîne avec le lieutenant-général comte Bordesoulle chez le général Guilleminot. Lettre charmante du duc d'Angoulême au général Guilleminot. L'espoir semble renaître. Quel sera le lendemain ? On l'attend avec anxiété. Tout est oublié pour ne penser qu'aux intérêts d'un général aussi noble que loyal. Je ne rencontre que des gens qui partagent sa douleur. Plus tard ils partageront son indignation.

Arrivée de mes chevaux à Bayonne. Ils sont en bon état ainsi qu'André. Ils étaient partis le 2 mars.

30 mars. — Le matin, aux allées marines avec MM. Favier et Fournier. Promenade en bateau sur l'Adour. Nous revenons sur les événements de la veille et sur ceux que le jour nous semblait devoir confirmer. L'arrivée du prince à Bayonne avait été précédée de celle du maréchal de Bellune. Le général Guilleminot avait été attendre S. A. R. chez elle, à l'Archevêché.

J'étais de garde le soir. A 10 heures, je me trouvais au bureau avec M. Favier. Les colonels de la chasse, Salaignac, Trezel, attendaient avec la plus vive impatience le retour de leur bon général. Il entre dans notre bureau et nous apprend que le duc d'Angoulême l'a embrassé, fêté, qu'il lui a donné la certitude de rester son major-géneral, et que ce n'est qu'à sa sollicitation qu'il a consenti à recevoir le maréchal de Bellune. Triomphe et disgrâce.

31 mars. — Le lendemain le général Guilleminot reprend ses fonctions. L'armée compte ainsi deux majors-généraux, l'un de

fait, l'autre de droit. Le maréchal de Bellune prend des mesures, écrit, donne des ordres, beaucoup plus comme ministre que comme major-général, et, malgré l'ordonnance du roi, il n'a qu'un vain titre.

1er avril. — Le maréchal de Bellune semble renoncer à l'emploi qu'on ne lui permet point de remplir. Il redevient tout à fait ministre de la guerre en mission. Il prend en cette qualité des décisions, les communique au général Guilleminot et ne le désigne point comme major-général. Nous avions tout à l'heure deux majors-généraux; nous avons à présent deux ministres de la guerre. Confusion, incohérence, désordre.

Seconde promenade à Biaritz avec Dumast. Nouvel aspect de ce vaste océan qu'on ne se lasse point d'admirer.

Nous faisons nos premiers bons de vivre.

2 avril. — On s'étonne du séjour du maréchal de Bellune à Bayonne. Nous recommençons à travailler avec la même assiduité qu'auparavant. Je touche ma première revue d'élève de l'intendance à l'armée. M. le sous-intendant militaire Dutrochet était alors chargé du service de la solde au grand quartier général.

3 avril. — Le maréchal de Bellune encore à Bayonne. Arrivée de plusieurs corps de troupes. Diverses revues passées par le prince. Bayonne présente l'image d'un grand camp. Troupes et uniformes de toutes armes. Les boutiques se remplissent d'acheteurs; on se livre aux derniers préparatifs pour la campagne. Le maréchal, duc de Reggio, était déjà depuis plusieurs jours à Saint-Jean-de-Luz. Les troupes de son corps d'armée le rejoignent à force. Arrivée du colonel d'Agout à Bayonne; je vais le voir: avec lui je reprends mes habitudes de Paris, près de l'excellent général Latour-Maubourg.

4 avril. — Jolis bains de Bayonne rue Bourg-neuf. On y est servi par des femmes. Mon étonnement de trouver si loin de

Paris, et au milieu d'une population peu nombreuse, un établissement aussi bien tenu.

La ville de Bayonne n'est importante qu'à cause de sa position, du point de défense qu'elle offre à nos frontières des Pyrénées, mais, quoique jolie, propre et agréable, elle n'est ni industrieuse, ni commerçante, circonstance d'autant plus extraordinaire que la mer n'en est qu'à une lieue, qu'une rivière la traverse (l'Adour) et que la réunion de ces deux avantages aurait pu en faire l'entrepôt de la France et de la Péninsule.

5 avril. — Préparatifs de départ. J'achète un sac pour coucher, un manteau de toile cirée, des pots en fer blanc, du chocolat, etc., etc. Je regarde d'avance le départ comme une transition du bien au mal, tant nous étions excédés de travail, de soins et d'ennuis !

Nous pensions avec bonheur aux moments de liberté qu'allaient nous donner la route et les opérations de l'armée et devant cette idée s'enfuyaient toutes mes contrariétés précédentes ; tant il est vrai qu'un quart d'heure de beau tems fait oublier tous les orages !

6 avril. — Départ de Bayonne ; arrivée à Saint-Jean-de-Luz.

Rencontre du colonel de chasseurs Crampione ; c'était un homme de bonne compagnie, instruit et s'énonçant à merveille ; nous nous félicitions de l'avoir pendant quelques lieues pour compagnon de voyage. Un beau rideau de montagnes se développe devant nous ; à travers les rochers, nous avons l'océan et ses nappes d'eau bleue à l'horizon. Nous jouissons de ce spectacle avec d'autant plus de satisfaction que, avec la vue, nous venions de recouvrer la liberté d'action et de pensée. Le général Guilleminot nous rejoint avec l'état-major général. En entrant à Saint-Jean, le cheval de M. le capitaine d'état-major Gaultier-Desbordes, aide-de-camp du général Mériage, et celui de mon domestique les emportent.

7 avril. — Triste aspect de la capitale du pays basque. Propreté intérieure des maisons. Je prends les fonctions d'intendant du quartier général, concurremment avec le lieutenant Huder [1]. Première nouvelle des hostilités ; la brigade Vallin franchit la Bidassoa. Six mois après, Louis XVIII lui disait : « Général, votre coup de canon retentit encore. » Il faillit là arriver un de ces événements qu'on n'aurait dû sans doute attribuer qu'à la fatalité, mais que l'état des esprits n'aurait pas manqué d'imputer à la trahison : au moment où le général Vallin donna l'ordre à la batterie commandée par le capitaine d'artillerie Souiller de faire feu sur le régiment impérial Alexandre qui s'était grossi des réfugiés français en Espagne, la première pièce qu'on pointa allait être tirée, lorsque le sergent s'aperçut que la bourre de l'intérieur n'avait point été enlevée. Une seconde plus tard, le coup n'eut pas parti, et Dieu sait les commentaires auxquels on se serait livré.

Le lendemain 8 avril à Irun.

Premier bulletin. La division Bourke est dirigée sur Saint-Sébastien.

8 avril. — Départ de Saint-Jean-de-Luz, arrivée à Irun. Passage de la Bidassoa. Nous nous arrêtons au milieu du pont, un pied en France, l'autre en Espagne ; adieux à la patrie ; salut à la terre du Cid et de Gonzalve. Notre joie de concourir à une expédition entreprise dans un noble but. Irun est sale, mais bien bâti. Moines, balcons, cloches. Nous sommes logés dans une belle maison avec l'état-major. L'aide-major-général baron Mériage s'établit avec nous dans une autre rue. Nous passons la nuit sur des chaises au bureau. Alerte. On fait seller les chevaux. Précautions prises pour la sûreté de la ville.

9 avril. — Départ d'Irun , arrivée à Oyarzun.

Quelques instants après avoir quitté Irun, nous rencontrons le

1. Depuis chef d'escadron massacré dans une embuscade à Constantine.

sous-intendant militaire Larreguy. Grande conversation avec lui sur le matériel de l'armée, sur l'intendant en chef ; nous sommes tous deux d'accord. Jolie route, et flanquée à droite et à gauche de hautes montagnes. Les moines viennent au devant de nous ; bruit de cloches ; désordre de l'arrivée du grand quartier général. Je loge chez el Señor Marticone. Premier usage du sac de nuit. De la hauteur où l'on avait placé un poste de la garde royale on entend le canon et la fusillade de Saint-Sébastien. Visite le soir avec M. Huder au bivouac des chasseurs et des gendarmes. Première église de village : elle nous paraît magnifique. Oyarzun est comme Irun sale, mais solidement construit. A Oyarzun, nous rencontrons pour la première fois la régence espagnole, présidée par le général Eguia etc. etc. etc., et à dater de ce jour, elle suit le mouvement du grand quartier général.

10 avril. — Départ d'Oyarzun, arrivée à Ernani.

Route moins escarpée, mais plus variée. Belles prairies et cascades. Nombreux troupeaux. Logé à Ernani, 34, Grande-Rue, chez un épicier. Nous donnons asile au sous-intendant militaire Chopin.

Deuxième bulletin : Blocus de Saint-Sébastien, belle conduite des troupes ; premières récompenses accordées par le prince.

11 avril. — Départ d'Ernani ; arrivée à Tolosa. Route encore plus accidentée que les précédentes ; bords de l'Aria. Logés chez un écrivain, calle mayor, n° 4. Belle réception. Toutes les fenêtres pavoisées ; cris de joie, illuminations ; danses, etc., etc. Tolosa est le centre de tout le commerce du Guipuzcoa.

Danses avec bâtons frappés en cadence, avec tambours, tambourins et galoubets.

12 avril. — Séjour. Nous gravissons avec le lieutenant d'état-major Sicard la plus haute montagne de Tolosa ; de son sommet nous embrassons une plaine immense. Jour de marché. Affluence de la population. Passage de la 1re division du 2e Corps allant en Navarre. Le sous-intendant militaire Delavigne se casse la jambe à Ernani. On le transporte à Bayonne.

Nous trouvons partout le manteau porté avec grâce. Le manteau est le vêtement national des Espagnols.

13 avril. — Séjour. Promenade à cheval. D'autres régiments du 2e corps traversent Tolosa. Rencontre du jeune Deloire. J'écris à ma mère et je la prie d'en instruire la sienne. Bonheur de retrouver un compatriote, un voisin, un ami, à 300 lieues de son pays sur la terre étrangère.

14 avril. — Départ de Tolosa, arrivée à Villafranca.

Je reçois à Villafranca pour la première fois depuis mon entrée en Espagne sept lettres de France. Nous ne couchons pas dans le logement qui nous avait été assigné. M. le capitaine d'état-major Rivière nous donne l'hospitalité. Tems affreux de Tolosa à Villafranca ; il continue à Villafranca. Village horrible. Beau logement du Major-général.

Troisième bulletin.

15 avril. — Départ de Villafranca : arrivée à Villareal.

Affreux logement. Le hasard nous en fait découvrir un autre; nous y recueillons M. Lauxerrois, employé au grand quartier général. Promenade le soir avec Dumast et M. de Turenne. Je veux gravir le pic d'une montagne que nous avions devant nous ; la nuit et la hauteur m'en empêchent.

Belles maisons. Armoiries d'anciens hidalgos sculptées en pierre sur les portes.

Toujours des cascades et des montagnes. Les habitants et le clergé se portent en foule sur les routes. Affaire du fort de Guétaria.

16 avril. — Départ de Villareal ; arrivée à Mondragon.

Chemin délicieux; véritable jardin anglais, gorges magnifiques. Pour mieux voir, nous descendons de cheval. Notre gîte était si mauvais que nous acceptons la moitié de celui de M. de Barives. Dans la soirée, nous allons contempler le pays avec Sicard, du

haut d'une montagne. Un paysan nous assure qu'en Espagne on est pour le roi dans la proportion de 30 à 1. Nous lui donnons deux piécettes ; nous redescendons avec lui au village ; il veut nous donner l'hospitalité. Je m'échappe heureusement et Sicard devient sa victime.

17 avril. — Départ de Mondragon ; arrivée à Vittoria.

Défilés de Salinas. Halte en chemin. Nous déjeunons dans un hameau avec M. de Turenne. Le prince nous rejoint ; nous marchons avec lui. Il met pied à terre. Conversation avec MM. de Rosambo, de Barives et un officier d'artillerie. Nous entrons enfin dans une plaine entourée d'un rideau de montagnes. Je crois revoir la France. Nous sommes reçus à Vittoria comme ailleurs au bruit des cloches, aux cris des habitants, au milieu des drapeaux, des tentures, etc., etc. Le soir, danses, fêtes, illuminations, feux d'artifice sous les fenêtres du prince. Il est logé Calle villa Suzo.

18 avril. — Travail au bureau. Vittoria ne rappelle aux Français que de tristes souvenirs. Là, outre un matériel immense, des richesses inouïes, une multitude de fortunes particulières, devinrent la proie de l'ennemi. Des calculs ont fait monter nos pertes à un milliard, et cette somme n'est point exagérée. L'imprévoyance et l'impéritie du maréchal Jourdan furent la première cause de ce grand désastre, et le roi Joseph lui-même faillit rester dans les mains des Anglais. En fuyant il tomba dans un fossé, et ce fut à un maréchal des logis de chasseurs qu'il dut la vie et la liberté.

19 avril. — Nous apercevons enfin les femmes espagnoles à la taille souple et fine, à la jolie mantille, à la chaussure élégante. Vittoria en compte peu de jolies ; mais leur tournure est charmante et mignonne ; leurs yeux sont vifs et leurs cheveux noirs magnifiques.

Vittoria a une belle place, entourée de bâtiments réguliers. La

ville fait tout le commerce de l'Alava; elle est peuplée et assez florissante. L'intérieur de la salle de spectacle est richement orné.

Les rues de Vittoria sont basses et sales, le pavé en est petit et glissant. Les maisons sont à deux et à trois étages. Les plus communes n'ont point de carreaux aux fenêtres et les solives y sont apparentes. Presque partout, les écuries se trouvent dans le principal corps de logis, et les lieux d'aisances dans les cuisines, double inconvénient pour les habitants. La ville a peu de boutiques même passables. Les églises seules sont élégantes.

Quatrième bulletin. Prise de Logroño.

20 avril. — Après avoir changé trois fois de logement, nous nous trouvons enfin chez un peintre. Heureuse surprise ! Un peintre ! Un artiste ! Examen fait de ses œuvres, c'était un croûton. Il me prête un violon et des boléros. Jolie servante Francisca. Une chanteuse délicieusement jolie à la messe, Mlle Amigo. Le soir, au café du théâtre.

Notre hôtesse est pleine de complaisances pour nous ; deux de ses fils servent dans l'armée de la foi.

On donne au prince, sous ses fenêtres, le triste spectacle d'un bœuf attaché avec une corde et livré aux chiens. Il faut entrer dans les mœurs du pays.

21 avril. — Promenade à cheval hors de la ville. Jardin public rempli de statues. Muletiers espagnols. Leur adresse à arranger leurs mulets; ils les placent à la suite les uns des autres et les conduisent ainsi attachés.

22 avril. — On apprend au bureau la nouvelle du changement de l'intendant en chef Sicard. L'intendant militaire Bourdon est, dit-on, nommé par le roi et l'intendant militaire Regnault par le prince. Lequel viendra des deux ?

23 avril. — Dîné chez le général Guilleminot avec le brigadier Sanchez Julien pris à Logroño.

Le soir au spectacle. La salle ressemble à celle du Théâtre Français. Les aides de camp du prince : le duc de Guiche, le général Bordesoulle, l'État-major général, tout le bureau, les ministres à portefeuille; vraie soirée de Paris. Un boléro mal dansé, mais que la galanterie française redemande.

24 avril. — Visite à Victor Joinville et à M. de Guiroye.

Te Deum chanté dans les églises de Vittoria pour célébrer le rétablissement de la régence et l'entrée des Français.

25 avril. — Nouvelle promenade avec Dumast au jardin public. Des haies qui le bordent, on découvre la magnifique plaine de Vittoria et la chaîne de montagnes qui la couronne. Arrivée de M. l'intendant en chef Regnault. Première belle nuit d'Espagne. Première sérénade. Rencontre d'un de mes amis, le comte de Turgot, officier de chasseurs. Premières oranges d'Espagne ; nous les trouvons excellentes.

26 avril. — Nos fonctions d'intendants du grand quartier-général cessent à dater de ce jour.

27 avril. — S. A. R. va au spectacle. Toutes les dames de la ville s'y étaient réunies en grande parure. Une affluence extraordinaire d'officiers généraux attachés au prince, au quartier général et au corps de réserve garnissait la salle. A 5 heures du soir, j'eus l'idée d'improviser quelques couplets ; à 6 heures, j'en avais fait trois; je les communique au duc de Guiche, qui se charge de les lire au prince. Je les remets moi-même à S. A. R. dont je reçois les remerciements.

28 avril. — Les principales rues de Vittoria sont les Calles Cuchilleria, Zapateria, Carreria, Herreria, Correo de la Posta, San Francisco, etc., etc.

Le prince occupait la maison de la Marquise de Monte-hermoso dont la beauté fut si fatale à la France. Le Roi Joseph en était

éperdument amoureux ; au lieu de ne s'occuper que de la retraite, il s'oublia dans les bras de cette femme, resta un jour de trop à Vittoria et permit aux Espagnols et aux Anglais réunis de surprendre notre armée.

29 avril. — On débite à Vittoria la nouvelle qu'un mouvement s'est opéré en faveur du roi à Séville et que partout les royalistes sont vainqueurs. On sonne les cloches : on illumine.

30 avril. — Une dépêche du 2ᵉ corps apprend l'entrée du général Molitor le 26 à Sarragosse. Les troupes constitutionnelles trouvent un refuge assuré au milieu des Français contre la fureur des royalistes et des habitants. Noble conduite de nos soldats. Bel exemple de modération donné à la nation espagnole.

Cinquième bulletin.

Le général Molitor, avant d'occuper Sarragosse, est obligé d'envoyer au galop un régiment de cavalerie pour éviter l'effusion du sang. Déjà, à l'arrivée de ce régiment, un constitutionnel avait été massacré.

Les moines vont au devant du régiment de cavalerie et du bataillon d'infanterie dépêchés par le général Molitor, accueillent nos soldats à bras ouverts, et leur promettent des vivres en abondance. Le général en trouve deux en faction à la porte de son logement, la carabine sur l'épaule. Il y avait loin de cette manifestation au cri général de guerre poussé par cette ville en 1809 et qui en a immortalisé la défense.

1ᵉʳ mai. — M. le capitaine d'état-major d'Orglandes vient de Burgos en mission au quartier-général. Conversation avec le brigadier Sanchez Julien, dont il a été déjà parlé. Ce général espagnol nous étant depuis longtems vendu, on le charge d'une mission d'une haute importance près des Cortes et du roi à Séville. L'intendant en chef Sicard qui devait venir à Vittoria avec M. l'intendant Regnault, renonce à ce projet. Je prends connaissance de toute la correspondance depuis l'entrée en campagne et commence à saisir l'ensemble des opérations.

Chants espagnols dans la rue où nous logeons.

2 mai. — Intérieur d'une école à Vittoria, en face de ma fenêtre. Les enfants chantent en étudiant et en répétant leurs leçons.

3 mai. — Le soir au spectacle avec le capitaine Rivière, il n'y avait presque personne dans la salle. On nous donne deux pièces avec le bolero et le fandango obligés. J'étais invité à passer la soirée chez M. de la Primarède, inspecteur des postes près S. A. R. M. de Barives m'y présente. Le duc de Guiche, tous les aides de camp du prince s'y trouvaient.

4 mai. — Nouveau combat de bœufs et de cavaliers montés. J'étais à une des fenêtres du palais du prince avec M. de Rosambo et le fils du général Bordesoulle.

Apprêts du départ. Adieux à mes hôtes ; adieux à Francisca.

5 mai. — Départ de Vittoria, arrivée à Miranda del Ebro.

Route bordée d'arbres. Le capitaine d'état-major de Lostende, arrêté à Bayonne, nous rejoint pendant le trajet ; il avait été nommé chef de bataillon à Paris, compensation qui lui était bien due. Rencontre des sous-intendants militaires de Belisal, Chopin, Lacombe ; une partie du voyage avec eux, une autre avec les capitaines d'état-major de Rosambo et de Novion. Projets de comédies, de vaudevilles et de concerts pour Madrid. Nous atteignons enfin la borne qui porte les armes de la vieille Castille et sépare cette province de l'Alava. Les royalistes espagnols nous y attendaient avec des rafraîchissements, du vin, des serremens de mains et des cris.

Miranda est un mauvais bourg ; mais sa place est grande et régulière, et il a un beau pont sur l'Ebre.

6 mai. — Départ de Miranda del Ebro : arrivée à Pancorbo.

Route plus accidentée que la précédente. Charmante fontaine au milieu des bois. Défilé de Pancorbo d'une demi-lieue de lon-

gueur et creusé entre des rochers à pic; son aspect est tout à fait grandiose. Des milliers de sources qui s'en échappent, des chèvres et des troupeaux qu'on y aperçoit d'étage en étage et véritablement *pendentes de rupe*, de jolies fabriques à droite et à gauche, des arbres vieux comme le monde et dont les troncs sont masqués par une mousse épaisse, partout de la fraîcheur, du mouvement, de la vie, c'est Pancorbo. La vallée ne se compose que de quelques masures; mais là comme ailleurs la mairie et l'église sont remarquables.

Nous sommes logés chez le señor José.

Nous montons, Dumast et moi, au célèbre fort de Pancorbo bâti par les Espagnols au sommet de la chaîne qui domine le bourg. Le chemin en est si rapide que la fatigue nous oblige à plus d'une halte. Nous rencontrons en montant les généraux Dode, Tirlet, d'Escars, les ducs de Guiche et de Lorges et une foule d'autres officiers attirés comme nous par la curiosité. Du sommet où sont encore épars de distance en distance de nouveaux rochers à pic, on découvre une plaine magnifique et couronnée à sa droite par des montagnes si élevées qu'elles restent toute l'année couvertes de neige. La plaine qui les sépare de Pancorbo ne compte qu'un ou deux villages, et ils doivent être fort riches, si l'on considère à la fois l'immensité et la fertilité du sol. On a, sur la gauche et en face, plusieurs rochers aussi élevés que ceux sur lesquels est bâti le fort. Trois compagnies de mineurs du 1er corps avaient, avant notre excursion, reçu l'ordre de le faire sauter.

Des casernes en mauvais état, des caves et des magasins creusés dans la pierre, 32 pièces de canon de divers calibres et enclouées dans la dernière guerre, c'est tout ce qui en restait. Le 3 mai 1823 tout fut détruit.

Pancorbo est une des positions les plus escarpées et les plus formidables de la terre. Les constitutionnels l'avaient évacuée huit jours avant le passage du 1er corps.

A mi-côte on voit encore quelques traces de constructions

mauresques, mais elles n'ont rien du style à la fois solide et léger qui caractérise cette architecture.

7 mai. — Départ de Pancorbo ; arrivée à Briviesca.

MM. Dutrochet, Moreau, Mazoyer, Lapique. Vraie route de France. Comme dans nos premières étapes, des paysans de tous les villages voisins viennent danser devant nous. Briviesca ressemble aux villages de Normandie, et son église est charmante. Le logement qu'on nous désigne n'est pas habitable, et nous en cherchons vainement un autre, lorsque le hasard nous conduit et nous le fait trouver chez le portier d'un couvent situé sur le joli ruisseau qui serpente autour de Briviesca. Visite à ce couvent ; la sœur tourière appelle deux religieuses et nous causons avec elles à travers les doubles vitraux des croisées. Après avoir manifesté leur joie de nous recevoir, après m'avoir demandé si le *méchant* Bonaparte était bien mort, elles m'envoient des biscuits et du vin de Malaga. L'une des deux était âgée, l'autre était plus jeune et assez jolie ; elles me comblent d'attentions.

Promenade au bord du ruisseau du monastère. Bords fleuris, épais gazons.

Dumast et moi nous retournons le soir près de nos bonnes religieuses. Elles avaient demandé à causer encore avec nous. Deux étaient à la grille à nous attendre. Bientôt cinq ou six autres accourent et nous regardent avec cette surprise mêlée de plaisir qu'on éprouve lorsqu'un événement nouveau vient briser un moment l'uniformité de la vie. Elles nous expriment leur amour pour le roi, pour le nôtre, pour le duc d'Angoulême. Tous les maux que la terre avait soufferts, nous disent-elles, sont l'œuvre du démon ; pour elles, le démon de cette terre avait été Napoléon. Une grande conversation politique et religieuse s'engage entre nous. Dumast, plus timide que moi, se confond en politesses tandis que je les accable de questions. Elles sont seize dans le couvent, nous n'en voyons que huit. Toutes elles avaient cette gaieté candide, cet abandon, cette simplicité angélique qui font le

bonheur du cloître. Elles nous montrent le drapeau qu'elles avaient brodé pour leur chapelle, à l'occasion de l'arrivée de S. A. R. Le lendemain, le grand quartier-général faisait séjour à Briviesca ; nous leur promettons d'assister à leur office, à 7 heures du matin ; c'était la fête de l'Ascension. Nous ne les quittons qu'avec un véritable serrement de cœur ; avant notre départ, elles nous envoient à chacun un bouquet. Nous revenons tristes et pensifs, mais doucement impressionnés de cette quiétude que nous venions de rencontrer dans l'asile, où nous la laissions peut-être pour jamais, et notre mélancolie n'est pas sans charmes. Nous nous reprochions l'agitation que nous avions causée à ces saintes filles, et peut-être aussi les regrets qu'elles ressentirent de ne nous avoir connus que pour ne plus nous revoir. Toutes les idées religieuses de notre enfance s'étaient réveillées en nous vives et profondes, et plus d'une fois nous nous prîmes à envier le sort de celles dont nous venions d'admirer la sérénité. Nous continuâmes notre promenade dans la campagne, et là, au pied d'un saule, je plaçai sur mon sein, pour y rester toujours, une des fleurs qui m'avaient été données. L'accueil que nous avions reçu grandissait encore à nos yeux la sainteté de la cause que nous défendions, et la guerre que nous allions faire nous semblait, dans un siècle de civilisation, une nouvelle croisade contre de nouveaux impies.

Le couvent des sœurs de Briviesca est de l'ordre de San Francisco.

8 mai. — A la messe à 7 heures du matin : les religieuses étaient déjà aux travées et cachées derrière des croisées fermées de barreaux en fer ; elles marient leurs voix pures aux sons de l'orgue et de la harpe. Premier spectacle de ce genre, impression profonde. L'église était triste et sombre ; l'autel d'un goût simple et sévère ; on n'y remarquait ni dorure ni sculpture ni ornements. Quatre ou cinq assistants étrangers entendaient la messe à genoux et nous à côté d'eux. Les sœurs étaient vêtues de robes blanches et coiffées d'un petit mantelet noir.

Nous allons le soir prendre congé d'elles et leur donnons avec empressement nos noms et prénoms qu'elles inscrivent sur leurs murs. Le duc d'Angoulême leur avait rendu visite, et nous les trouvons encore tout émues de la bonté de S. A. R. Je leur demande une croix pour ma mère.

Le château de Briviesca appartient au duc de Frias, qui exerce le droit de justice dans la ville.

9 mai. — Départ de Briviesca ; arrivée à Burgos.

Route plate comme aux environs de Paris. Nous nous arrêtons quelques minutes à Monasterio, et nous passons ensuite par Villafria, village célèbre par le choix que les rois d'Espagne en ont fait pour y envoyer nourrir leurs enfants. Un peu avant d'entrer à Burgos, et sur la hauteur, à droite, on voit encore les restes du fort que les Français firent sauter dans la dernière guerre, et dont l'explosion fut accompagnée d'accidents terribles.

Burgos a la physionomie d'une capitale, mais d'une capitale d'une haute antiquité et peut-être, après Grenade, Séville et Cordoue, est-ce là qu'on retrouve le plus de restes des architectures gothique et mauresque ? Ses premiers bâtiments, ses trois ponts sur l'Arlanza, son couvent des Dominicains, la largeur de son quai, les hautes maisons qui le couvrent, sa grande place à l'aspect asiatique, tout cela est beau, grand et vraiment digne d'attention. La porte gothique qui termine le quai est, dans son genre, un des monuments les plus hardis, les plus curieux et les mieux conservés.

Jamais, depuis son entrée en Espagne, le duc d'Angoulême n'avait été accueilli avec plus d'enthousiasme ; les places, les rues et les quais étaient couverts des flots de la population. On alla au devant du prince, avec des mascarades de toute espèce, parmi lesquelles figuraient les images colossales des six rois maures vaincus par les Espagnols, et traînées chacune par deux hommes cachés dessous. Pendant toute la première journée, les habi-

tants stationnèrent sous les fenêtres de S. A R. et mêlèrent leurs cris à ceux des Français. On n'entendait partout que boîtes, pétards, coups de fusil, que décharges d'artillerie et de mousqueterie. Pour la première fois nous nous trouvons avec l'armée du général Quesada. Le grand quartier-général, Quesada et ses troupes, le maréchal de Reggio et son état-major, le corps de réserve tout entier étaient à la fois dans Burgos ; aussi, la ville, malgré sa grandeur, était-elle encombrée. Nous sommes logés chez Don Antonio de Las Rivas (Escalera San Gil), oncle de M. Fort, qui m'avait donné pour lui une lettre de recommandation ; excellent accueil. Nous allons avec Dumast aux bains de la ville, et nous dînons après chez un restaurateur français qui s'était établi au-dessus ; le dîné et le bain étaient aussi mauvais l'un que l'autre.

Le soir toute la ville est illuminée et l'affluence de monde devient telle qu'elle nous rappelle les fêtes des Tuileries, de la place Louis XV, et du quai d'Orsay.

10 mai. — La cathédrale est du genre gothique le plus grandiose ; le portail est magnifique, et ses hautes tours sont d'un admirable dessin. On compte dans l'intérieur quatorze chapelles, qui seules formeraient autant de belles églises. Le dôme du milieu est d'un bel effet et la sculpture en est délicieuse. A Burgos comme à Madrid, à Tolède, etc., etc.... Murillo a enrichi les églises d'une énorme quantité de peinture dues à son inépuisable pinceau.

A côté de mon logement, j'entre par hasard dans une petite église d'une éblouissante richesse.

Premier dîné espagnol à 2 heures de l'après-midi. En Espagne, le dîné est presque toujours précédé d'un service d'oranges sucrées ; viennent après un potage aux légumes, une olla podrida, du poisson, une salade, des olives, des figues, des raisins, des biscuits et les vins de liqueur du pays.

Combat de taureaux et de bœufs sur la grande place.

Quelques accidents le signalent. Barbarie d'un pareil spectacle. Le soir, visite à un couvent de Franciscains. Nous n'y trouvons ni l'ordre, ni la propreté, ni le recueillement qui nous avaient frappé à Briviesca. Napoléon, dans la dernière guerre, l'avait fait démolir en partie, et les religieux habitaient au milieu des ruines. Jolie promenade autour de la ville. Continuation des illuminations, feux d'artifice, etc... etc...

11 mai. — Nous assistons à la messe avec le prince, à 10 heures 1/2, à la cathédrale. Travail toute la journée au bureau. Le soir au théâtre; vilaine salle. Nous n'y rencontrons que peu de monde et surtout peu de femmes. Aux *Fourberies de Scapin*, qu'on nous joue d'abord, succèdent un bolero, mais beaucoup mieux dansé qu'à Vittoria, et un fandango.

12 mai. — Tombeau du Cid et de Chimène. Ce tombeau renferme leurs cendres. On l'avait d'abord élevé dans un couvent de la ville : le général Thiébaut, pendant la guerre de l'Indépendance, le fit transporter sur le quai de l'Arlanza où il est encore. Les sculptures qui le décorent sont anciennes, mais l'ensemble du monument est de construction moderne. D'un côté on lit : *Muger del Cid, nieta del rey Alonzo V*, et de l'autre quelques mots arabes.

Le jour de l'entrée du prince, le 9 mai, les Espagnols eurent l'idée de l'illuminer et de placer au-dessus l'épée flamboyante du Cid ; ingénieuse allusion, noble rapprochement auxquels l'armée entière s'empressa d'applaudir.

Le cénotaphe est en pierre, et les statues en marbre du Cid et de Chimène reposent sur des ornements de guerre. Le tombeau du héros Castillan est loin de la tragédie de Corneille, et entre l'un et l'autre il y a toute la distance qui sépare la médiocrité du génie.

Au pied du fort de Burgos est la maison même du Cid, et ses armes décorent la porte d'entrée. Une inscription rappelle et son

nom et sa gloire. Il faut rendre honneur au gouvernement espagnol d'avoir ainsi perpétué les souvenirs d'un des plus grands hommes de guerre du moyen âge.

Visite aux religieuses carmélites de Burgos, sévérité de leur ordre : les grilles à travers lesquelles nous les voyons sont armées de piquants en fer. Même accueil, mêmes vœux qu'à Briviesca.

Une parente de Madame Louise de Bourbon était parmi elles depuis trente ans. Elles me donnent quelques reliques et me recommandent à Dieu.

Burgos compte beaucoup de places publiques ornées de statues, parmi lesquelles on remarque celle de l'aïeul du roi sur la plaza mayor, et celle de San Lorenzo sur la plaza Huerta del Rey. Elles sont en bronze.

Burgos est une ville solidement bâtie, mais ses rues sont étroites et glissantes.

13 mai. — Départ de Burgos ; arrivée à Lerma.

En sortant de Burgos, au pied de la porte gothique, un piquet d'infanterie de la garde royale conduisait en prison un constitutionnel insensé qui pendant la nuit avait voulu assassiner huit soldats : il poussait d'affreux gémissements.

De la capitale de la vieille Castille jusqu'à Lerma, le pays est parfaitement cultivé.

Nous montons sur la gauche de la grande route et avant d'entrer au village, au palais du duc de l'Infantado. Il est bâti sur le penchant d'une colline couverte de verdure, d'arbres et de fleurs, et au bas de laquelle coule une jolie rivière qu'on traverse sur deux beaux ponts de pierre. Les bâtiments sont en amphithéâtre et portent au-dessus de l'entrée principale les armes de la maison de l'Infantado. On ne pouvait même plus juger de son ancienne splendeur ; il n'offrait plus qu'un amas de ruines, et depuis la dernière guerre il n'avait point été réparé. Nous y découvrons cependant quelques aigles à moitié effacés. Les appartements avaient dû être immenses et taillés sur le plus grand

modèle ; de tout cela il ne reste aujourd'hui qu'une vue magnifique. Au milieu on trouve encore une fort belle cour carrée en arcades.

La garde royale, infanterie et cavalerie, y prennent position. Au moment où nous visitions cette vieille demeure d'un des puissants d'Espagne, les coups de marteaux des soldats qui attachaient leurs chevaux et le bruit de l'établissement d'un bivouac avaient succédé aux chants de joie dont, en d'autres tems, elle avait été le théâtre.

C'est de là que Gilblas envoya au duc de Lerme ce rapport sur un incendie, qui devint plus tard l'origine de sa fortune.

Le village n'a que 300 âmes, et il compte six couvents de différents ordres ! Ainsi du reste de l'Espagne ! Les moines pullulent partout, et l'industrie ne peut s'implanter nulle part. Par sa situation, Lerma est une des plus jolies communes de la vieille Castille. Comme dans le voisinage des maisons des grands, tous ses habitants, par opposition, étaient constitutionnels.

14 mai. — Départ de Lerma : arrivée à Gumiel.

Belle route, mais sèche. A une lieue en deçà de Gumiel, nous sommes arrêtés par les sentinelles de la brigade d'Ambrugeac : un peu après, et avec l'autorisation de ce général, nous dépassons les avant-postes. Gumiel était dévoué à la cause de Ferdinand : le chef de bataillon Gaja et le capitaine d'état-major Rivière qui étaient partis la veille pour y faire le logement du grand quartier-général furent reçus avec des démonstrations de joie telles que la population pleurait de plaisir, en les accompagnant au village.

L'église de Gumiel est ancienne, très grande, et son portail avec ses trois assises de colonnes de l'ordre corinthien superposées, est peut-être le plus beau de ceux qui se font remarquer d'Irun à Madrid. Malgré cet avantage, Gumiel n'en est pas moins un horrible trou, bien que son territoire abonde en bleds et en vignes. Nous logeons chez el Labrador Simon Gastes.

Le duc de Medina Celi possède un pied-à-terre à Gumiel ; c'est là que le prince s'établit.

15 mai. — Départ de Gumiel ; arrivée à Aranda.

Route un peu moins triste et de tems en tems plantée de pins : en chemin, mon cheval se met tout à coup à boiter ; j'en suis heureusement quitte pour la peur. Nous sommes logés chez Luiz Pontes. Quoique la ville soit mal bâtie et que ses rues soient étroites, sales et mal pavées, on y rencontre cependant quelques belles maisons. Elle est sur le Duero, qui arrose à la fois l'Espagne et le Portugal. Le fleuve est là d'une belle largeur et au-dessus du pont, il se divise en deux branches qui forment une île et une jolie promenade. Nous passons devant plusieurs églises, dont la principale n'est remarquable que par un portail du style gothique le plus hardi. Nous apprenons que Ballesteros s'est retiré devant la division du général Obert, et que celui-ci ayant opéré sa jonction avec Bessières, marche avec lui sur Madrid. Course le soir avec Dumast sur les bords du Duero. Nous traversons un moulin. Des femmes espagnoles étaient occupées à ensacher le bled. Nouvelles déités de cet autre Toboso, elles nous rappellent ce délicieux compte rendu de Sancho à l'occasion de l'amoureux message dont son maître l'avait chargé.

16 mai. — Séjour à Aranda.

Promenade le soir avec Dumast dans une belle allée en forme de demi-lune et plantée de grands ormes. On nous apprend que le major-général a exigé que nous l'accompagnassions à l'avenir. Chagrin que l'exécution de cet ordre nous cause. Adieu ces heures de plaisir où nous sentions tout le prix de notre liberté ! Nous essayons des représentations qui ne sont pas accueillies.

17 mai. — Départ d'Aranda; arrivée à Bocequillas.

Première étape aussi longue ; d'Aranda à Bocequillas on compte 5 lieues d'Espagne (8 lieues de France). Route magnifique par sa largeur, mais nue. Une seule fois elle prend l'aspect d'un jardin anglais.

Bocequillas est sur la gauche de la route et ne renferme que 30 à 40 habitations. Nous logeons dans un abominable

taudis, chez Alonzo Francisco, et le prince n'est pas mieux partagé que nous. En face de notre maison, nous découvrons les montagnes de Somosierra. Premier nid de cigognes au-dessus du clocher d'une église.

Nous dînons le soir avec le fameux banquier Michel. Parti de Burgos le 12 mai, il était arrivé le 14 à Madrid, y avait été arrêté le 15 par le général Labisbal, et après avoir été relâché le soir même, était revenu le 17 à Bocequillas, se mettre sous la protection de l'armée. Horreur que nous inspire à tous la figure hideuse de cet homme, dont chacun de nous se rappelle à l'instant et les crimes et l'immense fortune. Il assure que, depuis longtems comprimée, l'opinion des populations de Madrid et des autres villes est bien disposée en faveur des Français, et que tout le monde y est convaincu que notre entrée dans la capitale sera le terme de notre expédition.

18 mai. — Séjour à Bocequillas.

Aspect d'un bivouac sous les fenêtres des généraux Guilleminot et Mériage. Chacun fait sa toilette dans la cour par un tems magnifique. A la messe à Bocequillas avec le prince et tout son état-major. Jamais si petite église n'avait contenu autant de monde. Deux Altesses Royales s'y trouvaient à la fois, le duc d'Angoulême et le prince de Carignan, qui, dès Aranda, nous avait rejoint en qualité de volontaire.

Nos hôtes reçoivent visites sur visites. En Espagne, la Pentecôte est un des jours consacrés aux réunions de famille.

19 mai. — Départ de Bocequillas ; arrivée à Buytrago.

L'ordre de mouvement sur Madrid du 2 mai portait que nous devions être à Somosierra le 19 ; mais l'impossibilité constatée d'y trouver des vivres et des fourrages, nous force à continuer jusqu'à Buytrago.

La chaîne de montagnes de Somosierra est peu élevée, comparée à celle des Pyrénées et surtout à celle des Alpes. Somosierra est au fond d'une vallée. Entre Bocequillas et Buytrago, ce ne

sont que de vastes plaines sans arbres, et c'est à peine si pendant les 12 lieues de poste que nous franchissons d'une étape à l'autre, nous apercevons quelques traces de végétation. Premier bureau d'octroi. Nous rencontrons le duc d'Angoulême et le prince de Carignan déjeunant au bord de la route. Notre hôte de Buytrago Pantaleon Guttieres nous étant signalé comme un forcené constitutionnel et comme un brigand, nous déguerpissons de chez lui et couchons en plein air.

Buytrago est dans une situation riante et pittoresque ; l'intérieur est sale et mal bâti, mais les environs ont des beautés naturelles de premier ordre : au loin, de hautes montagnes et des rochers couronnés d'arbres verts ; plus près, des torrents, des moulins, des cascades, des plaines couvertes de nombreux troupeaux. Nous nous baignons, Dumast et moi, dans la petite rivière qui fait le tour du village. Quelques restes de fortifications et d'anciennes tours du temps des Maures. Un vieux château du duc de l'Infantado, converti en caserne. On entre à Buytrago par un beau pont de pierre. En général, en Espagne, les plus petites rivières ont de magnifiques ponts. C'est presque partout la répétition du pont de Tolède sur le ruisseau le Mançanarez.

20 mai. — Séjour à Buytrago.

Nous apprenons à l'état-major que MM. le chef de bataillon Gaja, le capitaine Maux et M. de Montgason, officier du même grade, les deux premiers attachés à l'état-major général, et le troisième au prince, ont la mission de partir à 8 heures du matin pour Madrid, où ils sont chargés du logement, et qu'ils entreront ainsi les premiers dans la capitale. Je demande à aller avec eux ; on me refuse. Visite à l'église de Buytrago ; l'intérieur seul est digne d'attention. Nouvelle promenade au torrent. Beaux points de vue. Assis au bord, couchés sur la mousse d'un rocher, les pieds presque baignés par l'eau, nous oublions un instant l'univers; toutes nos rêveries, tous nos désirs se résument dans cette seule pensée : *notre retour en France*; tant il est vrai que,

quels que soient les charmes d'une terre étrangère, ils ne produisent en nous que des impressions fugitives et que, comme l'a dit Gresset :

> Toujours un tendre instinct au sein de ce bonheur
> Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur.

Dans la soirée, nous allons avec Dumast et le colonel de la chasse au pavillon et à la magnifique terre du duc de l'Infantado. Après avoir traversé le torrent sur lequel est situé Buytrago, franchi le pont couvert qui aboutit au moulin où nous devions d'abord loger, nous gravissons une masse de rochers du sommet desquels nous descendons dans une vaste prairie semée de beaux arbres, et sillonnée par des milliers de ruisseaux. Il y a là 30.000 mérinos qui appartiennent au duc de l'Infantado. Bien que l'œil ne puisse mesurer l'étendue des beaux pâturages que nous avons devant nous, ils sont cependant hors d'état de suffire à la nourriture d'un aussi nombreux bétail, et pendant les deux tiers de l'année, il erre incessamment dans toutes les montagnes du Royaume et va chercher sa pâture jusque dans l'Estramadure et dans l'Andalousie. C'est un des droits seigneuriaux attachés à cette propriété, la plus considérable de toute l'Espagne, et dont le revenu s'élève à 7 millions de réaux (1.750.000 fr.). Indépendamment de ses mérinos, elle renferme un beau haras que les constitutionnels avaient déjà détruit en partie. Les moutons reviennent à Buytrago au moment de la tonte, opération qui dure quinze jours. Toute la laine qui en provient se vend à Ségovie. On réparait l'intérieur du pavillon qui sert d'habitation. Une coupole d'un style élégant et léger qui en forme le milieu, est tout ce que l'on y remarque. De la terrasse qui règne au-dessus, les troupeaux çà et là répandus dans le lointain ressemblaient à de véritables fourmillières. Toute la verdure de cette prairie avait pour limite à l'horizon une chaîne de montagnes sur le sommet desquelles le ciel éclairé par les derniers rayons de soleil, formait, au moment où nous le regardions, un spectacle aussi gracieux qu'imposant.

21 mai. — Départ de Buytrago; arrivée à Cabanillas.

Nous cheminons par un tems magnifique. Le muletier espagnol Francisco qui, depuis Vittoria, s'était mis à notre suite pour voyager plus sûrement, nous invite à bien nous tenir sur nos gardes aux approches du village de Luzuhuela, situé au milieu d'énormes rochers et qu'on dit être un véritable coupe-gorge. Nous le traversons pourtant sans encombre. La route nous rappelle la forêt de Fontainebleau, moins les arbres. Cabrera, autre village, est, comme Luzuhuela, dans la position la plus pittoresque.

Nous apprenons que le général espagnol Bessières, malgré les ordres du prince, a pénétré dans Madrid, qu'il a été battu par les constitutionnels et qu'on s'égorge dans les rues.

Tout le monde au bivouac. Cabanillas n'offrait aucune ressource.

22 mai. — Départ de Cabanillas; arrivée à San-Augustin.

Route montueuse. Premiers oliviers. Nous quittons le grand chemin pour en prendre un de traverse, au milieu des bruyères, du thym, du cytise et de mille herbes odoriférantes. Nous déjeunons avec le commandant en chef de l'artillerie, le général Tirlet, au bord d'un ruisseau, et à côté du prince. Plaines immenses de bled. San Sébastien. Logés chez Juanco Alcala.

23 mai. — Départ de San Augustin ; arrivée à Alcobendas.

Route couverte de moissons. Comme San Augustin, comme San Sébastien, Alcobendas, par la beauté de ses constructions, par la largeur de ses rues, annonce le voisinage d'une capitale.

Le major-général apprend à Dumast qu'il est sous-intendant militaire adjoint; sa nomination était venue seule de Paris. Plaisir mêlé de tristesse. Sans doute, il faut aimer ses amis pour eux, et j'étais charmé de la justice qu'on lui rendait ; mais cette justice allait me priver de lui, et je me prenais parfois à regretter qu'elle lui fût arrivée si tôt. Mon attachement me donnait un peu d'égoïsme. Désormais, plus d'intimité, plus d'épanchements,

plus de causeries ; j'allais retrouver la solitude de sentiments au milieu de la foule du quartier général. A l'esprit le plus cultivé, à une instruction immense, Dumast réunissait l'âme la plus noble et la plus élevée, une grande sévérité de principes, des manières distinguées, et son commerce était plein d'agrément et de charmes. En matière de politique et de religion, nos idées s'accordaient, et chaque jour qui s'était écoulé depuis le commencement de la campagne avait resserré nos liens. On lui annonce que, dès notre arrivée à Madrid, il recevra une nouvelle destination.

24 mai. — Départ d'Alcobendas par le plus beau clair de lune, à 2 heures du matin ; arrivée à Madrid.

Magnifique route, magnifiques moissons comme de San-Augustin à Alcobendas.

A 5 heures, nous apercevons les premiers clochers de Madrid ; à 6 heures, nous franchissons la porte de los Pozos (les puits) que l'infanterie de la Garde royale occupait déjà.

A 9 heures, le prince et le grand quartier-général, le maréchal duc de Reggio et la division Obert, du 1er corps, les gardes du corps, le corps de réserve font leur entrée sur trois colonnes, aux acclamations du peuple, aux cris mille fois répétés de Vive Ferdinand, de Meure la constitution, de Vive le duc d'Angoulême etc... etc... etc... Les fenêtres sont pavoisées de draperies de toutes couleurs. Des danseurs parcourent les rues, armés de tambours de basque et de divers instruments de musique. C'est partout de la joie, de l'enthousiasme, de la fureur. Les 2.000 hommes de troupes constitutionnelles qui défendaient la ville l'avaient évacuée dès la veille. De nouvelles autorités avaient été substituées aux anciennes.

Le soir, magnifiques illuminations. Les principaux monuments publics, le palais de la douane, celui des postes, les principaux palais des grands seigneurs et généralement toutes les maisons de la ville resplendissaient de milliers de flambeaux et de verres de

couleur. Le soir encore, des flots d'un peuple avide de contempler les traits de S. A. R. se portent sous ses fenêtres. Le prince est logé carrera San Geronimo, chez le duc de Villahermosa, au çoin du Prado ; le major-général s'établit avec nous, en face, chez le duc de Medina-Coeli.

L'intérieur de ces deux palais est magnifique. Ce ne sont que marbres, dorures, que peintures de grands maîtres ; mais leur extérieur est commun.

Une proclamation de S. A. R. adressée aux députés des provinces, demande une constitution.

Désordre dans la distribution des logements. Après en avoir fait deux que je trouve occupés, je suis envoyé Calle de Atocha nº 8, chez Doña Casilde Pinedo. Jolie maison, jolie hôtesse.

25 mai. — Le 25 était un dimanche. Nous assistons à la messe dans la chapelle de Villahermosa avec le prince et tout l'état-major. Le soir, au Prado, toute la ville semblait s'y être donné rendez-vous. Rencontre du comte Charles de Latour-Maubourg. Victor Joinville vient me voir.

26 mai. — Dumast est attaché dans son nouveau grade à la Garde royale.

Première visite à la Señora Casilde. Elle était à travailler dans son salon. A sa mise élégante, à la grâce de ses manières, on l'eût prise pour une femme du faubourg Saint-Germain.

Coup d'œil général sur Madrid. Rue d'Alcala et de San Geronimo, Puerta del Sol.

Sixième bulletin.

27 mai. — Le matin, déjeuné au café de la Puerta del Sol, rue San Geronimo. Ce café, qui n'est fréquenté que par la bonne compagnie de Madrid, est bien décoré ; on y trouve même des peintures d'assez bon goût ; la salle principale est soutenue par des colonnes et ornée de statues antiques. Du reste si tout y est plus cher,

tout aussi y est de meilleure qualité qu'ailleurs. Insolence du général espagnol Bessières envers le duc de Guiche.

28 mai. — Le matin, premier déjeuné à la Fontana de Oro, cette taverne si fameuse par les scènes, ou plutôt par les orgies politiques dont elle avait été le théâtre depuis la publication de la Constitution des Cortes. C'est là que se rassemblaient les plus fougueux démagogues et rédacteurs de journaux. Elle n'est, sous d'autres rapports, remarquable que par sa grandeur et le bon marché de tout ce qu'on y prend.

Première leçon d'espagnol avec un maître qui parlait à peine français.

Préparatifs pour la Fête-Dieu qui devait être célébrée le lendemain. Chez un peuple aussi avide de cérémonies religieuses, celle-ci est une grande époque. Dès la veille tout est en mouvement. Ce ne sont que moines, que prêtres, qu'ouvriers de toute espèce, que musiciens, qu'instruments bruyants. La pose d'immenses draperies soutenues par de hauts piquets qui vont jusqu'au premier étage, et tendues des croisées de droite à celles de gauche, partout où doivent passer les processions, exige le dépavage d'une partie des rues de la ville.

Première promenade au Prado. Malgré la conquête, il était couvert de monde.

Septième bulletin annonçant le combat de Zayas et du général Vallin.

29 mai. — Le prince va se placer devant la mairie pour voir passer la procession.

Au lieu de cet ordre, de cette dignité, de ces soldats qui fléchissent le genou devant le dieu des armées, au lieu de ces vierges et de ces fleurs, au lieu de ce contraste de la force et de l'innocence qui font le charme de notre Fête-Dieu, ce n'était qu'un mélange informe de toutes les classes, sans symétrie, sans arrangement ; ce n'était que confusion et qu'incohérence.

Le 29 mai était la veille de la saint Ferdinand. L'artillerie française se charge de l'annoncer à la ville.

30 mai. — Le prince passe au Prado la revue des 30.000 hommes de l'armée qui occupe Madrid.

Bon effet qui résulte du déploiement de ces forces.

Les gardes du corps ne montent point la garde au palais du prince. Leur désappointement. On trouve d'une bonne politique que le duc d'Angoulême ait préféré se placer au milieu des troupes de ligne. N'était-il pas sûr du dévouement des premiers ?

Le palais de Villahermosa porte encore sur sa façade les traces des boulets et des mitraillades de la première guerre.

Le soir, au théâtre del Principe. Le duc d'Angoulême admet dans sa loge le prince de Carignan, le maréchal de Reggio, les lieutenants généraux, duc de Guiche et comte Bordesoulle.

On nous donne *Une journée d'Henri IV*, pièce qui est assez médiocrement jouée, puis un délicieux boléro. Une actrice vient débiter avec chaleur des vers en l'honneur du prince. Enthousiasme qu'ils excitent dans toute la salle.

31 mai. — Visite d'adieu à Dumast, il part pour remplir ses nouvelles fonctions. Je passe la soirée chez son hôte, vieil hidalgo, chevalier de Calatrava, noble et bon, dont la famille était charmante, et la femme très lettrée. Il se nommait Gordon.

1er juin. — Deuxième leçon d'espagnol avec un nouveau maître qui parle couramment le français.

Deuxième visite aux hôtes de Dumast. Nous causons longtems de M. de Chateaubriand, de nos poètes, des génies de la France, de notre ancienne et de notre nouvelle littérature.

Une remarque : en Espagne, les maisons de ville n'ont pas de portiers ; les domestiques ouvrent, après avoir regardé par un petit judas, la figure de ceux qui ont frappé.

2 juin. — Déjeuné à Tivoli, l'un des plus élégants cafés de la ville, au Prado. Il est en forme de rotonde, soutenue sur des colonnes cannelées et très vaste.

Le prince assiste au premier combat de taureaux. Je m'y rends de mon côté.

3 juin. — Nouvelles du 4e corps. Dispersion en Catalogne de plusieurs petits détachements de troupes constitutionnelles : Mina lui-même est réduit à son ancien rôle de chef de bande.

On annonce que M. l'intendant militaire baron Joinville vient en qualité de commissaire extraordinaire reviser le marché Ouvrard.

4 juin. — Troisième soirée chez les hôtes de Dumast. Projets de promenade avec leur fils aîné.

Notre travail s'accroît d'une active correspondance avec le ministère espagnol qui venait d'être constitué depuis quelques jours.

5 juin. — Visite au musée du Prado. Ensuite chez M. de Barives.

Huitième bulletin. Les Français entrent dans le royaume de Léon. Ils marchent en deux colonnes sur Séville. Le 2e corps se dirige sur Valence.

Neuvième bulletin. Affaire du général Larochejacquelein contre le général Wall.

6 juin. — C'était le jour de la fête de mon père ; toutes mes pensées se reportent vers la France, vers la famille.

Scandale du marché Ouvrard. Ce qu'on en débite est fabuleux ; on en porte les bénéfices à cinq millions par mois ! Et le service est mal fait !

Soirée chez mon hôtesse, Doña Casilde. J'y vois Pepa Erreria, la plus jolie fille de Madrid.

Le matin, on dit qu'une révolution a éclaté à Séville, que le roi est libre, etc..., etc..., etc...le soir, cette nouvelle est démentie.

7 juin. — Rencontre du colonel d'Agoult : il est commandant d'un des quartiers de Madrid.

Je change de logement, et vais Calle de la Madalena, n° 2, frente a la fuente de los relatores, chez Doña Campusano. Adieux à ma première hôtesse.

Nouveaux bruits sur la liberté du roi ; ils ne se confirment pas.

8 juin. — A la messe avec le prince. Je vais voir le musée d'artillerie, le palais du roi, le pont de Tolède, l'hopital principal, la maison de campagne (casa del campo) dont le parc a plus de deux lieues de circuit.

9 juin. — Visite au musée militaire.

10 juin. — Visite au cabinet d'histoire naturelle et au salon de peinture, placé dans le même local.

Dixième bulletin. Le général Bordesoulle rencontre les constitutionnels et le général Palencia, les bat et leur fait 600 prisonniers.

Le soir dîné à la fonda francesa. Excellent repas, excellent vin de Valdepeñas. 5 piécettes.

La señora Campusano, dont le mari avait suivi le roi à Séville, avait cinq filles : Serafina, Dolores, Manuela, Mercedes et Petra.

Deux garçons : Ramon et Serafin.

Deux neveux : Joaquin et Borja.

Serafina, l'aînée de ses filles, était seule mariée à un officier supérieur de la garde royale.

11 juin. — Visite au casino avec mon hôtesse et ses filles.

Promotion dans le corps de l'intendance. Victor Joinville est nommé sous-intendant militaire adjoint, et Frosté rentre dans le corps avec ce grade.

12 juin. — Le matin au célèbre couvent de Las Salesas.

Grande conversation avec mes hôtesses. Malgré l'état de crise où se trouve l'Espagne, elles la préfèrent à tout. Véritable esprit national.

13 juin. — Onzième bulletin.

M. de Barives me présente chez son hôte le señor Cabrero, orfèvre du roi, sur le Prado. Magnifiques ateliers, magnifique maison.

14 juin. — Nouvelles idées ; je commence à m'habituer à l'Espagne. Conversation sur le balcon de ma maison avec la plus jolie des filles de Doña Campusano, la señorita Mercedes. Premières pensées d'amour. Un peu plus de liberté, un peu moins de travail, quelques mois de plus à Madrid, et déjà je ressaisissais le bonheur.

15 juin. — A la messe avec le prince et l'état-major.

Jolie soirée de musique chez l'orfèvre Cabrero.

16 juin. — Nouvelles de Séville et de Çadix. Nos troupes entrent à Cordoue.

17 juin. — Le capitaine d'état-major Maux, dépêché par le général Bordesoulle, annonce que le 12 juin au soir, le roi, forcé de quitter Séville, a été conduit à Cadix, escorté de 5.000 hommes ; qu'aucune démonstration des populations ne s'est opposée à ce mouvement, et que notre armée a été accueillie avec enthousiasme à Cordoue.

D'après le rapport de cet officier, la colonne Bordesoulle ne devant arriver que le 24 à Séville, il sera trop tard. Consternation des habitants de Madrid.

18 juin. — Le soir, un tour au Prado avec Doña Campusano ; je donne le bras à la jolie Mercedes.

Douzième bulletin. Dispersion du corps de Ballesteros. Entrée du général Molitor à Valence.

19 juin. — Le roi a été enlevé par un corps de royalistes aux troupes constitutionnelles. Bruit aussitôt démenti que répandu.

Treizième bulletin. Incendie d'un parc d'artillerie près de Séville. Le prince de Carignan s'y distingue.

20 juin. — Visite à l'église de San Francisco.

21 juin. — Une proclamation des Cortes qui déclare que le roi est tombé en démence, occasionne à Madrid beaucoup d'agitation. Précautions de l'autorité militaire francaise.

Progrès d'amour.

22 juin. — A la messe avec S. A. R.

Quatorzième bulletin. Le général Bonnemain culbute une partie du corps de Ballesteros près de Valence. Beau rapport du général Molitor sur l'esprit des provinces qu'il vient de parcourir à la tête du 2e corps.

23 juin. — Ennui que me cause un travail excessif : compensation du logis.

24 juin. — Soirée de musique chez Cabrero. Brunetti, première basse du roi d'Espagne.

25 juin. — Quinzième bulletin. Un aide de camp du général Bourmont vient apprendre qu'il n'a pu entrer que le 21 à Séville. Beau combat du général Bordesoulle contre Lopez Baños.

26 juin. — Course à la Casa de Alameda avec M. Gaulier, capitaine d'état-major, et Joaquin et Borja Campusano.

27 juin. — Jour de méditation et d'ennui. Aucune nouvelle.

28 juin. — Seizième bulletin. Affaire d'avant-garde du général vicomte de Saint-Mars contre Lopez Baños, qui allait s'embarquer. Ce dernier perd 600 hommes.

Dîné avec le colonel d'Agoult, calle Jacometrezo, chez le comte d'Orgaz.

29 juin. — A la messe avec le prince.

Soirée chez la maîtresse de Ballesteros, calle San Geronimo, avec le colonel d'Agoult. On nous traite à la française.

30 juin. — Dix-septième bulletin. Combat glorieux du général Bourk dans la Galice, du général duc de Fimarcon sur le chemin de Cadix.

1er juillet. — Remise à la Régence espagnole des drapeaux pris dans la dernière guerre et des clefs de Valence.

A 11 heures du matin, un bataillon d'infanterie de la garde royale vient prendre chez le major-général, 48 drapeaux et les clefs de Valence, confiés à M. de Frosté. L'état-major, le général Guilleminot et M. de Martignac, commissaire extraordinaire, le précédent, et nos soldats, musique en tête, traversent la ville aux cris du peuple. Je me joins au cortège. A notre arrivée au palais du roi, nous sommes reçus par la Régence qui avait réuni autour d'elle tous les capitaines-généraux et les grands d'Espagne présents à Madrid.

M. de Martignac s'exprime en ces termes :

« Le roi mon maître m'a ordonné de rendre à son auguste cousin ces drapeaux et ces clefs, que les hasards de la guerre ont fait tomber au pouvoir des Français. Conquis sur des braves, ces trophées nous étaient chers ; mais Louis XVIII préfère à tous les titres celui de pacificateur, et il sera heureux d'apprendre que cette circonstance vienne resserrer encore les liens et les sentiments d'affection entre deux peuples, entre deux rois voisins et amis. »

Le duc de l'Infantado, président, a fait cette réponse :

« Le roi mon maître recevra avec reconnaissance cette marque de la générosité de son auguste allié, et les Espagnols y verront une preuve de plus de la continuation des efforts de la France pour la délivrance de Ferdinand. »

Le général Guilleminot a ensuite dit quelques mots au nom du duc d'Angoulême ; puis, les drapeaux sont confiés sur le champ à la surveillance d'une garde spéciale. La veille, un aigle nous avait été restitué à huis clos. Les mêmes acclamations nous accompagnent au retour.

Le célèbre capitaine-général Castaños assistait à cette cérémonie.

On annonce que Morillo, dans la Galice, s'est déclaré contre la régence.

2 juillet. — Monotonie.

3 juillet. — Dix-huitième bulletin. Succès du général Hubert dans les Asturies contre lés bandes de Campillo. Le général espagnol Longa, notre allié, en détruit plusieurs autres.

4 juillet. — Arrivée de mon hôte Don Campusano, venant de Séville. Bonne et douce figure.

5 juillet. — Grande conversation avec Mercedes sur le balcon et de grand matin. — Déclaration.

Arrivée du baron Joinville. Le soir, à l'écarté, chez lui avec tous les sous-intendants du grand quartier général. Nous devisons tous ensemble et entre nous sur les moyens de séduction employés par le munitionnaire général Ouvrard.

6 juillet. — A la messe avec S. A. R.

Premier dîné avec mes hôtes. Nous allons dans l'après-midi à la distribution des prix d'une pension. Niaiserie de cette cérémonie. La marquise de Benavente et Pepa Erreria.

7, 8 et 9 juillet. — Même situation.

10 juillet. — Dix-neuvième bulletin. Nouveau combat du général Hubert en Galice.

Dîné avec M. de Barives chez M. Baugé.

11 juillet. — Un accès de fièvre me retient au lit. Toutes les filles de Doña Campusano viennent me voir successivement.

12 juillet. — Vingtième bulletin. Belle affaire devant Santoña. Pertes éprouvées par le général Morillo.

13 juillet. — A la messe avec le prince.

Mort d'un de ses aides-de-camp, le Mis de Lur Saluces.

Un grand nom, un grade élevé, une jolie femme, deux beaux enfants, beaucoup d'esprit, une tournure charmante, 200 mille livres de rente, un magnifique avenir ne purent le défendre de la loi commune. Mais il était si jeune !

Le duc d'Angoulême fut très affecté de cette perte. Malgré le fâcheux état de sa santé, le jeune officier n'avait pas hésité à partager les fatigues d'une pénible campagne ! C'était la plus grande preuve de dévouement qu'il pût offrir à son maître.

Fermin Argaïz.

14 juillet. — Vingt-et-unième bulletin. Opérations du général Molitor contre Ballesteros. Les colonels Salaignac et de Vérigny, commandeurs de la Légion d'honneur.

15 juillet. — On parle d'une promotion dans l'intendance.

16 juillet. — Je suis nommé sous-intendant militaire adjoint. Félicitations de l'état-major général. Ma joie est bientôt tempérée par l'annonce d'un changement de destination.

17 juillet. — Avis de ma nomination à ma famille, à mes amis de Paris.

Arrivée du jeune Coste, fils du médecin en chef des Invalides; plaisir de le retrouver.

18 juillet. — Vingt-deuxième bulletin. Réunion des troupes de Morillo aux troupes françaises.

19 juillet. — Je suis chargé des fonctions de sous-intendant militaire du 1er corps, sous les ordres de l'intendant militaire Maret.

20 juillet. — A la sortie de la messe avec le prince un terrible incendie éclate dans l'église del Spiritu Sancto. On l'attribue à la malveillance. Mesures de l'autorité militaire.

21 juillet. — Aucune donnée certaine n'est recueillie sur l'événement de la veille.

Je prends un domestique espagnol ; il se nomme Francisco.

22 juillet. — Première opération comme sous-intendant militaire. Revue de deux brigades de mulets de bât du 1er corps. Mon premier secrétaire s'appelle Pougnet.

23 juillet. — Je suis en pleine activité de service. Regrets d'avoir quitté les bureaux du major-général. Le sous-intendant militaire adjoint Dagnan est désigné pour m'y remplacer.

24 et 25 juillet. — Même vie.

26 juillet. — Soirée chez M. Baugé avec la charmante Mme Cabarus, MM. Ouvrard, Tourton. J'y conduis Dòna Campusano et ses filles. Tout se passe comme à Paris.

27 juillet. — A la messe avec S. A. R.

Sur quelques inquiétudes qu'on avait conçues, la garnison de Madrid passe la nuit sous les armes.

28 juillet. — Départ du prince et du grand quartier-général pour Cadix. Adieux à tous mes camarades de l'état-major. Solitude de Madrid.

29 juillet. — A dater de ce jour, je prends mes repas avec l'excellente famille Campusano, et j'y fais apporter mes rations.

30 juillet. — Nouvelles alarmes, nouvelle nuit sous les armes. Quelques bandes de guérillas avaient échangé des coups de fusil avec nos soldats aux barrières.

31 juillet, 1er et 2 août. — Comme disent les Espagnols : *Sin novedad.*

3 août. — Premier dimanche à la messe avec le maréchal duc

de Reggio, MM. de Xaintrailles, de Sesmaisons, d'Orglandes, de Bouillé, ses aides-de-camp. C'était l'élite de notre aristocratie.

Le soir, chez la comtesse de Clunar. Rencontre du colonel O'doyle, Irlandais de l'armée de Morillo ; il parlait parfaitement le français et était homme de beaucoup d'esprit.

4, 5, 6 et 7 août. — Sin novedad.

8 août. — Capitulation de Ballesteros, après les combats de Jaen et de Campillo. 12. 000 soldats espagnols disparaissent ainsi de la lutte. Toutes les places fortes qui relevaient de ce général reconnaissent notre autorité.

9 août. — Encore des bruits sur la délivrance de Ferdinand. Ils ne se confirment pas plus que les premiers. Emotions de Madrid : illuminations. Dans l'excès de leur joie, les royalistes poignardent 15 constitutionnels.

10 août. — Visite à la Florida avec Féraud.

Procession de San Lorenzo, à 6 heures du soir. Fête plus payenne que chrétienne : les prêtres marchent, précédés de danseurs.

11 août. — On discute déjà à Madrid sur le retour du roi, sur ses premiers actes, sur son gouvernement, sur les embarras inévitables qui vont résulter pour lui de l'exaltation des siens.

Quesada, Longa, Bessières, O'Donnell, d'Espagne, de Fleyres, vous tous que nous nous étions plu à citer avec orgueil, combien peu vous réalisez nos espérances ! Au lieu de déposer vos armes sur l'autel de la patrie, vous ne les gardiez que pour donner un libre cours à vos projets de vengeance ! Vous ne pensiez qu'à satisfaire votre cupidité et votre ambition ! Que je plaignais Ferdinand d'avoir d'aussi indignes serviteurs ! Après cette lutte, à laquelle ils n'avaient pris qu'une part odieuse et sans gloire, quel nouveau champ d'intrigues ils allaient incessamment exploiter ! Plutôt sans doute bouleverser de nouveau l'Espagne que de voir

une seule de leurs haines trahie ! Voilà l'avenir qu'ils préparaient à leur roi !

12 août. — Causeries politiques avec le jeune comte de Clunar, mari de Serafina Campusano. Il raffole de Napoléon.

La maison où je logeais, rue de la Madalena, chez Doña Campusano, était contiguë à celle qu'avait habitée Labisbal.

13, 14, 15 et 16 août. — Diverses promenades autour de la ville.

17 août. — Une dépêche officielle porte que S. A. R. n'aura son quartier-général que ce jour-là devant Puerto Santa Maria.

18, 19, 20, 21 et 22 août. — Rien d'important.

23 août. — Le général Quesada est mis aux arrêts par le maréchal de Reggio. Impatience des nouvelles de l'armée.

24 août. — A la messe seul dans l'église de la Trinité. Une partie de l'artillerie restée à Madrid part en poste pour Cadix.

Une colonne constitutionnelle de 6 à 7 mille hommes s'empare de Talaveyra et en chasse les autorités royalistes.

25 août. — Célébration de la saint Louis à Madrid.

On choisit l'église des Jésuites, calle ancha San Bernardo, qui est sous l'invocation de saint Louis. Le maréchal de Reggio, avec son état-major et tous les officiers de la garnison, s'y rendent à cheval. Messe en musique. Morceaux de Rossini. La messe, le *Te Deum* et le panégyrique du saint roi prennent trois heures. A travers l'étrangeté de son langage, le religieux qui occupe la chaire parvient à captiver l'attention. Pensées et expressions pleines de dignité et de noblesse.

Le maréchal de Reggio et l'ambassadeur de France, le marquis de Talaru, prennent place à la gauche et à la droite de l'autel principal.

Le clergé avait donné le costume du temps à une statue de

saint Louis. Entr'autres ornements, on lui avait mis un cordon du Saint-Esprit dont l'ordre n'avait été créé que trois siècles plus tard. On rit beaucoup de cet anachronisme.

26 août. — On fait habiller à la hâte deux bataillons de l'armée de la foi, et on les expédie contre les constitutionnels.

Le soir, grand bal chez l'ambassadeur de France. Des diamants, des sorbets, de la musique, beaucoup de jolies femmes, de la magnificence, etc., etc., etc..

27, 28, 29 et 30 août. — Aucun événement à citer.

31 août. — Dîné chez M. le sous-intendant militaire d'Hervey. Brouille et réconciliation avec Mercedes.

1er, 2 et 3 septembre. — Ma vie ordinaire.

4 septembre. — Prise du Trocadéro. Une gazette ordinaire annonce officiellement cette victoire qui relève le moral de l'armée. La mer libre, 52 pièces de canon, 1.000 prisonniers sont les résultats de cette journée.

Le général Alava vient en parlementaire au quartier général du duc d'Angoulême.

5 septembre. — Impression favorable que produit cette nouvelle.

6 septembre. — Il y avait six mois que j'avais quitté Paris, pour y laisser tout ce qui m'était cher. Que de choses s'étaient passées en si peu de temps ! Quel spectacle nouveau pour moi !

7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 septembre. — Sans intérêt.

16 septembre. — On nous fait à Madrid le récit suivant (officiel).

Vers la fin du mois d'août, le lieutenant-général, prince de Hohenlohe, commandant en chef le 3e corps, allait faire par mer

une reconnaissance devant Saint-Sébastien. Deux trincadoures l'avaient reçu à leur bord, lui et tout son état-major. Tout à coup, et à 1.600 toises de la ville, une bombe tombe sur une des embarcations, la couvre de ses éclats et donne la mort à 50 personnes. Ce n'était pas celle que montait le prince.

Le général Couchy meurt de maladie devant Pampelune.

17 septembre. — Nouvelle de la prise du général Riego.

18 septembre. — Nouvelle de la fièvre jaune au port du Passage ; elle y est apportée par un navire de commerce venant de la Havane.

19 septembre. — Nouvelle de la prise de Santoña.

20 septembre. — Seconde excursion à la Alameda avec l'Intendant militaire Rey et M. Baugé.

21 septembre. — Prise de Pampelune par le maréchal de Lauriston le 17 de ce mois, après 3 mois de siège et 5 jours de tranchée ouverte.

22 septembre. — Remise de mon service par moitié aux deux sous-intendants militaires marquis de Messey et Defarges.

23 septembre. — Prise du fort Santi Petri. C'est le 20 au soir que nos soldats emportèrent d'assaut cette redoutable position, la clef de l'île de Léon.

Ainsi ce que n'avait pu faire Napoléon en 30 mois, le prince l'accomplit en moins de deux... Mais Napoléon avait contre lui l'escadre anglaise et la mer, les Anglais et les Espagnols, et le duc d'Angoulême n'avait pour ennemis que des révoltés, que notre invasion seule avait démoralisés.

24, 25, 26, 27, 28 et 29 septembre. — Absence d'événements. Courses aux environs.

30 septembre. — Intrigues au grand quartier-général. Une querelle fort vive éclate entre le lieutenant-général Bordesoulle et le maréchal de camp de Bourbon Busset. Le premier n'avait pas prévenu le second de l'attaque du Trocadéro.

1er octobre. — Une première gazette extraordinaire d'abord affichée et après publiée dans tous les quartiers de la ville apprend enfin la délivrance du roi. Le 27 septembre, les Cortès s'étaient dissoutes et avaient rendu à Ferdinand sa couronne et sa liberté.

Le comte de Corres, gentilhomme de sa chambre, est dépêché par lui au prince à Chiclana.

Explosion de bonheur. Cris de joie. Illuminations générales, 101 coups de canon signalent cette importante nouvelle aux habitants de Madrid.

2 octobre. — Deuxième gazette extraordinaire, confirmative de la première.

Riego prisonnier entre à Madrid, le jour même où Ferdinand est rendu à ses sujets. Singulière coïncidence.

Nous allons le voir dans sa prison, le comte d'Orglandes et moi. Il était triste, mais calme. Nous lui faisons beaucoup de questions, auxquelles il répond simplement et sans hésitation. « Dans « ma dernière affaire avec le général Bonnemain, nous dit-il, « deux de mes soldats ayant tiré sur moi, je n'avais plus dès « lors d'autre parti à prendre que celui de la fuite ; mais je ne « pus parvenir à l'exécuter. » Il insista beaucoup sur sa position vis-à-vis de la France. Il tenait à ce qu'elle ne le considérât que comme un prisonnier de guerre et à ce qu'elle le traitât comme tel. Nous n'avions aucun moyen de le suivre sur ce terrain.

« Où avez-vous appris la délivrance du roi, lui demandâmes-nous ? »

Ce mot de délivrance parut l'affliger.

« Je ne sache pas que Ferdinand, répliqua-t-il, ait jamais cessé d'être libre. »

Riego était d'une taille ordinaire, sa figure était commune,

mais militaire ; il avait le front découvert, le port noble, les manières pleines d'aisance.

Il était alors âgé de 46 ans.

Toute notre conversation avec lui eut lieu dans notre langue qu'il parlait avec facilité.

3 octobre. — Troisième gazette extraordinaire. On attendait avec anxiété des détails, lorsqu'à 8 heures du soir cinq courriers à la fois débouchent à la Puerta del Sol, criant à la multitude assemblée que le roi avait débarqué le 1er octobre au port Sainte Marie au milieu des troupes françaises.

Nouvelle réjouissance, nouvelle ivresse.

4 octobre. — Préparatifs de mon départ, visites d'adieux. Douleur profonde de quitter Mercedes.

5 et 6 octobre. — Voyage à l'Escurial.

7 octobre. — Après avoir dîné chez M. Baugé, avec MM. Rey, Lefèvre, Dutrochet, Leclerc, après avoir pris congé de mes hôtes, je me rends au courrier accompagné de Fermin, Joaquin et Borja.

Mercedes m'avait donné une bague et une boucle de ses cheveux. J'avais enfin un souvenir de cette charmante fille !

Ce ne fut pas sans verser d'abondantes larmes que je me séparai de cette excellente famille, qui, pendant quatre mois, m'avait confondu avec ses enfants.

8 octobre. — A Cabanillas, nous entendons le maître de poste recommander à son postillon de mettre ses mules au galop dans la montagne que nous devions gravir, et qu'on lui avait dit être infestée de brigands. Nous en sommes quittes pour la peur. Arrivée à Aranda.

9 octobre. — Dîné à Burgos.

10 octobre. — Vittoria. La pluie tombait par torrents au moment où nous pénétrions dans la ville. Je ne puis retrouver Francisca. Arrivée à Irun.

11 octobre. — Après avoir fait signer ma feuille de route par le commandant de place, le chef de bataillon Mouton (que je ne savais pas sitôt revoir), à minuit et demi, je repasse la Bidassoa.

Et je salue de nouveau la France.

Nous séjournons trois heures à Saint-Jean-de-Luz, et à 8 heures et demie du matin j'étais à Bayonne.

Ainsi se termina pour moi cette campagne qui avait été si rapide et que ma première séparation d'avec ma famille m'avait fait trouver si longue !

PREMIÈRE PARTIE. N° 2.

Quelques événements et circonstances remarquables pendant le cours de la campagne.

Mars 1823. — Le lieutenant-général comte Guilleminot est remplacé, comme major-général, par le ministre de la guerre, maréchal duc de Bellune, qui se rend à Bayonne.

Le lieutenant-général comte Guilleminot reprend ses fonctions le jour même de l'arrivée du duc d'Angoulême à Bayonne.

L'intendant militaire en chef Sicard est remplacé à Vittoria par M. Regnault, nommé par le prince.

L'intendant militaire Bourdon, bien que désigné par le ministre, n'est point admis par S. A. R.

Un officier corse du 23[e] de ligne, dépose à la maison royale de Charenton où il est envoyé pour cause d'aliénation mentale, qu'un complot a été formé par d'autres officiers corses de l'armée contre la vie de S. A. R. Des précautions sont prises en conséquence.

Le 20. — Le roi d'Espagne, forcé de quitter Madrid, est conduit à Séville.

Marché Ouvrard, passé à Bayonne.

Avril. — Le lieutenant général vicomte Tirlet demande à faire traduire devant un conseil de guerre le munitionnaire général Ouvrard, pour inexécution de son marché des transports d'artillerie.

Les généraux Longa et Quesada, et toute l'armée de la foi, notre prétendue alliée, secondent froidement nos projets.

Le général comte d'Espagne demande à servir comme volontaire au 1er corps commandé par le maréchal duc de Reggio.

Mai.

Le 8. — A Aranda, le général Janin annonce que M. Sicard, ex-intendant en chef de l'armée, se rend au quartier-général.

Le 24. — Entrée des Français à Madrid.

Le 25. — Formation d'une nouvelle Junte de gouvernement composée :

Du duc de l'Infantado, président,
et des ducs de Montemar,
Général d'Eroles,
Évêque d'Ozma,
et don Antonio Calderon } Membres.

Retraite du général Eguia.

Juin.

Le 12. — Le roi d'Espagne, obligé de quitter Séville, est emmené à Cadix.

Le 22. — Arrivée de M. l'intendant militaire baron Joinville à Madrid en qualité de commissaire extraordinaire chargé de modifier le traité Ouvrard.

Juillet.

Le 1er. — Remise à la Régence espagnole par le major-général des drapeaux conquis dans la dernière guerre et des clefs de Valence.

Le 28. — Départ de S. A. R. le duc d'Angoulême et du grand quartier-général pour Séville.

Août.

Le 17. — Capitulation de Ballesteros et de quatorze places fortes, entre autres de celles de Pampelune et de Saint Sébastien.

Capitulation de Morillo, comte de Carthagène.

Entrée des Français à la Corogne.

Célèbre ordonnance datée d'Andujar.

Septembre.

Prise du Trocadéro.

Prise du fort Santi Petri.

Prise du général Riego.

Octobre.

Le 1er. — A midi, le roi entre à Puerto Santa-Maria avec sa famille.

Le 2. — Première nouvelle à Madrid de la liberté du Roi.

Le 2. — Le général Riego, prisonnier de guerre, entre dans Madrid.

Nomination du maréchal de camp Vallin au grade de lieutenant-général.

Nomination du lieutenant-général comte Molitor au grade de maréchal de France.

Nomination à la pairie du maréchal comte Molitor, des lieutenants-généraux comte Guilleminot, comte Bourk, comte Bordesoulle, comte de Damas, comte de Bourmont, vicomte Dode.

La grand'croix de l'ordre de Saint-Louis est accordée au maréchal duc de Conegliano.

GÉNÉRAUX FRANÇAIS

Le commandant en chef du 1er corps, le maréchal duc de Reggio, n'eut que peu d'occasions de se signaler pendant la campagne. Le passage de la Bidassoa et l'occupation de Madrid, les excursions des divisions Bourke et Obert qui opérèrent, la première dans le royaume de Léon, dans la Galice, et devant la Corogne, la seconde dans la vieille et la nouvelle Castille, à Logroño, et de Madrid à Cadix, c'est tout ce que le maréchal de Reggio eut à citer. Mais, dans une campagne, on ne se distingue pas seulemenl par de brillants faits d'armes ; la noblesse et la dignité du caractère n'attirent pas moins les cœurs que la gloire, et sous ce dernier rapport, le vieux guerrier se concilia l'estime générale.

Le commandant en chef du 2e corps, le lieutenant général comte Molitor, parcourut une grande partie de l'Espagne. De Vittoria, où il se sépara de nous, il se dirigea sur Saragosse, Valence, etc., etc., etc., et finit par nous donner la main à Cadix. Les victoires de Jaen et de Campillo, la retraite à laquelle il obligea constamment le corps de Ballesteros, tels furent les services qui lui méritèrent, aux acclamations de l'armée, le bâton de maréchal de France.

Le commandant en chef du 3e corps, le prince de Hohenlohe, n'eut d'autre mission que d'assurer les communications entre Irun et Madrid et de continuer le blocus de Saint-Sébas-

tien. Il n'y avait certes pas là de quoi motiver sa nomination à la plus haute des dignités militaires.

Le commandant en chef du 4e corps, le maréchal duc de Conegliano, eut pour théâtre la Catalogne et pour adversaire Mina. On ne retrouva point en lui l'illustre général des premiers temps de la Révolution, et la raideur de son caractère lui aliéna tous les esprits.

Le commandant en chef du 5e corps, le maréchal marquis de Lauriston, qui n'entra en Espagne que quelques mois après le gros de l'armée, prit Pampelune ; et c'est à cette conquête que s'est bornée son action.

L'honneur de la campagne revient tout entier, nous devons le dire, au major-général, au lieutenant-général comte Guilleminot.

Les choix heureux qu'il avait faits, les excellents conseils qu'il donna au duc d'Angoulême, et que le prince eut la sagesse de suivre, l'admirable discipline qu'il maintint dans l'armée et qui valut à la France les éloges de l'illustre Canning en plein parlement d'Angleterre ; la modération qu'il mit à traiter les vaincus, la mémorable ordonnance d'Andujar, la rapidité qu'il sut imprimer aux opérations militaires, enfin la promptitude du dénouement, tout cela lui appartient en propre, et on ne saurait lui rendre trop de justice.

GÉNÉRAUX ESPAGNOLS

Quesada était le plus fier Don Quichotte de toute l'Espagne ; il s'imaginait avoir tout fait, uniquement parce qu'il était là. Le maréchal duc de Reggio eut continuellement à se plaindre de l'indisciplin et de la mauvaise conduite de ses soldats. A Madrid ses officiers jouaient l'exaltation. On n'y disait rien contre la probité du général, mais on y avait un si profond mépris pour ses troupes, qu'on préférait sans hésiter les soldats français à ses

officiers. Dans la maison du général Labisbal, on en cita un qui vola jusqu'à des draps et un couvert d'argent.

Bessières, condamné à mort à Barcelone pour excès révolutionnaires et obligé de s'enfuir, ne trouva rien de mieux que de se faire de son autorité privée royaliste et après général. On connaît sa conduite devant Madrid où il se permit des hostilités au mépris d'une capitulation et des ordres formels de S. A. R. L'aide de cuisine du général Guilleminot qu'il avait fait son aide de camp et chef de bataillon dénote assez quelles étaient son origine et ses sympathies.

Le trappiste Don Antonio, après avoir été officier quartier-maître dans un régiment espagnol et chargé de la caisse, joua tout l'argent qu'elle contenait, en un jour, le perdit, emprunta une once d'or à son hôte, la risqua, la perdit encore et se fit trappiste. Retiré à la Rioja, il y désola le pays.

Le général Longa n'eut d'autre réputation que celle d'un brigand armé ; et il la justifia pleinement.

O' Donnell, d'Espagne, de Fleyres, étaient trois intrigants entourés de mauvais sujets qui ne firent la guerre que pour de l'argent.

D'Erolles était le seul qui jouît de l'estime générale.

Labisbal, excellent officier, et plein de connaissances et de bravoure. Par ambition, il trahit successivement tous les partis et mérita la triste fin dont il fut la victime. (Un étudiant en droit le tua à Poitiers.)

Morillo était le plus célèbre des généraux espagnols. On sait avec quelle distinction il avait fait la guerre d'Amérique ; il était d'un caractère faible et indécis.

Ballesteros, l'espoir des constitutionnels sages, rempli de talents militaires, et plus dévoué au parti des Cortès que Morillo. Il était violemment compromis vis-à-vis du Roi.

Mina, Quiroga et Riego étaient les trois plus fermes soutiens de la révolution : à leur haine contre le roi, se mêlait le souvenir et le ressentiment d'intérêts particuliers froissés. Ce fut avec

Quiroga que Wilson, Fabvier et Nantil, etc., etc., firent cause commune en Espagne.

Régence nommée par le duc d'Angoulême. Maître de la capitale du royaume, le duc d'Angoulême sentit qu'un des premiers moyens de maintenir l'ordre et d'établir des rapports entre l'armée française et les Espagnols, était de créer un gouvernement régulier pendant tout le temps que pourrait encore durer la captivité du roi. Il fit en conséquence convoquer les États de Castille, et, dès le 27 mai 1823, une régence présidée par le duc de l'Infantado était installée. Les membres en furent choisis parmi la plus haute noblesse, le clergé et le tiers état. Mais au lieu de procéder avec la sagesse et la modération que commandait la situation des esprits, les premiers pas de ce gouvernement ne révélèrent que passions et vengeances, et ne firent qu'accroître l'irritation des partis. La violence de ses actes fut bientôt poussée à un tel excès que S. A. R. ne dut plus songer qu'à l'accomplissement de sa glorieuse mission.

En peu de mois, Madrid, Burgos, Séville, et toutes les principales villes d'Espagne successivement tombées au pouvoir des Français, devinrent le théâtre des exactions de cette triste régence. Nous n'en citerons que deux exemples : le général Labisbal, se rendant en France sous la protection et avec un passeport du prince, fut arrêté à Villareal et on se vit obligé de repousser la force par la force pour le tirer des mains de ses ennemis. A Burgos, les arrestations avaient été si nombreuses et si arbitraires que S. A. R. crut devoir ordonner la mise en liberté de tous les détenus, malgré la violente opposition des autorités de la ville.

Plus généreuse et plus conciliante, la régence eût pu faire un bien immense. Elle ne sut procéder que par réaction. Elle n'a recueilli que le mépris et la haine des bons citoyens.

Le duc de l'Infantado, le duc de Montemar, l'évêque d'Osma, le général d'Eroles et Calderon, tous cinq membres de la régence, étaient jugés :

le 1er comme un homme faible et laissant faire ;

le 2e homme d'esprit mais ne se mêlant de rien ;
le 3e comme le factotum de la régence ;
le 4e comme un homme nul,
et le 5e comme le second de l'évêque d'Osma.

SECONDE PARTIE

MADRID

Madrid, malgré son étendue, ne compte que 175.000 habitants ; mais si toutes ses maisons étaient remplies, 300.000 y pourraient être au large. Ses rues, moins étroites que celles de Paris, sont pavées en silex, ce qui les rend extrêmement glissantes. Parmi les plus remarquables figurent celles d'Alcala, qui aboutit à la plus belle entrée de la ville, celles Mayor, del Carmen et de la Montera, qui en sont les plus marchandes. Mais entre ces rues et celles Vivienne, Saint-Honoré, de la Paix, de Paris et les rues de Piccadilly et de Newbond de Londres, il y a toute la distance d'une grande ville à un petit village.

Les plus beaux édifices de Madrid sont :

En églises :

Las Salesas, San Francisco et San Isidro.

En palais :

Celui du roi, el Casino, et el Retiro.

En établissements publics :

El Museo, la Aduana, la Escuela de Artilleria, el Correo, las Bibliotecas, etc., etc.

Le climat sec de Madrid est la seule cause de la propreté de ses rues, et les habitants n'ont aucun effort à faire pour l'entretenir.

La ville a peu de places ; celle Mayor, sans être ni régulière, ni belle, est d'une construction originale.

Ce qu'il faut citer surtout à Madrid, c'est le Prado qui, d'une porte à l'autre, a plus d'une demi-lieue de longueur. Les cavaliers, les piétons, les gens à voitures, les gens qui ne veulent que s'asseoir y ont autant d'allées particulières. Des fontaines d'eaux jaillissantes, des arbres aux feuillages épais, complètent cette magnifique promenade, l'une des plus célèbres de l'Europe.

A Madrid, toutes les maisons ont des balcons. Quand, aux jours de fêtes, les habitants les garnissent d'immenses cierges, entremêlés de draperies de toutes couleurs et ornées de franges d'or ou d'argent, l'ensemble des rues de la ville offre alors un coup d'œil ravissant.

La fondation des monuments de Madrid remonte à l'époque de la découverte de l'Amérique. Les galions qui venaient du Pérou, du Mexique et des autres colonies espagnoles ont été convertis en monceaux de pierre, en tableaux, en statues et en somptueux effets mobiliers. C'est alors que des Mexicains, en voyant le beau palais du roi, disaient qu'il aurait pu être d'argent si on y avait employé la moitié de celui que les Espagnols avaient tiré de leur pays.

Madrid n'est ni animé ni bruyant comme la plupart des grandes villes. Durant le jour les habitants y restent chez eux, font la sieste, et on ne les rencontre guère dehors que le soir. Dans les rues point de charrettes, ni de voitures roulières ; des bœufs, attelés comme à Bayonne, des ânes et des mulets suffisent au transport des approvisionnements.

Jusqu'aux choses de première nécessité, on le comprend, tout y est cher. Sans rivière et par conséquent sans industrie, généralement la ville est triste. Bien qu'elle soit une des plus anciennes cités du monde, on dirait, quand on la parcourt, qu'elle a été bâtie la veille, et c'est son ciel conservateur qui lui donne cet avantage. Pour un combat de taureaux, pour un supplice, le peuple court et abandonne ses travaux. Telle est la capitale de l'Espagne.

LAS SALESAS

Las Salesas, tel est le nom de la plus belle église, du plus beau couvent de Madrid. Les religieuses qui l'habitent sont de l'ordre de Saint-François de Sales.

Son dôme, dont l'élévation est remarquable, les peintures à fresque qui le décorent, les sculptures qui y sont prodiguées rappellent le dôme de l'hôtel des Invalides de Paris. Le maître-autel, qui est d'une grande richesse, est supporté par dix colonnes de stuc. Au milieu est placé le magnifique tombeau de Ferdinand VI. Le pavé est du plus beau marbre, et la façade de l'église est ornée de statues; mais l'architectnre du monument est lourde et de mauvais goût. Nous entendions les religieuses chanter derrière leurs grilles et nous les voyions à travers le simple rideau qui les séparait d'un monde auquel elles avaient volontairement renoncé. Indifférentes à tous les événements humains, n'ayant de pensées que pour le ciel, la prière remplissait seule la vie de ces pieuses femmes, et aucun regret ne venait troubler leur recueillement.

SAN FRANCISCO

Le plus beau dôme pour la largeur, le plus cité pour la hardiesse et la simplicité de ses proportions, pour la beauté des chapelles dont il est entouré, par toute l'histoire de San Francisco qui y est représentée en 50 tableaux placés dans les galeries du couvent, telle est cette église. Elle n'a plus que 100 religieux, de 200 qu'elle comptait avant la Révolution. Le réfectoire, les dortoirs, les cellules, tout y est d'un grand style. Du sommet du dôme, où nous fûmes conduits par un profès, on découvre Madrid, ses palais, ses rues, ses promenades. San Francisco est bâti dans un lieu désert, et son aspect n'inspire que de tristes pensées. Sur les débris de ces moines que nous rencontrions dans ses longues galeries, naîtront, me disais-je, d'autres moines, et ceux-là passeront encore.

SAN ISIDRO

C'est la cathédrale de Madrid, et nulle part, peut-être, on a moins ménagé les dorures, les broderies, les ornements de toute nature. C'est une magnificence inouïe, mais elle n'est pas toujours de bon goût.

Dans toutes les églises de Madrid et de l'Espagne les fidèles entendent l'office agenouillés sur le pavé ; on n'y voit ni chaises, ni bancs, et celle de San Isidro seule fait exception aux autres.

Tout le monde assiste à la messe, les vêpres n'attirent presque jamais personne.

PALAIS DU ROI

Cet immense palais est moderne, et de forme carrée ; il n'est point achevé. On l'a construit sur une hauteur à la gauche de la rue Mayor et en face de la puerta San Vicente et du chemin d'el Pardo. Son style est grandiose ; mais il a l'inconvénient de tous les monuments de Paris ; il est mal placé, et du côté de la ville, on ne lui a donné aucun dégagement. Vis-à-vis sont les grandes casernes de la ville.

L'intérieur du palais renferme des appartements pour la famille royale, et les meubles et les tentures, quoique déjà dépouillés de leur première fraîcheur, sont cependant dignes de la magnificence d'un souverain. La salle du trône est de la plus grande beauté. La chapelle, dont les plafonds sont dorés et qui est soutenue par des colonnes de marbre, est admirable ; elle est ornée de précieux tableaux. Près des chambres des infants, de celle de la reine et du roi, on a placé des oratoires en stuc. Presque toutes les grandes pièces du palais sont voûtées et décorées de peintures à fresque. Plusieurs autres sont garnies de papiers, de tentures et d'ornements chinois. Les lits du roi et de la reine et leur chambre de toilette sont remarquables.

CASINO

Ce palais, qui n'a à l'extérieur aucune apparence, est délicieux dans l'intérieur ; les meubles, les draperies, les chaises, les pendules, les ornements, les cristaux, les porcelaines de Sèvres qui y sont répandus avec profusion, tout y est d'une recherche et d'une élégance extrême. Le salon principal ainsi que la salle de billard ont leurs plafonds ornés de belles peintures. Sur une des tables du salon figure un magnifique service de Sèvres, présent de Louis XVIII. Entre autres curiosités, on y voit un charmant sofa en fer fait à Valladolid et une belle pendule surmontée d'un colibri, autre cadeau de la France. Un joli jardin anglais, petit, mais bien dessiné, entoure le palais. Véritable miniature, le Casino est la petite maison d'un grand roi. Le roi d'Espagne n'y reçoit jamais personne et n'y vit qu'en famille.

EL RETIRO

Le retiro n'a rien de royal; c'est la maison d'un riche particulier. Le bassin de marbre placé au milieu du jardin est seul digne d'un souverain. Versailles n'a rien de plus grand que cette belle pièce d'eau. Sur le côté, on voit la statue équestre de Philippe III. Le pavillon dit de l'embarcation royale, renferme des gouaches charmantes. Le parc est vaste et bien tenu. Une maison rustique dont l'intérieur est orné à la chinoise, attire l'attention. Le Retiro n'est aujourd'hui célèbre que par les combats auxquels il a servi de théâtre dans la guerre de Napoléon. A cette époque les bâtiments et les jardins ont beaucoup souffert.

EL MUSEO

Le Musée est situé sur le Prado : le bâtiment n'est point terminé. Il contient quatre salles au rez-de-chaussée ; trois seulement sont garnies de tableaux : les deux premières sont consacrées à

l'École espagnole, la troisième à l'Ecole italienne. Les tableaux espagnols les plus renommés sont ceux de Murillo, le plus fécond et le premier peintre de l'Ecole de Séville et ceux de Ribera et de Velasquez. A bien peu d'exceptions, tout ce qu'a fait Murillo est d'une expression admirable. Il n'a guère traité que des sujets sacrés. Sous le double rapport du coloris et du dessin, deux conceptions dues à son génie sont délicieuses. On ne peut rien voir de plus suave et de plus parfait que ses deux têtes de vierges. Parmi les tableaux de l'Ecole italienne on distingue : une « Passion » de Raphaël, sublime comme tous les ouvrages de ce grand maître ; une « Cléopâtre », une « Lucrèce mourante », une « sainte Cécile martyre » et une « Ascension » du Guide. Un seul tableau de l'Ecole française figure dans cette collection : c'est un paysage du Poussin.

LA ADUANA

Construit par Charles III, ce monument n'a pour lui que sa grandeur et l'importance de sa destination.

LA ESCUELA DE ARTILLERIA

Fondée par le même souverain que la Douane, l'Ecole d'artillerie de Madrid ressemble à toutes celles qui existent dans les autres états de l'Europe. Jusqu'en 1823, la noblesse espagnole y était seule admise. Mais les programmes d'admission et de sortie et les études y sont moins avancés qu'en France.

EL CORREO

Le Courrier est le centre de ce service pour toute l'Espagne, et nulle part, pas même en France, il n'est fait avec plus de rapidité et d'exactitude.

BIBLIOTECA REAL

La Bibliothèque est placée dans une des ailes du palais du Prince de la Paix et en face de la salle des Cortes ; les livres sont rangés dans des chambres élégantes terminées par une galerie qui contient une nombreuse et précieuse collection de médailles des peuples anciens, de l'Amérique, de l'Espagne et de la France, et dont la plus grande partie est en or et en argent.

Madrid possède encore d'autres bibliothèques publiques, mais les livres rares sont dans les couvents, dans les églises et particulièrement à l'Escurial et à Tolède.

ARMERIA REAL

Sous le double rapport de l'histoire et des richesses qu'il renferme, cet établissement est sans contredit le plus curieux de Madrid, et on peut le dire, de toute l'Espagne. C'est une galerie de toutes les vieilles armures des premiers temps de cette monarchie. A la vue de ces monuments vivants des époques de la chevalerie, l'imagination se grandit de l'héroïsme des hommes illustres et des belles actions qu'elles virent éclore. On se transporte par la pensée aux règnes fameux de Ferdinand et d'Isabelle, de Charles-Quint et de Philippe III, Pélage, Gonzalve, Fernand Cortez, le Cid, noms si chers par le vif éclat qu'ils ont jeté, je revis là une partie de vous-mêmes. Ces épées, avec lesquelles vous défendîtes et le trône et l'autel, sont déposées dans cette enceinte dont elles forment la plus noble parure. Le souvenir de leurs brillants exploits me reportait aux belles scènes du Cid, aux pages de Florian, aux chants de Spontini. Jamais je ne sentis plus vivement battre mon cœur, et l'antique Hespérie était encore à mes yeux la terre des hauts faits, tant cette preuve de reconnaissance nationale la rehaussait à mes yeux !

Le plafond est orné des étendards pris sur les Maures à la célèbre bataille de Lépante, et les cuirasses, les casques, les caparaçons,

les lances, les épées, les cottes de maille qui tapissent les murs sont rangés avec tant d'ordre et de symétrie que leur ensemble est la véritable chronologie de la gloire. On a placé sur des chevaux les armures complètes des rois :

Philippe II ;
Philippe III ;
Charles V ;
Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon ;
et de Pierre I[er].

On y montre aussi celles de Gonzalve et de Fernand Cortez ; mais on en a effacé les coups qu'elles avaient reçus, nobles signes de leur courage qu'on eût retrouvés avec tant de plaisir. Une foule de selles anciennes, espagnoles et mauresques, d'armes des deux nations parmi lesquelles il en est bon nombre qui sont enrichies de pierreries, complètent l'Armeria Real que je n'oublierai jamais : le seul monument peut-être qui force de redescendre aux époques du moyen âge, au temps où nos Crillon et nos Bayard rivalisaient d'honneur avec les héros de l'Espagne, temps qui ne se renouvelleront plus et dont le système constitutionnel a éteint pour jamais l'enthousiasme.

A côté des trophées pris sur les Maures est l'étendard envoyé par le Pape aux Espagnols à Lépante et béni pour le succès de cette mémorable journée. Je vis aussi là un souvenir de Charles-Quint, la litière qui le suivait à l'armée et la première voiture qui fut faite en Espagne pour la Reine Doña Juana la Loca, Jeanne la Folle. En parcourant tous ces souvenirs des siècles passés, j'étais tourmenté par un violent mal de dents. Et pourtant telle fut la vivacité de l'intérêt qu'ils excitèrent en moi que j'oubliai ma souffrance.

On a placé l'Armeria Real près du Palais, en face du Pardo et de la Casa del Campo, position d'où l'on découvre une vue magnifique. Les monuments, les hommes, l'histoire changent ; la nature seule ne change pas.

TOUR DE FRANÇOIS Ier

Quand ce grand prince, trahi par la fortune, se fût écrié à Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur », on le conduisit à Madrid, prisonnier du roi Charles-Quint. Une tour que l'on voit encore et qui a été bâtie en face de l'hôtel de ville, au coin de la rue Mayor, fut destinée à recevoir l'illustre reclus. Charles-Quint, pour l'humilier davantage, le fit entrer par une petite porte placée à la gauche de la tour, et si basse que François Ier aurait été obligé de se baisser beaucoup pour passer dessous ; mais le monarque français, pour éviter cet affront, entra à reculons, et présenta le derrière le premier.

Cette tour n'est qu'un souvenir, mais un souvenir cruel pour la France ; sa construction n'a rien de remarquable. Les Espagnols la citent avec orgueil. Il serait bien que leur gouvernement ordonnât de la démolir ; il nous a déjà rendu l'épée du héros ; il ne doit pas nous donner satisfaction à demi.

CABINET D'HISTOIRE NATURELLE ET AUTRE MUSÉE DE PEINTURE

Madrid a comme Paris son cabinet d'histoire naturelle ; il est placé près du musée d'artillerie dans la rue d'Alcala ; mais il est beaucoup moins riche que celui de Paris. Des marbres espagnols, des minéraux, des agates, des animaux, une foule de serpens et d'oiseaux de toute espèce, beaucoup de squelettes parfaitement disséqués, en garnissent les rayons. Parmi ces objets on en compte de très rares, entre autres le squelette d'un mammouth, ce géant de l'univers dont la race a disparu. Toutes les salles sont garnies de lustres chinois en corne et d'un joli dessin.

Les Espagnols ne font pas comme nous : au lieu de centraliser leurs collections, ils les éparpillent. Au-dessous du cabinet d'histoire naturelle, ils ont encore un musée qui renferme les deux

plus beaux tableaux de Murillo : ce sont sainte Isabelle soignant les pauvres et une Magdelaine pénitente. On y voit aussi plusieurs copies soignées des tableaux de Raphaël qui sont au Vatican, plusieurs portraits au pastel, parmi lesquels figure celui de l'immortel Cervantès. Dans une salle qui fait suite à la première, on a rassemblé une série d'autres copies exécutées par la famille royale d'Espagne et qui décèlent beaucoup de talent. Deux miniatures : une Sybille et une sainte Cécile du Guide sont délicieuses.

Ce musée n'est qu'une succursale du plus grand ; mais il compte beaucoup moins de tableaux, il en a quelques-uns de si précieux qu'il est impossible de résister au désir de les visiter.

Les monuments publics ne sont pas nombreux à Madrid, mais ils sont vastes. Au lieu de leur donner une destination unique, on a été forcé d'y réunir, trop souvent peut-être, des collections qui n'offrent que peu d'analogie. C'est un des inconvénients qu'on n'effacerait qu'à force de sacrifices. Le peuple serait-il en état de les supporter ? Là est la question.

DE L'INDUSTRIE

On compte à Madrid presque autant d'églises et de couvents que de maisons. Les religieux, les prêtres, les moines de tous les ordres, forment un bon tiers de la population. C'est l'extension qu'a prise le clergé, ce sont les abus qu'il a enfantés qui ont paralysé l'industrie et ont appelé un nouvel ordre de choses en Espagne. On comprend que dans un pays où la puissance, la richesse et l'instruction sont concentrées dans une seule classe, cette situation doive se perpétuer malgré les efforts des novateurs et de la raison. L'industrie des Espagnols est la même qu'au XVII[e] siècle. Leur commerce est encore à plus de distance du nôtre que le nôtre de celui de l'Angleterre. Leurs marchandises, leurs fabriques, leurs produits, ne peuvent soutenir la comparaison avec aucun de ceux du reste de l'Europe. Orfèvrerie, sellerie, toilerie, etc., tout est au-dessous de ce qu'on

rencontre ailleurs ; mais la nation n'en a pas moins ce cachet de grandeur et de noblesse des premiers âges et qui doit bientôt s'effacer avec les monarchies absolues.

L'ère des constitutions sans doute a apporté plus de rectitude, plus d'uniformité, plus d'aisance dans les masses ; mais elle a nécessairement rétréci l'imagination, arrêté les élans de l'héroïsme, et les temps des Gonzalve et des Fernand Cortez, des Bayard et des Crillon sont passés.

OPINIONS POLITIQUES DES ESPAGNOLS

En 1823, la saine partie de la nation, celle qui subit le moins l'influence d'événements qu'elle domine par ses talents, sa naissance ou sa fortune, soupirait ardemment après une constitution. Il en était de même de la noblesse à l'exception de quelques grandes maisons féodales dont les intérêts étaient pour ainsi dire liés au trône.

La prospérité de la France et de l'Angleterre avait dessillé bien des yeux, et il était d'ailleurs constaté qu'avec un monarque comme Ferdinand il aurait fallu inventer cette forme de gouvernement si déjà elle n'eût été établie dans plusieurs États de l'Europe.

Ferdinand était l'hésitation personnifiée, caractère plus à redouter dans un souverain que l'énergie mêlée même de cruauté. Tel était cependant celui auquel nous allions rendre le pouvoir absolu.

PORTES D'ALCALA ET DE SAN VICENTE

Celle d'Alcala est la plus belle de Madrid, et elle ne serait pas moins monumentale ailleurs. Elle est bâtie en granit et a cinq entrées, dont trois voûtées et deux carrées. Ces entrées sont ornées de belles colonnes, surmontées de trophées. Comme le palais de Villa-hermosa, elle a conservé les cicatrices du siège de Madrid dans la guerre de l'Indépendance.

La porte San Vicente est, après celle d'Alcala, la plus remarquable.

LA FLORIDA

La Florida est à la fois une maison d'habitation et une chapelle sous l'invocation de saint Antoine ; elle est située à la droite du Palais et de la porte San Vicente, et décorée de belles peintures. Son jardin, qui est beau et grand, ne contient que des légumes ; c'est le potager du roi. En haut de la Florida est un délicieux hermitage appelé la Moncloa.

CASA DE LAS DELICIAS

Par son exiguïté, par le soin exquis avec lequel elle a été arrangée et meublée, cette jolie habitation rappelle le château de *Bagatelle*, construit avant la révolution de 1789 par M. le comte d'Artois (depuis Charles X). Un petit jardin planté de petits arbustes, un petit canal formé par le Mançanares et d'autres ruisseaux, et sur lequel le roi s'embarque pour se rendre à une autre campagne, distante de trois lieues, une petite corderie, deux tours d'où l'on découvre Madrid, complètent ce délicieux petit palais, véritable miniature au milieu des grands monuments de la capitale.

FERIA DE SEPTEMBRE

Elle commence tous les ans le 21 de ce mois ; elle dure trois semaines environ et se tient le long de la rue d'Alcala. On n'y vend que de vieux meubles, de vieux livres, de vieux tableaux, des curiosités, etc.

Plus d'une fois un trésor, une chose rare a récompensé le courage de ceux qui n'ont pas craint d'affronter des flots de poussière.

THÉATRES

Il n'y a à Madrid qu'un théâtre à citer : c'est celui del Principe. L'Espagne, depuis longtemps, n'a plus de pièces et le mauvais goût français seul a fait invasion chez elle. Là, les grands maîtres sont bannis de la scène ; Lope de Vega, Calderon ont cessé d'y avoir des interprètes, et le mélodrame a succédé à la bonne comédie.

Retombé dans l'enfance et dans la barbarie, le théâtre tel que Lesage l'a dépeint dans Gilblas n'existe plus aujourd'hui.

UNE DES PREMIÈRES PENSIONS DE MADRID

Cette pension est aussi peu nombreuse, aussi mal tenue que la plupart de nos écoles de province, et aussi peu avancée sous le rapport des études. Nous la visitâmes un jour de distribution de prix, et on n'y fit que chanter et danser. Toute la salle était décorée de mauvais dessins et de mauvaises pièces d'écriture. Il y avait beaucoup de monde, entre autres la marquise de Benavente, la marquise de Santa Cruz et une des plus jolies personnes de Madrid, Pepita Erreria. Cette pension renfermait cependant les enfants des premières maisons de Madrid, et la musique et la danse y formaient le *nec plus ultra* de l'instruction ! Était-ce ainsi qu'avaient été élevés jadis les petits-neveux des héros de l'Espagne ?

DE L'ÉVENTAIL

L'éventail, chez les dames espagnoles, est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la seconde langue du pays. On s'étudie, on cause, on s'entend, on se devine par les différents mouvements de l'éventail ; il n'est pas un signe, pas un geste prévus et réglés par le code d'Ovide, ou de Gentil Bernard que l'éventail n'ait imités et souvent surpassés. L'éventail, en Espagne, est un véritable

acte additionnel à l'art d'aimer, et nulle part on ne l'y manie avec plus d'élégance, de finesse et d'élasticité. Combien de passions, d'infidélités, de querelles, de duels même occasionnés par l'éventail ! Demandez aux Señoras de Madrid et même à plus d'une jolie Señorita la définition de l'éventail ; elles vous répondront : « Regardez-nous ; suivez, si vous le pouvez, la rapidité, la grâce, la délicatesse avec lesquelles nous exprimons nos sensations, et vous aurez le traité le plus complet sur cette importante matière, si digne de l'attention des moralistes et des poètes, si digne d'exercer la plume d'un grand écrivain. »

L'éventail ne quitte les dames ni au lit, ni à table, ni même à l'église. Il y a des gens assez frondeurs et méchants pour soutenir que c'est dans le temple du Seigneur que ce joli meuble castillan est appelé à jouer son principal rôle.

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE SAN ISIDRO

San Isidro, dont nous avons déjà dit quelques mots, n'est qu'une église collégiale. San Isidro est le patron de la ville.

Le portail de ce temple a beaucoup de ressemblance avec celui de Saint-Eustache de Paris. Tous les entre-colonnemens sont remplis d'ornements incrustés d'or. On y compte six chapelles de chaque côté, douze en tout. Le milieu est couronné d'un vaste dôme qui en laisse apercevoir un plus petit au-dessus et dont le double aspect est d'un effet enchanteur. De précieuses peintures y sont distribuées sans profusion, et elles appartiennent aux plus beaux temps de l'école espagnole. Le dôme des Invalides seul surpasse celui de San Isidro en élévation et en magnificence. Le maître-autel répond au reste ; il est supporté par quatre belles colonnes corinthiennes au centre desquelles on voit un Christ et au-dessus un soleil d'un superbe travail. Des tribunes dorées sont placées de chaque côté de ce maître-autel et au-dessus des orgues. San Isidro est la paroisse du roi ; mais il n'y a pas de place marquée ; et quand il assiste à l'office, et pour ce jour-là seulement, on met un banc pour lui et sa famille.

DE LA RICHESSE DES COUVENTS ET DES ÉGLISES

Ainsi qu'ont pu le vérifier tous ceux qui ont parcouru l'Espagne, le luxe et la magnificence semblent être le patrimoine exclusif des couvents et des églises, comme la pauvreté celui de la nation. La foule des couvents est immense, et on n'en citerait pas un seul qui ne possède des biens considérables. Il en est de même des églises ; et après Saint-Pierre de Rome, celles de Tolède et de Séville sont les plus riches de la chrétienté.

La piété du peuple si vivement entretenue et excitée par les moines de tous les ordres, des crimes nombreux à expier, le désir ardent de se préparer les jouissances d'une autre vie, sont autant de causes qui concourent à favoriser les dons.

DES CIMETIÈRES

Les cimetières, en Espagne, ne sont guère plus remarquables qu'en France. On y voit peu de tombes bâties, et peu de ces signes funèbres qui de loin les font reconnaître et appellent le recueillement.

SALA DE LAS CORTES

Le palais du Prince de la Paix dont nous venons de parler sert à la fois de bibliothèque royale et de salle des Cortes. La salle des Cortes était autrefois une galerie destinée à donner des fêtes ; ses ornements consistent en quelques colonnes. Le président siège en face des tribunes publiques ; le trône du roi est sur la droite. L'orateur n'a point, comme à Paris, de place au-dessous du fauteuil du président ; et chacun parle de son banc. Les femmes ne sont point admises dans cette enceinte et elles sont obligées de s'habiller en homme pour assister aux séances. Le 23 mai 1823, veille de notre entrée à Madrid, le peuple s'était porté en foule dans cette salle pour y détruire la pierre de la

constitution et autres signes du libéralisme. La salle des Cortès est petite et d'un effet mesquin. Elle porte, au-dessus de la principale entrée, cette inscription :

La potestad de hacer las leyes reside en las Cortes con el Rey

Ces mots *las Cortes con* avaient été presque entièrement effacés.

EL REAL MUSEO MILITAR

C'est dans un ancien palais du roi, au bas de la rue d'Alcala, qu'on a créé ce musée. Il a été brûlé en partie dans un incendie, et il n'a point été réparé depuis.

Au premier étage et dans de belles salles dont les plafonds sont décorés de peintures, on a classé presque tous les modèles d'artillerie connus. Plusieurs batteries de canon sont confectionnées avec une si grande perfection qu'on les prendrait pour des ouvrages anglais. Des obusiers, des mortiers, des modèles de camps, des inventions curieuses, entre autres celle d'un sabre qui s'adapte au fusil comme une bayonnette, appellent l'attention. On y remarque aussi beaucoup d'études de fortifications, semblables à celles de la galerie des plans en reliefs de l'hôtel des Invalides, un plan de Cadix, sur une très grande échelle, un de Gibraltar, enfin le plan du palais du roi à Madrid, qui dans son entier aurait occupé une partie de la ville. Il est en bois et d'une magnifique exécution.

JUGEMENT DES ESPAGNOLS SUR NAPOLÉON

Malgré la guerre injuste et impolitique que Napoléon fit à l'Espagne, ses habitants le regardent encore comme un héros et comme le plus grand homme du siècle. Là, tout ce qui a été militaire, pendant ces terribles combats, a incessamment son nom à la bouche, et cet enthousiasme s'explique par l'immense

relief qu'il a donné à la résistance du peuple. L'éclat que ses guerres ont jeté est aujourd'hui tombé dans le domaine public de l'Europe, et chaque nation en revendique sa part.

Jamais pays ne fut plus puissant, jamais souverain n'eut à sa disposition plus de ressources que la France et Napoléon. Ce qui étonne les Espagnols, c'est la fortune d'un conquérant qui s'élance des bancs de l'école militaire pour prendre les rênes d'un vaste empire ; c'est l'habileté qui les conserve pendant dix ans ; c'est l'homme qui remplit à la fois le monde de terreur et d'admiration, et qui l'inonde de gloire. Sur un peuple apathique et dépourvu d'industrie, l'activité et le génie de Napoléon devaient produire l'effet d'un miracle. Pour lui, il devint véritablement l'homme du destin.

En pareil cas, le jugement d'un ennemi, n'est-ce pas l'impartialité même ?

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

A l'exception de leur inimitable Don Quichotte, les Espagnols n'ont pas de littérature, et après Cervantes, Calderon et Lope de Vega, loin de s'enrichir, la leur s'est appauvrie. Leur littérature a été comme leur politique, elle est demeurée stationnaire. Sous ce double rapport, depuis un siècle bientôt, l'Espagne n'a rien produit de grand, non seulement dans les lettres, mais dans les arts, mais dans ses armées. Quelques hommes qui se sont révélés dans la guerre de l'Indépendance, l'héroïque résistance de Saragosse, c'est à quoi se réduit la vie de cette nation depuis 120 ans. Il faut remonter aux tems du Cid et de Gonzalve, aux tems de Charles-Quint et de Philippe II pour la retrouver glorieuse et rivale des autres nations.

COMBATS DE TAUREAUX

On connaît la passion des Espagnols pour les combats de taureaux. Ils sont pour eux ce qu'étaient jadis ceux des gladiateurs

pour les Romains. Le goût du sang, la soif des émotions, la vue d'un drame qui se dénoue souvent par la mort de quelques hommes, tout cela s'est perpétué en Espagne, et la scène, et les acteurs n'ont fait que changer de place. Le spectacle a quelque chose de plus cruel à Madrid et dans les autres villes qu'à Rome. Dans l'antiquité, les esclaves seuls fournissaient la carrière ; en Espagne, elle est livrée à des hommes du peuple, à de simples amateurs, caste à part, à la vérité, mais caste choisie, fêtée et magnifiquement rémunérée. Les proportions du cirque de Madrid sont belles et vastes, et il peut contenir à peu près vingt-cinq mille personnes. Quand il est entièrement rempli, la recette s'élève à quarante mille francs. On l'a construit à la sortie de la ville, à la gauche de la porte d'Alcala. La tribune du roi est placée au milieu; les jours de grande fête, elle est ornée de draperies bordées de franges d'or. Celle du corrégidor est à côté, et à leur droite et à leur gauche sont distribués les plus grands personnages. Toutes les loges qui les suivent et qui couronnent les quinze ou vingt gradins circulaires, sont tapissées d'écharpes bleues, rouges et blanches dont l'effet est d'une si grande élégance.

Les adversaires sont :

D'un côté, les cavaliers ou *picadores*, dont l'arme est la lance ; les *banderilleros*, porteurs de flèches ou à crochets ou avec artifices ; et les *matadores*, avec une espèce de javeline droite et acérée.

De l'autre, les taureaux.

Plusieurs Espagnols parcourent l'enceinte, agitent devant l'animal des écharpes de couleurs tranchées dans le but d'exciter sa fureur, et de tems en tems le peuple l'anime par des sifflements et des cris.

D'ordinaire, le spectacle se divise en deux actes qui partagent la journée. Le premier s'étend de 10 heures du matin jusqu'à 2 ; le second va jusqu'à la fin du jour, ou jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul taureau debout. De 2 à 3 heures on se repose, on cause, on discute sur les incidents les plus remarquables, on dîne, on boit; mais nul ne quitte la place.

Les victimes *certaines*, les taureaux, sont au nombre de sept le matin et de 7 le soir.

Les victimes *incertaines* sont les hommes et les chevaux.

Quand les quatorze taureaux ont disparu, le peuple, dont l'avidité ne se dément pas un seul instant, en demande quelquefois un quinzième, et rarement on le lui refuse.

Un épisode hideux, c'est la vue des chevaux mortellement blessés courant encore dans la lice et l'arrosant de leur sang; nobles animaux opposés là sans défense à l'aveugle fureur de leur ennemi.

Dès que le roi est arrivé, tous les combattants réunis et vêtus d'un ancien costume espagnol étincelant d'or et d'argent, le réseau de soie andalou sur la tête, les jambes chaussées de bas de soie blancs, le corps drapé de riches écharpes de toutes couleurs, viennent fléchir le genou devant lui et demander le signal. Aussitôt un taureau s'élance, l'œil hagard et fier, dans cette enceinte à laquelle il ne peut échapper. Il bondit, frappe la terre du pied et la fait voler autour de lui. Aux premières attaques des picadores, sa fureur s'augmente; il va, vient, court, menace sans cesse. Ses forces commencent-elles à diminuer? Les banderilleros l'aiguillonnent avec leurs flèches, et ce n'est qu'au dernier instant que le matador de service vient se poser devant lui. Il n'a plus alors que quelques minutes à vivre. Le matador, sa javeline d'une main, un voile de pourpre de l'autre, le provoque, et pour qu'il puisse le tuer d'un seul coup, il faut que le taureau se précipite sur ce voile. Lorsque le succès est immédiat, les applaudissements du peuple vont jusqu'à la frénésie, et un général victorieux n'obtiendrait pas la même ovation que le matador. Si le contraire arrive, si le taureau résiste, ou si, harassé de fatigue, il ne se précipite pas de manière à faciliter sa mort, le peuple demande des chiens, autre lutte non moins terrible, mais la différence du moyen ne retarde pas la dernière heure du taureau. Il n'y a pas à dire: il faut qu'il expire.

La première fois que j'assistai à ce combat, le duc d'Angoulême

le présidait. On avait eu l'ingénieuse idée, au moment de son entrée, de laisser échapper en signe d'union une vingtaine de colombes, qui volèrent jusqu'à lui. Symboles d'innocence et de candeur, combien vous étiez déplacés dans cette sanglante mêlée ! De tems en tems, quelques dames jetèrent des proclamations au peuple qui se les arracha.

Les picadores, qui sont peut-être les plus exposés, ont le corps et les jambes fortement rembourrés et ils ont le soin de se tenir très près des barrières, afin de pouvoir se soustraire plus vite à la rage du taureau.

L'agilité des banderilleros et des matadores égale celle de nos meilleurs danseurs. Mais ce sont, en général, des gens de sac et de corde, capables de tout et familiarisés avec le crime. On leur a donné le monopole de ces combats, et chacune des principales villes de l'Espagne les réclame impatiemment à son tour. En Andalousie, dans la province de Salamanque, en Navarre, à Séville, à Cadix, à Pampelune, ces fêtes sont célébrées avec plus d'éclat encore qu'à Madrid, et bienheureuses les cités qui peuvent en jouir deux fois par an ! Partout ailleurs qu'à Madrid, les taureaux sont plus féroces et plus indomptés, circonstance qui double l'attrait du drame. En Navarre, et dans la province de Salamanque, les taureaux n'ont jamais mis le pied dans une étable. Élevés à l'état sauvage et chassés par les pâtres qui les gardent au moyen de frondes, on ne peut les faire voyager qu'en les mêlant avec des bœufs qu'ils suivent. La veille des combats, le tambour apprend aux habitants de chaque ville que les taureaux la traverseront à telle heure, et tout le monde a soin de se tenir chez soi et de fermer ses portes.

On ménage dans chaque cirque quatre portes d'entrée, une pour les combattants, une pour les taureaux, une autre pour l'élégant attelage des mules qui viennent au galop enlever les morts et enfin une quatrième pour les chevaux des picadores. Au-dessus des écuries où les taureaux sont d'abord renfermés, on dispose des fenêtres grillées à travers lesquelles on les pique continuellement pour les exciter davantage.

Tous les efforts des réformateurs pour déraciner le goût de ces jeux barbares ont échoué. Leur grandeur et leur caractère imposant, le prix énorme auquel ils reviennent, l'affluence de monde qu'ils permettent d'agglomérer dans le même lieu, leur antiquité, le défaut de civilisation des masses, sont autant de motifs qui concourent à en entretenir le prestige, et il est loin de s'affaiblir. L'enivrement qu'il fait naître dans les populations est tel que l'homme du peuple en Espagne vendrait jusqu'à sa paillasse plutôt que de ne pas en prendre sa part. Un Espagnol disait froidement que les danses de cordes des Italiens tuaient plus d'hommes que les combats de taureaux ; cette phrase peint mieux les mœurs d'une nation que des volumes entiers. Une croix de fer est placée au-dessus du cirque ! Du mysticisme partout, de la vraie religion nulle part.

Dans un des entr'actes de la fête, on lança un ballon qui plana longtemps au-dessus des spectateurs ; on l'avait rempli de nouvelles de la guerre que le hasard aurait pu diriger sur Séville.

Parmi les matadores qui passèrent sous mes yeux, on me montra le plus âgé, dont l'adresse avait traversé les périls de plus de cent combats. Depuis 30 jusqu'à 40 ans, son habileté et son courage s'étaient si bien établis qu'il n'avait pas même besoin de déranger ses pieds pour triompher du taureau ; il lui donnait la mort sur place ; il savait l'attirer à lui, et jamais il ne l'avait manqué. Sa présence seule provoquait des cris d'admiration. Il avait alors plus de 65 ans et présidait encore à ces fêtes.

En France, un jour change les mœurs.

En Espagne, les siècles ne suffiraient pas.

NOVILLOS

1er COMBAT

Le Corregidor, à l'occasion de la Saint-Louis, avait ordonné cette fête : elle eut lieu dans le grand cirque d'Alcala.

On choisit les novillos parmi les plus jeunes taureaux ; on leur

garnit les cornes de tampons et ensuite on les livre pour ainsi dire au public qui descend en foule dans l'arène, toute espèce de danger ayant disparu.

Mais ce jour-là, pour que la fête fût complète, elle commença par la mort de deux taureaux ordinaires. On ne tue jamais les novillos.

2e COMBAT

La place affectée aux combats de taureaux à Madrid, à Séville, à Grenade, à Barcelone est, pour les Espagnols, ce que les grands théâtres sont à Paris. On pourrait presque dire que pour ceux-là, c'est un besoin continuel de voir couler le sang. On est toujours sûr que l'affluence est telle qu'il ne reste jamais une case vuide. Un loup qui devait lutter avec un chien avait doublé la curiosité ; mais soit que le premier ne fût pas assez affamé, soit que le chien lui-même n'eût pas été assez excité, ils marchèrent tous deux en sens contraire et mirent un grand soin à s'éviter. L'attente des spectateurs étant frustrée, plusieurs sautèrent dans l'arène et faillirent assommer le pauvre loup à coups de bâtons. On le remit dans sa cage à moitié mort et on se sépara là-dessus.

UN USAGE RELIGIEUX A MADRID

Quand un prêtre est appelé à administrer le Saint-Sacrement, il va ordinairement à pied, avec cette différence qu'en France il est porté caché et en Espagne découvert. Il est d'usage que dans cette circonstance le prêtre s'empare de la première voiture qu'il trouve sur son chemin, fût-ce même de celle du souverain qui suit alors à pied, confondu dans la foule. Grands de la terre, monarques puissants, humiliez-vous devant le roi des rois ! En espagnol, Su Majestad (Sa Majesté) correspond à notre Saint-Sacrement.

POLICE

Le mot et la chose semblent être également inconnus en Espagne ; si la beauté des routes, si la propreté des villes frappent les regards, le mérite en revient uniquement à la sécheresse du climat. Mais dans les monuments, mais dans les lieux publics, mais dans les auberges, c'est le contraire. Il n'est pas rare de trouver dans les rues des villes d'Espagne, des chiens, des chats, des chevaux même, morts depuis longtems et qu'on n'enlève que quand ils tombent en putréfaction. Qu'on interroge l'histoire du pays, et on se convaincra que c'est au défaut de précautions hygiéniques et de bons règlements de police que les Espagnols ont dû presque toutes les épidémies dont ils ont été affligés.

JARDIN BOTANIQUE

Situé à la naissance de la belle promenade du Prado et près de la porte d'Atocha, ce jardin contient un très grand nombre de plantes médicinales, étiquetées et rangées par ordre et par classe. Il n'excède pas la grandeur d'un jardin ordinaire et n'a que quelques arpents. Sa tenue ressemble assez à celle des autres jardins publics de l'Espagne. Il a cependant de belles allées avec des rampes en fer, mais il est bien loin, sous le rapport de la richesse et de la rareté des plantes, de notre magnifique établissement de Paris.

DE LA BIGARRURE DES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES

Dans les pays où la religion est poussée jusqu'à l'exaltation, où elle est l'affaire dominante de la vie, en Italie et en Espagne, les cérémonies religieuses offrent un mélange perpétuel de désordre et de magnificence, de profane et de sacré. Jamais un office, jamais une procession ne sont exempts de ces tristes contrastes. On y trouve même presque toujours de ces déguisements

qui appartiennent plus au paganisme qu'au catholicisme. Ce n'est point là la pompe brillante et digne qu'on imprime à la célébration du culte dans nos contrées.

QUELQUES OBSERVATIONS ET COUTUMES

Les habitants de Madrid sont casaniers et n'en dépassent l'enceinte que pour quelques promenades dans les jardins qui entourent la ville. Rarement ils portent leurs excursions un peu plus loin, et on peut dire d'eux, bien plus encore que de beaucoup de Français de nos provinces, qu'ils ne perdent presque jamais leur clocher de vue.

Des notaires et des barbiers, des cafés et des confiseurs, des éventaillistes et des armuriers ; entre les uns et les autres peu d'autres marchands, tout cela mêlé de couvents, de chapelles, d'églises sans fin, voilà ce qui garnit les rues de la ville.

A Madrid comme à Londres, et de 10 heures du soir à 4 heures du matin, des hommes parcourent la ville pour y crier les heures de la nuit. Les Serenos d'Espagne sont les Watchmen d'Angleterre.

Il existait autrefois à Madrid un point d'honneur bien singulier : il consistait à disputer constamment la droite à tous les passants sur les dalles qui bordent les rues. Dans un tems où tout le monde portait l'épée, une aussi malencontreuse habitude engendrait autant de querelles qu'il y avait de minutes dans la journée. Ces scènes sanglantes ont depuis longtemps cessé, mais elles étaient encore communes à l'époque de la première entrée des Français en Espagne.

A Madrid, il y a trois repas, le déjeuner à 9 heures du matin, le dîner à 2 heures 1/2 de l'après-midi, et le souper à 10 heures du soir.

C'est de 3 à 6 heures, pendant la plus grande chaleur du jour, que se fait ordinairemenr la sieste ; mais déjà cet usage n'est plus aussi général. Ce serait toutefois une erreur grave de conclure

de cette amélioration que les Espagnols ont remplacé la sieste par le travail. Tant que le soleil dure, au contraire, on ne rencontre dehors, dit le proverbe, que des chiens et des Français. Si ce n'est point du sommeil, c'est encore du repos, et chacun attend chez soi que la fraîcheur soit revenue pour reprendre le cours de ses affaires. La veille de la Saint-Pierre et de la Saint-Jean, les rues de la ville et le Prado se remplissent de monde ; puis le jour de ces deux fêtes, on mange, on boit, on chante, et ce bruit dure toute la nuit.

DE LA VIE ANIMALE A MADRID

Le mouton et le veau, telle est la base de la nourriture. D'excellent gibier de toute espèce, du vin de Navarre pour ordinaire, du vin de Valdepeñas pour entremets, des vins de Rota, de Xérez, de Malaga, d'Alicante, etc... etc... pour dessert, voilà de quoi se garnit la table d'un riche Espagnol. Le peuple y est d'une sobriété à toute épreuve, et les vins de liqueur ne sont pas pour lui.

La saison des fruits en Espagne vient beaucoup plus vite qu'en France ; c'est un des effets de la chaleur du climat. Longtemps avant le 24 mai 1823, jour de l'entrée de l'armée française à Madrid, on y criait dans les rues des abricots et des fraises qu'on ne mange à Paris que quand on les a fait venir en serres chaudes. Les oranges sont exquises, et il faut que le pays en produise une bien grande quantité, pour suffire à la consommation prodigieuse qu'on en fait. Les limonades aussi y sont délicieuses et les Espagnols les boivent comme de l'eau. Partout, jusque dans les moindres villages, on en trouve d'excellentes, et leur usage n'est dangereux que pour les étrangers.

DES PLAISIRS DE MADRID

Quelques heures passées dans les rues à « tomar el sol », une promenade au Prado, une visite au café pour y prendre des glaces, quelques réunions intimes et de tous les jours, mais avant

tout les combats de taureaux, voilà les plaisirs de Madrid. Les bals, les concerts, les raouts y sont beaucoup plus rares qu'à Paris et on y vit beaucoup plus en famille.

DES GRANDES FORTUNES

L'inégalité des fortunes, bien plus réelle en Espagne qu'ailleurs, est peut-être une des raisons qui contribuent le plus à entretenir dans le peuple les sentiments monarchiques. L'Espagne compte des fortunes qu'on pourrait vraiment appeler royales.

Les premières sont celles :

du duc de Médina Coeli,
du duc de l'Infantado,
du duc d'Albe, de Berwick et de Liria,
du marquis de Villa-Franca,
du duc de San Fernando,
du comte d'Oñate, etc., etc., etc.

Le duc de Médina Coeli a 8 millions de revenu ; ses biens, disséminés sur une grande partie du sol, lui donnent sur ses nombreux vassaux et partout ailleurs une influence immense. Il a 500 domestiques. C'est dans le nombre des valets que les grands seigneurs font consister leur magnificence. Le duc de Médina Coeli est 11 fois duc, 65 fois marquis, 295 fois comte, 309 fois vicomte, 520 fois baron, 1190 fois chevalier et 3 ou 4 mille fois seigneur. Les notaires de l'Espagne ont chacun plusieurs exemplaires imprimés de ses titres, suivis de quelques pages en blanc et destinés à recevoir les transactions passées en son nom.

Il en est de même des autres fortunes que nous avons citées, bien que leurs proportions soient moins gigantesques. De ces patrimoines immenses, on saute tout à coup à ceux de 15 à 20 mille livres de rente qui sont encore assez rares, et enfin à la gêne et à la misère qui est presque l'état général du pays.

Habitué à contempler le luxe des grands seigneurs, à les con-

sidérer comme des idoles, il n'est pas étonnant que le peuple ait pour eux comme pour son roi, un respect que vingt révolutions peut-être ne parviendraient pas à altérer.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ESPAGNE

L'Espagne a-t-elle plus perdu que gagné à la conquête du nouveau monde, à la découverte du Mexique, du Pérou, à la possession de ses colonies ? Cette question ne peut se résoudre que par l'affirmative. Oui, l'Espagne y a plus perdu que gagné. Sûrs de trouver au loin des trésors, et près d'eux des terres qui suffisent à leurs premiers besoins, qui produisent, pour ainsi dire, sans semences, les Espagnols, placés dans ces conditions, sont devenus apathiques et paresseux, et leur dédain de tout commerce et de toute industrie a achevé l'œuvre. Et pourtant, doué du plus beau ciel et du plus riche climat de l'Europe, ce pays pouvait aller de pair avec l'Angleterre et la France !

Chaque pas qu'on y fait démontre qu'il est sous tous les rapports à trois siècles de toutes les puissances civilisées du globe et à une distance plus grande encore de l'Angleterre, de la France et des États-Unis. C'est partout de la barbarie, mais de la barbarie inerte et dont le réveil doit un jour ensanglanter le monde.

L'Espagne n'est qu'à l'aurore de sa révolution : quand les novateurs auront ébranlé chez elle l'édifice religieux dont les colonnes ont encore tant de solidité, le peuple reprendra sans doute son rang dans la civilisation ; ce ne sera toutefois qu'à travers les ravages de l'anarchie qu'il y pourra parvenir.

Dans la guerre de l'Indépendance, l'Espagne eut au moins le mérite de tout tenter pour sa liberté ; mais sans l'intervention de l'Angleterre et surtout sans la funeste campagne de 1812, Napoléon l'eût à jamais fait passer sous le joug de la France.

De tout cet éclat que lui avait donné la conquête de l'Amérique et que des héros tels que Fernand Cortez et Pizarre avaient porté si haut, il ne lui reste plus que des souvenirs. et à présent

toute son histoire peut se résumer dans ces mots : orgueil et misère.

La religion n'est pour les Espagnols que duplicité et hypocrisie ; elle est pour eux le moyen d'être débauchés, cruels et sanguinaires impunément. Quelque énorme que soit le crime, il s'efface devant deux mots de prière. Un Espagnol, dans le temple de Dieu, se frappe la poitrine avec la même main qui vient de se servir du poignard.

Les femmes y sont plus perverties que partout ailleurs et la pratique des choses saintes n'est que le manteau dont elles couvrent leurs désordres.

Les goûts barbares, en Espagne, semblent naître avec la vie ; dès l'âge de 5 ou 6 ans, un enfant trépigne de plaisir à l'idée d'assister à un combat de taureaux ; et quand le noble animal, après avoir fourni sa carrière, tombe sous le fer des matadors, l'enfant, même par des coups inutiles, tient à orgueil de prendre place parmi ses bourreaux.

DE L'ARMÉE

Le soldat espagnol est brave, tenace, patient, sobre jusqu'à la frugalité. Il supporte courageusement les revers et aucun obstacle ne le rebute. Bien commandé, il serait peut-être le premier soldat du monde. Malheureusement, les officiers sont détestables, et il serait plus difficile de solder une grande armée que de l'organiser en Espagne. Le goût des habitants pour la vie libre et errante, leur insouciance, l'absence de tout enthousiasme, sont autant d'obstacles à la création et à l'entretien d'une armée régulière. Don Quichotte, avec ses goûts vagabonds, est encore le type du caractère national ; il l'est surtout sous le double rapport de l'orgueil et de la forfanterie. Mais si les armées de l'Espagne ne peuvent être mises sur le même pied que celles du reste de l'Europe, les guérillas, en compensation, excellent à résister dans un pays fortement accidenté, coupé de vingt chaînes

de montagnes, et merveilleusement disposé pour ce genre de guerre. Là, on prend, quitte et reprend les armes du jour au lendemain : c'est la même mobilité que celle des Arabes de l'Afrique, ou des Cosaques de la Russie.

L'Espagne a des troupes ; elle n'a ni généraux, ni armée.

Une grande guerre avec une ou deux puissances du continent, serait peut-être la voie la plus efficace pour régénérer l'état militaire de l'Espagne. Le jour où un grand danger menacerait derechef ce pays, le favoritisme ferait place au vrai mérite, les officiers seraient nécessairement mieux choisis, un stimulant nouveau rendrait aux classes moyennes leur patriotisme et leur énergie. La prospérité des autres royaumes de l'Europe dépend de la continuation de la paix, des progrès du commerce et de l'industrie ; celle de l'Espagne, au contraire, nous en avons la conviction, dépend uniquement de la guerre, et c'est dans cette dure condition qu'elle doit chercher ou un grand changement ou sa ruine.

EL PARDO, CASA REAL.

En sortant de Madrid par la porte San Vicente, on passe devant le grand Palais et on laisse sur sa droite la Moncloa et la Florida, habitation et jardin qui appartiennent au roi. De Madrid au Pardo, on compte deux lieues que l'on parcourt au milieu de belles allées d'arbres sur la gauche du Manzanares. Ce ruisseau passe au Pardo et va de là dans la sierra del Manzanares qu'on a devant soi comme un immense rideau dès qu'on a quitté la ville. L'abondance des bois, de la verdure rend ce chemin délicieux. A une lieue, est la jolie fontaine de la reine. C'est au fond d'une belle vallée qu'est situé le château royal del Pardo, bâti par Philippe V et par Charles III. L'aspect en est triste, et il n'a pour jardins que des fossés. La cour principale, supportée par des colonnes, est dans le style de la cour ovale du château de Fontainebleau. Tous les appartements sont déco-

rés de belles tapisseries et les plafonds en sont ornés de peintures ; mais ils sont dégarnis de meubles et on en a ôté jusqu'aux glaces. Dans un oratoire du palais est une Conception de Francisco Bayeu d'une expression sublime.

C'est dans ce château aujourd'hui si désert que Ferdinand vint passer la première nuit de ses noces avec la reine actuelle. Que de malheurs avaient marqué leur vie depuis ces courts instants de félicité !

El Pardo est entouré de tous côtés de grands communs qui servent à loger la suite du roi dans ses voyages. Les écuries ont été brûlées dans la guerre de l'Indépendance, et il n'en reste plus que des ruines.

Sur la hauteur, il y a un couvent de franciscains.

CASA DEL PRINCIPE

En laissant à droite el Pardo, et à peu de distance, on trouve cette charmante maison précédée d'un joli parterre dessiné à la française. Là, les appartements, les plafonds, les tentures, les ornements sont d'un goût exquis, et dépassent en richesse et en élégance tout ce qu'on a pu admirer ailleurs. La Casa del Principe a été bâtie par Charles IV encore infant.

CASA DE ALAMEDA

Dans le sol le plus aride et le plus triste, un grand d'Espagne conçut un jour l'idée de bâtir une maison de campagne. Comme Louis XIV à Versailles, il voulut vaincre la nature : telle est l'origine de la Casa de Alameda, où il fallut tout créer, tout planter, tout faire ; puis, attendre que les années eussent passé dessus. Mais rien ne put décourager le fondateur, et aujourd'hui son œuvre est complète.

Dans cette charmante maison, on vole de surprise en surprise. Des grottes, des eaux vives, des bosquets, des hermitages,

des ponts, des kiosques, de l'ombre, des gazons, de la fraîcheur, du mouvement, de la vie, une belle Vénus sortant des eaux, c'est Alameda. Là, il semble que la nature ait voulu se dépêcher de regagner le temps perdu.

La façade du château, à l'exception des deux pavillons, se compose d'une colonnade à jour, du style le plus élégant. Elle est décorée de statues, surmontée de bustes, et, vue de la principale allée du parc, elle produit un effet délicieux. Une belle salle de bal en rotonde, plusieurs pavillons, un fort armé de canons, sont les principaux ornements du château. L'intérieur n'a rien de remarquable. Ferdinand VII y est venu le 11 juin 1814, et l'inscription qui relate cette auguste visite est placée au-dessus de la porte principale. Le duc d'Angoulême a été le voir le 20 juin 1823.

C'est à la duchesse d'Osuna (marquise de Benavente) qu'on doit la Casa de Alameda, aujourd'hui encore la seule habitation digne d'un grand seigneur et qui a dû coûter des sommes énormes, si l'on considère à la fois sa distance de Madrid et le peu de ressources qu'offrait la contrée où elle a été bâtie.

La Casa de Alameda est à six lieues de Madrid. Course avec MM. Baugé, de Barive, Borja et Joaquin Campusano.

DES ROUTES

Généralement les grandes routes sont magnifiques ; mais on le répète : c'est à l'aridité du sol, et à l'absence des pluies qu'il faut principalement attribuer leur bon état d'entretien. La grande route d'Irun à Madrid est la plus large et la mieux tenue de toutes ; c'est aussi celle qui a dû coûter le plus. Les ponts qu'il a fallu jeter sur de nombreux torrents, les rochers et les montagnes qu'il a fallu traverser, telles étaient les principales difficultés, et les ingénieurs espagnols les ont complètement vaincues.

DES VOYAGES

Quand on voyage en Espagne on est principalement frappé :

1° De la rareté des villages ;

2° De l'état si souvent inculte des terres dont on pourrait tirer le meilleur parti ;

3° De la politesse des paysans que l'on rencontre. On est presque toujours salué de leur part par un *Baya v. md. çon Dios*. Si l'on aperçoit un monument un peu considérable placé ou sur une hauteur ou dans le site le plus favorisé, on peut hardiment dire que c'est un couvent, quand bien même la flèche de son église ou de sa chapelle n'en décèlerait pas la présence.

VOITURES ET DILIGENCES

En Espagne, on ne connaît pour ainsi dire point ces moyens de communication si légers et si vites en Angleterre, si commodes en France. Il faut presque partout voyager à dos de mulets, montures assez rapides, mais horribles, surtout quand on les compare aux chevaux anglais. A Madrid, on ne trouve que très peu de voitures attelées avec des chevaux ; la plupart sont traînées par des mules d'une plus grande espèce que celles que l'on voit sur les routes, mais qui ne sont pas meilleures. Cependant, si ces attelages ont contre eux le désavantage de n'avoir aucune élégance, ils en ont peut-être plus de solidité. Les roues des voitures espagnoles sont beaucoup plus grandes que les nôtres, conséquemment plus roulantes, et les mulets sur le pavé glissant des rues ont le pied plus sûr que les chevaux.

DES AUBERGES

Cette partie de l'industrie publique, si importante pour les voyageurs, si digne de la sollicitude de l'autorité, qui, en Europe, reçoit de jour en jour de nouveaux perfectionnements, est certes

plus négligée encore en Espagne que toutes les autres. Là, aucun acte du gouvernement n'a eu pour but de faire cesser le scandale des repaires qu'on ose y nommer auberges. L'hôte de chacune d'elles peut avec un seul mot répondre à toutes les questions de ceux qui s'arrêtent chez lui : Qu'avez-vous ? Rien. Tel est le refrain en Andalousie comme en Catalogne, en Biscaye comme en Castille, dans toute l'Espagne enfin.

Malheur à l'étranger qu'un orage, la nuit, ou la faim force de franchir le seuil d'une auberge ! Quand, le lendemain, il compte son argent, quand il se rappelle le goût des détestables mets qu'on lui a servis, il a certes toute raison de maudire l'Espagne.

VOYAGE A TOLÈDE, 25 SEPTEMBRE 1823

Départ de Madrid à 2 heures de l'après-midi dans un coche espagnol qui contient ordinairement six personnes et est traîné par six mules. Nous faisons toute la route au pas. Nous n'étions que quatre, la femme d'un soldat espagnol retraité, un jeune garçon et un volontaire royaliste de Tolède. Le chemin est plus triste encore que celui d'Irun à Madrid. Ce ne sont que d'immenses plaines mal cultivées, sans arbres et sans eau. Nous soupons dans une affreuse auberge (4 lieues de Madrid). A Illescas qui en est à 6 lieues et forme la moitié du trajet, j'appris qu'il y avait un de nos régiments de cuirassiers, et en passant je descendis chez le colonel pour prendre un passeport que l'on m'assurait être exigé à Tolède. Cet officier me répondit qu'il ne pensait pas qu'il me fût nécessaire ; Tolède avait un commandant de place français.

LE TAGE

Première vue de ce beau fleuve qui arrose à la fois deux contrées, l'Espagne et le Portugal, et que tant de poètes ont chanté. Son lit est au bas des remparts de la ville de Tolède qu'il anime

et qu'il embellit. On l'aperçoit sur la gauche en entrant par le chemin de Madrid, où on le passe sur un beau pont. Il y en a deux à Tolède, celui de la porte San Martin et celui de la porte d'Alcantara.

TOLÈDE

Cette ville, si célèbre en Espagne par son antiquité, ses richesses, ses monuments et sa population, au lieu de 200.000 habitants qu'elle a eus autrefois, n'en compte plus aujourd'hui que 22.000. Elle est bâtie en amphithéâtre dans une position escarpée, et entourée de fortifications que les Français ont en partie détruites dans la dernière guerre, en même temps que plusieurs couvents et édifices publics ; ses rues sont désertes, étroites, mal pavées et elle n'a plus ni commerce ni industrie ; la propreté et la fraîcheur des maisons seules sont remarquables. Presque toutes ont au milieu une cour carrée, couverte d'une grande toile et disposée avec tant d'art qu'elle intercepte et l'air et le soleil ; c'est là que se tiennent ordinairement les habitants pendant la plus grande chaleur du jour. Ces cours sont pavées avec beaucoup de soin et répondent par leur propreté à celle de l'intérieur. De tous côtés, en se promenant à Tolède, on trouve des vestiges de la plus haute antiquité ; les Romains, les Goths, les Maures et les Espagnols y ont tour à tour laissé des traces de leur passage. On aperçoit, à quelque distance de la ville, les restes d'un vieux pont et d'un cirque bâtis par les Romains ; l'immense étendue de ce cirque est un véritable ouvrage de géant. Dans l'intérieur de la ville, on montre encore un vieux palais maure et un autre des rois goths.

Je parcours Tolède et ses monuments avec M. le colonel de Pontbriand qui en avait le commandement et s'y était établi avec son fils. Pendant mon séjour, il m'admit constamment à sa table, et je reçus de lui l'accueil le plus hospitalier.

La Plaza Mayor est un des plus anciens monuments de l'Es-

pagne. Un des côtés a été bâti par les Maures et porte l'empreinte de leur architecture. Tolède compte aussi beaucoup d'établissements utiles :

1° L'hôpital de la ville avec une belle église ;

2° Celui des fous qui est magnifique ;

3° Hors des murs et sur les bords du Tage, une fabrique d'armes blanches, d'une excellente trempe, mais qui n'a plus aujourd'hui qu'un très petit nombre d'ouvriers ;

4° Un hôpital de vénériens où les malades sont reçus de toutes les parties de l'Espagne, dû à l'un des archevêques de Tolède et fondé quelque temps après la découverte de l'Amérique ;

5° Une maison destinée à l'éducation de jeunes filles nobles que leurs familles n'ont pas le moyen d'élever. Par la beauté de ses bâtiments, la grandeur de ses revenus, cette institution est tout à fait royale. Sa fondation est due à l'un des archevêques de Tolède, dont le tombeau se voit au milieu de l'église. Le roi d'Espagne est le protecteur de cette maison où soixante jeunes filles sont placées et entretenues. Elles y restent, ou pendant toute leur vie, ou jusqu'à ce qu'elles se marient, et n'appartiennent à aucun ordre religieux. Sur trois vacances, le Roi en a deux à sa nomination, et l'archevêque a la troisième. La directrice n'exerce ses fonctions que pendant trois ans. La liberté dont les élèves jouissent dans l'intérieur est poussée à un point vraiment extraordinaire. Tous les soirs, dans la principale cour de la maison, des hommes, des jeunes gens, pour peu qu'ils soient connus de la supérieure, viennent se promener dans les galeries, et là chacun d'eux peut causer seul avec une des pensionnaires pendant des heures entières. De cet extrême laisser-aller, naissent de tems en tems des événements qu'il est facile de prévoir, et, en général, il n'y a guères que celles que la nature a peu favorisées qui ne se marient pas. Un mois avant que je ne vinsse à Tolède, la brigade de cuirassiers du général Dukermont avait séjourné dans cette ville : les officiers avaient été admis tous les jours, et, depuis

lors, leur présence avait laissé des traces profondes. Plusieurs des pensionnaires étaient tristes et rêveuses, et l'on voyait de tems en tems couler des pleurs.

Nous visitâmes toute la maison avec le colonel de Pontbriand, et nous ne fûmes pas moins émerveillés de son ensemble que de ses détails. Chacune des chambres des jeunes filles est un modèle d'ordre, de propreté et de simplicité. De la chapelle qui est riche, les plus jeunes pensionnaires nous conduisirent en riant au caveau où elles sont enterrées. A cet âge heureux on ne croit pas à la mort. Dans le salon de musique, l'une d'elles chanta avec goût les trois romances françaises : *Je ne sais ce que je veux*, *Dormez donc, mes chères amours*, et *Paris et le village*, que le général Dukermont et le jeune Victor Delalot, son aide-de-camp leur avaient apprises. C'est ainsi que nos compatriotes marquent partout leur passage.

La señorita Matilde, aimable, vive et jolie comme les amours, causa avec moi toute la soirée et m'engagea vivement à la revoir. Nous y retournâmes le lendemain, et cette fois, l'inévitable Rossini nous y attendait escorté de *Di tanti palpiti* et de *Di piacer*, etc., etc., etc. Matilde me donna une lettre pour sa famille qui habite Madrid.

Tolède compte 26 églises publiques, 40 couvents, et chaque couvent a la sienne. Ainsi une ville de 22.000 âmes de population renferme plus du double des églises de Paris ! Plusieurs sont digne d'attention et richement décorées. Celle du couvent de San Francisco porte encore à l'extérieur les chaînes que les Maures attachaient aux chrétiens. Le luxe en Espagne, on doit le dire, s'est tout entier réfugié dans les églises.

CATHÉDRALE

Bâti d'abord par les Goths, converti en mosquée par les Maures, et rebâti ensuite par le roi saint Ferdinand dans son premier style, ce temple est un des plus beaux monuments

gothiques du monde. Beaucoup plus grand que Notre-Dame de Paris, avec toutes ses dépendances, il a plus d'un quart de lieue de circuit. La tour principale ressemble à celle de l'église de Rouen et elle est d'une élévation prodigieuse ; deux façades latérales, par le nombre, le détail et la diversité de leurs ornements, rappellent l'abbaye de Westminster, qu'elles surpassent toutefois sous le rapport de la hardiesse de leur construction.

La vue de l'intérieur de cette église me causa une surprise mêlée d'admiration et d'étonnement. Nulle part on ne trouve réunis plus de tableaux, de statues, de sculptures, de dorures et de richesses. Leur description demanderait un volume entier. Deux chœurs ont été construits dans l'intérieur. Les stalles de celui des chanoines sont en bois d'un fini précieux, et le chœur principal possède les tombeaux des quatre rois de Castille (viejos reyes) et le tombeau du cardinal de Mendoza, l'un des premiers prélats de Tolède. Le sanctuaire, au milieu duquel est placé le tabernacle; est entouré de sculptures en bois doré qui représentent des sujets de l'histoire sainte. Un escalier en marbre mène au tabernacle. L'extérieur de ces deux chœurs n'est pas moins remarquable que l'intérieur, et il est décoré de sculptures en marbre. A travers toute cette magnificence, il y a sans doute du mauvais goût ; mais la haute antiquité de l'Église, le caractère de grandeur empreint dans toutes ses parties, les noms des donateurs dont plusieurs ont été de puissants souverains, tout concourt à lui donner une des premières places parmi celles du catholicisme.

La cathédrale de Tolède compte une infinité de chapelles, dont la plupart formeraient autant de belles églises ; un grand nombre de prélats y ont leurs tombeaux. Il faut surtout citer celles des premiers chrétiens, ou des maures convertis, et où on a conservé le rite muzarabe et celle de saint Pierre. La plus riche de toutes est la chapelle de la Vierge, patronne de Tolède ; elle est revêtue de haut en bas des marbres les plus rares et jusqu'au dôme, qui est d'une grande élévation, tout est en marbre. L'au-

tel de la Vierge et le trône sur lequel elle siège sont d'argent massif et pèsent 12 quintaux.

Dans la sacristie on a rassemblé les portraits de tous les archevêques de Tolède, au nombre de 92, non compris celui du dernier, le cardinal de Bourbon. C'est en peinture l'histoire des prélats de cette cathédrale. Le plafond de la sacristie a été décoré par Luc Jordans. A l'entrée de la chapelle de la Vierge se trouve le tombeau du cardinal Portocarrero avec cette modeste inscription :

Hic jacet pulvis, cinis et nihil.

La mantilla et la capa de la Vierge valent seules plusieurs millions ; l'une est garnie de diamants et de pierres précieuses, et l'autre, qui est en or, est ornée de milliers de perles. La couronne et les bracelets sont d'or massif, incrusté de rubis et d'émeraudes. Un des bracelets pèse 5 livres 1/2. C'est dans l'octave de l'Assomption que la Vierge se pare de toutes ces richesses. L'ostensoir dans lequel est placé le Saint Sacrement est moitié or, moitié argent massif et semé de diamants et de pierres précieuses. Il a été fait avec le premier or rapporté du Pérou, et le travail surpasse encore la matière. Il a 12 pieds 1/2 de hauteur et représente le clocher principal de la cathédrale : son poids est de plusieurs quintaux. Dans les fêtes du Saint Sacrement il est porté sur un char. C'est sans contredit le morceau d'orfèvrerie le plus colossal qui soit au monde. Une foule de croix, de vases sacrés, de statues de saints, parmi lesquels on distingue les quatre parties du monde sont aussi d'or et d'argent massifs.

Le trésor de l'église est évalué à plus de 100 millions, capital énorme qui s'explique par l'ancienneté de l'église, par les présents royaux qu'elle a constamment recueillis, par les propriétés que le chapitre possède dans toute l'Espagne et enfin par l'immense fortune du prélat qui en est l'archevêque, et qui compte près de 3 millions de revenu. Ce trésor, pendant la guerre de l'Indépendance, avait été transporté à Cadix.

Les vitraux de l'église sont décorés de peintures du plus beau coloris.

Nous visitâmes le reliquaire (el ochavo), sorte de chapelle dans laquelle sont rangées avec symétrie une multitude de reliques de saints. On y conserve :

Trois morceaux de la vraie croix ;

Une pierre du tombeau de Jésus-Christ ;

Une relique de saint Louis ;

Quelques gouttes de lait et des cheveux de la Vierge ;

Enfin la pierre sur laquelle elle posa ses pieds, quand elle passa la chasuble à saint Ildefonse. A côté, et environnée d'une grille, se voit une autre pierre qu'on a mise en contact avec la première et qu'on a livrée à l'adoration des fidèles. Je m'empressai de lui payer le tribut de ma piété.

Les portes de la cathédrale sont d'une force et d'une solidité telles qu'il est à craindre qu'elles ne fassent mentir Horace quand il a dit : *exegi monumentum aere perennius*. Sur une des portes latérales est un saint Christophe peint à fresque et de grandeur colossale.

La bibliothèque ne contient que des livres de piété. On ne finirait pas, nous le répétons, si on voulait tout décrire, tout énumérer. Nous nous bornerons à dire que Saint-Pierre de Rome et la cathédrale de Tolède, sont les deux plus beaux et les deux plus vastes monuments religieux de l'Europe.

VOYAGE DE TOLÈDE A ARANJUEZ

En quittant Tolède, on trouve dans la campagne les cigarrales ou casas de campo (maisons de campagne), des habitants de la ville. C'est là qu'ils viennent respirer le frais pendant les grandes chaleurs. Chaque maison, y compris un jardin presque toujours assez mal tenu, ne contient pas plus d'un huitième d'arpent. Pendant la route, on a le Tage à sa gauche et on le perd et le retrouve d'un moment à l'autre. Jusqu'à une lieue et demie

d'Aranjuez, la sécheresse et l'aridité continuent et le fleuve seul en tempère un peu l'uniformité ; ses bords semés d'arbres forment au milieu de ces vastes plaines des oasis qu'une culture mieux entendue pourrait convertir en forêts.

Avant d'entrer dans les bois d'Aranjuez, on laisse à droite le village d'Ocaña, célèbre par la victoire que les Français, pendant la guerre de l'Indépendance, remportèrent sur les Espagnols et les Anglais réunis, et où ils leur firent 12.000 prisonniers.

ARANJUEZ

Quand, dès ses premières années, on a pu parcourir les monuments auxquels la foule vient incessamment payer son tribut d'éloges, on reste volontiers sur ce qu'on a vu ; on imagine difficilement qu'on peut voir ou mieux, ou au moins aussi bien, et de bonne heure on se forme des idées véritablement exclusives. On peut généraliser cette pensée et dire que jeune, on devient bien vite comme le vieillard d'Horace, *laudator temporis acti*. Élevé sous le régime de Napoléon, habitué à répéter avec enthousiasme ses refrains de gloire, à exalter comme lui la valeur de ses soldats, cette garde impériale, si digne d'ailleurs de son immortelle réputation, me semblait ne pouvoir être jamais égalée, et je trouvais un certain plaisir à croire que les successeurs des héros de cette grande époque n'atteindraient jamais la renommée de leurs devanciers. Depuis, cependant, la garde royale citée à Paris pour sa discipline et sa belle tenue, a donné en Espagne l'exemple de toutes les vertus militaires et s'est brillamment placée près de la garde impériale. Il en a été de même de tout : après Racine, nous avons eu Voltaire ; après Raphaël, Girodet ; après Bossuet, Montesquieu ; après Louis XIV et Turenne, Napoléon ; c'est ainsi que, malgré nous, et insensiblement, les faits qui se révèlent nous forcent à changer de sentiments, à rendre justice aux hommes et aux tems et à nous glorifier également des uns et des autres. De cette courte digres-

sion, je reviens à Aranjuez : je connaissais Versailles, les Trianons, Fontainebleau, Morfontaine, etc., etc., etc., et aucune autre ne me paraissait pouvoir rivaliser avec ses magnifiques habitations. Aranjuez ne m'étonna pas comme Versailles, mais il me plut davantage ; là, point de ces immenses bassins d'eau captive, de ces marbres, de ces bronzes, de ces allées, de ces statues, mais de belles pelouses de gazon, de l'ombrage, des milliers d'îles formées par le Tage, des ruisseaux d'eaux vives, une sève plus robuste, plus animée, plus sauvage même.

Rien de charmant comme de s'égarer dans ces bosquets, où chaque arbre masque une cascade et bientôt après laisse à découvert un point de vue que la nature seule a ménagé. L'étendue du parc est immense, et loin d'y ressentir l'inconvénient du voisinage bruyant des cours, on y jouit presque de la solitude, du calme d'une thébaïde.

Aranjuez contient plusieurs jardins, et entre autres le Cortijo, où les rois d'Espagne ont fait planter les plus beaux arbres productifs de l'Andalousie et du royaume de Valence : la beauté de leurs fruits atteste la fertilité du sol.

Le haras est à une lieue du château, il compte aujourd'hui beaucoup moins de chevaux qu'autrefois, et leur belle race a beaucoup dégénéré. Près du palais est une belle chute d'eau qu'on découvre en passant le second pont du Tage qui traverse la route de Madrid. A la droite et à la gauche de ce pont on a placé les chantiers de construction de la petite marine royale et celui de l'embarcation. C'est là que le roi se donne le spectacle de combats sur mer. Tous ces plaisirs ont cessé et on n'en aperçoit plus à présent que les ruines.

Tour à tour libres et captifs, les cerfs, les biches et les daims qui peuplent les bois d'Aranjuez au printems, retournent après cette saison à Madrid où ils font l'ornement de la ménagerie située en face du palais du roi.

Malgré l'époque avancée à laquelle je visitai Aranjuez, la verdure et les arbres y étaient magnifiques. Que devait donc être

cette nature parée des charmes du mois de mai ? Le village d'Aranjuez est aussi régulier que bien bâti ; les rues en sont larges et belles, mais les maisons sont trop basses pour la chaleur, et peut-être aussi que la largeur des rues contribue aux maladies qui y règnent pendant juillet et août.

Aranjuez est malsain pendant ces deux mois et la cour n'y vient jamais qu'au printemps.

Les bois s'étendent à une lieue et demie du château sur le chemin de Tolède et on arrive de cette dernière ville directement par une allée droite et régulière qui sert de promenade ordinaire au roi.

CHATEAU D'ARANJUEZ

Quoique beaucoup moins considérable que celui de Fontainebleau, le château d'Aranjuez le rappelle. Le style en est pur et élégant. Le pavillon de la façade, d'abord bâti par Charles-Quint, a ensuite été reconstruit par Ferdinand VI et Charles III qui y ont ajouté chacun une aile.

Sur celle de gauche on lit :

Ferdinand VI
adjecit, anno 1778.

et sur celle de droite :

Carolus III
adjecit, anno 1775.

Pendant que le petit-fils de saint Louis prêtait son noble appui à son frère le roi d'Espagne, les habitations de ce monarque étaient comme abandonnées et semblaient partager la mauvaise fortune de leur maître. Les cours du château d'Aranjuez étaient remplies d'herbes, et on eût dit que durant la captivité de Ferdinand, on aurait regardé comme un sacrilège de leur rendre l'air de fête qu'elles avaient pendant les jours, hélas ! si courts du règne de ce prince infortuné.

La sculpture et la dorure qui d'ordinaire ne révèlent que trop le faste des souverains, y sont distribuées sans profusion; quelques sujets traités par Rubens, un beau cabinet de porcelaine de Chine, quelques jolis tableaux de genre, c'est tout ce qui arrête l'attention.

De l'une des croisées principales de la façade du côté de Madrid, on découvre à gauche le Tage avec les beaux arbres qui bordent ses rives, et l'œil plonge sur une plaine de verdure, dont il ne peut mesurer l'étendue ; à droite est le rideau de montagnes qui marque la limite de la vallée et des plaines arides de la Castille. D'un côté, c'est une nature triste, aride, dépouillée ; de l'autre c'est la fraîcheur, c'est la vie. Des fenêtres du palais, le roi peut prendre le plaisir de la pêche ; car le Tage en passe si près qu'il en baigne le pied.

La chapelle est comme le château, elle est simple et de bon goût, et deux seuls tableaux, quelques marbres précieux, en composent tout l'ornement.

LA CASA DEL LABRADOR

Charles IV, père de Ferdinand, aimait beaucoup Aranjuez; il y fit de grandes réparations et des améliorations importantes. Le seul bâtiment qu'il construisit fut destiné à embellir cette maison royale. Telle est l'origine de la célèbre Casa del Labrador, à laquelle il conserva son ancien nom, et qui n'était avant lui qu'un simple rendez-vous de chasse.

A un quart de lieu du château et en suivant une des longues allées qui lui font face, on trouve cette délicieuse habitation, où le roi ne se rend que pour déjeuner et ne couche jamais. Là, toute simplicité a disparu ; c'est un pavillon dont l'extérieur est dans le style grec, et dont l'intérieur est ravissant; là tout ce que peuvent les arts, le luxe et la magnificence est déployé avec une profusion extraordinaire. 180 espèces de marbres les plus rares de l'Espagne, ont été employées dans ce palais ; 755 onces

d'or ont à peine suffi pour enrichir un seul escalier. Partout, le stuc et le porphyre se marient aux arabesques, la peinture à la sculpture. Dans le cabinet de platine, le seul qui en Europe soit entièrement tapissé de lames de ce précieux métal, on admire quatre tableaux de Girodet exécutés sur les lieux et qui représentent les quatre saisons. Ce sont autant de chefs-d'œuvre de ce grand maître; on ne saurait rien imaginer dans le monde de plus gracieux, de plus suave que son *Printemps*. Au-dessus correspondent autant de beaux paysages de Thibaut. Le pavillon de ce côté se termine par un salon en mosaïque; c'est le cabinet d'aisance du roi. Une galerie petite, mais d'un goût exquis, renferme les modèles des plus belles statues antiques.

Les portes, les chaises et les meubles qui sont d'une grande élégance et d'une forme toute particulière, concourent, avec le reste, à rendre cette charmante maison l'une des merveilles de l'Espagne.

Les cinq cents tableaux qu'elle possédait avaient été pris un instant dans la dernière guerre ; mais ils ont été restitués depuis, et ils sont aujourd'hui disséminés dans les palais de Madrid.

La Casa del Campo porte sur le fronton principal :

Reinando Carlos IV
año 1803.

De Tolède à Aranjuez, d'Aranjuez à Madrid, il y a partout des traces de ravages et de destruction. Si l'on aperçoit un couvent brûlé, des villages abandonnés, des murs écroulés, des débris, ce sont là les souvenirs des combats des Français dans la guerre de l'Indépendance. Une foule d'édifices particuliers répandus dans les jardins d'Aranjuez ont disparu dans cette sanglante lutte ; mais elle n'a rien pu contre la richesse du sol, et la vigueur de la végétation ; et les arbres ont partout grandi avec les années.

Au milieu des terres sèches et nues de la Castille, au milieu

de ces vastes déserts, Aranjuez est un véritable phénomène. Et tel est l'effet de la présence d'un fleuve que partout autour de lui il anime et vivifie le tableau ! Délicieuse vallée, délicieux Aranjuez, il ne faudra pas moins que le retour au sol natal pour me faire oublier vos beautés !

ROUTE D'ARANJUEZ A MADRID

Lorsqu'on quitte Aranjuez, on fait encore une lieue et demie sur un chemin royal, l'un des plus larges et des mieux entretenus de l'Europe. On passe le Manzanarès sur un pont magnifique dont l'arche du milieu a été coupée par les Anglais.

Nous mîmes un jour presqu'entier en calesera espagnole pour faire les sept lieues que l'on compte d'Aranjuez à Madrid.

Adieux sur la route à M. le capitaine d'état-major de Melfort attaché à la division qui occupait alors Aranjuez.

VOYAGE A L'ESCURIAL

4 octobre 1823.

Départ à 9 heures du matin avec des mules du parc du premier corps. On compte sept lieues de Madrid à l'Escurial ; mais la route monte jusqu'au monastère, et elle est aussi longue que fatigante. Mon guide m'égare en chemin, et nous faisons deux lieues de plus. Jusqu'à trois lieues de Madrid, c'est encore l'aridité des plaines qui entourent cette ville. Mais plus loin, la route prend un aspect sauvage. A l'uniformité et à la sécheresse succèdent les rochers, les bruyères et les accidents de terrain. On a devant soi le rideau de montagnes qui sépare la Vieille de la Nouvelle Castille, et dont on ne touche le pied que lorsqu'on atteint l'Escurial. Plus on s'approche, plus la végétation augmente, et on trouve enfin des massifs de grands arbres qui forment les chasses du roi. Ces bois sont peuplés de daims, de biches, si familiers qu'ils traversent fréquemment la route sans témoigner

de frayeur : de distance en distance s'élancent, du sein de quelques rochers, des croix de fer qui semblent être les jalons du monastère. De Galapagar, seul village qu'on rencontre sur la droite et qui est à deux lieues de l'Escurial, on en voit parfaitement les clochers, et de Madrid même, on les découvre dans les beaux temps.

Le jour finissait quand nous entrâmes dans le village ; on distinguait à peine les tourelles du couvent que la hauteur des montagnes rendait encore plus sombres. Malgré la fatigue que j'avais éprouvée pendant une journée très chaude, je ne pus résister à l'extrême impatience que j'éprouvais de jeter un premier coup d'œil ; mais ce fut en vain : il était trop tard, il fallut attendre au lendemain.

Quand on se reporte au règne du fondateur de l'Escurial, au génie sombre de Philippe II, aux crimes que ce prince avait à expier, on se rend bientôt compte des raisons qu'il eut de lui donner pour site une véritable thébaïde. On sait qu'il fut bâti en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, gagnée par les Espagnols sur les Français, le jour de saint Laurent, à qui Philippe l'a consacré. Le monument seul a la forme d'un gril, dont le manche est du côté de la façade qui regarde Madrid ; mais cette forme ne se trouve répétée, ni dans les fenêtres, ni dans les autels, ni dans les ornements des prêtres, comme plusieurs voyageurs l'ont avancé.

La façade principale est du côté des montagnes ; elle est imposante et répond à la grandeur de l'édifice. La première cour qui sert d'entrée à l'église est seule petite et mesquine et contraste avec la hauteur du dôme. Ce qui frappe en entrant dans l'église, c'est son immensité, c'est la beauté du maître-autel, décoré de colonnes des marbres les plus précieux et comme le portail de l'église de Saint-Gervais de Paris composé de trois ordres d'architecture. A droite et à gauche sont les tombeaux de Philippe II et de Charles-Quint, son père. Là dorment d'un sommeil éternel ces souverains dont la vie fut si agitée et qui pendant leur règne

ont bouleversé le monde. L'intérieur de ces tombeaux est en marbre noir et sur le devant sont placées les statues agenouillées de ces deux monarques et de leurs familles; elles sont en bronze doré et d'une exécution magnifique.

L'église a la forme d'une croix grecque et les quatre chapelles du grand dôme sont ornées de peintures à ıresque de Luc Jordans. La sacristie principale contient les productions des plus grands maîtres, parmi lesquels se font remarquer deux Saintes Familles de Raphaël et sa célèbre Vierge dite la Perle. Du reste, les cloîtres, le grand escalier, les corridors, les salles de chapitres, les chapelles particulières, la bibliothèque sont tapissés d'une si grande quantité de tableaux qu'il y a de quoi lasser la patience et l'admiration. L'image du fondateur vingt fois répétée, se retrouve jusque dans la statue de Salomon placée sur le fronton de l'église, tant la flatterie a de tous temps été ingénieuse à plaire aux souverains !

De toutes les richesses que possédait autrefois l'Escurial, il ne lui en reste aujourd'hui qu'un petit nombre ; la guerre de l'Indépendance et le temps ont passé par là. On y montre encore une des urnes des noces de Cana, et derrière la principale sacristie, un tabernacle voilé qui contient trois gouttes de sang du Jésus-Christ toujours liquides.

Le chœur des moines est en face du maître-autel ; il est orné de précieuses peintures à fresques. A l'extrémité de ce chœur et sur le rang des sièges qui font face à l'autel, au milieu, est la place du roi ; une table simple est devant lui, et sur cette table un sceptre de bois ; ainsi, en la présence du Roi des rois disparaît l'image de la puissance des rois de la terre !

Au fond est une porte secrète; c'est par ce passage que Philippe II venait entendre la messe ; son siège est le premier qui se présente en entrant : c'est là que ce monarque apprit la première nouvelle de la fameuse victoire de Lépante. Je pris plaisir à m'asseoir à cette place qui rappelait de si grands souvenirs.

Les religieux sont de l'ordre de saint Jérôme et leur nombre qui s'est élevé jusqu'à 180, ne dépasse pas maintenant 40.

Toutes les préventions qu'on peut avoir conçues contre les moines d'Espagne doivent se dissiper, quand on a eu le bonheur de connaître les respectables religieux de l'Escurial ; nulle part on ne saurait trouver plus de politesse, de prévenance et d'instruction. Quoique seul et sans uniforme, je fus conduit avec le plus grand soin dans toutes les parties du monument par le père Isidoro qui, en sa qualité de reliquero, est chargé d'accompagner les voyageurs. Le seul caractère d'étranger suffit pour recevoir, de la part de ces religieux, l'accueil le plus aimable et le plus hospitalier. Je me retirai pénétré des manières pleines d'obligeance du père Isidoro, et je ne pus que lui exprimer à quel point j'en étais reconnaissant.

La bibliothèque du couvent est magnifique et d'une grande richesse en livres et manuscrits. Des peintures allégoriques indiquent les différentes divisions des sciences. Entre autres objets rares, on me fit voir :

Un Koran (de 1340), écrit sur parchemin vélin et orné de peintures.

Les 4 Évangiles in-folio et l'Apocalypse, aussi sur vélin avec des peintures d'une haute antiquité.

La bibliothèque possède un portrait de Philippe II effrayant de ressemblance ; le prince est peint habillé de noir, et les traits de sa figure rappellent toute la cruauté du Louis XI de l'Espagne.

Les moines ont autour du chœur des sièges élégants et d'un travail admirable. Au milieu est un pupitre qui, malgré sa dimension extraordinaire, n'en tourne pas moins sur son pivot avec une facilité surprenante.

PANTHÉON OU SÉPULTURE DES ROIS

C'est ici la partie la plus curieuse et peut-être la plus belle du monastère. Philippe II ne vit qu'achever la construction extérieure de l'Escurial ; il dut léguer à ses successeurs le soin d'en compléter et d'en embellir l'intérieur. Il avait indiqué le panthéon ; Philippe III et Charles III l'exécutèrent.

Dans le panthéon, tout est en harmonie avec la tristesse du lieu. A gauche de la principale sacristie, est une porte simple : c'est celle d'un escalier revêtu des marbres les plus précieux. On ne commence à distinguer quelque chose que peu d'instants après qu'on a descendu. Nous avancions à la pâle clarté d'un flambeau ; le père Isidoro me précédait. L'aspect lugubre que j'eus bientôt devant moi me fit éprouver une émotion involontaire à la vue de tant de puissance renfermée dans un si petit espace. En comptant les tombeaux de vingt rois je me disais : tel est peut-être le seul asile que devait visiter l'écrivain appelé à traiter l'histoire de ces princes qu'il aurait eu tant de peine à ne pas flatter quand ils étaient environnés d'éclat et de gloire ! Là, du moins, devant cette poussière, il viendrait parler sans crainte des passions, des crimes et de l'ambition ; là, il viendrait se pénétrer et du niveau de la mort, et du néant des grandeurs.

Quelques-uns de ces mausolées rangés par cases et placés les uns sur les autres, sont ceux de Charles V, de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV; en face sont ceux des reines, et plus loin d'autres tombeaux vuides, qui attendent d'autres victimes ; leçon terrible que les rois ont reçue de la main hardie d'un architecte. Au milieu d'un autel de porphyre est un Christ; un lustre qu'on n'allume que dans les occasions solennelles, est suspendu aux voûtes de la salle dont il éclaire la morne magnificence.

On ne descend les corps des rois au panthéon que vingt ans après leur mort. A leur arrivée à l'Escurial, ils sont provisoirement déposés dans un lieu appelé el podridero (le pourrissoir) et on ne les admet à la sépulture dernière qu'au moment où les corps n'exhalent plus aucune odeur.

La pierre employée à la construction de l'Escurial est une espèce de granit dont la teinte grisâtre ajoute encore à son aspect sombre et sévère. Sa solidité est telle que jusqu'à présent, ni les intempéries du tems, ni les ans n'ont rien pu sur lui; il est destiné à braver la durée des siècles.

Plus remarquable cependant par l'immensité de ses bâtiments que par la beauté de ses proportions, l'Escurial ne serait peut-être qu'un grand couvent ordinaire, si on le dépouillait de ses tableaux et de ses statues.

Les rois habitent l'aile gauche du côté de Madrid ; mais l'intérieur de leurs appartements n'est orné que de quelques tentures en tapisserie, et toutes les richesses sont au monastère.

L'auberge de l'Escurial est bonne, et pour la première fois peut-être, hors de Madrid, j'y fus très bien servi.

DE QUELQUES PROVINCES DE L'ESPAGNE

ANDALOUSIE

Par la fertilité de son sol, par l'immensité de ses pâturages, l'Andalousie est la plus riche province de l'Espagne. Mais ses habitants en sont les plus paresseux et c'est là qu'on trouve le contraste le plus frappant du luxe et de la misère. Les chevaux andalous ont de belles formes, sont pleins de feu, mais incapables de supporter la fatigue et peu propres au service de la guerre. Les femmes y sont renommées par leur beauté et principalement par l'élégance de leur taille. C'est ce qu'en Espagne on appelle le *garbo andaluz* (la grâce andalouse). Elles ont en général un grand mépris pour tout ce qui ne vient pas de leur localité. L'Andalousie est tout entière concentrée dans Séville et Cadix. Mais la première de ces deux villes est loin de répondre à l'idée qu'en donne le proverbe : *Quien no ha visto à Sevilla, no ha visto maravilla,* et la seconde a été jadis beaucoup plus peuplée et plus florissante qu'elle ne l'est à présent.

VIEILLE ET NOUVELLE CASTILLES

La vieille et la nouvelle Castille qui ont pour capitales Burgos et Madrid sont les deux provinces les plus arides et les moins industrieuses de l'Espagne. C'est d'elles cependant que sont sortis les grands noms. Les héros castillans ne vivent plus aujour-

d'hui que dans le passé, et le sol qui les a vus naître est resté le même.

ROYAUME DE GRENADE

A la beauté du climat, à la fertilité du site, ce royaume ajoute la grandeur de ses souvenirs. Ses palais, ses anciennes mosquées, l'Alhambra, Cordoue et sa magnifique église, l'histoire de ce peuple maure si galant, si loyal, si chevaleresque, si brave, tout cela est dans le royaume de Grenade.

La position de la ville principale est ravissante.

C'est au général Sébastiani, dont on connaît la passion pour les arts, qu'on a dû, dans la guerre de l'Indépendance, la conservation de tous les monuments de Grenade.

CATALOGNE

La Catalogne, l'une des plus grandes provinces de l'Espagne en est en même tems la plus peuplée et la plus industrieuse. Barcelone, sa capitale, a le pas sur toutes les villes de l'Espagne.

Les Catalans sont grands, robustes et très laborieux.

GALICE

La Galice est à l'Espagne ce que l'Auvergne est à la France. Pendant un certain nombre d'années, presque tous les Galiciens parcourent l'Espagne, travaillent aux ouvrages les plus grossiers et retournent ensuite dans leur pays avec l'argent qu'ils ont gagné ailleurs. Industrieuse et fidèle, la population galicienne est en tout digne de la même estime que celle dont jouissent à si juste titre nos bons Auvergnats.

BISCAYE

Industrieuse, riche et fertile comme la Catalogne, la Biscaye a de magnifiques fabriques de toiles et d'armes de toute espèce.

ARAGON

La terre de l'Aragon est productive, et la province abonde en troupeaux. La ville de Sarragosse, qui s'est immortalisée par l'héroïque résistance qu'elle a faite dans la guerre de Napoléon, en est la capitale. L'Aragon avait été longtems gouverné séparément. Ferdinand le Catholique le réunit à la Castille par son mariage avec Isabelle.

NAVARRE

La Navarre produit d'excellents chevaux. Elle est traversée par plusieurs chaînes de montagnes et est assez cultivée.

ROYAUMES DE VALENCE, DE MURCIE, DE LÉON PROVINCES DE LA MANCHE, DE SALAMANQUE, DE L'ESTRAMADURE

Le royaume de Valence est la seconde Andalousie de l'Espagne.

Les autres royaumes ou provinces n'ont rien qui soit à citer.

UN DERNIER MOT

De 1808 à 1839, voici l'histoire de l'Espagne.

De 1808 à 1814, résistance héroïque contre l'établissement d'un souverain imposé.

De 1814 à 1823, désir d'une constitution manifesté par les grandes villes et poussé jusqu'à une révolution.

De 1823 à 1829, stationnaire, comprimée qu'elle a été par l'expédition et l'occupation de la France.

De 1829 à 1839, anarchie, guerre civile.

La conclusion de ces situations, c'est que quelques grandes cités seules sont libérales, que les petites villes et les campagnes sont restées absolutistes, et que, partant, la majorité n'est pas encore mûre pour la liberté.

TABLE DES MATIÈRES

COMPTES RENDUS

The Oxford Book of Spanish Verse, xiii^th Century-xiv^th Century. Chosen by James Fitzmaurice-Kelly, F. B. A., Gilmour Professor of Spanish in the University of Liverpool. Oxford, at the Clarendon Press, 1913. In-8 xxxv-460 pág.

« Cuando se quiere dar razón cabal del desarrollo histórico de la poesía de un pueblo, es claro que no basta presentar una serie de modelos de gusto y de textos amenos. Toda composición que inicie una forma métrica o un nuevo género lírico o un nuevo procedimiento de estilo, o revele una nueva influencia, puede y debe ser admitida, no menos que algunas otras que, sin valer mucho intrínsecamente, han logrado por una u otra circunstancia ser populares y grandemente celebradas en algún tiempo, o se enlazan con notables acontecimientos sociales. Es claro que en todo esto ha de procederse con parsimonia y discreción, reservando el mayor espacio para las poesías realmente *bellas*, y no abriendo demasiado la mano en cuanto a las meramente curiosas. » Así decía en el prólogo del primer tomo de su *Antología de poetas líricos castellanos* Menéndez y Pelayo, y estas frases, que se ajustan a lo que debiera ser considerado meramente de sentido común por todos los que tomen sobre sí la ardua tarea de publicar una Antología, parecen haber constituido la norma constante del Sr. Fitzmaurice-Kelly al publicar *The Oxford Book of Spanish Verse*, libro que viene a juntarse a otros parecidos, impresos por la Universidad de Oxford para dar a conocer el tesoro poético de las literaturas francesa, alemana, italiana y latina. Y es que el buen gusto del colector, su sólida cultura y la amplitud de su real y positivo talento crítico, que le ha colocado entre los hombres de letras extranjeros que mejor conocen y juzgan á España, le han llevado naturalmente y sin grandes esfuerzos a coincidir con lo que Menéndez y Pelayo preconizaba, como experto en estas materias.

Dos cosas caracterizan esta Antología dentro de su voluntaria brevedad, que hace de ella un precioso y agradabilísimo libro de bolsillo : su carácter de bien documentada erudición, respecto a lo antiguo, y la novedad de colocar al lado de los clásicos cierto número de muestras de escritores contemporáneos, con respecto a los cuales la crítica había de ser por fuerza más personal, de

mayor responsabilidad, más arriesgada, por la falta de aquellos depurados precedentes que el tiempo ha ido acumulando en lo relativo a los clásicos.

Estamos, por desgracia, acostumbrados en España a ver Antologías formadas sin el menor cuidado ni sentido crítico, y el mal parece haber recrudecido en los últimos tiempos, desde que Valera publicó su *Florilegio de poesías castellanas del siglo XIX*. Algo caprichosa resultó ya ésta en punto a la admisión de ciertos poetas y a la exclusión de otros; algo demasiado personal, también, en el modo de juzgar a algunos, y por ciertas exageraciones contraproducentes, que habrá que ir reduciendo a su justo valor ; pero otro inconveniente tuvo, y fué que la misma facilidad del asunto, por referirse a autores que, en su mayor parte, son de todos conocidos, alentó a muchos a intentar la formación de colecciones semejantes, con criterio distinto del que podríamos llamar aristocrático, tradicional y clásico, que se notaba en el fondo de las simpatías o antipatías del ilustre Valera. Así comenzaron a aparecer Antologías modernas que ni de muy lejos podían compararse a la de aquel escritor cultísimo. El asunto, siempre discutible, de las admisiones o exclusiones, fué agravándose, y en algunas bastó, y sigue bastando, ser amigo y compañero del autor o de alguno de su escuela, para verse incluido, aunque el poeta sea un mero principiante ; como basta no ser persona grata a él o a su grupo literario para ser condenado al olvido. ¿ Qué valor literario tendrán para lo futuro libros de tal modo compuestos, sin sujeción a una crítica juiciosa e imparcial ?

Por otra parte, en las colecciones de autores clásicos o ya consagrados por el juicio de los entendidos, ha dominado, también, más de lo debido, la rutina, en vez de un criterio que sin ser tímido fuera discreto, que sin demostrar excesivo atrevimiento supiera escoger por sí mismo, desenterrando la belleza donde se hallare y adivinando lo que tiene valor por indicar una nueva dirección digna de ser tenida en cuenta. Es todo esto mucho mas difícil de lo que parece, y raras veces ha de conseguirlo un solo hombre, sino que necesita el concurso de muchos, pertenecientes a distintas generaciones o épocas. No es posible suponer que el Sr. Fitzmaurice-Kelly haya realizado siempre este ideal; pero posee excepcionales cualidades para ello, porque en él se mezclan al erudito y al perfecto conocedor del idioma, el literato con alma de artista y el juez independiente. Hasta su misma cualidad de extranjero, que puede, en ciertos casos, haberle dificultado más o menos el trabajo emprendido, le favorece en otros, librándole de parcialidades patrióticas, y ofreciéndole puntos de observación completamente nuevos y curiosos para nosotros, o bien procedimientos y estilo que tienen sello propio, como ya ha demostrado repetidas veces en su conocida y útil historia de la *Literatura española*, que, sin más pretensión que la de ser un *Manual*, está nutridísima de dátos y de justas apreciaciones. También tiene ese modesto aspecto de obra breve y compendiada su actual

Antología ; mas, así y todo, logra ser digna de que la tengan muy en cuenta los españoles, y ayuden a difundir su conocimiento entre el público.

Un excelente prólogo de historia literaria que ocupa veinticinco páginas del libro, y otras veintisiete más que contienen sobrias e interesantes notas, constituyen todo el aparato crítico más visible de la obra ; aunque en la simple elección de los modelos ha seguido interviniendo el juicio que escoge, separa y aprueba, o simplemente apunta y señala a la observación ajena. Yo no dudo de que no siempre le entusiasma lo que colecciona : una parte está allí, como es natural, puramente por ser significativo de algo con que el historiador de tendencias literarias ha de contar. Este es su deber, independiente de las preferencias que pueda sentir.

Fijándonos en algunas composiciones del libro que pertenecen a la parte antigua y, mucho más a la ligera, en otras de la parte moderna que son bien conocidas, podrá el lector formarse idea del valor de aquél y de cómo el autor ha procedido, sobre todo si se compara su obra con otras análogas y más o menos cercanas a nosotros. Pongamos un ejemplo : de las dos Antologías publicadas por Menéndez y Pelayo, la extensa que he citado y la más compendiada de Gowans (*Las cien mejores poesías líricas de la lengua castellena*), la primera comienza por la composición anónima del siglo XIII que el colector español tituló *Aventura amorosa*, y la segunda por la más conocida de las serranillas del Marqués de Santillana, porque el plan era allí distinto. El Sr. Fitzmaurice-Kelly escoge, como era natural, la misma obra del siglo XIII, la más antigua manifestación lírica que entraba de lleno en su propósito ; pero le pone por título *Razón de amor*, el único que se deduce del mismo texto :

Qui triste tiene su coraçon
benga oyr esta razon.
Odra razon acabada,
feyta d'amor e bien rymada.

Luego, en una nota, nos da en pocas palabras la historia de dicha poesía, desde que la dió a conocer el Sr. Morel-Fatio en la *Romania* de 1887 hasta el trabajo de D. Ramón Menéndez Pidal publicado en 1905 en la *Revue Hispanique*, y seguido de un útil facsímile del manuscrito. De las interpretaciones del mismo, sigue la del Sr. Menéndez Pidal; mas cuando llega a los versos dudosos

que dizen que otra duena
cortesa e bela e bona,

imprime :

que dizen que otra dona
cortesa e bela e bona,

y creo yo que hace bien, para que se conserven el consonante, alterado, sin duda, por el copista, y el *bona* anteriormente usado por el mismo autor ; como también creo que hizo perfectamente Menéndez y Pelayo no escribiendo :

d'aquel uino a-beuer-le-*disse*,

simo *diesse*, para que consonara con *uiniese*, aunque tanto el Sr. Menéndez Pidal como el Sr. Fitzmaurice-Kelly ponen *disse*.

Por cierto que el facsímile citado ofrece la particularidad de que en él cada dos versos forman uno, lo que produce la impresión de que sólo consuenan el primer hemistiquio con el segundo ; y yo me permito el placer de reconstruir así la forma de la poesía que se nos da dividida, tal como se dividían antiguamente los romances en versos de ocho sílabas, aunque ahora se nos dan ya juntos, formando diez y seis, y teniendo la asonancia al fin de cada pareado. ¿ Verémos, también, algún dia impresa así la *Razon feyta d'amor e bien rymada ?*

Escrupuloso como en la mencionada poesía y ateniéndose siempre a las mejores autoridades o a los más recientes estudios, que tiene buen cuidado de citar, hallo al Sr. Fitzmaurice-Kelly en cuantos modelos clásicos he examinado o leido con alguna atención, de los escogidos por él. Veamos otro ejemplo, tomado al azar : la descripción de la batalla de « la Higuera » [1], que forma parte del *Laberinto* de Juan de Mena. Comiénzala no en la estrofa cuyos dos primeros versos son :

Con dos quarentenas e mas de millares
le vimos de gentes armadas a punto,

que es donde realmente se inicia la descripción, sino en la anterior :

Creçian los titulos frescos a bueltas
de aqueste rey nuestro muy esclareçido
etc. . . . .

con lo cual se evita que el *le vimos* no se sepa a quien se refiera (lo que obligó a Menéndez y Pelayo a poner la nota de « A Don Juan II »), y sirve aquella

1. No debe escribirse *La Higuera* (pág. 430 de *The Oxford Book of Spanish Verse*, nota sobre Juan de Mena), sino *la Higuera*, como hizo Menéndez y Pelayo (pág. CLXXXV, prólogo del tomo V de su *Antología* citada), o « *la higuera* ». En las glosas de Fernan Nuñez se dice « que la batalla que ouo el rey don Juan en la Vega de Granada con los Moros se llamo la de la higuera, porque fue dada cabe vn arbol higuera, que estaua en aquel lugar ». Batalla de *la Higueruela* se le llama también.

estrofa de preparación a lo que ha de seguir. En cambio, da por terminado el fragmento en la estrofa que comienza:

O virtuosa magnifica guerra,

una estrofa antes de la que escogió Menéndez y Pelayo para el final, que en rigor es el verdadero, aunque no haga falta. En aquella estrofa ponían ediciones antiguas de Mena estos dos versos:

reuoca concordes a ti nuestras gentes
de tanta discordia y tanta desferra [1].

Así lo repitió Menéndez y Pelayo, mas el texto a que se ha atenido el Sr. Fitzmaurice-Kelly es el más reciente, el del *Cancionero castellano del siglo XV* que ha empezado a publicar el Sr. Foulché-Delbosc en la *Nueva Biblioteca de autores españoles*, y, como él, escribe:

reuoca concordes a ti nuestras gentes
de tales quistiones e tanta desferra.

En realidad el papel de todo colector de modelos literarios debe ser éste: infundir en el lector la confianza no sólo de que sabe escoger, sino de que los textos que nos ofrece han sido examinados ya, por él o por otros, con el propósito de depurarlos. No debe, como se ha dicho de Quintana, tomarse libertades de artista que enmienda la plana a otros, y hasta con el lenguaje ha de ser respetuoso y no empeñarse en modernizarlo cuando ninguna falta hace, para que no resulte que en vez de parecernos que leemos algún antiguo *Cancionero*, nos imaginemos que tenemos un libro moderno entre las manos.

Claro es que donde más notará el lector las iniciativas del Sr. Fitzmaurice-Kelly es en lo de costumbre: en la omisión de ciertos autores o en la inclusión de otros. Obsérvase esto en la parte antigua del libro y en la moderna; pero ni los poetas que faltan son de los que pueden llamarse imprescindibles, ni los incluidos lo han sido por mero capricho, sino basándose tanto en el propio y autorizado criterio como en los precedentes ya sentados por juicios ajenos. Hay que tener también en cuenta que, sin duda, la brevedad del espacio señalado de antemano ha impedido recoger cuanto en otras condiciones

1. Pueden verse en las ediciones de Amberes, 1552, y Alcalá, 1566, que no son de difícil consulta. Sanchez de las Brozas (*Opera Omnia*, Genevæ, 1766, vol. IV) escribe *descordia*.

hubiera sido admitido. Así y todo, las grandes figuras están bien representadas, y algunas, como la de Espronceda, con verdadero lujo de muestras, pues se insertan de él media docena, que ocupan más de veinte y siete páginas. En cambio, de Zorrilla, por quien el colector no siente tanta admiración, se nos dan sólo dos composiciones que caben en cuatro páginas escasas, lo que sabe a poco para quien tan importante papel tuvo en la poesía española. Desde Núñez de Arce acá, Rosalía Castro obtiene en el libro un buen lugar como poetisa castellana, lugar que le ha sido regateado otras veces y que las últimas corrientes literarias han impuesto, al fin, considerándola como precursora de lo que se ha tenido después por muy nuevo, aunque no lo sea siempre tanto como parece. Y quizá ya aquí comienza lo que el mismo colector mira acaso como un atrevimiento, y yo tengo por su mejor y más necesaria iniciativa : el llegar no sólo a las luchas de lo moderno, sino a lo de última hora, a los autores que aún viven. Es esto, sin duda, lo más arriesgado y lo más opuesto a lo tradicional, que se encierra en el cómodo sistema de no mencionar más que a los muertos y ya repetidamente juzgados por los historiadores de las letras. Así puede hablarse, por ejemplo, de Balart, que el Sr. Fitzmaurice-Kelly omite, y no he de hacerle yo ningún cargo por ello, al paso que no pueden mencionarse otros poetas que lo son más que él, pero que todavía viven.

Precisamente en lo que no está aún bastante estudiado es donde hacen falta verdaderos críticos que faciliten datos a la historia y encaucen las inseguras corrientes del público y del periodismo. Así vemos, por ejemplo, en esta Antología de carácter clásico, a Rubén Darío (representado no sólo en sus buenas cualidades, sino en sus defectos), y á Guillermo Valencia, americano como él ; a Manuel y a Antonio Machado, a Francisco Villaespesa, a Juan Ramón Jiménez. Es una mera tentativa que, para mí, si de algo peca es de cierta timidez, pues al lado de estos podría haberse colocado algún otro de España y de América, que contribuiría a presentar más completo y equilibrado el cuadro de lo contemporáneo, ayudando a ver la transición entre distintas escuelas. Con todo, yo quisiera que los colectores de Antologías españolas se inspiraran en tan buen maestro como el Sr. Fitzmaurice-Kelly para seguir su ejemplo en lo futuro, y nos dieran siempre libros tan condensados y llenos de varia y superior cultura, elegantemente presentada. Las diferencias de criterio que se noten entre él y algunos españoles no han de ser más que beneficiosas, porque dada la autoridad del crítico y del hispanista, pueden servir para agitar algo el muerto mar de la rutina.

Una observación de escasa importancia para terminar : no puede decirse de Joaquín María Bartrina que fuera un suicida, como se lee en la nota de la pág. 450 de este bello libro (*Bartrina died by his own hand*). El autor de *Algo* y de, la *Epistola* en catalán, que es la mejor y la más artística de sus composiciones murió de tisis en Barcelona, en 1880. Atribuyóse su enfermedad al excesivo

estudio y a la agitación febril de su vida periodística, que acabó con su existencia algunos dias antes de cumplir los treinta años de edad. Sólo indirectamente puede hacérsele responsable a él mismo de su temprana muerte, lo que explica la afirmación del Sr. Fitzmaurice-Kelly, harto rotunda para que se ajuste a la estricta verdad que busca él siempre en sus trabajos.

R. D. Perés.

TABLES

DU TOME XXXII

1914

I. TABLE PAR NUMÉROS

—

NUMÉRO 81 — OCTOBRE 1914

NUMÉRO 82 — DÉCEMBRE 1914

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

III. PLANCHES HORS TEXTE

ADDENDA

Page 5, ligne 15 :

Au lieu de XXXII (1914), *lire* XXXV (1915).

Page 35, ligne 4 :

Fue maestro de esgrima Campuçano. *Soneto.* G 3. — Publié (Maestro era...), comme de Cervantes, dans *Obras completas de Cervantes.* Tomo VIII. Madrid, Manuel Rivadeneyra, 1864, pp. 436-437.

Page 36, ligne 14 :

La muy sobrada razon. *Novenas.* G 16. — Publié, comme de Castillejo, dans *Las obras de Christoval de Castillejo.* Madrid, Pierres Cosin, 1573 ; Madrid, Francisco Sanchez, 1577 ; Anvers, Pedro Bellero, 1598 ; Anvers, Martin Nutio, 1598 ; Madrid, Andres Sanchez, 1600 ; Madrid, Imprenta Real, 1792 (éd. Ramon Fernandez) ; Madrid, M. Rivadeneyra, 1854 (Bibl. de autores españoles, XXXII), pp. 135-136.

Page 80, ligne 6 :

Lire : NO ESTUUIERE.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ICONOGRAPHIE HISPANIQUE



Velázquez
FERNANDO DE AUSTRIA
33



Velázquez
ANTONIA IPEÑARRIETA Y GALDÓS
34



Velázquez
CONDE-DUQUE DE OLIVARES
35



Velázquez
FELIPE IV.
36



Velázquez

FELIPE IV.

37



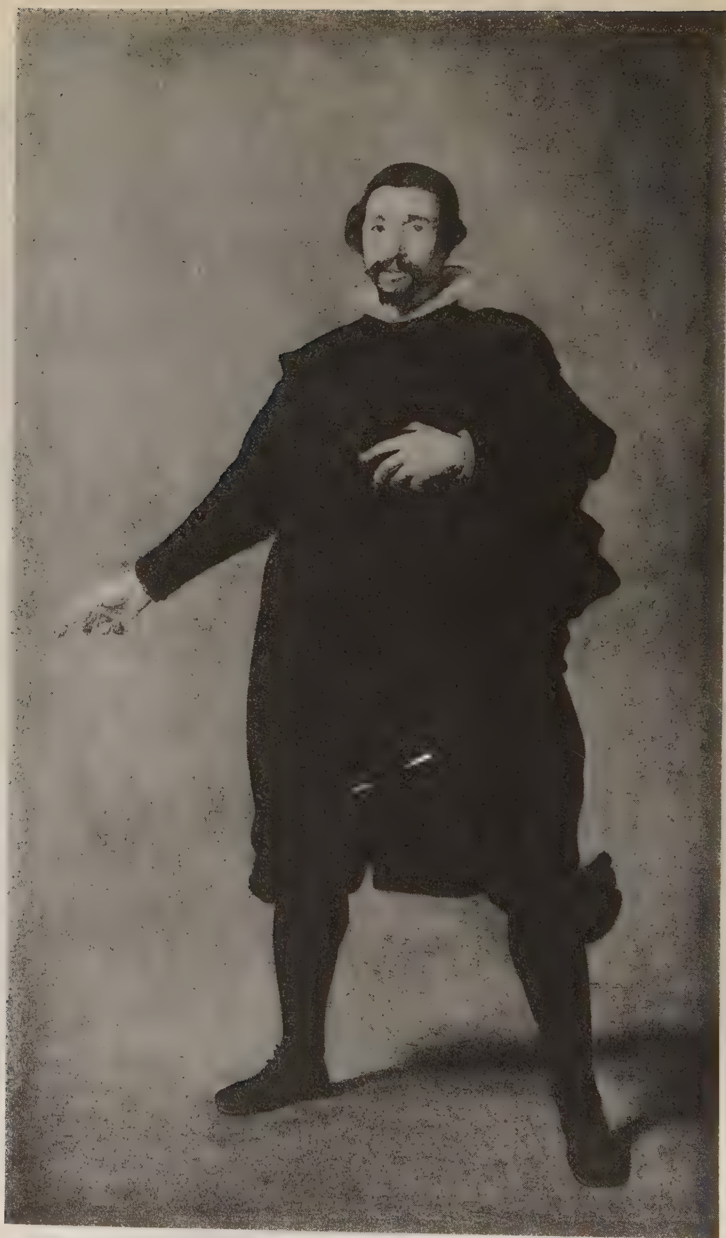
Velázquez
DIEGO DE CORRAL Y ARELLANO
38



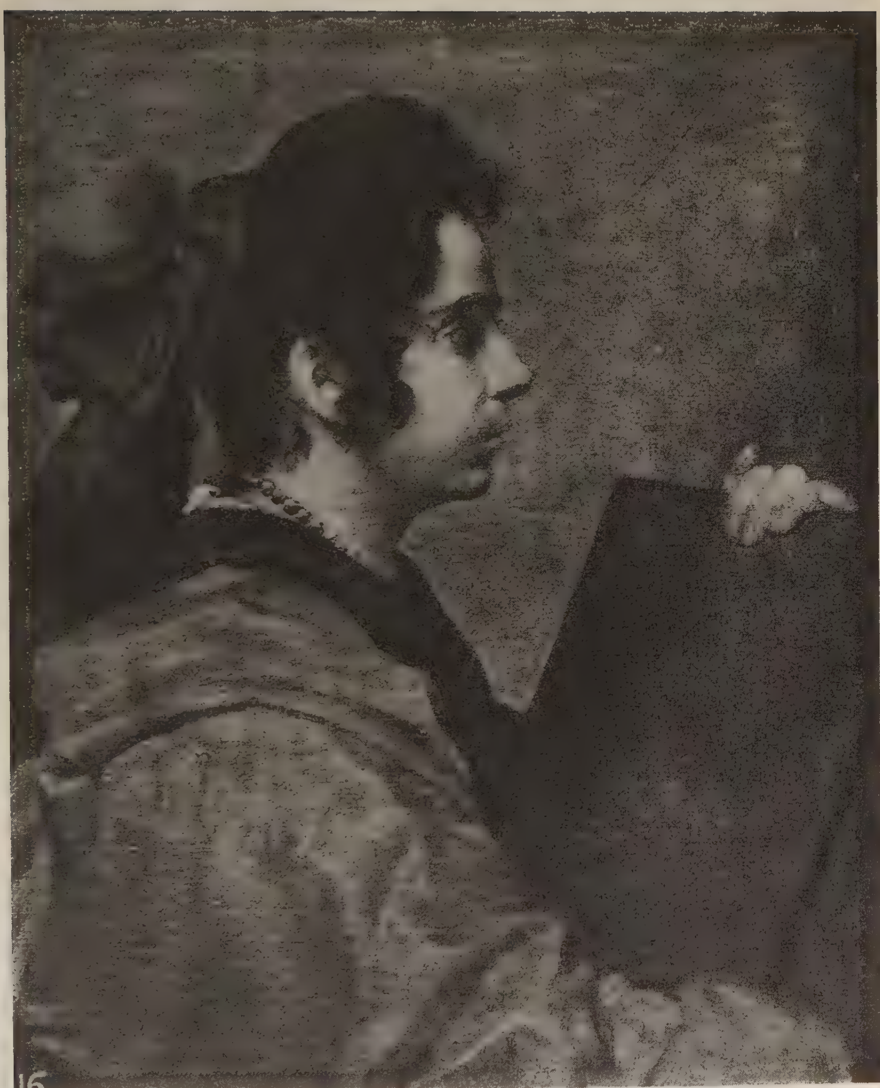
Velázquez

REINA MARIA DE HUNGRIA (?)

39



Velázquez
PABLILLOS DE VALLADOLID
40



Velázquez

JUANA PACHECO

41



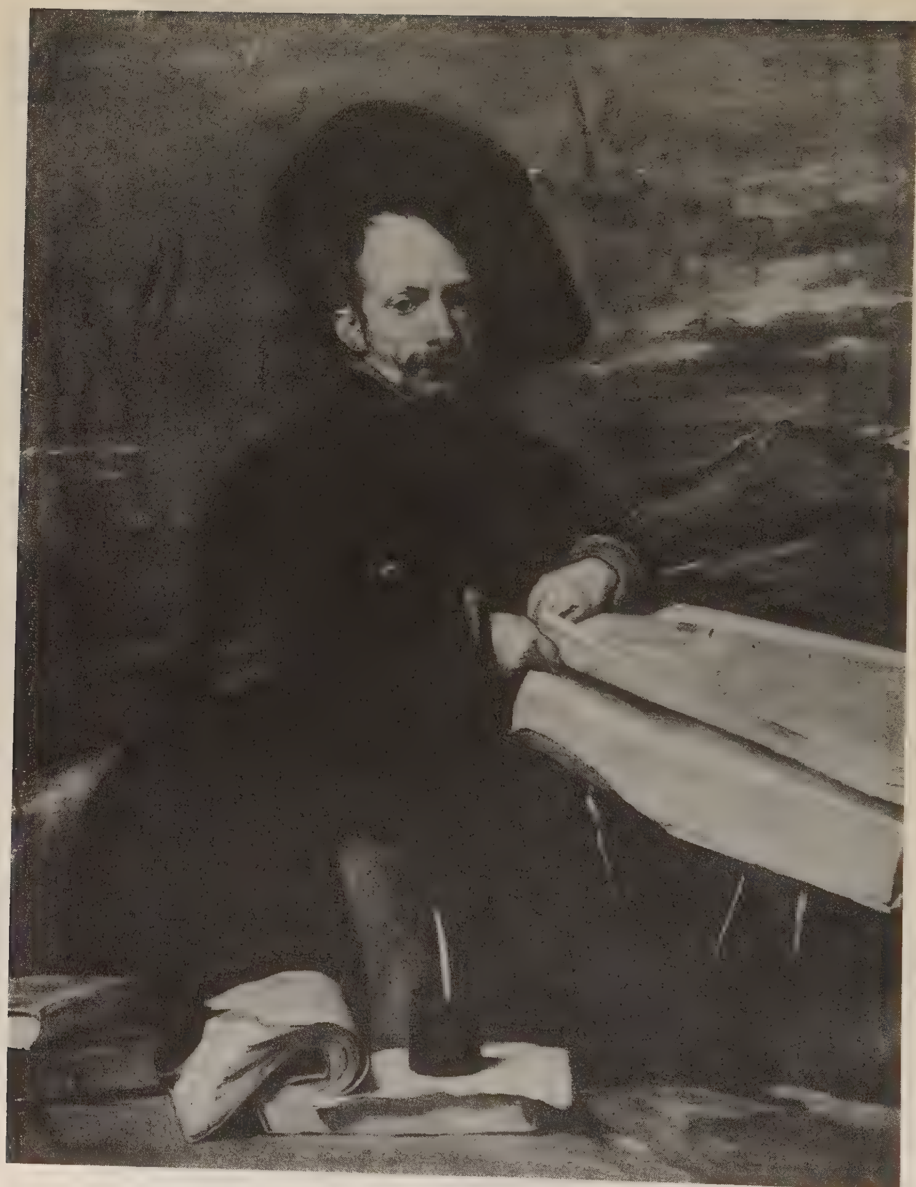
Velázquez
PRÍNCIPE BALTASAR CARLOS
42



Velázquez

PERNIA

43



Velázquez
EL PRIMO
44



Velázquez
ISABEL DE BORBÓN
45



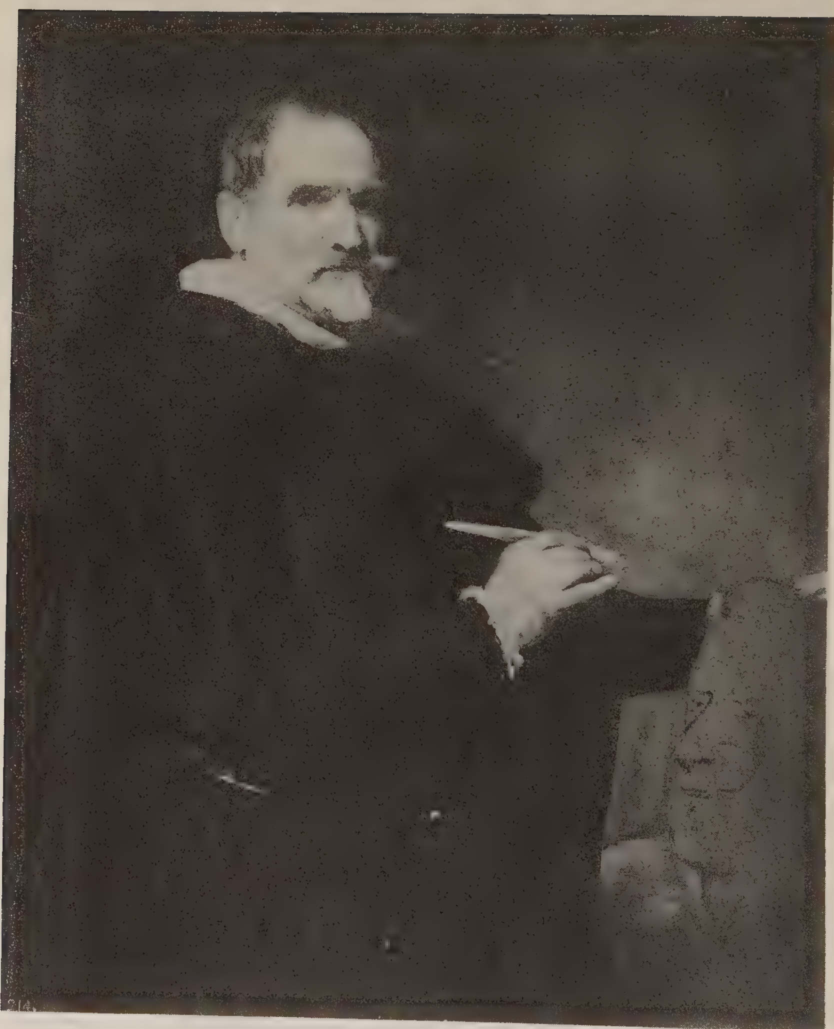
Velázquez

FELIPE IV

46



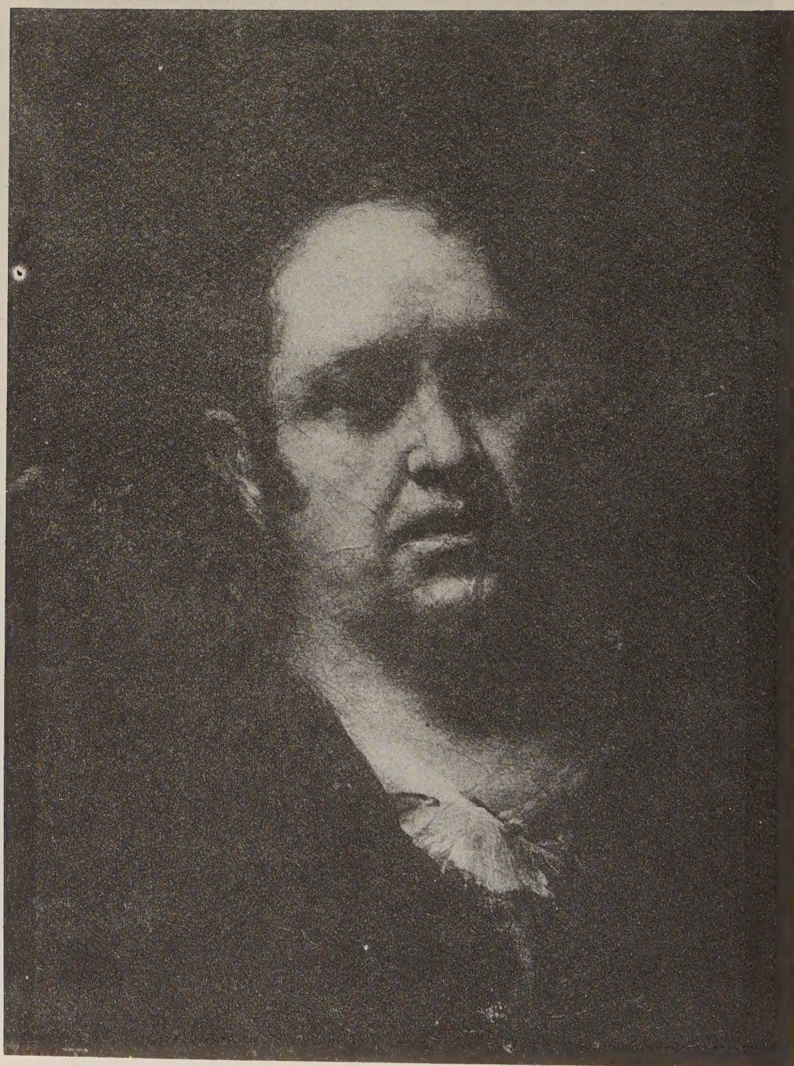
Velázquez
FELIPE IV.
47



Velázquez
MARTINEZ MONTAÑÉS
48



Goya
JOSEFA BAYEU
49



Goya
RETRATO DEL AUTOR
50



Antonio Moro
EMPERATRIZ MARIA DE AUSTRIA
51



Antonio Moro
REINA MARIA DE INGLATERRA
52